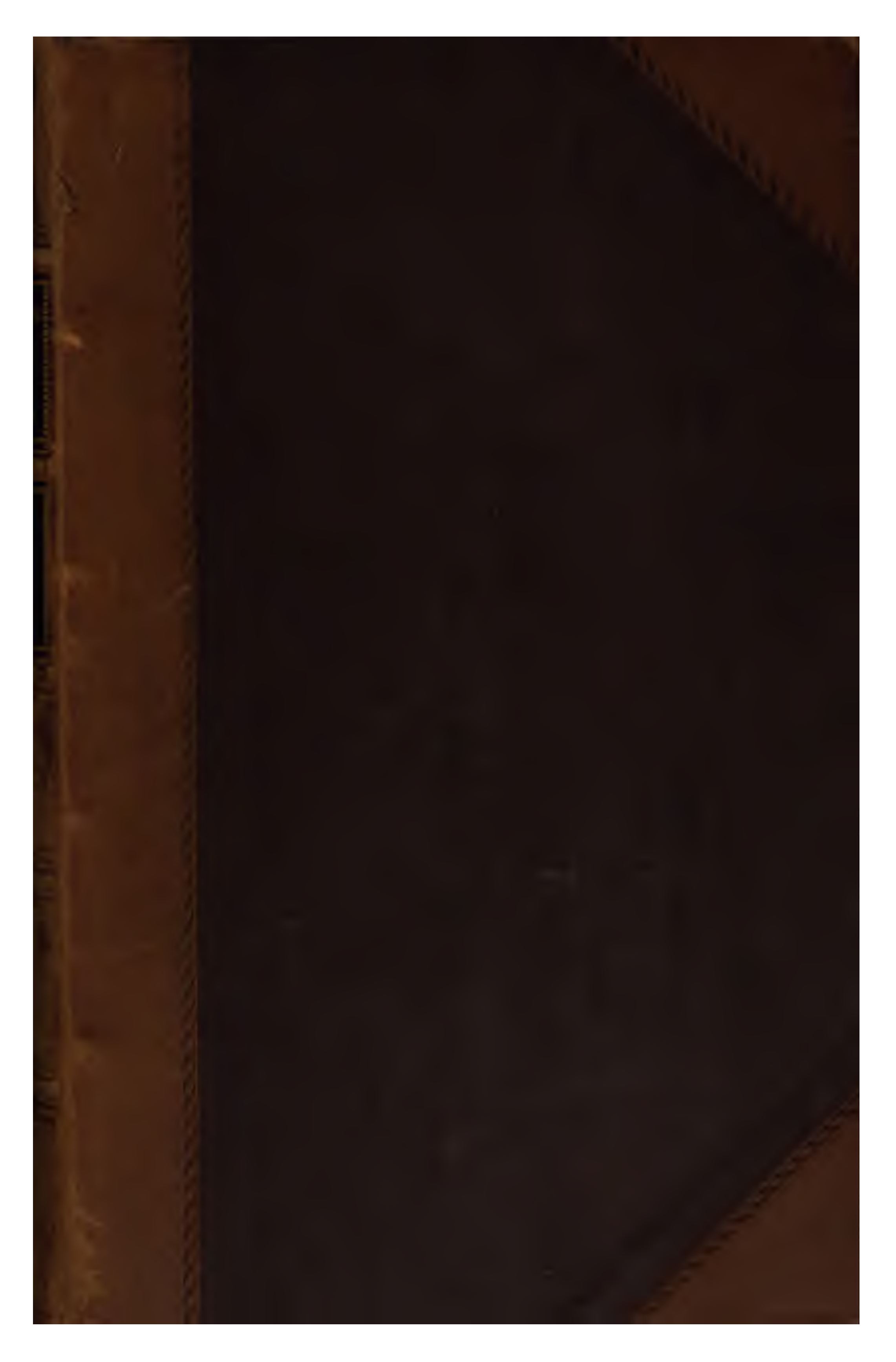
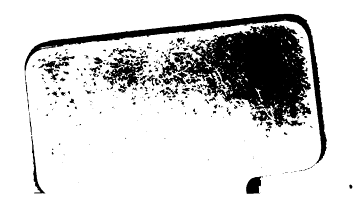






SOUVENIRS

D'UN

VOYAGEUR SOLITAIRE.

TOME I.

PARIS,
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, 56.

L'ANGLETERRE, L'IRLANDE ET L'ÉCOSSE.

SOUVENIRS

D'UN

VOYAGEUR SOLITAIRE

OU

MÉDITATIONS

SUR LE CARACTÈRE NATIONAL DES ANGLAIS,

Leurs mœurs, leurs institutions, leurs établissements publics, l'association britannique, ainsi que d'autres sociétés savantes et les inventions nouvelles en fait de sciences et d'arts.

TOME PREMIER.

PARIS,

CHEZ BROCKHAUS ET AVENARIUS,

LIBRAIRES-ÉDITEURS, RUE RICHELIEU, 69.

LEIPZIG, MÊME MAISON.

M DCCC XLIII.



COUP D'ŒIL PRÉLIMINAIRE

SUR LA

TENDANCE DES SOUVENIRS

ET DES MÉDITATIONS

DU VOYAGEUR SOLITAIRE.

AVERTISSEMENT.

Que de voyages on publie aujourd'hui! En voici encore un, dira-t-on; vaut-il la peine d'être lu? On écrit maintenant les voyages aussi facilement, aussi rapidement qu'on les fait; c'est pourquoi aussi, bien souvent, ne paraissent-ils bons qu'à être lus avec la même rapidité.

Les voyages, en effet, doivent être lus comme les journaux, tant qu'ils sont frais, et, pour ainsi dire, au moment qu'ils viennent de paraître. Un vieux journal et un vieux voyage n'intéressent plus personne. La mobilité des choses, les agitations continuelles du temps, les changements des localités, la rapidité d'un progrès indéfini dans la réforme radicale des opinions; enfin, la marche des idées dans leurs théories diverses, abstraites et spéculatives, tout demande aujourd'hui à être saisi et rapporté sur-le-champ, parce que le progrès impatient ne s'arrête pas dans ses transitions et ses combinaisons nouvelles. Les

voyages, en général, peuvent donc être comparés à des productions éphémères qui, par leur tendance et leur teneur, répondent plus ou moins aux relations des journaux.

Le voyageur en Angleterre, plein des impressions variées qu'il a reçues et des sensations qu'elles ont fait naître en lui pendant le voyage, en descendant de l'impériale (*outside*) de la diligence, met le pied à terre tout couvert encore de la double poussière de ses courses et du charbon de terre dont ses yeux sont couverts. Le pays brumeux qu'il a parcouru pour le peindre avec les accidents de la nature, avec la physionomie morale que lui impriment ses institutions, ses formes politiques et son système religieux, est couvert de cette même double poussière. Il a tout saisi à vol d'oiseau, il a tout vu en fendant les airs, en courant la poste sur la superficie du pays; mais il n'a pas eu le temps de comparer, d'examiner de près. La diligence part, il faut qu'il se hâte de chercher sa place et son point de vue à l'extérieur. Il est aussi pressé d'observer que de publier ce qu'il a pu rassembler, afin que ses notes ne vieillissent pas, et qu'elles puissent encore intéresser par leur fraîcheur et leur à-propos.

Mais n'y aurait-il pas des voyages qui fus-

sent moins exposés à vieillir aussitôt après avoir vu le jour? N'y en aurait-il point qui eussent une tendance moins éphémère et plus permanente dans les traits de physionomie d'un tableau fait d'après nature, dans l'intérêt des observations raisonnées sur le caractère national d'un peuple que l'on examine d'après les causes qui ont pu le motiver et la nature des institutions qui l'ont formé? N'y aurait-il pas un supplément à faire aux voyages les plus récents, fondé sur l'étude du caractère national des Anglais; étude faite avant de les avoir vus dans leur intérieur, et complétée après les avoir visités et observés chez eux?

Tels seraient le but et la tendance des souvenirs d'un voyageur solitaire, auteur de cet ouvrage. Mais un supplément ou appendice à tant d'imposants volumes de voyages est un accessoire qu'on lit rarement, parce qu'il est toujours rangé à la fin d'un ouvrage; il serait donc aussi isolé que son auteur, auquel il ne resterait que la consolation d'avoir obtenu les résultats de ses observations et de ses méditations sur les lieux mêmes, en les concentrant et les fortifiant, dans la solitude, de réflexions suivies, impartiales et consciencieuses.

Dire ce qui a déjà été dit, et sans doute beaucoup mieux qu'un voyageur solitaire n'est en état de le faire, c'est encore une considération bien décourageante, surtout en voyant la foule de productions littéraires dont aujourd'hui toutes les classes de la société sont inondées. Ainsi il ne resterait donc plus rien à dire! Mais il sera permis de faire remarquer que chacun a son point de vue, et que c'est précisément ce qui forme son individualité dans l'application des observations qu'il fait pour le but d'utilité qu'il se propose.

Au reste, si les yeux d'un voyageur solitaire étaient faibles et que sa vue troublée ne répondît pas à ce qu'on aurait droit d'en attendre, l'impartialité et la bonne foi seraient sa sauvegarde et la garantie morale de ses franches et loyales intentions. Cette garantie répondrait à la volonté du bien et au désir qui l'anime d'être aussi vrai dans les détails de son tableau d'après nature que dans les expressions et le raisonnement des faits dont il a été pénétré. Tels seraient aussi les seuls titres qu'il pourrait avoir à l'indulgence des juges impartiaux et éclairés.

L'AUTEUR.

AVANT-PROPOS.

Aujourd'hui tout le monde voyage, les uns par ennui, les autres par curiosité, d'autres par un malaise qui les tourmente, d'autres encore pour affaires ou par motif de santé; un petit nombre pour leur instruction. Les premiers ne voient que ce qui les amuse et les distrait, les autres que ce qui peut les délasser et les réconforter; les derniers enfin, que ce qui peut être utile, instruire et éclairer, nourrir le sentiment du vrai, du beau et du sublime, augmenter les trésors de la science, et enrichir le domaine de l'expérience dans l'application pratique du savoir, dans les conceptions de l'intelligence et du jugement.

Chacun a sa manière de voir et de juger; chacun a son point de départ et son point de vue, d'après ses prédilections, ses préjugés et ses passions, d'après le degré de son instruction et le désir de connaître et d'apprécier le fond des choses. Mais rien n'est plus vrai que la vérité des faits; rien

n'est plus juste que l'impartialité dans le simple exposé de ces faits, la comparaison et l'analogie des choses dans la source même de leurs impulsions et les causes de leurs influences.

Les voyages, quant à leur véritable utilité, agrandissent les vues de l'esprit, cultivent la raison, fécondent l'imagination et fortifient le jugement. Voir et sentir, observer et comparer les choses, c'est apprendre et s'instruire, c'est la jouissance, le but des voyages; résumer ses souvenirs, c'est leur donner une application. Quand on réfléchit en contemplant la nature dans les phénomènes qu'elle produit, on allie le sentiment de tout ce qui est grand et élevé dans les conceptions de la pensée, à celui de l'infini qui en est la source. Consacrer ce sentiment par le souvenir des moments graves et importants où l'on s'est trouvé, c'est nourrir le besoin de la méditation et des recherches approfondies d'après la nature des objets que l'on traite. Pour reproduire ce qu'on a vu et comparé, il faut indiquer, dans leur ensemble, les traits principaux de la physionomie qu'ils présentent.

Voyager, c'est résumer la vie des nations que l'on visite, en résumant sa propre existence; c'est la concentration du cœur et de la pensée de l'homme isolé, appliquée à l'individualité des masses. L'homme d'État, le philosophe ou le poëte des théories et des spéculations abstraites, et celui qui l'est par excellence, ou le poëte de l'imagi-

nation, du cœur et de la pensée, mais surtout l'homme pratique de la vie positive, doivent avoir beaucoup voyagé. On étend sa pensée et ses vues en changeant d'horizon moral et intellectuel, et l'on s'applique ainsi à l'exercice pratique du cœur et de la pensée.

Voyager, c'est contempler les différentes phases de l'humanité, c'est concentrer le regard exprimé dans la physionomie des nations et des pays; c'est *le coup d'œil raisonné de l'observateur*. Il faut voyager, non-seulement des yeux, de la pensée et de l'esprit, mais encore de l'âme et du cœur : c'est alors l'application des études que le voyageur peut avoir faites; c'est la grande éducation de la pensée par la pensée et du cœur par le cœur; c'est la réunion de toutes les impressions et de tous les souvenirs de l'homme, résumés par les faits et les comparaisons des temps et des lieux, du passé avec le présent, et du présent avec les conjectures de l'avenir. C'est *la philosophie des voyages* que le cœur fait naître et mûrir; c'est la philosophie de la pensée que l'âme cultive, qu'elle alimente, élève, et qui, en voyageant, fait son cours d'étude des sciences morales et pratiques; c'est cette philosophie qui interroge la terre et les hommes, et ce sont la terre et les hommes qui lui répondent.

Voyager, c'est regarder sans prisme, sentir sans prévention, et exprimer avec la vérité du sentiment et de la raison ce qu'on a vu et observé. Voyager, enfin, c'est traduire à l'œil et à la pensée

la physionomie des hommes et des choses, des temps et des lieux, la tendance des idées et des faits, des impressions et des sentiments. Or, écrire un voyage, c'est faire une traduction à la pensée, à l'âme du lecteur; c'est s'imposer une tâche difficile dans la comparaison des idées et des choses, dans l'application des langages divers qui les distinguent et du sentiment qui les exprime.

Pour écrire consciencieusement un voyage, il faut du temps, de l'étude, de la liberté d'esprit et de la persévérance dans le travail; il faut une patience systématique, tenace, infatigable, pour observer, recueillir, classer, coordonner, éclairer et résumer, d'après les différentes cases des objets et des matières, cette multitude infinie de sensations, d'images, d'impressions et de pensées diverses; il faut se pénétrer du langage grave que parlent les monuments des temps et des hommes lorsque le voyageur les interroge. Il ne doit à son tour, ce voyageur, leur répondre qu'avec cette vérité intime qu'il chercherait en vain dans les sphères tumultueuses et bruyantes des passions du temps, des déclamations, des combinaisons et des théories vagues de l'esprit de parti, avec ses sympathies, ses centres et ses extrémités; elle n'existe, elle ne se développe et ne prospère, cette vérité, que dans le sentiment du cœur, sanctuaire de la conscience et des convictions humaines.

On voit avec intérêt une image qui rend avec fidélité les traits d'une personne que l'on connaît.

Pourquoi ne serait-il pas permis de tracer d'après nature le portrait d'un pays que l'on a parcouru, d'une nation que l'on a vue, étudiée dans son intérieur, et dont on a saisi les traits caractéristiques qui la distinguent, le cachet qui lui est propre et que lui imprime sa nationalité? Pourquoi ne pas rendre ce tableau avec la loyauté de l'expression naturelle qu'on met dans la ressemblance du portrait d'une personne que l'on peint après l'avoir vue et soigneusement observée dans son attitude et sa manière d'être? Pourquoi ne pas rendre cette ressemblance, sans exagérer, sans charger les couleurs, sans défigurer ou idéaliser les traits? Pourquoi ne pas la représenter avec la vérité qui l'anime et l'expression qui la caractérise, sans employer de loupe qui grossisse, ni de prisme qui brise les rayons à force de les concentrer? Un tableau d'après nature doit être simple et vrai comme le jour sans fraction, comme la lumière sans réverbère.

Il serait difficile de rendre en miniature les traits physionomiques d'une nation. C'est en grand qu'il faut la peindre, avec des couches légères et transparentes qui ne tranchent point les traits, mais qui les indiquent ou les amalgament, qui ne marquent les ombres que pour relever les clairs, et qui rendent, dans toutes ses particularités et ses saillies, la véritable expression qui convient à la physionomie qu'on veut représenter, sans être maniérée ni recherchée, mais au contraire na-

turelle comme la vérité dans son éloquente simplicité.

Les éléments des couleurs sont partout les mêmes, comme les passions et les vertus qu'elles représentent et qu'elles animent; elles sont toutes broyées sur la palette du peintre; mais c'est de leur application que naît le danger auquel il est exposé; il peut être séduit, entraîné à céder au penchant de ses prédilections pour telle couleur qu'il préfère, tandis que l'artiste observateur ne doit en tirer avec précaution que les teintes, les nuances qui peuvent le mieux convenir à son sujet, afin d'exprimer la nature dans sa vérité, en réunissant les traits qui en font l'ensemble. Il ne doit point forcer l'effet de cet ensemble pour rendre les accidents de lumière, qui ne se fondent que dans l'accord parfait des détails de l'objet même dont ils font ressortir certaines phases. Il doit enfin s'être pénétré du *type primitif* que réfléchissent ces accidents de lumière dans son âme, pour le reproduire avec toute l'expression de sa physionomie naturelle. Or, il n'y a que le *sentiment de la chose* qui seul rende sans apprêt l'esprit qui la caractérise.

Il ne suffit pas d'indiquer les traits généraux de la physionomie d'une nation pour en donner une juste idée et la faire apprécier dans ses particularités. Il faut tâcher de connaître les causes principales qui ont contribué à former le caractère national, dans les souvenirs de son origine, dans

les circonstances de sa position, les influences historiques du passé, les impressions du présent qui lui servent de mobile et qui se prononcent dans leurs conséquences. Il faut enfin tâcher de donner une idée juste des ressources de l'intelligence, du genre et du degré d'instruction générale, de l'esprit qui caractérise les institutions, les établissements publics des sciences et des arts dans leur application, leurs influences et leurs conséquences, des talents et des dispositions prédominantes, des vertus et des défauts de la nation, pour achever le tableau qu'on a entrepris de tracer, et le représenter dans un ensemble complet, consciencieux et précis.

Il ne suffit pas d'exposer les faits; il faut remonter aux sources dont ils émanent, afin de les juger, et comparer l'analogie des choses, pour trouver dans leurs conséquences la raison de leurs influences. C'est l'étude des faits qui mène à l'étude des hommes, et c'est à l'aide de la première qu'on parvient à les juger avec quelque justesse, soit dans leurs rapports de nationalité, soit dans ceux de leur individualité.

Cette étude des faits embrasse celle des événements et des hommes qui en sont les acteurs. Elle conduit aussi aux recherches des principes qui président aux institutions publiques, à l'esprit qui les caractérise, à celle des ressources de l'intelligence et de l'instruction en général, au sentiment du vrai, du beau et du sublime dans les

choses, ou, en son absence, au tact naturel qui le remplace et qui est l'instinct moral d'une intelligence plus ou moins cultivée, plus ou moins pratique.

L'étude des faits et des hommes est le métier des diplomates par excellence; mais les diplomates n'étudient et n'observent que lorsqu'ils ont une mission. Un simple voyageur qui ne court le monde que pour s'instruire, étudie pour son propre compte; il voit sans gêne et sans préoccupation ce qu'un autre ne voit qu'avec réserve et une certaine appréhension qui suppose des arrière-pensées.

Un simple voyageur peut mettre son individualité dans son travail, parce qu'il n'est point gêné par des considérations de combinaisons supérieures, et qu'il commence par un avant-propos qui explique son ouvrage et ses intentions. Des esprits judicieux et pénétrants ont même observé qu'il doit marquer son individualité pour faire des connaissances du moment qu'il a entrepris de paraître dans le monde. Mais en faisant le croquis d'une nation entière vue en masse, on n'a pu l'esquisser qu'en considérant l'homme dans l'homme même. Cela donne à ceux qui voient le tableau le droit de demander quelle est donc la physionomie de celui qui s'est avisé de faire des portraits de caractère d'un peuple original et indépendant qui ne se laisse peindre que par ceux auxquels il donne des séances publiques. Il aura à répon-

dre de son audacieuse entreprise; il sera exposé à une critique sévère et terrassante. Pour la prévenir ou l'atténuer, ce téméraire fera ici son propre portrait : il est facile à tracer, parce qu'il se trouve renfermé dans les deux premiers chapitres de son ouvrage. Ainsi, il dira :

Cet avant-propos est une critique des voyages; — la tempête sur mer, une profession de foi éprouvée par l'expérience; — l'entrée dans la Tamise, le point de vue d'un solitaire qui va voir des insulaires; — la première impression de Londres, la disposition mélancolique de ceux qui sont sur le point d'avoir le spleen, et le tout ensemble; — l'arrivée à Londres, la reconnaissance d'un homme isolé au milieu d'une foule de monde partant, qui lui donne l'envie de partir en arrivant. — Voilà toute son individualité!...

Telle est la tâche, difficile dans son exécution, étendue dans son entreprise, qu'on s'est proposé d'exposer ici d'après des faits que l'on a été à même d'observer et de recueillir. Telle est la tâche qu'on a cru devoir consigner dans cet ouvrage, non sans hésitation, on ne saurait se le dissimuler, en considérant l'importance du sujet pour pouvoir la justifier dans toutes ses parties. C'est le fruit de longues méditations, le résultat de l'exposé simple et impartial des faits dans leur manifestation et leur application, qu'on a voulu réunir dans ces *Souvenirs*, pour présenter les traits principaux d'un pays aussi curieux que l'Angleterre, vue dans

son intérieur, et d'une nation aussi intéressante et aussi originale, par sa grande et puissante nationalité, que les Anglais, vus dans le centre du mouvement de leur immense capitale.

LE VOYAGEUR SOLITAIRE.

NOTICE
SUR LONDRES.

L'auteur ayant fait une apparition à Londres pendant qu'on imprimait cet ouvrage, a cru devoir consigner ici quelques changements qui se sont opérés dans la physionomie de cette vaste capitale, dans le mouvement de l'industrie mercantile, de la mode, du goût et du progrès des inventions.

Ces changements, plus ou moins importants, plus où moins caractéristiques, ont lieu d'une année à l'autre, d'une saison à l'autre; un court espace de temps suffit pour créer de nouvelles rues, de nouvelles places, abattre de vieilles maisons, les remplacer par d'autres plus grandes et plus belles, et faire disparaître de plus en plus l'antique physionomie de quelques constructions qui s'étaient encore conservées jusqu'ici. C'est ainsi qu'au *Heymarket* les anciennes petites maisons de bois, dont les étages supérieurs surplombaient sur leurs bases et qui rendaient ce marché si pittoresque au milieu de fragments d'antiques murailles, qui perçaient à travers ces constructions, ont été abattues et remplacées par de nouvelles bâtisses en briques. On projette même de transporter ce marché au bétail hors des limites de la métropole. Des capitaux immenses affluent dans la capitale; des sociétés puissantes par leurs richesses se forment pour acquérir des quartiers entiers, les embellir de vastes maisons qu'elles louent ou vendent pour faire valoir leurs fonds : il y en

a qui spéculent en achetant des terrains aux portes de Londres, pour créer de nouveaux quartiers qu'ils peuplent de maisons et d'habitants, dont le nombre toujours croissant étend chaque année la circonférence de la capitale, dont on recule les barrières, comme c'est le cas derrière les spacieux jardins de Kersington du côté de *Bayswater*. Enfin Londres ressemble à une lanterne magique qui change de face depuis ses extrêmes contours jusqu'au centre du mouvement de son immense population si éminemment industrielle et mercantile.

Cette même industrie, à mesure qu'elle marche et qu'elle avance, a augmenté le besoin des consommations et motivé la facilité de ses relations en rapprochant les distances et les lieux pour ménager le temps et assurer ses calculs. La grande affluence des étrangers à Londres paraît avoir amené des changements dans le règlement des passe-ports, pour faciliter la fréquence des voyageurs, sans que la rigueur de la douane ait été relâchée. Aujourd'hui chaque étranger garde son passe-port en arrivant; aucune formalité ne lui est imposée pendant la durée de son séjour en Angleterre. On ne reçoit plus de ces billets de reconnaissance avec les injonctions dont il est question dans le chapitre qui traite de l'arrivée à Londres. Un simple certificat d'arrivée vous est délivré avec la seule invitation de le remettre au bureau du premier employé de la douane dans le port où l'on s'embarque en quittant la Grande-Bretagne; cet employé vous prévient même de jeter le certificat dans la boîte du bureau au cas qu'il n'y soit pas. L'étranger n'a à subir aucune espèce d'interrogatoire, ni à voir son signalement porté sur le grand livre des arrivants.

Le même mouvement existe toujours dans la Cité, centre du commerce de Londres, surtout dans la rue *Cheapside*, voie principale de communication qui la traverse depuis la Banque et passe jusqu'aux quartiers de la

haute noblesse du West-End de la capitale, de Piccadilly, de Pall-Mall et de Regentstreet, où tout respire la magnificence des régions élevées de la société. C'est toujours le même mouvement silencieux d'une industrie infatigable et inépuisable, qui ne connaît que sa propre puissance, excepté celle de la mode, qui lui prête la physionomie du goût du jour dans ses variations infinies; les expositions de la saison et les amusements publics en portent les couleurs et les caractérisent d'après les besoins du moment et les exigences du temps.

C'est ainsi que les vastes établissements d'expositions d'arts et de sciences ouverts à la curiosité du public sont sujets aux variations du goût et de la mode, et exposés à la concurrence de nouveaux établissements qui l'emportent par l'intérêt de la nouveauté, par celui de quelque nouvelle invention ou combinaison de perfectionnement; car il existe à Londres une industrie particulière de beaux-arts et de science à côté de l'industrie du commerce, et des spéculations qui les font valoir. *La galerie d'Adélaïde* ou l'exposition des modèles d'invention pour le progrès des sciences exactes, naguère si fréquentée, ou plutôt assiégée par le public depuis le matin jusqu'au soir, est presque abandonnée. Le grand bassin d'eau pour les expériences physiques et mécaniques a disparu; le modèle du canon à vapeur de M. Perkins, à force d'avoir été en activité à toute heure, est en réparation en ce moment. Le bazar français qui se trouvait vis-à-vis de cette galerie, a disparu avec son drapeau tricolore, et a été remplacé par un autre qui n'offre aucun de ses attraits.

Une société plus grande que celle d'Adélaïde, réunie à la direction de l'institut royal polytechnique, lui a donné, sous la direction du gouvernement, un éclat de nouveauté et d'intérêt qui en fait un des principaux objets de curiosité de Londres. Elle est composée de 300 membres, possède une bibliothèque et un cabinet de lecture fourni

de journaux et d'écrits périodiques les plus intéressants. L'amusement, réuni à l'instruction de toutes les classes, a été le grand objet des efforts des directeurs, en procurant aux inventeurs la facilité de produire les résultats de leurs travaux ingénieux. Cette exposition de modèles enfin, réunie aux lectures des professeurs de physique, de chimie et de mécanique, a remplacé ou surpassé celle d'Adélaïde. C'est l'institut en faveur dans ce moment, celui de la dernière mode, et qui offre la plus grande affluence de beau monde. On ne rêve que la cloche à plonger, le microscope hydrogène et solaire, et les tableaux changeants (dissolving views). Les dames surtout se plaisent à descendre dans la cloche au fond du bassin de la salle d'expérience. On frappe en leur présence une monnaie d'étain avec l'effigie de la cloche d'un côté et la vue de l'institut polytechnique de l'autre : cette monnaie est distribuée à chacune des dames qui sont descendues dans l'eau avec la cloche. Un petit bateau est enfoncé et affermi au fond du bassin par un homme couvert d'un vêtement imperméable et coiffé d'un casque à visière, qui lui couvre la figure et communique à un tuyau afin de lui faire arriver l'air dont il a besoin pour respirer. Attaché par une corde, on le fait descendre et monter pour prouver l'expérience d'un feu électrique ou galvanique qui fait sauter les vaisseaux sous l'eau et qu'on applique au bateau en question. Quelques minutes après cette opération, une explosion se fait entendre, et les débris de la petite embarcation surnagent à la surface de l'eau écumante et agitée. Les tableaux changeants sont produits sur un grand rideau de toile blanche, au moyen des verres optiques d'une chambre obscure, ainsi que les molécules dans une goutte d'eau.

Le Colossée n'est plus à l'ordre du jour. Les couleurs de l'immense panorama de Londres, qu'il renferme, ont passé avec la mode de le visiter. Les belles fêtes du soir,

que l'on donnait dans ce local, ont cessé d'avoir lieu; la salle persane aux cascades, celle des nations, celle des miroirs, tous ces beaux appartements sont fermés, et les grottes magiques avec le jardin chinois et le colosse de Rhodes ont disparu. Ce n'est que lorsque quelque richard veut donner une soirée brillante et particulière que ces grands appartements sont ouverts. On ne visite au Colossée que le panorama dans ses différents étages, les serres de plantes exotiques, avec le jet d'eau et le cottage suisse, ou la glace artificielle sur laquelle vont patiner les jeunes gens, ce qui offre quelque nouvel attrait dans un paysage de rochers groupés d'arbres, couverts de neige également artificielle. Mais *le diorama* du Regent-park paraît avoir conservé son ancienne splendeur et fixe encore le goût du public. On y voit actuellement deux tableaux d'un grand effet, celui de la destruction du village d'Alagna, dans le Piémont, par une avalanche, au milieu des terreurs d'un orage qu'on entend retentir au loin dans les montagnes, tableau dû au pinceau de Bouton; l'autre, peint par Rénoux, présente l'autel de l'église de la Nativité à Bethléem; tous les deux représentés sous des variations de jour et d'obscurité d'une illusion parfaite. Dans ce dernier tableau, on voit célébrer la messe de minuit par les moines franciscains, dans l'attitude de la plus grande dévotion, au milieu de l'église illuminée de lampes d'or et d'argent resplendissantes de feux de diverses couleurs, et accompagnée d'une musique lointaine exécutant une messe de Mozart, dont les harmonies graves et profondes relèvent cette scène de piété et de recueillement.

Le jardin zoologique du Regent-park n'a rien perdu de sa variété et de l'affluence qui y a toujours lieu. Les promenades des dames à dos d'un jeune éléphant, couvert d'un drap écarlate, et une famille de trois girafes récemment établie, donnent un nouvel intérêt à ces promenades

zoologiques, intérêt qui, par l'attrait des ours et des singes, qui ne manquent jamais de spectateurs, sans doute à cause de leurs attitudes grotesques, est fait pour se soutenir, en offrant le tableau des mœurs les plus opposées de tant de divers animaux.

Le jardin zoologique de Surrey, où l'on remarque un tigre noir, se distingue par ses fêtes du soir, par les illuminations et les feux d'artifice qui y ont lieu trois fois par semaine. Le jardin du Vauxhall, qui avait été vendu et qui semblait avoir cessé d'exister, a été ouvert de nouveau par son propriétaire actuel ; mais ce lieu de réunion publique n'est plus qu'un établissement de second ordre, et les feux d'artifice qu'on y donne sont inférieurs à ceux du jardin zoologique de Surrey.

Les bazars sont toujours courus, surtout ceux du *Panthéon* et de *Soho* élégamment arrangés, ornés de serres vitrées et de collections d'oiseaux rares, de cacadous des couleurs les plus brillantes, à côté de vastes salles remplies de marchandises de toutes espèces. Le Pantechnicon, dont il est question dans cet ouvrage, se soutient encore dans le même état, sans être à la mode.

La nouveauté du jour et les délices de la curiosité, c'est la *Collection chinoise*, place St.-George, près de Hyde-park, ouverte au public depuis quelques mois. C'est en effet la collection la plus nombreuse et la plus brillante qu'on ait vue en Angleterre. Son arrangement est fait avec autant de luxe que de goût, et le bâtiment qui la renferme présente une seule grande salle éclairée par le toit et décorée d'un fronton d'architecture chinoise qui attire de loin les regards des curieux. Le programme ne manque pas d'indiquer les chiffres des dimensions et le nombre d'objets de cette exposition, exclusivement chinoise, et qui surpasse, dit-il, tout ce qui a été connu jusqu'ici en ce genre. La longueur de la salle est de 225 pieds sur 50 de largeur : elle renferme 50 figures de cire

de grandeur naturelle, toutes fac-simile, groupées d'après nature et vêtues du costume national, depuis le mandarin le plus élevé jusqu'au mendiant aveugle dans ses guenilles. Plusieurs milliers d'échantillons, tant d'histoire naturelle que de toutes sortes de mélanges de curiosités, servent à expliquer les mœurs et les coutumes de plus de 360,000,000 de Chinois, que les nations de l'Europe ont si rarement eu jusqu'ici l'occasion de juger. La reine et le prince Albert ayant visité cette exposition et témoigné leur haute satisfaction, rien n'a manqué pour obtenir le succès de l'appréciation qu'elle mérite et de l'affluence du beau monde qui s'y rend.

Les collections de ce musée sont le résultat de grandes dépenses et d'un séjour de douze ans que le propriétaire, M. Nathan Dunn, de Philadelphie, a fait en Chine. C'est non-seulement, a dit avec vérité le *Times*, un musée de mœurs et de costumes, mais, sous plus d'un rapport, de l'histoire de cet immense empire. On y voit une vaste collection d'objets qui se rapportent aux manufactures, aux modes, à la manière de vivre, aux costumes, aux habitudes et à l'économie domestique, ainsi qu'à l'état des arts en Chine. On y trouve enfin de quoi satisfaire tous les goûts, et l'on peut dire que c'est une collection unique dans son genre. L'intérêt qu'elle inspire ne peut être attribué qu'à la persévérance, à l'industrie infatigable, au tact et au goût du propriétaire, ainsi qu'aux occasions extraordinaires qu'il a eues de réunir ces objets pendant son séjour dans le céleste empire, et que lui procurait la grande popularité dont il jouissait parmi les Chinois, pour être au fait de toutes les informations dont il avait besoin. On voit dans ce musée des temples chinois avec leurs idoles dorées et colossales; le cabinet d'un mandarin conférant avec ses secrétaires, dans le costume qui marque leurs différents rangs; un prêtre de Fo ou de Buddha, et d'autres pontifes de diverses sectes, ornés des

insignes de leur dignité; des groupes d'artisans entourés d'ustensiles et d'instruments, exerçant différents métiers; une dame de qualité portée dans une chaise à porteurs; un pavillon de mandarin ; une soirée de dames chinoises; deux modèles de maisons de campagne, de vaisseaux, de chaloupes canonnières, de soldats de différentes parties de la Chine; des pipes à opium et autres; des lanternes ou lustres gigantesques d'un travail distingué; des fauteuils de représentation ciselés et dorés; des collections de riches étoffes chinoises; des livres, des manuscrits, une imprimerie; des objets de bijouterie et de luxe d'un travail supérieur; des peintures, des vues des principales villes; des instruments de musique; une boutique de soieries où les commis vendent leurs marchandises et où l'on aperçoit un mendiant se tenant à la porte, tandis que dans une autre partie de la boutique se trouve une petite table ronde couverte de tasses, pour offrir du thé aux acheteurs. Enfin, mille objets divers se présentent à la fois pour offrir un ensemble complet de civilisation chinoise, qu'on ne saurait décrire et qu'il faut voir pour l'étudier et l'apprécier. Ce tableau du monde chinois en réalité est bien fait d'ailleurs pour suppléer à tant de volumineux ouvrages de description qui n'en donnent point une idée claire.

Parmi les expositions du jour, on remarque à Londres le panorama de la ville de *Cabul*, capitale de l'Affghanistan, avec la contrée environnante. C'est un tableau d'un grand intérêt de circonstance, mais qui ne présente, comme de raison, que les entrevues de 1839, et se rapporte aux négociations d'Alexandre Burnes, qui ont eu lieu à cette époque. A côté de ce panorama, on voit dans le même bâtiment, celui de la bataille de Waterloo, comme pour offrir aux Anglais une compensation de souvenir de celui des désastres de Cabul, ainsi que le panorama de Jérusalem. Une belle collection de vingt-cinq grandes vues lithographiées d'Affghanistan, qui

vient de paraître, donne une ample idée du pays et de ses habitants, et prouve les progrès remarquables de la lithographie, art négligé jusqu'ici en Angleterre.

On ne voit plus si souvent à Londres des mendiants qui, sans mendier, attiraient les regards et excitaient la compassion des passants. Les pauvres sont envoyés à leurs communes, et on tâche de dérober aux yeux du public l'aspect des plus misérables. Cependant, de temps en temps on remarque encore quelques malheureux qui fixent l'attention. C'est ainsi que l'on voit dans la rue du Régent un pauvre aveugle, la canne à la main, conduit par son chien qui s'arrête aux carrefours pour guetter le moment de faire passer son maître, sans danger, en le tirant par la corde à laquelle ce fidèle compagnon de l'infortune est attaché ; plus loin, à l'entrée de Portlandplace, on remarque un autre aveugle assis sur les larges dalles du trottoir. Il a eu le malheur de perdre la vue dans les mines de charbon de terre : son chien est à côté de lui, tenant dans sa bouche un petit panier qu'il présente aux passants afin de recevoir l'aumône pour son maître. Près du parc du Régent, un jeune homme porte sur sa poitrine un écriteau annonçant que c'est à l'armée des Indes où il servait comme soldat, qu'il a été atteint de cécité, et il demande l'aumône. Dans la Cité, on voit encore mendier, dans les rues traversières, maintes pauvres jeunes femmes, portant leur enfant à la mamelle.

On dirait d'ailleurs que nulle part les existences ne sont mieux assurées qu'à Londres, car jamais on n'a vu, et surtout dans la Cité, tant de bureaux, ou, selon l'expression anglaise, tant *d'offices* d'assurance pour la vie. Ces assurances sont tantôt nationales, tantôt universelles, telles que les : « *national-life*, et les *universal-life assurances*, » jusqu'à celles des vivres, dont l'administration occupe tout un vaste édifice près du pont de Londres, en face de l'hôtel des poissonniers.

Mais au milieu de ces assurances, on ne cesse de mettre fin à une existence qu'on ne s'est point donnée. L'ancien monument dit la Colonne de Londres est toujours choisi de préférence pour offrir ce triste spectacle. Une jeune personne de dix-sept ans, ayant payé l'impôt de six pence pour y monter, se précipita dernièrement du haut de la colonne, afin de terminer ses jours à l'exemple de ceux qui l'avaient précédée. C'est à la suite de ce récent et déplorable événement, que personne n'est plus admis à l'ascension de ce monument de tant de funestes souvenirs ; car on est occupé en ce moment à pratiquer au-dessus de la balustrade du sommet, un filet de fer pour empêcher à l'avenir les catastrophes de cette nature.

Les inventions pratiques et utiles marchent toujours avec l'industrie, et l'industrie avec les machines. M. *Weithston*, professeur de physique expérimentale au collége du roi à Somerset-house, a inventé un télégraphe électrique et portatif d'une utilité et d'une application pratiques reconnues. *Whigston* vient d'inventer un télégraphe ou machine à écrire, appelé en anglais *the patent signal telegraphe*, or *writing machine*, au moyen duquel, dit le programme, une lettre peut être écrite à Londres, et le duplicata communiqué à Liverpool et à toutes les places intermédiaires, dans le même instant. Le temps et la distance n'offriront dès lors plus d'obstacles aux communications les plus rapides. M. Clegg, inventeur du chemin de fer pneumatique ou atmosphérique dont il est question dans cet ouvrage, à l'article des inventions, s'est associé à l'ingénieur Samuda, directeur d'un établissement de machines de fer, pour exécuter, après maints perfectionnements, un chemin de fer atmosphérique sur une grande échelle, de Kingston à une des villes manufacturières de l'intérieur de l'Irlande. L'inventeur ayant fait faire gratis et pendant longtemps au public des courses d'essai à Bayswater, près de Londres,

on peut encore examiner sur les lieux l'appareil pneumatique d'un grand intérêt, et le chariot ou wagon dans lequel le prince Albert, le duc de Wellington et lord Hill ont fait une tournée d'essai en présence de la reine.

Une invention extravagante d'un projet de chemin de fer est produite dans un modèle à la salle égyptienne (Égyptian Hall, Piccadilly), à côté du modèle du télégraphe patent ou machine à écrire. L'inventeur de ce modèle extraordinaire est un ingénieur de Manchester, nommé *Roberts*. C'est le *chemin de fer volant ou centrifuge* (flying or centrifugal railway) représenté sur une longueur de 200 pieds. Un homme assis dans un char triomphal descend avec rapidité d'une élévation considérable, et, lancé par la force de la gravitation, tourne ou pirouette avec une extrême vélocité, dans un cercle vertical de 40 à 50 pieds de circonférence, pour remonter sain et sauf et avec la même vitesse, du côté opposé, de manière que, durant cette rotation, sa tête est dans une position complétement inverse, toute l'opération étant accomplie dans cinq secondes et demie. Les segments, la base, etc., sont en fonte, sans exiger aucun support, sous quelque forme que ce soit. Le chemin de fer consiste ainsi en deux plans inclinés, au milieu desquels le cercle s'élève de 14 pieds perpendiculairement au-dessus de sa base. Le char, en descendant la ligne tracée, doit passer par le cercle, pour remonter le plan du côté opposé, et faire nécessairement, d'après la proportion donnée, un chemin de cent milles (anglais) dans une heure. De larges poids de fer et des sceaux remplis d'eau glissent majestueusement le long du plan incliné, passent par le cercle, et tournant également en sens inverse, arrivent au sommet du plan opposé, sans qu'une seule goutte du volume d'eau que contient le vase soit versée. Le fait accompli, le plus périlleux, le plus audacieux et le plus étonnant, dit un des programmes, est sans doute celui

de voyager la tête en bas. On ne saurait, en voyant ce chemin de fer, décrire le sentiment primitif qu'il fait naître, l'idée de son impossibilité et du danger du voyageur, la surprise et l'admiration qu'on éprouve, après avoir fait l'essai du petit voyage, réalisé avec plaisir et sans danger, parce que ces sensations diverses ne sont en effet que l'affaire d'un instant infiniment court.

On dirait, au premier abord, que ce modèle n'est fait que pour prouver la force de la gravitation sur un plan incliné, réunie à celle de la vélocité du mouvement, et montrer la position des antipodes dans un mouvement de rotation accéléré : la raison se refuse à l'idée du paradoxe qui ferait voyager les touristes européens la tête en bas, pour ajouter aux dangers et aux terreurs des accidents sur les chemins de fer, la chance de se casser le cou, d'autant plus qu'il n'y a rien qui, en apparence, soutienne ou retienne le char où l'on est placé dans sa position verticale. Mais la science apprend, et l'expérience journalière prouve qu'il n'y a point de danger réel à craindre, dès que la rapidité du mouvement de la descente du char décide de tout, en l'entraînant immanquablement à accomplir sa course. Quoi qu'il en soit, cette ingénieuse illustration de l'effet de la force centrifuge, due, dans son application, aux combinaisons de M. Roberts, a été léguée à la science comme un fait accompli et avéré.

Si, à Londres, on voyage dans un cercle vertical, la tête en bas, on se promène debout et très-commodément sous la Tamise. Cette œuvre de persévérance et de difficultés vaincues approche de son entier achèvement. L'une des allées du pont souterrain est entièrement achevée, et déjà les piétons qui la visitent peuvent passer d'un bout à l'autre jusqu'à la rive opposée, où l'on est occupé à faire les escaliers. L'allée latérale n'est pas encore entièrement finie ; elle le sera simultanément avec les avenues qu'on fera pour l'entrée des voitures, avenues qui

demandent à être pratiquées sur une distance considérable, en faisant disparaître les maisons qui s'y trouvent, sur un plan incliné, pour partir d'un côté du centre des docks ou bassins, et arriver de l'autre, en montant, à celui des fabriques et des manufactures qui reçoivent les marchandises brutes que le commerce leur fournit.

Quels que soient les variations et les changements qui s'opèrent à Londres, ils prouvent toujours le progrès de l'industrie et des inventions utiles et pratiques, dans une progression croissante de mouvement et d'activité, fondée sur la circulation des capitaux, le génie créateur et la persévérance de caractère d'une des plus grandes nations commerçantes et industrielles.

Londres, septembre 1842.

I.

ARRIVÉE A LONDRES.

ARRIVÉE A LONDRES.

CHAPITRE PREMIER.

ENTRÉE DANS LA TAMISE.

Trajet de mer. — Tempête pendant la nuit. — Réflexions et sensations. — Embouchure de la Tamise. — Sa rive droite. — Gravesend, première ville anglaise. — *Le Batavier,* bateau à vapeur hollandais. — Fort de Tilburg. —Woolwich. — Ses chantiers de construction. — Ses arsenaux. — Ses établissements. — Foyer des armements militaires. — Greenwich. — Hôtel des invalides de la marine. — Observatoire; vue de Londres. — Asile naval. — Hôpital ambulant. — Deptford. — Chantiers de construction. — Yachts royaux. — Hôpitaux pour les pilotes invalides et leurs veuves. — Blackwall, chantiers de construction. — Aspect de la Tamise depuis Gravesend. — Port de Londres. — Le passage paraît impossible.— Le commandant pilote.— Ses ordres.—Sa colère. — Embarras. — Mouvement curieux. — Petits bateaux. — Grand bâtiment à vapeur écossais. — Passage forcé. — Bassins des Indes orientales et occidentales. — Bassin de Londres. — Tour de Londres. — Bâtiment à pavillon national, sauvegarde des accidents au milieu du fleuve.— *Le Hollandais* à l'ancre à un mille de la Douane. — Dangers du passage du port.—Malheurs.—Formalités de la douane. — Voyageurs séparés de leurs effets. — Leur embarquement dans de petits canots. — Passage de ces canots. — Échappées de vue à fleur d'eau à travers les arches des ponts de la Tamise. — Voyageurs débarqués sur le quai de la Douane. — Leur arrivée à Londres.

Quand on quitte les canaux industrieux de la Hollande pour se rendre à Londres, une vaste mer se déploie aux regards ; le vague indéfini de son aspect imposant borde un horizon mouvant qui se perd, éclairé par les rayons d'un jour serein, dans l'azur du ciel, dont la voûte éter-

nelle de l'espace paraît s'étendre à mesure qu'on avance. C'est le sentiment puissant de l'infini qui tient l'âme en suspens et qui dilate le cœur rafraîchi par la brise maritime, en berçant notre être entre l'attente de ce que nous ne connaissons pas et la réalité du moment. Le roulis du vaisseau, semblable au mouvement vague de la mer qui l'environne, balance à son tour le voyageur et le fait descendre et monter sur le pont fragile qui le porte, en suivant les ondulations d'une mer qui ne paraît point encore agitée. Un ciel sombre et blafard change soudain la surface des eaux, et le gros temps, qui gronde au loin, menace de près, en soulevant, du fond des abîmes que la Providence seule a approfondis, des flots d'une teinte noire et livide que blanchit l'écume du redoutable élément en courroux. La tourmente s'annonce, les marins s'y préparent. Au milieu de ces agitations d'une mer orageuse, le voyageur, poussé avec violence d'une extrémité à l'autre, ne trouve plus sur le pont de point d'appui sûr, ni de point de vue fixe : tout se confond à ses yeux. Déjà les flots écumants, se brisant contre la proue, montent sur le tillac et inondent le pont, comme s'ils voulaient à chaque instant engloutir la frêle embarcation. Tout alors se concentre dans l'homme pensant, et le passé avec ses souvenirs et ses regrets, et le présent avec sa foudroyante réalité, et l'avenir avec ses attentes, ses appréhensions et ses espérances.

Le jour tombe, la nuit approche; elle est mystérieuse, sombre et grave. Les vents sifflent leur violent et inintelligible langage qui n'est compris que du navigateur expérimenté. Un profond silence, plus profond que les ténèbres de la nuit, entoure les voyageurs dans l'intérieur des cabines. Il n'est interrompu que par les gémissements que leur fait pousser le mal de mer qui les accable, tandis qu'au dehors, un bruit sourd, alarmant et sinistre, remplit les airs et semble être répété par les

échos de l'espace. C'est le bruit des éléments déchaînés qui se choquent avec fureur. L'obstacle que leur oppose le bâtiment ne paraît qu'augmenter leur colère ; il ajoute au danger des éléments celui du feu dévorant qu'il renferme, et qu'on entretient avec soin pour nourrir la force invisible de la vapeur, dont l'action se trouve souvent paralysée par la violence de la tempête.

C'est après avoir passé par toutes ces sensations diverses, profondes et pénibles, qui dans les uns produisent la crainte, dans les autres la frayeur ou la stupeur, dans d'autres enfin, la résignation et le calme de l'âme, que le jour reparaît pour dissiper les craintes et ranimer les espérances. L'abîme de la tombe entr'ouverte a disparu avec les ombres de la nuit. C'est l'aurore du lendemain que la foi nous promet au delà des sombres demeures. On se retrouve sur le pont, étourdi encore des souffrances de la nuit, la tête prise, la figure pâle, les traits renversés, tout étonné d'avoir échappé au domaine du trépas. Il n'y a que l'observateur grave et expérimenté qui ait pu voir et mesurer le danger imminent sans perdre la présence d'esprit, et qui ait su conserver d'autant plus de force et de tranquillité, qu'il a vu le péril s'accroître. C'est lui aussi qui aura le mieux appris à se connaître et à se pénétrer de cette résignation qui, seule, puise sa force à la source du cœur.

La première reconnaissance d'une mer plus calme et d'une existence plus assurée est un sentiment indéfinissable. L'âme n'est plus dans le doute sur elle-même; elle s'est reconnue dans son intérieur, et l'homme éprouvé par le danger a appris à connaître les ressources de la pensée et du cœur, celles du sentiment qui, seul, dans les vicissitudes de la vie et de ses périls, soutient et ennoblit notre être moral et intellectuel ; du sentiment intime de l'infini, qui est le contact de l'intelligence universelle que le Tout-Puissant , dans sa mi-

séricorde, plaça dans le cœur du faible mortel pour le conduire à sa destinée à travers le pèlerinage mystérieux d'une existence passagère.

Bientôt on découvre la terre qui annonce le but du voyage, et on longe à distance une côte qui s'étend sur la gauche, apercevant à peine celle qui borde au loin l'horizon sur la droite. Est-ce une baie, un golfe, un détroit où l'on va entrer? On ne saurait encore en distinguer la forme. C'est toujours la même eau, le même flux et reflux; point de cours d'eau de couleur différente qui se perde dans les vagues de la mer; mais déjà on se trouve entre deux rives. C'est la vaste embouchure d'un grand fleuve; c'est la Tamise, qui reçoit dans son lit le reflux des eaux de la mer qui refoule celles de la rivière, en traversant Londres en triomphe, comme pour lui rendre les honneurs jusqu'au delà des limites de cette immense métropole. Elles portent avec orgueil, ces eaux maritimes, les grands navires qu'elles placent au centre de la ville. C'est le moment favorable pour entrer dans la capitale du commerce.

En approchant de plus près de la rive droite, qui se trouve sur la gauche, un pays fertile se déroule aux regards. Sans offrir une absence de mouvement comme celui des plaines monotones et marécageuses de la Hollande, la contrée ne présente que des éminences et des collines peu considérables; mais on jouit de l'aspect nouveau et agréable des champs de blé, que l'œil cherchait en vain dans l'enceinte des digues de Rotterdam. On voit des maisons de campagne d'un style et d'une physionomie tout différents; on distingue des jardins disposés avec goût, variés de vastes prairies et coupés de quelques peupliers jetés çà et là au milieu des arbres fruitiers. La culture est riche et soignée, son aspect frais et verdoyant. C'est le comté de Kent qui se dessine sur le bord de la mer. La première ville devant laquelle

on passe, en longeant cette côte, est *Gravesend*, petit port à 22 milles de Londres, et qui entretient des communications continuelles avec le centre des relations commerciales et industrielles. Des bateaux à vapeur, établis depuis 1819, font, dans la bonne saison, le trajet deux fois par jour. La petite ville offre aux habitants de la capitale un but de promenade très-fréquenté. C'est à Gravesend que des employés de la douane se rendent à bord du bateau à vapeur hollandais, pour l'accompagner à Londres.

Il y a quatre bateaux à vapeur, dont trois anglais et un hollandais, qui font régulièrement le trajet entre Rotterdam et Londres. Le bateau hollandais, *le Batavier*, est le plus grand de tous. Il est du port de trois cents tonneaux, et sa machine, à double pression, exerce une force de deux cents chevaux. Moins élégant, pour son extérieur et l'arrangement intérieur, que les bateaux anglais, la couleur noire qui couvre ses flancs et son tillac rend son aspect lugubre. Le peu d'ordre qu'on y trouve contraste aussi singulièrement avec la réputation de grande propreté dont jouissent les Hollandais. Les effets des passagers, les malles, les cassettes, les sacs de nuit les plus élégants, sont placés à fond de cale dans la même soute où se trouvent les provisions de charbon de terre; et à peine balaye-t-on un peu le coin qu'on leur assigne. Le bateau ne fait la traversée qu'une seule fois par semaine, dans vingt ou vingt-quatre heures, et paraît plutôt destiné au transport des marchandises qu'à celui des passagers, qui payent cependant leurs places plus cher que sur les bateaux anglais. Mais *le Batavier* offre le grand avantage de correspondre avec les élégants bateaux à vapeur prussiens du Rhin, et de réduire le taux à la moitié du prix par station, quand on s'abonne pour tout le voyage de Strasbourg, de Mayence, de Coblentz, de Cologne, à Londres, ou

de retour, avec la faculté de pouvoir s'arrêter pendant quinze jours en route, aux endroits qu'on désire visiter.

A peine a-t-on passé Gravesend, qu'on aperçoit, presque vis-à-vis de ce port, en ligne oblique, sur la rive gauche du fleuve, dans le comté d'Essex,

Le fort de Tilburg, également à vingt-deux milles de la capitale. C'est une petite place régulièrement fortifiée d'après les principes de l'art. On la regarde comme la clef de Londres. Sir Martin Bekhman, ingénieur en chef de Charles II, en traça le plan. On y distingue une tour élevée appelée blockhaus (*the blockhouse*), qu'on suppose avoir été bâtie sous le règne de la reine Élisabeth. On a percé, il n'y a pas longtemps, une route nommée *the commercial road*, qui conduit en ligne droite du fort de Tilburg, à côté des bassins de la Tamise, à la métropole du commerce et de la puissance maritime.

Occupé des souvenirs historiques de ce petit fort, plus formidable qu'étendu, et qui donne une première idée de la défense navale de la rive d'un fleuve, que l'on peut encore considérer comme un point de la côte maritime, l'attention se tourne de nouveau sur la rive droite; on y voit :

Woolwich, ville de marché, dans le comté de Kent, bâtie sur le penchant d'un vaste plateau qui domine la contrée, et située à neuf milles de Londres; ville peu importante par elle-même, mais célèbre par ses chantiers de construction, ses arsenaux et ses établissements militaires. On y remarque les casernes de la garnison, de l'artillerie de la marine, les hôpitaux militaires d'une grande étendue, et beaucoup d'autres édifices qui y appartiennent. C'est à Woolwich que les bateaux à vapeur de guerre destinés au service de la marine royale sont construits d'après des méthodes particulières, et armés de pièces d'un calibre extraordinaire. C'est dans ces

immenses chantiers que se trouvent réunis les fonderies, les serrureries, les procédés ingénieux de fabrication au moyen des machines les plus curieuses, les plus remarquables, et que l'on confectionne des cartouches, des mèches, et tout ce qui se rapporte à l'art de l'artificier de guerre. Ce sont là les ateliers des Cyclopes des éléments de destruction les plus formidables, qui donnent une idée de l'attitude menaçante de la plus grande puissance maritime. On se réserve, dans le cours de cet ouvrage, de revenir à l'article Woolwich avec quelques détails, autant qu'on a été à même d'en recueillir sur les établissements de ce foyer d'armements militaires.

A peu de distance de Woolwich, on passe devant *Greenwich*, ville également située sur la rive droite de la Tamise, dans le comté de Kent, à cinq milles de Londres, dans une position agréable, au pied d'une colline assez élevée. On remarque d'abord un vaste palais en terrasse : on est frappé de la beauté de son style grec, orné d'élégantes colonnes. C'est l'hôtel des invalides de la marine, un des plus beaux édifices des environs de Londres. Il fut bâti sous Charles II, qui y ajouta un parc et un observatoire, pour servir aux observations astronomiques du célèbre Flamsteat. Derrière l'hôtel, on voit un autre établissement public nommé Asile naval (*naval asylum*), ou maison d'éducation d'enfants des deux sexes, orphelins et orphelines de marins. Le parc, disposé sur la pente de la colline, surmonté de l'observatoire, est une promenade favorite des habitants de Londres, et offre une des plus belles vues lointaines qu'on puisse avoir de la capitale.

Passé Greenwich, on aperçoit, près de la rive droite du fleuve, un vaisseau de ligne d'une grande dimension. Il est sans agrès, sans mâts, sans cordages, sans voiles ni canons ; il est entièrement dégréé ; il a sans doute fini sa carrière : sa carcasse va être brisée. C'est le *Dread-*

nought, hôpital ambulant qui ne bouge pas; il est à l'ancre près du grand hôtel des invalides de la marine royale, pour recevoir les matelots qui tombent malades à bord des vaisseaux dont la Tamise est encombrée. Ces marins ne quittent point leur élément; ils se passent du continent anglais, même quand ils sont à l'hôpital.

Voici encore des chantiers immenses : il paraît qu'ils se multiplient à mesure que l'on remonte la rivière; c'est :

Deptford, à cinq milles de Londres, ville considérable sur la rive droite du fleuve, dans le comté de Kent. Elle renferme les magnifiques chantiers de construction d'où sont sortis les plus beaux vaisseaux de la marine britannique, et d'où sortiront encore ceux qui doivent étonner le monde. On y conserve les yachts royaux destinés aux voyages de Sa Majesté. On y trouve également de vastes hôpitaux pour les pilotes invalides et leurs veuves.

Blackwall, comté de Middlesex, à deux milles et demi de Londres, sur le bord de la Tamise, est encore une place connue par ses chantiers de construction et les parties de campagne que font les habitants de la capitale pour y manger de petits poissons appelés *white-bait*.

Depuis Gravesend et Tilburg, on n'a vu des deux côtés du fleuve qu'une continuation de villages, de hameaux, de villes et de chantiers, qui ne paraissent former qu'un seul et vaste atelier le long des bords de la Tamise. Des vaisseaux à voiles, des navires de toutes grandeurs, des bateaux à vapeur, des embarcations de toute espèce montent et descendent, passent et se dépassent comme dans une revue d'évolutions navales, où la rapidité des mouvements égale l'ambition des marins, en sillonnant, dans toutes les directions, le beau fleuve, qui devient toujours plus animé et plus concentré à mesure qu'il diminue de la prodigieuse largeur de son imposante embouchure.

Dans les différents chantiers de construction du gouvernement et d'autres moins considérables qui appartiennent à des particuliers ou à des sociétés de négociants, et qui remplissent les intervalles d'une ville à l'autre ou d'un village à l'autre, afin de profiter avec empressement de chaque morceau de terre que baigne la Tamise, on voit des vaisseaux de tous les âges et de toutes les formes de leur existence maritime, calculées sur les chances qu'ils ont à braver. Bientôt on ne pourra plus les distinguer séparément; on ne verra que des forêts de mâts impénétrables, qui paraissent barrer le passage, comme pour vous empêcher de parvenir jusqu'à la capitale.

PORT DE LONDRES.

C'est à Deptford que commence cette partie de la Tamise qu'on appelle port de Londres. Il s'étend sur une longueur de près de cinq milles avec une largeur de deux cents à deux cent cinquante toises. Tout y respire l'atmosphère du commerce, tout s'y presse, tout s'y entasse Le passage paraît impossible. Personne ne fait attention à ceux qui arrivent, à ceux qui partent : tout le monde est occupé pour son propre compte. Une autorité qui sache se faire respecter paraît indispensable pour se frayer un chemin dans cet embarras général.

Un troisième employé du gouvernement vient à Deptford se joindre aux deux fonctionnaires de la douane qui, depuis Gravesend, ont fait le trajet à bord du bateau à vapeur. C'est un capitaine pilote chargé de faire passer le bateau à travers les vaisseaux du port, rangés en ligne des deux côtés d'une voie étroite destinée à la circulation des bâtiments qui arrivent ou qui partent. Le capitaine du bateau lui cède la direction, et le nouveau comman-

dant des forces invisibles, de la vapeur, prend la place d'honneur de son prédécesseur, sur la droite du tillac, au haut des planches bombées qui couvrent la roue, pour se faire connaître par sa personne, ses ordres et ses signes. L'autre, commandant en second, occupe la même place sur la gauche, et reste en évidence, afin de soutenir l'honneur de son pavillon déployé avec élégance, comme au jour de la fête de son roi, et de s'entendre avec le commandant conducteur en chef. L'Anglais est d'abord sec et impérieux dans les ordres qu'il donne, bref dans ses mots de commandement quand il s'agit de petits bâtiments ; mais il s'agite, il ordonne et dispose, il crie pour se faire entendre au loin par les capitaines de navires et de vaisseaux plus grands qui viennent à sa rencontre, parce que c'est lui qui est là, c'est lui qui dirige, et que c'est lui qui répond de la sûreté du vaisseau qu'il commande. Il est vêtu d'un simple frac bleu, ainsi que les employés de la douane, et n'a, comme eux, d'autre distinction que des boutons de cuivre doré aux armes du gouvernement. Tout le monde le reconnaît; personne ne peut se tromper dans sa figure. Au milieu de cet embarras de vaisseaux, de cette épaisse forêt de mâts et de cordages, on s'attend à se voir pris à chaque instant. Le spectacle est intéressant et nouveau; il est unique. On ne sait où tourner ses regards afin qu'aucun détail de ce mouvement curieux ne vous échappe. Ici, parmi les plus grands vaisseaux marchands, on voit de petites embarcations de tout genre qui font place en tenant la droite ; on y distingue ces minces bateaux à vapeur longs et effilés, d'une couleur verte, fraîche et agréable, qui, ayant souvent à bord des troupes de musiciens, vont et viennent, et font continuellement le trajet entre les points rapprochés de la capitale; ils filent avec une adresse admirable, et glissent à côté des grands navires comme des poissons qui s'échappent du filet, en sillon-

nant les eaux avec la rapidité de l'éclair, et sifflant comme des oiseaux qui fendent les airs. Plus loin, un bateau à vapeur, seul et immense, semblable à l'un de ces rares cygnes noirs, au bec rouge, grave et fier au milieu de son domaine ; un steamer écossais de la force de trois cents chevaux, l'un des plus beaux qu'il y ait en Angleterre, d'une longueur dont à peine on découvre la fin, tout noir, à l'exception d'une bande rouge qui ceint ses vastes flancs, et de sa cheminée couleur de feu, s'avance rapide et majestueux ; il n'écoute guère le mot de commandement, et ne s'écarte point de sa direction pour rendre moins périlleux l'étroit passage. Furieux de cet affront, le capitaine pilote, obligé de se replier sur l'extrême ligne des bâtiments à l'ancre, manœuvre avec autant de célérité que d'adresse, et n'échappe que d'une ligne au choc du colosse qui l'aurait écrasé. Une interpellation violente a lieu de sa part ; l'Écossais, calme et réservé hors de son pays, passe avec orgueil sans rien répondre. On en prend note, et malgré sa grandeur, il payera l'amende ; car ici c'est l'autorité nationale du royaume-uni qui commande dans son empire. Elle doit être obéie ; elle le sera.

Arrivé à la hauteur de la capitale, qui s'étend sur la rive gauche de la Tamise, au milieu de la fumée et du brouillard qui l'enveloppent, on voit derrière des tas confus de magasins, de maisons irrégulières, de coupoles, de flèches et de quelques façades élégantes, de nouvelles forêts de mâts qui se perdent au loin dans le vague d'un horizon brumeux. Ce sont là les immenses bassins (docks) qui renferment les ports séparés, les chantiers de construction, les vaisseaux et les magasins des Compagnies des Indes orientales et occidentales, et ceux de Londres, avec des ports de déchargement et d'importation pour les vaisseaux arrivants, et de chargement ou d'exportation pour les vaisseaux partants, entourés de vastes magasins qui forment à eux seuls une ville à part,

le dépôt consacré aux marchandises de toutes les parties du monde. C'est le quartier des revirements universels du négoce.

Près de là, vous distinguez des tours antiques noircies par le temps; elles flanquent un château entouré de murailles et de navires, avec des ponts-levis. C'est la Tour de Londres (*Tower*), monument historique des événements qui ont marqué l'origine et les vicissitudes de la capitale.

On remarque aux environs des bassins de Londres (*London docks*) un petit bâtiment avec le pavillon national, ancré en permanence au milieu de la Tamise, isolé de tous les autres vaisseaux, qui paraissent le fuir, jusqu'aux plus minces bateaux à vapeur. C'est la sauvegarde des accidents, c'est le signe qui indique l'endroit où, il y a quelques années, la Tamise perça son lit comme pour inspecter les travaux du *Tunnel*, qui n'avançaient que lentement. Elle les inonda par l'ouverture qu'elle fit dans les voûtes souterraines qu'on avait construites jusqu'à la moitié de la largeur du fleuve. Aujourd'hui le petit bâtiment à pavillon déployé signale la place dangereuse où l'on n'a pu qu'avec beaucoup de peine boucher l'ouverture, en pénétrant jusqu'au lit de la Tamise à force de travaux hydrauliques, de digues et d'appareils qui arrêtèrent le cours des eaux jusqu'à ce qu'on fût parvenu à leur fermer le passage. On interdit aux vaisseaux le passage par cet endroit, afin d'éviter les accidents, en attendant l'achèvement de la construction entière du Tunnel, dont les travaux ont été exécutés depuis avec autant d'activité que d'intelligence.

Après avoir défilé à une distance respectueuse du pavillon préventif qui protége le génie industrieux de la nation dans l'exécution de ses combinaisons ingénieuses, on approche du but du voyage, et on remonte, si les eaux ne sont pas trop basses pour les grands bâtiments à

vapeur, jusque sous la colonnade de l'hôtel de la Douane qui les prend sous son inspection spéciale. Cette fois-ci *le Hollandais* ne put y arriver ; il se rangea en ligne avec les vaisseaux échelonnés des deux côtés de la rivière, et jeta l'ancre à quelque distance de la Douane.

Ce n'est point sans embarras, sans peines et sans dangers que l'on est parvenu à traverser heureusement, grâce aux efforts et à l'habileté du capitaine pilote, l'épaisse forêt de mâts qui encombrent ce passage, où les accidents malheureux sont fréquents. C'est ainsi que, peu de temps auparavant, un bâtiment avait été fendu par le choc d'un bateau à vapeur, et deux canots remplis de monde avaient été culbutés par l'agitation violente des vagues.

Tous les effets des passagers du bateau à vapeur, jusqu'au moindre petit objet, descendus à l'endroit qui leur a été assigné dans la soute au charbon de terre, ont été plombés par les employés de la douane qui sont venus à bord du bâtiment à Gravesend, et ne l'ont point quitté jusqu'ici. Les bagages des voitures sont soumis aux mêmes opérations, et ce n'est qu'à force de démonstrations que parfois les employés accordent comme une faveur la remise d'un petit paquet ou d'un sac de nuit qu'ils soumettent alors à une visite soigneuse. Les passagers seuls descendent dans les canots qui les attendent, en payant un schelling par personne pour la courte traversée du bateau à vapeur au quai de la Douane. Les effets, confondus dans un complet désordre, n'y sont transportés par les agents de l'autorité qu'une heure plus tard.

C'est d'abord un canot anglais qui berce encore le voyageur sur les vagues de la Tamise avant qu'il puisse presser de son pied le pavé de la capitale. Ce petit canot, en filant avec adresse sous les amarrages croisés des grands navires, et en suivant mille sinuosités pour sortir des embarras qui l'entourent et éviter le choc des vagues produites par le rapide sillage des bateaux à vapeur, vous

ménage, comme pour exciter votre curiosité, des échappées de vue à fleur d'eau ; il vous présente celles qui dessinent le pont de Londres, et vous laisse deviner à travers ses arches tous les autres ponts dont il est suivi et qui traversent au loin la Tamise dans les différentes parties de la ville. Le canot aborde sur les marches de l'escalier du quai de la Douane, édifice magnifique qui s'élève avec orgueil au milieu de la confusion de maisons et de magasins qui l'entourent. Vous êtes arrivé à Londres.

CHAPITRE II.

PREMIÈRE IMPRESSION DE LONDRES.

Impression du passage de la Tamise depuis son embouchure. — Coup d'œil général du fleuve. — Hôtel de la Douane. — Bureau des passeports. — Employé inquisiteur poli et prévenant. — Procédés d'interrogatoire.—Formule de certificat, salut d'arrivée.—Contraste piquant. —Guide de Londres, plans de la ville, cartes itinéraires débités dans le bureau des passeports. —Douane de Londres; ses formalités. — Chambre d'attente. — Passagers de plusieurs bateaux réunis. — Les dames séparées, selon l'usage anglais. — Patience mise à l'épreuve. — Chambre de tourment. — Appel nominal des passagers.— Bagages. — Visite des effets. — Rigueurs d'examen. — Différence entre le visiteur français et le visiteur anglais. — La philosophie de l'égoïsme. — Le philosophisme du matérialisme.— Différence entre le caractère français et celui des Anglais. — Continuation de la visite de la douane. — Droits à payer. — Portefaix. — Départ de la douane. — Le voyageur ennuyé et épuisé arrive à l'hôtel. — Première reconnaissance de la ville. —Aspect de Londres vu de la Tamise.—Londres, Saint-Pétersbourg, Paris.—Fumée de charbon de terre.—Masses confuses de maisons, de magasins remplis de marchandises.— Fabriques et manufactures sur la rive droite de la Tamise. — Chaos de grandeur et de confusion. — Impressions pénibles. — Atteintes du spleen. — Les beaux ponts de la Tamise sans quais. — Cause de cette lacune. — Les six ponts de la Tamise. — Pont de Londres. — Le voyageur transporté en ballon au milieu de la capitale. — Caractère du mouvement. — Émigration universelle. — Manie des voyages. — Mouvement sans rapprochement. — Point central sans concentration.— Londres et la Hollande.— Les pays curieux ont leurs inconvénients. — Londres demande à être vu dans ses détails; son étendue, ses ressources, ses établissements et ses beautés.

En examinant l'impression que l'on éprouve, à commencer de l'entrée dans la Tamise, on dira que d'abord tout y annonce l'approche d'une grande et puissante ville de commerce, celle de la métropole du négoce de

l'univers. Le nombre de vaisseaux, qui augmente à mesure que l'on remonte le fleuve, développe progressivement l'idée de cet immense mouvement de commerce et d'industrie qu'on va voir de près. La Tamise, qui, à son embouchure, avait l'air d'un golfe ou d'un bras de mer, se concentre autour du mouvement qu'elle renferme, et bientôt ne ressemble qu'à un vaste atelier de chantiers de construction, qui réunit les éléments et les ressources extraordinaires d'une grande puissance navale; elle ne paraît même présenter, à l'entrée du port de la métropole, que le riche et prodigieux aspect d'un seul bassin encombré de navires de toutes les parties du monde, sur une étendue de cinq milles de long, depuis Deptford jusqu'au pont de Londres. Cet aspect est animé comme dans un tableau optique de fantasmagorie, par la circulation des vaisseaux qui sans cesse arrivent et partent : c'est un port de mer dans un port de rivière. Son coup d'œil est grand et imposant dans son ensemble ; il est unique dans ses détails.

Au milieu de la confusion de maisons, de magasins, de dépôts et d'entrepôts de marchandises entassées qui bordent la Tamise, s'élève le magnifique hôtel de la Douane, avec un commencement de quai près le pont de Londres. Cet hôtel est la première connaissance qu'on est appelé à faire, avant d'avoir le temps de se reconnaître et de s'orienter, pour savoir dans quelle partie de la ville on a débarqué.

Le capitaine du bateau à vapeur à bord duquel on a fait le trajet a eu soin, étant en mer, de s'assurer de ses passagers, en prenant leurs passe-ports sans leur en donner de reçu. Ces passe-ports consignés ont précédé les voyageurs à la douane.

C'est là que les voyageurs ont à se présenter, au bureau ou office des passe-ports, section des étrangers; car, en Angleterre, tout est office, jusqu'au comptoir du plus

simple marchand; ce n'est point pour ravoir leurs passe-ports, mais pour subir un interrogatoire d'entrée, mesure qui s'applique indistinctement à tous les voyageurs, qui sont obligés de comparaître en personne, à moins que ce ne soit un personnage accrédité, un envoyé extraordinaire ou un ambassadeur de quelque puissance. Les dames étrangères, les ladys et les Anglais qui retournent dans leur pays, ont leur section à part.

BUREAU DES PASSE-PORTS.

Un employé fort poli, prévenant et adroit, parlant plusieurs langues avec facilité, chose rare chez les Anglais, demande aux voyageurs, confondus sans distinction de rang, distinction qui a disparu depuis qu'ils ont quitté les places des cabines qui les séparaient à bord du bâtiment, où souvent leurs moyens pécuniaires marquent mieux leur catégorie que leur rang ; cet employé, disons-nous, leur demande de la manière la plus engageante, et à tour de rôle, s'il est possible (à moins qu'un comte un tel ne soit pressé de passer avant les autres), il leur demande leurs noms, prénoms, qualité ou profession, leur patrie, l'endroit d'où ils viennent, celui où ils vont, le nom du vaisseau, si c'est pour la première fois qu'on vient en Angleterre, si l'on y est connu, et il redouble de politesse quand on s'exprime dans sa langue. Jamais on n'a vu Anglais plus poli, plus aimable même ; c'est un modèle de prévenances et de manières agréables, sans peut-être avoir jamais visité la grande nation du continent. Il vous fait signer en double deux feuilles imprimées, contenant en anglais à peu près les mêmes questions qu'il vous a faites, et qu'il a remplies au courant de la plume. Ces feuilles portent en titre : « Port de Londres. — Certificat d'arrivée. » L'étranger est requis, par ce papier, de se

présenter au bout d'une semaine, conformément à l'acte du parlement (*alien act of parliament*), à l'office des étrangers (*alien office*), situé à l'autre extrémité de Londres, à Crown street Westminster, pour y faire la déclaration de sa demeure en personne, ou, si l'on habite à cinq milles de la capitale, de l'envoyer par écrit à l'adresse du premier secrétaire d'État (*to the principal secretary of State, alien office, Westminster*); faute de quoi, y est-il dit, on s'expose à la peine d'emprisonnement. C'est la formule générale, et, pour un premier début à Londres, il faut convenir que c'est un salut bien articulé : il n'est ni poli ni hospitalier, et contraste, certes, d'une manière piquante avec la prévenance empressée de l'employé du bureau des passe-ports. Bon gré mal gré, il faut empocher le document qu'on a été obligé de signer, et le serrer sur son cœur, pour le conserver soigneusement dans son portefeuille; car on laisse en dépôt le passe-port dont on était porteur, fût-il conçu dans les formes les plus élégantes, émané du cabinet le plus allié.

Pendant que ces formalités se remplissent et qu'on répond aux questions de l'obligeant fonctionnaire, celui-ci, tout en ayant l'air de causer avec vous de la manière la plus affectueuse, vous fixe d'un œil exercé, et trace d'une main habile votre signalement dans un grand livre qu'il a devant lui; et jamais, on pourrait en répondre, comtes ou barons ne furent mieux signalés. Il marque en même temps sur le même registre, et avec une admirable promptitude, toutes les réponses que vous avez faites, et que vous signez dans les deux feuilles que son commis de bureau vous présente. Pour détourner votre attention de son grand livre de caractéristiques, qui renferme sans doute les traits de physionomie et les signes distinctifs des nations de tous les hémisphères, et fournirait matière à un brillant traité philosophique de physiologie et de psychologie, il vous recommande de jeter un

coup d'œil sur l'exemplaire d'un Guide de Londres, avec le plan de la ville, qui se trouve comme par hasard sur son bureau, pour vous orienter, et que son acolyte (*clark*) vous vend à prix fixe, avec les cartes itinéraires d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, afin de vous faciliter les moyens de vous reconnaître dans les îles de la Grande-Bretagne, sans quitter le bureau. Le clark ne parle que la langue de son pays, pour vous préparer à ne vous exprimer qu'en anglais, parce qu'on ne vous comprendrait pas différemment, quelque autre langue que vous parliez. Il vous fournit aussi des adresses d'hôtels ou de pensions (*boarding-houses*) pour ceux qui sont dans le cas de vivre modestement dans la grande capitale.

Cet interrogatoire terminé, vous croyez être quitte des formalités, des longueurs et des ennuis de l'arrivée, pour vous réconforter dans le pays des comforts, après une nuit passée au milieu des tourments d'une tempête, à laquelle vous avez à peine échappé. Vous vous trompez : les longueurs toutes particulières d'un peuple bref, sec et expéditif, sauf les exceptions honorables, telles que celle du fonctionnaire de l'office des passe-ports, vont commeneer et vous accabler.

DOUANE DE LONDRES.

Tous les voyageurs, depuis l'homme le plus distingué jusqu'au plus simple ouvrier, munis de leur certificat d'arrivée et de réquisition, qu'ils ont signé en double, et qui finit par une menace d'emprisonnement, sont invités à se rendre dans une chambre d'attente, jusqu'à ce que vienne le tour de leurs effets, pour être appelés au bureau de la douane, qui se trouve à côté, afin de consigner et d'ouvrir leurs malles et d'assister à leur visite. Les

voyageurs anglais, séparés des étrangers pour l'interrogatoire, viennent grossir la foule des passagers de plusieurs bateaux, qui se trouvent confondus et pressés dans une petite pièce, sans distinction de classes. Les dames ont leur chambre d'attente à part, et déjà l'on remarque dans cet arrangement l'influence des usages anglais, qui isolent les femmes dans bien des occasions. Les bagages, qu'on a crus rendus à leur destination, n'arrivent que bien tard sur un bateau particulier. Vous les voyez débarquer; cependant vous ne sauriez y toucher avant que votre tour de visite soit venu. C'est dans la chambre d'attente que votre patience est mise à l'épreuve; on vous y fait attendre cinq ou six heures de suite, et cette pièce alors devient une véritable chambre de tourment. Vous êtes libre de vous rendre à l'hôtel que vous avez choisi; mais alors vous n'aurez vos effets que le lendemain, en vous présentant vous-même pour les réclamer : d'ordinaire on préfère les retirer le même jour.

C'est l'aristocratie du commerce qui exerce le contrôle; c'est l'égalité devant la loi, sans égard au rang ni à la personne. Quand le tour de votre bâtiment est enfin venu, la porte de la chambre d'attente s'ouvre, un appel nominal a lieu; les noms étrangers sont singulièrement estropiés ou *anglifiés*, si l'on peut s'exprimer ainsi. Ce n'est qu'à de longs intervalles qu'on fait entrer au bureau une seule personne à la fois; et à chaque nom prononcé, l'employé qui se tient sur le seuil de la porte pour ne laisser passer que l'individu dont il a articulé le nom, la referme sur lui dans le même instant. Heureux celui qui a compris ou deviné son nom, car on ne s'arrête point; on passe outre dès qu'on ne se présente pas de suite.

En entrant dans le bureau de visite, on vous demande votre certificat d'arrivée. Votre nom est confronté avec celui qui se trouve sur la liste des passagers et le grand

livre du bureau de la douane où il est inscrit. On vous invite en même temps à désigner vos effets et à les faire retirer d'un tas de bagages, de paquets, de malles de toute espèce, appartenant quelquefois au nombre prodigieux de deux cents passagers du même navire. Les bagages sont à peine divisés par vaisseaux, et, confondus entre eux, ils peuvent l'être parfois avec ceux d'autres bateaux à vapeur : la moindre négligence suffit pour cela. Malheur à celui qui n'a pas muni ses paquets d'une adresse lisible et distincte! la clef ne prouvera pas toujours qu'on en est le propriétaire.

Les effets sont exposés et déployés sur une table immense, et deux employés président à la visite. Tout est étalé, fouillé, examiné sans ménagement. On enlève jusqu'aux couvertures des malles, et ce qu'on ne peut défaire avec facilité, on le déchire. La malle est bouleversée dans tous les sens. Les objets enveloppés de papier attirent particulièrement l'attention. On se jette dessus, on arrache avec impatience les enveloppes, et rien n'est remis à sa place; ce qui, au reste, serait difficile à la main lourde et maladroite du portefaix chargé de l'opération du renversement de l'ordre existant, comme ceux de Paris, exécuteurs complaisants des mouvements insurrectionnels. L'étui à chapeau est soigneusement visité, pour s'assurer qu'il n'a pas de double fond; examen que l'on fait également subir à la malle, en la renversant. Chaque paquet est défait, jusqu'aux indiscrétions du sac de nuit. On arrive bien près de la personne, mais on ne la touche pas. C'est la discrétion de l'Anglais. On n'est point visité sur le corps, comme en France, seul pays où l'on en fasse une règle générale. La grande nation du continent, le Français plein de procédés et de politesse, reste confondu vis-à-vis de la grande nation navale, de l'Anglais rude et sec qui préside ici à la douane, son premier tribunal de contrôle d'un commerce plus universel que

l'universalité des Français dans leur régénération même.

Les uns ménagent le corps pour le nourrir, les autres s'y attachent pour en jouir. Les uns pratiquent la philosophie de l'égoïsme, les autres le philosophisme du matérialisme : ni les uns ni les autres n'ont jamais pu se détacher de leur système de prédilection.

Cette différence entre les deux nations égale la distance, dira-t-on, qu'il y a de la gravité réfléchie à une frivolité spirituelle, et des calculs froids et apathiques de l'égoïsme à l'effervescence et à l'irritabilité d'un tempérament vif, léger et emporté, mais agréable et communicatif.

Revenons à la douane pour en sortir. Les employés ne manquent point de vous demander si vous avez des livres, des estampes; car ceux même qui sont imprimés à Londres, jusqu'aux simples guides de voyageurs, payent des droits quand ils rentrent dans le pays. Il faut que les effets des passagers portent des traces évidentes d'usage, pour n'être point soumis à des droits d'entrée, d'impôt, d'amende ou de confiscation. Les objets qui ont des droits à payer peuvent être déposés à la douane jusqu'au départ du voyageur, s'il ne veut pas les faire entrer.

On ne trouve rien de répréhensible; la visite est terminée; on ferme vos paquets, et vous êtes acquitté; mais on vous fait payer, au moins aux passagers du *Batavier*, trois schellings, sans trop savoir à quel titre, et on vous fait conduire avec vos effets, par une porte opposée à celle par où vous êtes entré, pour vous livrer à la rapacité des porteurs qui transportent vos bagages hors de la douane. Vous faites avancer un fiacre, et vous vous y placez avec vos effets, pour vous rendre à l'hôtel qui vous a été indiqué..... Fatigué, ennuyé, harassé, vous revenez à vous-même, vous respirez enfin. Vous êtes au milieu de Londres : c'est pour le moment le but de votre voyage.

Après ces impressions de détails matériels, de formalités peu agréables, on tâche de se reconnaître dans la ville, pour en avoir une idée générale. La première reconnaissance ne saurait fixer vos idées sur l'aspect d'une capitale aussi grande que Londres, mais elle laisse l'impression que produit sur l'esprit l'ensemble d'une physionomie nouvelle qu'on n'a point encore vue; elle influe d'abord sur la disposition morale, sur l'imagination et la direction qu'elle donne à la pensée, en comparant entre eux les objets que l'on voit et qui frappent le plus par le caractère qui les distingue.

L'aspect de Londres, vu de la Tamise, offre une confusion de constructions en briques noircies, avec des cheminées d'une hauteur prodigieuse, qui lancent leur épaisse fumée de charbon de terre en nuées pesantes et noires qui se mêlent dans le brouillard continuel dont la ville est enveloppée. Cette fumée épaisse, retombant par son poids spécifique, répand une odeur de minéral carbonisé qui étouffe, saisit la tête, offusque la vue et couvre la figure de sa fine poussière, en formant avec le temps la croûte sombre que l'on remarque sur toutes les maisons qui bordent la Tamise. Ces énormes cheminées appartiennent aux nombreuses fabriques qui sont établies le long de la rivière; leur élévation et leurs dimensions, en leur donnant l'aspect de pyramides monumentales, ne remédient point à l'inconvénient de la fumée; elle suffoquerait, si elle sortait de cheminées plus basses. Celle qui s'échappe de l'immense quantité de bateaux à vapeur de toutes les grandeurs, s'élève de dessus la surface du fleuve pour se réunir aux bouffées qui partent de tous côtés, et ne former, pour ainsi dire, qu'une seule croûte qui pèse sur l'atmosphère, comme celle qui a déjà déposé sa substance charbonneuse, en incrustant les maisons.

On tâche de distinguer les masses confuses de cons-

tructions qui bordent la rivière. Ce sont, pour la plupart, des magasins de cinq, six et même neuf étages, remplis de marchandises brutes pour alimenter les fabriques qui s'étendent sur toute la rive droite de la Tamise. Ce sont des bâtisses irrégulières, sans architecture, habitées par la classe laborieuse et industrielle de la ville; quelques grands établissements publics qui s'élèvent du sein de cette confusion, quelques hôtels, quelques grandes et belles maisons, telles que le magnifique édifice de la Douane. C'est enfin un chaos de grandeur et de confusion, une disparate d'un genre nouveau; ce sont autant de traits d'une physionomie nouvelle, d'un caractère particulier: ils produisent une sensation qui tient en suspens et laisse dans l'incertitude. Vous diriez que c'est un tableau grand et unique, mais que c'est un tableau lugubre qui vous place entre la fumée qui voile la capitale et l'idée qu'on voudrait s'en former. L'impression est triste et pénible; elle circonscrit l'imagination et la pensée; elle oppresse le cœur, comme la fumée qui saisit la poitrine. On ressent les premières atteintes du spleen.

Londres, vue de la Tamise, donne une idée de son imposante grandeur; mais cette métropole serait bien plus belle, si les bords du fleuve étaient garnis de quais, et si une rangée de ces magnifiques édifices qu'on voit dans l'intérieur de la ville se trouvait disposée le long de la Tamise. Londres serait plus belle si elle ressemblait à Saint-Pétersbourg, la ville aux quais magnifiques, avec ses superbes palais ornés de colonnes grecques d'un style léger et agréable, ses coupoles et ses flèches dorées; ou à Paris avec ses échappées sur le Louvre et l'Hôtel des Invalides. Ajoutez aux quais qui manquent à son fleuve, des bâtiments réguliers, et la capitale britannique serait plus surprenante dans son genre qu'elle n'est aujourd'hui unique et bizarre dans son ensemble. Les beaux ponts de Londres sans quais sont comme des pierres d'attente

sans continuation. Ils paraissent annoncer un embellissement qu'on n'a pu exécuter jusqu'ici, et qui ne pourra guère avoir lieu, parce que la convenance et les besoins du commerce demandent que les magasins donnent immédiatement sur le fleuve. Il y a quelques commencements de quais, tels que ceux de la Douane et de la terrasse de Sommerset-House; mais ce ne sont que des fragments sans ensemble, sur des points isolés, où il n'y a point de fabriques ni de magasins.

On distingue le beau pont de Londres, suivi du magnifique pont de Black-Friar que l'on voit à travers le brouillard, de celui de Southwark avec des arches de fonte, et l'on devine au loin celui du Strand ou de Waterloo, et celui du Vauxhall. Enfin, sur toute la rive droite du fleuve, le regard est attiré par ces cheminées colossales, échelonnées de distance en distance, qui annoncent le centre de fabriques et de manufactures, et l'on s'efforce en vain de découvrir les limites du vaste domaine qu'elles embrassent.

Mais la fumée industrielle du pont de Londres vous étouffe; vous retournez sur vos pas. Vous apercevez d'un côté du pont un superbe hôtel frais, parce qu'il vient d'être achevé : c'est le grand hôtel de l'Europe, destiné à servir de pied-à-terre aux voyageurs européens; de l'autre côté, et plus magnifique encore, on voit, avec une terrasse qui donne sur la Tamise, le riche hôtel de la Société des poissonniers de Londres.

La voiture qui vous transporte de la douane à l'auberge évite la foule en passant par de petites rues. Cela vous rappelle Paris; mais vous n'entendez pas les cris de Paris; vous ne remarquez que le silence des rues de la métropole d'Angleterre. Un autre fiacre vous conduit au pont de Londres pour reconnaître le point de débarquement. Maintenant que vous êtes à pied, deux larges rues se présentent, et vous prenez la plus spa-

cieuse. Elle conduit à un point central de communication, où se croisent cinq différentes rues ayant chacune sa physionomie particulière.

Si l'on y était transporté dans un ballon qui aurait traversé les mers, comme on l'a projeté et exécuté ; si, après avoir passé quelques jours dans les régions élevées d'une atmosphère pure et sereine, on se trouvait tout à coup déposé au milieu de ce carrefour, il serait difficile de se rendre compte de l'effet que produirait le mouvement de ce point central d'un caractère si neuf, si original, et de l'impression qu'il laisserait dans le fond de l'âme. On sentirait d'abord l'impossibilité de se reconnaître au premier coup d'œil.

Mais que signifie ce concours de voitures d'une forme si extraordinaire, cet empressement de tant de voyageurs? Tout le monde part, personne n'arrive! Que veut dire cette émigration universelle? Quel en est le motif? D'où vient cette impulsion générale? Elle ne saurait être l'effet d'une calamité publique, en voyant ce peuple bien portant, bien nourri, frais, robuste et regorgeant de santé. Est-ce peut-être le spleen qui fait partir ce monde tout à la fois? C'est bien un peuple européen, mais il ne ressemble à aucune nation du continent. C'est le mouvement d'une grande ville, celui d'une immense capitale. C'est le besoin, la manie des voyages, disposition favorisée par le commerce et l'industrie, qui a développé ce goût inné des insulaires, qui en a fait une passion motivée d'ailleurs par la position géographique du pays qu'ils habitent. On ne saurait s'orienter dans ce mouvement. Ce n'est point un tourbillon étourdissant comme dans d'autres grandes villes, c'est un torrent qui vous entraîne, tel que les eaux d'un fleuve rapide et profond qui s'écoulent sans diminuer et sans jamais revenir. Vous êtes dans un point central de départ. Rien n'y est stable, tout est mouvement, tout

marche et avance. Vous ne sauriez vous arrêter; vous êtes contrarié à chaque pas, à moins de suivre la foule, et vous courez risque d'avoir les pieds écrasés, si vous ne tournez la tête continuellement et promptement de tous les côtés comme une marionnette.—Vous voyez que l'on part, qu'un monde nouveau succède à celui qui s'écoule, toujours prêt à suivre la même impulsion; vous sentez enfin un malaise qui vous gagne, et fait que vous ne pouvez résister au désir de partir de suite avec tout ce monde partant au moment même de votre arrivée.

C'est un mouvement sans rapprochement, un point central sans concentration, un point de départ de rayons divergents qui se perdent aux extrémités des distances lointaines qui les séparent. Vous êtes toujours seul et solitaire au milieu du mouvement; vous sentez que vous êtes isolé sur une île, que vous ne pouvez communiquer avec le continent que par la mer qui vous en sépare. — Ce sentiment de malaise n'est-il pas celui des Anglais dans la puissante impulsion de leur goût pour l'émigration? Ils n'aiment pas leur vaste capitale, c'est un fait; et c'est parce qu'ils paraissent y être embarrassés de leur propre grandeur qu'ils la quittent toujours volontiers. Il est même de bon ton de s'en absenter les trois quarts de l'année. Au premier abord et avant de connaître la ville, l'étranger semble partager ce sentiment à la seule vue de l'émigration en masse d'une ville où la cherté est si grande, où rien n'est ouvert au public, où tout ce qu'on veut voir est tarifé, jusqu'à l'entrée des églises notée à prix fixe, comme celle de la cathédrale de Saint-Paul et de chacune des curiosités qu'on y montre séparément. Les temples mêmes sont considérés comme un capital que l'on exploite. A chaque pas il faut ouvrir sa bourse; tout y est au poids de l'or. C'est là qu'involontairement on se rappelle Paris et la prévenance désintéressée des Français, en opposition de tout

ce qu'on trouve sous ce rapport à Londres. On n'y mène qu'une vie factice qu'il faut acheter par des dépenses démesurées, du moment où l'on est dans le cas de fréquenter la société. Les Anglais, qui aiment tant leur indépendance, n'ont pas tort de trouver leur capitale gênante et incommode.

Après avoir vu dans les Pays-Bas une nation entière de deux millions et demi plongée dans des marais, on voit ici plus d'un million cinquante mille habitants réunis dans une ville qui à elle seule est un monde entier. On quitte, en partant de Hollande, un pays curieux, pour en voir un plus curieux encore. A Londres, dans cet immense point central, tout doit être gigantesque. En Hollande, tout se concentre, et les rayons qui partent d'un foyer s'évanouissent aux limites d'un ensemble stéréotype. Là les communications sont aussi fréquentes que les distances sont petites; ici elles sont aussi rapides que les distances sont grandes.

Mais les pays curieux ont leurs inconvénients. De l'air malsain des marais de la Hollande on passe aux brouillards continuels et à la fumée des charbons de terre de Londres. Ici on frotte et on polit, là on lave et on brosse. Ici la fumée étouffe, là le moisi se met partout. Ici vous êtes couvert d'une noire poussière, vous risquez d'être carbonisé, là vous nagez dans l'eau, et vous êtes en danger de vous noyer ou de vous embourber dans la fange des marais.

A Londres, on n'existe pour ainsi dire que dans la vapeur et par la vapeur. Une odeur fine de gaz, dont la ville est éclairée, se mêle à celle du minéral carbonique qui s'attache au linge, et dont les habits portent souvent les traces, ainsi que le mouchoir blanc dont on s'est essuyé la figure : la poussière noire qui le couvre trahira son origine. Le soleil, dans la métropole, est toujours pâle; il se lève et se couche dans la vapeur. Les distan-

ces fatiguent et prennent du temps ; l'Anglais aime mieux les franchir en voyageant dans le pays, pour respirer un air plus pur, qu'en demeurant dans la capitale.

Mais ce ne sont là que les inconvénients de la première impression. Elle n'est pas agréable, elle n'est pas celle qu'il faut saisir pour connaître la métropole. Il faut la voir, cette ville colossale, dans ses détails et dans son étendue, pour l'apprécier dans l'immensité de ses ressources ; il faut voir ses curiosités, ses établissements, ses monuments, ses beautés et le caractère de ses habitants; ce qui va être examiné de près dans les chapitres suivants.

II.

ASPECT GÉNÉRAL

DE LONDRES.

ASPECT GÉNÉRAL

DE LONDRES.

CHAPITRE III.

ARTICLE Ier.

CITÉ.

La Cité, centre du mouvement et de l'opulence commerciale.— Cheapside, rue principale de la Cité. — Mouvement concentré de la capitale. — Type national d'une patrie insulaire, beau sang, race vigoureuse. — Anglomanie.—Londres, ville des Anglais, patrie de leurs mœurs.—La Cité, centre des communications de l'Angleterre, berceau de son histoire; ses souvenirs, ses monuments anciens. Tower. — Colonne dite Monument. —Guildhall. — Temple-Bar.— La Cité, siége de l'administration municipale. — Édifices, hôtel de ville, banque de Londres. — Café Lloyd. — Bassins. — Hôtel des postes, centre des communications de l'intérieur. — Physionomie de Cheapside. — Mouvement des hommes d'affaires.— Aspect de ce mouvement; diligences (*mail et stage-coaches*). —Groupe de voyageurs sur l'impériale, tableau pittoresque et bizarre, emblème vivant du génie voyageur des Anglais.

La Cité est la plus ancienne partie de Londres; elle est le centre du mouvement et de l'opulence commerciale. C'est là qu'on surprend l'Anglais au milieu de l'Angleterre, l'Anglais au milieu de Londres, de la métropole du négoce et de l'or. C'est surtout dans Cheapside, l'une des rues principales, qu'il faut voir tout le mouvement concentré de la capitale. C'est là que vous verrez

les types de toutes les physionomies anglaises se confondre, se choquer, se heurter; c'est là que vous verrez toute l'Angleterre en voyage dans les diligences (les *mail* et *stage-coaches*), les omnibus, les cabriolets (*cabs*), les tilburys, les carrosses et les fiacres; vous y verrez les marchandises en ambulance, entassées sur des chariots immenses à deux roues, attelés de ces grands chevaux lourds et vigoureux, d'une taille et d'une structure remarquables, à poitrail et à croupe large, de forme extraordinaire, race qui est particulière à l'Angleterre; vous verrez toutes ces voitures s'encombrer, se croiser, circuler dans les directions opposées, et tout cela se passer dans le silence d'une humeur austère et préoccupée que rien ne dérange, rien n'embarrasse, pas même le train et le désordre des équipages et des chariots qui menacent à chaque pas d'écraser les piétons. Point de cris, point de jurements, dans cette cohue de cochers, de rouliers, de conducteurs de toute espèce. Le mouvement est universel, mais il n'est point frivole, il ne tend point au plaisir; c'est un mouvement grave comme le caractère des habitants; c'est le mouvement des affaires, des intérêts matériels et personnels du commerce et de l'industrie.

Là on ne voit que des habitudes anglaises, on n'y entend que l'anglais, et on sent à chaque pas que l'on se trouve dans une île où la nationalité, séparée du continent par la mer qui baigne ses bords, s'est concentrée dans son originalité, dans son individualité indépendante, dans les traits d'un beau sang, d'une race vigoureuse, dont le type général ne paraît avoir trouvé son origine que dans les confins de sa patrie insulaire, opulente, pittoresque et industrielle. Les différents caractères que pourraient présenter les étrangers qui se trouvent au milieu de ce grand conflit, de cette grande variété de mouvement de Londres, se confondent et se

perdent dans le torrent de l'anglomanie, qui n'admet, pour paraître sur le pavé, que les formes que consacrent la mode, les habitudes et les mœurs anglaises. Métropole et marché du commerce de l'Europe, Londres n'est point la ville de l'Europe; elle est éminemment la ville des Anglais, la patrie de leurs mœurs et le berceau de leur histoire, qui les entoure, vivante dans les monuments de la Cité même.

La Cité représente tout à la fois l'activité industrielle du commerce, le centre des communications de l'Angleterre, et la mémoire des siècles qui rend le temps respectable par les souvenirs de l'antiquité et les monuments qui les consacrent. Ces anciens monuments ne frappent point par leur magnificence; un aspect mélancolique et sévère a succédé à leur splendeur passée, et les murs noircis par le temps arrêtent le regard de l'observateur et l'invitent à la rêverie et à la méditation. On ne saurait passer devant ces monuments sans interroger l'histoire sur leur antiquité, sur leur origine et les événements dont ils ont été témoins dans le cours des siècles.

Le Tower ou la Tour de Londres, la colonne dite le Monument, le Guildhall, tribunal du lord-maire, le Temple-Bar, ancienne porte de la Cité, tous ces monuments sont autant de dépositaires des annales de l'histoire ancienne de Londres et de toute l'Angleterre. Leur sombre aspect, entouré de ce silence grave et mystérieux du passé qui parle avec éloquence à l'avenir, porte l'empreinte des siècles qu'ils ont vus naître et expirer sous leurs murs, et paraît avoir imposé aux dévastations du temps qui les a respectés.

La Cité est en même temps le siége de l'administration municipale de la ville et de tous les grands revirements du commerce. On y voit l'hôtel de ville (*Mansion-house*), résidence du lord-maire, orné d'un beau portique de colonnes corinthiennes cannelées; on y respire

l'atmosphère de la banque de Londres, du café Lloyd, réunion des grands arbitres du commerce, édifices élégants, points de départ des omnibus; des bassins immenses, dépôts des marchandises et ports des vaisseaux de toutes les parties du monde. On y admire le vaste et bel édifice des bureaux de la poste, centre des communications de l'intérieur et du départ des *mail-coaches*, porteurs des dépêches du gouvernement.

Examinons de plus près le mouvement de la rue principale, et traversons la foule pour arriver aux autres quartiers de Londres, afin d'en saisir cet aspect général que présentent les traits matériels qui constituent la physionomie de la ville et de ses habitants.

Des flots vivants d'hommes d'affaires, d'agents, s'étendent en masse compacte et ondoyante tout le long de la rue Cheapside; car c'est toujours par là qu'ils passent pour se répandre successivement dans les autres parties de la capitale. Chacun a quelque chose à faire; tout le monde est pressé; aussi point de flâneurs qui musent dans les boutiques. On se heurte, on marche sur les pieds des passants avec cette même indépendance de caractère et d'allure que l'on foule les dalles des trottoirs de toute la plante du pied, et personne ne pense à s'arrêter pour s'excuser : on n'en a pas le temps, et ce n'est point l'habitude; mais on ne court pas; on marche d'un pas ferme et sûr, et on redouble de jambes pour avancer. — L'aspect des couleurs foncées de ce torrent qui va toujours en grossissant, et où prédomine le noir de la mise simple et élégante des négociants, des commis marchands, des boutiquiers, des agents d'affaires, des clercs et des industriels de toute espèce, est varié par les couleurs bigarrées des robes du beau sexe, par l'uniforme militaire qui mêle ses teintes écarlates aux groupes d'ouvriers, de portefaix, d'enfants, de paysans, de femmes du peuple, et par la livrée rouge des cochers et des conducteurs des

mail-coaches, qui, du haut de leurs siéges, font retentir les airs des sons aigus de leurs cornets, espèce de trompette allongée. Le haut des impériales de ces voitures publiques du gouvernement et des *stage-coaches* ou diligences ordinaires, garni de douze ou quatorze voyageurs, groupés de toutes les manières, affublés et drapés de glocs, de paletots, de manteaux écossais, de makintosh et de larges et longues redingotes de voyage, offre un aspect singulièrement nouveau. C'est un monde à part qui plane dans les sphères élevées et qui cherche à trouver son équilibre sur l'impériale. Les passagers hissés les uns au-dessus des autres, à différents étages, sur les planches de leurs siéges aériens et étroits, débordent de tous côtés avec leurs jambes pendantes; et les robes flottantes, les enveloppes, les mouchoirs, les voiles des femmes qui rendent cet aspect plus intéressant encore, tous ces accoutrements divers forment le tableau le plus varié, le plus bizarre et le plus pittoresque qu'on puisse voir. De loin, ces groupes semblent voltiger au-dessus de la masse des voitures et des piétons qui remplissent et obstruent les rues : on dirait que c'est l'emblème vivant du génie voyageur des Anglais porté en triomphe dans les rues de Londres.

ARTICLE II.

PHYSIONOMIE DES RUES PRINCIPALES, DES QUARTIERS DE LONDRES ET DE SES HABITANTS.

Cathédrale de Saint-Paul; Lutgate-Hill; Fleet-Street; confins de la Cité. —Temple-Bar.—Strand.—Charing-Cross; statue de Charles Ier; quartier de l'histoire ancienne des rois d'Angleterre. — Palais de Saint-James. —Abbaye de Westminster; quartier de l'histoire moderne; colonne et place de Waterloo. — Pall-Mall; Regent-Street. — Aspect de Londres dans toute sa splendeur. — Transition de la cité des bourgeois à la résidence de la cour et de la noblesse; Regent's quadrant.— Colonnade de l'opéra italien.—Comparaison entre les tableaux à l'aquarelle exposés dans le Strand et les tableaux vivants à la gouache de Pall-Mall, de Regent-Street, de Piccadilly, de Hyde-Park et de celui de Saint-James. — Promenade de Hyde et de Regent-Park, domaine du mouvement du grand monde.—Silence de la promenade. — Fond du mouvement dans la Cité, fond du mouvement dans les parcs. — Richesse sans faste, splendeur sans pompe. — Grandeur de la richesse. — Esprit pratique de l'industrie. — Comfort de l'utilité.—Londres dans la Cité. — Londres dans Regent-Park. — Parallèle entre les différents quartiers depuis la Cité jusqu'au Regent-Park. — Promenade du dimanche des fashionables du beau monde dans la ménagerie de Regent-Park. — Portrait d'un dandy bien né et bien riche. — Singes, ours, éléphant. — John-Bull.— Scène dramatique des singes; tréteaux de Thespis. — Le singe représenté sur les théâtres de la jeune Italie, de la jeune Allemagne et de la jeune France.—Le singe en nature.—Le grotesque sur le théâtre. —Effet moderne du drame, sensations à l'ordre du jour.— Le Français et l'Anglais au théâtre.—L'impatience et la bizarrerie coalisées dans le goût.—Le moderne romantique.—Émotions d'un temps de paix.—Tendance du siècle.—Histoire du jour, celle des extrêmes du goût, de la mode et du bon ton du grand monde de Londres. — Quartiers du Regent-Park; habitations des grands négociants.—Esprit de corps.— Stricte démarcation entre les différentes classes de la société.—Nouveau quartier de la noblesse. — La Ménagerie pendant les jours de la semaine. — Places appelées squares. —Physionomie de différents autres quartiers de Londres.—Distinctions matérielles dans l'aspect général de

La foule prend à gauche, et passe devant la cathédrale de Saint-Paul, grand et beau monument d'architecture qui rappelle, dans quelques-unes de ses parties, la cathédrale de Saint-Pierre à Rome, sans lui ressembler dans son ensemble, et sans pouvoir lui être comparée dans ses proportions. Une grille de fer renferme le cimetière, et entoure l'église en forme de cercle. Les piétons se dirigent d'un côté, les voitures de l'autre. On se sent dégagé, on respire; mais ce n'est que pour un moment; la foule se concentre de nouveau et se presse au milieu du train et de l'embarras des voitures. — Vous êtes à l'entrée de la rue de Lutgate-Hill et au pied de la grille du grand escalier de l'église de Saint-Paul, sous la façade élégante du portique de la cathédrale. C'est un autre aspect, une autre ville que vous découvrez, et cependant vous êtes encore dans la Cité. Voyez cette grande continuité de rue droite, alignée, qui se déroule à vos regards et se perd en pente douce dans le brouillard mystérieux qui couvre la ville, pour laisser entrevoir, à travers le vague de ses contours gigantesques, la vaste étendue de sa grandeur et de sa magnificence. C'est une échappée de rues qui prennent différentes dénominations et qui s'étendent dans l'intérieur de la capitale.

Point de maisons à Londres sans boutiques, sans magasins. Cheapside en a une grande variété. Lutgate-Hill brille par la richesse de ses magasins; Fleet-Street en est surchargée. Prolongation de la précédente, cette rue aboutit aux confins de la Cité, et se termine par le Temple-Bar, porte antique de l'ancienne ville. — Chaque rue a son caractère différent : celle de Strand, qui fait la continuation de Fleet-Street, offre une physionomie plus distincte encore. Elle présente l'avenue du quartier du

grand monde, et réunit dans ses vastes magasins l'élégance des besoins du luxe qui se déploie dans toute sa splendeur et attire par son riche étalage. Cette rue conduit à travers de beaux édifices, de vastes et magnifiques palais, à la place de Charing-Cross. C'est là que la foule de la population de la Cité se disperse, et que les omnibus, les cabriolets et les fiacres la transportent dans les diverses directions des quartiers éloignés de la capitale.

Là vous vous trouvez encore dans une autre ville, au milieu d'un monde tout différent, dans un point central où se croisent les rayons de plusieurs quartiers de Londres, sur une vaste place qui est le point de transition du passé au présent, de la brillante confusion de l'ancienne Cité aux rues neuves et fraîches de la magnificence des habitations du grand monde, qui se distinguent par la noble simplicité de leur élégance. Vous voyez la statue en bronze de Charles Ier; elle montre d'un côté le quartier de l'histoire ancienne des rois d'Angleterre, le chemin du sombre palais de Saint-James avec le parc de ce nom, l'amirauté et les autres édifices élégants dont les temps modernes l'ont entouré; enfin, cette antique abbaye de Westminster, magnifique monument d'un gothique frisé et orné de filigranes, avec ses voûtes hardies et sveltes de l'époque classique de son style ingénieux, d'une imagination tout à la fois imposante et grotesque, riche et brillante. C'est le sanctuaire mystérieux de l'histoire des dynasties de l'Angleterre, histoire gravée sur les tombes de ses princes par le burin des siècles et transmise aux temps présents et à venir par les grands souvenirs de ce vaste sépulcre, qu'anime encore la mémoire des savants, des philosophes et des poëtes célèbres de la période classique de la littérature anglaise, des grands orateurs et des ministres qui reposent dans la même enceinte. De l'autre côté se présente le quartier de l'histoire

moderne, la colonne et la place de Waterloo, Pall-Mall et Regent-Street.

C'est ici l'aspect de Londres dans toute sa splendeur, le centre des approches de la cour de Saint-James, entourée de ses gardes anglaises et écossaises à pied et à cheval, et de la haute société du monde le plus fashionable.

Quelle transition! quelle métamorphose dans la communication d'une rue à l'autre, qui vous transporte de la Cité des bourgeois à la résidence de la cour et de la noblesse! Quelle différence entre la civilisation active et industrielle de l'antique Cité et la magnificence et la splendeur du superbe quartier de Pall-Mall, de la place de Waterloo, de Regent-Street et de ses colonnades élégantes (*Regent's-quadrant*), qui forment des passages des deux côtés de la rue et embellissent l'élégant édifice de l'opéra italien! Quelle différence entre la Cité et cet aspect frais et propre des grandes maisons, des beaux palais relevés par des teintes de couleurs légères et agréables qui ont remplacé la vue des constructions sombres, noircies par le temps et la fumée du charbon de terre, dont les anciennes maisons du quartier de l'industrie portent l'empreinte!

Si l'on voit au Strand, dans un de ses plus beaux palais, le Somerset-House, des expositions de tableaux à l'aquarelle, de ces tableaux qui marquent quelquefois rudement aux couleurs tranchantes du style recherché des artistes d'aujourd'hui, les contours des objets qu'ils représentent, on trouve ici, dans les quartiers fashionables du suprême bon ton de Pall-Mall, de Regent-Street, de Piccadilly, de Hyde-Park et de celui de Saint-James, des tableaux vivants qui sont tracés à la gouache. Les ombres s'y perdent dans des clairs vagues comme les vapeurs du brouillard qui enveloppent les contours de la ville. Les tableaux à l'aquarelle dessinés, aux couleurs prononcées,

c'est la bourgeoisie, la classe industrielle, expression essentielle du caractère national des Anglais, représentée dans le quartier du commerce qui forme ses extrêmes limites. Les tableaux à la gouache, c'est la noblesse fière et orgueilleuse de ses prérogatives, vaguement ébauchée et fondue comme les teintes pâles et incertaines des palais qu'elle habite.

Les quartiers de Hyde et de Regent-Park sont le domaine du mouvement du grand monde et de la partie oisive des habitants de Londres. On s'y promène à pied, en voiture, à cheval. L'orgueil de la richesse y brille dans sa splendeur, et la vanité d'une noblesse ambitieuse court dans les parcs après avoir péroré dans l'assemblée des chambres ; vanité et richesse si naturelles dans un pays qui tient aux titres et aux honneurs, et qui doit tout au commerce et à l'industrie, où la politique est la passion des hommes, et la mode l'idole des femmes. Le silence le plus grave préside à la promenade comme à tous les plaisirs des Anglais. La parole ne se recouvre que dans les salles du parlement. Ce silence accompagne le bourgeois dans ses affaires, et ne quitte point le lord froid et apathique assis dans sa voiture, entouré de sa famille, le dandy à cheval dans ses efforts pour attirer l'attention, en caracolant à l'envi avec ses compagnons ou quelques jeunes officiers.

Dans la Cité, le caractère du mouvement est l'esprit de commerce, d'entreprise et d'industrie ; ici, le fond du mouvement est l'orgueil et l'ambition. Dans la Cité, la moyenne classe n'est occupée qu'à gagner de l'argent ; ici, la classe supérieure n'est occupée qu'à jouir en le dépensant, et à suppléer au mouvement du travail que présente la Cité, par le mouvement de leurs chevaux et des roues de leurs équipages.

Ici tout respire l'élégance, tout annonce la splendeur; et l'on remarque à chaque pas les ressources d'une grande

richesse sans faste, et d'une opulence sans pompe, qui se distinguent surtout par le complet et le fini des détails. C'est une grandeur de richesse produite par une opulence générale. Elle n'est pas toujours fondée sur la connaissance et l'amour du beau ; mais elle prend sa source inépuisable dans l'esprit pratique de l'industrie de la nation, qui lui imprime cette élégante simplicité, où le comfort de l'utilité est réuni à la solidité de l'usage.

C'est dans la Cité que Londres est éminemment Londres; c'est dans le Regent-Park que Londres est éminemment capitale. Elle ne s'y promène que pour rédiger son journal de modes un jour de dimanche, et envoyer ses commandes à la Cité le premier jour de la semaine.

Dans la Cité, le bourgeois travaille, l'artiste compose, le marchand achète et vend. Dans le Strand, la noblesse dépense; à Pall-Mall, Waterloo-Place, Piccadilly et Regent-Street, elle se fait voir; aux Hyde et Regent-Park, elle se promène et se regarde, en s'amusant dans la ménagerie de ce dernier parc, au milieu des bêtes sauvages, qui n'ont pas changé de mœurs dans leur captivité, malgré la politesse du monde élégant qui vient leur rendre visite en grande toilette.

Il est du suprême bon ton de se promener le dimanche à quatre heures, au jardin de la Ménagerie, qui se trouve à l'extrémité du Regent-Park. Vous n'y voyez alors que le public privilégié de la haute société; les étrangers de distinction même n'y sont admis que sous la protection d'un lord ou d'un noble titré de la première volée. C'est la promenade des fashionables du grand monde. Une longue enfilade de voitures, de carrosses, de landaus, de coupés, de calèches, de tilburys et de cavaliers, s'étend le long du parc, depuis son avenue jusqu'à la grille du jardin. Les dames, les ladys les plus élégantes, aussi distinguées par la position qu'elles occupent dans la société que par leur parure, sortent de voiture conduites sous

le bras par le lord, le ministre ou le duc, leur mari, leur frère ou leur parent; les cavaliers impatients, suivis de leurs jockeys, descendent de cheval, et, d'un air de dédain et de morgue, percent la foule pour prendre les devants.

Tenez, voici le dandy bien né et bien riche que vous avez vu tantôt caracoler, trotter, galoper et courir ventre à terre au Hyde-Park, à Kingsington, au Regent-Park, et qui s'est fait remarquer l'autre soir au bal du Colisée, où l'on payait une guinée d'entrée. Il entre au jardin de la Ménagerie; il ouvre la bouche, lève les épaules, braque sa lorgnette, mire, vise, et, dans son ingénuité, reste comme ébahi à admirer les singes! Il leur trouve une secrète sympathie de bizarrerie dans la haute acception de leurs mouvements, de leurs actions et de leurs mœurs, et dit à un de ses amis : « Goddam'n, very pleasent! » La foule, les dames et les enfants s'arrêtent d'abord à l'entrée à voir les ours faire la manœuvre des matelots, grimper au haut des perches pour s'y balancer, et attraper les petits pains blancs et les gâteaux sucrés qu'on leur jette, et qu'une bourgeoise complaisante, que l'on regarde comme inhérente à la ménagerie, et qui se trouve installée tout près dans une petite tente, vend aux amateurs d'histoire naturelle. De là on se porte vers la région des singes, où l'on trouve, déjà établis sur des siéges, les dandys et toute la crème de la haute société. Quelque intéressant que soit ce spectacle, où l'on s'arrête longtemps, on ne néglige point d'aller visiter l'éléphant, qui se promène librement sur le gazon : c'est John-Bull qui marche avec assurance, à pas de géant, au milieu du public de haut étage, et qui permet qu'on le caresse, qu'on le régale de friandises, qui augmentent toujours son appétit. Il y a des terrasses, des pavillons élégants où l'on prend des rafraîchissements, glaces, sorbets, bonbons, que souvent on se fait apporter, pour ne rien perdre de

la scène dramatique des nouveaux acteurs du haut comique, dont on récompense le zèle, en leur jetant de temps en temps quelques bonbons dans la vaste enceinte de leurs représentations mimiques, qui ne sont interrompues que par leurs cris sauvages et perçants de ricanerie et de méchanceté. Il ne manque là que les tréteaux de Thespis, pour rappeler l'origine de la comédie dans les personnages qu'on singeait sur ce premier théâtre de l'enfance du goût et des arts. Ce n'est pas assez d'avoir vu, il y a quelques années, le singe représenté dans les pièces des modernes dramaturges, par les meilleurs acteurs, sur les théâtres de la jeune Italie, de la jeune Allemagne et de la jeune France, plus littéraires et plus savantes dans le désordre et l'anarchie même de la jeune littérature, que tous ces pays sous leur nom ancien, antérieur à la grande œuvre de la régénération ; il faut le voir ici, le singe en nature, pour s'amuser à passer des heures entières à contempler ses gambades, ses grimaces et ses contorsions.

Hâtons-nous cependant d'observer que toutes les personnes élégantes et à la mode sont loin d'être des dandys; il n'y en a dans chaque pays qu'un certain nombre. D'ailleurs l'esprit même se plaît parfois à marquer par des habitudes extravagantes, et les Anglais judicieux sont les premiers à s'en moquer.

C'est au risque d'être taxé de doctrinaire que, dans un recueil de souvenirs, qui n'est pas un traité moral et philosophique de littérature, on se permettra, pour compléter le sujet de ce tableau, aux couleurs peut-être un peu tranchantes, parce qu'il est original et tracé d'après nature, d'ajouter une observation qui paraît en indiquer l'origine : c'est que, sur le théâtre, le *grotesque* en général a remplacé le *beau* et établi l'effet moderne du drame, celui des sensations, à l'ordre du jour. Il attire partout, sans en exclure la ménagerie, un grand public,

une foule nombreuse, en même temps qu'il paraît expliquer et motiver l'intérêt que l'on trouve à observer les singes en nature. Le beau n'a plus de chances pour plaire; il n'y a que l'extravagance seule qui arrête l'attention, qui émeut, occupe et amuse. Les Français, impatients, inquiets, agités et aventureux; les Anglais, froids et apathiques, extravagants et excentriques, ne demandent, les uns comme les autres, à voir aujourd'hui sur la scène que ce qui peut les frapper, les saisir sur-le-champ. L'impatience et la bizarrerie dans le goût se sont coalisées ; elles ne donnent plus au drame le temps de faire naître les émotions par degré et naturellement, et c'est précisément cette extravagance de tours de force qui amuse les uns en regardant les singes, les autres en admirant les acteurs.

L'amour de l'extraordinaire est inné dans l'homme, c'est la source d'une grande et belle qualité morale de caractère; mais c'est ici la manie de l'extravagant, du bizarre et de l'horrible; c'est l'élément principal du *moderne romantique,* sans lequel on n'éprouve plus de sensations, plus de plaisir, plus de jouissance. Il faut aujourd'hui sur la scène savoir admirer la nature dans tout ce qui est contre nature, dans tout ce qui révolte et remue les entrailles, pour juger du mérite d'une production dramatique et de celui de son auteur. Il n'y a plus de drame qui ne soit tragédie, plus de crime qui ne soit atrocité à faire dresser les cheveux, plus de pièce sans empoisonnements, assassinats, meurtres affreux, étalés sur la scène avec leur horrible cortége, les vices dans toute leur abjection. Il faut que tout cela se passe sous l'œil du spectateur : rien n'y manque, jusqu'au forçat, que l'on introduit sur la scène, ne fût-ce que par la cheminée, afin de rendre le crime plus intéressant, plus sublime. Ce sont là les grandes émotions du jour, les émotions d'un temps de paix, d'une époque brillante du

progrès en toute chose, du progrès de la civilisation, de la culture de l'esprit, de tout, excepté du cœur. Des extrêmes, et toujours des extrêmes, telle est la tendance de ce siècle de la puissance intellectuelle, du siècle des beaux-arts, des sciences et des inventions par excellence, dans la haute acception de leur application et de leur utilité pratique.

Que de matières à réflexion n'offre pas cette seule promenade ! Elle contient l'histoire du jour, celle des extrêmes du goût et de la bizarrerie de la moderne civilisation ; elle contient l'histoire de la mode et du bon ton dans le caractère de la physionomie du grand monde de Londres.

Le Regent-Park est entouré de quartiers magnifiques d'un aspect frais, varié, riche et grandiose, qui offrent des habitations bien aérées et agréables, où l'on ne souffre point de la fumée du charbon de terre, qui recouvre la plupart des quartiers de Londres, et surtout cette antique Cité, déjà noircie par le temps, et qu'enfument encore davantage les nombreuses cheminées des fabriques qui bordent la Tamise. Mais tel est l'ancien esprit de corps et la stricte démarcation entre les différentes classes de la société, tant qu'un intérêt personnel ne les réunit pas, en opposition à l'indépendance du caractère anglais, que depuis que les riches banquiers et les premiers négociants sont venus respirer l'air du parc, en s'établissant dans quelques-uns des beaux hôtels qui l'environnent, la fierté de la noblesse offusquée a abandonné ce superbe quartier, pour en habiter un nouveau qui s'est formé, avec une place en demi-cercle, hors de l'avenue du parc, sous le nom de Portland-Place, rue qui peut être regardée comme la plus belle de Londres. On ne pardonnerait pas aujourd'hui à un noble titré de s'établir dans le parc. Il ne serait pas excusable de vivre dans un quartier qui n'est pas fashionable, parce qu'on y respire le même air que les roturiers.

La noblesse ne va se promener au Regent-Park et visiter la Ménagerie que le dimanche, parce qu'elle est sûre de n'y trouver ce jour-là que la haute société titrée, invitée par carte ou introduite par protection. — La Ménagerie n'est pas même ouverte au vulgaire les jours de la semaine ; il n'y a que certains notables qui puissent y entrer, munis d'une permission (*ticket*) d'un des membres de la direction ; ou des étrangers de distinction, en payant un schelling d'entrée, car à Londres tout se paye. — Cela n'empêche pas qu'elle ne soit remplie chaque jour et toute la journée, parce que la curiosité est l'un des traits caractéristiques des Anglais. C'est alors que la vendeuse de gâteaux de dimanche, établie près du domaine des ours, est grandement occupée à rafraîchir ses pratiques avec de la limonade gazeuse (*soda water*) et de la bière de gingembre (*ginger beer*), boissons favorites de ceux qui ont soif : l'une fait sauter les bouchons et produit, par les détonations de l'air fixe, le seul bruit qui anime la foule ; l'autre fortifie et échauffe l'estomac.

Il y a bien des beaux quartiers encore, des places magnifiques appelées *squares* avec des jardins au milieu, qui contribuent à la salubrité et à l'embellissement de la ville, comme Finsburg, Belgrave, Russel-Squares, habitées par des hommes d'affaires et des gens de moyenne fortune. Chaque propriétaire des maisons qui les entourent en a une clef pour s'y promener. — Il y a nombre de rues larges à perte de vue, telles qu'Oxford-Street, et à l'autre extrémité de Londres, Commercial-Road, qui conduit de la Cité aux docks ou bassins des Indes orientales et occidentales. Chacune de ces rues, chacun de ces quartiers offre une physionomie différente, et ils présentent entre eux des contrastes remarquables.

A peine a-t-on quitté les rues principales de Londres dans ses directions les plus animées, qu'on tombe dans des rues tortueuses, longues, étroites et silencieuses,

quelquefois larges et alignées, semblables aux plus grands quartiers de la capitale, mais mornes et graves comme les avenues du cimetière d'une cité dépeuplée : aucun bruit ne s'y fait entendre, aucune voiture n'y passe; rien ne se remue, tout y est mort. C'est une ville de province, naguère la capitale d'un grand empire.

Telles sont les distinctions matérielles dans l'aspect général de Londres; elles divisent autant cette immense cité que les habitudes et les mœurs même diffèrent entre elles d'après les divers quartiers de son enceinte, pour se concentrer dans le type national du mouvement général. Il n'a pour base, ce mouvement, que les intérêts du commerce et de l'industrie qui lui impriment son caractère particulier dans le centre de son activité. Ces différences des habitudes et des mœurs, modifiées selon les genres d'existence, ne sont que des nuances de la physionomie nationale; elles tiennent à la nature variée des affaires et des occupations des habitants, et se prononcent jusque dans la construction et les dimensions des maisons, des hôtels et des palais, dans leur échelle de longueur, de largeur, et le plus ou moins de fréquence et de mouvement des quartiers.

Tous ces traits épars se réunissent comme les rayons d'un vaste foyer de lumière qui brille au milieu des flots de la mer, pour diriger le navigateur dans sa tournée; ils se réunissent, dira-t-on, dans l'ensemble d'un tableau riche, intéressant et varié qui représente le caractère national, en l'examinant dans ses impulsions, ses conséquences, dans les établissements publics de la capitale. Ces traits enfin se concentrent dans les ressources de l'intelligence et de l'instruction, celles des sciences et des arts, et de ce vaste domaine des inventions ingénieuses et utiles, destructives et terribles, qui étonnent par leurs combinaisons profondes et par leur application tant à l'industrie et au commerce qu'aux moyens de dé-

fense et d'attaque d'une grande puissance navale, fière et menaçante, tenace dans ses entreprises, inébranlable dans la poursuite de ses projets.

C'est ici la tâche importante, difficile à remplir, qu'on a cru pouvoir s'imposer, pour la développer dans un aperçu consciencieux, succinct et précis, fondé sur l'esprit des institutions publiques et l'autorité des faits qu'on a été à même de recueillir.

III.

IDÉE GÉNÉRALE

DU

CARACTÈRE NATIONAL

DES ANGLAIS.

Nihil offensæ, nil gratiæ dabitur. (*Senec.*)

IDÉE GÉNÉRALE

DU

CARACTÈRE NATIONAL

DES ANGLAIS.

CHAPITRE IV.

ARTICLE Ier.

AMOUR DE LA PATRIE. — NATIONALITÉ.

Le caractère national, produit de l'histoire d'un peuple. Type de nationalité. Expression de la nation. Modification du caractère d'une nation d'après les époques de son histoire. Nationalité des Anglais, leur attachement à leur patrie. Orgueil des Anglais et vanité des Français dans le sentiment de l'amour de la patrie. Nuance nationale et nuance personnelle. Principe de propriété. Point d'honneur des Français et celui des Anglais. Différence entre le sentiment de la propriété d'origine mercantile, et celui de la conservation des choses existantes d'une aristocratie historique. Réforme par la destruction. — Conservation sans amélioration. Système stationnaire. — Hommes du mouvement. Idée du véritable progrès. Le gouvernement, sans détruire et sans rétrograder, seul médiateur naturel. Sentiment de propriété acquise. Sentiment d'appropriation. La propriété, patrie des Anglais, base essentielle de leurs idées, de leurs mœurs et de leurs lois. Habitudes de l'appropriation. L'Anglais vain de son pays, le Français vain de sa personne. — Idée primitive de l'amour-propre de l'Anglais. — Conséquence de sa philosophie de l'égoïsme. — Cause et source de son esprit pratique. Sympathies des Anglais. — Sentiment des choses matérielles pour les rendre utiles et pratiques. — Sympathies isolées bornées au cercle de leur intérieur. Vertus sociales des Anglais. Source de l'insociabilité et de

l'indépendance des Anglais. — Assemblées appelées *routs*. Sociabilité de l'Anglais dans le silence de son chez soi. — Sympathies muettes des comforts de son intérieur. L'Anglais, l'homme pratique de la vie positive, de la vie des comforts, de l'aisance. — L'homme pratique du caractère exclusif du commerce. — Ses sciences spéculatives. L'Anglais à part, à lui seul et pour lui seul. Son malaise dans le monde. Sa vertu et son mérite. — Son amour pour la vie domestique, vertu de la nation la plus insociable. Son mérite et ses qualités domestiques. — Fraîcheur de son physique, expression noble de ses vertus. Le commerce a son aristocratie; la société, fondée sur le principe du commerce, a la sienne. Repos du quiétisme. Source de l'humeur apathique et de la gravité des Anglais. Intimité d'un sentiment primitif. Naïveté de la poésie anglaise. — Simplicité de ses peintures emblématiques. L'Anglais, l'homme mûr, d'un caractère grave et réfléchi. — Plaisirs du commerce. — Aristocratie des chiffres des Anglais au milieu de leur réforme; leur passion pour la politique. — Ambition des Anglais. — Leurs grands agitateurs. — Passion politique en général. — L'auteur s'excuse en faveur de la digression. Le peuple anglais ne s'amuse point. Le marchand égoïste de profession. L'Anglais égoïste par goût et par caractère. Son existence et son ambition.

Le caractère national est le produit de l'histoire, le résultat des siècles dans le développement des intérêts matériels et intellectuels d'un peuple; il est le résultat fondé sur les localités de sa position géographique, le climat et la physionomie du pays qu'il habite, et qui motivent la nature de ses besoins, de ses occupations exclusives, de ses mœurs et de ses habitudes, en modifiant le tempérament qui lui est propre d'après son origine; il est enfin fondé sur les circonstances et les événements qui l'ont influencé à travers les épreuves du temps et les vicissitudes qui marquent la destinée des peuples comme celle des individus.

Le caractère des Anglais paraît être empreint de particularités qui frappent surtout par leur originalité, et qui les font remarquer dès qu'ils mettent le pied sur le continent. Leur caractère porte un cachet à part dans le type d'une nationalité fortement trempée, ce qui fait que les Anglais représentent si bien leur patrie insulaire

par l'isolement qui les distingue au milieu des pays étrangers. Ils existent toujours entre eux, dans la coterie qui leur convient, et ne démentent jamais leurs mœurs et leurs habitudes. Il sera permis d'examiner ici les causes et l'origine de cette piquante nationalité.

La différence qui existe dans les mœurs des nations n'est souvent que le produit des habitudes et des préjugés qui les caractérisent. Cette différence constitue *l'expression de la nation;* elle est fondée sur la nature des passions qui la dominent. Ces passions sont toujours et partout les mêmes; mais elles varient dans la manière dont elles se manifestent et dans les couleurs qui les distinguent, comme les rayons d'un prisme ou les figures bizarres d'un kaléidoscope, composées toujours des mêmes éléments dans la variété prodigieuse et infinie de leurs singulières combinaisons.

Telle paraît être aussi la cause qui modifie le caractère d'une nation dans son expression, sans en changer le fond, d'après les époques de son histoire et le développement successif de ses idées, de ses facultés et des événements qui l'ont motivé. C'est ainsi qu'on dira que les Anglais d'aujourd'hui ne sont plus les Anglais d'autrefois, tels qu'ils étaient il y a trente ans; mais on observera que c'est toujours le même caractère et que ce sont toujours les mêmes passions qui lui servent de mobile. Les circonstances du moment amènent seules des causes qui en modifient ou renforcent l'expression. Tel se modifie le caractère d'un homme d'après les différents âges de la vie, et les expériences qu'il est appelé à faire dans la position sociale qu'il occupe. Elles fixent, mûrissent et dirigent ses idées; elles forment son caractère suivant la nature de son tempérament, de ses passions et des facultés qui lui ont servi d'étoffe, comme le canevas sur lequel se brodent les combinaisons de l'art d'après les objets qu'on veut représenter.

Les Anglais ont une grande *nationalité* qui les attache à leur pays; mais ils lui sont autrement attachés que d'autres nations. Aussi sont-ils plus vains de leur pays, qu'ils quittent chaque année pour voyager comme par principe d'émigration, que ne l'est aucune autre nation. Au reste, s'ils n'ont pas toujours raison de le quitter pour se livrer à leur manie des voyages, ils ont raison d'être fiers de leur patrie insulaire, parce que l'amour du pays auquel on appartient constitue la force de caractère, qui est une des premières qualités de l'individualité des peuples. Mais la manifestation de cette vanité dans l'expression qui la distingue est tout autre, toute différente, quelque variée qu'elle puisse être selon le caractère propre à chaque nation en particulier.

L'Anglais ne se glorifie point d'appartenir à une grande, à une belle et puissante patrie, mais il se glorifie, avec la vanité de la morgue qui lui est innée, que ce pays lui appartient. Il est fier, il est vain de sa propriété. Le Français ne l'est pas moins, mais il l'est d'une manière toute différente. Il est vain de son pays, parce qu'il a l'honneur de lui appartenir, d'être un fils de cette belle France dont le nom l'honore et l'exalte, dont le nom l'électrise à la seule exclamation : « Rappelez-vous que vous êtes Français, que vous appartenez à la France ! » Et cette gloire même, qu'il soit permis de le dire, supporte avec orgueil, malgré l'amour de la liberté et de l'indépendance du caractère français, que l'homme soit la propriété de son pays. Ainsi que l'observe un critique anglais, M. Bulwer, l'Anglais renverse la phrase, parce qu'il aime la propriété ; et comme la philosophie de l'égoïsme le caractérise, il rapporte tout à lui-même, et semble dire : C'est ma patrie, parce qu'elle m'appartient; c'est mon orgueil et ma gloire, parce que ce beau pays est ma création et ma propriété.

Mais pourquoi est-il sa propriété ? C'est qu'il a le sen-

timent d'avoir créé la prospérité de son pays, qu'il croit même avoir produit ce beau pays, et que par conséquent il le regarde comme sa propriété. Et le Français, au contraire, pourquoi donc appartient-il à son pays ? C'est que son pays est la source de sa vanité et de sa gloire, c'est qu'il a besoin de sa vanité et de sa gloire qui constituent son bonheur, et que par conséquent il a aussi besoin d'appartenir à son pays. Il en résulte une *nuance nationale* et une *nuance personnelle.* Les uns sont pour les choses, les autres pour les personnes. Les uns possèdent un bien qui leur est commun, les autres lui appartiennent. La première nuance est *le caractère de l'amour de la patrie des Anglais;* l'autre, celui des Français. Les uns mettent dans le sentiment de leur vanité une ambition nationale; les autres placent dans ce même sentiment une ambition personnelle. Ce sont des motifs qui paraissent être en même temps le ressort d'autres dispositions et d'autres qualités du caractère anglais que l'on se propose d'indiquer à la suite de ces développements.

La différence dans ce sentiment est peut-être la plus grande qui existe entre les deux nations. Elle a pour cause le même principe de propriété, mais son application est aussi différente que son expression dans la manière de manifester ce sentiment, d'après le caractère, le tempérament, les intérêts et le mobile qui font sentir et agir chaque nation à sa guise.

Cette application ne paraît pas moins différente dans le sentiment du genre de point d'honneur qui en est le résultat, et qui se modifie d'après l'idée qu'on s'en forme. Le Français bouillant trouve que toute la France est offensée dans sa personne. L'Anglais, froid et isolé avec sa propriété, trouve que l'offense ne regarde que sa patrie. Il observe peu ce qui se passe dans son pays ; mais on dirait qu'il s'offense dès qu'on touche son pays dans sa personne.

La manière dont le sentiment de l'amour de la patrie s'exprime dans les Anglais est un phénomène plus important qu'on ne saurait le croire. Il explique bien des traits du caractère anglais qui prennent leur source dans les mœurs du pays et qui se rapportent aux différentes industries de la nation. *C'est le sentiment dominant de la propriété*; il caractérise l'attachement que l'Anglais porte au pays qui l'a vu naître, et paraît être le produit de l'esprit de commerce et d'industrie qui forme la base de l'existence et de la prospérité de sa patrie, comme le compte rendu de *l'avoir* d'un négociant qui sépare dans les rubriques de ses livres d'escompte ce qui lui appartient de ce qu'il doit. On dirait que c'est exclusivement cette idée purement d'origine mercantile qui l'accompagne partout, qui le distingue, le domine et le dirige dans tout ce qu'il entreprend. Si le commerce dessèche l'âme, s'il la rend froide et apathique, avide d'acquérir, égoïste pour conserver, exclusive et calculatrice dans le talent de grouper et de faire valoir des chiffres jusqu'aux progressions les plus étendues, le commerce, il faut le dire, a aussi son sentiment à lui, le puissant et fier sentiment de la propriété, d'une *propriété acquise*. Il explique, ce sentiment, les effets de l'égoïsme d'une grande nation commerçante dans un pays où l'on doit tout au commerce, où tout est créé et calculé pour et par le commerce.

Mais le sentiment de la propriété d'origine mercantile est tout à fait différent de celui de la *conservation des choses existantes*, fondé sur des titres de gloire et de dignité d'une *aristocratie historique*; elle tient à la grandeur, au caractère même de la nation, et ne semble point, dans son système, exclure le principe des améliorations sages et progressives, telles que les combinaisons dans les spéculations du commerce, pour avancer la fortune de ceux qui négocient sur la base d'un capital qui

sert de *garantie.* — La propriété mercantile est de nature *à s'acquérir* tous les jours : elle n'a pas besoin de titres historiques. Celle du principe de conservation est une propriété déjà *acquise* anciennement ; elle ne s'acquiert pas tous les jours ; elle a besoin de titres historiques qui lui servent de base pour répondre à sa dignité ; elle a besoin, ainsi que le négociant pour ses intérêts matériels, d'un capital de propriété acquise, celui de ses souvenirs, qui lui servent de *garantie morale*, capital qui porte des intérêts et passe à ses descendants, de même que le négociant transmet sa fortune à ses héritiers. On conviendra qu'elle est fondée et qu'elle doit l'être sur des titres historiques acquis dans le cours des temps et des siècles, à la suite de services rendus dans des occasions extraordinaires, dans des moments de danger, de défense, d'attaque, d'un mérite reconnu par le souverain et la patrie, par des titres de gloire inhérents à la dignité, à la grandeur même de la nation représentée dans la personne du monarque. L'une a placé ses fonds dans le passé, l'autre dans l'avenir; l'une vit de souvenirs et l'autre d'espérance.

Il est différent, ce sentiment, de celui qui veut réformer en détruisant et régénérer en rasant tout ce qui existe, jusqu'aux fondements de l'édifice que l'on projette, et qui doit consacrer des théories chimériques, de nouvelles ambitions, étrangères aux souvenirs de la nation, sans examiner si elles sont applicables au véritable bonheur, au bien-être des masses qu'on remue, au principe réel des garanties d'une existence solide et assurée. Il y en a parmi les uns qui veulent conserver, sans remédier aux abus; il y en a parmi les autres qui ne veulent détruire que pour avancer le *principe d'un progrès* dont ils ne se rendent pas compte ; d'un progrès abstrait, fondé sur une *idée vague et indéfinie* comme les rêves de l'anarchie qui ne connaît pas de frein. Ce sont

là les hommes du *système stationnaire:* ils ont besoin du gouvernement pour avoir sûreté, repos et protection ; ce sont ici *les hommes du mouvement:* ils ne veulent point de gouvernement, parce qu'ils aspirent à gouverner eux-mêmes. Les uns voudraient voir modifié à leur gré l'ordre de choses existant; les autres, dans leur radicalisme, veulent entièrement renverser l'ordre établi, et poussent par conséquent vers le combat ouvert et la destruction de toutes les bases de la société.

Le véritable progrès ne paraît avoir pour principe que l'idée d'un *perfectionnement progressif* qui s'opère sans violence comme le développement graduel des facultés de l'homme, dont on ne voudra pas briser ou détruire le corps pour mieux avancer le progrès de son intelligence, afin de le conduire, d'un seul coup, avec les membres cassés, au but de la possibilité problématique d'une perfection radicale et entière de son existence physique, morale et intellectuelle. Il ne l'atteindra jusqu'à un certain point, on croit pouvoir le dire, que dans le perfectionnement successif des choses qui, en réformant les abus, relèvent le bien et font disparaître le mal sans secousse et sans violence, avec la bienveillance de l'intention, avec le désir du bien et la douceur de l'indulgence dans les imperfections de toutes les choses humaines, comme pour imiter dans le caractère d'un bon père de famille, l'image de la bonté et de l'amour que l'Être suprême porte à ses enfants.

Les progrès et les améliorations sont dans la nature des hommes, dans celle des choses et dans leur développement progressif. Ils marchent les uns et les autres avec assurance et ne tiennent point aux commotions, tandis que *le progrès* et *la réforme* semblent être dans la tendance de l'esprit du siècle. L'un marche par soubresauts et franchit des précipices, toujours en sautant, sans savoir où il s'arrêtera, parce qu'il n'a pas le temps

de s'arrêter ; l'autre renverse tout pour avancer, car il ne vit que dans le mouvement ; il n'a pas le temps de créer, parce qu'il ne pense qu'à avancer. Il en résulte un vague dans les idées et une agitation dans les esprits qui mettent tout le monde mal à l'aise. Mais il n'y a point d'arrêt dans la nature, observera-t-on ; l'arrêt du mouvement est la mort : c'est que le mouvement dans les hommes et dans les choses demande à être réglé et dirigé, afin de consolider la prospérité qui leur appartient.

Les uns en conservant, les autres en détruisant, vont trop loin, et ne pourront guère se réunir sans un terme moyen. Le gouvernement ne pouvant ni détruire, ni rétrograder, sans attaquer le principe de sa propre existence, est le seul médiateur naturel sur la voie progressive du véritable bien public ; il préviendra les besoins de la nation par la seule impulsion de sa sagesse, de sa modération et de sa sollicitude : il est le seul médiateur sur la voie des sages améliorations. Le gouvernement ne peut point admettre l'inconvénient des extrêmes inconciliables dans le choc violent des passions où ils se touchent sans se réunir, dans le conflit haineux des partis qui forment l'esprit turbulent du siècle, comme les éléments déchaînés qui se choquent avec fureur dans une tempête, en soulevant les vagues écumantes et destructives du fond d'une mer agitée.

En général, le sentiment de propriété acquise est si naturel aux Anglais qu'il n'étonne que ceux qui lui sont étrangers. Il semble être le principe vital de leur existence matérielle, morale et politique, l'élément du cercle prodigieux de leur rotation dans toutes les parties du monde. Il semble être le mobile puissant qui les anime à la seule vue de la mer qu'ils dominent, de cet Océan immense dont les vagues se brisent sur leurs îles, bordé d'un horizon mouvant qui fuit et s'étend sans cesse, tel que le domaine de leurs spéculations qui s'agrandis-

sent à mesure qu'ils avancent, pour exploiter de nouvelles ressources dans les différentes branches d'un commerce qui embrasse l'univers.

C'est le *sentiment d'appropriation*, suite de celui de la propriété, qui paraît former la base essentielle de leurs idées primitives, de leurs habitudes, de leurs mœurs qui constituent le fondement de leurs lois, de leurs institutions et de ces nombreux établissements publics, dotés par des fondations d'associations de particuliers. On dirait que c'est ce sentiment qui fait que l'Anglais porte partout avec lui son Angleterre, son bien, sa liberté, son existence, par la seule raison que *sa patrie est sa propriété* et qu'elle voyage avec lui. Cette idée produit l'effet curieux dont on ne devrait point s'étonner, quand on voit que partout, dans tous les pays et sous tous les climats, l'Anglais est si éminemment Anglais. Plein de la fierté dédaigneuse de l'indépendance qui en résulte, il a l'air de ne pas se soucier de cette Angleterre dès qu'elle ne paraît pas lui garantir son bien, sa liberté, son existence. C'est pourquoi aussi l'Anglais, avec les biens dont il jouit, sera, au milieu de l'étranger, toujours en Angleterre, tandis que le voyageur de toute autre nation sera toujours un étranger dans un pays étranger, parce qu'il est hors de sa patrie. C'est ce sentiment qui fait que partout où il arrive en voyageant, le premier mouvement de l'Anglais sera de s'approprier, avant tous les autres et exclusivement, tout ce qu'il trouve à sa convenance, manière d'agir qui lui paraît si naturelle qu'il regarde comme déplacé que d'autres puissent s'en formaliser. C'est ce sentiment qui distinguera l'Anglais au théâtre par les aises qu'il se donne, qui le fera remarquer à table d'hôte où, sans prélude, il commence souvent par la fin et s'empare sans façon des plats qui le tentent; ou bien lorsque, d'après l'usage de son pays, il présidera la table, ce sera lui qui découpera, qui distribuera les mets, et ce sera à

lui qu'il faudra adresser sa requête en tendant son assiette pour obtenir le morceau que l'on convoite. C'est enfin ce sentiment qui influe par son action sur les formes et les usages des Anglais, et qui fait qu'ils n'ont jamais assez de place dans les diligences, qu'ils empiètent toujours sur celle de leur voisin, et que principalement sur l'impériale (*outside*) de ces voitures publiques, place si recherchée pour dominer la vue du pays qu'ils parcourent, ils se montrent impérieux et exclusifs ; or, leur premier besoin est *l'habitude de l'appropriation* prononcée dans l'idée que la voiture qui les transporte n'est faite, comme dit Bulwer, que pour eux, pour leur convenance et leurs comforts. Ils n'y voient et n'y considèrent que leur seul individu.

Comme l'Anglais est vain de son pays, ainsi que l'on a tâché de le prouver, parce qu'il en a créé la prospérité, et que le Français est vain de ce que le pays l'a produit, l'un se vante naturellement de sa création, l'autre de ce qu'il a été créé. C'est ici la conséquence, c'est là le motif d'une vanité qui ne diffère que dans la manière dont elle est appliquée. Cette distinction établie par la comparaison même des deux nations, pour mieux faire ressortir le caractère de l'Anglais, on observera qu'elle semble renfermer l'idée primitive de son *amour-propre*, source de son orgueil, de cette morgue qui le rend si exclusif, si impérieux, suite naturelle de sa *philosophie de l'égoïsme*. Il croit être, d'après l'autorité même du critique anglais, le centre du mouvement qui éclaire et vivifie le monde, par la simple raison qu'il tient dans sa main le centre du commerce, source de cette prospérité qui procure le bien-être et la richesse, dont l'un nous éclaire sur nos véritables intérêts, tandis que l'autre anime le monde entier. Mais ce sont des rayons trop divergents d'une lumière universelle qui éclaire sans chaleur, parce qu'elle ne concentre pas, comme les sommets des hautes montagnes qui deviennent plus froids à

mesure que l'on croit approcher du soleil. C'est pourquoi l'Anglais, froid et âpre comme l'air pénétrant du mont Blanc, dont il se plaît à faire l'ascension, est glacial dans ses approches. Il faut de la témérité pour l'aborder, comme pour gravir ce mont inhospitalier, le plus élevé de l'Europe, qui ne permet point que le voyageur épuisé passe une seule nuit sur son sommet.

Mais *la philosophie de l'égoïsme* qu'on reproche tant aux Anglais est la cause et peut-être la grande source de leur *esprit pratique* dans toutes les choses qu'ils entreprennent, dans toutes les combinaisons qu'ils inventent. Elle est la source de cette habileté pour les détails, de ce talent de polir et de perfectionner jusqu'aux découvertes des autres peuples pour les appliquer à leur bien-être matériel, à leur comfort, avec ce bon sens profond qui les caractérise, qualité positive, fruit d'une pratique journalière, surtout dans les classes industrielles, d'une intelligence qui ne connaît que la pratique.

S'ils ne sympathisent pas avec d'autres nations, et que leurs sympathies ne se concentrent que dans leur propre foyer, ils ont au plus haut degré celles qui produisent le sentiment des choses matérielles pour les rendre utiles et pratiques. Puisqu'ils ne voyagent qu'avec leur patrie, il est aussi naturel qu'ils ne voyagent qu'avec leur maison, leurs habitudes, leurs comforts et toutes les petites inventions pratiques de commodité et d'aisance.

Comme insulaires, ils ont isolé leurs sympathies et les ont bornées au cercle de leur intérieur. Une vie isolée de famille ou de coterie, établie sur une île, n'a pas besoin de grandes vertus sociales, de ces vertus qui brillent avec éclat sur le continent, au sein de la grande nation qui a tant de choses à se dire, à se communiquer, qui a besoin de causer, de chuchoter, de se parler à l'oreille, de se confier, de se méfier. L'Anglais se dispense de tout cela. Il méprise ces petites menées de

vertus sociales. Sa vie isolée est au-dessus des raffinements de la sociabilité. Elle paraît être la conséquence de son esprit d'égoïsme qui se suffit à lui-même. C'est la source de l'insociabilité et de l'indépendance qui se passent des sympathies d'autrui, parce qu'elles ne se soucient pas de ce qu'éprouvent les autres. Ce sentiment ne traite les choses qu'en masse, avec calme et froideur, avec l'apathie de l'orgueil. L'Anglais ne s'échauffe qu'au parlement, seul siége du grand parler, parce qu'il n'aime pas les contradictions et que chacun veut en imposer.

Tel est aussi le principe de ces grandes assemblées qu'on appelle *routs*. On ne réunit la foule que pour en imposer et pour tuer par *la foule* même le principe de *la société*, moyen excellent de se dispenser dans sa propre maison d'adresser la parole à ses convives, dont une grande partie, après avoir traversé avec danger, comme dans le port de Londres, la forêt de mâts des grands personnages qui obstruent le vestibule, ne pénètrent guère de toute la soirée jusqu'au maître ou à la maîtresse de la maison.

La sociabilité de l'Anglais, s'il en a, est *le silence* du chez soi. Ce silence réunit *les sympathies muettes* des comforts de l'intérieur de sa famille. Comme il est exclusif et pratique de caractère et d'habitude, qu'il aime le positif dans les sciences et dans les sensations qu'il éprouve, il ne saurait être sentimental. Dans les sciences exactes, il demande quel est le but d'utilité et d'application ; dans la vie privée, quel est le résultat d'un sentiment vague ou indéfini. La science spéculative dans la philosophie des choses et de la pensée, et la science dans l'intimité du sentiment paraissent également étrangères à ses goûts et à ses penchants. Elles sont exclues, ces sciences, de la plupart des universités du pays où, à quelques exceptions près,

il n'y a point de chaire de philosophie spéculative, fait remarquable qui vient à l'appui de ces observations. L'Anglais, c'est *l'homme pratique de la vie positive*, de la vie des comforts et de l'aisance; c'est *l'homme pratique du caractère exclusif du commerce*, qui seul procure les comforts sur lesquels il raffine, qu'il augmente et perfectionne sans cesse par de nouvelles inventions et de nouvelles combinaisons. Ce sont là les spéculations de sa philosophie, *les sciences spéculatives* qu'il étudie et qu'il pratique. L'Anglais enfin a trouvé le secret de vivre à part, à lui seul, au milieu de la foule, afin de ne vivre exclusivement que pour lui. C'est le solitaire de la société européenne. Son pays est le pays des voyageurs solitaires.

Il en résulte que l'Anglais fait si grand cas de son intérieur, que le cercle de la famille est de l'accès le plus difficile pour les étrangers, malgré les lettres de recommandation et d'introduction dont on puisse être muni. Il en résulte cet air de malaise et cette gaucherie qui caractérisent les Anglais, dès qu'ils sont hors de leur cercle habituel, malaise qu'ils éprouvent partout, quand ils sont au milieu d'étrangers. Il en résulte que, hors de chez eux, ils ne vivent qu'avec des Anglais et ne recherchent que la société de leurs compatriotes. Il en résulte qu'au milieu du continent, ils sont toujours en Angleterre, sur leur île; qu'ils ne se gênent aucunement pour être Anglais et archi-Anglais partout où ils se trouvent, en quelque lieu qu'ils voyagent. Il en résulte enfin *leur vertu et leur mérite*, cette grande réputation dont ils se glorifient avec raison, ce mérite qu'admirent les nations des deux hémisphères, cette réputation *d'amour de la vie domestique*, vertu du peuple le plus insociable et dans laquelle on ne saurait le surpasser, surtout quant aux comforts qui constituent l'existence de son intérieur.

L'Anglais, en général, est bon époux, bon père, sans

être tendre et sentimental, sans être toujours bon parent, parce que la parenté comprend des intérêts différents, qui n'appartiennent plus immédiatement à ceux du cercle de son individualité et de ses habitudes; il est casanier au sein de sa famille, soigneux sans être minutieux, malgré son goût pour les détails dans les choses matérielles. Fidèle à sa parole, il meurt pour sa promesse. J'ai donné ma parole (i gave my word), c'est tout dire chez un Anglais. Son amour de la vie domestique est un des traits principaux de sa nationalité, de ses mœurs et de ses usages. Il trouve une expression digne des vertus que renferme cet amour de la vie domestique, dans l'empreinte noble de son physique, dans la fraîcheur et la pureté du beau sang qui le distingue, dans l'indépendance d'une éducation physique bien entendue, faite pour fortifier le corps, pour le rendre sain et robuste, sans le rendre souple, ce qui serait en contradiction avec la moralité de son caractère intellectuel.

Le commerce a son aristocratie, ses formes, ses habitudes; la société, basée sur le principe du commerce, doit naturellement avoir aussi son aristocratie, ses formes et ses habitudes fondées sur l'histoire même de son commerce. Elle ne domine, cette aristocratie, que par ses occupations; elle ne distrait point par des plaisirs, des frivolités ou des amusements. Elle absorbe trop par ses combinaisons, et fatigue trop par ses relations, pour ne pas réclamer le repos de quiétude après le travail, au sein d'une famille unie, paisible et assez discrète pour ne pas interrompre par la causerie le silence de son bien-être.

C'est peut-être dans les circonstances de ces impulsions données par la nature des occupations du commerce, qu'il faut chercher la source de l'*humeur apathique* pour toute autre chose, de la gravité du caractère des Anglais, de leur éloignement, de leur indifférence pour les plaisirs. C'est dans ces circonstances qu'il faut chercher cette

incapacité de se distraire, de s'amuser franchement et gaiement, pour relever un cœur qui peut-être serait sensible et profond, s'il n'était desséché par l'empire des chiffres, avant d'avoir appris à connaître la profondeur de la pensée dans l'intimité d'un sentiment primitif, pur et vierge, trempé dans l'aurore d'un jour serein; or, l'Anglais n'en a jamais pu jouir dans le climat brumeux de Londres, même de toute l'étendue de son triple royaume. Sa pensée et son cœur ne connaissent point le besoin de se rafraîchir. Il ne s'élève point au-dessus des intérêts matériels; son âme ne connaît point cet élan, qu'elle éprouverait peut-être à la vue de ces nuées légères qui se détachent du haut des pointes et des aiguilles des Alpes, pour s'échapper dans les régions supérieures de l'espace; elle ne sent et ne pense que rarement par le cœur.

L'Anglais, pour jouir d'un beau ciel et éprouver les sensations qu'il inspire, doit traverser les mers et gravir des montagnes dont les sommets sont plus hauts et entourés d'une atmosphère plus claire que ne le sont ceux de Wales, de l'Écosse et de l'Irlande. C'est là qu'il faut le voir contempler, pour la première fois de sa vie, le spectacle sublime de la nature dans sa grandeur, ce reflet de l'auréole éternelle dans tout l'éclat d'un jour naissant qu'il produit sur la terre; c'est là que l'Anglais, loin des brouillards de son pays, loin des calculs de ses chiffres, retrouve, dans le fond de son âme, le miroir qui réfléchit l'emblème de l'infini, emblème que la Providence, dans son ineffable bonté, attacha à la pensée du sentiment. Ce miroir sera encore couvert de la poussière industrielle des charbons de terre de sa patrie insulaire et commerçante; mais il le secouera pour l'en débarrasser; l'Anglais sera muet et immobile; il ne dira rien; il sera saisi; il sentira vivement, sans chercher à exprimer une émotion indéfinissable. Lorsqu'il méditera, il sera profond. Je vois encore ce couple d'insulaires, assis sur le sommet

d'une montagne qui domine Vevey et le fond du lac de Genève, les regards tournés vers le soleil couchant : ils y restent longtemps après que l'astre du jour a disparu derrière les rochers et les glaciers; ils paraissent absorbés dans la contemplation. Ils se lèvent enfin en silence, et je les suis encore en idée, sans trouver l'expression d'un sentiment mystérieux au-dessus de toute expression.

Ne serait-ce pas là l'échappée du caractère de naïveté de la poésie anglaise, de la simplicité de ces premières peintures emblématiques, du langage ingénieux et intéressant de ses anciens poëtes? Ne seraient-ce pas là les étincelles du sentiment intime qui percent comme les éclairs d'un ciel couvert et sombre, d'un ciel qui recèle dans ses nuages les rayons bienfaisants du soleil pour réchauffer l'âme et vivifier l'imagination dans la naïveté de son adolescence? On dirait aussi que ce même sentiment s'exprime comme une échappée dans les effets des accidents de lumière avec lesquels les Anglais savent animer et faire ressortir leurs pittoresques paysages gravés sur acier.

L'Anglais est l'*homme mûr,* d'un caractère austère et réfléchi; il n'a point passé par les sensations progressives de l'étude d'une âme profonde et sensible; il n'a point connu la fleur du sentiment et de la pensée; il la devine dans le fond de son caractère; il la devine en silence, et, pour ne pas en prendre l'habitude, comme le négociant qui craint de contracter celle des plaisirs qui ne lui conviennent pas, il descend encore en silence les plus hautes montagnes des Alpes, dont l'air pur et léger nourrirait l'élan de son âme; il les descend, et ne se plaît qu'à l'aspect austère des glaciers, en parcourant avec le même silence les vallées les plus riantes, les plus fraîches, les plus romantiques, pour retourner dans son pays, afin de ne s'alimenter que des fruits de l'industrie et des combinaisons pratiques de son bien-être matériel, qui sont le seul élément habituel de son existence.

Les plaisirs du commerce, ce sont les calculs, les spéculations, les intérêts matériels, ou plutôt ces intérêts de convention qui ont pour but de se procurer un bien conventionnel, que l'on tire, dans son origine, des mines qui ne sont pas celles des charbons de terre de la Grande-Bretagne. Cette espèce de plaisirs nourrit, dans les Anglais, l'avidité des richesses, qui absorbe l'esprit et le cœur, et, en les renfermant dans les chiffres, qui représentent la richesse, les rend préoccupés et peu communicatifs, par conséquent insensibles aux jouissances de la sociabilité, de la gaieté franche et expansive d'un cœur désintéressé qui s'épanouit et se réjouit, et que l'on trouve dans leurs voisins du Pas-de-Calais.

Chez les Anglais, l'aristocratie des chiffres règne par les chiffres ; c'est une puissante garantie contre les révolutions. Ils sont, il est vrai, à la réforme ; ils y donnent même jusqu'au radicalisme du renversement universel et rationnel de l'ordre existant, jusqu'aux grandes libertés qu'ambitionne la noble indépendance de l'anarchie ; mais ils n'imitent pas leurs voisins, les Français, pour s'occuper avec gaieté de ces salutaires réformes du genre humain, afin de laisser à tour de rôle, à tout le monde, la facilité de goûter les douceurs du pouvoir des partis qui déchirent le pays par amour pour le pays, en se déchirant entre eux.

Si les Français sont passionnés pour la politique, les Anglais ne le sont pas moins, malgré l'influence du commerce, qui absorbe, a-t-on dit, les facultés de l'esprit par les chiffres qui le représentent. Insensibles aux amusements et à la gaieté, ils ne le sont guère à une jouissance qui constitue l'un des plus vifs plaisirs qu'ils connaissent. *La politique est la passion dominante* des Anglais. Elle se prononce chez eux avec toutes les nuances de l'esprit de parti qui l'alimente et l'anime, et, du fond de leur silence apathique, elle leur fait recouvrer la parole de l'éloquence

et de la véhémence dès qu'ils discutent des intérêts politiques : preuve les *meetings* ou assemblées populaires, qui appartiennent aux traits les plus caractéristiques de la nation.

Les Anglais se passent de programmes de gouvernement ; ils annoncent ouvertement leurs opinions. Leur libéralisme est d'en *imposer*, leur ambition est de *dominer;* c'est celle de leurs hommes de parti, de leurs grands agitateurs. S'ils ont peut-être moins d'esprit brillant que de sens, ils déploient autant de gravité que de conséquence, et sont aussi persévérants que méthodiques dans leurs discussions politiques.

Il est d'ailleurs dans l'esprit du temps d'avoir des *passions politiques*, sans avoir toujours la passion du bien général. Les affaires du pays sont faites avec des passions, avec la partialité, les menées et les espérances des partis. Les intrigues personnelles absorbent tout, et ne permettent point de faire abstraction pour ne s'occuper que du bien du pays. On ne discute plus, on pérore, on dispute, et on combat par les conclusions les plus extravagantes et les plus opposées, et c'est ainsi que l'on prétend être inspiré pour le grand bonheur du pays, surtout depuis que tout le monde s'occupe à en faire le bonheur. Autrefois on ne connaissait que la *politique de l'État*, aujourd'hui on ne connaît que la *politique des partis.*

Que l'on pardonne cette digression presque involontaire en faveur d'une antique faculté de l'intelligence humaine, un peu surannée, il est vrai, indépendante de celle de l'esprit, de la raison, fondée sur la nature des choses, qui se plaît aussi à raisonner parfois pour son propre compte, puisque tout le monde aujourd'hui travaille pour son propre compte, non sans raison, mais toujours sans passion et sans nuances ambitieuses, ayant une couleur à elle, qui ne change pas, toujours avec le sentiment qui lui est propre, et qui est également éloignée, dans le fond

de sa pensée, de l'injustice et de la partialité. Que l'on excuse enfin cette divagation, et qu'on veuille se rappeler que c'est là le point de vue isolé d'un solitaire qui écrit, d'un solitaire qui voyage, et qui a cru pouvoir tracer ce tableau d'après nature, pour compléter, par la comparaison des faits, l'idée générale qu'il s'est proposé de donner du caractère national des Anglais, dont la passion de la politique est un des traits les plus remarquables. Revenons à notre thèse.

Si les Anglais, en général, n'aiment pas les amusements, le peuple ne s'amuse point non plus, pas même au centre des ressources de la capitale, au milieu de l'opulence du commerce qui occupe et enrichit les classes laborieuses. Le peuple anglais n'a pas besoin d'être amusé comme celui de Paris; il n'a pas même le temps de l'être : il est trop sérieux, trop occupé, trop fatigué de la corvée de sa journée, et par conséquent tout opposé à la mobilité d'une nation vive et turbulente. Son caractère austère et grave s'imprime à tout son être, à ses allures, à son pas d'affaires long et mesuré. En Angleterre, la classe laborieuse travaille pour s'enrichir; en France, on dirait que ce n'est que pour dépenser et s'amuser qu'elle travaille. Le peuple anglais ne voit de loin et de près que les richesses qu'il peut acquérir; il ne pense qu'à l'opulence et aux richesses qui l'entourent. Le peuple français, plus désintéressé et ne pouvant se passer de distractions, ne pense qu'aux amusements, et se borne à gagner ce qu'il lui faut pour vivre gaiement au jour la journée. Un marchand doit être égoïste par état; les Anglais le sont par goût et par caractère. Leur existence, c'est le commerce; leur ambition, c'est de dominer par le commerce sur le commerce. Mais comme l'égoïsme du commerce réduit en chiffres les facultés et le désir des amusements, ceux qui dirigent en grand les opérations du négoce, les vastes spéculations et les combinaisons des intérêts matériels

qui les absorbent, ont encore moins la disposition des plaisirs de la gaieté et des distractions de la sociabilité.

Examinés à la source de leurs impulsions et de leur origine même, tels paraissent être les traits principaux qui constituent la grande nationalité et la piquante originalité d'une nation forte et puissante par elle-même, imposante par les ressources immenses de son opulence et des richesses de son industrie qu'elle fait valoir dans des progressions toujours croissantes.

ARTICLE II.

GOUT MODERNE DES ANGLAIS POUR LES OBJETS D'ORIENT.

Variations dans le caractère d'une nation. — Changement de ses goûts.— Objets de mode et de goût à Londres. — Industrie orientale. — Magasins élégants remplis d'objets turcs, persans et chinois. — Monde magique de féerie orientale. — John-Bull devant le grand magasin de Lutgate-Hill. — Cours de géographie pratique mis à la portée du peuple, dans ses intérêts d'industrie. — Compte rendu en pleine rue des produits du commerce d'Orient. — Le chinois, le turc et le persan à l'ordre du jour. — Nouvelle direction de l'industrie. — Fabrique de meubles à la chinoise en papier mâché. — Comforts nouveaux de la vie domestique à la chinoise. — Boutons de papier mâché avec des peintures chinoises en miniature. — Fabricants devenus riches à force d'être Chinois. — Bazars orientaux.— Bazars français.— Tour chinoise transparente. — Grotte artificielle. — Tableaux optiques. — Combats navals. — Vues du Levant. — Jet d'eau au centre du bazar. — Illusions d'un climat d'Orient au sein de la métropole commerçante. — Bazar chinois au Pantechnicou. — Le Chinois vivant au milieu des productions de son pays. — Le Chinois éloquent dans son costume national. —Goût des Anglais pour des objets d'Orient réuni à celui des nouvelles inventions de destruction. — Galerie des modèles de la Société pour les progrès des sciences pratiques. — Modèle d'un canon à vapeur, instrument de guerre le plus destructif. — Expériences. — Résultats, effets terribles de destruction. — Bateaux à vapeur de guerre d'une construction particulière avec des pièces d'un calibre monstrueux. — Génie pratique des Anglais réuni aux combinaisons d'un génie destructeur.

On a observé, au commencement du chapitre IV, que le caractère d'une nation est sujet à des variations et modifications qui dépendent de la nature de ses relations, et des événements qui marquent les différentes époques de son histoire, des transitions de ses idées, des intérêts de son industrie mercantile et des combinaisons domi-

nantes qui l'occupent. On a observé que les Anglais d'aujourd'hui ne sont plus tels qu'ils étaient il y a trente ans, sans changer pour cela le fond d'un caractère aussi prononcé que celui qui les distingue.

Ces changements accessoires en apparence, mais importants pour l'impulsion qu'ils impriment à la masse, s'opèrent souvent dans le goût d'une nation comme un objet de mode qui s'attache de préférence à telle ou telle forme. Il envahit le domaine de la conception dans l'empire du goût, et ressemble à un vertige qui saisit les esprits à la seule vue d'une nouveauté frappante ou qui n'est faite que pour frapper.

C'est ainsi qu'aujourd'hui on ne peut à Londres rien concevoir de beau, en fait d'objets de mode et de goût, qui ne soit marqué aux formes bizarres et aux couleurs tranchantes de l'imagination grotesque des Orientaux, comme pour répondre, dans les arts de l'industrie, aux rêves du moderne romantisme de la poésie de nos jours. Ce n'est pas l'ancien intérêt de curiosité pour les objets d'Orient; c'est la nouvelle mode, c'est le goût du jour qui rendent si attrayante, si passionnée l'industrie orientale. C'est ainsi que dans les magasins les plus élégants de Lutgate-Hill, du Strand et de Regent-Street, on ne distingue dans l'effet optique de l'éclairage éblouissant du soir, calculé pour relever les objets qu'on veut rendre saillants, que des châles turcs et persans du prix de quatre cents guinées, des vases gigantesques de porcelaine du Japon, des étoffes modernes à fleurs chinoises, le tout éclairé de flots de lumière, entouré d'ornements d'or et d'argent, de perles fines et de pierres précieuses de l'Orient. Tous ces objets brillent avec éclat et resplendissent comme pour ternir les rayons du soleil que font déjà pâlir les brouillards de la métropole, afin de ne paraître dans leur richesse que pour transporter tout Londres, éclairé au gaz enflammé des Anglais, dans le

monde magique d'une féerie orientale qui embrasse l'imagination la plus occidentale.

Une foule de curieux, grossie par la présence de John-Bull lui-même, stationne devant ces magasins, occupée à s'expliquer réciproquement les dessins des étoffes et les objets de luxe d'un ciel inconnu. C'est un cours de géographie pratique mis à la portée du peuple, c'est un compte rendu en pleine rue des produits du commerce de l'Orient, exposés aux fenêtres des magasins. Le seul arrangement de celui de Lutgate-Hill, connu pour un des plus riches de Londres, avec ses salons, ses tapis de Perse à cent jusqu'à deux cents guinées la pièce; ses glaces tout autour des lambris et au plafond, ses lustres, ses colonnes de marbre et ses vases du Japon d'une taille extraordinaire, a coûté vingt mille livres sterling. C'est enfin un cours de géographie fait pour éclairer le peuple sur l'intérêt de son industrie et allumer un nouveau faisceau de lumière plus brillant que les flots de gaz enflammé qui éclairent la Grande-Bretagne dans toute son étendue insulaire, jusque dans les ruelles et les minces boutiques des villages les plus isolés; tableau intéressant, plein d'attrait pour le grand public, exposition instructive pour le peuple qui s'y met au courant de l'histoire du jour, de celle du goût, des impressions et des sensations les plus modernes, les plus analogues aux discussions des intérêts publics qui se traitent dans les chambres.

Jamais on n'a été plus Chinois, plus Turc et plus Persan, jamais on n'a eu plus de sympathie qu'aujourd'hui pour les goûts orientaux, depuis les bords de la mer Pacifique qui forme le passage de l'Asie à l'Amérique, avec les stations intéressantes qu'offrent les îles qu'elles renferment et les ardeurs du climat persan, jusqu'aux flèches et coupoles dorées des mosquées du Bosphore, jusqu'aux côtes verdoyantes de l'Asie Mineure. Tout, au milieu de

Londres, cherche à briller aux couleurs vives de l'Orient, tout y semble aspirer à aller au-devant des rayons du soleil qui s'élève plus tôt sur ces contrées que dans l'Occident, qui y brille d'un éclat qu'on lui envie, et dont on est privé par les brouillards qui couvrent la capitale de l'industrie.

C'est cette industrie qui a pris une direction nouvelle; c'est elle qui a créé un goût moderne et enflammé, une ambition nouvelle. Depuis que les dames ont cessé de se coiffer à la chinoise, on fabrique à Londres et dans le pays des étoffes à la chinoise, pour en répandre davantage le goût, afin de draper le beau sexe tout en entier d'habillements orientaux, et les faire admirer dans les formes de la beauté anglaise comme l'emblème du beau dans le sentiment qui touche le plus le cœur le moins sensible. On a établi des fabriques de papier mâché dans l'intérieur du pays, dans les districts manufacturiers tels que Birmingham et Manchester, où l'on confectionne des meubles, des tables, des tabourets, des paravents, des écrans, des plateaux ornés de peintures, de vues de jardins, de ponts, de villes, de villages, de fleurs, d'oiseaux et d'arabesques chinois, richement coloriés et dorés. Ces objets sont destinés à meubler les boudoirs des familles élégantes et à les entourer des tableaux d'un pays qu'on leur inspire le désir de connaître de plus près, pour rendre le bonheur de leur vie domestique confortable à la chinoise.

On ne se contente pas d'entourer ainsi les beautés anglaises de tout ce qui est beau en Orient. Les hommes mêmes ne veulent plus être boutonnés qu'à l'orientale pour aller à la chasse. Avec le bon sens des Anglais et la profondeur de leurs conceptions utiles, à côté des fabriques de meubles chinois, de tables, de paravents qui se vendent jusqu'à quarante guinées la pièce, on a créé des manufactures de boutons de papier mâché. On les orne

de peintures en miniature représentant des chiens et des oiseaux chinois, boutons que l'on vend au poids de l'or, en raison de l'empressement avec lequel les gens du suprême bon ton achètent ces nouveaux objets de goût et de luxe qu'ils payent cinq et six shillings la pièce. Déjà les fabricants s'enrichissent à force d'être Chinois, et déjà ils surpassent les Chinois mêmes qui ne se doutent pas, à l'extrémité orientale de l'Asie, du concours dangereux dans lequel on les surpasse à l'extrémité de l'Europe occidentale.

Les étalages des marchandises orientales aux devantures des magasins sont faits pour attirer le peuple et l'avertir des besoins du goût moderne. Mais il y a d'autres magasins, véritables et vastes expositions, semblables aux étalages d'une grande foire, où l'on transporte les visiteurs et les acheteurs dans le pays même dont on vend les productions. Ce sont les *bazars orientaux*. Il y en a une grande quantité dans les différents quartiers de Londres. Il y en a sous le nom de *bazar de la Reine*, sous celui de *bazar français :* ce dernier se trouve dans la rue du Strand. On y voit flotter, au haut de l'édifice, le drapeau français aux couleurs tricolores, surmonté du drapeau anglais. C'est l'emblème de l'alliance des deux nations réunies dans les intérêts de l'Orient; c'est la courtoisie du Français établi comme étranger à Londres, qui se place sous les auspices du pavillon dominant de son allié, pour s'associer modestement au commerce du Levant.

Ce bazar est à deux étages : une grande tour chinoise transparente, au milieu de laquelle le culte oriental (consultant l'histoire des Romains, pour être bien éclairé) entretient un feu de vestale, est le premier objet qui frappe en entrant au magasin-bazar, dont l'avenue se trouve disposée au rez-de-chaussée. On remarque d'un côté de l'entrée un escalier illuminé au gaz et qui des-

cend dans une grotte où l'on se voit entouré, comme par un coup de baguette magique, d'une chambre obscure, dans un souterrain de rocher artificiel, garni de tableaux optiques qui représentent des scènes maritimes, des combats navals et des vues du Levant; de l'autre côté de l'entrée du bazar, un escalier conduit au premier étage, et transporte le voyageur du domaine de la féerie au milieu d'un aspect riant et varié de marchandises de toute espèce étalées avec art, et qui se multiplient à l'infini dans le reflet des glaces qui les entourent. Une roulette indique les chances du bonheur et du malheur dans les régions de l'Orient. Une jeune personne élégante, image de la fortune personnifiée, assise sur une estrade, la tient devant elle sur une table entourée de fleurs, et invite les passants à tenter la fortune au moyen de la modeste mise d'un shelling. Ceux qui pourraient s'échauffer en jouant, par les pertes que la mauvaise fortune leur ferait éprouver, sont à portée de se réconforter auprès d'un jet d'eau disposé au centre de ce nouveau bazar. Ce jet d'eau est arrangé à l'orientale, entouré de coquillages, de mousse et de plantes aquatiques, et fait jaillir avec éclat une eau limpide qui n'est pas celle de la Tamise, et qui retombe en poussière liquide dans le bassin gigantesque de marbre oriental qui l'entoure. C'est ici que déjà on se rafraîchit au milieu de Londres avant même d'avoir éprouvé les chaleurs de l'Orient; c'est ici qu'on se rafraîchit des ardeurs d'un climat dont on transporte avec complaisance les illusions au sein de la métropole de l'industrie et du commerce.

L'étalage de ce magasin-bazar est calculé pour faire goûter au monde élégant les charmes et les comforts du luxe de l'Orient, en éloignant tout ce que la mollesse de l'indolence et l'influence du climat auraient de désagréable, afin de ne lui faire sentir que ce qu'il y a de plus attrayant et de plus rafraîchissant dans une existence orientale.

Mais il ne suffit point de nourrir ce goût moderne dans les bazars artificiels de l'Occident, il faut voir le bazar véritablement chinois dans le Pantechnicon, pour contempler l'Orient dans la Chine même; il faut voir ce Chinois tout vivant au teint basané, au nez aplati, aux yeux inclinés, pour avoir une idée de tout ce que la mode a de plus intéressant et de plus piquant; il faut voir ce Chinois installé au milieu des productions de son pays, de riches étoffes de soie à fleurs brodées d'or et d'argent, resplendissantes des couleurs les plus variées, de boîtes, de paniers, de tableaux, de tapisseries à grands dessins, à côté de l'encre de la Chine, de papier transparent pour peindre à la nouvelle manière orientale, de couleurs, de pinceaux depuis les plus larges jusqu'aux plus minces, comme pour fixer sur-le-champ à coups de pinceau les impressions pittoresques que l'on reçoit; il faut l'entendre dans son langage éloquent, moitié chinois, moitié anglais, recommander la supériorité de ses marchandises; il faut enfin le voir, ce Chinois, dans son costume national, en robe large de soie bigarrée, dans ses bottes pointues qui ne se sont point usées dans son long voyage par terre et par mer, depuis qu'il a quitté sa patrie lointaine, devenue si chère et si attrayante aux Anglais par le goût du jour d'une mode dont le suprême bon ton a conçu toute la vaste tendance!

Il ne suffit point d'avoir visité l'Orient au sein de Londres, il faut remarquer que ce goût se joint d'une manière ingénieuse à un autre goût moderne qui est celui des nouvelles inventions des moyens de destruction et des expositions de modèles de machines applicables à toutes les circonstances, et toutes les combinaisons des hautes conceptions de l'intelligence humaine, pour opérer des réformes radicales dans le bonheur des peuples.

C'est encore au Strand, l'une des rues les plus peuplées de Londres, en face du bazar français, qu'il y a une expo-

sition de modèles, ouverte au public tous les jours et toute la journée, connue sous le nom d'exposition d'Adélaïde, ou galerie de la société pour les progrès des sciences pratiques, comme si l'on avait placé les conséquences du goût à côté de la cause qui l'a fait naître.

On y remarque, au milieu d'une collection de modèles ingénieux, utiles et pratiques, l'invention de M. Perkins. Ce modèle est calculé pour servir d'instrument de guerre le plus destructif que l'on ait jamais imaginé. On l'appelle communément, dans la traduction française, *fusil à vapeur* (steam gan); mais il ne remplit aucune des conditions de cette arme, car il n'est pas portatif, et son appareil, avec la culasse d'un canon, ne répond nullement à la dénomination de fusil. C'est un canon de fer très-allongé; il peut être chargé en quatre secondes de soixante-dix balles auxquelles on imprime une force de tir excédant d'un quart celle de la poudre à canon. Une charge pareille a été lancée, à une distance considérable, contre un bouclier d'airain de deux doigts d'épaisseur, que l'on montre pour faire voir les profondes empreintes que les balles y ont laissées. En chargeant consécutivement ce canon à mitraille de biscaïens ou de simples balles, on obtient le résultat de tirer quatre cent vingt balles dans une minute, ou vingt-cinq mille deux cents projectiles dans une heure. Le modèle est fixé, pour plus de sécurité, dans la salle où il est exposé, sur un point et une direction donnés. Employée comme instrument de guerre, la pièce peut être placée sur un affût et recevoir toutes les directions possibles, tant pour plonger d'en haut que pour tirer d'en bas, perpendiculairement, semblable à un rayon d'eau lancé par une pompe à feu que l'on manie à volonté. Dirigé contre un régiment, il a été calculé que ce terrible instrument de destruction le renverserait en dix minutes. La vapeur est produite par un procédé particulier, et l'appareil, qui doit être très-simple, est dérobé à

la vue des spectateurs et placé sous le plancher de la salle dans un vaste souterrain où il se trouve établi.

Pour attirer le public curieux et spéculer sur le revenu du prix d'entrée, un shelling, que l'on paye en visitant l'établissement des modèles, les expériences du canon sont répétées à chaque heure de la journée devant une grande foule de spectateurs. On n'emploie dans ces expériences qu'une faible partie de la vapeur requise pour charger la machine à balles. La détonation qu'elle produit est étourdissante : celle de toute la charge serait terrassante et ne pourrait avoir lieu dans la salle sans ébranler l'édifice.

Il faut ajouter à cette collection de modèles d'invention le nouveau genre d'armement des bateaux à vapeur de guerre construits d'après une méthode particulière dans les chantiers de la marine royale de Woolwich, près de Londres, de la force de trois cents chevaux, à deux machines à compression, armés de pièces d'un calibre inusité jusqu'à présent, celui de quatre-vingt-quatre livres, établies sur la proue, et destinés, en temps de guerre, à remorquer, contre les vents contraires, les plus grands vaisseaux de ligne de cent vingt canons, partout où le besoin des opérations navales pourra motiver des mouvements accélérés, ou à transporter des troupes de descente. Ces grandes entreprises d'industrie guerrière, réunies à la passion du goût moderne des Anglais pour les objets de l'Orient, et à celle des nouvelles inventions de destruction, on trouvera que leur génie pratique, qui se manifeste si évidemment dans les affections mêmes de la mode du jour, n'exclut point les calculs des combinaisons d'un génie destructeur. Ces productions sont exposées à la vue du public, à côté de celles de l'industrie orientale, comme pour prouver la puissance des forces matérielles d'une grande nation.

IV.

ESQUISSE DE LONDRES,

OU EXPRESSION DE LA CIVILISATION ANGLAISE,

PRÉCÉDÉE D'UN

APERÇU HISTORIQUE DE LA CAPITALE.

ESQUISSE

DE LONDRES,

OU EXPRESSION

DE LA CIVILISATION ANGLAISE.

CHAPITRE V.

PREMIÈRE PARTIE.

Aperçu historique. — Monuments anciens et modernes. — Établissements publics. — Richesse et grandeur de Londres.

ARTICLE Ier.

APERÇU HISTORIQUE DE LA CAPITALE DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'AUX TEMPS MODERNES.

HISTOIRE DES PEUPLES ET HISTOIRE DES VILLES.

Psychologie des siècles. — Physionomie authentique des siècles. — Psychologie des peuples. — Monuments antiques des cités. — Origine des peuples et des villes. — Origine de Londres. — Principaux événements de son histoire.

L'histoire ancienne des hommes et des peuples qui sont autant d'individus, a besoin des images du passé et des prestiges de la distance pour attacher et fixer fortement nos pensées. Le voile d'un passé bien reculé

couvre le grand jour du soleil et la lumière de ce qui fut le présent, dont les développements trouvèrent leurs conséquences dans le contact d'un avenir depuis longtemps consommé. Les *vices* du temps sont dans les passions des hommes; le beau dans son accomplissement et dans l'idéal, et les illusions, éléments du beau, ne s'évanouissent, pour trouver ce qu'elles peuvent avoir eu de vrai et de positif dans leur principe, que devant les faits irrécusables des grandes actions des hommes et des peuples, devant la vertu seule qui s'élève au-dessus du souvenir des temps : c'est la *psychologie des siècles.*

L'histoire ancienne des villes a ses monuments qui portent les traces incontestables du caractère des temps qui les ont fait naître; c'est la *physionomie authentique des siècles.* Elle atteste, sans commentaire, les vicissitudes dont ces monuments ont été les témoins austères; elle retrace les jours néfastes des malheurs et les époques tranquilles du bonheur; elle prête à de profondes études sur l'esprit des temps, et marque les traits de la physiologie des peuples; et par les souvenirs de leur bonheur et par ceux de leurs malheurs, pour achever le tableau de leur destinée, elle prépare aux vastes méditations qui pourraient faire l'objet de l'étude approfondie de la *psychologie des peuples.*

Les antiques monuments des cités sont les archives les plus incontestables que l'on puisse consulter, pour remonter à l'origine de leur histoire, en les interrogeant sur les événements dont ils ont été les témoins. Là où manquent ces monuments et ces données, la tradition seule, dans le vague de ses récits romantiques, la fable même dans ses allégories, peuvent suppléer à leur lumière et dissiper les ténèbres, comme ces pâles rayons du soleil qui percent à travers d'épais nuages,

L'origine de chaque peuple a ses traditions fondées sur des événements plus ou moins vrais dans l'idiome de

leur langage allégorique; celle des villes les plus anciennes n'a pas moins ses récits fabuleux qui tiennent à la tendance, au merveilleux de l'humanité dans son enfance.

L'origine de Londres ne manque point d'être entourée des fables les plus extravagantes. Elle est placée dans le vague de ces temps reculés où la sténographie était loin encore de fixer le récit des événements dans la vérité de leurs faits immuables, pour les transmettre au jugement sévère des temps à venir.

L'époque de la fondation de Londres remonte à des temps très-reculés, même avant l'ère chrétienne : elle se perd dans le vague des siècles que le flambeau de l'histoire n'a point pénétrés. Son tableau historique est aussi grave et aussi sombre que la physionomie âpre et sévère des murailles crénelées de la Tour de Londres, représentant lugubre de son histoire du moyen âge, et dont la Cité, qui renferme ce monument significatif, semble encore porter le deuil qui couvre d'un crêpe de vapeur ses anciennes maisons industrielles.

On essayera de tracer ici les principaux errements de l'histoire de Londres, dans l'ordre des événements successifs que les siècles ont vus passer dans son enceinte, depuis sa fondation jusqu'aux temps modernes. L'aperçu de ces événements a été tracé d'après l'autorité des chroniqueurs qui les ont consignés dans leurs écrits. Les détails qu'il présente pourront servir d'intelligence à l'origine des monuments anciens que renferme l'enceinte de la vaste métropole.

FONDATION DE LONDRES ET DOMINATION DES ROMAINS.

La fondation de Londres peut être attribuée avec quelque probabilité aux Celto-Bretons. Ils choisirent

pour l'établissement de leurs villes des emplacements propres à être fortifiés et défendus par les localités mêmes du terrain. Londres, dans sa position naturelle, était protégée du côté du nord par un marais et par une vaste forêt qui, jusqu'au règne de Henri II, fut renommée par la quantité de bêtes fauves et de gibier qu'elle contenait. On en voit encore les traces dans ce qu'on appelle aujourd'hui Enfield-Chase, Henault et Epping-Forest. Les hauteurs où se trouvent la Tour (Tower-Hill), et les marécages qui s'étendaient depuis Waping jusqu'au comté d'Essex, bornaient la ville du côté de l'est. Au sud, on ne pouvait y aborder que par la Tamise et les marais du comté de Surrey; à l'ouest, elle s'étendait jusqu'aux lacs que formait le ruisseau nommé Fleet-River. Ces lacs, d'après d'anciennes traditions, étaient jadis navigables jusque près de l'église de Saint-Pacras.

Il est rare de trouver des données certaines sur l'étymologie de la plupart des anciennes villes, noms que créa souvent le hasard, ou dont la signification primitive a été défigurée par les corruptions des traductions et par leur passage dans les divers idiomes qui se sont formés dans le cours des siècles. L'étymologie du nom de la métropole de l'Angleterre semble toutefois trouver son explication dans les localités mêmes de sa position géographique.

Selon l'opinion la plus accréditée, l'origine du nom de Londres, qui a fait l'objet de tant de savantes discussions, paraît dériver de la langue des Bretons, ses premiers habitants connus. Or, le nom antique *Llyn-Din,* par lequel la Cité fut désignée, signifie « ville ou fort sur le lac. » Llyn est un mot celtique qui veut dire étendue d'eau. La réunion de ces deux mots, comparée à l'ancienne localité de la ville, paraît ainsi en effet avoir donné lieu à la formation du mot Londres, en anglais *London.*

Mais ce nom a éprouvé bien des variantes avant d'avoir été articulé tel qu'il l'est aujourd'hui.

Tacite qui, déjà de son temps, représente la cité de Londres comme une ville célèbre par son commerce, l'appelle, d'après le nom que les Romains lui avaient donné, *Londinium* et Colonia Augusta. Ammien-Marcellin, qui écrivait sous Julien l'Apostat, l'a nommée Augusta Trinobantum, parce qu'elle était la capitale des Trinobantes, peuple des comtés d'Essex et de Middlesex; il en fait mention comme d'une ville ancienne appelée autrefois *Londinium*, et *Augusta* au moment où il écrivait. Les Saxons enfin lui donnèrent différentes dénominations, telles que Lunden-Ceaster, Lunden-Berig, Lunden-Wic, et le savant Bedo l'appelle *Londinia.*

Les Iles Britanniques ont été connues très-anciennement par la richesse de leurs mines et surtout par l'exploitation du minerai de l'étain, sa grande abondance et son gisement à la surface de la terre dans beaucoup de localités. Cette facilité de l'exploiter invita de bonne heure les habitants de la vieille Albion à faire de cet utile métal une des branches les plus importantes de leur commerce dans sa naissance même. Les principales mines d'étain étaient situées et le sont encore dans les comtés de Cornouailles (*Corn-Wall*) et de Devon. Cette exploitation remonte jusqu'à l'époque la plus reculée de l'histoire du pays. Il est constaté d'ailleurs qu'Hérodote, qui vivait 450 ans avant Jésus-Christ, désigne les Iles Britanniques sous le nom symbolique de *Cassiterides*, qui signifie en grec *kassiteros*, étain, dénomination qui vient à l'appui des notions indiquées.

On a tout lieu de croire que les Phéniciens ont été les premiers commerçants qui soient venus trafiquer avec les Cornubiens, habitants de la Cornouaille, attirés par l'importance de leurs produits métalliques.

Ce qu'il y a de certain, quant à l'origine de Londres,

c'est que les ruines d'un grand nombre d'anciens monuments que renferme la partie de la ville qu'on appelle Cité, attestent l'occupation de cette capitale par les Romains, sans qu'elle ait eu le titre de colonie. On y a découvert, à différentes époques, des antiquités, des mosaïques, des pavés, des médailles, des anneaux, des pénates, des vases de terre, des urnes, et bien d'autres objets dont se servaient les Romains. Le vaste musée britannique à Londres a réuni les plus curieux, découverts dans l'enceinte de la cité même.

L'histoire fait mention à plusieurs reprises, dès l'invasion des Saxons, d'une fameuse pierre nommée *London Stone;* elle fut regardée comme une colonne milliaire des Romains, et on lui donna plus d'importance encore en la considérant comme le *Milliarum aureum* de la Bretagne, et qui servait à compter toutes les distances sur leurs routes. Une vénération superstitieuse entourait la mémoire de cette pierre. On croyait que la sûreté et l'état prospère et florissant de la Cité étaient attachés à sa conservation. Cette pierre, autrefois profondément entrée dans la terre, et très-élevée en même temps, était soutenue par des barres de fer. Avec la tradition superstitieuse les barres de fer ont disparu, et l'action des temps a presque effacé ce monument intéressant de l'antiquité. Aujourd'hui il n'en reste qu'un fragment de la dimension d'une bombe qu'on a eu soin d'enchâsser dans une pierre de construction placée dans le mur du sud de l'église de Saint-Swithin qui se trouve dans Canon-Street vis-à-vis de l'endroit qu'occupait autrefois le monument.

Les limites de la Cité paraissent avoir marqué celles de l'antique ville de Londres, avant que la Tamise eût été contenue dans ses rives actuelles. C'est une entreprise que les antiquaires les plus savants attribuent aux Romains. D'après l'itinéraire d'Antonin, quinze voies romaines établissaient les communications avec la Bretagne; parmi

elles, sept aboutissaient à la capitale que les Romains regardaient déjà à cette époque reculée, vu son importance, comme la métropole de l'île. Aussi servait-elle, sous les empereurs, de résidence au gouverneur général de la Bretagne.

La ville fut régulièrement fortifiée par les Romains, et entourée de murailles qui s'étendaient depuis l'emplacement actuel de la Tour, où se trouvait un petit fort, vers le nord jusqu'à Aldgate. Elles se réunissaient à Ludgate, en se dirigeant vers le sud, pour aboutir à la Tamise, bordée, sur une distance de plus d'un mille, également de murailles qui se terminaient par le petit fort susmentionné. Leur circonférence extérieure était d'environ deux milles ; elles renfermaient un espace de près de 500 acres. Quinze fortes tours flanquaient ces murailles de distance en distance et s'appuyaient à des bastions, dont on voit encore des restes dans Church-yard, Crepple-gate, et dans le hall des barbiers-chirurgiens. On conclut, d'après les débris nombreux qui ont été retirés de la terre, que le cimetière de Londres, sous les Romains, était dans le voisinage de Spitalfields et de Goodmandfields. Les Romains avaient aussi un specula ou tour de vedettes, au nord de Barbican, et quelques ouvrages extérieurs à l'ouest d'Old-Bailey, dont on découvre encore les ruines dans Seawall-Lane. On croit aussi que le tertre élevé de Printing-Square fut fortifié par les Romains.

Ces détails suffiront pour donner une idée de la physionomie de Londres sous la domination romaine. A peine ces conquérants eurent-ils quitté l'île, dans le cinquième siècle, que cette capitale redevint la ville des Bretons.

PREMIÈRE DOMINATION DES CHRÉTIENS, ET TEMPS MODERNES.

Avant d'exposer les sommaires des faits historiques de

cette longue période de l'histoire d'Angleterre, en tant qu'ils peuvent se rapporter à celle de sa capitale, on indiquera ici, comme une chose digne de remarque, pour le résumé général des événements, l'impulsion que les premières conquêtes des chrétiens ont donnée aux Bretons, l'influence qu'elles ont exercée et la réaction qu'elles ont produite dans les manifestations de leur développement jusqu'aux temps modernes. C'est une circonstance d'autant plus importante qu'elle caractérise l'origine de la nationalité anglaise dans l'expression de sa civilisation.

Il y a maintenant près de mille quatre cents ans que quelques fils cadets de chefs de tribu, accompagnés d'un certain nombre d'hommes audacieux, quittèrent les côtes verdoyantes du Holstein, débarquèrent à l'île nébuleuse d'Albion, vainquirent les Bretons, chassèrent les Romains et fondèrent de petits royaumes, du sein desquels sortit celui d'Angleterre. Cet État, affaibli dans la suite par des troubles intérieurs, par les disputes de succession et les invasions des Danois, devint, au milieu du onzième siècle, la proie des Normands, qui apportèrent en Angleterre le système féodal, établi déjà alors dans tout le reste de l'Europe. Ils l'introduisirent parmi les Saxons vaincus avec une rigueur extrême.

C'est depuis cette époque que l'on peut suivre distinctement la réaction de l'ancien élément saxon contre le système normand ou français, que ces nouveaux conquérants avaient imposé au pays avec tant de violence. Dans toute l'histoire d'Angleterre, le désir de réprimer le système féodal, de se détacher de tout ce qui se rapportait aux Normands et de faire prévaloir le principe antérieur d'indépendance saxonne, se manifeste comme une vérité nationale qui perce partout. Cet élément germanique, identifié au sol anglo-saxon, a gagné dans les derniers temps une grande prépondérance par le bill de réforme qui anéantit la suprématie politique des grands propriétaires

de biens-fonds, successeurs des barons normands. Et cette grande mesure, il est curieux de l'observer, a été obtenue par un des descendants du petit nombre de ces anciennes familles de véritable noblesse saxonne qui se soient conservées encore en Angleterre, par le père de la réforme, le lord Grey, antérieurement lord.

Selon la chronique saxonne de 457, Londres servit de refuge aux Bretons après leur défaite par Hengist. L'an 532, Mordred y fut couronné, et environ cinquante ans après, la ville devint la capitale du nouveau royaume d'Essex, fondé à cette époque. Les Saxons de l'est convertis au christianisme, elle devint le siége d'un évêque.

Dans les années 610 et 616, on jeta les fondements de l'église de Saint-Paul et de l'abbaye de Westminster. Sous le régime de l'heptarchie saxonne, Londres devint la proie de la peste et des flammes.

Le roi Egbert réunit les différents royaumes dont se composait la domination bretonne dans l'île, et le roi Athelstan, qui succéda à Édouard l'ancien, en 925, fit bâtir un palais dans la capitale.

Viennent les dévastations des Danois qui pillèrent et saccagèrent la ville à plusieurs reprises. A l'avénement du roi Canut, elle avait réparé ses désastres, et elle jouit d'un état de prospérité toujours croissante jusqu'à la conquête de l'Angleterre, par les Normands.

C'est à la suite d'une défection du clergé, qui prêta serment de fidélité à *Guillaume*, au village de Beck-Hamstead, que les magistrats de Londres et une partie de la noblesse furent obligés de se joindre au clergé, pour inviter le conquérant à accepter le titre de roi d'Angleterre, qu'il prit à son couronnement à l'abbaye de Westminster.

Ce fut ce prince qui, peu de temps après son avénement, octroya aux citoyens *une charte* par laquelle il leur garantit le maintien de leurs anciens droits, déjà an-

ciens alors. Cette charte est écrite en beaux caractères saxons et se trouve précieusement conservée dans les archives de la Cité. Peu de temps après, en 1087, Guillaume y fit construire un fort nommé *White-Tower*, qui devait le garantir à son tour de toute agression, ne comptant pas beaucoup sur la fidélité de ses nouveaux sujets.

Les successeurs de Guillaume s'étant rendus odieux par leurs actes arbitraires, leurs usurpations et leurs exactions, pour diminuer la haine qu'ils avaient fait naître, concédèrent à la Cité de nouvelles chartes qui confirmèrent tous ses anciens priviléges et en accordèrent même de nouveaux. Le gouvernement civil de Londres prit une forme différente. Le titre de *Portrève*, qui appartenait au premier magistrat de la Cité, fut changé en celui de *baillif* qui bientôt fut remplacé par celui de *Lord-mayor*, dérivé de la langue normande. Les citoyens, devenus indépendants du contrôle de la cour, entrèrent en possession du pouvoir municipal. Sous le règne de Henri Ier, la Cité obtint encore un accroissement important d'autorité par l'extension de sa juridiction sur tout le comté de Middlesex, avec le pouvoir de désigner le shérif de ce comté. Le roi se réserva la seule faculté de nommer le premier magistrat et les autres principaux officiers de la Cité. C'est ainsi que l'élection du lord-maire et des shérifs, qui se fait par le peuple, est encore aujourd'hui soumise à l'approbation de la couronne.

Édouard Ier divisa la ville en vingt-deux quartiers; deux seulement y ont été ajoutés depuis, ce qui prouve l'étendue des quartiers en proportion de celle de la ville. Chacun de ces quartiers fut présidé par un magistrat que l'on désigna sous l'ancien nom saxon d'*Alderman*. Un certain nombre d'habitants de chaque quartier forma le conseil commun ou conseil de la ville, qui devait être consulté par les aldermen dans toutes les affaires publiques du

quartier, organisation qui, à quelques changements près, s'est conservée jusqu'à nos jours.

C'est surtout sous le règne du *roi Jean* que l'importance de l'administration civile de Londres s'accrut par l'influence qu'il accorda à la corporation, et qui, à de légères modifications près, s'est conservée jusqu'à présent. Il accorda des *chartes nouvelles* à la ville, donna aux barons de la Cité le droit de choisir le lord-maire, et de continuer cette dignité à la même personne ou à toute autre sur laquelle tomberait leur choix.

En 1212, le feu prit à l'extrémité du pont du côté de Southwark : trois mille personnes périrent dans les flammes ou dans les flots de la Tamise. *Le roi Jean*, ayant eu des démêlés avec le pape Innocent III, Londres se ressentit beaucoup de l'interdit que ce pontife avait lancé contre tout le royaume. Dans les désordres civils qui eurent lieu pendant les dernières années de son règne et où les habitants se rangèrent du parti des barons, le roi fut forcé de signer la *Magna Charta*. Elle stipula nommément que la Cité de Londres resterait dans la jouissance de ses libertés et de ses anciens priviléges. Ce document historique est précieusement conservé dans le musée britannique à Londres, et exposé aux regards du public.

En 1258, une famine terrible, occasionnée par le prix élevé des céréales, dévasta la capitale. D'après les chroniques d'Evesham, 20,000 personnes moururent de faim dans la seule ville de Londres. Les famines se succédèrent de 1314 à 1317, par le prix élevé des denrées. Quelques auteurs contemporains ont tracé le tableau de ces calamités avec une vérité effrayante.

Deux nouvelles chartes furent encore accordées à la Cité par *Édouard III*; la première confirma ses anciens priviléges et y en ajouta de nouveaux; par la seconde, le roi concéda à perpétuité aux citoyens de Londres le

bourg de Southwark. Il ajouta enfin au titre de *maire* (mayor) la distinction féodale de *lord*, seigneur.

En 1348 et durant les années suivantes, de sombres pages viennent remplir les annales de la capitale. Une peste affreuse, apportée de l'Inde, dévasta Londres et étendit ses ravages sur toute l'Europe. Les cimetières de la ville ne suffirent plus pour recevoir les morts : de nouveaux terrains furent assignés hors de la ville pour les ensevelir. Celui qui est occupé aujourd'hui par Charter-house, servit de sépulture à plus de 50,000 victimes de cette terrible contagion. Elle recommença avec plus de force encore en 1361, où plus de 2,000 personnes succombèrent dans l'espace de deux jours.

En 1380, sous le règne de *Richard II*, un acte du parlement imposa tout habitant du royaume, homme ou femme au-dessus de quinze ans, à la capitation. Cet acte devint la cause de l'insurrection la plus violente que la monarchie ait jamais éprouvée. La révolte fit beaucoup souffrir la capitale, et menaça pendant trois semaines de renverser le gouvernement. L'extrême rigueur avec laquelle le parlement avait exigé la taxe décrétée, et les vexations des collecteurs, y avaient surtout donné lieu. L'émeute éclata d'abord dans le comté d'Essex, et se répandit dans les comtés voisins, particulièrement dans celui de Kent.

Ce fut là qu'un forgeron nommé Watt-Tyler, soutenu par les rebelles, se mit à leur tête et s'avança sur Londres. Le 10 juin 1381, les masses armées accourues de tous les côtés, et que Tyler passa en revue à Blackheath, formèrent une force de cent mille hommes. Entrés à Londres, les mutins saccagèrent la capitale, délivrèrent les prisonniers, brûlèrent le palais de l'archevêque à Lambeth, les livres, les registres et tous les papiers, mirent le feu à différents autres endroits, traînèrent dans les rues le trésorier sir Robert Hales et Simon Sidburq, ar-

chevêque de Cantorbéry, et lord chancelier, et leur tranchèrent la tête.

Le jeune roi Richard, alors âgé de quinze ans, se rendit à leur rencontre : il leur promit de redresser tous les griefs dont ils se plaignaient. Cette promesse les ayant rassurés, ils se retirèrent. Mais Watt-Tyler resta à Londres avec une grande partie de ses adhérents, et il continuait à piller les gens riches, à les décapiter au milieu des rues et à délivrer les criminels des prisons de Fleet et de Newgate, sous prétexte de réformer les abus. Marchant de crime en crime, les rebelles avaient déjà décidé le meurtre de tous les hommes de justice et des personnes illustres qui avaient eu le moindre rapport avec l'Échiquier, et même de tous ceux qui savaient écrire, quand le roi, accompagné de quarante cavaliers seulement, alla trouver Watt-Tyler, entouré de 20,000 de ses partisans à Smithfield. L'insolence de ce rebelle ne connaissant plus de bornes, le roi ordonna au maire de Londres, sir William Walworth, de l'arrêter. Watt résiste ; le lord-maire le renverse d'un coup d'épée, et la suite du roi achève de le tuer en présence de 20,000 insurgés. Inspiré par cet acte de courage, le jeune roi, voyant les rebelles consternés, ne leur laissant pas le temps de revenir de leur étonnement et de se préparer à la vengeance, s'avance seul vers eux et leur crie : « Eh bien ! vous voulez tuer votre roi ; c'est moi qui serai votre capitaine et qui vous accorderai ce que vous désirez. » Se mettant à leur tête, le roi les conduisit à Saint-George's fields, où ils trouvèrent un millier de citoyens de Londres armés de toutes pièces et prêts à leur tenir tête. Frappés à ce nouvel aspect inattendu, les insurgés jetèrent leurs armes, implorèrent leur pardon et se dispersèrent immédiatement. Un grand nombre d'entre eux n'échappèrent pas au juste châtiment de leurs crimes.

Le règne de Henri VI vit encore éclater une insurrec-

tion nouvelle d'un caractère si alarmant, que les forces armées dont le gouvernement pouvait disposer ne suffirent point pour l'apaiser. Cette fois-ci, le duc d'York en fut l'instigateur, dans l'espoir de s'emparer de la couronne faiblement affermie sur la tête de Henri, sous prétexte de faire droit aux griefs et aux plaintes du peuple. Les insurgés, entrés à Londres, restèrent dans l'inactivité, après y avoir tué le lord trésorier, lord Say, et d'autres personnes de distinction. On finit par leur accorder un pardon général, et leur chef, Jack Cade, qui avait été attaché au duc et avait pris le nom de Mortimer, se sauva; mais ayant été découvert dans un bois, il y fut tué par le shérif chargé de l'arrêter.

Les règnes de Henri VII et de Henri VIII furent encore marqués par une calamité publique dont Londres eut à souffrir. Une maladie épidémique nommée la *suette* emportait en vingt-quatre heures les personnes qui en étaient atteintes. Sous ce dernier règne, Londres fut le théâtre des vengeances et des cruautés les plus inouïes. Après avoir secoué le joug du pape, tantôt se servant de ce prétexte pour se défaire des ultramontains, tantôt affectant de revenir vers les principes de l'église de Rome pour sacrifier ceux qui faisaient opposition à ses volontés, Henri VIII fit brûler sur le même bûcher les partisans de la réformation et ceux du papisme; la même hache abattit la tête du protestant et celle du catholique. Les citoyens les plus illustres périrent victimes innocentes d'accusations d'hérésie et de trahison, et la suppression des couvents de moines, qui fit naître des insurrections, donna lieu à de nouvelles vengeances, à de nouvelles cruautés.

Mais au milieu des scènes sanglantes dont Londres fut le témoin, des améliorations considérables eurent lieu dans la ville et les faubourgs. La police fut organisée; on construisit des aqueducs et des conduits; les avenues et les

rues furent élargies et pavées, et beaucoup de mesures utiles réglèrent l'approvisionnement de la capitale, afin de subvenir aux besoins de sa croissante population.

Sous le règne d'Édouard VI, les améliorations continuèrent, et la réforme s'étendit et se consolida. Ces progrès pour le repos et la tranquillité de ses sujets ne furent pas de longue durée. L'avénement de la reine Marie fut marqué par de nouvelles intrigues ultramontaines, qui commencèrent surtout à agiter les esprits à l'occasion du projet de mariage de cette princesse avec le roi d'Espagne. Ce fut le signal d'une insurrection violente qui éclata de toutes parts. La capitale n'était point restée étrangère au mouvement de sir Thomas Wyatt, et cette révolte ne fut comprimée qu'après avoir fait couler des torrents de sang et exécuté un grand nombre de protestants, brûlés vifs à Smithfield.

Le règne d'Élisabeth parut enfin; la persécution cessa et la réforme s'accomplit promptement. En 1560, la veille de la Saint-Barthélemy, des auto-da-fé eurent lieu. « On brûla, dit un ancien historien, dans le cimetière de Saint-Paul et autres endroits de la Cité, tous les crucifix, les images, les statues, les vêtements, les livres, les bannières, les châsses, la vaisselle, et tous les objets servant au culte catholique. »

En 1563, Londres fut de nouveau ravagée par la peste; plus de vingt mille personnes en furent victimes. L'année 1580, un tremblement de terre ébranla les églises, beaucoup de bâtiments publics et particuliers, et tua ou blessa un grand nombre d'habitants. En 1586, la conspiration de *Babington* fut découverte; elle avait pour but d'assassiner Élisabeth et de délivrer la reine d'Écosse, détenue dans sa prison depuis dix-huit ans, et qui finit ensuite ses jours si malheureusement.

Londres, dans ses vicissitudes continuelles, paraissait destinée à passer du malheur des insurrections à la cala-

mité des contagions, et de celles-ci aux conspirations les plus terribles. Le commencement du règne de Jacques Ier fut d'abord signalé par les ravages de la peste qui avait déjà si souvent dévasté la capitale; plus de trente mille personnes succombèrent à ce fléau. L'an 1604, un complot des plus horribles, inouï jusqu'alors, commença à se tramer : c'est celui qui est connu dans l'histoire sous le nom de *conspiration des poudres*. Le but de cette infernale conception était le rétablissement de la religion catholique : elle fut conduite avec tout le secret et toute l'habileté d'une intelligence consommée dans la perpétration des crimes les plus audacieux. Les conspirateurs ne regardaient la destruction du roi et du parlement que comme une mesure préliminaire nécessaire à la réussite de leurs desseins. Leur complot fut découvert par une circonstance fortuite : on s'empara des principaux moteurs et on leur fit subir la juste punition du crime atroce qu'ils avaient médité.

En 1609, la Cité de Londres obtint une étendue de pouvoir qui lui assura une nouvelle prospérité. Le roi lui offrit toutes les terres seigneuriales d'une grande partie de la province d'Olster en Irlande, qui était échue à la couronne, à condition que la Cité y fonderait une colonie anglaise. Elle accepta la proposition, et la colonie qu'elle établit fit des progrès si rapides, qu'en moins de sept mois on vit s'élever deux villes importantes et florissantes, celle de *Londonderry* et celle de *Coleraine*.

Le règne de Charles Ier fut marqué par des calamités de tout genre. D'abord à son avénement on vit reparaître la peste : plus de trente-cinq mille personnes furent enlevées à la capitale. Les oppressions d'un règne tyrannique qui pesèrent sur Londres, se joignirent à ce malheur et firent souffrir la capitale plus qu'aucune autre partie du royaume, par les commissions inquisitoriales de la cour et par l'effet d'un monopole qui détruisit son commerce.

Bientôt la métropole devint le théâtre de la guerre civile et le foyer d'où le parlement tira toutes ses forces pour la soutenir. En 1643, la Cité entière fut entourée d'un rempart en terre et défendue par des tranchées, des bastions et des redoutes, y compris le bourg de Southwark. En 1649, Londres vit s'accomplir l'acte horrible de la décapitation de son roi; elle eut lieu dans la rue qui passe devant Whitehall. L'an 1653, le protecteur Olivier Cromwell vint dissoudre le parlement à la tête de la force armée, et en 1660, Charles II fut appelé à restaurer la monarchie.

La peste avait tant de fois ravagé Londres, qu'il en restait encore de pénibles souvenirs, lorsque ce terrible fléau reparut avec une intensité qui surpassa tout ce que jusqu'alors on avait connu de mortalité de ce genre. Elle éclata en décembre 1664, et elle n'avait pas encore, en janvier 1666, cessé d'exercer ses ravages. On l'appela la *grande peste*. Elle atteignit son plus haut degré de force en 1665, et dès lors aucune précaution ne fut en état d'arrêter sa violence. Ce fléau avait pris naissance dans Westminster et les faubourgs de l'Ouest, et s'était bientôt étendu sur la Cité, au bourg de Southwark et à toutes les paroisses à l'est de la Tour. Le nombre des morts s'accrut dans une proportion effrayante, de cinq cents à huit mille par semaine. Le pauvre et le riche, l'enfant et le vieillard, l'orphelin et la veuve, tout fut confondu dans la même fosse, qui n'était qu'une immense excavation où toutes les victimes de la contagion étaient précipitées en commun et sans aucune cérémonie. Des familles entières, souvent les habitants de tout un quartier, disparurent en peu de jours. On ne voyait dans les rues dépeuplées que la désolation et la misère, et la nuit on ne rencontrait que des chariots qui transportaient les morts. Ils allaient lentement à la file les uns des autres, précédés d'hommes munis de flambeaux, qui poussaient, comme du fond des

sépulcres, ce cri déchirant et lugubre qui retentissait jusqu'au haut des maisons : « Descendez vos morts ! » Il existe encore dans la Cité bien d'anciennes murailles qui ont retenti de ces cris sinistres et dont le sombre aspect attriste si singulièrement les passants. Toutes les affaires publiques avaient cessé. L'herbe poussa au milieu de la bourse et dans les rues principales de Londres. La mort avait fermé les tribunaux et suspendu l'action de la justice. Elle présida au jugement de ses victimes et l'éternité prononça ses arrêts !

D'après les registres de mortalité dans les paroisses, il mourut de la peste dans cette seule année de désolation, 68,950 personnes; mais ce nombre est sans doute beaucoup au-dessous du véritable, et d'après d'autres documents, on ne saurait l'évaluer à moins de 100,000 victimes. Depuis cette terrible époque, qui paraît avoir épuisé tout ce qu'une maladie aussi contagieuse peut offrir de désolant, la peste n'a plus reparu à Londres; phénomène remarquable, lorsqu'on observe combien son retour avait été fréquent dans les siècles précédents, et que l'on consulte les registres mortuaires, qui attestent qu'il ne se passait que peu d'années où il ne pérît plusieurs personnes de la peste.

A peine commençait-on à respirer à Londres après la cessation du fléau dévastateur, que la capitale devint la proie d'un épouvantable incendie qui éclata le 2 septembre 1666. Un vent violent attisa le feu et prolongea les ravages de l'embrasement pendant quatre jours et quatre nuits ; ce ne fut que le cinquième jour qu'on parvint à s'en rendre maître. Les cinq sixièmes de la Cité furent dévorés par les flammes, et les ravages de l'incendie s'étendirent encore au delà de ce centre de la métropole. Le vent acheva la destruction, et pas un débris, pas un pan de muraille atteint par le feu ne fut conservé. Les églises, les maisons, les bâtiments publics furent enveloppés dans une mer de flammes.

Le monument de la Cité élevé pour transmettre le souvenir de cet horrible événement, porte sur son piédestal une inscription indiquant, sur la foi des documents recueillis par les vérificateurs des désastres nommés après l'incendie, que des vingt-six quartiers de la Cité, quinze furent entièrement consumés par les flammes, huit autres à moitié réduits en cendres, et que trois seulement restèrent intacts; que l'incendie détruisit trente mille deux cents maisons, quatre-vingt-neuf églises, quatre portes monumentales, le Guildhall, et un grand nombre de chapelles, de bâtiments publics, d'hôpitaux, de bibliothèques, d'écoles et d'autres édifices. On estima la valeur réelle de ces immenses pertes à trois cents millions de francs. Après cette catastrophe, le parlement décréta la reconstruction de la ville. La Cité fut rebâtie au bout de quatre ans, d'un style plus régulier et plus élégant : elle offrit dans sa renaissance plus de garantie et d'avantages pour la salubrité et la commodité qu'exigeait déjà à cette époque la vaste étendue de Londres.

Pendant le règne oppresseur de Charles II, la Cité perdit ses prérogatives, ses anciens priviléges et ses libertés : ils ne furent plus reconnus, et tous les principes de droit et de justice furent violés à son égard. Le règne de Jacques II, plus arbitraire encore et plus violent, ne fit qu'augmenter le malheur de la position humiliante des citoyens de Londres. La révolution qui s'ensuivit bientôt changea de face l'état des choses.

Sous la domination de Guillaume et de Marie, les actes des gouvernements antérieurs furent rapportés, les chartes reconstituées, les habitants de la capitale réintégrés dans la pleine jouissance de leurs priviléges et de leurs prérogatives.

La Cité, à peine revenue à elle-même, après tant d'agitations, devait éprouver de nouveaux désastres. C'est sous la domination de la reine Anne, en 1703, qu'une

tempête terrible désola la ville ; elle continua ses ravages avec une extrême violence pendant vingt-quatre heures. Les pertes furent immenses ; celles de la seule Cité s'élevèrent à cinquante millions de francs. Le plomb qui recouvrait les églises, telles que l'abbaye de Westminster et d'autres édifices, fut roulé, détaché, et malgré sa pesanteur, transporté au loin par la tempête. Les rues étaient jonchées de débris, car l'ouragan renversa plus de deux mille cheminées et enleva des maisons entières. Vingt-deux personnes périrent par la chute des décombres, et deux cents furent dangereusement blessées. Tous les vaisseaux stationnés sur la Tamise, à l'exception de quatre, furent jetés sur le rivage ; soixante bateaux de transport et plus de quatre cents batelets brisés ou coulés à fond : beaucoup de gens périrent dans les flots, et les pertes incalculables qui eurent lieu sur mer achevèrent de ruiner les négociants de la Cité.

Le règne de George II fut d'une bienfaisante influence pour la capitale. De grandes améliorations eurent lieu dans différents quartiers de la ville ; elles avaient pour objet la salubrité et la commodité de la capitale, la santé et la sûreté de ses habitants. Pour mieux aérer la ville, la plus grande partie des portes de la Cité, et avec elles plusieurs fragments d'anciennes murailles que le feu des incendies avait épargnées, furent démolis vers l'an 1760.

Une pétition présentée au parlement en 1780, par lord George Gordon, contre quelques concessions récentes qui avaient été faites aux catholiques romains, donna lieu à des troubles qui eurent des suites funestes pour la capitale. Des gens de la dernière classe du peuple, assistés de quelques individus égarés, forcèrent les prisons de la ville et se réunirent aux malfaiteurs et aux hommes sans aveu. Ils détruisirent les chapelles catholiques et les maisons qui appartenaient à des personnes de cette religion, brûlèrent la prison de la flotte, celles de New-

gate et de Bridewell, et se préparaient à incendier les palais royaux et à démolir la banque d'Angleterre, contre laquelle ils essayèrent le même jour deux attaques consécutives qui furent heureusement repoussées. Ils forcèrent les habitants de suspendre aux fenêtres des rubans bleus en signe de ralliement, d'écrire sur leurs portes *A bas le papisme*, et de paraître dans les rues avec une cocarde bleue, pour éviter d'être insultés. Trente-six incendies en divers quartiers de la ville ajoutèrent à la désolation d'un horrible brigandage qui dura pendant trois jours. Les bâtiments d'une distillerie ayant été détruits, les liqueurs coulèrent à flots dans la rue, et un grand nombre de mutins périrent des excès d'une affreuse ivresse, tandis que beaucoup d'autres furent ensevelis sous les ruines de la dévastation, ou dévorés par les flammes que leurs mains criminelles avaient allumées. La force armée, à laquelle on permit enfin d'agir, sans attendre les ordres des magistrats civils, poursuivit les insurgés l'épée dans les reins, en tua trois ou quatre cents et en arrêta un grand nombre. Pendant ces trois journées, Londres présentait l'aspect d'une ville prise d'assaut. Toutes les boutiques étaient fermées, les affaires en stagnation, la bourse, les squares, les rues, les établissements publics fourmillaient de troupes, et les jardins publics se trouvaient transformés en parcs d'artillerie. Toute la ville était couverte d'une épaisse fumée qui s'échappait encore des bâtiments en flammes et répandait une profonde obscurité. Cinquante-neuf personnes, convaincues de crimes, furent condamnées à la peine de mort et exécutées dans les divers quartiers qui avaient été témoins de leurs atrocités.

La révolution française s'étant accomplie peu d'années après cette horrible émeute, de nombreuses sociétés politiques se formèrent à Londres, sous prétexte d'obtenir une représentation plus égale dans le parlement. Les deux

principales associations de ce genre étaient celle des Amis du peuple et la société de Correspondance de Londres. Le gouvernement ordonna d'arrêter les membres les plus influents de ces réunions. Ils furent accusés de haute trahison et mis en jugement; mais après de longs débats, ils furent acquittés. Le gouvernement ayant suspendu l'acte d'*habeas corpus* en 1794 et fait des règlements très-sévères contre les associations politiques, ces sociétés prirent d'elles-mêmes le parti de se dissoudre.

Les hostilités avec la France et la menace d'une invasion de la part de cette puissance donnèrent lieu à la création d'une force armée composée de volontaires. Les habitants de Londres en fournirent 12,000 bien armés et bien équipés. Après la paix d'Amiens, qui fut signée en 1802, la dissolution de cette force eut lieu, mais à la reprise des hostilités, les volontaires furent organisés de nouveau et portés au nombre imposant de 20,000 hommes.

En 1809, le règne de George III fut signalé par l'anniversaire de la cinquantième année de sa domination: cet anniversaire fut célébré avec toute la solennité d'une fête nationale.

En 1814, Londres vit dans son enceinte deux grands souverains du Nord, accompagnés de leurs maréchaux, et l'Angleterre, l'alliée de guerre pendant tant d'années de pénibles souvenirs pour elle, devint l'amie et l'alliée de paix des grandes puissances du continent pour consolider avec elles d'un commun accord le repos et la tranquillité de l'Europe.

Les embellissements remarquables faits à Londres dans les temps les plus récents, les nouveaux quartiers qu'on a vus naître comme par enchantement, l'étendue toujours croissante de cette immense capitale, sont autant de preuves de sa prospérité et de son opulence; elles sont le

résultat des bienfaits d'une paix européenne de plus de vingt-six années consécutives.

RÉSUMÉ DE L'APERÇU HISTORIQUE DE LONDRES.

Après les dévastations des guerres successives et des agressions continuelles qu'essuya la ville dans les premiers temps de sa fondation, les calamités les plus cruelles, les famines, la peste dans ses progressions les plus épouvantables, les tempêtes et les incendies destructeurs se sont succédé à tour de rôle avec les insurrections, les révoltes, les conjurations les plus atroces, les exécutions les plus horribles.

Mais en résumant tous ces pénibles souvenirs de l'histoire de cette capitale, on dira que l'immensité des malheurs de tant de siècles d'affligeante mémoire ne paraît avoir pesé sur cette métropole que pour faire sortir du fond de la destruction, des désastres et des calamités les plus extraordinaires, l'opulence et la richesse, la grandeur et la magnificence qu'offre aujourd'hui l'aspect imposant de cette immense capitale.

On dira que sa grandeur n'en est sortie que pour mieux prouver le principe éternel de l'ordre et de la conservation, qui triomphe toujours pour le salut des générations à venir au milieu des éléments agités de la dévastation des siècles. On dira que cette vaste métropole, fière de ses prérogatives, de ses droits et de ses libertés, après les avoir conquis, perdus et reconquis à travers les vicissitudes de tant de siècles, les a transmis aux temps présents comme un gage historique de sa prospérité, fondée sur les intérêts de son commerce et identifiée avec les attributions de sa puissante nationalité commerçante et industrielle. On dira que le commerce et l'industrie qui ont tant contribué à la prospérité et à l'opulence de tout

le pays, ont marqué dès leur origine dans le cours des temps, l'impulsion et la direction qu'ils ont données à la civilisation anglaise et au caractère national qui en est l'empreinte.

ARTICLE II.

LONDRES OU EXPRESSION DE LA CIVILISATION ANGLAISE.

Idée de cette expression. — Dimension. — Situation. — Divisions et agrandissement de la capitale.

Si le caractère d'une nation, caractère aussi original que celui des Anglais, est le produit de l'histoire, le résultat des siècles dans le développement de leurs intérêts matériels et intellectuels, la capitale qu'ils habitent ne doit pas être moins originale dans l'aspect de ses anciens monuments historiques, aujourd'hui encore témoins vivants et graves des événements qui s'accomplissent dans son enceinte et dans les particularités du cachet de sa physionomie nationale. C'est l'individualité de ses habitants qui lui imprime ce cachet particulier par la nature de leurs occupations, de leurs habitudes et de leurs mœurs. Cette vaste capitale doit être le type des curiosités et l'échelle de toutes les dimensions dont elle présente au pays l'exemple et le modèle. Elle doit être le centre de l'originalité d'une nation puissante et isolée, indépendante par sa position géographique et insulaire. Elle doit réunir dans un seul foyer les rayons divergents de cette puissance qui embrasse la domination des mers dont elle est entourée; elle doit renfermer dans ses dépôts et ses entrepôts les ressources immenses du commerce du monde, et diriger les intérêts de l'industrie et les revirements qu'ils motivent. Cette capitale enfin doit être l'*expression de la civilisation de la nation* et de la direction qu'elle a prise dans ses développements successifs. C'est sous ce rapport que l'on tâchera de la connaître et de tra-

cer ici les éléments d'un aperçu général de sa physionomie morale et industrielle.

S'il n'y a rien de plus intéressant et de plus instructif que d'étudier le caractère d'une nation d'après les faits qui l'ont motivé et les phénomènes qu'ils produisent, il n'y a, d'un autre côté, certes rien de plus caractéristique peut-être que d'observer, parmi les causes historiques qui l'ont fait naître, qui l'ont développé et formé au milieu des vicissitudes des siècles, l'expression de sa physionomie et de sa tendance dans celle des monuments anciens et modernes qui l'exposent. Or, ces monuments représentent tout à la fois et les traits authentiques de l'histoire des villes et ceux de la physiologie des peuples.

Pour offrir une idée précise du caractère national des Anglais, il ne suffit donc pas d'en avoir exposé les traits principaux qui les distinguent si particulièrement des autres nations, il faut encore les juger par les monuments mêmes qui ornent leur capitale, ainsi que par le but, la tendance et l'esprit de leurs établissements publics et de leurs institutions en général, avant d'entreprendre de les peindre d'après nature, dans les traits d'expression de leurs habitudes, de leurs usages et de leurs mœurs. Ce sont là les principes du développement de leur culture, de leurs goûts et de leur instruction. Ils se présentent comme une conséquence naturelle de l'expression de leur civilisation, que l'on tâchera de tracer au milieu de leur capitale même. L'esquisse de Londres, comme expression de cette civilisation, peut ainsi servir d'introduction au tableau des mœurs nationales des Anglais, qui fera l'objet des méditations et des observations du chapitre suivant.

Enfin, pour compléter cet aperçu dans la suite de ses développements, on donnera ici une idée générale des dimensions, de la situation, de l'étendue et des divisions de la métropole, avant de visiter les monuments.

Londres est la capitale la plus étendue, la plus opulente et la plus peuplée de l'Europe. Elle contient plus de 10,000 rues, avenues ou ruelles, 70 squares ou places publiques, environ 250,000 maisons, le nombre ne pouvant en être rigoureusement calculé, parce qu'il augmente chaque année.

On porte sa population, les troupes et les étrangers y compris, ordinairement à 1,500,000 habitants. Les documents présentés à la chambre des communes, en 1821, fournirent à cette époque, en y comprenant toutes les dépendances de la capitale, une population de 1,263,595 individus. Il est probable que dans ce nombre n'étaient point compris les étrangers, les matelots ni les voyageurs.

M. Baptiste Noël, ecclésiastique connu et très-estimé de l'Église anglicane, a publié en 1835, en forme de lettre adressée à l'évêque de Londres, une petite brochure intitulée : « The state of the metropolis considered. » Cet écrit, qui contient des faits intéressants, fixe la masse de la population, d'après un relevé fait en 1831, en y comprenant les villes, villages et hameaux qui ont été successivement réunis à la vaste capitale, à 1,517,941 habitants. De ce nombre, environ 67,500 vivent dans la Cité, qui est la véritable Londres. Il y a 89,000 non-conformistes ou dissidents (dissenters), qui croient à la Trinité, 58,800 catholiques, unitaires et juifs. On compte encore 536,850 personnes qui, selon l'expression de l'auteur, vivent sans instruction chrétienne et sans professer aucune croyance en Dieu.

D'après le dernier relevé, la population de Londres est portée à 1,870,727 habitants. L'étendue de cette capitale, de l'est à l'ouest, est d'environ sept milles et demi ; sa largeur, du nord au sud, est de près de cinq milles, et sa circonférence de plus de trente milles.

La largeur des principales rues, et la situation de la ville sur les deux rives de la Tamise, contribuent beau-

coup à sa propreté et à sa salubrité. La position heureuse qu'elle occupe sur un terrain qui s'élève insensiblement, le fond de sable sur lequel elle est construite, la large et belle rivière qui traverse la métropole et entraîne avec elle les éléments de corruption par la marée, qui grossit ses eaux deux fois par jour, l'immense quantité d'eau dont chaque maison peut disposer au moyen des conduits dont la ville est pourvue, contribuent essentiellement à la propreté qui la distingue, et à la salubrité qui donne à ses habitants en général cette fraîcheur et cet air de santé qui leur sont propres.

Londres cependant ne manque pas de graves inconvénients. Elle est, pendant la plus grande partie de l'année, enveloppée d'une atmosphère humide et sujette à de grandes variations de chaleur et de froid. Mais cette humidité habituelle du climat, qui abat les nuages sombres et épais de la fumée industrielle des charbons de terre qui carbonise l'air, paraît produire, par le moyen de la respiration, un procédé de purification qui rafraîchit le teint des Anglais, à l'instar de la poudre carbonique ligneuse, délayée avec de l'eau, que les médecins ordonnent quelquefois en guise d'électuaire, et qui produit des effets analogues. Cette noire fumée pénétrante que l'humidité abat sur la ville, s'attache et se fixe d'une manière indélébile sur toutes les maisons et sur les monuments publics, qui conservent encore, sous la croûte d'une épaisse carbonisation chimique, le type des siècles qu'ils représentent, sans être exposés au contact de l'air des temps modernes, qui pourrait compromettre leur intégrité. Cependant ces monuments, couverts par placards inégaux de cet enduit de suie et d'eau, perdent jusqu'à un certain point leur aspect artistique, en conservant l'avantage de leur intégrité d'ensemble. Les parties blafardes forment saillie, et celles que le temps a noircies échappent à l'œil, en portant préjudice aux contours des détails.

Si les contrastes sont dans les dispositions naturelles des Anglais, comme autant de traits de leur caractère national, ils ne manquent point dans la physionomie de leur capitale. Londres, sous ce rapport, est comme toutes les grandes villes qui se sont peuplées lentement. Les quartiers modernes présentent des rues larges, alignées et bien aérées; celles de la Cité, partie ancienne de la capitale, sont étroites, courbes et mal percées, à l'exception de quelques-unes des principales, qui ont été élargies dans les derniers temps.

La capitale est composée de la Cité proprement dite et de ses dépendances, de la cité de Westminster avec ses dépendances, des bourgs de Southwark, et d'à peu près trente villages environnants dans les comtés de Middlesex et de Surrey, qui ont été réunis successivement à la métropole. La plus grande partie de la ville est située sur la rive gauche de la Tamise, dans le comté de Middlesex, sur cette légère élévation dont il a été question. Les autres quartiers, tels que Lambeth, Southwark, s'étendent sur la rive opposée du fleuve, et occupent un terrain peu élevé du comté de Surrey, qui était autrefois un marais.

Ces deux principales divisions de la capitale, formées par la rivière qui la traverse, sont réunies par six ponts, dont quatre en pierre et deux en fer. Le sol sur lequel repose la ville étant en grande partie composé de sable fin, mêlé, dans quelques endroits, d'une forte portion d'argile, c'est à cette dernière circonstance qu'on doit attribuer une partie de l'agrandissement de la capitale, dont les maisons sont construites en briques faites et consommées sur les lieux mêmes.

La Cité proprement dite, qui forme le centre de la ville, est en même temps le centre du commerce de dépôt et d'entrepôt des marchandises des établissements des compagnies des Indes orientales et occidentales, de ceux des manufactures, des fabriques et des principales branches de l'industrie,

de la banque, des négociants, des marchands, des détaillants et de toutes les différentes compagnies commerciales. Le quartier de la cour, qui renferme la cité de Westminster, est la partie de la capitale la plus élégante et la plus à la mode. On y voit les palais royaux, les résidences de ville de la haute noblesse, les vastes parcs, les plus beaux édifices et les plus grands magasins de luxe. C'est aussi le siége des bureaux du gouvernement, des hautes cours judiciaires et des deux chambres du parlement. La Cité, par la nature de sa destination, contient les ateliers de l'industrie et de la construction des vaisseaux. Depuis le commencement de ce siècle, cette partie de la ville a pris un caractère nouveau et intéressant, plein de mouvement et d'activité, par la construction des docks ou bassins du commerce, et des immenses entrepôts qui en dépendent. Les quartiers de la rive gauche de la Tamise, depuis Deptford jusqu'à Lambeth et Southwark, ont encore une physionomie particulière. Ils ressemblent, sous quelques rapports, aux quartiers du commerce, parce qu'ils sont occupés par des marchands, et qu'ils renferment également des docks, des entrepôts et des magasins; mais ils en diffèrent par le grand nombre d'usines, de fabriques et de manufactures qu'ils renferment, comme aussi par la quantité prodigieuse de feux qu'ils emploient aux différentes fabrications. Ces feux produisent des émanations malsaines, qui s'échappent des diverses préparations chimiques que nécessitent ces fabriques, et c'est cette circonstance d'un inconvénient industriel inévitable qui rend cette partie de la ville aussi désagréable que nuisible à la santé de ceux qui l'habitent.

Dans la dernière moitié du siècle passé, beaucoup de terrain a été couvert de maisons et d'édifices. De longues et élégantes rues se sont embranchées dans diverses directions, et le pronostic d'anciennes prophéties, qui prédisait que Londres absorberait les villages environnants,

s'est littéralement accompli, car il n'y a pas plus longtemps que Ratcliffe, Schadwell et même Poplard et Blackwall se trouvaient hors de la ville. Mile-End, Bethnalgreen, Kingsland, Hexton et Hackney sont maintenant réunis à la capitale. Clerkenwell, Saint-Pancras, Peutonwill, Kentesh-Town, Islington, Marie-le-Bone, Paddington, Brompton, Chelsea, le village de Charing, celui de Westminster, et tant d'autres, tous distincts, séparés, il y a un siècle, font actuellement partie de l'enceinte de Londres. De l'autre côté de la Tamise, Lambeth, Kenningston, Walworth, Newington, Rotherhithe y sont aussi compris, et même Deptford et Greenwich sont si contigus, qu'on peut à peine les distinguer de la suite non interrompue des maisons le long desquelles on y arrive.

Du temps d'Élisabeth, il y a deux cent cinquante ans, la métropole britannique était considérée comme étant d'une grandeur disproportionnée au pays, et l'Angleterre était alors comparée à un enfant contrefait dont la tête était démesurément grande pour le corps. Combien cette tête n'a-t-elle pas grandi depuis ce temps! Que de champs, de vergers, de jardins convertis en constructions, en rues, en places publiques! Il serait difficile d'en préciser le nombre. Mais les limites de l'empire ou de sa domination se sont aussi étendues en conséquence sur des îles et des continents lointains. Aujourd'hui les productions de chaque pays et de tous les climats étant devenues tributaires de l'échange universel, le génie de l'industrie et l'aptitude des habitants motiveront la suprématie qu'ils exercent dans les entreprises et les opérations variées et étendues de leurs spéculations, autant qu'elle leur sera assurée.

L'aspect des magnifiques monuments de Londres, qui contribuent à l'embellissement, au comfort et à la salubrité de la capitale, le spectacle ou la tendance du beau,

sont bien faits pour imprimer à la pensée l'image de la force et de la majesté, qui forment un des éléments les plus puissants de la grandeur d'une nation appelée, par son opulence, par son industrie et son commerce, à briller au premier rang des monarchies de l'Europe.

ARTICLE III.

PRINCIPAUX MONUMENTS ANCIENS ET MODERNES DE LONDRES.

Tour de Londres. — Le Monument ou la Colonne de Londres. — Guild-hall et Mansion-House. — Temple-Bar. — Abbaye de Westminster. — Résumé de la physionomie de l'Abbaye. — Statue de Charles Ier. — Cathédrale de Saint-Paul. — Églises, chapelles, cimetières. — Palais de Saint-James. — Nouveau palais de Saint-James. — Monuments de la gloire militaire. — Maisons particulières et édifices publics. — Ponts de Londres.

TOUR DE LONDRES (TOWER OF LONDON).

Historique de la Tour. — Ses curiosités. — Incendie des arsenaux du Tower. — Impression pécuniaire. — Impressions historiques.

Le but et la tendance de cet ouvrage n'étant pas de nature à présenter de longues et sèches descriptions de monuments et d'édifices, on se bornera à donner ici une idée générale de ces monuments. On tâchera d'indiquer surtout ce qu'ils peuvent avoir de caractéristique par rapport à l'époque qui les a produits, ainsi qu'aux besoins, au goût et aux mœurs des temps qui leur ont imprimé leur cachet particulier, pour marquer dans son ensemble l'expression générale de la civilisation jusqu'aux temps modernes, en signalant les principaux événements dont les anciens monuments ont été les témoins sévères et irrécusables.

Parmi les anciens monuments de la capitale, on distingue de loin, en approchant de la Cité, berceau de Londres, l'un des plus curieux que l'action dévastatrice des temps ait épargnés, celui qui fut le premier boule-

vard du siége de la royauté, établie dans ses remparts après les invasions des conquérants.

C'est la *Tour de Londres* (Tower of London), remarquable par son antique construction et ses souvenirs historiques. On attribue son érection au règne de Guillaume le Conquérant, qui la fit construire en 1078. Considérablement étendue par ses successeurs, Guillaume le Roux et Henri I[er], elle fut entourée d'une muraille épaisse en 1097.

M. Lonchamps, évêque d'Ély, gouverneur de la forteresse sous le règne de Richard I[er], augmenta les fortifications, en 1190, et les fit entourer d'un fossé. Édouard I[er] et plusieurs de ses successeurs étendirent encore cette place et la fortifièrent à leur tour. C'est dans les temps modernes, sous le règne de George III, que les fossés furent nettoyés et toutes les fortifications réparées. Leur circonférence actuelle est de près d'un quart de mille anglais.

Cette forteresse est située à l'extrémité de la Cité, sur le bord de la Tamise, et communique aux grands bassins de ce qu'on appelle le port de ce fleuve, qui alimente les eaux du fossé dont elle est entourée. Elle occupe une position qu'on n'aurait pu mieux choisir pour une défense militaire, en protégeant d'un côté la métropole, et en repoussant de l'autre les agressions qu'on pourrait entreprendre par la Tamise.

L'importance de cette défense a été reconnue de tout temps par les dispositions qu'on a faites pour en tirer parti. Une vaste plate-forme, qui domine la rivière, était ordinairement garnie de soixante et une pièces de canon du calibre de 9, montées sur des roues de fer. On en tirait les grands jours de fête, et en temps de guerre, lorsque les armes royales avaient remporté une importante victoire. Ils ont été remplacés depuis par des pièces moins fortes, qui servent au même usage. Trois autres

plates-formes garnies de six, de sept et de huit canons de 9, sont disposées dans les autres parties du rempart qui fait le tour de la forteresse.

Les portes de la Tour de Londres sont ouvertes le matin et fermées le soir avec une cérémonie qui consacre encore le souvenir d'une ancienne résidence royale. L'officier commandant le poste qui garde la porte principale se rend chez le gouverneur avec un sergent et six soldats pour prendre les clefs, retourne à son poste et les remet au concierge, espèce de garde royal, qui en est le dépositaire pendant le jour.

L'emploi de gouverneur de la forteresse est une charge d'honneur. Il porte le titre de *Constable of the Tower*, et il est toujours choisi parmi les militaires de haute distinction. Il a sous ses ordres un lieutenant commandant en second, un major de la place, communément appelé gouverneur (governor), quelques officiers subalternes, chargés de la garde des régaux et joyaux de la couronne, plusieurs employés civils, et cette légion de vieux gardes du Tower (warders), qui forment une classe d'employés à part, et qu'on appelait autrefois yeomen, ou officiers chez le roi ou chez la reine. Ils sont au nombre de cent vingt, et composent une élite d'anciens serviteurs, auxquels on accorde comme une faveur ces places de retraite et d'honneur. Le gouvernement leur assigne des émoluments particuliers sur le prix d'entrée qu'ils sont autorisés à percevoir des visiteurs. C'est un revenu sûr et considérable, parce qu'il est fondé sur la curiosité des Anglais qui arrivent de l'intérieur du pays, et sur la prodigieuse quantité d'étrangers qui visitent chaque année la capitale et qui affluent dans ce centre de toutes les parties du monde. La garnison est composée d'un bataillon de gardes à pied et d'une compagnie d'artillerie royale.

La grande muraille qui entoure la forteresse est gar-

nie de distance en distance, le long des retranchements, de canons braqués qui commandent toutes les avenues de la Tour. On remarque une entrée particulière qu'on appelle encore aujourd'hui la porte des traîtres (traitor's gate), qui servait autrefois d'entrée exclusive aux prisonniers d'État qu'on enfermait dans la Tour.

Pendant cinq cents ans, le Tower a été la demeure des rois d'Angleterre, et n'a cessé de l'être qu'à l'avénement de la reine Élisabeth. Le donjon principal renfermait les appartements royaux. Il était autrefois entouré d'une muraille en pierre de douze pieds d'épaisseur et de plus de quarante de hauteur. Les appartements crénelés étaient fortifiés par treize petites tours, dont la plupart existent encore.

La Tour blanche (the white Tower) est la construction la plus ancienne et la plus étendue de la forteresse, et, sans en être la plus intéressante, elle est toujours *la plus grande curiosité du Tower.* C'est ce fort que Guillaume le Conquérant fit construire peu de temps avant sa mort, en 1087, pour tenir en respect ses nouveaux sujets. Sa forme est quadrangulaire et massive. Sur une longueur de cent seize pieds, elle a une largeur de quatre-vingt-seize et une hauteur de quatre-vingt-douze pieds. Crénelée et flanquée de quatre petites tourelles, ses murailles ont douze pieds d'épaisseur. C'est la demeure sévère de l'époque hostile des conquêtes qui l'a fait naître, sous la domination du conquérant normand. Les vastes salles qu'elle renferme servent aujourd'hui de dépôt pour objets d'équipement de la marine, de salle d'armes et d'arsenaux militaires. Il y en a une voûtée qui paraît avoir servi de prison. On remarque dans cette tour un appartement appelé *la chapelle de César.* C'est un des modèles les plus curieux qui soient restés de l'architecture des Normands, avec des sculptures remarquables de ce temps-là. Cette chapelle était destinée aux dévotions des

rois d'Angleterre et de leur famille, lorsqu'ils tenaient leur cour dans la Tour de Londres. Elle sert aujourd'hui à conserver les archives sur les usages et les priviléges de la place, et les modèles des nouvelles machines de guerre. La Tour blanche renferme encore, dans son étage supérieur, un plafond d'une très-haute antiquité, et sur le toit une vaste citerne remplie des eaux de la Tamise pour servir à l'usage de la garnison. Elle est remarquable par ses dimensions : elle a sept pieds de profondeur, neuf de longueur et dix de largeur.

Une autre chapelle, élevée dans la forteresse sous le règne d'Édouard Ier, monument fort simple, consacré à saint Pierre in vincula, a servi de lieu de sépulture aux victimes que fit immoler Henri VIII, à un grand nombre de personnes célèbres, à la malheureuse Anne Boleyn et à George Boleyn son frère. Le lord chancelier Thomas More, Édouard Seymour, duc de Somerset, exécuté en 1552, Thomas Cromwell, si longtemps favori de Henri VIII, Thomas Howard, duc de Norfolk, et l'infortunée Marie, reine d'Écosse, y reposent également.

On remarque la tour de *Beauchamp* ou de Cobham, qui a toujours servi de prison d'État, et dont les murs intérieurs portent encore le témoignage pénible de la mise et de la désolation de ceux qui y furent enfermés. On cite parmi les prisonniers illustres qui ont gémi dans ce donjon, Anne Boleyn, lady Jane Grey, Charles Bailly, John Dudley, comte de Warwick, etc.

La tour Martin, ou des joyaux, renfermait, avant le dernier incendie, les bijoux et les insignes de la couronne. On porte la valeur de ces joyaux, réunis dans ce qu'on appelle *Jewel office*, à environ deux millions de livres sterling. On y voyait cinq couronnes fort curieuses, resplendissantes de pierres précieuses, dont l'une est ornée du plus beau saphir que l'on connaisse; sept

sceptres; l'ampoule ou aigle d'or qui contient l'huile destinée au sacre des rois; l'épée de grâce et de justice; le globe d'or; une grande salière d'or, représentant le modèle de White Tower; de grands fonts baptismaux en argent, qui ne servent que pour les enfants du sang royal; enfin la vaisselle dont on ne fait usage qu'au couronnement.

On remarque encore *la Tour sanglante* (the bloody Tower), et bien d'autres tours dans la place dont on connaît l'historique; mais pour la plupart elles sont en ruine, ou n'ont laissé d'autres traces que leurs fondements.

La forteresse renferme le bureau de l'artillerie (ordnance office), qui dirige tout ce qui concerne cette arme, et *le bureau des archives*, qui contient toutes celles du parlement depuis le règne du roi Jean jusqu'à celui de Richard III; un grand nombre de papiers d'État précieux et fort anciens; les registres de toutes les terres nobles d'Angleterre, ceux des terres de mainmorte; une collection des chartes accordées aux colléges et aux corporations. Il est permis de faire des recherches, moyennant dix shillings et six pence, et cette somme payée, on peut continuer de compulser le même sujet pendant un an.

Il y a dans la forteresse une salle des plans (modelling room), où le public, comme de raison, n'est point admis. Cette salle renferme les modèles de Gibraltar et de beaucoup d'autres places fortes.

Ce fut dans la nuit du 31 octobre 1841 qu'un violent incendie consuma cette partie du Tower que l'on nommait *le grand magasin* (the great store house) et *le petit arsenal* (small armoury). Situé d'un côté entre la Tour blanche (white Tower) et la chapelle, cet emplacement s'étendait de l'autre côté jusqu'à la chambre des joyaux de la couronne (jewel office). L'édifice avait

trois cents pieds de long et soixante de profondeur, et avait été élevé par Marie et Guillaume III. Dans la grande salle d'armes, qui était réputée la plus grande de l'Europe, se trouvaient rangés avec art et avec élégance deux cent mille fusils et armes de toutes espèces, dont on n'a pu retirer qu'un petit nombre. La salle des armures, appelée assez improprement en anglais *horse armoury*, où l'on voyait les armures complètes des rois d'Angleterre, montés sur leurs chevaux ornés de leur équipement, collection précieuse par sa haute antiquité, et bien d'autres également remarquables par la réunion de trophées qui avaient traversé des siècles; *l'arsenal espagnol* (the spanish armoury), avec *la bannière invincible*, prise sur la fameuse armada ou flotte espagnole: tous ces objets sont devenus la proie des flammes. On a estimé cette perte, irréparable pour sa valeur historique, à un million de livres sterling, ou vingt-cinq millions de francs.

La Tour blanche et la chambre des joyaux furent préservées de la destruction par les efforts des pompiers, les régaux ayant été transportés en lieu de sûreté chez le gouverneur de la forteresse.

Des trophées de Waterloo il n'est resté, après l'incendie, que les huit canons qui soutenaient le piédestal sur lequel était placé le buste de Guillaume IV. Ces canons avaient formé une batterie sous le commandement de Jérôme Napoléon, et avaient été dirigés contre la ferme de Huguemont: ils sont d'une forme très-élégante et portent le chiffre N avec l'aigle impérial.

Chaque objet séparé a son prix d'entrée, comme c'est le cas dans la cathédrale de Saint-Paul et autres édifices publics. Tel est le tarif de la curiosité taxée; il porte le courtage, la provision et tous les intérêts d'un capital placé dans le commerce, qui met à profit les événements même des temps passés, représentés dans les monuments des souvenirs historiques qu'ils ont laissés. Il est

de fait que la riche capitale de l'Angleterre trafique avec ses monuments et fait marchandise de ses antiquités, malgré l'orgueil et l'opulence de la nation. On ne sera donc pas étonné d'apprendre qu'à la porte de la Tour on paye le premier impôt au fisc. Si l'on croit en être quitte avec trois shellings, on se trompe; car, pour cette somme, on n'a acquis que le seul droit d'entrée. Il faut aussi payer le droit de voir la Tour, où chaque objet est tarifé. Ainsi deux shillings pour la chambre des joyaux, et avant l'incendie deux pour l'arsenal espagnol et les autres arsenaux, et ainsi du reste jusqu'aux moindres objets. Quand on a visité toutes ces curiosités, et au moment de quitter la forteresse, on vous invite à entrer au corps de garde, et là on vous présente un grand livre pour y inscrire votre nom et votre adresse, le premier pour tenir le protocole des personnes qui visitent la Tour, et le second sans doute afin d'être à même de consulter cette espèce de journal dans les cas extraordinaires. En remplissant ainsi une formalité assez généralement établie dans ces sortes de vieux châteaux, vous croyez être au terme de votre tournée financière : point du tout; c'est qu'on vous ménage la surprise de payer encore un shelling pour cet honneur, afin de vous faire apprécier tout le progrès des intérêts matériels de la civilisation, sans oublier le pour boire de deux ou trois shellings qu'on est tenu de donner au guide-gardien qui vous a conduit, en lui payant à part tous les petits imprimés, simples énumérations des objets qu'il vous a fait voir.

Telle est l'impression pécuniaire que produisent les curiosités du Tower sur la bonne humeur et sur la bourse des visiteurs curieux.

En entrant dans l'enceinte de ce répertoire des règnes des souverains d'Angleterre, au milieu de ces murailles lugubres, grisâtres et noircies, hérissées de tours plus mélancoliques encore par leur sombre construction, une

triste impression s'empare de votre âme. On désirerait n'avoir point à déplorer les événements qui ont eu lieu dans cette enceinte, ou d'avoir pu épargner à ces murailles d'en porter aujourd'hui même les témoignages sévères et irrécusables, pour avoir assisté aux scènes de malheur et de cruauté qu'elles attestent, jusqu'aux remparts qui les entourent. On se transporte involontairement dans ces temps de persécution, de passions haineuses, de consternation et de frayeur, et l'on est saisi d'un sentiment d'horreur et de pitié. Vous êtes frappé d'une surprise historique, dès que vous entrez sous la porte de la forteresse. Cette surprise est complète quand, de plus près, vous voyez paraître devant vous, dans les murailles crénelées des temps les plus reculés qui vous entourent, un individu dans un travestissement parfait. Une barrette de velours noir, de la forme d'un chapeau de paysan scandinave, avec des nœuds de rubans de soie de différentes couleurs, rouges, bleus, jaunes; un habit-redingote écarlate galonné, portant sur la poitrine et sur le dos le chiffre royal brodé en or dans des dimensions gigantesques qui couvrent toute la taille de l'homme, de manière à ne présenter sur ses deux faces que ces immenses chiffres surmontés de la couronne royale, qui remplit à son tour la largeur entière de la poitrine et du dos: tout cet accoutrement enfin présente le costume d'un fonctionnaire du Tower du temps de la reine Élisabeth, il y a 250 ans. C'est un des guides concierges ou gardiens bien nourri des curiosités bien payées qui va vous conduire. Il appartient à ce corps de gardes qu'on appelait autrefois Yeomen, ou officiers du roi ou de la reine : il a ôté son épée de sa ceinture pour s'en servir en guise de canne et faciliter les mouvements de son corps volumineux. C'est ainsi qu'il vous précède d'un pas grave et mystérieux. « Tenez, regardez en haut, dit-il, d'un ton solennel; c'est ici la fenêtre de la chambre où fut détenue Anne Boleyn, et là

vous voyez celle de la chambre où furent assassinés les fils d'Édouard. On ne peut pas les voir à présent; la première est occupée par un sous-officier de la garnison, et l'autre sert de demeure à une blanchisseuse. » Vous direz que c'est bien original de tirer ainsi parti des souvenirs de l'histoire. Aussi le guide montre-t-il la place où se firent les exécutions, et, mystificateur historique exercé, il fait même remarquer les traces de sang qui se sont imprimées dans la pierre, et que ses yeux seuls ont la force de distinguer sur le pavé.

L'impression des trois salles d'armures que l'on voyait dans le Tower avant l'incendie qui consuma ces arsenaux, retraçait les souvenirs de l'histoire d'Angleterre écrite en caractères d'airain. Chaque siècle était là, vivant, respirant dans toute sa sévérité, dans toute sa gravité; il était éclatant de la gloire de ses grands hommes, resplendissant encore dans ces mêmes armures sous lesquelles avaient palpité des cœurs grands et passionnés, féroces et sanguinaires, faibles et malheureux au milieu de leur courage et de leur gloire, de leurs angoisses et de leurs revers. On voyait réunis dans ces arsenaux les efforts de l'esprit humain, guidé par ses passions, pour attaquer et détruire, se défendre et vaincre ou mourir. On le voyait encore briller sur l'airain qui avait transmis à la postérité les exploits des héros, leur courage et leur mépris de la mort. On voyait les siècles de l'ignorance même, jaloux de leurs grossières inventions pour rendre les instruments de destruction plus terribles, plus meurtriers, et les transmettre aux siècles plus cultivés, afin de les perfectionner par les sciences et les arts, et rendre à leur tour plus savants et plus sûrs les mêmes coups de mort qu'ils étaient destinés à porter.

Pour emporter enfin une dernière impression du Tower et voir les diamants de la couronne, on montait par un petit escalier tournant, et on entrait, par une porte plus

petite encore, dans une pièce obscure garnie de bancs. C'est de là que derrière une grille de fer, dans une petite chapelle éclairée par une lampe mystérieuse en argent, qui rappelait la lampe sacrée des églises romaines, on distinguait sur une espèce d'autel, au milieu d'un grave silence, le diadême royal éblouissant de brillants; il était entouré de couronnes et d'autres attributs de la royauté, parmi lesquels on remarquait le sceptre fragile d'ivoire d'Anne Boleyn, que l'artiste façonna légèrement et avec grâce pour la main délicate de la reine de l'infortune. Une vieille femme, semblable à la sibylle de Cumes, vous avait ouvert la porte de cette grotte mystérieuse; c'était elle aussi qui vous tendait sa main décharnée, en vous montrant la sortie à la faible lueur d'une lanterne lugubre, pour recevoir l'impôt du tarif. En attendant, elle remuait son immense trousseau de clefs, et fermait après vous la lourde porte de fer dont le bruit sourd et ronflant paraissait réveiller tous les échos de la Tour en retentissant à travers les antiques murailles qui forment encore son enceinte. Vous éprouviez un certain malaise dans votre intérieur, et c'est, le cœur oppressé et l'âme affligée, que vous quittiez, non sans une certaine frayeur secrète, la résidence fortifiée des échos du malheur et des passions féroces, de ces souvenirs de l'histoire ancienne que vous craigniez de provoquer, même par le bruit léger d'un pas fugitif, ou de les réveiller du sommeil des siècles, pour entendre leurs gémissements. C'est là le résumé des impressions historiques que l'on emporte du Tower.

LE MONUMENT OU LA COLONNE DE LONDRES (THE MONUMENT).

Ses dimensions, ses inscriptions. — Emblème de sinistres souvenirs. — Moyen de malheurs récents.

Non loin de la Tour de Londres on voit, sur une pe-

tite place carrée, près de la Tamise, une colonne imposante qui fut élevée par ordre du parlement pour perpétuer le souvenir malheureux de l'incendie de 1666, qu'on imputait aux catholiques romains, et pour rappeler la reconstruction de la capitale.

Ce monument national est un beau morceau d'architecture, exécuté par Wren, célèbre architecte. C'est une colonne cannelée d'ordre dorique, de deux cent deux pieds de hauteur totale. Le piédestal en a quarante, et le diamètre du fût de la colonne est de quinze.

Cette colonne n'appartient point au nombre des monolithes, mais elle est une des plus hautes qui existent. Sa hauteur surpasse de 30 pieds la colonne Antonine, de 42 la colonne Trajane, et de plus de 60 celle de la place Vendôme à Paris, sans pouvoir être comparée à la hauteur du monolithe de Saint-Pétersbourg, à la magnifique colonne d'Alexandre, la plus élevée que l'on connaisse.

Le monument de Londres a été achevé en 1677; il est creux, et contient un escalier de marbre noir de 345 marches qui conduisent au-dessus du chapiteau, entouré d'une rampe de fer. Du milieu du chapiteau s'élance un cippe de 30 pieds de hauteur surmonté d'une urne de 10 pieds, en bronze doré, d'où sort une gerbe de flammes.

Le piédestal porte des inscriptions latines sur trois de ses faces. L'une donne des détails sur l'horrible sinistre qui réduisit la capitale en cendres; la seconde atteste l'activité avec laquelle la ville fut reconstruite sous le règne de Charles II, et la troisième consacre les noms des principaux magistrats de la cité, sous la direction desquels le monument fut élevé. Il n'est pas sans intérêt pour l'étude de l'esprit du temps de lire autour du soubassement une inscription qui attribue l'incendie de la ville à la faction papale, afin de parvenir à l'accomplissement de l'horrible complot qu'elle avait formé, d'ex-

tirper la religion protestante, de détruire la liberté de l'Angleterre et d'introduire de nouveau le fanatisme et l'esclavage.

La quatrième face du piédestal est ornée d'un bas-relief allégorique dû à l'habile ciseau de Gibber, père du poëte de ce nom : il représente les scènes principales du déplorable événement sous des figures de femmes emblématiques, et montre dans le lointain la ville consumée par les flammes.

Emblème d'anciens désastres, ce monument est devenu le moyen de malheurs récents. On dirait que cette colonne de sinistres souvenirs a été destinée dans les temps modernes à donner lieu à des accidents d'une autre nature, également lugubres, malgré la vue magnifique, consolante et étendue qu'elle offre aujourd'hui du haut de son chapiteau, d'où les spectateurs découvrent tout Londres et une partie de ses environs resplendissants de prospérité et de richesse. Il y a eu plus d'un individu qui, dans des moments de spleen ou peut-être d'un sombre désespoir, se sont précipités de cette effrayante hauteur, afin de trouver une mort certaine au bas du piédestal. Encore, ces infortunés avaient-ils dû payer, pour monter si haut et tomber si bas, la taxe de six pence, au moyen de laquelle une personne chargée exclusivement du soin d'admettre les visiteurs ouvre la porte de l'intérieur du lugubre monument.

GUILDHALL ET PALAIS DU LORD-MAIRE OU MANSION-HOUSE.

Destination de Guildhall. — Sa fondation. — Son intérieur. — Sa bibliothèque. — Patente de la corporation. — Menu du dîner royal. — Palais du lord-maire, ou Mansion-House.

Le Guildhall est le tribunal du lord-maire, magistrat suprême de la Cité, qui représente la personne royale.

C'est une construction d'apparence gothique, d'un style composé et singulier. Elle renferme la salle d'assemblée de la corporation de Londres qui y tient sa cour de justice, présidée par le lord-maire, et y donne, en certaines occasions solennelles, les grands dîners et les fêtes qui attestent sa richesse et sa magnifique prodigalité.

Les premiers fondements de cet édifice furent jetés en 1411. On ne termina alors que la grande salle. C'est dans les quinzième et seizième siècles que l'on y ajouta successivement les autres parties du palais. Tout l'intérieur fut dévoré par l'incendie de 1666, dont la colonne de Londres a perpétué la mémoire. Les murs seuls demeurèrent intacts, et quelque temps après l'intérieur fut rétabli. En 1780, on éleva la façade actuelle, et, en 1814, tout l'édifice fut restauré avec autant d'élégance que de recherche, quoique l'ancienne façade paraisse avoir été d'un style plus noble et plus riche que celle d'aujourd'hui. Il n'en reste de traces que dans l'intérieur du porche, seule partie que la restauration ait conservée.

On remarque un mélange singulier dans la façade actuelle, une combinaison bizarre et sans goût d'architectures gothique, orientale et grecque. Les armes de la Cité, qui figurent sur un compartiment au-dessus du porche, portent l'inscription : « Domine, dirige nos. »

La grande salle (the great hall) occupe tout le corps du bâtiment ; elle a cent cinquante-quatre pieds de longueur, cinquante-deux de large et cinquante-cinq d'élévation : elle est éclairée par d'immenses fenêtres en vitraux peints qui répandent dans ses imposantes dimensions une douce lumière qui réfléchit sur les dalles du pavé les riches couleurs du vitrage. La salle, soutenue des deux côtés par de grandes colonnes surmontées de chapiteaux richement décorés, peut contenir six à sept mille personnes. Elle est faite pour les assemblées des élections qui y réunissent les membres du parlement et les magistrats

de la ville. Elle sert aux réunions de toutes les corporations et à ces fêtes nationales, patriotiques et solennelles, où brillent l'orgueil et la magnificence de toute la Cité représentée.

On remarque dans la salle une estrade ou plate-forme élevée de quelques pieds au-dessus des dalles, garnie de panneaux en bois de chêne et entourée d'une balustrade. C'est la place éminente qu'occupent dans les assemblées le lord-maire, les aldermen et les shérifs : elle est aussi réservée aux hustings, lors des élections. Vis-à-vis de cet emplacement se présentent, dans tous leurs détails, les armes royales, entourées des insignes des ordres du royaume, peintes sur une des grandes fenêtres de la salle. Elle est en même temps décorée de tableaux et de statues. L'une des plus remarquables est celle du célèbre Beckfort, lord-maire en 1763 et 1770. On y voit aussi celle de William Pitt; mais, sous le rapport du mérite de l'art, elle est bien au-dessous de la célébrité du nom qu'elle est destinée à rappeler, ainsi qu'un trophée monumental consacré à la mémoire de Nelson, héros national dont, en Angleterre, on voit partout les monuments. Il n'y a pas de bâtiment public, dirait-on, où l'on n'en trouve le souvenir; c'est l'orgueil indispensable, c'est l'expression la plus populaire et la plus chère de la gloire nationale. Cette expression est ici mal formulée, surtout par les allégories de groupes bizarres et singuliers qui laissent à peine apercevoir un petit profil mesquin du grand héros. La seule noblesse du monument se réduit à l'inscription qu'elle porte et que l'on doit à Sheridan.

Le Guildhall renferme une *chambre du conseil de la ville* (the common council chamber), salle spacieuse et élégante avec un dôme à jour et une collection de tableaux qui se rapportent à l'histoire de Londres et qui ne sont point sans mérite. On y voit la mort de Wyat Tyler; la procession du lord-maire, revêtu du même costume qu'il

porte encore aujourd'hui dans les occasions solennelles; une cérémonie où on le voit prêter serment; une statue assez bien faite de Georges III, plusieurs portraits, et la destruction des batteries flottantes de Gibraltar, très-grand tableau avec des détails curieux.

On observera, à cette occasion, que le costume du lord-maire, dans les grandes cérémonies, est une robe écarlate avec un collet en hermine relevé par une perruque imposante bien poudrée, symbole de la gravité législative de la magistrature britannique, et attribut des autorités judiciaires en fonction solennelle. Il est accompagné des shérifs, dont le costume est une robe bleue avec une chaîne d'or. Ils sont précédés du porte-glaive, coiffé d'un casque appelé « cap of maintenance. »

Il y a dans le Guildhall un office nommé *bureau du chambellan* (the chamberlain office), décoré d'un grand nombre de gravures d'après Hogard, et, à côté, une pièce ornée de cinquante cadres qui renferment des patentes et des brevets écrits avec tout le luxe et tous les ornements de la calligraphie la plus élégante. Ce sont les doubles des documents officiels qui accompagnaient les témoignages de reconnaissance que la Cité a adressés, en diverses occasions, à des hommes de haute distinction, et au mérite desquels elle a voulu rendre hommage. On y voit figurer, entre autres, les patentes qui accompagnaient les cadeaux d'honneur que la Cité envoya au héros de Waterloo et à plusieurs maréchaux étrangers, tels que Blucher, Schwarzenberg, etc., lors de leur apparition à Londres, après la pacification de l'Europe en 1814. Elles sont tout autour ornées d'écussons, dessinés à la plume, qui portent les noms des victoires que ces commandants d'armée ont remportées. Elles commencent, en proclamant les hauts faits de ces maréchaux, par désigner la somme de 200 ou de 300 guinées, valeur du sabre ou de l'épée d'honneur en or

dont elle honora leur courage et leurs talents militaires. Il est curieux d'observer ici ce qu'il y a de caractéristique dans cette manifestation de l'esprit mercantile, si naturel à la grande Cité commerçante, qui fait ressortir en relief de chiffres la générosité qu'elle professe. C'est l'ostentation numérique de l'orgueil des Anglais, dont on trouve partout l'expression. Ces feuilles calligraphiques, confectionnées en doubles, ont presque toutes été écrites par le même individu, M. Tomkins. On n'a pas manqué d'y placer son portrait peint par sir J. Reynolds.

Dans la bibliothèque de Guildhall, on montre l'*ancienne patente* accordée à la corporation de Londres. Elle renferme les concessions des immunités et des prérogatives qui lui ont été accordées; aussi est-elle conservée aussi précieusement que pouvait l'être à Troie la statue de Pallas. Dans les derniers temps, on a joint aux curiosités de la bibliothèque un document savant d'une haute et profonde science pratique, que l'on montre avec une satisfaction toute particulière, celle de l'antique étude de la gastronomie : c'est le menu, imprimé sur satin richement brodé, qui fut présenté à la reine Victoria lors du grand dîner que la Cité lui a donné à Guildhall, menu que l'on a fait publier dans les longues colonnes des journaux de toutes les couleurs et de tous les partis, pour proclamer dans les deux hémisphères la gloire de la gastronomie anglaise et la profusion immense dans les ressources du système d'alimentation royale de la Cité.

Le Guildhall est ouvert tous les jours aux curieux, excepté les jours d'assemblée; mais on ne peut, comme de raison, voir les appartements ouverts, sans donner un pour-boire, convenablement stipulé, au gardien de service.

Pour offrir une résidence fixe au premier magistrat de la ville, la Cité de Londres prit, dans le conseil commun, la résolution d'élever un palais spécialement destiné au lord-maire. On commença les travaux en 1739,

et ils ne furent terminés qu'en 1753. L'édifice, construit en pierres de Portland, coûta 42,638 livres sterling (1,065,950 francs), dépense que la ville n'a pas manqué de bien enregistrer, pour faire connaître ses ressources et mettre en relief ses richesses; mais cette somme ne paraît pas avoir répondu à l'étendue de l'édifice.

Ce palais, résidence du lord-maire, est ce qu'on appelle *Mansion-House*, seul édifice public qui porte ce nom en Angleterre, et qu'il ne faut point confondre avec la dénomination vulgaire d'hôtel de ville des autres cités du royaume, à l'exception de celui de Dublin, qui est aussi qualifié du nom de Mansion-House.

Le tribunal suprême de jugement du lord-maire étant Guildhall, c'est dans la grande salle de ce tribunal que ce magistrat donne son dîner d'installation à la corporation de Londres. Le Mansion-House, décoré de six colonnes d'ordre corinthien, est situé dans une des rues principales, latérale à celle du Guildhall.

TEMPLE-BAR.

Porte de la ville. — Prérogatives et usages anciens. — Réception du roi ou de la reine à Temple-Bar. — Plaisant incident à l'occasion de cette cérémonie. — Priviléges de la Cité.

La Cité était anciennement entourée de murailles qui marquaient ses limites, comme on a pu le voir dans l'aperçu historique de Londres. Il ne reste des portes qui y conduisaient que la belle porte de Temple-Bar, construite par l'architecte Wren, après le grand incendie. Elle est décorée de colonnes corinthiennes, et a deux petites portes latérales pour les piétons.

On voit, au-dessus de la baie principale, deux niches occupées par les statues de la reine Élisabeth et de Jacques Ier, d'un côté, et de l'autre par celles de Charles Ier et de Charles II, en costume romain. La clef de voûte est

ornée des armes d'Angleterre. Une inscription presque effacée atteste que cette partie a été élevée dans les années 1670 à 1672. Le tout présente un monument grave et curieux d'architecture, noirci par le temps et par la fumée industrielle de la Cité.

Dans les époques malheureuses de commotions intérieures, on exposait à ces portes les têtes des criminels exécutés pour crime de haute trahison. Le cours des siècles ayant adouci les mœurs, a fait disparaître ces horribles expositions ; Temple-Bar ne paraît avoir servi depuis qu'à relever l'éclat des grandes solennités de la Cité, dont elle conserve la mémoire; c'est dans ces occasions que la corporation de Londres se rend à cette ancienne porte pour recevoir la famille royale, les édits du roi, apportés par un héraut, les princes du sang et les têtes couronnées qui vont visiter la Cité, dont les prérogatives sont étendues et curieuses : elles sont, pour la plupart, fondées sur des usages singuliers, qui trouvent leur origine dans l'histoire de la ville et dans les événements dont elle a été le témoin. Dans l'enceinte de la Cité, le lord-maire paraît être revêtu du pouvoir d'un souverain. Il réunit à ses attributions d'absolutisme la soumission la plus respectueuse d'un sujet dévoué. C'est ainsi que, d'après un ancien usage, on ferme la porte de la Cité, Temple-Bar, lorsque le roi ou la reine arrivent en cérémonie. Le lord-maire ne fait alors qu'user de son droit symbolique de défendre au souverain l'entrée de la Cité. Ce n'est qu'avec sa permission que Sa Majesté pouvait y entrer dans certains temps. Cet usage s'était conservé encore pour la forme il n'y a pas longtemps. La voiture du roi s'arrête, un laquais en descend, et frappe trois coups à la porte fermée. Le lord-maire, qui, en grande tenue, s'est rendu à la rencontre du monarque, ordonne alors d'ouvrir la porte, pour recevoir Sa Majesté. Aussitôt que le roi paraît, le lord-maire s'empresse de lui présenter son épée de parade,

qui lui est rendue à l'instant, puis il précède la voiture royale à cheval et la tête découverte. Ce n'est que dans des cas particuliers que le roi est invité à se rendre dans la Cité, pour accepter un dîner de cérémonie que le lord-maire lui offre au nom de la corporation qu'il représente.

A l'occasion d'une de ces réceptions solennelles du roi à Temple-Bar, voici l'incident aussi plaisant que drôle qui s'y passa un jour : l'usage prescrit aux magistrats de se rendre à cheval au-devant du souverain. Ces magistrats, bien plus accoutumés à l'exercice de la plume qu'à celui du cheval, sont en général d'assez mauvais cavaliers. Parmi les six conseillers chargés d'aller recevoir Georges III à Temple-Bar, il n'y en avait pas deux qui fussent experts dans l'art de l'équitation. L'un d'eux, pour être plus sûr de son fait, se procura un magnifique cheval blanc qui avait longtemps couru dans le cirque. La députation, bien assise sur ses arçons, se rendit à Temple-Bar, et la porte fut ouverte à Sa Majesté; mais, au moment où le cortége allait se mettre en marche, le coursier blanc, entendant la musique, au lieu d'avancer, se mit à danser, à se cabrer et à galoper, d'après toutes les règles de l'école, en décrivant un cercle, comme il avait l'habitude de le faire dans le cirque. La foule applaudit à cette cérémonie galopante, et le roi parut croire que ce manége solennel avait été arrêté d'avance d'après le cérémonial de la réception.

La Cité, de tout temps, a joui de prérogatives particulières qu'elle a su obtenir de ses anciens rois dans des temps de troubles et de désordres civils, où elle s'opposa constamment à leur immixtion dans son administration intérieure. C'est surtout sous le règne de *Henri Ier*, et sous celui du roi *Jean*, qui signa la *Magna Charta*, que les habitants de la Cité se réservèrent de nouveaux priviléges qui, pour la plupart, se sont conservés jusqu'ici.

La Cité est encore aujourd'hui exempte du recrute-

ment et de la presse des matelots. Autrefois, lorsqu'une recrue ou un matelot, qu'on y avait enrôlé malgré lui, désertait, s'il parvenait à mettre le pied dans la Cité, il était libéré et ne pouvait plus être poursuivi par la loi martiale.

La porte de Temple-Bar forme la grande communication de Kingstreet-Cheapside, du centre de la Cité, avec Fleet-Street, le Strand et les grands quartiers du palais et du parc de Saint-James. Elle invite à passer plus loin, et vous arrivez, par les quartiers de la noblesse et de la cour, en visitant d'abord les anciens monuments de l'histoire, à celui de Westminster, le plus imposant et le plus ancien de tous, et qui vous attire particulièrement.

ABBAYE DE WESTMINSTER (WESTMINSTER ABBEY).

Son aspect et sa première impression. — Son origine. — Sa construction. — Son histoire. — Aspect de son extérieur. — Chapelle d'Édouard le Confesseur. — Chapelle de Henri V. — Celle de Henri III. — Tour de l'abbaye. — Coin des poëtes. — Chapelle de Saint-Paul. — Cloître de Westminster. — Résumé.

Si le Tower est le répertoire des événements les plus sombres de l'histoire de Londres, l'abbaye de Westminster est le sanctuaire des reliques de l'antique histoire d'Angleterre, le dépositaire des faits qui les consacrent et des mausolées historiques qui les exposent. C'est le monument le plus intéressant et le plus curieux de Londres. C'est un morceau précieux d'architecture de l'époque du style fleuri, élégant, riche et gracieux, du style poétique et hardi d'un noble gothique frisé et dentelé, s'élançant dans les airs avec ses flèches ingénieuses, légères et aériennes qui s'élèvent comme une émanation diaphane du temple vers la voûte éternelle.

L'abbaye de Westminster, mémoire vivante, grave et religieuse des siècles, a su imposer au temps qui a passé

sur ses tours. Elle lui a demandé compte des faits qu'il a accomplis ; elle a su rendre le temps respectable, et lui prêter encore aujourd'hui dans son image cette physionomie pleine de dignité qui fait fléchir le genou, et qui remplit le cœur et la pensée de piété et de respect en entrant dans ce temple de la religion.

Son aspect extérieur produit une impression intéressante et mélancolique bien différente de celle du sombre aspect du Tower. Le silence grave et mystérieux qui remplit les grandes dimensions élancées, bien éclairées, vastes et nobles de son intérieur, prépare à cette onction qu'inspirent les souvenirs religieux d'une précieuse antiquité conservée dans toute son intégrité et embellie par la mémoire de la vertu, du mérite, de l'éloquence et de la poésie. Ce silence du passé est l'expression de l'éloquence des siècles qui vous entourent et qui, dans leur sanctuaire religieux, paraissent imposer aux dévastations incessantes du temps qui les a respectés jusqu'ici. Ils ont expiré ces siècles sous les murs du temple, et l'on dirait qu'ils y respirent encore dans les souvenirs, dans les monuments qu'ils ont transmis aux temps à venir et dans les dépouilles mortelles qu'ils renferment. Tout ce qui vous entoure alimente à la fois la pensée, le sentiment et l'imagination, et les fait passer involontairement par le cœur, pour n'être pénétré que d'une seule et grande pensée religieuse qui plane sur la mémoire du passé. C'est en traits ineffaçables que le burin des siècles a gravé cette pensée sur la tombe des princes et sur celle des grands hommes ! Vaste sépulcre de dynasties, de vertus publiques et privées, d'élans de pensées et d'imagination, de conceptions grandes et nobles à côté des faiblesses humaines, la pensée religieuse trouve sa source dans l'idée qui préside à ce sanctuaire. Elle la trouve dans l'idée sublime, profonde et solennelle du mystère divin qui prononce entre le passé, le présent et l'avenir, au moment du con-

tact de la vie avec la mort. Cette pensée, enfin, consacre la mémoire des tombeaux et les rend moralement intéressants, curieux et respectables, en les plaçant sous l'égide même du mystère qui les couvre, du mystère de la mort dans toute sa touchante sainteté.

Telle paraît être la première impression de Westminster, produite par son aspect et par l'idée qui s'attache à sa destination primitive.

Cette église est d'une haute antiquité, et tire son origine d'une petite chapelle fort intéressante et fort curieuse. On la voit encore dans l'intérieur du temple, qui a réuni depuis sous son dôme toutes les petites chapelles que la piété des siècles y a placées.

L'abbaye de Westminster, qu'on appelle aussi église collégiale de Saint-Pierre, paraît, d'après les recherches soigneuses des antiquaires les plus savants, avoir été fondée par *Sebert*, roi des Saxons de l'est, vers l'année 610. Son histoire depuis cette époque se perd dans l'obscurité des temps jusqu'au règne d'Édouard le Confesseur. Ce prince consacra la dîme de tous ses biens à la réédification de l'abbaye. Les travaux furent commencés en 1050, et, quinze ans après, le monument de sa piété fut achevé. En 1220, Henri III posa la première pierre d'une nouvelle chapelle qu'il dédia à la Vierge. Elle occupait l'emplacement où se trouve aujourd'hui la chapelle de Henri VII. Celle de la Vierge ne fut terminée qu'en 1261, et Henri III y fit transporter les restes mortels d'Édouard le Confesseur. Le long règne de Henri III et celui d'Édouard Ier virent reconstruire une partie de la nef et les ailes qu'on acheva en 1307. Le grand cloître qui se trouve à côté de l'église fut successivement construit par Édouard II, Édouard III et Richard II, ainsi que la maison abbatiale et les principaux édifices des moines. Une autre partie de la nef et des ailes fut aussi réédifiée par divers monarques, depuis 1340 jusqu'à

1483. Henri VII, en 1502, posa la première pierre de la belle chapelle qui, plus tard, porta son nom. Elle fut achevée par son fils Henri VIII qui, malgré cet acte de piété, saisit les revenus des moines et les chassa de leur couvent. Leurs priviléges ne leur furent rendus que par la reine Marie, pour leur être enlevés irrévocablement par Élisabeth, qui, en 1556, y établit une église collégiale.

Le manque d'uniformité dans la construction curieuse de Westminster est le trait caractéristique des siècles qu'elle représente, et augmente particulièrement l'attrait de l'intérêt qu'elle inspire. On y remarque combien, dans les différentes époques de la réédification de ce monument de piété, on a tenu à lui laisser cette empreinte des siècles qui la consacre. La façade du côté de l'ouest est belle, mais les deux tours, qui sont d'une époque plus récente, ne s'accordent pas assez avec les autres constructions plus anciennes. Le beau portique qui conduit à la croix du nord est admiré avec raison. Bâtie dans un noble style gothique, la fenêtre moderne du portail a, par une heureuse imitation, été mise en harmonie avec le reste. Cette fenêtre présente un beau morceau de peinture sur verre.

L'intérieur de l'église frappe par la grandeur de ses dimensions, la légèreté, la symétrie et l'élégance de l'ensemble, malgré la profusion des monuments que les temps modernes y ont placés. L'église consiste en une seule nef vaste et imposante ,avec deux ailes dont le toit est porté par deux rangs d'arcades qui s'élèvent l'un au-dessus de l'autre, soutenus par des faisceaux de piliers. Les bas côtés ont d'autres rangs de piliers qui soutiennent les arcades circulaires, et forment une grande quantité de voûtes en ogive, avec de nombreuses et curieuses sculptures.

Le chœur, d'une forme demi-octogne, était entouré de huit chapelles, dont il ne reste que sept. Les ornements ont été nouvellement restaurés avec goût et élé-

gance par l'architecte Keen. On remarque dans le chœur un antique et beau pavé en mosaïque qui entoure l'autel. Exécuté en 1272, sous les auspices de Richard Warr, abbé de Westminster, ce pavé est composé d'une infinité de morceaux de porphyre, d'albâtre, de jaspe, de marbre, de lapis, de serpentine, figurant les dessins les plus curieux et les plus variés. C'est dans ce chœur qu'a lieu *le couronnement des rois et des reines d'Angleterre.* Il est à observer, chose assez remarquable, que c'est là seule curiosité que le public soit admis à voir gratis, pendant le service divin qui y a lieu tous les jours; ce qui ne dispense point de payer l'entrée dans les intervalles où il n'y a point de service.

La chapelle d'Édouard le Confesseur contient la châsse du confesseur, d'un beau travail en mosaïque que le temps a détérioré. Les cendres ou ossements d'Édouard y reposent dans une caisse de bois.

Le tombeau de Henri III est orné de larges panneaux de porphyre poli, encadrés de mosaïques. Le monument d'Édouard III est entouré des statues de ses enfants; son épouse repose à côté de lui. On conserve dans cette chapelle l'épée d'Édouard Ier, le casque et le bouclier de Henri V, et les fauteuils du couronnement; collection curieuse, dont le siége le plus ancien est formé d'une pierre sur laquelle on couronnait les rois d'Écosse. La pierre fut apportée, en 1297, par Édouard Ier, de Scone, en Écosse. Elle atteste toute l'antiquité du fondement solide de son siége. Quatorze bas-reliefs en forme de légendes hiéroglyphiques et emblématiques, se rapportant à Édouard le Confesseur, décorent la frise de la chapelle, ornée de statues de diverses époques, et qui toutes prouvent les efforts de l'art et de l'imagination dans leur intéressante et ingénieuse enfance.

La chapelle et le tombeau de Henri V sont d'un style distingué. Une estrade en pierre et une porte en fer la

séparent de la chapelle précédente. On y voit la statue de ce souverain sur son tombeau de marbre noir.

Ces deux chapelles sont entourées de sept autres consacrées à différents saints. On y voit réunis toutes sortes de monuments funèbres, ainsi que dans le reste de l'église qui en est surchargée.

Au milieu de tout cet encombrement de tombeaux, on remarque, dans une des sept chapelles, dédiée à saint Benoît, un antique *monument en bois*, élevé à la mémoire de ce *Sebert, roi des Saxons de l'est*, qui le premier fit construire une église sur cet emplacement. On y voit aussi, parmi les effigies et les tombeaux de saint Érasme, de l'archevêque Langham et autres, les figures de la reine Élisabeth, de Guillaume et Marie Stuart, de lord Chatam, de la reine Anne, de Nelson, etc., combinaison bizarre de souvenirs d'un assemblage d'autant plus singulier que ces figures sont en cire, matière si débile pour des monuments d'une mémoire si durable. Dans les chapelles de Saint-Jean et de Saint-Michel, on remarque les tombeaux des amiraux Kempenfelt et Pococke, la belle statue de Horner par Chautrey, et le beau monument de lady Nigthingale, exécuté par Roubillac, et tous se trouvent, pour des mérites divers, sous les auspices du même saint.

Chapelle de Henri VII. C'est un monument digne d'admiration, et sans doute *un des plus beaux de l'architecture gothique :* elle se distingue surtout par l'élégance et la richesse remarquable de son extérieur. On y voit quatorze tours frisées et dentelées, d'un style gothique diaphane, noble et classique, d'une légèreté admirable et d'un dessin exquis plein de goût. Ces tours correspondent avec le corps principal de l'église par des arcs-boutants d'une grande hardiesse. L'intérieur est éclairé d'un double rang de fenêtres qui y répandent un jour doux et harmonieux, analogue à la gravité et à la majesté du lieu.

Des marches de marbre noir conduisent dans l'intérieur de la chapelle, dont l'entrée est ornée d'un élégant péristyle gothique. Les trois portes qui mènent à la nef sont extrêmement curieuses; elles offrent l'empreinte de cet esprit ingénieux qui embellit la piété des temps qui l'ont fait naître. Ces portes sont en bronze doré d'un travail remarquable; chaque panneau présente alternativement une rose et une herse; la rose blanche étant l'emblème de la famille de Lancaster, et la herse celui de la maison de Beaufort. L'intérieur de la chapelle renferme une nef avec deux petites ailes d'une belle proportion. Les douze piliers qui soutiennent la nef sont couverts de belles ciselures. Le pavé en losange de marbre noir et blanc constraste singulièrement avec des statues en bois surmontées de dais gothiques artistement ciselés. Les siéges, qui se distinguent aussi par leur travail, sont ornés de devises remarquables. Les murs de la nef et des ailes sont décorés d'un grand nombre de figures de patriarches, de saints et de martyrs, dont on estime beaucoup le travail.

Le tombeau du fondateur, exécuté par le célèbre sculpteur florentin Pietro Torregiano, se trouve au milieu de la chapelle en forme d'autel, travaillé en basalte noir, avec des ornements de bronze doré, et entouré d'une élégante balustrade de même métal, qui renferme dans son enceinte le monument d'Élisabeth, épouse de Henri VII. Ces tombeaux offrent un ensemble plein d'art, que relèvent encore des bas-reliefs, des emblèmes divers, et quatre statues de bronze doré.

Les ailes de la chapelle sont remplies de tombeaux historiques, entre autres de celui d'Édouard V et de Richard son frère, tous deux morts assassinés. On y voit l'armure du général Monk placée là comme une sentinelle perdue. On n'est pas moins étonné de trouver dans la voûte royale, située à l'extrémité de la chapelle et où

reposent Charles Ier, Guillaume III, Marie son épouse et la reine Anne, dans une armoire au-dessus de ces tombeaux, une image en cire de Charles II, en costume royal. Cette figure d'une matière si fragile, rongée par le temps, contraste singulièrement avec la solidité de la pierre dont sa tombe est faite.

Parmi ces anomalies, on trouve encore des emblèmes, décorations de théâtre et de salle d'armes, qui font beaucoup de tort à la grandeur et à la majesté de cette belle chapelle. C'est ainsi qu'on remarque dans la nef même, un cortége de chevaliers de l'ordre du Bain, rétabli par Georges Ier en 1725. Les armoiries de ces chevaliers sont représentées sur des écussons en cuivre, placés dans des stalles au-dessus desquelles se trouvent leurs bannières flottantes et leurs glaives flamboyants. Au-dessous de ces stalles sont disposés les siéges pour les écuyers, dont les armes sont également gravées sur des écussons. Ce cortége emblématique et ces bannières bigarrées jurent avec la gravité du lieu, et ne laissent pas de faire une impression désagréable.

En montant par un escalier de cent quatre-vingt-trois marches, dans une des tours, on jouit d'une vue assez étendue sur les environs, pour se recueillir de toutes ces surprises et se dédommager des contrastes et de la confusion qu'impriment à la mémoire ces anachronismes qui offensent la gravité du lieu autant qu'ils blessent la délicatesse et le tact du sentiment, fondés sur le goût des convenances. Cette diversion est nécessaire pour se rendre compte des impressions et ne se pénétrer que de ce qu'il y a de vraiment grand et majestueux dans les monuments de ce sépulcre remarquable des siècles.

Le goût moderne de la restauration n'a point épargné cette intéressante chapelle; mais heureusement l'architecte qui a entrepris cette tâche, paraît avoir parfaitement saisi l'esprit de la chose dans son travail, ainsi

que l'expression du goût élégant, pur et gracieux de ce précieux monument.

COIN DES POËTES (THE POET'S CORNER).

Il y a dans une des ailes de l'église une partie que l'on désigne par ce nom, et où se trouvent les tombeaux de plusieurs poëtes anglais, sans parler des tombes prosaïques qui s'y sont également introduites, en payant leur place. C'est là qu'on cherche et qu'on distingue un monument qui avant tous les autres attire l'attention, celui de Shakspeare. La noblesse, l'énergie et la délicatesse de son génie paraissent avoir été dignement exprimées dans les traits de sa physionomie, par le ciseau de Sheemakers. Le piédestal sculpté représente diverses têtes couronnées des tragédies du grand poëte. A côté de ce monument, une humble dalle de marbre noir, simple et unie, couvre les cendres de Sheridan. On lit plus loin les noms de Milton, de Spencer, et de Ben-Johnson qui, en payant sa place selon l'étendue, avait demandé d'être enterré debout; de Butler, Thompson, Goldsmith, Addison, Handel, compositeur que l'Angleterre réclame, quoiqu'il fût né en Allemagne; de Dryden, Chancer, Gray, et de bien d'autres qui ont pris place au coin des poëtes. Les seuls noms de ceux qui y brillent au premier rang équivalent aux plus belles épitaphes dont leurs tombes pourraient être ornées. Le respectable tribunal de la poésie y est encore représenté par le doyen d'âge qui en rappelle l'antiquité, *Parr*, poëte mort en 1635, à l'âge de cent vingt-cinq ans. Il atteste la longévité des citoyens du Parnasse de son temps, et s'en rapporte à l'autorité des siècles pour conserver la mémoire de son talent.

La multitude prodigieuse de monuments funèbres dont l'église est encombrée demanderait une étude particulière pour concevoir l'esprit des emblèmes, et quelquefois des

beautés isolées de ces monuments divers. Là où se présentent ces beautés, il faut les saisir à grands traits, et se rendre avant tout un compte exact de l'impression générale de l'ensemble, sous le rapport de sa conception, de son mérite artistique et de la distribution des objets qui le composent. On paye à l'entrée de l'église un shelling et demi d'impôt à la personne qui montre l'abbaye; mais il est reçu de donner davantage. Parmi les tombeaux de la haute aristocratie britannique, on remarque les monuments de Pitt et de Fox, l'un à côté de l'autre, non loin de ceux de Londonderry et de Canning; productions de l'art moderne qui méritent l'attention des connaisseurs.

Dans les bas côtés de l'église sont confondus des noms plus ou moins célèbres. C'est là qu'on trouve les tombeaux des docteurs Watts et Burney, du général Paoli, de lord Howe, de W. Congrève, de sir Humphry-Davy, chimiste célèbre, de Newton, de lord Stanhope; confusion savante, qu'on a tâché de rendre plus intéressante par les noms des ladies et des miss qui y figurent également.

Chapelle de Saint-Paul. Parmi les monuments funèbres que cette chapelle renferme, on remarque particulièrement l'un des plus modernes, orné de la statue qu'on a élevée à la mémoire de *James Watt*, célèbre ingénieur, inventeur des machines à vapeur. Il est représenté assis, tenant à la main un papier sur lequel est tracée une machine à vapeur. L'expression d'une profonde méditation qu'on trouve dans sa figure répond à l'importance de la découverte ingénieuse dont il a enrichi la civilisation moderne. La parfaite ressemblance de cet homme de génie exprimée avec force et vérité, la pose gracieuse et la draperie simple de la statue sont dues au ciseau de Chantrey, et assurent à cet artiste une place distinguée parmi les sculpteurs de nos jours.

CLOITRES DE WESTMINSTER.

On ne saurait quitter l'enceinte de l'abbaye de Westminster, en approchant des bas côtés, sans entrer dans une des portes qui conduisent aux cloîtres attenants, conservés encore dans toute leur intégrité. Quatre longues avenues couvertes par des arcades entourent un grand carré : les murs sont remplis de petits monuments, et des pierres tumulaires forment le pavé. L'entrée de la salle du chapitre est formée par un superbe portique de la plus grande richesse de sculpture gothique, et qui date de l'an 1220. En 1377, la chambre des communes, du consentement de l'abbé, y tint ses séances, et ne les transféra à la chapelle de Saint-Étienne que sous le règne de Charles VI. La construction du chapitre paraît, d'après ce qui subsiste encore, avoir été singulière et bizarre. Dans une des salles, transformées en galeries, on conserve les archives de la couronne, parmi lesquelles se trouve le fameux *Doomsday book* ou grand cadastre d'Angleterre, formé sous Guillaume le Conquérant, en deux gros volumes in-4°, bien écrits et parfaitement conservés, malgré leur antiquité de sept cents ans. Le caveau du chapitre est d'une curiosité remarquable par la construction de ses murailles, qui ont dix-huit pieds d'épaisseur.

RÉSUMÉ DE L'APERÇU DE WESTMINSTER.

En terminant l'aperçu de Westminster, on observera que cette abbaye n'est point, ainsi qu'on a pu le voir, exclusivement destinée, comme celle de Saint-Denis près de Paris, à recevoir la cendre des rois. Sépulcre des têtes couronnées, elle est en même temps l'asile de la tolérance et de l'égalité de la tombe. On y réunit toutes les espèces de mérites, même celui de n'en avoir aucun au-

tre que d'avoir payé sa place, ne fût-ce que pour y être enterré debout, comme Ben-Johnson. Chaque pierre sépulcrale atteste, dira-t-on, l'égalité finale au milieu des inégalités de la vie, la fusion improvisée des différentes classes de la société des vivants dans une république de morts, entourés des monuments de la royauté et de ceux de la haute aristocratie. C'est le résultat de la grande concurrence des choses dans nos temps modernes.

Il serait d'ailleurs difficile de se rendre compte des impressions diverses qui se succèdent dans les combinaisons de l'esprit et de l'imagination, en visitant dans ses détails l'abbaye de Westminster, si curieuse, si bizarre et si intéressante sous tant de rapports. C'est d'abord, direz-vous, un magnifique mausolée royal; tout l'annonce au premier coup d'œil. En pénétrant plus loin, vous direz: C'est un Panthéon d'hommes illustres, un monument funèbre à la mémoire des poëtes. Mais au milieu de cette confusion, de cet encombrement, de cette agglomération d'objets divers qui vous entourent, vous direz que c'est un grand musée de souvenirs funéraires placé sur la dernière limite de la vie; enfin vous êtes tenté de comparer l'enceinte que vous voyez sous tant de faces diverses, s'il est permis de le dire, à un bazar des morts qui y exposent leurs mausolées, leurs tombeaux, leurs statues, leurs bustes de cire, leurs armements, leurs écussons, les épitaphes de leurs monuments mortuaires et les simples pierres sépulcrales de leur ambitieuse discrétion. S'il n'y a point de chaire de philosophie spéculative dans les universités d'Angleterre, il y en a une certainement, dont on ne se doute pas, dans ce sanctuaire des trépassés.

Sans parler des rois, des grands hommes, des savants, des héros, des hommes d'État, des orateurs et des poëtes qui occupent une place dans l'église de Westminster et qui rendent ce séjour des morts à la fois au-

guste et touchant, on a pu être offusqué d'y voir la tombe d'un comédien, tel que Garrick et Kemble, à côté de celles des rois ; mais chacun y a bien payé sa demeure, et c'est une puissante considération en Angleterre.

Tel est l'esprit mercantile d'une grande nation commerçante, esprit qui préside même dans le sanctuaire des siècles, parce qu'il est universel : il explique tout, jusqu'à la confusion de l'encombrement qu'on y trouve. C'est ainsi qu'on voit reposer un gros marchand de la Cité à côté de Shakspeare, et un simple bourgeois dans le voisinage d'un fier souverain. Cette fusion hétérogène de toutes les classes qui ne s'amalgament pas, écrite sur les bannières de l'esprit du temps, confusément réunies sans plan ni système, dérange la première grande impression de l'ensemble de ces lieux imposants. Vous ne la retrouvez cette grande impression que lorsque vous portez les yeux sur les voûtes sveltes et élancées d'un superbe gothique frisé et dentelé qui orne les vastes dimensions du dôme qui se déploie à vos regards. Vous vous hâtez d'entrer dans les chapelles séparées qui renferment les plus anciens mausolées des premiers rois de l'Angleterre. Elles sont restées intactes, au moins quelques-unes, du contact des temps modernes, et vous y trouvez gravés encore les traits des physionomies caractéristiques du siècle qu'elles représentent.

Il n'y a qu'un pas du sublime au ridicule ; c'est une ancienne vérité attestée par l'expérience de tous les temps. Les grandes armoires qu'on voit dans quelques chapelles, et dans lesquelles sont exposées, derrière des châssis vitrés, des figures de cire, en sont une preuve irrécusable. Ces figures représentent d'illustres personnages historiques costumés d'après l'usage du temps auquel ils appartiennent. C'est la parodie de la mémoire et la dégradation du souvenir. Si l'Histoire se vanta un jour d'avoir créé la Mé-

moire, on dira que pour s'en venger le Temps inventa le Souvenir ; l'un et l'autre, confondus ici dans le sanctuaire de la Mémoire, sont méconnus pour n'avoir pas été compris dans la vaste distance qui les sépare. Les groupes de ce genre, tels que la reine Élisabeth, Marie Stuart, le roi Guillaume, l'amiral Nelson et le duc de Buckingham, sont d'un effet pitoyable, dans un mausolée où cette espèce d'exposition de colporteur est tout à fait déplacée. Vous éprouvez à leur aspect un sentiment pénible, un malaise qui vous oppresse. Ces spectres jaunis par la nature de la matière dont ils sont formés, apparaissent subitement aux regards, drapés ou plutôt entortillés de morceaux de velours dont la couleur s'est fanée depuis longtemps, et de satin chiffonné avec des dentelles rougeâtres, de fausses perles, de vieilles chaussures couvertes de poussière, et de linge sale que la vétusté dispute à l'immobilité. Rien de plus choquant que d'exposer la cire à côté du marbre, pour perpétuer la mémoire des siècles.

Parmi les anciens monuments funèbres, il y en a fort peu qui approchent du mérite d'un chef-d'œuvre. Celui de la comtesse Nightingale, exécuté par Roubillac, sculpteur français, est peut-être un des plus marquants sous ce rapport; il date de l'année 1761. — La plupart des épitaphes sont empruntées à Pope, le Boileau anglais, et appliquées avec assez de bonheur aux circonstances qui les ont fait choisir.

C'est ainsi que la majesté et la gravité de l'église de Westminster ne sauraient se déployer assez dans tous leurs détails intéressants, pour être bien appréciées, qu'en faisant abstraction des mauvaises expositions qui les entourent, de ces accessoires hétérogènes qui défigurent ses beautés, en avilissant leur tendance et leur but. C'est une absence totale de goût qui, à son tour, a entrepris de décorer le sanctuaire de mausolées dans des temps postérieurs à leur érection.

STATUE DE CHARLES Ier.

La première statue équestre qui fut élevée en Angleterre est celle de Charles Ier. Elle se trouve sur la place de Charing-Cross, ainsi nommée, parce qu'Édouard Ier y fit ériger, au milieu du village de Charing qui existait alors sur cet emplacement, une croix à la mémoire de son épouse Éléonore. La croix fut conservée jusqu'au temps des guerres civiles sous le règne de Charles Ier, époque où le fanatisme la détruisit comme un monument de la superstition des catholiques romains. Elle fut remplacée par la statue équestre de ce roi, coulée en bronze par un artiste français, en 1633. Cette statue est remarquable par son historique.

Dans les événements de la guerre civile qui se succédèrent ensuite, le parlement résolut de vendre la statue, et la livra pour un certain prix à un nommé John River, chaudronnier de Holbron, avec la condition de la mettre en pièces; mais l'acheteur lui accorda en secret les honneurs de la sépulture, et confia sa conservation à la terre jusqu'à la restauration. En 1678, elle fut replacée à Charing-Cross sur un piédestal érigé par Gibbons, ornée de trophées et des armes d'Angleterre, telle qu'on la voit aujourd'hui.

Il y a sans doute peu de statues qui aient ainsi survécu à leur arrêt de destruction, et résisté à la fureur des révolutions, et au cours du temps et des siècles, pour servir encore aujourd'hui d'ornement à l'une des plus grandes places de cette vaste capitale.

CATHÉDRALE DE SAINT-PAUL (SAINT-PAUL'S CATHEDRAL).

Son aspect sans comparaison avec celui de Saint-Pierre de Rome. — Sa fondation. — Son extérieur. — Son intérieur. — Souterrains de l'église. — Ascension du dôme. — Galerie sonore. — Bibliothèque. —

Chambre des modèles. — Galerie. — Lanterne de la coupole. — Vue de Londres du haut de la tour la plus élevée de la capitale. — Tarif des curiosités.

En retournant de Charing-Cross dans la Cité de Londres pour visiter les monuments moins anciens, mais non moins significatifs par leur but et leur destination, on commencera par la cathédrale de Saint-Paul qui représente la transition des temps anciens aux temps modernes.

Saint-Paul est un bel édifice qu'on a souvent comparé à l'église de Saint-Pierre à Rome ; mais il ne lui ressemble ni pour la forme, ni pour l'étendue, et ne la rappelle guère dans ses dimensions. On dira plutôt, sans aucune comparaison, que c'est le Saint-Pierre de Londres, ou bien que Saint-Paul est à Londres ce que Saint-Pierre est à Rome, la plus grande église de la métropole, avec la différence que celle de Rome est en même temps la plus vaste qui existe. Son emplacement est circonscrit, et la petite place circulaire où se trouve cette cathédrale est encore rétrécie par le cimetière qui l'entoure, ancien usage conservé jusqu'ici à Londres, ce qui ne contribue ni à la beauté du monument ni à la salubrité des lieux.

D'après l'opinion des premiers historiens de Londres, il existait autrefois sur l'emplacement de cette église un temple de Diane. L'architecte de la cathédrale actuelle, sir Christophe Wren, assure n'avoir point trouvé le moindre vestige qui pût donner lieu à cette supposition. En fouillant avec soin le terrain pour établir les fondements, il fit la découverte du sanctuaire demi-circulaire d'une ancienne église qui, suivant son opinion très-vraisemblable, avait été bâtie dans cet endroit par les chrétiens du temps des Romains. Des recherches ultérieures ont paru prouver que cette première église chrétienne fut détruite sous Dioclétien, remplacée par

une autre sous Constantin, et abattue à son tour par les Saxons. En 603, Édelbert, roi de Kent, fit construire sur ce même emplacement une troisième église en bois. Réduite en cendres par l'incendie de 1086, qui consuma une grande partie de la ville, on résolut d'élever une cathédrale qui surpassât en grandeur toutes celles connues jusqu'alors, et on commença ce monument gigantesque qui ne fut entièrement achevé qu'en 1312 : il avait une étendue de moitié plus vaste que l'édifice actuel. Le grand incendie de 1666 l'ayant entièrement détruit, il fut remplacé par l'église qui existe aujourd'hui sur le même terrain.

Ce fut en 1675 que sir Christophe Wren posa la première pierre de la nouvelle cathédrale, qu'il ne vit achevée que trente-cinq ans plus tard.

Le portique de cette église est composé de douze colonnes d'ordre corinthien. On y monte par des marches de marbre noir qui font un effet plus que grave. Ce portique est surmonté d'un second portique orné de huit colonnes d'ordre composite, avec un fronton triangulaire, et déjà cette façade principale est bien loin de ressembler à celle de Saint-Pierre à Rome ; mais placée à l'entrée de Lodgate-Street, sur un plateau un peu élevé qui descend vers la rue, elle fait plus d'effet à Londres au bout d'une longue perspective de rue, que Saint-Pierre à Rome dans son avenue étroite et indirecte. On voit sur l'entablement un bas-relief représentant la conversion de saint Paul ; au sommet plane une statue colossale de cet apôtre ; aux coins du fronton sont les statues de saint Pierre et de saint Jacques, et plus loin celles des quatre évangélistes. Au-dessus du portique s'élèvent de chaque côté deux tours, terminées par de petits dômes, dans l'un desquels est l'horloge et dans l'autre le beffroi. L'intérieur de l'église est en forme de croix avec une entrée à chacune des extrémités transversales. Ces en-

trées sont ornées de portiques demi-circulaires soutenus par six colonnes d'ordre corinthien, et surmontées de statues d'apôtres. Les marches sont, comme celles de la façade principale, en marbre noir, ce qui rend également lugubres les entrées latérales. Deux autres frontons de l'église représentent les armes d'Angleterre soutenues par des anges, et un phénix qui sort du milieu des flammes, portant le mot *Resurgam*. Un dôme majestueux, qui s'élève au-dessus du temple, est entouré de trente-deux colonnes d'ordre corinthien. Une galerie avec une balustrade élégante soutient l'entablement de la colonnade. Au-dessus de cette galerie se dessine un attique de pilastres et de fenêtres. Il porte sur son entablement une coupole dont le sommet est également entouré d'une galerie, du milieu de laquelle s'élève enfin la lanterne décorée de colonnes corinthiennes. Elle est surmontée d'une boule couronnée d'une croix richement dorée, qui fend les airs et qui réfléchit, à travers les brouillards de Londres, les rayons du soleil et ceux de son emblème.

Tel est l'aspect extérieur de cette cathédrale, qui serait plus imposante si elle était située sur une place plus étendue et convenable à la grandeur de ses dimensions, que l'on a de la peine à reconnaître sur les côtés latéraux de l'édifice. Elles sont masquées par le trop grand rapprochement des hautes maisons qui entourent en forme d'ellipse la petite place, ou plutôt la rue par laquelle on circule autour d'un petit mur à hauteur d'appui avec une grille en fer, renfermant le cimetière rétréci et encombré qu'il faut traverser pour arriver aux marches de la cathédrale. On dirait que les morts mêmes se trouvent gênés dans leurs demeures au pied de la basilique de l'immense capitale dont les grandes distances les ont si souvent fatigués de leur vivant.

On est étonné de trouver dans l'enceinte exiguë du

cimetière une petite statue en marbre blanc qui paraît s'être égarée au milieu des tombeaux. C'est celle de la reine Anne, mesquinement posée près de l'entrée principale de l'église. Elle est noircie par le temps et assez insignifiante, tant dans ses dimensions que dans ses proportions, malgré son piédestal sculpté dont les bas-reliefs représentent l'Angleterre, la France et l'Amérique; elle est aussi médiocre que presque toutes celles qui sont destinées à orner la capitale et ses édifices.

Dans son intérieur, la cathédrale est d'une nudité de style qui ne répond guère à la richesse de son extérieur; on ne saurait le caractériser que par l'idée d'une absence totale de style. On a voulu remédier à ce vide par un pavé en pierres blanches et noires entremêlées de porphyre aux abords du maître-autel qui forme le fond du chœur. Huit piliers d'une énorme dimension soutiennent le dôme et séparent la nef des deux ailes de la croix. On a appelé au secours de l'art les trophées de terre et de mer pour décorer la nef et les différentes parties de l'église, ornées de drapeaux. Vous voyez, dans le sanctuaire de la paix, la guerre d'Amérique, celle de France, d'Espagne, de Hollande, déployées dans ces trophées. On y voit les drapeaux enlevés à Valenciennes par le duc d'York, ceux pris sur les Français en 1794 par lord Howe, sur les Espagnols par Nelson en 1797, et sur les Hollandais par lord Keith et par lord Duncan.

La tribune, soutenue par huit colonnes corinthiennes de marbre noir et blanc, forme l'entrée du chœur, qui est séparé de la nef par une balustrade en fer d'un travail curieux. Dans une partie du chœur se trouvent le trône de l'évêque et celui du lord-maire, les deux premières autorités religieuse et civile de la Cité; et des deux côtés trente stalles richement sculptées par Gibbons, qui a également décoré avec soin la tribune, où se trouve l'orgue, réputé l'un des meilleurs du royaume, et au-dessous duquel est

placée la stalle du doyen du chapitre, surmontée d'un dais. On y remarque encore la chaire et le pupitre du clerc, qui sont deux morceaux d'un travail distingué.

Pour remédier à l'extrême nudité des murs de cette vaste église, on a cru, dans les derniers temps, devoir remplir ce vide par des monuments et des statues qui ne sont pas celles des apôtres, car le nombre de douze aurait été insuffisant. Ne voulant pas y placer des statues de saints, on y a suppléé en décorant les murs arides et les immenses piliers de couleur jaunâtre, d'un singulier assemblage de monuments à la mémoire de personnages plus ou moins illustres, de médaillons, de groupes, de statues emblématiques qui ont l'air de former un cours de mythologie dans un temple du Parnasse, au milieu de la première église anglicane. On y voit les statues du docteur Johnson, de Burgess et Westcott, celle du philosophe Howard, les médaillons des capitaines Riow et Moss, d'un mauvais goût trop décidé pour que l'œil ne soit pas blessé de les trouver au nombre des ornements d'une cathédrale. Ces personnages, qu'on a voulu illustrer par la sculpture, en plaçant leur effigie dans cette vaste enceinte, ont obtenu une immortalité qui n'a rien de classique. Au reste, ne vous rebutez point, car vous avez le choix de tant d'autres statues, de tant d'autres monuments dans ce vaste musée profane et religieux. Voici une première statue d'un air plus imposant; là une seconde, une troisième, une quarantaine, toutes en marbre blanc, chargées de déguiser la nudité des murs; mais tous ces monuments n'empêchent point que l'œil ne pénètre dans les vastes dimensions de ces murs et des pilastres qui s'élancent comme avec dédain vers le dôme au-dessus de ces médiocres productions. — Vous y remarquez la statue équestre du général Abercromby, celle de lord Howe par Flaxman, celles des généraux Hougton et Picton par Chantrey. Mais ne négligez pas de

rendre hommage à l'idole de la gloire nationale, au grand héros naval des temps modernes et dont, en Angleterre, vous rencontrez partout l'image. Le monument de lord Nelson par Flaxman attire votre attention. Appuyé sur une ancre, le héros a à sa droite l'Angleterre qui le propose comme modèle à de jeunes marins, et à sa gauche le lion de la Grande-Bretagne, vigoureusement sculpté et fortement emblématique dans l'enceinte d'une église. Les bas-reliefs du piédestal représentent la Méditerranée, le Nil, la mer du Nord et la Baltique.

Le tombeau de cet illustre marin se trouve dans les souterrains de l'église; c'est un sarcophage de marbre blanc et noir placé sous le centre du dôme et soutenu par un piédestal qui porte ces mots: Horactio Visc. Nelson. Le compagnon de ses victoires et son ami, lord Collingwood, repose près de lui. On y remarque le tombeau simple et modeste de Wren, dont la mémoire est consacrée à l'entrée du chœur par une dalle de marbre avec une inscription latine, la même qu'on trouve sur son tombeau; elle porte : « Ici repose Christophe Wren qui a bâti cette église. Il a vécu plus de quatre-vingt-dix ans, non pour lui-même, mais pour le bien public. Lecteur, veux-tu voir son tombeau? regarde autour de toi. Il est mort le 25 février 1723. » — Ces personnages historiques placés dans les caveaux sont entourés de peintres. On y voit les tombeaux de Barry, Opie Reynolds, sir Thomas Lawrence, West et Georges Dawe.

Après être descendu jusqu'aux fondements de l'église, pour visiter les morts dans leurs demeures, on a besoin de se recueillir et de prendre l'air; mais avant d'arriver au dôme, pour jouir de la vue de Londres et de ses environs, du haut de la galerie de la coupole et de celle de la lanterne, si la fumée industrielle et le brouillard endémique au pays le permettent, on a encore bien des choses à voir et à observer. On se contentera ici d'y jeter un coup d'œil

fugitif pour les indiquer. Un escalier circulaire assez large conduit à une galerie qui entoure la partie inférieure du dôme. *C'est la galerie sonore* (whispering gallery), ou plutôt, dans la traduction verbale, galerie de chuchoterie. Elle transmet le moindre son, le plus petit mot articulé à voix très-basse contre le mur; tout jusqu'au plus léger soupir, quelque discret qu'il soit et que l'on voudrait confier à ce mur, tout est indiscrètement répété aux points opposés de sa vaste étendue circulaire. Cet escalier aboutit à des chambres et des galeries au-dessus des ailes de l'église. On y entre d'un côté à *la bibliothèque du chapitre*, qui renferme les manuscrits et les documents du dôme, et où l'on montre un parquet curieux composé de petites pièces de bois de chêne, formant d'élégantes figures géométriques, réunies et affermies sans clous et sans crampons, ni chevilles quelconques. De l'autre côté on voit une salle qu'on appelle *la chambre des modèles*, ou salle des trophées. Elle renferme toutes sortes de bannières, d'armes, de boucliers, qu'on a employés lors de la pompe funèbre de lord Nelson, ainsi que le modèle principal de l'église proposé par Wren et qui fut rejeté. Tous ces accessoires sont montrés avec beaucoup d'ostentation comme des curiosités particulières, et annoncées par l'indiscrétion d'une porte de l'escalier sonore, dont il faut payer l'entrée en bonne monnaie sonnante, sans doute parce que cette porte fait plus de bruit qu'aucune autre de la Grande-Bretagne. Pour ne pas confier aux échos des murs de l'escalier sonore le jugement qu'on porte de tout ce qu'on a vu et entendu, on peut, en retournant, descendre dans la partie inférieure de l'église par un autre escalier nommé *geometrical stair-case*, qui se distingue par la légèreté de sa construction.

Après avoir passé par tous ces jeux acoustiques et toutes ces opérations mercantiles, on monte par des esca-

liers tournants, tantôt longs et roides, tantôt étroits et obscurs, à toutes les différentes galeries de la coupole et de la lanterne, en tout six cent seize marches, jusqu'à la boule, y compris les deux cent quatre-vingts marches qui conduisent à la galerie sonore. La boule a six pieds de diamètre et peut contenir huit personnes.

Là, sur le point le plus éminent, vous trouvez la tour la plus haute de Londres, et c'est à cette sommité que les Anglais, quelque haut qu'ils se placent dans leur capitale, sont obligés de s'arrêter. De là vous planez sur l'immense métropole et ses vastes environs; si c'était l'objet de votre ambition, vous devez en être satisfait. Mais un voile de fumée, de brouillard et de poussière vous dérobe les détails éloignés : vous ne les voyez que par intervalles, lorsque les pâles rayons du soleil britannique parviennent à percer les vapeurs qui les couvrent, et en dévoilent furtivement quelques parties à vos regards. Vous distinguez les principaux édifices de la Cité, et parmi ceux qui entourent la cathédrale, les beaux hôtels de la poste, de la monnaie et de la douane, et vous comptez les flèches des églises avec leurs croix dorées. Plus loin, les contours des limites de l'immense capitale se perdent dans un vague mystérieux, et le siége du commerce de l'univers, jaloux de sa grandeur, ne brille que par des accidents de lumière et des échappées de vue, qu'il ne semble vous présenter que pour exciter votre curiosité et saisir d'étonnement votre imagination, sans les satisfaire.

Ce coup d'œil, vaporeux même par le plus beau soleil que font pâlir les brouillards, est à la fois imposant et magnifique, car il est unique dans son genre, par la seule idée de planer sur la demeure d'un million six cent mille habitants, sur la plus grande capitale du monde connu, sur les mâts et les pavillons de plusieurs milliers de vaisseaux qui se trouvent dans son port, dans ses bas-

sins et ses chantiers jusqu'à l'embouchure du fleuve, et qui sont autant d'agents de son commerce universel dans toutes les parties du globe. C'est un tableau non achevé, un tableau ébauché qui se perd dans le vague de ses limites comme dans celui de l'impression qu'il vous laisse, parce qu'on y cherche en vain les contours qu'efface la vapeur, comme si l'on voulait trouver le fini dans l'infini. On ne peut achever ce vaste tableau qui se présente du haut de la boule dorée de Saint-Paul, et dont la croix semble avertir qu'on ne pourrait s'élever plus haut; on ne saurait le faire qu'en descendant de cette élévation aérienne et vaporeuse, pour aller sur les lieux mêmes en examiner les détails intéressants et curieux.

Avant de quitter la cathédrale, on doit observer que dans chaque partie de l'église où il y a quelque curiosité à voir ou à supposer, il y a un gardien particulier qui réclame sa taxe. A commencer par l'entrée de l'église et simplement pour voir la nef, on paye; pour monter à la galerie sonore, on paye; à la bibliothèque, à la salle des modèles, on paye; enfin pour voir l'escalier géométrique, le bourdon, la boule, les caveaux, on paye; et toutes ces contributions partielles se montent à quatre shellings pour avoir visité l'église et les morts, fait parler les murs et joui d'une vue panoramique de Londres, qui se cache dans ses brouillards et dans ses vapeurs; mais à tout prendre, on dira que c'est à bon marché!

ÉGLISES, CHAPELLES, CIMETIÈRES.

Leur style. — Églises du Saint-Sépulcre, de Saint-Gilles, de Sainte-Marguerite, de Saint-Paul et de Tous les Saints. — Cimetière de Stepney.

Après avoir visité la cathédrale de Londres dans quelques-uns de ses détails et indiqué le style et le caractère qui distinguent cet édifice, il faudrait peut-être passer en

revue les autres églises et chapelles de la capitale; mais elles sont trop nombreuses et trop variées pour être décrites dans le tableau d'ensemble d'un aperçu général. Il suffira d'observer que ces édifices paraissent avoir deux caractères distincts. Elles sont d'un style grec ou d'un style gothique, et appartiennent pour la plupart au premier, tout en présentant parfois des souvenirs incomplets du second. L'un et l'autre de ces styles n'offrent que rarement la pureté des modèles qu'ils voudraient imiter, et marquent, plus rarement encore, par l'élégance de leurs proportions. Ces édifices ne présentent souvent qu'un aspect bizarre dans un singulier assemblage d'originalité et de goûts divers.

L'église du Saint-Sépulcre est regardée comme l'un des plus anciens monuments de Londres. Élevée en 1440, elle fut détruite par le grand incendie et rebâtie en 1670. La tour est d'une construction très-ancienne : elle a quatre flèches modernes, surmontées de girouettes, et douze colonnes d'ordre toscan qui soutiennent le plafond.

L'église de Saint-Gilles, Crepplegate, bâtie en 1546, est, après l'abbaye de Westminster, le plus beau morceau d'architecture gothique qu'il y ait à Londres. C'est là que reposent les cendres du célèbre poëte Milton, et que furent mariés Olivier Cromwell et sa femme Élisabeth Boucher.

Les plus anciennes églises et chapelles ont été reconstruites pour la plupart par Wren, comme l'église *Sainte-Marguerite*, élevée d'abord en 1440 et réédifiée par cet architecte en 1690, après le grand incendie de 1666. Elles répondent plus ou moins aux règles de l'art et ne sont pas sans mérite.

Les églises modernes tranchent du grec et du gothique. Ce dernier style paraît surtout prévaloir dans les derniers temps pour être le goût prononcé du jour, celui de l'architecture anglaise. Elle n'a point d'ailleurs de carac-

tère qui lui soit propre, excepté peut-être la manière dont elle rend les styles étrangers.

Parmi *les églises modernes* de Londres, on remarque celle de Saint-Paul, bâtie en 1820, et qui dans ses modestes dimensions est bien différente de la cathédrale de ce nom. Elle est d'un style pur, et son clocher est d'une grande hardiesse. Une autre église moderne est celle de *Tous les Saints;* son originalité attire les regards des curieux. Son péristyle circulaire est surmonté d'un clocher qui se termine par une pointe allongée. La chapelle des catholiques romains est digne d'être visitée.

Il y a à Londres plus de cent cinquante *Meeting-houses*, pour ceux qu'on appelle *dissenters* (*dissidents*), tels que les anabaptistes, les ariens, les calvinistes, les huntingtoniens, les francs-penseurs (free thinkers), les frères moraves, les méthodistes, les swedenborgiens, les calvinistes écossais, les unitaires, etc. Ces maisons sont aussi simples que les croyances sont différentes, et ne marquent point sous le rapport de l'architecture.

On a conservé à Londres l'ancien usage d'enterrer les morts dans la ville. Toutes les paroisses ont leur cimetière dans leur enceinte, et les églises et chapelles en sont ordinairement entourées. Cette habitude, si nuisible à la salubrité d'une grande capitale, date en Angleterre du septième siècle, et, malgré ses grands inconvénients, elle n'a pu jusqu'ici être déracinée. Il n'y a qu'un petit nombre de paroisses qui aient leur cimetière dans les faubourgs de la ville. On profite des plus petits espaces pour convertir en lieu de sépulture les places fort resserrées qui entourent les églises, et c'est là qu'on entasse les corps d'une manière fort disproportionnée à l'étendue qui leur est consacrée. On a également conservé l'usage d'inhumer dans les églises, sans égard aux atteintes que cette coutume peut porter à la santé publique.

Le seul cimetière général de la métropole est celui des

dissenters, situé à l'extrémité de la Cité. L'originalité des anciennes épitaphes qui distinguent les tombeaux en Angleterre est une chose digne de remarque. On en trouve surtout de très-curieuses, de très-piquantes, dans *le cimetière de Stepney*. Ces épitaphes ont gravé sur les tombes qui les transmettent à la postérité, plus d'un trait saillant et original du caractère anglais, en lui apposant le cachet de sa grande nationalité au bord même de sa dernière demeure.

PALAIS DE SAINT-JAMES.

Ce palais est un des anciens monuments de la capitale qui datent du temps des premières dynasties d'Angleterre. Son extérieur sombre et mélancolique ne lui prête point l'aspect d'une résidence royale. Il paraît annoncer quelque souvenir lugubre des anciens temps, dont l'impression n'aurait pu être effacée par l'action des siècles qui en ont oblitéré la mémoire.

L'emplacement de ce palais fut celui d'un hôpital de lépreux fondé, avant la conquête, par quelques âmes pieuses de la ville naissante de Londres. Henri VIII, après en avoir saisi les revenus, le fit raser, éleva à sa place le palais qu'on y voit aujourd'hui et qu'il destina à sa demeure particulière. Il fut habité successivement par la reine Marie, sa fille, et par le prince Henri, fils de Jacques Ier, qui y terminèrent leurs jours. Pendant l'instruction du procès de Charles Ier, on y enferma ce malheureux prince, et après son exécution, son corps y fut exposé et montré au peuple. Les murs de cette partie, la plus ancienne du château, paraissent encore aujourd'hui porter le deuil de ce terrible événement. Ce palais servit ensuite d'habitation à Jacques II, à la reine Anne, à Georges Ier, et fut le lieu de naissance de Georges IV.

L'édifice n'a qu'un seul étage assez régulier, et son in-

térieur renferme une suite d'appartements qu'on a rendus élégants et convenables aux réceptions de la cour.

On remarque dans sa sombre façade une ancienne porte fortifiée, qui serait une curiosité particulière, si on ne l'avait trop souvent restaurée, et mêlé le style moderne au style gothique, dont un malheureux mélange a profané le type de l'antiquité.

La façade principale des appartements royaux se trouve du côté du parc de Saint-James, et, sans présenter une architecture distinguée et imposante, ne manque pas d'une certaine élégance lugubrement ancienne. On trouve dans le seul étage qu'elle présente, une régularité qui contraste avec la bizarrerie singulière des autres parties et des petites cours mesquines de l'édifice. Une des ailes les plus curieuses et les plus pittoresques de ce palais, consumé par un incendie en 1809, n'a point été rebâtie, malgré les réparations considérables qui y ont eu lieu depuis. Le vaste parc de Saint-James n'était anciennement qu'un marais, lorsque Henri VIII le fit transformer en jardins et entourer de murs. Il est orné d'une pièce d'eau et traversé par un canal. C'est aujourd'hui une promenade qui n'est fréquentée que par les bourgeois et le peuple : on y voit rarement du beau monde. Les hautes régions de la société préfèrent les jardins de Kensington, le Hyde et le Regent-park, où elles sont entourées des monuments de l'histoire moderne et où elles marchent au milieu des événements du jour.

NOUVEAU PALAIS DE SAINT-JAMES (KING'S NEW PALACE IN SAINT-JAMES).

Le roi Georges III acheta pour la reine son épouse, au cas qu'elle lui survécût, le palais de Buckingham, en échange de Somerset-house, résidence héréditaire des reines douairières, occupé par des bureaux d'adminis-

tration. On l'appelle aussi le palais de la reine (queen's house). Cet édifice, qui renferme une galerie de tableaux de West et de plusieurs peintres hollandais, a été réparé en 1830, et porte aujourd'hui le nom de King's new palace in Saint-James.

L'entrée du nouveau palais est formée par un arc de triomphe, et le fronton de la façade est orné de bas-reliefs qui représentent les victoires remportées sur terre et sur mer par les forces de la Grande-Bretagne pendant le règne de Georges IV. La représentation de ces victoires sculptées a coûté cher au roi. Il a payé ces bas-reliefs soixante mille livres sterling, ou un million cinq cent mille francs, pour avoir été sculptés par West-Macott, sans que le palais ait été entièrement achevé.

Presque toutes les résidences royales de Londres sont des édifices simples dont l'extérieur n'offre rien de particulièrement intéressant ou curieux en fait d'architecture, quelque vaste, élégant et somptueux que soit du reste leur intérieur. Tel est le palais de *Kensington*, habitation de la reine Victoria avant son avénement, et de la duchesse de Kent, sa mère. Les vastes jardins qui l'entourent sont la promenade à la mode du monde fashionable. Ils aboutissent au parc attenant nommé Hyde-park, autrefois résidence des abbés de Westminster, aujourd'hui domaine royal d'une étendue de plus de trois cent quatre-vingt-quinze acres.

MONUMENTS DE GLOIRE MILITAIRE.

Un seul nom de bataille, et un seul nom de héros. — Goût pour les monuments. — Janus au milieu du progrès, ne regardant qu'en arrière. — Arc de triomphe. — Statue d'Achille. — Démonstration d'opinion populaire. — Hôtel du duc de Wellington. — Colonne de Waterloo.

Chaque peuple a, dans l'histoire des siècles, ses époques de gloire, d'éclat militaire, de victoires; ses monuments

de souvenirs héroïques, ses statues de héros et de grands hommes qui ont marqué dans les annales de son histoire, et dont les monuments proclament aux temps présents et à venir la grandeur et l'éclat de ces époques mémorables, par les trophées, les symboles et les inscriptions qui les décorent. Le voyageur, en visitant l'Europe, trouve partout ces colonnes, ces inscriptions, ces statues, ces bustes de marbre, d'airain et de fer, qui attestent l'héroïsme des nations.

Les Anglais en possèdent à leur tour; mais ils ont plus d'annales volumineuses que de monuments divers, quoique ces monuments soient nombreux, et qu'ils servent à peupler les villes qu'ils décorent, sans toujours les orner par le mérite de l'art qui, en Angleterre, se réunit rarement au mérite du souvenir qu'il représente.

On n'y trouve qu'un seul nom de bataille et qu'un seul nom de héros : *Waterloo* et *Nelson*. Le premier indique la gloire continentale en rappelant implicitement le vainqueur qui vit encore; et le second personnifie dans le héros national la gloire maritime. Mais entre la popularité d'un nom de bataille et celle d'un nom de héros, il y a une grande différence à établir, et elle existe de fait.

Dans toutes les villes, bourgs et villages de la Grande-Bretagne, on voit sur les enseignes de l'industrie et du commerce, sur celles des fabricants d'étoffes de coton ou de laine, de flanelle ou de bas, le nom de *Waterloo*, qu'on célèbre dans l'industrie même au lieu de celui du héros de cette victoire. Ce n'est point à Londres seulement que ce nom se répète dans toutes les voies de communications publiques, telles que rue de Waterloo, pont de Waterloo, square de Waterloo, place de Waterloo, maison de Waterloo; car ces dénominations se reproduisent continuellement dans les villes et tous les lieux habités des trois royaumes unis, qui partagent avec

effusion la gloire nationale du nom de cette victoire, et cela sans la haine et les passions qui sont toujours l'apanage, le cortége inséparable de l'esprit de parti. C'est parce que le nom de la bataille leur convient davantage, qu'il leur est plus commode et leur offre plus de garantie que celui du héros qui en représente encore la gloire vivante. C'est que le nom du vainqueur marquerait trop l'enseigne du parti auquel on afficherait d'appartenir, et cela tirerait à conséquence dans les grands moments de progrès des mouvements populaires du peuple souverain. Or cette souveraineté se déclare toujours pour le parti du renversement radical de toutes les choses qui existent dans son empire de l'anarchie, sans épargner les enseignes qui porteraient le nom conservateur de Wellington.

En revanche, le nom de *Nelson*, sans qu'on pense à le remplacer par le nom d'une de ses victoires navales, est la rencontre inévitable que l'on fait partout, jusque dans le moindre village de l'Angleterre. Les uns en consacrant le souvenir de la victoire, les autres celui de la personne, semblent ainsi, même par leurs enseignes, signaler au loin et de la manière la plus piquante ces deux époques de leur histoire et de l'esprit du temps. Quoique Irlandais d'origine, la grande nationalité historique du nom de Nelson, qui réunit la mémoire de toutes ses victoires, est celle des trois royaumes unis. L'un de ces héros représente, dans son nom seul, la gloire entière de la nation, l'autre ne l'indique que par une seule bataille. Le héros naval vit par son nom, le héros continental par celui de sa victoire : l'histoire seule ajoutera un jour à la glorieuse nationalité de sa bataille, celle de son nom, dont les partis se servent encore à tour de rôle pour l'aimer ou le haïr, pour se rapprocher ou se repousser.

Une souscription ouverte depuis 1837 pour un monument national à élever en l'honneur du duc, paraît destinée

à donner de son vivant cette première impulsion. La reine s'y trouve en tête pour cinq cent cinquante liv. sterl.; le duc Albert, le duc de Cambridge, le roi de Hanovre, le grand-duc héritier de Russie, y ont contribué en proportion.

Il sera permis à cette occasion d'observer que, quelle que soit l'animosité des partis politiques, qui tous veulent aujourd'hui faire le bonheur des peuples par la passion et la haine qui les distinguent pour arriver au pouvoir, on ne saurait méconnaître une tendance générale qui leur est commune et qui caractérise le siècle par son goût pour la célébrité et pour les monuments qui la consacrent et la perpétuent. Ce goût semble renfermer, sans que l'on s'en doute, le principe de la conservation, même au milieu du progrès des réformes et de la régénération radicale qui les signalent.

Lorsqu'en effet on considère aujourd'hui attentivement cette tendance générale du siècle qui érige partout des monuments, qui célèbre partout des jubilés et restaure partout d'anciens châteaux, on dirait que *Janus* à double face d'antique mémoire, au moment de la marche la plus rapide du progrès que protégent la vapeur et les chemins de fer; que Janus, assis sur la locomotive du progrès et du mouvement, aurait perdu celui de ses visages qui regarde en avant, et qu'il ne peut plus jeter ses regards qu'en arrière, pour constater encore sa propre existence. Cette tendance remarquable, ce phénomène dans le temps d'un progrès que rien n'arrête, où la mémoire seule est jalouse de remplacer le souvenir, où à force de mémoires que l'on célèbre et de mémoires qu'on écrit pour illustrer les événements, on n'aura bientôt plus de souvenir; cette tendance réduite à sa plus simple expression, que prouve-t-elle en dernier résumé? Ne serait-ce pas le besoin que le siècle du progrès aurait senti, qu'en avançant avec la rapidité d'une locomotive à perdre haleine, de ne point faire entièrement divorce

avec le passé et ses faits accomplis, pour s'assurer et fonder sur les monuments de la mémoire un avenir que l'on renouerait au passé, et reprendre ainsi le fil rompu d'une ligne que l'on n'avait tracée ou ébauchée que par des points isolés ou indéfinis, qui se perdraient à la longue dans le vague par la nature même de leur incertitude, comme un chemin qui se perd dans le sable? C'est aussi pourquoi on aime mieux aujourd'hui courir sur des chemins de fer pour avoir un but déterminé et s'entendre sur les communications et les rapports nouveaux à établir, que naguère on ne pouvait concevoir à cause de leur abstraction, avant de leur donner un but positif et pratique, dont on aurait reconnu toute l'utilité dans l'intérêt de l'avancement réel du bien général.

Partout en Angleterre on trouve un monument érigé à la mémoire de Nelson, tantôt en forme de colonne majestueuse et colossale, comme celle de Sackville-Street à Dublin, ou celle de Calton-hill à Édimbourg, ou en forme de statue comme à Birmingham, ou bien représenté en groupe d'emblèmes dramatiques et plastiques comme à Liverpool. Mais ces colonnes, ces statues et ces groupes, quelque riches qu'ils soient, prouvent une pénurie d'exécution qui, à l'exception des colonnes de Dublin et d'Édimbourg, ne répond point à la grande nationalité de la mémoire que l'art a voulu perpétuer. On dirait que les Anglais ont été jaloux de ne point éclipser la gloire du héros par le mérite de l'artiste.

Les monuments historiques de la gloire militaire des temps modernes sont réunis à Londres dans l'enceinte du Hyde-park et dans le quartier de Saint-James.

En passant par la rue de Piccadilly, l'entrée du Hyde-park présente une porte triomphale, ornée d'une colonnade d'un style assez léger et assez agréable, surmontée de trophées. Elle laisse entrevoir au travers de ses colonnes un monument destiné à perpétuer la mémoire de la gloire.

C'est une *statue d'Achille* en bronze. Elle est d'une grandeur colossale et a été coulée avec douze pièces de canon de 24, trophées des batailles de Salamanque, de Vittoria, Toulouse et Waterloo. Placée sur un piédestal de granit, la statue a près de dix-huit pieds de hauteur, et pèse plus de soixante milliers. On lit sur le piédestal cette inscription en anglais : *A Arthur duc de Wellington et à ses braves compagnons d'armes;* et sur la base: *Posée en cet endroit le* 18 *juin* 1822, *par ordre de Sa Majesté le roi Georges IV*. Ce monument, auquel le roi chevaleresque assigna sa place à côté de l'hôtel du duc de Wellington, vis-à-vis de la porte triomphale de l'entrée de Hyde-park, est un hommage colossal que les dames élégantes de Londres rendirent au héros de Belle-Alliance, et qu'elles firent exécuter sous les traits du plus vaillant et du plus romantique des héros de l'antiquité. Elles n'ont été surpassées ni dans la grandeur de l'hommage ni dans l'intention de la plus flatteuse des allusions dont les grâces honorèrent le courage. C'est pourquoi il est d'autant plus à regretter que l'exécution n'ait point répondu à l'intention. Il faut avouer que, sous le rapport de l'art, la statue est aussi médiocre que ses grandes dimensions seraient faites pour répondre à la noblesse de l'emblème; mais les proportions et l'attitude ne sont pas même relevées par la pose hardie d'un bouclier dont le vaillant guerrier ne fit jamais, par la raison de son origine céleste, d'autre usage que de le fouler à ses pieds. C'est le même artiste qui a sculpté les bas-reliefs du nouveau palais de Saint-James : il paraît qu'ici la grandeur de l'objet a été hors de proportion avec le talent de l'artiste, dont le ciseau a exécuté avec succès des détails historiques. On dira qu'en général, sous le rapport des statues, on n'a pas été heureux en Angleterre aux diverses époques où l'art a entrepris d'orner la capitale.

Le monument est entouré d'une grille, auprès de la-

quelle on trouve un écriteau significatif, qui présente un commentaire de l'esprit du temps moderne au pied de la statue d'Achille, emblème de la gloire la plus antique. Cet écriteau porte défense de jeter des pierres à la figure d'Achille, et menace les contrevenants d'être arrêtés par les gardiens du parc ou les agents de police. Malgré cette défense très-lisible, l'enceinte de la grille est remplie de pierres et de cailloux qui ont ricoché du haut du bouclier d'airain, ou du fond des inscriptions du piédestal de cette gloire nationale. Ces projectiles, à l'assaut desquels résiste l'Achille britannique, font mieux connaître les véritables conservateurs de l'ordre et du repos public que ne sauraient le faire les partisans les plus décidés de la réforme radicale et du renversement général des souvenirs. C'est sans doute une démonstration énergique et populaire de l'opinion publique, qui trouve trop flatteuse pour le héros de Waterloo l'allusion poétique de son assimilation avec Achille.

Dans les nombreuses entreprises d'agression contre l'emblème du héros, l'hôtel du duc n'a pas été protégé par le bouclier d'Achille, qui ne connaissait que le combat ouvert de la défense de l'honneur sur le champ de bataille. Ce n'est point la statue qui aurait eu besoin d'un bouclier, mais bien l'hôtel du héros. Cet édifice, entouré de grilles, et, du côté de la rue, protégé par un mur, ressemble à un blockhaus ou fort retranché, derrière lequel le vaillant défenseur de sa patrie a dû assurer son asile, au sein de la paix, pour échapper aux atteintes portées à la sûreté de sa personne. Les vitres de son hôtel ayant été plus d'une fois brisées à coups de pierres, les fenêtres qui donnent sur la rue de Piccadilly paraissent être condamnées, et sont défendues par des volets garnis de fer. Le maréchal n'habitant que les appartements qui donnent sur le parc, l'édifice a l'air d'une maison abandonnée, et ne laisse pas que de produire une im-

pression pénible à côté d'une porte triomphale et d'une statue colossale d'Achille. Mais ces volets garnis de fer, dont le duc de Wellington était obligé de garantir sa demeure, pendant le premier temps de la réforme, ne semblent plus offrir aujourd'hui qu'un souvenir historique de cette époque.

A quelque distance de ce monument, une pièce d'eau nommée *Serpentine river*, formée par l'élargissement du lit d'un ruisseau qui traverse le parc pour se jeter dans la Tamise, contribue, surtout par sa chute d'eau artificielle, beaucoup plus que le monument, à l'embellissement du parc avec ses groupes pittoresques de belles plantations. Sa verte enceinte renferme, sur une étendue de six milles anglais, deux autres ruisseaux, dont l'un est d'eau minérale, tandis que l'eau de l'autre a la propriété de fortifier la vue.

On aurait besoin d'user de ce spécifique pour distinguer un autre trophée consacré au duc de Wellington et que l'on trouve dans le parc de Saint-James. C'est un mortier placé sur un piédestal, entouré d'une grille et portant une inscription anglaise et une autre latine. Cette dernière offre un anachronisme dans une expression impropre destinée à transmettre, en caractères d'airain, aux temps à venir, le trophée d'un mortier dont les Romains n'avaient aucune idée, et que par conséquent rien ne rappelle ni dans leur système de guerre ni dans leur langue. On l'a rendu par *bombarda*, mot qui figure à l'accusatif, *bombardam*, que l'on a attaché au nom glorieux du duc, comme pour effrayer la postérité qui n'aura point connu le héros de Waterloo.

Le dimanche, de deux à cinq, sont, à Hyde-park, les heures de la promenade du beau monde. On s'y rend à pied, à cheval et en voiture ; mais on n'y remarque que les équipages des grands seigneurs ou ceux des bourgeois élégants, qui seuls y sont admis, l'entrée étant interdite aux fiacres et aux voitures publiques.

A la statue d'Achille se lie le souvenir d'un autre monument qui se rapporte également à une époque historique.

C'est *la colonne de Waterloo*, élevée sur une place à laquelle elle a donné son nom. Elle fait face d'un côté au Régent-Quadrant, ou au point de départ de la rue du Régent, et aboutit de l'autre à une terrasse, où l'on descend, par un large escalier, au parc de Saint-James. Vue d'en bas, cette colonne simple et élancée se présente avantageusement. Elle est surmontée d'une statue en bronze du duc d'York, placée trop haut pour bien reconnaître ses proportions. Cette statue est entourée d'une galerie avec une balustrade en fer posée autour du chapiteau qui en forme la base, et d'où l'on jouit d'une belle vue de l'intérieur de Londres.

MAISONS PARTICULIÈRES ET ÉDIFICES PUBLICS.

Leur caractère en général. — Leur physionomie en particulier. — Leur extérieur et leur intérieur. — Hôtel des Monnaies. — Maison Adelphi. — Somerset-House. — Hôtel des Postes.

Dans une ville aussi immense que Londres, où brillent la richesse, le luxe et l'ostentation dans toute leur élégance, il ne manque point de grands et beaux édifices qui en sont le siége. Ceux des établissements publics portent en général un caractère simple qui impose par ses vastes dimensions et qui intéresse par la propreté, la netteté et le fini de l'exécution. Ils rachètent souvent par ces qualités les défauts de goût dans les proportions et la distribution de l'ensemble, que l'on remarque dans les maisons d'habitation.

Celles des quartiers marchands ont quelque chose de particulier qui donne à leur partie inférieure un aspect différent de celui des autres villes. On dirait d'abord que c'est un vaste amas de petits édifices en briques, noirs

et carrés, sans corniche, sans toiture apparente, avec des cheminées à différentes branches de tuyaux. La partie souterraine qui sert de cuisine, de magasin de provisions ou d'atelier, ne reçoit le jour que par un grillage en fer, pratiqué au niveau de la rue, ou à travers des barreaux recourbés et scellés dans la muraille.

Les maisons habitées par la noblesse ou par de grands propriétaires ont leurs cuisines au rez-de-chaussée, qui est défendu, outre la porte, par une espèce d'avant-cour bordée de grilles élégantes. Les croisées ouvertes sur ces tranchées servent à éclairer la cuisine et les offices, qui ont une sortie particulière sur la rue. Cette disposition comprend la partie de la maison que les Anglais désignent sous le nom de *ground floor*, étage souterrain au niveau des caves. Les pièces qui s'y trouvent de rigueur sont la cuisine, l'évier et le charbonnier. Les fenêtres percées sur cette espèce de fossé creusé autour du bâtiment se trouvent du côté de la rue ou de la cour, ou des deux côtés à la fois. Dans quelques-unes des grandes rues de Londres, ces fossés, larges et profonds, sont séparés de la voie publique par une grille en fer, avec sa porte et son escalier de dégagement, destinés au service des cuisines et de l'office, entièrement séparées et indépendantes de l'hôtel. Un vaste perron, jeté sur le fossé en forme de pont d'une seule arche, forme l'entrée de l'édifice, ou bien, en d'autres quartiers, une simple grille horizontale qui fait partie des trottoirs, ne permet d'éclairer le ground floor que par un clair-obscur peu avantageux aux opérations de la gastronomie.

Il existe en Angleterre un proverbe qui dit : *Homes of England the best homes upon earth;* les habitations anglaises sont les meilleures de la terre. Ce proverbe se rapporte à un système d'architecture pour les comforts de l'intérieur des maisons, système qui est particulier à la Grande-Bretagne.

L'Anglais, par un effet naturel de l'indépendance de son caractère, n'aime pas les grands hôtels gardés par un suisse. Il déteste ce contrôle journalier d'un portier qui concentre dans son foyer le commérage des locataires et des voisins de l'escalier. Il s'en dispense volontiers lorsque le décorum de sa position sociale ou politique le lui permet. Plein de son esprit d'association pour l'industrie, le commerce et la politique, qui l'occupent dans sa vie extérieure, il n'aime pas les effets de cette association d'idées dans sa vie intérieure. Le sentiment profond de la propriété acquise, suite de l'esprit de commerce, fait qu'il veut jouir de cette propriété d'une manière entièrement indépendante, afin de pouvoir ne dire que c'est son ménage que lorsque ce ménage est libre de tout contact avec celui de son voisin. C'est aussi par cette raison qu'il s'isole toujours avec sa famille pour ne vivre qu'avec sa propriété qu'il identifie à son être et dont il se fait le centre, dans son domicile, en s'éloignant de ses colocataires, quand il ne possède pas une maison tout seul.

Cette maison, pour être éminemment anglaise, ne doit pas être vaste, ni élevée comme les maisons de France. Elle sera dans son extérieur assez étroite, assez ramassée et même assez basse dans ses proportions, pour être convenablement confortable, et par là même *respectable à l'anglaise.* Le vestibule, l'escalier, le salon et la chambre à coucher seront bien clos, garnis de tapis, et, selon la fortune du propriétaire, décorés de bustes, de statues, de tableaux qui par eux seuls prouvent déjà évidemment qu'il serait impossible de garnir les dégagements d'un hôtel destiné à plusieurs locataires.

Pour compléter l'aspect extérieur des maisons anglaises, on dira que, pour la plupart, elles sont construites en briques, parce que la pierre est fort rare à Londres. Les hôtels les plus somptueux sont même rarement en

pierre de taille. On se borne à les couvrir d'un ciment composé de sable et de chaux hydraulique qui leur en donne l'apparence, en les enduisant d'une couleur de pierre pâle et jaunâtre, travail dispendieux qui ne s'applique qu'aux hôtels les plus riches et aux monuments les plus imposants. La brique, d'une couleur sombre, laissée ordinairement à nu, présente un aspect rembruni, triste et lugubre, qui se joint à la toiture aplatie, dépourvue de corniche, aux petites fenêtres carrées, sans balcon, sans ornement d'aucune espèce. L'inconvénient de la poussière de charbon de terre, la suie et la fumée dont l'atmosphère est imprégnée, permettent rarement de tenir les fenêtres ouvertes, afin de ne pas abîmer en peu de temps l'élégant ameublement qui orne l'intérieur. On a trouvé le moyen de voir dans les rues sans être exposé à cette incommodité. Pour cet effet, on a, dans beaucoup de maisons, adopté une espèce de balcon vitré, présentant un avant-corps peu considérable sur la façade, ce qui permet aux dames de voir, sous la protection d'un rideau, tout ce qui se passe dans la rue, sans être elles-mêmes exposées aux regards des curieux. Ceci a surtout lieu à Brigthon, ce fameux séjour fashionable, durant la saison des bains de mer, car presque toutes les fenêtres des maisons d'habitation sont en bosse. On dira en résumé que le type des maisons bourgeoises est d'une extrême simplicité dans toute l'Angleterre.

Parmi les édifices particuliers, on remarque les magnifiques hôtels de Portland-Place, rue qui peut être regardée comme la plus belle de Londres et qui est habitée par la plus haute et la plus riche noblesse. Elle est d'une imposante largeur, tirée au cordeau, garnie de maisons élégantes, régulières et très-élevées, ce qui paraît en contradiction avec les maisons ordinaires; mais ce sont des hôtels, ou plutôt des palais de représentation. Telle est aussi cette rangée de belles maisons particulières dans

le Parck-Cressent, auquel aboutit Portland-Place, formant un demi-cercle, et ornées de colonnes d'ordre ionique, qui ressemblent à autant d'habitations de prince. Tels sont enfin tous ces beaux hôtels, connus sous la dénomination de *terrasses*, comme Chester-Terrace, Cumberland-Terrace, décorés de colonnes corinthiennes et doriques, d'arcades et de pavillons, entourés de jardins en terrasse et de parterres qui donnent sur le vaste et beau parc du Régent, et qui, à leur tour, offrent autant de magnifiques résidences d'été au milieu de la plus belle partie de la capitale.

Les édifices les plus distingués de ce genre sont ceux où domine l'architecture grecque. Il paraît qu'en général on a été plus heureux dans cette imitation que dans celle des églises gothiques. On en trouve qui sont d'un style pur et classique et qui réunissent l'élégance du goût à une noble simplicité.

C'est surtout le cas parmi quelques-uns des édifices publics. Tel est le nouvel *hôtel des Monnaies* (the new Mint), dans la partie orientale de la Cité à Tower-Hill. Il est un des monuments peu nombreux à Londres où la pureté du style grec répond à la noble élégance de l'intérieur, qui, parfaitement adapté à sa destination, offre un ensemble complet, tant pour la distribution commode des ateliers, que pour les machines ingénieuses qui y sont employées à frapper la monnaie. Or, le génie des inventions anglaises ne manque jamais de se servir des arts mécaniques pour les appliquer de la manière la plus utile et la plus pratique. Il se présente partout, ce génie inventeur, dans une alliance intime avec la force motrice invisible des temps modernes, agent mystérieux de l'industrie. Tous ces mécanismes sont mis en mouvement au moyen de machines à vapeur qui se distinguent par leur beauté et leur simplicité. Un agent non moins mystérieux illumine les travaux de l'établisse-

ment, car tout l'intérieur de l'hôtel est éclairé au gaz.

Les compagnies d'assurance, établissements si utiles et si populaires, pour les garanties pécuniaires, paraissent avoir en même temps assuré le bon goût de l'architecture dans les hôtels qu'elles occupent. Plusieurs de leurs bureaux sont des monuments remarquables. Celui de *la compagnie d'assurance du Phénix*, dans Charing-Cross, est un édifice qui marque par sa belle architecture. Ceux du Pélican, dans Lombard-Street, *le County and Provident* dans Regent-Street, ne sont pas moins des morceaux d'architecture d'un style noble et élégant.

On distingue dans la rue du Strand une masse de maisons qui frappent surtout par leur ensemble, quand on se trouve sur les ponts de Waterloo et de Westminster. C'est une suite de jolies maisons bâties par quatre frères Adans, qui ont contribué à embellir la ville, et qu'on appelle *Adelphi*. Elles sont construites sur des voûtes formant des passages souterrains qui vont de la Tamise au Strand et à George-Street, et présentent, du côté de la rivière, une terrasse avec une vue assez étendue. La société d'encouragement pour les manufactures, les arts et le commerce, tient ses séances dans une des maisons Adelphi.

Plus loin, près du Strand, dans Buckingham-Street, on remarque comme une curiosité historique, une des dernières maisons qui se trouvent du côté de la rivière. C'est là qu'a logé Pierre le Grand pendant son séjour à Londres. Cette rue et celles qui l'environnent ont été bâties sur l'emplacement d'un ancien palais des archevêques d'York, lequel fut reconstruit dans la suite par Villiers, duc de Buckingham. Il n'en est resté qu'une porte qui conduit à la rivière, et qu'on appelle *escalier d'York*. C'est un morceau curieux d'architecture, orné des armes de la famille de Villiers. Du haut de son escalier et depuis près de deux siècles, il adresse aux embarcations

qui passent sur la Tamise cette antique devise : *Fidei coticula crux ;* la croix, pierre de touche de la foi. A combien de reprises cette foi avec son emblème et toutes les institutions divines et humaines, n'ont-elles pas été ébranlées depuis? La devise seule a survécu à tous les bouleversements dont elle a été témoin.

Un des édifices publics les plus vastes et les plus élégants de Londres se présente aussi sur le Strand. Il est situé sur l'emplacement d'un palais fort étendu, construit en 1549, par Édouard Seymour, duc de Somerset, qui y employa les matériaux des églises et chapelles qu'il avait détruites. C'est le palais connu sous le nom de *Somerset-House.* Il a été occupé à différentes époques par la reine Élisabeth, par Anne de Danemark, épouse de Jacques Ier; par Catherine, épouse de Charles II, et par plusieurs autres reines douairières. L'ancien palais était un mélange d'architecture grecque et gothique. Il fut démoli en 1775, et on y bâtit le bel et vaste édifice du même nom qui existe aujourd'hui, et où se trouvent réunies plusieurs administrations publiques, entre autres les bureaux des taxes du commerce maritime, ceux du receveur général du timbre, des vivres, du sceau royal et du sceau particulier, des domaines de la couronne, etc.

L'édifice présente un vaste carré avec une façade sur le Strand, une autre du côté de la rivière, où s'élève une belle terrasse d'environ cinquante pieds au-dessus du lit de la Tamise, sur des voûtes massives d'un style rustique.

Les dimensions de l'édifice sont de huit cents pieds de long, et de trois cent quarante de profondeur, avec une cour quadrangulaire de deux cent dix pieds de large. Le centre est orné d'arcades, de colonnes d'ordres ionique, corinthien et dorique, de pilastres, de statues colossales emblématiques représentant la Justice, la Valeur, la Vérité et la Modération, surmontées du Génie de l'Angleterre et de la Renommée, supportant les armes de la

Grande-Bretagne; les frontons avec des bas-reliefs, les trophées, les vases élégants, les têtes colossales, figurant l'Océan et les huit rivières principales de l'Angleterre: la Tamise, la Mersey, le Humber, la Medway, la Dee, la Tyne, la Saverne et la Tweed; enfin tout ce grand et riche ensemble que l'on voit réuni dans cet édifice est fait pour produire un effet imposant et frapper les regards de l'observateur, attirés encore par cette teinte noire qui couvre les murs et que la fumée industrielle de la Cité a rendue antique au milieu des temps modernes.

Les voûtes des vastes souterrains de Somerset-House, qui paraissent communiquer avec ceux des bâtiments Adelphi, où l'on voit d'immenses dépôts de charbon de terre qu'on charrie à travers la Cité, se déroulent aux yeux comme les sombres avenues du royaume de Pluton. C'est une ville sous terre où l'on voit souvent de ces spectres humains, réduits par la misère, qui semblent y chercher un refuge, ou qui fouillent les immondices, pour rassembler péniblement ces lambeaux précieux qui servent à la confection du papier vélin, si beau, si blanc et si recherché. C'est la misère la plus complète qui le fournit; c'est l'opulence et la richesse qui s'en servent pour lui confier les secrets de la pensée, les conceptions de l'esprit et les produits de l'imagination. Elles sont loin de déchiffrer sur ce papier les angoisses de la misère et du malheur qui en ont rassemblé la matière première.

HOTEL DE L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DES POSTES (GENERAL POST OFFICE).

Mécanismes ingénieux. — Nombre de lettres et de journaux expédiés dans une année. — Dépenses et revenus de l'administration de la poste aux lettres. — Départ des malles-postes de l'hôtel de la poste. — Abus dans l'expédition des lettres. — Nécessité de la réforme qui a eu lieu.

Dans le grand nombre d'édifices plus ou moins distin-

gués par leur architecture, leurs dimensions et leur destination, que l'on voit dans la Cité, on remarque celui de la poste. C'est le siége d'une vaste et intéressante administration qui offre un de ces rouages perfectionnés de rotation dans le mouvement perpétuel des rapports entre les nations de nos jours et de leurs communications accélérées, pour rapprocher les distances qui les séparent.

L'hôtel de la poste présente un vaste bâtiment noble et élégant, décoré de colonnes ioniques, qui n'a été achevé qu'en 1829. Il renferme tous les bureaux des lettres, des journaux, des malles-postes et des paquets de l'intérieur et de l'étranger, les bureaux des Indes et ceux de la petite poste. La seule énumération de ces bureaux donnerait une idée de cette vaste administration qui embrasse les relations commerciales de la Grande-Bretagne avec toutes les parties du monde.

Il y a peu d'établissements publics à Londres et en Angleterre où l'on ne trouve quelque mécanisme ou quelque machine pour ménager l'emploi du temps et accélérer le travail. C'est ainsi que l'on voit dans les différentes parties de cette administration un mécanisme très-curieux et très-ingénieux par lequel on fait passer dans les bureaux respectifs les lettres qui n'ont pas été mises dans celui auquel elles appartiennent. A cet effet, on a adapté sous les bureaux de petites voitures qui, au moyen d'une machine et de conduits souterrains, font le trajet de l'un à l'autre, comme une locomotive qui passe par un tunnel, à la suite d'une impulsion invisible que leur donne un employé et qui marque leur départ et leur arrivée. Ce mécanisme ingénieux épargne beaucoup de temps et remédie à un inconvénient de classification, sans interrompre le travail. Pour en réparer un autre que les inventions ne sauraient prévenir, il y a une salle où se trouve affichée la liste des lettres qui ont

été mal adressées, refusées ou renvoyées, et autour de laquelle se trouvent les bureaux qui en sont chargés. Une invention non moins curieuse consiste dans une machine qui conduit à chaque étage les charbons de terre nécessaires au chauffage. L'édifice est éclairé par le gaz, agent général de l'éclairage à Londres et dans toute l'Angleterre. En cas d'incendie, une pompe, d'un mécanisme aussi simple que pratique, est adaptée de manière à porter l'eau dans toutes les parties du bâtiment où le feu pourrait se déclarer. Ces trois inventions dans un seul édifice suffisent pour caractériser l'esprit pratique et ingénieux des Anglais en toutes choses, et pour rendre leurs établissements publics aussi intéressants qu'instructifs.

On a calculé que le nombre de lettres adressées par toutes les postes de l'Angleterre dans le courant d'une année, s'élevait à quatre-vingt-neuf millions avant la réforme de la réduction du port qui a eu lieu il y a peu de temps. On en comptait soixante-quinze millions affranchies. Trente millions de journaux sont également expédiés dans une année. Les dépenses annuelles se montent à 696,562 livres sterling, et le revenu, avant la réduction, s'élevait à un million et demi de livres sterling, ou 37,500,000 francs.

L'administration de la poste en Angleterre est une des mieux organisées de l'Europe pour l'exactitude et la rapidité des communications. La première malle-poste fut établie à Bristol en 1784, et c'est de cette époque que datent les perfectionnements et la prospérité de cette branche importante du revenu de l'État.

Les recettes de l'administration ne furent, dans leur origine, que d'environ cinq mille liv. sterl., ou 125,000 francs, et ne dépassèrent, jusqu'en 1783, guère 146,000 liv. sterl., ou 3,650,000 francs par an. Elles s'élèvent aujourd'hui à la somme de 2,400,000 liv. sterl., ou à 60,000,000 de francs, ce qui est d'autant plus remarqua-

ble que les anciens tarifs ont subi d'assez fortes réductions jusqu'à la dernière grande réforme, qui les a totalement réduits pour s'assurer une plus grande concurrence, afin d'augmenter encore le revenu, qui ne répondait point à la multiplicité et à la fréquence des nouvelles communications.

Le départ des *malles-postes*, ou mail-couches, a lieu tous les soirs vers les huit heures, de l'hôtel des postes. C'est un spectacle intéressant qui attire toujours beaucoup de monde, que de voir cette longue rangée de belles voitures, attelées chacune de quatre beaux coursiers à courte queue, qui, par leur légèreté et leur élégance, ressemblent à des chevaux de selle; ceux de devant sont si bien dressés qu'ils obéissent au plus léger mouvement des rênes. Les voitures sont toutes d'une même forme légère, d'une même couleur rouge foncé, ornées des armes du royaume, surmontées d'un conducteur et menées par un cocher à livrée écarlate, brillante et toujours fraîche, l'un et l'autre avec les attributs de leurs fonctions, le conducteur ayant à la main un cor de chasse allongé et pointu, n'attendant que le signal du départ pour se lancer dans la carrière. C'est une file de voitures qui se suivent dans un ordre admirable et qui ont l'air d'appartenir à un cortége royal ou d'attendre l'issue d'un immense banquet sous les croisées d'un vaste palais. Tout y est beau et d'un fini parfait. Les voitures ont l'air d'être neuves; leur vernis est éblouissant; les harnais qui parent de grands chevaux de la taille de ceux de course, sveltes et légers, sont d'une fraîcheur élégante et d'une noble simplicité, et dignes de l'équipage d'un lord de la chambre des pairs. C'est le modèle de la perfection dans son usage et sa pratique; c'est l'orgueil du triomphe dans la facilité et la rapidité des communications. Ces agents mobiles, chargés de la correspondance de la Grande-Bretagne, fiers de leur mission qui embrasse les distances sur terre et sur mer, par-

tent quinze minutes avant l'heure fixée pour l'expédition des malles, afin d'arriver à point nommé aux barrières respectives, parce qu'ils ne peuvent traverser assez vite la foule de rues populeuses de l'immense capitale et l'encombrement des voitures qu'ils rencontrent. Ils sont rejoints à la barrière par une espèce de petit cabriolet ou gig extrêmement léger, à un cheval, qui passe avec une grande agilité et une célérité remarquable, en filant à droite et à gauche, et échappant à tous les embarras, comme un poisson qui glisse dans son élément. Aussi, tout le monde paraît respecter l'empressement du courrier qui conduit la malle, parce que tout le monde est intéressé au départ accéléré de ses lettres, et déjà, en entendant de loin les sons pressants, coupés et aigus du postillon en course, on tâche de trouver moyen de le faire passer au plus vite à travers l'encombrement. Le courrier ayant rejoint à la minute et avec une exactitude admirable le conducteur de la malle-poste, lui remet la malle aux lettres fermée avec un cadenas de sûreté, sans que personne se dérange de son siége; le cocher de la voiture, au mot *All right!* (tout est en ordre), touchant à peine ses chevaux, à un signe donné, les met au grand galop, en sortant de la barrière, et poursuit sa course rapide sans s'arrêter jusqu'au relais prochain.

Plusieurs abus s'étant introduits dans la perception des ports de lettres, une réforme dont on s'est occupé récemment a eu lieu. La taxe élevée des lettres était devenue un article de luxe qui n'était plus qu'à la portée des riches. Un ouvrier de fabrique ou un journalier qui gagnait à peu près cinq shellings par semaine et qui était éloigné de six milles de sa famille, n'avait guère les moyens d'entretenir une correspondance avec elle. Dans cette catégorie se trouvaient à Liverpool 50,000 Irlandais qui y existaient du mince produit de leur travail journalier. On a remédié en partie à cet inconvénient. En An-

gleterre et dans le pays de Wales, il y a maintenant 1973 villes avec des penny-postes qui ont pris naissance dans les vingt dernières années.

L'expédition des lettres n'est devenue une institution de l'État que sous Charles II. On fixa alors le port en taxant la feuille de papier et la distance qu'elle avait à parcourir. Un petit morceau de papier de la grandeur d'une carte de visite et contenu dans un couvert, était considéré comme faisant deux feuilles, et payait double port. C'est pourquoi on a vu jusqu'ici les lettres arrivant par la poste d'Angleterre toujours sans enveloppe, et l'adresse constamment écrite sur le pli de la même feuille. C'était un tarif de port qui ne paraissait point fondé sur une base équitable, car une lettre légère payait souvent plus qu'une lourde missive.

Un membre du parlement pouvait chaque jour recevoir quinze lettres et en expédier dix en toute franchise. Dans ce dernier cas, il n'avait qu'à tracer son nom sur l'adresse, et le port simple ou double était toujours franc, à moins que le paquet ne dépassât un certain poids. Ces sortes de lettres franches par droit de privilége étaient ordinairement plus pesantes que celles qu'on affranchissait à beaux deniers comptants; aussi les banquiers de premier ordre et les grandes maisons de commerce étaient-ils bien aises qu'un de leurs associés sous la même raison fût membre du parlement; car le privilége de la franchise épargnait à la maison au moins sept cents à mille livres sterling par an de ports de lettres. Beaucoup d'employés dans plusieurs branches d'administration étaient également exempts de la taxe des lettres.

En Angleterre, la loi, par elle-même, est inébranlable; mais lorsque cette loi ne convient pas, on sait l'éluder, tout en la laissant subsister, et c'est un expédient dont le public se sert assez souvent. On remarque ainsi que le gouvernement a son administration des postes, et que les négociants ont aussi la leur.

Que signifie, direz-vous, ce fourgon d'une construction particulière qui circule dans les rues de la Cité, et qui s'arrête à tant de maisons? C'est le négoce qui fait le commerce des lettres à la face de l'hôtel des postes pour établir la concurrence. C'est le *step-broaker*, espèce de facteur des négociants, chargé de collectionner des paquets de lettres qui doivent passer par terre et par mer, et de les transporter ou à bord des vaisseaux, ou dans les bureaux des messageries destinés à les recevoir. Les gros marchands réunissent de cette manière des centaines de lettres et les expédient sous la forme de paquets (parcels) à très-bas prix, non-seulement par les vaisseaux qui partent, mais même par les diligences ordinaires ou stage-coaches, les bateaux à vapeur et les locomotives; tous ces moyens de transport étant à la disposition des sociétés particulières, dont elles sont tout à la fois propriétaires et actionnaires. On fait partir ainsi, par chaque paquebot, près de *quatre mille lettres* à la fois pour toutes les parties du monde.

Les cafés de l'Amérique du Sud et de *Jérusalem* sont chargés de recevoir tous les jours des lettres pour l'Amérique, à raison de trois pence, environ trente centimes.

Un autre expédient de correspondance moins étendue s'offre par la voie des journaux mêmes qui circulent dans toute l'Angleterre. Il n'est pas permis d'écrire sur ces feuilles; mais on y souligne, on pique certaines lettres, et l'on écrit avec de l'encre sympathique; car l'Anglais, loin d'être sentimental, ne manque pas de sympathie pour tout ce qui concerne ses intérêts matériels. Les hommes d'affaires ont aussi leurs expédients particuliers : ils vont jusqu'à tirer parti des bandes dont les journaux sont enveloppés. On fait des combinaisons dans la transposition de l'adresse; on se sert de signes comme au télégraphe; on varie la couleur des pains à cacheter; on alterne entre les couleurs de l'encre ; enfin on établit une espèce de

correspondance en chiffres pour tous les jours de la semaine, afin de se dispenser d'écrire des lettres, et de diminuer ainsi les dépenses sans inconvénient.

Cette concurrence mercantile avec l'administration des postes du royaume a produit, dans l'espace de vingt ans, pendant lesquels se sont ouvertes tant de nouvelles voies de communication par les bateaux à vapeur, les locomotives et les chemins de fer, le résultat naturel que le revenu des postes est resté stationnaire en Angleterre, au milieu de ce mouvement général, et que la recette, déduction faite des frais d'administration, a été de 70,352 liv. sterl. moindre que dans les années 1814 et 1815.

Telles sont les considérations qui ont nécessité la réforme des anciens tarifs et l'introduction du nouveau règlement qui, au moyen d'une réduction très-considérable des ports de lettres, met tout le monde à même d'entretenir, à peu de frais, une correspondance légale, et qui doit augmenter les revenus de l'administration en faisant disparaître la concurrence.

On observera ici cependant que dans un État où le commerce est la première source de sa prospérité, où le négoce a tant de facilité dans ses voies de transport et de communication, où tout dépend des transactions du commerce et de l'industrie, où tout enfin est association, entreprise et sociétés particulières, il sera toujours plus difficile que partout ailleurs de concilier les intérêts de cette branche du revenu public avec ceux d'un commerce indépendant qui renferme en lui-même le principe de sa propre administration. L'expérience prouvera jusqu'à quel point on réussira à contre-balancer la concurrence par la réduction des ports de lettres dans les bureaux de l'administration du gouvernement.

PONTS DE LONDRES.

Les six principaux ponts de Londres. — Leur construction, leurs particularités, leur aspect et leur magnificence. — Mécanisme ingénieux.

Les six beaux ponts de Londres offrent un contraste tranchant avec la confusion et l'encombrement des maisons industrielles remplies de marchandises, de dépôts immenses de produits des manufactures et des fabriques qui bordent surtout la rive droite de la Tamise, sans quais et sans routes, parce que tout le monde, dans les quartiers commerçants, est pressé d'avoir un point de chargement et de déchargement, d'exportation et d'importation dans le revirement universel des marchandises.

Le nouveau Pont de Londres (New-London-Bridge) a été construit en 1825, en vertu d'un acte du parlement. Il embrasse avec ses cinq arches elliptiques la rivière dans une largeur considérable, sur une longueur de sept cent quatre-vingt-deux pieds, sans compter les aboutissements : il marque plus par sa noble simplicité que par la richesse de ses ornements.

Celui de Blackfriars (Blackfriars-Bridge), qui répond à la belle avenue de la rue du pont (Bridge-Street), date de l'an 1760. Il présente, sur une plaque d'étain, une inscription latine qui porte qu'à la suite d'un vote universel des citoyens qui l'ont fait construire, ce pont porterait le nom de *Pont de William Pitt*, afin qu'il reste, y est-il dit, à la postérité, un monument de la reconnaissance de la ville pour un homme qui, par la puissance de son génie, la fermeté de son esprit, et par l'heureuse influence de sa probité et de ses vertus, a reconquis, étendu et assuré la domination de la nation anglaise en Asie, en Afrique, en Amérique, etc.

Mais bientôt les temps changèrent et on ne passa plus ce pont au nom de William Pitt. Il prit peu après le nom qu'il porte aujourd'hui, le seul qui lui soit resté.

La dépense totale de sa construction n'égale point celle qu'ont exigée les travaux plus récents de ce genre ; elle ne s'éleva qu'à 152,840 liv. sterl., qui furent remboursées par un droit de péage.

Les Anglais sont forts pour les calculs en toutes choses ; c'est le mérite de l'esprit mercantile ; il fait valoir dans toutes les circonstances le bilan entre ce qu'on donne et ce qu'on doit gagner. C'est ainsi qu'on a supputé qu'en 1811 il a passé en un seul jour sur le pont de Blackfriars, soixante et un mille piétons, cinq cent trente-trois chariots, mille cinq cent deux charrettes et haquets, neuf cent quatre-vingt-dix voitures, cinq cents cabriolets et voitures suspendues, et huit cent vingt-deux chevaux de selle. Cela prouve au moins que les bourgeois reconnaissants de la Cité n'avaient point placé leurs avances à fonds perdus, et qu'une fréquence pareille devait, par le droit de péage, leur rembourser avec usure le capital et les intérêts.

Le pont de Westminster (Westminster-Bridge), commencé en 1739 et achevé en 1750, fut voté par le parlement, et passe pour un des plus beaux et des plus élégants dans son genre. Il traverse la rivière sur une largeur de douze cent vingt-trois pieds, ce qui fait trois cents pieds de plus que le pont de Londres. Il y a treize grandes arches et deux petites, et il offre un aspect singulier par des espèces de voûtes ou guérites en pierre dont il est garni et qui sont destinées à servir d'abri aux piétons saisis par la pluie. Elles ont une particularité remarquable, c'est que lorsqu'on parle contre le mur de l'une, la voix se communique distinctement à la guérite opposée, malgré le bruit des voitures et des personnes qui passent sur le pont.

Le pont du Strand ou de Waterloo (Strand or Waterloo-Bridge), situé près de Somerset-House, à côté du Strand, est un beau morceau d'architecture. Il fut com-

mencé en 1811 par une compagnie, et devait coûter 500,000 liv. sterl. ; mais cette somme n'ayant point suffi à sa vaste construction, la société fut obligée d'emprunter 500,000 liv. sterl. remboursables par des payements annuels hypothéqués sur le péage, de manière que ce pont a coûté la somme exorbitante d'un million de livres sterling, ou vingt-cinq millions de francs : il ne fut achevé et livré à la circulation qu'en 1817.

Si ce monument est un des plus chers, on peut dire qu'il est aussi un des plus beaux de ce genre que les temps modernes aient produits. La simplicité de sa construction, l'uniformité de ses arches et l'énormité de ses piles, lui donnent une belle apparence de grandeur et de noblesse. Il est entièrement droit et uni, sans le moindre bombement, et diffère en cela de tous les autres ponts de la capitale. Revêtu de granit de Cornouailles, avec une balustrade de granit d'Aberdeen, l'extérieur de ce pont paraît d'une solidité à résister aux atteintes des siècles. Les niches sont soutenues par des colonnes d'ordre dorique qui s'élèvent sur les piles, et les quatre loges des receveurs sont également de style dorique.

Une machine très-ingénieuse se trouve devant chacune de ces loges pour contrôler le nombre des personnes qui ont passé le pont dans la journée. Les tourniquets en fer sont disposés de manière à ne laisser passer qu'une personne à la fois, et communiquent par des engrenages à une espèce de cadran qui se trouve dans le bureau des receveurs, de sorte qu'à chaque tour le tourniquet fait mouvoir l'aiguille et indique ainsi le nombre des personnes qui ont passé. Le pont n'est éclairé ni par le gaz, ni par des lampes à huile ; il l'est par du goudron purifié qui répand une lumière vive et brillante qui se distingue de toutes les autres.

Ce pont supporte la route de la rue du Strand par seize voûtes en briques, et celle du comté de Surrey, de l'au-

tre côté de la rivière, par quarante arches, également en briques, avant d'arriver au niveau naturel du sol. Il s'élève de cinquante pieds au-dessus de la Tamise, et offre dans toutes ses vastes dimensions un coup d'œil très-imposant. La longueur des seules constructions en pierres, sans compter ses prolongements en briques, est de douze cent quarante-deux pieds. L'ingénieur qui a attaché son nom à ces immenses travaux se nomme John Rennie.

Le pont du Vauxhall (Vaùxhall-Bridge) fut commencé en 1813 et achevé en 1816. Ses arches, au nombre de neuf, sont en fonte de fer, de douze pieds de flèche, et reposent sur huit piles. Il a huit cent soixante pieds de long et a coûté 300,000 livres sterling. Il est remarquable par son élégance et sa légèreté.

Le pont de Southwark est un de ces beaux monuments qui se distinguent par leur hardiesse. Il traverse la Tamise en trois arches immenses en fer fondu d'une forme demi-circulaire, et est dû au même ingénieur qui a construit le pont du Strand, M. John Rennie. L'arche principale s'élève de quarante-trois pieds au-dessus du niveau de la rivière. La flèche de l'arc du milieu a vingt-quatre pieds de plus que le fameux pont en fer de Sunderland, dans le comté de Durham.

Il y a dans cette magnifique construction des pièces de fonte qui pèsent plus de vingt milliers, et le poids de tout le fer employé à ce pont excède 5,308,000 kilogrammes. Il a fallu des procédés très-ingénieux pour soutenir les arches jusqu'à leur entière confection. Ces travaux seuls attestent, par leur résultat, l'habileté et le talent distingué de l'ingénieur. La célèbre fonderie de M. Walkers et compagnie à Rotherham, dans le comté d'York, a fourni les pièces gigantesques de ce bel édifice, qu'elle a assemblées avant de les envoyer à Londres.

Ce pont remarquable a été bâti par une société et a

coûté 800,000 liv. sterling. Il fut commencé en 1814 et ouvert à la circulation en 1819.

La magnificence de ces édifices, produits des combinaisons du talent et du génie créateur qui les a conçus et exécutés, la grandeur des entreprises, celle de leurs dimensions, enfin les dépenses énormes qu'elles ont occasionnées, sont autant de monuments destinés à perpétuer le souvenir de la grandeur et de la puissance d'une nation fière de ses richesses et de sa persévérance. Ces monuments intéressent surtout par l'esprit pratique d'invention qui a présidé à leur construction, par le fini et la netteté d'exécution qui caractérisent si particulièrement l'intelligence de la nation des comforts et des intérêts matériels de la vie positive.

ARTICLE IV.

CONSTRUCTIONS CURIEUSES.--ÉTABLISSEMENTS PUBLICS.—EXPOSITIONS.—INSTITUTIONS DIVERSES.

Bassins du port de Londres. — Bassins et chantiers de la compagnie des Indes occidentales et orientales. — Bassins de Londres et bassins de Sainte-Catherine. — Tunnel ou pont sous la Tamise. — Exposition scientifique ou galerie nationale.—Le Pantechnikon-Bazars.— Maisons de vente ou Warehouses. — Exposition d'ouvrages d'art et de curiosités. — Galerie de miss Linwood. — Instruments de musique de nouvelle invention. — Diorama.— Panorama.— Ouvrages en cristal et en verre. — Musées. — Musée britannique. — Musée de M. Soane. — Institutions diverses. — Officialité. — Université de Londres et Collége royal. — Résumé du caractère des institutions.

BASSINS DU PORT DE LONDRES. MOUVEMENT DANS LE PORT.

Caractère et aspect de ce mouvement. — Nombre des employés, des débardeurs, des mariniers, des bâtiments et batelets. — Valeur des marchandises chargées et déchargées dans le port. — Bateaux à vapeur et bateliers de la Tamise. — Divisions du port et des bassins.

Un port de mer dans un port de rivière avec des bassins immenses, qui renferment dans leur enceinte des vaisseaux de toutes les parties du monde, est déjà par lui-même un objet curieux et digne de remarque. Il est unique dans sa destination, dans son but et ses dimensions, comme dans les résultats qu'il offre et l'aspect qu'il présente.

Le port de Londres est un monde à part avec une population composée de toutes les nations qui paraissent avoir conclu une convention indépendante de tous les traités particuliers ; elle porte le nom de l'alliance offensive et défensive de l'échange des intérêts matériels du

commerce et de l'industrie de l'univers. On y voit un mouvement qui ne peut être comparé à aucun autre de ce genre, parce que son échelle est immense. C'est une fusion de peuples de tous les hémisphères, c'est une activité grave et préoccupée qui embrasse le monde en général et qui ne se soucie de personne en particulier. C'est un ordre parfait au milieu du désordre ; c'est l'encombrement des détails et le classement des masses ; c'est tout à la fois le chaos de la confusion apparente et l'intelligence du coup d'œil de l'ensemble. On n'y comprend rien au premier abord ; on ne conçoit pas même cette grande activité dans ses rapports de détails, où chacun connaît sa tâche et la poursuit avec assiduité, avec le succès de la persévérance, sans être dérangé par ceux qui paraissent devoir l'embarrasser. Tout y fourmille au-dessus et au-dessous du niveau de l'eau. Les uns grimpent jusqu'à la cime des mâts, les autres descendent à fond de cale, d'autres restent suspendus aux amarrages entre les flots de la Tamise et la voûte du ciel, tandis que ceux-ci ne voient la capitale du commerce qu'à rebours et à travers les câbles qu'ils entrelacent. Les uns chargent, les autres déchargent des tonneaux, des barils, des colis, des ballots immenses ; les uns partent en levant l'ancre, les autres arrivent en jetant l'ancre. On dira que tout cela se fait et se voit dans chaque port de mer et même de rivière. C'est ici le port central de tous les ports du monde commerçant, et sur une échelle si vaste que l'ordre le plus parfait y ressemble au plus complet désordre. C'est une ruche d'abeilles où toutes obéissent à une reine mystérieuse qui en occupe le sanctuaire, où tout se fait sans éclat, sans bruit, sans paroles et même sans le bourdonnement des abeilles. Il faut en connaître le mot d'ordre et de commandement qui constitue l'âme du mouvement. Ce sont le commerce et l'industrie dans le domaine de leur puissance et de leur grandeur. Ils se sont

constitués en permanence sur les rives de la Tamise ; ils y tiennent leurs séances publiques et donnent audience à bord des vaisseaux qui se trouvent dans les bassins de leur domaine.

Le port de Londres, ou cette partie du fleuve qui s'étend depuis le pont de Londres jusqu'à Deptford, sur une longueur de plus de quatre milles anglais et sur une largeur de deux cents à deux cent cinquante toises, renferme dans son enceinte et dans celle des bassins qui y aboutissent ordinairement au delà de *deux mille vaisseaux*, sans compter *trois mille barques* employées à les décharger ou à les charger sur l'étendue qu'ils occupent. *Douze cents employés de la douane* sont journellement occupés sur la Tamise ; quatre mille débardeurs chargent ou déchargent les vaisseaux, et plus de huit mille mariniers conduisent deux mille trois cents petits bâtiments et trois mille batelets pour passer et repasser l'eau.

La valeur totale des marchandises embarquées ou débarquées au port de Londres dans le courant d'une année est estimée à plus d'un milliard six cent quatre-vingts millions de francs.

Il ne suffit point de voir le mouvement industriel dans le port de Londres, il faut voir dans les eaux du fleuve celui qu'y produisent les bateaux à vapeur. Seuls ils paraissent avoir le droit de remuer l'élément qu'ils dominent, et d'annoncer leur arrivée ou leur départ par une agitation générale des flots de la Tamise, agitation qui se communique jusqu'au fond des bassins, comme ces grands mouvements politiques dans l'élément social, qui ne passent point sans produire au loin des sensations plus ou moins vives, selon la nature des intérêts nouveaux qu'ils font naître ou dont ils surgissent. Aussi tout le monde semble-t-il pénétré de l'importance de l'empire qu'ils exercent avec orgueil au centre même du commerce ; tout le monde se range, sur leur passage, avec respect. Mais

une branche d'industrie, si vaste dans la facilité des communications qu'elle offre, n'a pu se développer avec tant de rapidité qu'en froissant bien des intérêts. La multiplication prodigieuse des bateaux à vapeur sur la Tamise, lesquels se concentrent près de la douane, en fournit une preuve. Le mouvement perpétuel et l'agitation violente qu'ils entretiennent dans les eaux du fleuve ne permettent plus aux petits batelets, connus sous le de *wherries*, de naviguer sans courir risque d'être submergés par les vagues que soulève le sillage des bateaux à vapeur, surtout au moment où ils saluent la capitale, en faisant volte-face aux approches du pont de Londres où se trouve la douane. Il y arrive souvent des malheurs, et plus d'une fois ces petites embarcations ont été renversées par le choc des vagues que produit le passage des grands bateaux à vapeur.

Les bateliers de la Tamise forment une espèce de corporation; car en Angleterre, où tout est association, les hommes d'une même profession se rallient aussi pour un intérêt commun. C'est le grand mécanisme du commerce et de l'industrie. Personne n'est isolé au milieu d'un peuple d'insulaires où tout le monde s'isole. Forts de l'importance de leur corporation, les bateliers se sont adressés au parlement pour obtenir une loi qui limitât la vitesse que pourraient prendre les bateaux à vapeur jusqu'à une certaine distance de leur point de départ : ils voudraient qu'on ne leur accordât que cinq milles à l'heure, disposition qui tirerait trop à conséquence pour concilier tous les intérêts.

On a objecté avec raison aux bateliers que c'était la forme de leurs batelets qui les exposait à des dangers, et qu'ils n'avaient qu'à élever les bords de leurs embarcations pour affronter sans risque toutes les lames de la rivière; ces batelets n'ayant jusqu'ici que deux pouces de franc au-dessus de l'eau. On leur a cité l'exemple

des caïques turques menées également par un seul homme, et qui naviguent en sûreté sur la mer de Marmara, malgré les coups de vent qui viennent de la mer Noire et qui descendent de l'Olympe. Ils ont imaginé, avec un esprit d'invention digne des Anglais, d'élever, pour résister aux vagues, les côtés de leurs caïques au moyen d'une bande de toile goudronnée ou cirée, adaptée assez adroitement à leurs embarcations, afin qu'il n'y entre point d'eau. Malgré l'exemple de la mer Noire et l'autorité de l'Olympe même, l'affaire paraît en être restée là, parce que le progrès qui marche ne s'arrête pas, et que par conséquent, loin de diminuer la vitesse des bateaux à vapeur, on projette de l'augmenter encore. Les batelets de la Tamise seuls semblent devoir rester stationnaires; car ils n'ont pas changé de forme, quelque instructifs qu'aient été les arguments du parlement; pourtant il serait injuste de méconnaître qu'ils ont pu servir à étendre les notions géographiques de la corporation des bateliers de Londres.

Le port de Londres se divise en quatre parties distinctes, qui sont : *le bassin supérieur*, *celui du milieu*, *le bassin inférieur* et *l'espace* qui se trouve *entre Lime-House et Deptford*. Les bassins des Indes sont des constructions particulières situées dans une direction latérale qui communique avec la Tamise.

BASSINS ET CHANTIERS DE LA COMPAGNIE DES INDES OCCIDENTALES ET DE CELLE DES INDES ORIENTALES (WEST-INDIA AND EAST-INDIA DOCKS).

Leur aspect. — Leurs vaisseaux — Valeur des marchandises. — Situation et dimension des bassins. — Chargement, déchargement, magasins. — James Millingam.—Activité industrielle dans les bassins. — Bâtiments des Indes, leur physionomie.—Activité sur les quais des bassins.—Entassement des marchandises. — Dégâts. — Avaries. — Magasins de dépôts de marchandises.— Vaisseau pour la Jamaïque.— Départ d'un vaisseau.

Tant qu'on n'a pas vu les bassins des Indes, on n'a

point une idée juste et précise de l'étendue du commerce de Londres. Il faut les voir ces bassins, dépôts et entrepôts de marchandises, ces vaisseaux, monstres marins, bardés de cuivre, et ces chantiers où on les construit, dans l'enceinte même de ces bassins; il faut les voir, ces ponts volants du commerce, qui entretiennent les communications des différentes parties du monde; il faut les vo r ici dans leur lieu de naissance, dans le foyer de leur activité, au milieu de villes entières d'une physionomie particulière, de ces constructions colossales en briques, entourées de canaux qui ressemblent à une autre Hollande gigantesque, à un nouveau royaume des Pays-Bas; de ces édifices immenses de cinq et six étages, sans compter les souterrains, édifices qui ont l'air de palais d'un nouveau genre où réside le commerce, et qui sont les magasins du négoce de l'univers, ou plutôt les châteaux qui renferment les trésors de l'Angleterre et de ses possessions d'outre-mer. Il faut les voir ces bassins qui reçoivent chaque année dans leur enceinte et aux bords de leurs quais, *vingt mille vaisseaux* chargés de marchandises de tous les hémisphères, pour la valeur de *soixante-dix millions de livres sterling.*

L'établissement de ces bassins, situés dans la partie de la presqu'île des environs de Londres qu'on appelle l'île des Chiens (île of Dogs), a été commencé en 1800, et achevé avec une grande célérité en 1802. Les chantiers occupent la partie la plus étroite de cette presqu'île formée par un circuit considérable que fait la Tamise, de manière que ces chantiers ont le grand avantage de donner sur la rivière des deux côtés, à Blackwall et à Lime-House. Les bassins, avec le terrain qui y appartient, s'étendent sur une surface de deux cent quatre acres. Celui des bassins qui est destiné au déchargement des vaisseaux qui arrivent des Indes occidentales, compte deux mille

six cents pieds de long dans son intérieur, cinq cent dix de large et vingt-neuf de profondeur. Il est garni d'un mur en briques de cinq pieds d'épaisseur et peut contenir trois cents bâtiments. Le bassin de chargement des navires qui sont prêts à partir, construit dans le même genre et sur les mêmes dimensions, n'a que quatre cents pieds de largeur. Les deux bassins sont entourés de ces magasins immenses qui frappent par leur élégance et leur étendue. On a pratiqué, près des chantiers, un canal qui épargne aux navires de doubler la presqu'île des Chiens, et leur abrége le chemin de plusieurs milles. Un droit imposé sur le tonnage des navires qui entrent dans le bassin, et un bénéfice de tant pour cent sur le débarquement des marchandises, leur péage et emmagasinage, constituent les indemnités des propriétaires des bassins, qui forment une société sous la raison de *Compagnie des bassins des Indes occidentales*.

A peu de distance de ces bassins se trouvent ceux de la *Compagnie des Indes orientales*, situés plus bas sur la Tamise. — Leur construction fut commencée en 1803 et terminée en 1806. Elle consiste également en deux bassins, dont l'un de déchargement, l'autre de chargement. Le premier a quatorze cent dix pieds de long sur cinq cent soixante de large et trente de profondeur. Il occupe un espace de dix-huit acres et demie et peut contenir vingt-huit vaisseaux de commerce des Indes et cinq cent six petits bâtiments. L'autre bassin, qui est de la même profondeur que le premier, a sept cent quatre-vingts pieds de longueur et couvre une étendue de neuf acres et demie. Ces bassins sont moins intéressants, parce qu'ils n'ont point de magasins. Les marchandises déchargées sont transportées le long de la route du Commerce (Commercial-Road), aux maisons de vente de la Compagnie, dans des chariots couverts et fermés pour mettre les marchandises à l'abri des avaries.

Les bassins des Indes orientales ont été établis par *James Millingam*, négociant de Londres, dont une statue, érigée dans l'enceinte, a perpétué la mémoire d'une manière également digne du mérite du fondateur et de celui de l'artiste. La pose en est noble et l'exécution soignée. Le piédestal porte l'inscription simple, qui explique l'œuvre merveilleuse des travaux qui l'entourent et que créa l'industrie : « Au négociant de Londres *James Millingam.* »

L'établissement des bassins des deux compagnies des Indes, établissement si important par lui-même, si étendu par ses rapports, est devenu la source de l'existence d'une population entière, aussi grande que les ateliers que l'industrie a créés sur ces terrains sont immenses. Les environs des bassins se sont peuplés des classes industrieuses de la Cité, qui y trouvent de l'emploi et une subsistance honnête et assurée.

L'activité industrielle dans les bassins est aussi variée qu'intéressante à observer. Elle l'est surtout par l'aspect curieux de ces grands vaisseaux des Indes qui arrivent de si loin et qui paraissent si fatigués de leur chargement et de leur course, à côté de ceux qui ont déchargé les trésors des produits tropiques, dont le négoce britannique va répandre les douceurs sur l'Europe, et qui se redressent sur la surface des eaux, en reposant sur leur lest. Ils semblent avoir bien mérité de la Compagnie, et pour faire honneur à la confiance qu'ils ont justifiée, on va bientôt les charger de nouveau, afin de transporter ce que l'industrie anglaise offre en échange à celle des Indes ; carrière honorable et utile, mais pénible et laborieuse, où ces agents inanimés, si fragiles dans le malheur, si puissants dans le bonheur, animent et alimentent par leur intermédiaire toutes les parties les plus éloignées, les plus isolées, du monde connu.

Vous y voyez de ces immenses bâtiments, recouverts

sur leurs flancs de cuivre d'une teinte gris vert qui atteste les longs trajets qu'ils ont faits, en luttant contre les flots écumants des mers lointaines, ou fendant avec force et de tout le poids de leurs riches cargaisons les abîmes entr'ouverts de l'élément en courroux. Ces traces des services qu'ils ont rendus, indice de ceux qu'ils sont prêts à rendre encore, leur donnent quelque chose d'intéressant et de curieux ; on dirait quelque chose de respectable par l'idée des dangers qu'ils ont courus, par celle des longueurs, des ennuis et des périls qu'ont dû éprouver les passagers qui se trouvaient à leur bord et qu'éprouveront encore ceux qui y retourneront.

Mais vous ne partez pas pour les Indes. Laissez à ceux qui y vont ou qui en viennent le soin de décrire les périls quand ils en auront couru. Vous êtes loin du danger des tempêtes ; vous vous trouvez sur le quai des bassins. Promenez-y vos regards; observez cette application, cette activité, ce silence grave et affairé des ouvriers; cette intelligence pratique et raisonnée dans le maniement des marchandises, si hétérogènes par leur nature, si diverses par leur origine, si variées par les produits de tous les climats. — Voyez ce classement, cet assortiment des objets divers; ce mécanisme dans les moyens de déplacer, de transporter et de hisser, où les hommes ont besoin de si peu de temps et de si peu d'efforts ; où la mécanique seule déploie toute la puissance de ses forces dans les lois de l'équilibre, du poids et du contrepoids, par la juste distribution des proportions de la distance à celle de l'action et du mouvement qui les motivent pour obtenir les résultats étonnants qu'elle produit. Voyez sur ce quai magnifique et spacieux, pavé de larges dalles, ces appareils simples et curieux, ces leviers, ces grues et ces machines ingénieuses de toute espèce pour hisser et descendre les marchandises; ces roulettes et ces charrettes qui tournent dans toutes les

directions pour transporter, placer et déplacer les ballots, les tonneaux, les barils, les barres. Observez cet homme dans son assiduité infatigable, si soigneusement occupé à séparer les marchandises qui ont essuyé des avaries de celles qui sont restées intactes; à ranger les sacs de sucre brut, en pâte ou en poudre, qui ont souffert par l'humidité; à préparer les échantillons de toutes les qualités. — Quel soin et quelle aptitude il y met! Rien ne le dérange dans son travail, pas même ces grands et jolis escarbots ou scarabées jaune foncé, que ces gens appellent *cockroaches*, et qui se promènent à leur aise dans ces pâtes de sucre. Ce sont des voyageurs intéressants et innocents qui viennent des Indes sans avoir quitté leur patrie. Ils ont fait le trajet sans payer leur passage et ont débarqué sans subir les visites de la douane; ils naissent et vivent dans leur doux élément, ne font de mal à personne et ne se doutent guère de la fin tragique qui les attend dans les raffineries.

Que de marchandises coloniales entassées dans les magasins immenses de ces bassins! Jamais on n'a vu réunie une si énorme quantité de sucre, de café, de poivre, de cannelle, de bois de teinture, d'acajou et surtout de coton! Vous y voyez l'opération curieuse de l'emmagasinage de ces trésors des contrées les plus éloignées. Tout vous occupe, vous intéresse et vous instruit à chaque pas que vous faites, et vous achevez votre cours pratique d'histoire naturelle aux sources mêmes des richesses du commerce de l'univers. Vous embrassez, pour ainsi dire, d'un seul coup d'œil l'immensité des produits de la terre, ou vous les devinez plutôt dans les apparitions curieuses de leurs matières premières, destinées à satisfaire dans leur maniement et leur application les besoins de l'existence et les goûts divers et variés du luxe qui les exploite, jusqu'à l'étude de la physiologie des goûts matériels et intellectuels qu'il consulte.

C'est dans ces bassins qu'il faut voir les dégâts causés par les avaries qui arrivent aux marchandises pendant le long et périlleux trajet des Indes, et que supporte le commerce, pour apprécier les justes bénéfices qui lui appartiennent sur le transport et la vente de ces marchandises, parce que c'est le commerce qui risque et avance ses fonds, en les faisant flotter sur les abîmes de la mer, toujours prête à tout engloutir au premier coup de vent. Que de sucre, de café, de poivre et de coton que l'on retire du fond de cale, et que l'on trouve avariés par l'eau de la mer ou gâtés par le manque d'air.

En montant au quatrième ou cinquième étage des magasins immenses qui renferment les dépôts de ces marchandises coloniales, on plane sur les bassins et on en saisit la physionomie dans toutes ses particularités, en jouissant d'une vue étendue et curieuse sur le commerce de l'univers et sur une partie du faubourg de Blackwall qui entoure ces établissements. — On reconnaît au loin le sommet des vaisseaux qui se trouvent dans les bassins des Indes orientales, et on voit passer à côté des magasins cette immense et large route du commerce (Commercial-Road) qui s'étend à plusieurs milles anglais. Elle traverse le pont du *nouveau canal de Manchester* par lequel les marchandises arrivent dans des bateaux traînés par des chevaux courant au grand trot. Ces marchandises sont ainsi transportées directement dans les bassins de la Tamise. — Mais vous distinguez au bord du quai des bâtiments qui se préparent à partir; il faut descendre pour voir de plus près ce spectacle intéressant et curieux.

C'est un superbe vaisseau de la dernière élégance et d'une richesse de construction remarquable : il part demain matin pour la Jamaïque. Les affiches l'annoncent, les passagers s'y portent. On vous montre avec complaisance les belles cabines, le salon avec des tapis et des lits

de repos magnifiques ; la riche vaisselle plate, la carte des vins exquis, où ne manque point le champagne de toutes les espèces, jusqu'à l'œil-de-perdrix ; le menu des plats où figurent en première ligne la soupe à la tortue, le beefteak, le roast-beef et le plumpudding. Tout est frais et beau, poli et luisant autour de vous ; tout réflète le luxe jusqu'aux glaces du salon, jusqu'aux miroirs des cabines. Le tarif est fixé, chaque objet marqué, et le prix, à tout prendre, est raisonnable : une nourriture excellente, succulente à l'anglaise, de bons vins, une cabine spacieuse et très-confortable ; — le passage tout payé à la fois, pour toute la durée du trajet ; — enfin tout ce que vous voyez vous invite, vous engage à ne pas quitter le pont du vaisseau. Vous pouvez vous embarquer à l'instant même, vous trouver en pleine mer dans quelques heures, et bientôt après sur cet océan Atlantique, si majestueux par son immensité et par ses vagues douces et allongées qui vous font avancer rapidement, en vous berçant au milieu des images et des rêves d'un monde nouveau que vous allez voir et que votre imagination se plaît à embellir de toutes les couleurs qui conviennent à vos désirs et à votre attente.

Plus loin vous voyez un autre bâtiment tout aussi beau et qui vous offre en effet le spectacle imposant et curieux de son départ. A le voir, c'est le triomphe de la navigation au centre du commerce. Il a hissé le pavillon qui porte les couleurs de la Grande-Bretagne ; ses ancres sont levées, et déjà les voiles tendues pour se lancer dans sa carrière et poursuivre le but de sa destination lointaine.

Il y a d'autres vaisseaux encore qui partent, les uns pour l'Amérique du Nord, les autres pour l'Amérique du Sud. Le vent est favorable, les départs sont nombreux. Vous pouvez, sans hésiter, vous embarquer pour l'autre monde avec la plus grande facilité, et à

très-bon marché, — si vous avez des livres sterling, ou ce qu'on appelle communément en Angleterre des pounds.

BASSINS DE LONDRES ET BASSINS DE SAINTE-CATHERINE (LONDON AND SAINT CATHERIN'S DOCKS).

Leur destination. — Leurs dimensions. — Dépôts de tabacs. — La pipe du roi d'Angleterre dans les magasins des bassins de Londres. — Mouvement concentré des bassins de Sainte-Catherine. — Leur aspect différent de ceux des Indes. — Vaisseaux construits à Calcutta et à New-York. —Leur équipage.—Leur physionomie.

La construction des bassins de Londres a été commencée en 1802 et achevée en 1805. Sans être destinés à une branche particulière de commerce, ces bassins furent établis pour faciliter, ainsi que ceux des Indes, les déchargements des navires et mettre en lieu de sûreté leur chargement. Ces bassins, situés dans la paroisse de Saint-John-Waping, se trouvent entre Ratcliff-High-Way et la Tamise. Ils ont douze cent soixante-deux pieds de long, six cent quatre-vingt-dix-neuf de large, vingt-neuf pieds de profondeur, et peuvent contenir jusqu'à cinq cents navires, et dans un autre bassin, quantité de petits bâtiments.

Le grand bassin est entouré de magasins très-considérables : celui qui est destiné aux tabacs est le plus vaste. Il occupe une surface de quatre arpents et est occupé par le gouvernement qui paye à la Compagnie 15,600 livres sterling de loyer. Il repose sur des arcades, où l'on passe à travers soixante mille grands tonneaux qui forment, dans leur vaste emplacement, un labyrinthe de passages, de rues et d'allées. Au-dessus de ces arcades se trouve le dépôt des tabacs, au milieu duquel on a pratiqué une ouverture large et profonde comme celle des carrières dans les mines. — Comme il arrive assez souvent que les négociants reçoivent du tabac gâté sur

mer, ils l'abandonnent aux bureaux de la douane, pour ne pas en payer l'impôt : alors le tabac est brûlé dans ce conduit ou tuyau immense qu'on appelle *la pipe du roi d'Angleterre*.

Si les bassins des Indes occidentales sont les plus vastes, *ceux de Sainte-Catherine* sont les plus complets. Les magasins qui les entourent ont cinq étages et reposent sur des colonnes en fer fondu : ils sont toujours remplis de marchandises. Ces bassins, situés entre la Tour de Londres et ceux qui portent le nom de Londres, s'étendent sur un espace de vingt-quatre acres, dont treize sont occupées par les magasins et les quais. On y remarque un canal de cent quatre-vingt-six pieds de long et quarante-cinq de large qui conduit à la Tamise : il se remplit et se vide au moyen d'une machine à vapeur de la force de cent chevaux et sert à faire entrer en tout temps des bâtiments de 700 tonneaux, sans avoir besoin d'attendre la marée. Ces bassins ont coûté, y compris l'achat de 1250 maisons qu'il a fallu abattre, 50 millions de livres sterling que l'on s'est procurés au moyen d'actions. D'après des calculs basés sur l'expérience, ces bassins peuvent recevoir 1400 bâtiments marchands dans le courant d'une année.

L'aspect et l'intérêt qu'ils présentent dans leur mouvement sont tout différents de ceux des autres bassins. La grande variété de navires de tous les pays, et même de ceux des Indes orientales et occidentales qui n'appartiennent point aux compagnies particulières pour ces contrées et qui relâchent dans ces bassins, produit un mouvement et un aspect piquant, plein de contrastes, qu'on ne saurait trouver que dans ces bassins de Londres et de Sainte-Catherine. Tout y paraît plus animé que dans ceux des Indes, parce que tout s'y concentre, se meut et se presse dans un cercle plus rétréci et sous un aspect plus varié d'originalité et de nationalité, qui

semblent se choquer et se heurter à chaque moment, et que le commerce universel seul réunit et amalgame comme une mosaïque de pierres dures, dont chacune forme une partie de l'ensemble, sans perdre sa couleur et sa substance naturelles. Tout y semble différer de tout ce qu'on a vu dans ce genre dans les autres bassins, parce que les nationalités ne s'y perdent point dans l'étendue des dimensions qu'elles occupent. Elles offrent des points de contact et de comparaison qui arrêtent et frappent à chaque pas, et qu'on ne saurait rencontrer que dans un marché d'industrie concentré sur un seul point, où toutes les nations font foule, et où l'on se promène dans toutes les parties du monde à la fois, en passant sur une planche du bord d'un vaisseau à un autre, ou simplement en franchissant ces bords d'un seul pas, pour arriver de Calcutta à New-York, des Indes orientales aux Indes occidentales, de la Chine au Chili, et des côtes d'Afrique à celles du pôle arctique.

Ces bassins sont continuellement remplis de vaisseaux aussi curieux par les lieux d'où ils arrivent que par la grande variété de leur construction. En voici un construit à Calcutta; il s'appelle *Roberts* et vient de la Chine, ayant dans son équipage des hommes de couleur, d'une teinte basanée et d'une conformation particulière, qui parlent l'indou; d'autres individus, habitants de quelques îles éloignées, appartiennent à des tribus dont on connaît à peine le nom. A côté de ce grand navire, qui ressemble à une frégate de premier ordre, il y en a qui sont construits à New-York, et qui paraissent s'être donné rendez-vous aux bassins de Londres, pour offrir le tableau piquant des deux extrémités du monde qu'ils représentent, réunis sur le même quai et amarrés aux mêmes anneaux. Ces navires des États-Unis se distinguent avant tous les autres par leur forme élégante et agréable, et leur construction légère, qui n'exclut point la solidité. Tel

est *le Westminster de New-York*, bâtiment curieux pour sa beauté, la richesse et l'élégance extrême de son arrangement intérieur, son ameublement, et ses cabines, ornées de belles glaces et de lampes astrales. Les portes, les tables, les tabourets, tous les meubles enfin sont en acajou; les boutons des portes sont en cristal à facettes, les planchers recouverts des plus beaux tapis, les fauteuils et les sophas de riche damas. Ce vaisseau appartient à une compagnie de marchands; il a coûté dix mille livres sterling, et porte 550 tonneaux. On voit sur le pont des sentinelles dont les traits et la couleur trahissent l'origine tropique, et qui ont été transplantées dans le climat septentrional des États-Unis d'Amérique. Ce sont des nègres en uniforme écarlate garni de galons d'argent; ils sont en faction, le poignard nu à la main, occupant le poste d'honneur à l'entrée de la cabine du capitaine, et à toutes celles qui renferment la caisse et autres objets importants. C'est l'esclavage enrôlé qui veille à la sûreté de la liberté, et l'affranchissement des nègres qui lui rend les honneurs.

On paye à bord du Wesminster, pour la traversée qui se fait en vingt-quatre jours de Londres à New-York, l'entretien y compris, le déjeuner, le dîner, le vin, le souper, la cabine privée, quarante-cinq guinées; ce qui est à bon marché, en comparaison des trois ou quatre livres sterling que l'on paye pour le court trajet de vingt à vingt-quatre heures de Rotterdam à Londres, à bord du bateau à vapeur *le Batavier*, sans compter ce que l'on dépense pour l'entretien pendant le passage.

En parcourant ainsi les principaux bassins du port de Londres, on peut avoir une idée générale de l'étendue du commerce de l'Angleterre, ou plutôt de sa capitale seule, et du mouvement plein d'intérêt qui le caractérise sur une échelle si vaste, et en même temps dans un centre si curieux par la grande variété de ses détails, par

les contrastes piquants et les naturalités diverses qui s'y rencontrent et qu'on ne saurait voir ailleurs. Cette étendue d'un commerce qui embrasse l'univers devient d'autant plus importante, qu'elle est fondée sur celle des colonies que possède l'Angleterre, et dont les Indes orientales seules sont près de cinq fois plus grandes et plus populeuses que la mère patrie.

TUNNEL OU PONT SOUS LA TAMISE (THAME'S TUNNEL).

Son but et sa destination. — Sa construction. — Ses dimensions. — Étendue de ses abords. — Exécution entière de ses travaux. — Son historique. — Paroles du duc de Wellington. — Travail accéléré des ouvriers. — Leur salaire. — Soins minutieux dans l'exécution de la construction.

On a vu jusqu'ici des ponts qui traversent des rivières au-dessus du niveau des eaux, ou qui sont suspendus en l'air par des fils de fer, traversant même des bras de mer, comme le Meney-Bridge qui réunit l'île d'Anglesea avec le pays de Wales, ou bien des passages souterrains que traversent les locomotives des chemins de fer. Tout cela n'a point suffi à l'esprit d'entreprise et d'invention des Anglais. Ils ont voulu passer à sec sous le lit d'une rivière, pour avoir un pont à eux, où ils domineraient seuls sans concurrence, dans les entrailles de la terre. Bientôt ils transporteront en triomphe, à travers ce sombre empire, éclairé par le gaz, leurs marchandises qu'ils feront descendre du centre de leurs bassins, pour les mettre au jour de l'autre côté de la Tamise, dans les fabriques et les manufactures destinées à les recevoir. Elles y arriveront sans barrière de douane, mais non certainement sans droit de péage, payable aux loges des receveurs, comme au pont de Waterloo, munies de tourniquets à machine ingénieuse, pour contrôler le nombre de ballots et celui des piétons curieux qui y passeront.

Or, il sera bien juste que la curiosité paye aussi un tribut constant d'admiration à une des constructions les plus étonnantes et les plus merveilleuses des temps modernes.

Le Tunnel est destiné à établir une communication entre Rotherhithe et Waping, au moyen de ce pont couvert ou tuyau colossal de nouvelle invention, pour épargner aux marchandises un détour de quelques milles anglais et l'embarras du charriage en passant par le pont de Londres. On a construit deux arches latérales en briques, en forme de tonneau, sous la Tamise, afin que les voitures ne se rencontrent pas dans le trajet qu'elles auront à faire pour aller et venir. Ces deux passages, exécutés en même temps, sont pavés et garnis sur les côtés de trottoirs pour les piétons. L'espace qui les sépare offre une ligne de petites arches, placées à distance les unes des autres; elles servent de communication aux personnes qui veulent passer d'un chemin à l'autre. Ces deux passages souterrains sont, dans toute leur longueur, éclairés par le gaz qui brille dans des lanternes placées au milieu de chacune des arches de communication.

Les voies de descente, qui sont en construction, forment les entrées du Tunnel; elles s'y introduiront circulairement par degrés presque insensibles, l'inclinaison ne devant être que de quatre pieds sur cent. Un autre chemin, de moindre dimension, sera destiné aux piétons, à côté de celui qui est réservé aux voitures, que l'on ne sera point obligé d'enrayer, quelque charge qu'elles portent.

La longueur du Tunnel est calculée devoir être de 1300 pieds, sur une largeur de 38, et une hauteur de 22. Chaque arche, y compris les trottoirs, a 14 pieds de longueur. L'excavation horizontale de la base du Tunnel a été pratiquée à 60 pieds au-dessous du niveau de l'eau, à partir du bord de la rivière, de manière à présenter assez d'épaisseur de sol pour pouvoir passer avec sécurité

sous la partie la plus profonde, au milieu du lit de la rivière. L'épaisseur de la terre qui sépare la triple voûte des arches du lit de la Tamise est d'environ 15 pieds.

Pour rendre praticables les abords du Tunnel, et percer une rue qui, en pente douce, conduise à son entrée, on abattra, sur la rive droite du fleuve, toutes les maisons qui se trouvent dans cette direction, sur une étendue de trois milles anglais. Cette rue servira de route de communication avec les fabriques et manufactures. Les travaux commencés depuis plus de quinze ans, et interrompus il y a une douzaine d'années, par l'irruption subite des eaux du fleuve dans les voûtes déjà construites, furent suspendus par le manque de fonds, après que l'on eût réparé à grands frais les dégâts causés par les eaux. Loin de lasser la persévérance des actionnaires, dans la poursuite de leur entreprise merveilleuse, ce désastre semble n'avoir fait qu'accroître leur énergie; ils ont vaincu tous les obst acles. Plus de trois cents ouvriers sont constamment occupés à mener à leur fin ces gigantesques travaux; de manière que la construction du passage souterrain achevée, celle des abords s'exécutera de suite pour ouvrir cette nouvelle voie de circulation aux marchandises et au public. Il ne sera plus question alors de la sauvegarde des accidents, du petit bâtiment au pavillon national ancré jusqu'ici en permanence à l'endroit où le fleuve inspecta un jour les travaux, et l'œuvre prodigieuse se présentera dans toute la grandeur et la hardiesse de son étonnante exécution.

Il est curieux de connaître l'historique de ces travaux remarquables, les efforts et les sacrifices peut-être plus remarquables encore par tout ce qu'ils offrent de caractéristique dans la poursuite tenace d'un seul et même but, qui distingue, dans toutes les occasions, la persévérance des Anglais. Il faut attribuer ces efforts et ces sacrifices à cette compagnie de capitalistes qui,

depuis tant d'années s'est constituée et reconstituée, pour conduire et achever une entreprise si colossale, sans jamais se décourager, malgré tous les essais infructueux qu'elle a fait faire et qui semblaient en constater irrévocablement l'impossibilité.

Le projet d'un Tunnel sous la Tamise à Gravesend fut proposé en 1799; mais cette idée fut bientôt abandonnée.

La localité entre Rotherhithe et Waping, que l'on choisit plus tard, est peut-être le seul point entre Londres et Greenwich où un chemin de voiture puisse être pratiqué avec le plus d'avantage pour le transport des marchandises et des fabrications entre les vastes établissements des deux rives. Ce point se trouve à peu près à deux milles au-dessous du pont de Londres, dans des quartiers très-populeux et très-commerçants, où la facilité d'une communication directe sous le fleuve est également utile aux intérêts industriels de ces quartiers et à ceux des comtés adjacents.

Déjà, avant l'année 1808, des essais d'excavation sur ce point avaient eu lieu. Dans cette même année, par une crue extraordinaire des eaux de la Tamise, les travaux souterrains recommencés furent envahis, et l'ingénieur lui-même, le troisième qu'on avait engagé, les abandonna, en déclarant qu'il était impossible de les continuer.

En 1809, la même compagnie ayant fait un appel aux hommes du métier, pour présenter de nouveaux projets de construction, cinquante-trois plans furent soumis à l'examen de deux ingénieurs d'un mérite éminent. Après avoir pris connaissance de ces plans, de tout ce qui avait été essayé antérieurement, et de ce qu'on avait rapporté à ce sujet, ces ingénieurs déclarèrent à leur tour, d'un commun accord, que l'ouverture d'une excavation de dimension suffisante pour une route de charriage sous la

Tamise était impraticable. Malgré cette déclaration décourageante, un essai nouveau fut entrepris à Rotherhithe par le moyen de cylindres qu'on introduisit dans le lit du fleuve, sans obtenir un succès plus heureux que le précédent.

Vers l'an 1820, un Français, M. Brunel, parut enfin avec un nouveau projet, qu'il soumit au duc de Wellington, qui l'approuva; mais l'époque n'étant pas favorable pour une entreprise de cette nature, l'exécution en fut différée. Enfin en 1824, à la suite d'une assemblée publique, il fut décidé de l'effectuer. Des souscriptions furent immédiatement ouvertes : le nom du duc de Wellington s'y trouva en tête, et une compagnie se forma sous ses auspices. Un acte du parlement ayant été obtenu dans la même année, les travaux définitifs furent commencés en 1825.

Ce fut en 1828 que la Tamise pénétra dans le Tunnel et l'inonda entièrement. On craignit d'abord que l'entreprise ne dût être abandonnée ; mais lorsqu'on fut parvenu à boucher l'ouverture que la rivière avait faite et à vider le Tunnel à force de pompes, on trouva la construction parfaitement intacte et dans l'état le plus satisfaisant. Depuis cette époque les travaux restèrent suspendus pendant sept ans, après lesquels ils furent recommencés sous les auspices les plus favorables, et, dans les années suivantes, on les poussa successivement, à compter de leur point de départ, sur une longueur de plus de mille pieds, jusqu'à la marque de l'eau basse, du côté de la rive opposée de Middlesex. Dès lors, toute possibilité de danger ultérieur ayant disparu, rien ne s'opposait plus à l'entier achèvement des travaux d'une entreprise si remarquable.

Dans une assemblée (meeting) qui eut lieu en 1828, le duc de Wellington observa que « le Tunnel de la Tamise, comme œuvre nationale, n'était point un simple

effort d'industrie ingénieuse, hautement appréciée, mais une entreprise qui faisait autant d'honneur à la science, qu'elle était utile au pays, et qu'un grand intérêt politique, militaire et commercial, s'attachait à son accomplissement. L'état parfait de construction, après l'accident qui avait eu lieu, offrirait un jour la preuve de sa solidité et de sa durée, et démontrerait l'habileté de l'ingénieur. Sa Grâce ajouta : « Il n'y a point d'œuvre qui ait autant excité l'intérêt général des nations étrangères, que les travaux du Tunnel ; l'accident même a prouvé, jusqu'à l'évidence, que cette entreprise peut être achevée. »

Tous les doutes sur l'exécution entière du Tunnel ayant en effet disparu depuis, les ouvriers ont continué leur tâche sans obstacle. Ils sont occupés jour et nuit, et se divisent en trois sections de 112 hommes chacune, sans compter les surnuméraires, et travaillent à tour de rôle. Ils se relèvent toutes les huit heures, et, dans cet espace de temps, ils n'ont qu'une demi-heure de relâche, consacrée au repas qui leur est fourni sur les lieux mêmes. Le prix du travail est très-élevé ; il varie de 40 à 45 shellings, à peu près 48 à 54 francs par semaine, ce qui permet à l'architecte de n'engager que des ouvriers distingués. On emploie les précautions les plus minutieuses, afin de garantir la solidité de la construction dans l'exécution du travail. Les matériaux sont examinés avec soin, chaque brique est éprouvée, et le ciment qui se durcit très-vite, est scrupuleusement préparé. La moindre négligence de la part d'un ouvrier est punie par une amende en argent ou par son renvoi immédiat. Toutes ces précautions, réunies aux immenses difficultés de l'entreprise, étaient de nature à ne pas permettre que les travaux avançassent avec célérité, et l'ingénieur s'estimait heureux lorsque après vingt quatre heures de travail, la voûte était avancée de neuf pouces. Une grande partie de ce

passage étant construite au-dessous des eaux basses, dans un terrain solide, on n'avait pas au commencement besoin d'autant de précautions qu'il en a fallu plus tard, à mesure qu'on avançait, et qu'on était obligé de travailler dans un sol mou et sablonneux, sous le centre même du lit de la rivière. Honneur à la science et au mérite de ceux qui ont su vaincre tant de difficultés presque insurmontables, dans une entreprise plus immense et plus extraordinaire encore que les obstacles qu'ils ont eus à surmonter, et qui fera l'admiration des temps à venir!

EXPOSITION SCIENTIFIQUE POUR L'ILLUSTRATION ET L'ENCOURAGEMENT DES SCIENCES PRATIQUES.

Idée générale de l'établissement. — Aspect d'un musée d'appareils de sciences positives, et répertoire des inventions nouvelles du génie national. — Exposé de modèles et d'expériences. — Aspect de la grande salle d'expériences. — Programme. — Signaux d'annonce. — Bulletin des heures d'expériences. — Celle du canon à vapeur répétée de préférence. — Différents modèles remarquables. — Microscope oxyhydrogène. — Pièces de musique et mouvement du public restauré dans les intervalles. — Modèles d'étude et d'application pratique dans les conséquences de leurs résultats. — Importance du but d'utilité de l'établissement.

S'il est permis de comparer le Tunnel à une exposition scientifique de travaux extraordinaires, qu'on a rendus pratiques par leur application, on voit ici, dans cet établissement remarquable, une collection prodigieuse de modèles d'inventions et de perfectionnements scientifiques les plus curieux et les plus ingénieux, qui doivent encore trouver leur application dans la pratique de leur destination. L'entreprise, aussi utile qu'intéressante, est due à une société qui a su réunir les objets d'une grande instruction à ceux qui semblent n'avoir pour but que d'occuper la curiosité. Cette galerie se trouve au bout d'un passage, nommé Lowther-arcade, qui passe de la

rue du Strand, en face du bazar français, dont il a été question à la fin du chapitre IV, à celle d'Adélaïde : c'est à cause de cela qu'on le nomme communément : Adélaïde-Gallery.

C'est l'exposition des productions exclusives du génie créateur des Anglais, de cet esprit pratique d'invention qui caractérise si particulièrement leur intelligence et la persévérance de leurs calculs. C'est le triomphe du talent et le mérite éminent de leur nationalité. C'est là qu'il faut voir et admirer de près toutes ces variations et ces détails, cette ingéniosité intéressante et curieuse qui leur est propre; c'est là qu'il faut apprendre à connaître par le fait la direction particulière de leur esprit dans sa tendance à tout ce qui est utile ou pratique, dans le développement des besoins de la vie et de ses intérêts positifs, afin de la rendre aussi facile, aussi confortable que le sont les communications qui protégent les progrès du commerce et de l'industrie. C'est là qu'il faut voir les conceptions de la science dans cette application simple et heureuse, qui sait trouver la vérité dans la simplicité et la simplicité dans l'expression d'une vérité utile, qui accomplit dans la réalité la pensée profonde de la conception. C'est enfin là qu'on voit les modèles des inventions les plus importantes dans les diverses parties des sciences exactes et appliquées de la *physique expérimentale*, de la *chimie*, de la *mécanique*, de la *technologie*, de *l'hydraulique*, de *l'optique*, de *l'acoustique*, de la *musique*, des *arts* et des *métiers*.

Ce musée véritablement national, création exclusive d'une société dont le noble but est *l'illustration et l'encouragement des sciences pratiques*, est un des établissements les plus intéressants et les plus instructifs de la vaste métropole de l'industrie, des sciences et des arts. Il se distingue de toutes les autres collections de modèles qu'on pourrait voir, en ce qu'il ne renferme que ceux

des nouvelles inventions et de leurs perfectionnements, et qu'il offre l'avantage précieux qu'au milieu de tous ces appareils curieux, qui frappent et piquent si vivement la curiosité, en visitant les salles de l'exposition, on peut, à des heures fixes, y faire des cours de physique, de chimie, d'optique, de mécanique, etc., en assistant à des expériences qu'on fait sur les lieux, et où l'on explique l'emploi et le but des modèles, en présence d'un public nombreux et instruit. Cet avantage, on ne saurait le trouver ailleurs dans des établissements de ce genre, s'il en existe, sur une échelle aussi variée, aussi vaste et curieuse par la nouveauté même des objets, fondée sur les progrès et le développement des sciences et des arts dans les combinaisons ingénieuses du perfectionnement de leur application. C'est rendre pratiques sous vos yeux les sciences exactes et positives par la pratique même, et contribuer de la manière la plus efficace et la plus intéressante à leur encouragement. Ce sont aussi ces expériences et ces explications de l'emploi et du but des modèles, qui rendent l'exposition à la fois si curieuse et si instructive, si piquante et si originellement pratique. C'est enfin le résumé des sciences positives et le répertoire des inventions du génie national.

Vous y voyez démontrer et expliquer les nouvelles découvertes et les résultats étonnants des recherches dans l'immense domaine du microcosme, jusqu'ici peu connu encore. Vous y voyez décomposer l'air atmosphérique et préparer le gaz sous vos yeux, d'après des procédés particuliers. Un beau local, une variété de salons aussi grande que celle des objets curieux qui s'y trouvent exposés; une vaste et belle salle pour les expériences, éclairée par le plafond, avec une galerie qui forme un second étage; un bassin avec un jet d'eau; tout à l'entour des murs de la salle, tapissés de modèles d'objets curieux, d'instruments nouveaux de musique, et au milieu

de tout cela, l'instrument le plus désharmonieux, le plus destructeur, le terrible canon à vapeur de Perkins, placé là dans ses vastes dimensions qui ne doivent être que celles d'un simple modèle, comme pour défier le genre humain, et qui rendrait la guerre impossible par la destruction même du principe de la guerre ; un public nombreux, grave et curieux, qui se range dans les allées de la salle, laissées libres à la circulation, et dont une partie s'est placée sur la galerie également garnie de modèles, pour planer sur les expériences qui vont avoir lieu et embrasser d'un seul coup d'œil la science pratique des professeurs qui l'exposent chacun dans sa partie ; tout enfin y captive l'esprit et l'imagination au sanctuaire même de l'aréopage d'une intelligence positive ; tout y absorbe la conception de l'homme instruit et l'œil exercé de l'observateur. Il y rencontre partout les traits saillants du génie de l'invention alliée à la simplicité et à la clarté de l'expression, qui constituent son intéressante originalité. Elle n'admet dans le savoir d'autres abstractions que l'application qu'elles peuvent avoir pour le but général d'utilité. Elle a su réunir dans cet établissement l'agrément de l'instruction à la facilité qu'elle procure au public de voir et d'examiner de près les modèles qu'elle expose. Aussi le silence profond de la gravité, ce soin que chacun apporte, malgré ses allures indépendantes et libres, au milieu de cet encombrement d'objets, d'appareils et de modèles, à ne point les déranger, les toucher ou occasionner le moindre dégât, paraissent-ils attester le respect avec lequel l'Anglais lui-même rend hommage au génie mécanique et créateur de sa nation ; génie qui constitue sa gloire et sa puissance, et que représente ici, avec tant de popularité, la science de l'intelligence dans son étonnante application.

L'aspect de la grande salle d'expériences est d'un effet magique par tout ce qu'elle renferme et qu'elle pré-

sente aux regards. Le canal ou bassin qui se trouve au milieu de la salle a 70 pieds de long et contient 6000 gallons d'eau : il est destiné aux expériences de modèles de bateaux à vapeur, et à montrer l'effet comparatif des rames de différentes constructions. Son niveau est adapté à la hauteur d'une table, et la nappe est entourée de larges bords qui l'encadrent. D'un côté, le canal aboutit à un réservoir circulaire où se meuvent les petits modèles de bateaux à vapeur qui attirent les regards des curieux, et dont le mouvement perpétuel qui les fait tourner d'eux-mêmes est fondé sur des principes moteurs de nouvelle combinaison ; de l'autre côté, à un bassin également rond, avec un jet d'eau qui retombe dans un vase de marbre entouré de coquillages et de plantes aquatiques qui le décorent avec goût. Ce jet d'eau, dans son mouvement naturel, rivalise avec celui que produit la compression de l'air, ou la mécanique des modèles qui nagent dans les réservoirs. Il est placé au pied d'un grand miroir qui le reflète et qui produit une belle illusion optique, en allongeant la salle à l'infini, avec les galeries qui règnent autour de ses murs ornés de beaux tableaux des anciennes écoles classiques, de modèles de sculpture, d'édifices, de tours et d'églises. La nappe d'eau du milieu est entourée par le public qui s'appuie sur ses bords, tandis qu'une autre partie des spectateurs planent sur la salle du haut des galeries ; tableau riche, intéressant et curieux, retracé tout à la fois dans son ensemble et son mouvement au fond du miroir. Enfin, cette glace si heureusement placée réfléchit en même temps les traits de physionomie des spectateurs dans une perspective piquante, et achève ce grand tableau de science pratique, de mécanique, d'expériences et de physiologie, plein d'expression caractéristique, en l'entourant des groupes de modèles et d'appareils qui lui servent de repoussoir sur l'avant-plan, et annoncent d'un seul coup

d'œil le but et la tendance de l'assemblée. L'ensemble de ce tableau instructif est, dans son effet, d'un intérêt d'autant plus curieux et d'autant plus significatif, qu'on y voit toute la gravité d'une attention concentrée, l'attente et surtout la curiosité exprimées dans ces belles physionomies franches et loyales, si éminemment anglaises, où se mêle le type délicat des femmes à l'expression mâle et réfléchie des hommes.

A l'entrée de l'établissement, l'on paye avec plaisir un shelling pour voir tout et assister aux expériences depuis le matin jusqu'au soir, si l'on veut, plus un shelling pour le catalogue. Le programme des expériences est affiché à l'entrée de la grande salle et aux escaliers de la galerie ; il indique les heures et l'ordre dans lequel les expériences ont lieu. Tout y est marqué et disposé de manière à varier les objets et à les traiter à tour de rôle et dans le plus court espace de temps, pour ne point fatiguer le public qui afflue et reflue continuellement, et lui laisser le temps de visiter les différentes salles de modèles et d'objets d'industrie perfectionnée, distribués dans deux étages, qui déjà, à eux seuls, demanderaient l'emploi d'une matinée, pour les examiner en détail.

Chaque expérience est annoncée par un signal qu'on entend dans tout l'établissement. D'abord le son d'une trompette accompagnée de fanfares, où un tour de clef suffit pour la faire jouer d'elle-même, instrument de nouvelle invention, invite le public répandu dans les appartements du musée à assister à la première séance des expériences, qui ont toujours lieu dans la grande salle des modèles. Elles commencent chaque jour, excepté le dimanche, à midi, et continuent jusqu'à cinq heures du soir. Une demi-heure d'explication est consacrée à chaque objet qu'on traite après certains intervalles. L'établissement est ouvert au public depuis dix heures du matin jusqu'à six heures de l'après-midi, pour visiter en

détail tout ce que le local renferme, avant et après les expériences.

C'est ainsi qu'un des programmes portait : A midi, expérience du canon à vapeur et combustion d'acier (the steamgun and combustion of steel); à midi et demi, ancre du lieutenant W. Rodger (lieutenant W. Rodger's anchor); à une heure, canon à vapeur, aimant (magnet) et combustion d'acier; à une heure et demie, microscrope (the microscop); à deux heures, canon à vapeur et combustion d'acier; à deux heures et demie, expérience chimique et explication (chimical experience and illustrations); et ainsi de suite.

On voit que l'expérience du canon à vapeur y figure le plus souvent; elle se répète presqu'à chaque heure, et paraît, avant toutes les autres, amuser ou intéresser particulièrement le grand public. On dirait que cette expérience de vapeur est le thermomètre de ses dispositions. Il est en effet curieux d'observer qu'au milieu de ces éléments d'inventions nouvelles, de création et de mouvement pour alimenter le principe de toutes choses, les Anglais semblent avoir un faible pour le modèle monstrueux de la destruction de toutes choses, et de cette intelligence même qui l'a fait naître. D'où vient en effet qu'ils ne puissent voir et entendre assez souvent les expériences de ces rudes détonations? C'est qu'ils paraissent se plaire à trouver l'idée de leur grandeur et de leur puissance dans les conceptions mêmes de la destruction, fondée sur un principe d'ambition et de rivalité qui tient à leurs intérêts de commerce universel.

On a observé avec raison, dans le programme des expériences, que cette magnifique exposition est la plus neuve et la plus intéressante en ce genre qui existe en Europe. Pour donner une faible idée de l'intérêt de science et d'instruction qu'excitent les modèles par la nature même des inventions dont ils présentent l'ingé-

nieuse explication, on en indiquera ici quelques-uns, qui sont remarquables par les résultats de découverte ou de perfectionnement qu'on a obtenus. Parmi la grande quantité d'objets d'invention, on se bornera à nommer ceux qui attirent et occupent le plus l'attention et la curiosité du public anglais. Ce sera donc en première ligne :

Le canon à vapeur dont on a exposé le but et les effets dans l'article II du chapitre IV de cet ouvrage.

Des modèles de bateaux à vapeur à diverses espèces de pagaies ou de rames en action sur un canal de cent pieds de long, y compris les réservoirs ou bassins.

Un nouveau système d'évaporation par lequel la vapeur est produite avec une rapidité inconnue jusqu'ici.

Des modèles de petites locomotives de machines à vapeur, avec des trains de wagons ou chariots en mouvement continuel sur une voie de fer, d'après un nouveau principe d'invention.

Un grand aimant d'acier détrempé (tempered steel) levant des poids de 500 livres, produisant des étincelles, et servant à expliquer le phénomène de l'aimant électrique.

Combustion de l'acier le plus dur, invention de M. Perkins. C'est un disque de fer détrempé qui tourne avec une rapidité de 3400 rotations par minute, ou de 180 milles anglais à l'heure. En mettant une lime d'acier, aussi fortement détrempée que possible, en contact avec la périphérie du disque, la friction causée par le mouvement extraordinaire du fer détrempé, décompose ou coupe la lime, et produit par là une brillante combustion.

Un appareil pour la compression de l'air au moyen d'une force hydraulique qui comprime l'eau de $\frac{1}{14}$ de son volume. Cette force est équivalente à 30,000 livres sur un pouce carré (to the square inch.)

Les automates, danseurs de corde au son d'une mu-

sique représentée par des musiciens jouant différents instruments, petites figures curieuses et élégantes, d'un libre mouvement, faisant tous les tours des véritables acrobates, et démontrant avec grâce les lois de l'équilibre.

On termine le cours de chaque section d'expériences avant de le recommencer devant un public qui change à tout moment de physionomie comme un kaléidoscope que l'on tourne dans tous les sens ; on le termine au moyen d'un signal donné par quelques accords de musique automatique qui frappe agréablement les spectateurs que l'on conduit au second étage de l'établissement, dans une salle où des bancs les invitent à s'asseoir. On commence par fermer les volets, et l'obscurité dans laquelle le public se trouve plongé tout à coup, ne fait qu'accroître sa curiosité. Un disque lumineux de dix-sept pieds de diamètre, et tracé contre le mur blanc, apparaît subitement et vous découvre les merveilles d'un monde invisible à l'œil dans ses perceptions ordinaires.

C'est le microscope *oxy-hydrogène* de *M. Carey*, qui, selon le programme, grandit trois millions de fois. Son appareil est composé de deux parties dont l'une comprend la production d'une lumière intense de gaz, l'autre la construction particulière du microscope avec son appareil optique. Deux réservoirs remplis de gaz comprimé se trouvent placés sous une table facile à manier. Le gaz est conduit par des retortes, au moyen d'un mécanisme simple, dans la chambre obscure du microscope fixé sur la table : il produit sur le mur une émanation de lumière uniforme sans aucune vacillation, en réglant exactement l'intensité et la clarté de la lumière, et évitant l'inconvénient de toute action de chaleur, comme dans le microscope solaire sur le verre optique ; ce qui permet de prolonger plus longtemps les observations sur les atomes vivants. On a, dans ce dernier temps,

en faisant des essais avec cette ingénieuse invention, fait avec succès des expériences à Vienne pour produire des daguerréotypes au moyen de cette lumière de gaz. On découvre ainsi, à la vue étonnée des spectateurs, l'innombrable quantité de ces animalcules infusoires ou molécules organiques qui vivent dans une seule goutte d'eau, et qu'autrefois on pouvait à peine distinguer, à l'aide du microscope ordinaire, dans certains liquides, sans connaître les détails de leur organisation, sans les voir naître et mourir dans cet immense agrandissement, sous la forme de corps solides. On y reconnaît un principe vital d'une force étonnante, et d'une rapidité, d'une agilité de mouvement extrême, ce qui paraît être en proportion inverse avec leur grandeur microscopique. On y voit des globes, des flèches, des corps triangulaires de toutes sortes de formes les plus extraordinaires, tous se mouvant, sautant, bondissant les uns par-dessus les autres, de petits points imperceptibles qui s'agrandissent, s'animent, sautillent; on y distingue enfin le tissu artistique, subtil, merveilleusement construit, comme d'après des théorèmes mathématiques, d'une aile de papillon, ainsi que beaucoup d'autres objets intéressants et instructifs qu'on explique et qu'on expose à la curiosité du public, mais qui sont bien de nature à pénétrer l'homme qui pense, par le cœur, d'un sentiment profond et religieux d'admiration pour le principe moteur et suprême du mystère de la création des mondes et des êtres organiques de la terre. Quel vaste et immense champ de nouvelles découvertes à faire dans l'étude des secrets de l'histoire naturelle et de ses phénomènes!

Tels sont les objets principaux qui, variant d'ailleurs souvent, fournissent ample matière aux explications dont on occupe, amuse et instruit le public, dans une tension d'esprit et de conception piquante que nourrit la curiosité et l'intérêt même des objets que l'on traite. Les

avertissements particuliers qui retentissent aux oreilles des spectateurs à chaque section d'illustration, sont aussi variés qu'animés. Après la trompette et les fanfares de la première annonce de l'ouverture des expériences; une musique instrumentale de nouvelle combinaison, jouant d'elle-même au moyen d'un ressort que l'on monte, exécute quelque passage d'opéra ou un concert entier, pour réunir le public; une demi-heure ou une heure plus tard, un autre instrument représentant encore un modèle d'invention de piano ou d'harmonie d'une forme particulière, annonce à son tour l'explication d'un objet ou d'une expérience nouvelle. Tout est mouvement dans la grande salle, tant des hommes que des machines; les uns tournent et se retournent, les autres marchent et avancent; les uns et les autres représentent les lois du mouvement dans l'équilibre des forces mouvantes. Les morceaux de musique les plus brillants, exécutés par des instruments automates, animent le public, et souvent on ne sait d'où arrivent les sons harmonieux qui flattent l'oreille dans les intervalles où l'on sert des rafraîchissements pour restaurer les spectateurs, les observateurs et les penseurs, jusqu'aux voyageurs solitaires. Après chaque demi-heure de ces intervalles d'alimentation, le public restauré se met de nouveau en voyage, et ces tournées fréquentes, curieuses et piquantes, ne sauraient, certes, être mieux utilisées pour satisfaire la passion des voyages et du goût ambulant des Anglais touristes, au milieu des modèles de sciences et d'arts. Leur curiosité est continuellement occupée ou tenue en suspens, et pour ceux qui pensent en observant, elle se réunit à la jouissance de la réflexion entretenue dans une concentration de rayons divergents qui augmentent singulièrement le haut intérêt d'instruction et d'utilité que présente cet établissement remarquable.

Mais, outre ces objets nombreux qui prêtent à un in-

térêt général et instructif, il y en a certainement une infinité de plus importants, qui inviteraient peut-être, par les résultats qu'ils promettent, à des recherches plus graves et qui absorberaient toute l'attention des spectateurs dans les explications qu'ils demanderaient. C'est l'objet de l'étude, de l'application et de la pratique dans les faits accomplis des découvertes qui appartiennent au génie et à l'intelligence studieuse de la nation la plus pratique de nos jours.

Parmi les modèles, les appareils et les projets d'une destination et d'un but d'utilité spéciale dans leur application, on remarquera quantité de modèles d'ancres de perfectionnement nouveau pour le service de la navigation; une pompe agissant seule à bord d'un vaisseau par le principe du mouvement du bâtiment; des modèles de vaisseaux d'après une nouvelle méthode de construction; des appareils pour rendre potable l'eau de la mer; une presse lithographique qui travaille sous vos yeux, découverte d'un procédé particulier; une pompe à estomac, invention curieuse de M. Read; sans compter toutes sortes de curiosités dans les différents règnes de la nature, qui sont autant de découvertes, parce que ce sont des choses rares qui paraissent être placées là, au milieu de tant d'éléments d'invention et de modèles, pour varier les objets et occuper continuellement la curiosité.

On fera encore mention ici d'un projet accompagné de plans de Rolph Watson, qui aurait pour objet de prévenir que les vaisseaux ne coulent bas sur mer, au moyen de tubes ou tuyaux de cuivre hermétiquement fermés et contenant de l'air atmosphérique pour contre-balancer le poids spécifique de la gravité du vaisseau et de son contenu, qui, sans cet appareil, le ferait couler bas en cas d'endommagement. Ces tuyaux circuleraient autour des ponts et dans les intervalles au-dessous des ponts, et soutiendraient le corps du vaisseau endommagé.

La quantité prodigieuse de modèles et d'appareils, ainsi que d'autres objets remarquables dont cette exposition se compose, et qui offre le plus vif intérêt, demanderait un cours d'étude particulier qui serait aussi curieux qu'instructif par ses détails; des volumes entiers suffiraient à peine pour en donner une description complète. Ce musée, expression caractéristique de l'intelligence inventive de la nation, présente déjà par lui-même, comme objet de simple curiosité, toute l'importance de son but et de sa vaste tendance. Il donne surtout une idée précise des grands progrès de la mécanique, de cette partie des mathématiques qui embrasse la connaissance exacte et l'application intéressante des lois du mouvement, de celle de l'équilibre des forces motrices. C'est l'étude favorite des Anglais, c'est le triomphe de leurs recherches; elle constitue, par sa tendance et sa profondeur, un des talents les plus brillants qui distinguent la nation et lui donnent, sous ce rapport, une prééminence marquée sur toutes les autres.

On pourrait y passer toute la journée et tous les jours de la semaine, avec le plaisir que procurent les productions et les résultats de la science, des arts et des métiers, dans les combinaisons d'une application pratique et ingénieuse, et qu'on éprouverait à s'occuper et à s'instruire dans cet intéressant établissement. La richesse, en fait d'objets de science pratique, et leur grande variété, paraissent entièrement répondre au but d'utilité et aux progrès du savoir qu'il offre et qu'il s'est proposé d'atteindre.

PANTECHNICON.

But de l'établissement. — Sa construction. — Ses dimensions et son arrangement intérieur. — Département des voitures. — Machines mécaniques. — Touriste anglais au milieu du Pantechnicon. — Nombre et prix des voitures; leur travail, leur aspect à travers quatre étages. —

Cabinet de lecture et salon d'arts. — Section des bazars. — Grosse artillerie de Bacchus. — Éclairage du soir. — Fourniture des marchandises à domicile. — Bazar chinois, présidé par un Chinois. — Coup d'œil sur les différents bazars du haut des galeries. — Curiosité piquante.

Après avoir visité l'exposition destinée exclusivement aux inventions et aux découvertes dans les sciences pratiques et les arts qui s'y rapportent, on voit ici un établissement également unique dans son genre ; une exposition d'objets d'arts et d'industrie à l'usage ordinaire des conforts de la vie et de l'élégance du luxe qui les embellit. Pour mieux en expliquer la destination, on a cru devoir le désigner sous le nom grec qu'il porte.

C'est un dépôt gigantesque d'objets de vente pour monter une maison, un ménage, un hôtel, sur la plus grande échelle et de la manière la plus élégante et la plus riche, depuis la cave jusqu'au grenier, et depuis les écuries jusqu'aux salons les plus somptueux, dans l'espace de vingt-quatre heures, lorsqu'on est pressé de dépenser son argent et d'en jouir dans le plus court délai possible. C'est l'établissement exclusif des besoins pressants, des cas extraordinaires, et la ressource de marchandises à choix dans la vaste exposition de leurs différentes branches d'industrie. Comme tout ce qui est extraordinaire a le droit d'être fashionable, le Pantechnicon est au nombre des établissements qui aspirent à cette faveur.

Il fut construit en 1831 pour servir de vente et d'exposition des objets d'arts et d'industrie. Il se compose de deux corps de bâtiment formant une rue qui les traverse et dont la longueur est de 500 pieds sur 50 de large. Ces bâtiments ont trois immenses étages supportés, dans l'une de ces constructions, par des colonnes en fonte. Le parquet est formé de plaques de fer, et les plafonds sont revêtus de lames de même métal ; de sorte

que l'édifice, pour mieux répondre au but de sa destination, paraît être complétement à l'épreuve du feu. On a employé à sa construction cinq cents tonnes de fonte. Les divers étages, à l'exception d'un salon littéraire qui paraît s'y être égaré, sont consacrés à recevoir les objets d'une catégorie particulière, destinés à la vente, et qui remplissent tout le corps du bâtiment. L'autre édifice consiste en trois galeries vitrées avec des boutiques élégantes sur chaque face, et un bel escalier en pierre qui conduit au premier étage, où se tient un grand bazar divisé en deux parties.

Le premier bâtiment est le plus remarquable, et par sa construction intérieure et par son contenu. C'est un établissement national, parce que c'est le domaine des touristes : il renferme les éléments de voyage avec tous les conforts, les agréments et les facilités des moyens de transport les plus variés. *C'est le département des voitures* (the carriage department), appelé ainsi par les propriétaires de cette partie du Pantechnicon dans le programme de leur vente. Il est établi sur une vaste et brillante échelle, aussi curieuse qu'ingénieusement disposée, en offrant aux acheteurs une magnifique exposition qui se déploie à leurs regards depuis le rez-de-chaussée jusque sous le toit.

Ce département est important, parce qu'il embrasse tous les moyens de satisfaire le goût inné des Anglais pour les voyages. L'intérieur du bâtiment forme des galeries ouvertes à travers tous les étages. On y distingue des voitures de toute espèce, des carrosses de ville, des landaws, des coupés, des bâtardes, des voitures de voyage avec les coffres, les vaches et les caisses qui y appartiennent, des calèches, des cabriolets, des cabs, des tulberies, des gigs, des harnais, des brides, des fouets ; en un mot, tout ce qu'on peut désirer pour des attelages complets. On y voit des appareils de machines

d'invention curieuse pour peser, élever et descendre, placer et déplacer les voitures d'un étage à un autre, ou pour les faire entrer et sortir de l'établissement sans embarras, sans effort, sans crics et sans train, par quelque force mécanique invisible, ainsi que cela convient aux Anglais graves et taciturnes. Tout s'y fait de la manière la plus simple, la plus ingénieuse, toujours sans embarras quelconque, sans nulle précipitation et pourtant avec célérité; particularités qui, au reste, caractérisent tous les établissements chez un peuple qui, mieux que tout autre, sait apprécier la valeur du temps. Enfin là rien ne manque : tout vous invite à monter en voiture dans un premier, second, troisième et même dans un quatrième étage, ou galerie à toiture vitrée, et à vous lancer dans le monde avec une fortune roulante. Vous pouvez monter et descendre en voiture d'un étage à un autre; et si par hasard le spleen prenait à un touriste de profession au milieu même du Pantechnicon, confortablement assis dans la voiture qu'il aurait achetée à tel étage que ce fût, et qu'il ne voudrait plus quitter, il se ferait descendre dans sa nouvelle demeure ambulante, ferait atteler au rez-de-chaussée, sans sortir de l'enceinte, et s'en irait au grand trot du centre du département des voitures gagner les barrières de Londres, et se rendre ventre à terre dans quelque port de mer fashionable pour franchir le Pas de Calais et se promener à Paris dans une voiture qui aurait coûté 5 à 600 guinées, pour servir au double usage de voiture de voyage et de ville. Une lubie pareille serait éminemment anglaise, et le Pantechnicon, pour être fashionable, semble avoir prévu ces sortes de cas, et senti toute l'importance des voyages improvisés, inspirés par une attaque de spleen.

On trouve dans cet immense établissement près de *six cents voitures* réunies dans les différents étages, avec les prix marqués dessus, depuis 50 jusqu'à 500 guinées

et au delà, pour un seul coupé ou carrosse de ville. On y voit aussi le numéro de la fabrication, qui s'élève à plus de six mille. Ces voitures sont sans aucun ornement; c'est le prix intrinsèque du travail et le fini extrême qui les distinguent. On n'y trouve que des formes simples; mais c'est cette simplicité d'une noble élégance, ce confort de l'ensemble qui attire, attache, fixe, plus que l'orgueil de la noblesse des lords voyageurs pour qui ces demeures ambulantes semblent être destinées de préférence.

L'aspect de ce dépôt curieux d'industrie de voyage est d'un effet unique, lorsqu'on monte au-dessus du troisième étage, sous le plafond vitré du quatrième, qui couvre l'enceinte de l'intérieur d'une cour, et que l'on plonge d'en haut sur tous ces équipages d'une physionomie si variée, rangés d'après l'ordre de leurs différentes catégories, à travers ces quatre étages des galeries intérieures. Enfin il faut voir, dans ses détails, ce curieux établissement pour avoir une idée de son arrangement et de son étendue; et fût-on même fatigué de voyager, la vue du Pantechnicon ranimerait l'envie de courir encore le monde dans une belle voiture anglaise, avec les conforts qui la distinguent.

Mais comme on ne saurait quitter l'Angleterre sans être au courant de la politique, *un cabinet de lecture* et salon d'art se trouve à l'entrée du département des voitures. On y trouve toute espèce de journaux, et chaque lecteur peut choisir ceux de la couleur à laquelle il appartient; une collection de tableaux des premiers maîtres, et des instruments de musique qui se vendent au rabais. Souvent un amateur y exécute une belle ouverture d'opéra, tandis que l'on fait descendre une voiture de voyage; de sorte qu'avant de se mettre en route et pendant qu'on attelle les chevaux, on peut à son gré nourrir son esprit de science et de politique, ou exercer son goût des arts par la peinture et la musique.

Partout en Angleterre on trouve des contrastes ; on peut dire qu'ils font partie inhérente du caractère national. Ici c'est le tableau de l'ambulance et des voyages ; tout y est calculé pour le mouvement, tout y peint la fortune roulante, tout vous invite à partir. Traversez la rue, et tout vous engage à rester.

Dans cet autre édifice du Pantechnicon, vous voyez tous les éléments de l'aisance de la vie sédentaire et les conforts de l'intérieur d'un bonheur de quiétude.

Avant de vous élancer sur l'escalier en pierre dont l'élégance semble vous inviter à monter ; avant de vous arrêter dans les passages et sous les arcades du rez-de-chaussée, à ces jolies boutiques qui vous attirent, jetez vos regards sur les allées immenses qui s'offrent des deux côtés de l'entrée, et qui vous présentent d'immenses batteries de tonneaux et de bouteilles rangés dans l'ordre le plus symétrique. C'est la grosse artillerie de Bacchus qui occupe largement les souterrains de l'édifice, garnis d'énormes dépôts de vins de tous les climats. Ce sont des caves bien aérées, hautes et claires, d'une étendue prodigieuse, que l'on serait tenté de comparer aux arches souterraines de la *Piscina mirabilis*, réservoirs d'eau douce pour la flotte romaine du temps de Pline, située au cap de Misène, près de Naples. Après une inspection rapide, on parcourt avec plaisir les arcades du rez-de-chaussée, garnies de beaux magasins ; puis on monte au premier étage, où l'œil découvre une continuité de galeries, occupées par deux vastes bazars, dont l'un renferme des magasins de meubles, tandis que l'autre est abondamment fourni d'objets de goût, de toilette et de toutes ces fantaisies de luxe qui appartiennent aux besoins de l'opulence et des grandes fortunes.

Toutes ces belles boutiques sous les arcades, ces magasins et ces beaux bazars dans les galeries, tout jusqu'aux allées des vastes caves, est illuminé le soir au

moyen d'un gaz de nouvelle espèce, dont l'effet est aussi riche que brillant. Une galerie particulière est destinée à la vente importante des objets de fantaisie, et une autre pour celle des curiosités asiatiques tirées directement de Canton. Toutes les fournitures sont faites dans l'espace de quelques heures, et les objets achetés, marqués au juste prix, transportés gratis à domicile sur un rayon de cinq milles.

C'est là que vous voyez, parmi les objets qui montent l'imagination, ou réjouissent le cœur, ce bazar chinois dont il a été question. C'est là que vous retrouvez cette ancienne connaissance, ce même Chinois que vous avez vu au chapitre IV, article II. Il n'a point, depuis votre première tournée de reconnaissance dans Londres, oublié le peu d'anglais qu'il savait; il est prêt à vous recommander ses marchandises, les minces et les larges pinceaux de son pays, les dessins chinois qui manquent toujours de perspective. Il représente à la même place la Chine dans Londres, et l'Orient dans la Chine, en même temps qu'il préside seul à tout un bazar d'objets de luxe et de richesse. C'est l'homme des perfections du goût du jour; il n'est venu de si loin que pour en faire goûter le charme à la métropole du négoce de l'univers, sous les couleurs vives, brillantes et bigarrées de sa patrie. La mode est ici l'expression des inspirations orientales de la société, comme la littérature est celle de ses rapports intellectuels.

Le coup d'œil dont on jouit du haut des galeries, d'où l'on plane sur les différents bazars de l'Occident et de l'Orient, des trois étages qui les renferment, déroule à vos yeux un tableau de rapprochement, fait pour former le goût d'après les dispositions les plus modernes du suprême bon ton britannique, et attirer les nombreux fashionables de cette haute catégorie. On observera enfin que le Pantechnicon paraît remplir toutes les conditions essentielles de la mode; il est imposant, colossal et bi-

garré, en même temps qu'il réunit tout depuis la simplicité de l'élégance avouée par le meilleur goût, jusqu'aux extravagances les plus capricieuses des fantaisies chinoises du goût de l'Orient. Aussi répond-il tout à la fois aux goûts casaniers et aux goûts ambulants des Anglais: il les engage d'un côté à s'établir, à se fixer; de l'autre à voyager, à satisfaire leur curiosité excentrique, et pourvoit également aux besoins les plus hétérogènes. On dirait que c'est un point central immense d'industrie sans concentration, comme le mouvement sans rapprochement des rayons divergents de la vaste capitale qui les renferme.

On ne saurait quitter cet établissement remarquable, sans y voir une curiosité piquante, une merveille d'histoire naturelle, que proclament, dans les allées du rez-de-chaussée, des affiches plus merveilleuses encore par leur grandeur énorme et par leurs caractères gigantesques; merveille qui paraît être placée là comme pour présenter au milieu des industries occidentales la parodie du principe même de l'industrie.

De toutes les branches de l'histoire naturelle, les Anglais cultivent particulièrement la minéralogie et la géologie dans la vaste étendue de leurs savantes recherches. C'est une de leurs parties favorites : elle prospère surtout en Irlande et en Écosse, patrie de la géologie pour les découvertes curieuses et instructives qu'offrent les exploitations de minéralogie et de fossiles de ces deux pays, jusque dans les entrailles les plus profondes de la terre. Mais les Anglais ont aussi un goût prononcé pour l'ornithologie et la zoologie en général, et la preuve en est dans les nombreuses ménageries d'animaux rares ou remarquables de tous les climats qu'on trouve dans les trois royaumes-unis de la Grande-Bretagne et dont Londres offre l'exemple et le modèle.

Il y a dans la capitale des entrepreneurs industrieux

qui s'occupent avec succès à appliquer les progrès de l'intelligence à l'éducation des animaux les moins intelligents, en leur faisant acquérir un degré de civilisation qui les rend, sinon plus utiles, du moins plus intéressants à la société, ce qui du reste n'est pas le but principal de l'esprit pratique de cette nation originale, qui ne cherche que l'utilité dans l'application du savoir, pour en tirer le plus d'avantages matériels possibles.

C'est ainsi qu'on trouve, dans le Pantechnicon, ce dépôt immense des produits de diverses branches d'industrie de la métropole, dans ce bazar colossal d'objets d'arts et de métiers les plus variés, enfin dans cet établissement unique en son genre, une annonce, pancarte d'une grandeur immense, imprimée en lettres rouges et noires de cinq à six pouces de longueur, qui, à elle seule, est déjà une entreprise d'industrie curieuse. Cette annonce contient l'énumération des tours de passe-passe exécutés par les combinaisons de l'intelligence d'un des animaux les plus stupides de la création. On montre ce prodige de talent et d'industrie à côté d'une boutique d'exposition d'objets de goût, comme pour témoigner de la bizarrerie des goûts anglais. Ce prodige de la nature, cet objet d'industrie n'est autre qu'une oie merveilleuse. Elle donne les preuves les plus évidentes d'une sagacité qui, depuis l'époque mémorable où ses ancêtres sauvèrent le Capitole, n'a point été appréciée à travers tant de siècles. Non-seulement elle sait lire, mais elle sait encore l'arithmétique, une grande variété de tours de cartes, de dés, de gobelets, devine les cartes que le spectateur tient en main, indique à la minute l'heure sur chaque montre qu'on lui présente, et mérite sous tous les rapports le surnom d'intelligente et de merveilleuse qu'on lui donne; oie d'autant plus piquante dans sa modeste simplicité, que dans tous ses tours d'adresse, c'est son bec qui joue le rôle principal. Elle offre le triomphe de l'intelligence sur

la bêtise, et certes, en admirant les talents et les qualités cultivées de l'animal le plus stupide, il serait difficile de se prononcer entre le mérite de la patiente persévérance de l'instituteur et celui de la docilité de l'élève, descendant en ligne droite des sauveurs du Capitole. Il faut voir cette oie, pour apprécier dignement la hauteur d'une intelligence qu'on n'a jamais soupçonnée dans un palmipède de son espèce; et, dans le nombre des habitants industrieux du Pantechnicon, on peut dire qu'elle est aux animaux ce que le Chinois bien élevé du bazar oriental de l'établissement est à ses compatriotes de la Chine.

L'affiche porte : Le plus étonnant oiseau, l'oie savante, la plus grande curiosité qu'on ait jamais vue, la seule oie savante qu'on ait jamais connue (Most astonishing bird, the learned goose, greatest curiosity ever witnessed, the only learned goose ever known.) C'est à défier ceux qui produiraient un second individu vivant de cette espèce, et voilà la grande question des capacités humaines, naguère objet de tant de discussions profondes, résolue par l'intelligence de l'industrie et de la patience appliquées avec succès à la stupidité même des animaux.

BAZARS.

Origine du mot bazar. — Sa signification orientale et son importance occidentale. — Curiosités et particularités des principaux bazars.

Depuis que le goût des objets d'Orient a gagné l'Angleterre et la France, on a commencé à se servir du mot de *bazar*, nom qu'on donne dans l'Orient aux marchés publics, aux localités destinées au commerce, et qu'on a importé en Europe pour l'ennoblir et le rendre plus fashionable, aussi grand et aussi beau dans l'Occident

qu'il est vulgaire dans l'Orient. Les Orientaux doivent être fiers de cette application de leur système mercantile et de son perfectionnement européen. Ici on ne désigne guère par ce mot certains lieux couverts comme en Asie, où les marchands tiennent boutique. Ce sont des palais qui renferment des salles immenses, où il n'y a point de boutiques séparées ; ce sont des expositions de marchandises artistement groupées, des appartements drapés et meublés, des magasins de vente qui ne forment qu'un seul local, qu'une seule échappée de productions de l'industrie de l'univers. On dirait qu'on ne vend plus qu'au bazar, qu'on n'achète plus qu'au bazar. La grande variété d'objets qu'on y trouve réunis attire, et les curiosités qu'on y voit occupent et amusent. L'Anglais ne flâne point comme le Français ; il aime à voir et à tout envahir d'un seul coup d'œil, et c'est justement ce qui lui convient dans cette nouvelle mode, ce qui la rend si commode, si confortable, si propre à ses habitudes et à ses idées, en le transportant à tout moment dans l'Orient, au milieu des plus grands intérêts de son commerce.

Si le mot bazar est humble et vulgaire dans son origine orientale, il est d'une portée beaucoup plus grande dans sa signification occidentale, par les conséquences et les raffinements de la civilisation, dans le développement même des goûts asiatiques. Il réunit les vastes dimensions de l'ostentation à celles du luxe et des richesses qui approchent l'Orient de l'Occident, et concentre les productions de toutes les parties du monde, comme dans le point central d'un verre ardent.

On dirait que le Pantechnicon paraît être le résumé de tous les bazars de Londres par sa grandeur, son étendue et la nature même de son établissement; mais les nombreux bazars de l'immense métropole sont encore si variés, que l'on voit dans chacun d'eux quelque chose de particulier qui le distingue et qui attire la curiosité du

public. Au Pantechnicon, c'est le Chinois vivant parlant anglais, recommandant ses marchandises étalées. Au bazar français, dont il a été question au chapitre IV, c'est la lanterne chinoise, la roulette avec ses attraits, la grotte magique, ses cosmoramas, ses combats navals. Dans bien d'autres, où les marchandises les plus riches sont également étalées, groupées et drapées avec luxe, on voit encore autre chose, car au milieu des curiosités qui vous entourent, vous jouissez aussi de représentations dramatiques, mimiques et plastiques.

Le bazar de Baker-street se divise, comme le Pantechnicon, en deux parties ; l'une est occupée par des magasins d'une infinité d'objets de goût, et quoique les Anglais n'en aient pas toujours, ces magasins ne manquent pas d'acheteurs ; l'autre présente des salles remplies de voitures destinées à la vente. De vastes écuries sont attachées à ce bazar, et offrent un grand nombre de beaux chevaux au choix des amateurs.

Un des bazars les plus fashionables est celui de *M. Frotter*, dans Joko-square. Il jouit d'une vogue et d'une faveur méritées à juste titre. Ici il n'y a que des dames élégamment mises qui président à la vente et débitent les marchandises étalées avec art. Elles ont l'air de former le tribunal austère du bon ton (fashion) dans une république de femmes, qui sont sans doute les plus fashionables de la sphère à laquelle elles appartiennent. C'est le respectable du négoce, représenté par le beau sexe, présidant au bazar de la mode.

Le bazar de M. Krockford est un des ornements de la rue Saint-James, et se distingue par sa construction simple, mais grande et belle : il contient, dans sa vaste enceinte, un immense étalage de marchandises.

Le bazar de la Reine (Queen bazar) est un des mieux tenus et des plus considérables : il occupe deux grands étages, et est décoré de la manière la plus élégante et la

plus variée. On y trouve des objets d'utilité, de luxe, de curiosité et d'amusements pour tous les goûts, dans la sphère même des sciences et des arts.

Tel est le grand mobile du commerce, qui a produit dans son développement le système puissant de l'association, qui est la base de ses succès et de ses progrès. Il paraît être fondé sur un principe philosophique d'une tendance sociale qui se manifeste dans l'histoire des peuples et dans le mouvement général de l'espèce humaine. Or, c'est l'association, qui ne produit la concentration que pour conduire à l'extension des intérêts matériels sur toute la surface de la terre par le progrès et le mobile du commerce. Ce sont deux lois de la nature, dont l'une attire en concentrant, l'autre repousse en divergeant, lois opposées en apparence, mais qui sont en effet liées par le principe de l'action réciproque des intérêts matériels et de leurs développements motivés par leur extension.

Les bazars où l'on étale, où l'on vend en gros et en détail toutes sortes de productions de l'industrie, sont bien propres à donner une idée de l'étendue et des progrès du commerce en général. Mais on ne saurait ne pas faire mention ici d'autres établissements de commerce qui les alimentent et leur servent de base, comme le rez-de-chaussée d'une maison sert de soutien au reste de l'édifice; établissements où se trouvent les grands dépôts des marchandises, des objets d'industrie, de luxe et de première nécessité pour les grandes spéculations du commerce et de ses gigantesques revirements.

MAISONS DE VENTE (WHAREHOUSES).

Leur destination. — Les deux principales maisons de commerce de ce genre à Londres. — Importance de leurs affaires. — Magasins et dépôts. — Nombre et labeur des commis.

Si les bassins du port de Londres sont une des mer-

veilles de l'immense capitale et le centre puissant et actif du commerce du monde, il y en a une encore qui en est la conséquence, et qui n'est pas moins curieuse par la nature et le but de sa destination.

Ce sont les *Wharehouses*, tout à la fois bazars de fournitures et dépôts des objets d'ateliers et d'usines, des marchandises fabriquées de toutes les parties du monde. Les masses colossales qu'ils présentent étonnent l'imagination, et frappent l'esprit par l'entente admirable qu'on y trouve et que distinguent les moindres détails qui se rapportent à leur administration. Ces maisons de vente sont des établissements qui renferment pour des sommes immenses des marchandises de tout genre qui alimentent le commerce de détail de la capitale et de ses environs, en leur fournissant en gros les objets dont ils ont besoin.

Il y a à Londres deux maisons principales de vente ou wharehouses que l'on visite avec le plus grand intérêt. Ce sont les magasins gigantesques de MM. Leaf et Coles à Old-Change, dans la Cité, et ceux de M. Morisson. Ces grandes maisons de commerce font chacune pour 1,500,000 à 2,000,000 de livres sterling d'affaires par an. Elles fournissent, dans l'espace de quelques heures, à l'armateur des pacotilles et des ballots entiers, prêts à être expédiés pour toutes les parties du monde. On y trouve un fonds immense de marchandises de coton, de laine, de tricots de toute espèce, de soieries de la Chine, des Indes, de France; des objets de bimbeloterie, de mercerie, de cordonnerie, des gants, des parapluies, des cannes; enfin les dépôts les plus étendus et les plus variés des marchandises les plus diverses.

Ces magasins sont à trois ou quatre étages, rangés autour d'une enceinte spacieuse, et éclairés par les combles au moyen d'une toiture vitrée. Les emballages et déballages se font dans des magasins particuliers qui se trou-

vent au niveau des caves et communiquant avec la rue ou les magasins de vente, par de longs plans inclinés, pour introduire ou faire sortir les marchandises avec une grande facilité, dans des paniers à roulettes ou sur de petits traîneaux. Les magasins souterrains, pour la réception et le départ des marchandises, sont éclairés au gaz pendant toute la journée. En hiver, l'établissement est chauffé au moyen d'eau bouillante qui circule dans de larges tuyaux tout autour des magasins.

Ces deux grandes maisons de vente occupent chacune cent trente à cent quatre-vingts commis qui y sont logés et nourris. Pour ne pas interrompre le service des comptoirs par le repas simultané, on a divisé ce nombreux personnel en sections qui vont alternativement déjeuner et dîner à des heures différentes strictement réglées. La besogne commence à huit heures du matin, continue jusqu'à minuit, et dans les cas urgents d'expéditions pressantes le travail se prolonge jusqu'à deux heures du matin.

EXPOSITIONS D'OUVRAGES D'ARTS ET DE CURIOSITÉS.

Acception anglaise du mot exposition. — Galeries de tableaux. — Galerie de miss Linwood; ses compositions piquantes. — Instruments de musique de nouvelle invention. — Diorama. — Panorama. — Ouvrages en cristal et en verre. — Affiches et adresses.

Il y a à Londres, à certaines époques de l'année, des expositions d'objets de beaux-arts, d'arts mécaniques et de productions de diverses natures qui varient chaque année, et offrent un vaste champ d'émulation aux progrès des arts et de l'industrie, ainsi qu'un aperçu général et instructif de leurs produits. Le mot *exposition* (exhibition) est d'une signification très-étendue en anglais. Il tient d'un côté du mot galerie ou musée, et se rapporte exclusivement à des objets d'instruction, de sciences et d'arts;

de l'autre côté, il embrasse toute cette catégorie d'objets de curiosité qu'on voit dans les grandes villes, tels que les panoramas, les dioramas, et toutes sortes d'objets que l'on expose dans les promenades et les lieux d'amusements publics. Si, en Angleterre, on désigne par *office* le moindre bureau quelconque, on qualifie les collections et les galeries publiques du seul mot d'*exposition*, et tout est dit pour exprimer l'idée de curiosité.

Parmi celles des beaux-arts, l'*Académie royale* en fait faire une tous les ans, composée d'ouvrages d'artistes vivants : elle a lieu au palais de Somerset-House. Cette exposition commence au mois de mai, et dure pendant six semaines. On peut s'y faire une juste idée de l'état de la peinture en Angleterre. Le genre portrait y domine; mais les tableaux d'histoire et de paysages y sont rares et n'y brillent point.

L'*Institution britannique* a fait construire une galerie d'exposition et de vente des productions des artistes vivants, de tableaux anciens d'un mérite reconnu; et pour l'encouragement des arts en général, elle distribue des récompenses, et fait des commandes de grands tableaux historiques pour encourager les talents.

La *Société des artistes anglais*, composée de soixante membres, a fait élever une vaste galerie destinée au même but, et qui embrasse les différentes branches de la peinture, ainsi que la sculpture, l'arcbitecture et la gravure dans les trois royaumes.

La *Galerie nationale* est la seule galerie publique à Londres, le seul lieu où l'on ne paye pas d'entrée. Elle contient une collection choisie de tableaux des anciennes écoles, et ouvre ses trésors au public pendant les quatre premiers jours de la semaine. C'est un appel aux amateurs et un dédommagement pour les connaisseurs.

Les peintres d'aquarelle, réunis en société, ont établi une exposition dans une galerie à eux : les dessinateurs

et les graveurs ont encore les leurs. Enfin, il y en a une consacrée exclusivement aux ouvrages de M. West, un des derniers présidents de l'Académie royale. Elle renferme plus de cent tableaux de ce fécond artiste.

C'en est assez, sans doute, quant aux expositions des produits des arts ; mais les arts par eux-mêmes ont-ils assez fait pour justifier tant d'expositions? C'est une question qui n'appartient pas à la catégorie des intérêts d'expositions. Pour terminer cette revue rapide et compléter l'idée de sa tendance, il ne faut point négliger de visiter une collection qui se distingue particulièrement, ne fût-ce que par le genre de travail dont elle est le produit.

GALERIE DE MISS LINWOOD.

Cette exposition est une des curiosités de la capitale. Jamais on n'a vu dans deux galeries, chacune de cent pieds de long, les grands tableaux des écoles classiques rendus d'une manière plus piquante. C'est une collection de soixante-seize grands tableaux faits à l'aiguille par miss Linwood, et exposés dans son hôtel à la curiosité du public, moyennant deux shellings d'entrée et six pence pour le catalogue. Ce sont des tableaux trop originaux par eux-mêmes pour être appelés copies: ils sont imités des chefs-d'œuvre de quelques-uns des grands artistes, rendus avec toute la fraîcheur, tout le moelleux et le naturel des couleurs primitives qu'a su exprimer une aiguille habile et inimitable. Ces tableaux ont d'autant plus de mérite dans leur genre, que cette dame a passé une vie de plus de soixante ans à les produire avec une patience qui aurait suffi à l'illustration d'un talent moins piquant que le sien. Elle a su rendre les originaux des anciens peintres italiens, anglais, flamands et autres, avec une vérité d'expression et de coloris éton-

nante ; elle y a mis un fini et une perfection d'exécution tels, qu'au premier coup d'œil on les prendrait pour de belles peintures à l'huile, surtout dans un certain éloignement.

Cet artiste intrépide et persévérant, dédaignant la palette et le pinceau, fixa les nuances de ses couleurs par d'innombrables petits points à l'aiguille, instrument au moyen duquel elle sut amalgamer les teintes les plus délicates et les plus légères, en créant des galeries entières de tableaux brodés. On remarque dans la première de ces galeries une tête du Sauveur qui attire l'attention des connaisseurs par la noblesse de son expression et la délicatesse de son exécution, et plus loin, un tableau représentant l'écurie d'un fermier de Morland, que l'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de l'artiste des peintures à l'aiguille. Tout y est vivant, et la nature rendue avec une grande vérité. En entrant dans une seconde galerie latérale à la première, on découvre à chaque extrémité de la salle une caverne artificielle ; dans l'une, on voit un lion et une lionne de grandeur naturelle ; dans l'autre, un énorme lion d'Afrique seul dans son repaire. Ces animaux imposent par leur aspect sauvage et leur attitude menaçante. A la suite de ces galeries, il y a un petit salon qui ne renferme que des sujets religieux. On y remarque une belle copie à l'aiguille de la Madonna della Sedia et un Christ placé dans une niche sur une espèce d'autel orné de draperies.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE DE NOUVELLE INVENTION.

Séraphin royal. — Apollonicon. — Euterpéon.

Lorsqu'il y a quelque invention particulière qui peut offrir assez d'intérêt par elle-même pour attirer et occuper le public, on en fait un objet d'exposition qui se

range au-dessus de la catégorie des curiosités ordinaires. C'est ainsi que l'on fait voir pendant la saison des expositions d'été, et quelquefois même pendant toute l'année, des instruments de musique de combinaisons et de perfectionnements remarquables, qui sont autant de preuves des progrès de la mécanique et de l'art de produire par ces instruments des sons nouveaux. Il ne sera donc pas question ici des instruments de musique de nouvelle combinaison, dont il a été fait mention à l'article de la galerie d'Adélaïde, mais de ceux qui méritent une attention plus particulière par l'importance de leur invention.

Tel est le *royal séraphin*. C'est un instrument de forme particulière qui ne ressemble à aucun autre instrument musical. Ses variations de sons se multiplient à l'infini, et sa capacité répond à son étendue. Il imite le basson, la trompette, la clarinette, la trombone, la flûte, le flageolet, le hautbois, la harpe d'Éole et quantité d'autres instruments, en y ajoutant ses sons originaux, riches et harmonieux, pour produire les chants mélodieux des séraphins descendant du haut des cieux. C'est à M. Green que le public musical est redevable de l'invention et du perfectionnement de ce bel instrument, qui paraît destiné à remplacer un jour les orgues des églises et chapelles, pour n'accompagner les chants religieux que par les accords du séraphin.

Un autre instrument de musique d'une capacité étonnante est celui qu'on a nommé *apollonicon*. C'est une espèce d'orgue, exécuté sur une très-grande échelle, qui peut être joué par une, deux, trois, jusqu'à six personnes à la fois, et exécuter de lui-même les ouvertures les plus difficiles avec une précision admirable et un accompagnement d'orchestre complet, en reproduisant les différents instruments qui le composent. Cette imitation produit une si parfaite illusion, que le spectateur, en fermant les yeux, pourrait se croire transporté, en idée, dans

une salle philharmonique ou au milieu d'un concert au Théâtre royal de Londres. C'est ainsi que dans l'opéra de Weber, le *Freischutz*, ou le franc arquebusier, on entend jouer, entre autres instruments, un premier violon, avec une précision et une rapidité qui ne laissent rien à désirer. La construction de cette œuvre magnifique d'art et de talent a coûté au delà de dix mille livres sterling, et prouve, dans ses vastes combinaisons, le génie créateur de MM. Robson et fils.

Il y a bien d'autres instruments encore de ce genre, tels que *l'euterpéon*, où le mécanisme de la construction produit les plus grands effets dans l'exécution des plus beaux morceaux de musique, et qui jouent, à des heures fixes, des concerts entiers devant un public nombreux et connaisseur.

DIORAMAS. — PANORAMAS.

Église de Santa-Croce à Florence. — Jérusalem. — Thèbes.

Toute la vaste partie des dioramas, cosmoramas et panoramas est un champ constamment ouvert à l'industrie des expositions, d'un nouveau genre de splendeur, d'illusion optique et de magnificence. On élève des maisons entières, des palais, des panthéons, pour y placer deux tableaux de diorama, ou un seul immense panorama. C'est un art qu'on a porté à un degré admirable de perfection à Paris comme à Londres, où les dimensions pour le panorama de cette capitale seule sont plus gigantesques encore. On a tiré un parti merveilleux de l'étude de la perspective et de la manière d'éclairer ces sortes de peintures, pour produire une parfaite illusion optique d'ensemble, représenté aux regards dans la grandeur naturelle des objets vus à distance. Tel est le Colosséum, qui renferme le panorama de l'immense capitale, et s'y trouve

exposé en permanence : c'est tout ce qu'on peut voir de plus grand en ce genre ; établissement vaste et curieux d'objets les plus variés, qu'on ne saurait se dispenser d'exposer avec quelques détails à l'article des amusements publics de Londres. On parlera d'autres panoramas moins étendus, appartenant aux expositions de la saison, qui changent chaque année, et on se bornera à donner ici une idée d'un des plus beaux dioramas qui existent. Tous ces établissements ont nécessité des dépenses extraordinaires de création et d'arrangement; ils ont exigé de très-grands capitaux, que l'esprit d'entreprise et d'association pouvait seul réunir pour y faire face par les combinaisons d'une puissante industrie qui ne traite les choses qu'en grand.

C'est ainsi que pour un seul *diorama* qui ne présente que deux tableaux, on a construit à l'entrée du parc du Régent, près du Colossée, un beau bâtiment orné de pilastres, spécialement destiné à ce genre de représentations; c'est ainsi que l'orgue automate qui joue au diorama a été construit pour cet établissement par MM. Robson et fils, inventeurs de l'Apollonicon, qui leur revenait à eux-mêmes au delà de *dix mille livres sterling* (250,000 francs).

On monte à un bel édifice de plusieurs étages, où se trouve le diorama, par un élégant escalier qui aboutit à un beau péristyle, où l'on prend un billet d'entrée. Un joli petit théâtre rond, dans un doux clair-obscur, s'ouvre aux regards, et présente les belles proportions de la salle, avec les bancs du parterre et les loges des galeries, garnis en drap vert, le plafond en forme d'éventail, peint en arabesques et en jolis transparents. Un silence mystérieux avertit de l'attente d'apparitions extraordinaires. Nul rideau qui s'interpose entre la scène et les spectateurs; mais on sent que le parterre, les loges et tout le théâtre tournent insensiblement sur un pivot,

mécanisme ingénieux et puissant qu'un seul homme placé au tourillon, sous le plancher, fait mouvoir avec facilité. Les spectateurs, en tournant lentement avec le théâtre, ne sentent ni l'instant du départ, ni le moment d'arrêt, à moins de l'observer avec une grande attention. On se trouve ainsi, comme par enchantement, transporté dans l'intérieur d'une église d'Italie, et l'on croit y être entré. C'est celle de Santa-Croce à Florence. Plus on y regarde, et plus on y pénètre. On se sent attiré au point de vouloir avancer dans la nef du milieu et suivre la perspective qu'elle présente jusqu'au maître-autel. Une lumière égale et uniforme, dont on ne devine pas le point d'émanation, répand d'abord un jour doux qui paraît être celui du matin, jour qui ne fatigue pas l'œil, mais le repose et lui fait découvrir de nouveaux détails à mesure que l'on regarde. On y remarque surtout les effets naturels et progressifs des différentes époques de la journée, depuis la douce lumière du matin, et l'éclat brillant et chaud du midi de l'Italie, jusqu'au crépuscule et à l'obscurité de la nuit tombante, dans ses variations successives. C'est ce moyen de gradation de la lumière, cette déception de l'œil qui est admirable : elle a été portée à un degré de perfection qui est le secret du génie de l'artiste. On a eu soin de ne point placer des figures dans ce tableau, pour ne pas déranger l'illusion de l'effet de lumière dans l'intérieur d'une église au milieu de laquelle on croit être transporté. Une sonnette annonce le changement de représentation. On tourne encore insensiblement avec tout le théâtre, et le premier tableau disparaît petit à petit, à mesure qu'un autre se déploie à vos regards. Ce sont ordinairement des vues de monuments anciens d'Italie, tels que le Campo Vacchino à Rome, le Colisée et autres, variant à chaque saison d'exposition. On ne présente au public, à tour de rôle, que deux immenses tableaux qui semblent représenter les objets dans

leur grandeur naturelle, peints sur un canevas uni. L'aspect d'un de ces tableaux offre, à petite distance, une illusion si parfaite qu'il serait difficile d'imaginer qu'elle ne soit pas naturelle. La lumière y est répandue par une nouvelle combinaison qui produit des effets d'une perfection inconnue jusqu'ici. Ces tableaux sont dus au pinceau de M. Bouton, et attestent le talent distingué de cet artiste français qui les a d'abord exposés à Paris, avant de les offrir au public anglais qui en jouit avec les perfectionnements de mécanisme qu'on y a ajoutés. Pour relever l'impression des vues d'églises, des morceaux de musique sacrée de Mozart se font entendre, et ajoutent au sentiment de recueillement mystérieux que fait naître cette pieuse illusion. On dirait alors que le génie de ce grand compositeur préside à ces accords que consacre le sanctuaire d'un temple grave et majestueux, relevé par les formes antiques du beau gothique qui se déroule aux regards.

Il n'y a point de pays où l'on soit plus à même de se procurer des vues et des dessins originaux pris sur les lieux, dans les contrées les plus lointaines, pour en tirer parti, que l'Angleterre, parce que c'est le pays des voyageurs universels, et que partout, dans toutes les parties du monde, il y a des Anglais qui esquissent ou dessinent les vues curieuses ou remarquables des hémisphères les plus éloignés. Ils les reproduisent avec cette exactitude et ces accidents de localité qui les rendent si vraies, si intéressantes, et les désignent par un seul mot de leur langue, mot qu'on ne saurait rendre dans un autre idiome, avec cette expression qui dit tout en trois syllabes; c'est le mot « *scenery.* » — On le comprend facilement, mais on ne l'explique point dans toute l'étendue du sens que les Anglais lui donnent, et qui renferme à la fois et la vue de la nature et l'impression de son expression.

On remarque à Londres de grandes coupoles vitrées,

élevées au-dessus des toits des maisons, et qui, de loin, excitent la curiosité en montant l'imagination. On les distingue même avec plaisir, à travers les brouillards de l'industrie, parce qu'on est sûr d'y voir quelque chose, quelque combinaison de mécanique ou d'optique qui ne sera point au-dessous de l'idée que l'on s'en fait, d'y trouver un objet nouveau, ou un perfectionnement d'invention quelconque.

Ce sont les *panoramas* curieux et intéressants de M. Burford. On voit avec plaisir celui de *Jérusalem*, vue prise de la terrasse de l'Aya, ou gouverneur, située sur l'emplacement où se trouvait jadis le palais de Pilate. La physionomie des localités même atteste la vérité des détails qui n'ont pu être tracés que sur les lieux, et cette physionomie seule offre déjà un attrait qu'anime l'immense intérêt de l'histoire du christianisme. Du haut de la terrasse, l'aspect de la ville embrasse tous les lieux que désigne et que décrit la sainte Écriture, et ce vaste assemblage de monastères, de mosquées, de minarets et de dômes qui ne ressemblent en rien à tout ce que l'on voit en ce genre en Europe, et qui se présentent ici sous les rayons du soleil ardent de l'Orient, dans une splendeur éblouissante. C'est l'ensemble du tableau qui produit un effet qu'on ne saurait décrire. Vous y voyez la belle mosquée d'Omar ou d'El-Sahhara; elle occupe la place du temple de Salomon, et offre, par son style curieux et la variété de ses couleurs, une mosaïque qui se dessine sur les contours des collines arides et pierreuses, groupées sur le fond d'un rideau de grandes et majestueuses montagnes. D'un autre côté, où commence la Via-Dolorosa, que l'on suppose avoir traversé la partie la plus peuplée de la ville, on aperçoit le temple du Saint-Sépulcre et le Calvaire, dont le vaste dôme s'élève au-dessus des édifices qui l'entourent; au loin, le mont Sion et tous les lieux consacrés par l'histoire du berceau de la religion.

La vue du *panorama de Thèbes*, que l'on voit dans une autre rotonde, près de celui de Jérusalem, est représentée au moment de l'arrivée d'une grande caravane, qui fait halte dans les environs du Nil, près des ruines d'un antique temple. L'artiste a rendu en même temps, avec beaucoup d'exactitude, les hiéroglyphes, les figures et les signes qui se trouvent sur chacun des énormes blocs de pierre qu'on y remarque. Le moyen par lequel ces immenses masses de granit ont été jointes ensemble est restée, jusqu'à nos jours, un mystère impénétrable. Aucune force mécanique, dont notre âge soit doté, ne suffirait pour accomplir ces travaux, qu'on dirait avoir été aussi grands que ceux d'Hercule. C'est un tableau intéressant et instructif, rendu avec le mérite de la vérité, dans sa réalité, surtout dans les groupes de la caravane, où les hommes, les chevaux et les chameaux se dessinent dans toutes les attitudes qui annoncent le repos, après une marche longue et fatigante, et qu'éclaire l'ardent soleil d'une zone brûlante. Les beaux chevaux arabes, lestes même après la fatigue, paraissent sortir du tableau, tandis que les lourds et lugubres chameaux du désert, accablés sous le fardeau de leur charge, contrastent avec les couleurs vives des costumes des indigènes, qui brillent dans les teintes éblouissantes du goût de l'Orient.

Ces localités intéressantes, reproduites dans un tableau panoramique d'un mérite reconnu, sont faites pour animer les souvenirs de l'histoire; elles rendent présents les événements qui ont eu lieu et ceux qui s'y passent. Ce sont des expositions curieuses, par la nature même de l'intérêt qu'elles présentent, et qui marque le but de leur destination, en les rendant si éminemment instructives. Elles réunissent l'utile à l'agréable, pour garantir un bénéfice assuré à l'industrie qui calcule tout pour gagner, afin de vivre des bénéfices que doivent lui rapporter

les combinaisons ingénieuses et toujours nouvelles de son intelligence pratique.

OUVRAGES EN CRISTAL ET EN VERRE.

Boucles de cheveux et perruques en verre élastique.

Parmi les expositions curieuses, on doit citer celle d'*ouvrages en cristal et en verre* (glass works exhibition). La multitude de jolis objets qu'on y voit étalés, une série d'ouvrages les plus fins et les plus subtils en cristal, exécutés avec autant d'art que de goût, prouvent les grands progrès que la fabrication a faits dans ce genre. — Pour rendre pratique, instructif et amusant ce qu'on expose à vos regards, *M. Finn*, directeur de cet établissement, vous enseigne la manière de travailler ces petits objets, en les confectionnant sous vos yeux. Au milieu du salon d'exposition, se trouve une table chargée de tuyaux, de retortes et de petits appareils. C'est le laboratoire des curiosités dont on est entouré, l'atelier où se fabriquent les jolis objets qui ornent le magasin. — Vous y voyez des vaisseaux miniatures, avec tous les agrès, les cordages, les mâts, les voiles, modèles de construction exécutés en cristal brillanté du grain le plus fin, le plus pur; des cortéges entiers, des équipages, des voitures de toutes les façons; des chevaux artistement formés, comme s'ils étaient en diamants de la plus belle eau, d'une blancheur éclatante, qu'on dirait enchâssés pièce par pièce; et mille objets précieux dans ce genre. Vous direz que ce sont des joujous que l'on voit à peu près partout. Là, ce sont des objets plus ou moins bien faits, mais en verre ordinaire, sans art et sans facettes; ici, tout est en cristal travaillé à une petite flamme vive et concentrée, sortant d'une lampe de forme antique, entretenue et animée par le souffle que lui communique un mince tuyau placé sur la table des appareils, et que manie, avec une grande dextérité, l'artiste

directeur. — Des boucles de cheveux de différentes couleurs, en verre élastique, fixent l'attention, ainsi qu'un paon magnifique, aux plumes souples, élastiques et qui rendent avec une grande vérité le brillant des couleurs, le mélange d'or et d'azur du plumage de l'oiseau de Junon. Plus loin, vous voyez une perruque entière de cheveux bouclés et qui vous intéresse encore davantage. Une petite préparation chimique, de peu d'instants, quelques souffles animant cette même petite flamme concentrée, ardente et volatile qui a fait naître la perruque, suffisent pour produire, sous vos yeux, une mèche de cheveux en verre élastique de quelque couleur que ce soit, que l'on sort de dessous la flamme, et que l'on vous présente pour la boucler à volonté, en vous l'offrant comme un souvenir de ce que vous avez vu, en échange du shelling dont vous avez payé l'entrée; ou bien on vous demande si vous préférez tel ou tel autre petit objet en verre, et selon votre choix, on s'empresse de le confectionner en votre présence et, vous l'emportez, car tel est l'usage prévenant de cet établissement. Vous contemplez avec plaisir les différents ouvrages d'art de l'exposition, les petits vases, les corbeilles, les boîtes d'un cristal façonné, pur et blanc comme la neige. On est tenté de faire des achats, sans faire beaucoup de dépense, parce que, proportion gardée, sous le rapport de la beauté du travail, ces objets ne sont pas chers. Enfin, on sort avec un sentiment de satisfaction de cette jolie exposition, qui se trouve au Strand, près de Somerset-House.

Que d'expositions diverses d'objets curieux et instructifs, de productions rares, de découvertes ingénieuses, ne trouve-t-on pas dans les grandes capitales! et que ne doit-on pas voir dans la plus vaste des métropoles! — En parcourant les quartiers populeux de Londres, on se heurte à chaque pas contre quelque énorme affiche, qu'une main indiscrète vous présente; tandis que d'autres mains

empressées vous inondent d'annonces, d'adresses de toutes les dimensions. Si on voulait accepter toutes ces offrandes, on aurait bientôt à son tour l'air d'un colporteur d'adresses, et on rentrerait dans sa demeure les poches remplies d'imprimés, qui formeraient à eux seuls un volume par jour, dont la lecture ferait l'objet d'une étude particulière.

MUSÉE BRITANNIQUE.

Musées des particuliers. — Musée britannique.— Fragments d'antiquités. —Dimensions et fondation du Musée.—Legs des collections de M. Sloane et de M. Cotton. — Catalogue des collections du Musée. — Bibliothèque fondée par Henri VIII et réunie au Musée par George II. — Manuscrits de M. Hurley et de lord Oxford ; leur nombre et leur valeur historique. — Manuscrit original de la magna charta. — Acquisition du manuscrit par vote du parlement. — Galerie des antiques. — Antiquités égyptiennes et grecques. — Collections de zoologie et de minéralogie. — Salle des monnaies et médailles. —Collections d'idoles, de vases et d'instruments. — Le célèbre vase de Barberini.

Les musées sont nombreux à Londres ; leur mérite est aussi différent que leurs collections sont variées. On y trouve beaucoup de musées appartenant à des particuliers, chez qui les voyages, les manies et les goûts ont fait naître la passion des collections, passion qui les a souvent portés à sacrifier une grande partie de leur fortune pour acquérir quelques antiquités rares ou des curiosités bizarres. Ces sortes de musées étant ordinairement le fruit de voyages dans des mers lointaines, sont les plus curieux et les plus instructifs, sous le rapport de l'histoire naturelle des trois règnes de la nature, de la cosmographie, de la géologie et de l'ethnographie en général. Ils ont leurs statuts et leurs institutions qui caractérisent l'originalité et les singularités de la plupart de leurs fondateurs et propriétaires.

Parmi les collections nationales, propriété de la nation

ou du parlement, Londres en renferme une dont les dimensions imposent et surpassent tout ce qu'on a jusqu'ici connu sous ce rapport. C'est le *Musée britannique* (British museum), vaste dépôt national d'antiquités et de curiosités, occupant un des plus grands hôtels de la capitale. Il appartenait autrefois au duc de Montagu, et il est entouré d'un mur de deux cent seize pieds de longueur.

L'entrée de la vaste cour du Musée impose par l'aspect de quelques fragments d'antiquités. On y voit avec intérêt une carcasse, ou plutôt un fond de bateau d'une longueur prodigieuse, d'une seule pièce de bois de chêne, qui porte les traces des siècles, et que l'on a recouvert d'un toit, pour le garantir des intempéries du temps. C'est une antiquité romaine, curieuse par sa dimension et sa configuration. On y remarque aussi des fragments de colonnes antiques, avec leurs bases. Le Musée même contient diverses antiquités renommées, trouvées dans la Cité de Londres.

Ce Musée est, après la Galerie nationale de Londres, le seul établissement de la capitale qui soit ouvert au public, sans qu'on exige aucune rétribution; aussi, durant les trois jours d'ouverture de la semaine, l'affluence des curieux est-elle prodigieuse. On y voit souvent deux mille personnes, réunies à la fois, et jamais on n'a appris qu'aucun dommage ait eu lieu, ou que la plus légère atteinte ait été portée aux collections qu'il renferme. C'est sans doute l'habitude du respect de la propriété, autant que l'amour de la science et de la curiosité, qui y maintient l'ordre.

Le Musée britannique est un monument célèbre de sciences et d'antiquités, essentiellement national, parce qu'il a été fondé par les dons des rois, du gouvernement, et surtout des particuliers, et enrichi de legs et d'achats de toutes sortes de curiosités.

Cette institution fut créée en 1753, par acte du parlement, d'après le testament de sir Hans *Sloane,* qui légua son musée à la nation, à condition que le parlement payerait 22,000 livres sterling à ses héritiers, et achèterait un vaste édifice pour l'y établir. M. Sloane peut surtout être regardé comme le fondateur principal de cette riche et nombreuse collection de manuscrits, de livres, d'objets d'arts, de sculpture et de curiosités naturelles qui forment le fond du Musée. S'il a été précédé en libéralité par sir Robert Cotton, qui donna au public sa collection de manuscrits rares et curieux, celle de M. Sloane, au dire des bibliographes, est *la plus nombreuse et la plus précieuse de toute l'Europe.*

Ces riches dons de particuliers furent les premiers commencements du grand Musée britannique. L'administration savante de cet établissement y a porté depuis des améliorations considérables, relevées par des dons, des libéralités qui l'ont beaucoup enrichi. Le catalogue en fournit la meilleure preuve : il ne compte pas moins de 38 volumes in-folio et 8 autres in-4°. L'énumération succincte des collections remplit seule un gros volume.

C'est Henri VIII qui, pour fonder une bibliothèque royale, fit acheter les manuscrits qui avaient pu être sauvés des dépouilles des monastères, lors de la suppression des maisons religieuses. Cette bibliothèque, considérablement augmentée par ses successeurs, fut conservée dans un des palais royaux jusqu'au règne de George II, qui en fit don au Musée britannique. Parmi la collection des manuscrits de M. Hurley et de lord Oxford, qui s'y trouvent au nombre de 7,639 volumes, il y a des écrits d'une haute antiquité, et quelques-uns en langue saxonne, lesquels contiennent des documents et des éclaircissements précieux sur plusieurs époques importantes de l'histoire d'Angleterre, sources inappréciables pour l'étude de l'historien et les méditations du philosophe sur

les causes de la migration des peuples, la loi de leur organisation et de leur accroissement politique.

L'autre collection de manuscrits, qui égale en valeur la précédente, fut réunie par sir Robert Cotton à cette même époque. On y trouve l'original de la grande charte, *magna charta*, que le *roi Jean* signa à Runnimede, et la copie originale *des articles préparatoires* qui avaient été arrêtés avant la signature de ce grand monument historique des libertés anglaises. C'est le comte de Stanhope qui, en 1769, fit hommage au Musée de ce document.

Le manuscrit original de la magna charta est exposé aux regards du public sur un pupitre, sous un filet de fer, au milieu d'une petite chambre de la bibliothèque, au rez-de-chaussée, à droite de l'entrée du Musée. On regrette avec raison qu'un document si précieux ait été endommagé par l'incendie qui eut lieu à Ashburnham-House, en 1731.

Le roi George III augmenta la bibliothèque du Musée de plusieurs collections de livres et de manuscrits de différentes époques : le parlement vota l'achat des manuscrits dits de Landsdown, et fit, en 1807, pour 4,325 liv. st., l'acquisition de plusieurs chartes et documents précieux, de lettres historiques originales, et acheta, en 1813, les manuscrits de Hargrave, en 499 volumes, qui tous ont pour objet des traités de lois. La bibliothèque du docteur Burney, achetée pour la somme de 13,000 liv. st., fut une acquisition non moins précieuse : elle renferme les manuscrits les plus complets et les plus estimés, une nombreuse série d'ouvrages classiques, et des évangiles grecs des dixième et douzième siècles.

Le D. Burney possédait la plus grande collection de journaux qui ait jamais existé; elle comprenait 700 volumes, à partir de 1603 jusqu'à 1818, et était évaluée à 1,000 guinées. Le tout forme aujourd'hui plus de 3,000 volumes. Il serait difficile de trouver un pareil recueil

dans aucune autre bibliothèque. Que de matériaux offerts à l'œil de l'historien, aux recherches de l'observateur impartial et judicieux! Mais aussi quel travail de discerner, dans ce recueil immense, le langage des partis, des passions et des intrigues! quel travail de reconnaître dans ce chaos les simples événements et les faits authentiques de l'histoire, leurs véritables causes et leurs conséquences, seuls objets dignes des arguments du philosophe et du jugement final de la postérité!

Tout concourut ainsi à doter le Musée britannique, et à le rendre surtout riche en manuscrits aussi curieux que rares. La majeure partie de ces manuscrits provient des bibliothèques particulières qui y ont été réunies et de celles qui lui ont été léguées.

La galerie des antiques, qui se trouve au rez-de-chaussée du Musée, est remarquable sous bien des rapports. La collection de sculptures de M. Ch. Towneley en forme la base. On y voit un beau bas-relief, représentant l'apothéose d'Homère, qui, pendant longtemps, orna le palais Colonna, à Rome; une tête colossale d'Hercule, trouvée au pied du Vésuve, ensevelie dans la lave; quarante-cinq tombeaux romains, d'une haute antiquité, et deux cent vingt-cinq morceaux de sculpture grecque et romaine.

C'est la collection des *antiquités égyptiennes* qui est surtout remarquable par son étendue et sa richesse; c'est une des plus grandes de l'Europe. On y distingue un grand sarcophage dont, au Caire, les Turcs se servaient en guise de fontaine, qu'ils appelaient celle des Amants; des idoles de grandeur colossale en granit poli; deux grandes momies; cinquante-six pièces de sculpture, dont la plus grande fut recueillie par les Français pendant la campagne de Bonaparte en Égypte, et que l'armée anglaise leur enleva après la capitulation d'Alexandrie. On y voit aussi la pierre de Rosette, avec trois inscriptions qui consacrent les services que Ptolémée V rendit à son

pays. — Parmi les dons récents que des voyageurs ont faits, on distingue une tête et une partie du corps d'une *statue colossale*, trouvées dans les ruines de *Memnonium*, et présentées au Musée par MM. Salt et Louis Burckhardt. Cette galerie possède vingt-trois bas-reliefs représentant les combats des Centaures et des Lapithes, et ceux des Amazones et des Grecs. On en fit la découverte dans les ruines d'un temple d'Apollon, bâti par Ictinus, contemporain de Périclès. La collection la plus précieuse et la plus curieuse, est celle que le gouvernement acheta pour 35,000 liv. sterl., collection connue sous le nom de *Marbre d'Elgin*, et dont ce lord fit l'acquisition pendant son ambassade à Constantinople. Ce sont des sculptures retirées de l'extérieur et de l'intérieur du Parthénon et du temple d'Érecthée, chefs-d'œuvre que l'on attribue au ciseau du célèbre Phidias, ou qui peuvent avoir été exécutés d'après ses dessins.

Les *collections zoologiques* et *ornithologiques* ne semblent point être classées avec soin, quelque précieuses qu'elles puissent être pour l'étude de la science, parce qu'elles contiennent déjà près de 90,000 échantillons ou exemplaires qui demandent à être placés systématiquement; car on y voit les chauves-souris planer au-dessus des lièvres, et les kanguroos sauter autour des zèbres, faute de temps, sans doute, pour les avoir pu classer. — On dirait que les Anglais, accoutumés à voir la zoologie vivante dans leurs parcs et leurs jardins zoologiques, laissent aux animaux empaillés, comme à ceux qui vivent encore, la liberté de se mêler, de se confondre dans une parfaite égalité, malgré la différence et la diversité des familles, en dépit des systèmes et des classifications des naturalistes. Pour s'en dédommager, on remarque avec plaisir, dans le règne le plus solide de la nature, une *collection* très-nombreuse *de minéraux* systématiquement rangés, avec quelques fragments des plus célèbres

aérolithes tombés à diverses époques tant en Angleterre qu'en d'autres pays. La minéralogie chez les Anglais est une science de prédilection dans laquelle on a fait de grands progrès dans les derniers temps, surtout sous les rapports de la haute acception des recherches intéressantes de la géologie.

Les grandes augmentations que la *salle des monnaies et des médailles* a reçues récemment ont placé cette collection au nombre des plus complètes qu'il y ait en Europe. Les pétrifications de plantes, de poissons et de reptiles n'y manquent pas. Parmi ces derniers, on remarque le squelette pétrifié d'un *ichthyosaurus* d'une longueur extraordinaire. Les collections de fossiles sont nombreuses, et se trouvent exposées des deux côtés d'une longue galerie qui s'étend à perte de vue. Ces trésors du règne minéral sont étalés dans une aile du nouveau bâtiment, vaste et bel édifice de forme quadrangulaire, élevé dans les jardins du Musée, et décoré d'un portique en colonnes d'ordre ionique. On y voit la *bibliothèque royale*, une salle de gravures et une autre de lecture: on passe ensuite au rez-de-chaussée dans la grande *bibliothèque du Musée.*

Il y a, dans cet immense établissement, des *collections* très-curieuses *d'idoles indoues*, *chinoises*, *japonnaises*, de dieux pénates, de colliers, de patères, de boucles d'oreilles, d'armures antiques, de vases étrusques; des collections de bronzes, d'instruments et d'ustensiles antiques, et beaucoup d'autres objets curieux; enfin *le vase célèbre de Barberini*, qui, pendant deux siècles, servit d'ornement au palais de ce nom, et que la duchesse de Portland acheta pour sir W. Hamilton. Ce vase passe pour le plus beau et plus ancien modèle que l'antiquité ait légué aux temps modernes.

Le Musée britannique est ouvert au grand public trois fois par semaine; il faut toutefois une permission parti-

culière des administrateurs pour voir la *salle des monnaies et des médailles*, et une autre pour la *salle de lecture* du Musée, sur la recommandation d'un des directeurs ou employés de l'établissement. Des gardiens en habit bourgeois, munis de longs bâtons, se promènent dans les vastes appartements, dans les salles et les galeries de l'immense institution. Ils veillent à l'ordre que préside toujours le silence de la gravité, au milieu de la grande affluence du public, et représentent l'autorité, sauvegarde des trésors du vaste domaine des règnes de la nature et de leurs intéressantes et instructives curiosités.

COLLECTIONS PARTICULIÈRES ET MUSÉE DE M. SOANE.

Différentes collections particulières. — Dispositions singulières du Musée de M. Soane. — Ses curiosités. — Ses surprises. — Ses machinismes. — Ses souvenirs historiques.

Parmi les collections nombreuses et les musées particuliers, on citera ici, en fait d'ouvrages d'artistes nationaux, la riche *collection de Leicester;* celle du comte *Grosvenor*, qui se compose d'un grand nombre de tableaux précieux des écoles anciennes et modernes, et dont l'acquisition coûta 800,000 francs ; la *galerie de Buckingham*, sans faire mention de tant d'autres qui sont bien dignes d'être visitées. On nommera enfin le *Musée des missionnaires*, qui renferme une collection très-curieuse d'objets divers de toutes les parties du monde, surtout de l'Afrique et de la mer du Sud, envoyés par les missionnaires anglais que la pieuse vocation de la propagation de la foi a transportés dans ces contrées lointaines. On parlera ici d'un établissement de ce genre qui se distingue autant par l'originalité de son institution que par le mérite de la science et de la curiosité qu'il réunit dans ses riches collections.

C'est le *Musée de M. Soane*, que visitent surtout les amateurs des beaux-arts. Le fondateur de cet établissement est sir John Soane, savant anglais, qui consacra sa vie et une fortune considérable à recueillir en Égypte, en Grèce et en Italie, les objets d'arts et de curiosités rares qu'il accumula dans ce musée. Il fit construire à *Lincoln's innfield* une jolie maison gothique, où ses précieuses collections furent savamment classées; il déshérita sa famille, légua par testament sa maison au public, qui n'y est admis qu'à de certains jours de l'année. Ces jours d'admission sont nommément indiqués par sir John, avec la condition qu'il fasse beau temps lorsque l'hôtel est ouvert durant la saison des expositions; clause qui pourrait fermer là maison pour bien des années, à moins que sir John n'ait eu soin de stipuler une convention avec le beau temps, chose très-difficile à Londres.

Si miss Linwood passa sa vie longue et piquante à reproduire des chefs-d'œuvre de l'art à la pointe de son aiguille, il est juste d'observer que sir John consacra, pendant près d'un siècle, sa grande fortune au bien de la science et de l'humanité, quoique en mourant il n'en fît point à sa famille. Il vécut quatre-vingt-onze ans, et ne cessa d'étudier, de recueillir et de classer. Il aimait à voir le grand jour, et à admirer ses antiquités et ses tableaux aux rayons du soleil, qui sont rarement clairs à Londres. C'est peut-être pour cela qu'il a stipulé dans son testament, afin de procurer au public une jouissance plus parfaite, vingt-quatre beaux jours dans l'année pour visiter des trésors si soigneusement amassés. — Aucune passion, aucune manie ne s'exerce en Angleterre, dans toute la latitude de son indépendance individuelle, sans être marquée au coin de l'originalité, de la persévérance et de la bizarrerie. Ce n'est point, au reste, cette bizarrerie que l'on honore dans la mémoire des hommes origi-

naux en veillant à l'exécution des singularités des dernières volontés qui les caractérisent, et des dispositions qui les signalent; c'est le sentiment de l'indépendance même que l'on paraît honorer en eux, pour le faire respecter dans sa propre personne. On dirait que c'est l'individualité indépendante de chacun en particulier qui est représentée dans l'originalité de la nation en général: elle y trouve et y respecte sa grande nationalité.

Le Musée Soane renferme une collection d'antiquités égyptiennes, des modèles d'architecture grecque et romaine, une collection de vases étrusques, des statues et des bas-reliefs ; le fameux *sarcophage en albâtre*, rapporté de Thèbes par M. Belzoni, et une galerie de tableaux d'un mérite classique, parmi lesquels on distingue les productions de Canaletti et de Hogarth. — Au milieu de ces curiosités, il y en a une que l'ingénieux propriétaire a imaginée pour rendre les tableaux mouvants et ménager l'espace, en faisant des surprises aux spectateurs. C'est que, lorsqu'on croit avoir vu une suite de tableaux et qu'on se dispose à passer plus loin pour en voir d'autres, les panneaux des parois se retournent et présentent de nouveaux tableaux. Ces panneaux disparaissent à leur tour, et font place à une troisième galerie contenue dans les mêmes panneaux. La maison est remplie de ces sortes de surprises, et présente à elle seule une curiosité : tout est à machines, à coulisses, à double fond, et on dira que l'art de la métamorphose s'y est surpassé.

On voit aussi, dans ce musée, une collection de belles armes, parmi lesquelles se trouvent une épée, dit-on, de Frédéric le Grand, et un pistolet que Pierre le Grand doit avoir pris sur le pacha qui commandait l'armée turque à Azof. L'empereur Alexandre, raconte la chronique, fit cadeau de ce pistolet à Napoléon, qui, à Sainte-Hélène, en fit présent à un Anglais; et c'est de cet Anglais

que doit l'avoir acquis M. Saone. A côté de ces curiosités historiques, les tableaux de Hogarth offrent un intérêt particulier par les scènes des élections qui peignent les mœurs électorales. Ce peintre spirituel du ridicule et des passions, et dont les Chinois mêmes ont transporté les œuvres sur leur porcelaine, ne trouva rien de plus comique et de plus amusant que ces scènes dramatiques d'élections qu'il savait saisir dans les moments les plus critiques et les plus caractéristiques de l'opinion libérale et populaire en action. C'est encore aujourd'hui un riche sujet d'inspirations pour les peintres de caricatures anglais.

INSTITUTIONS DIVERSES.

SOCIÉTÉS SCIENTIFIQUES, LITTÉRAIRES, INDUSTRIELLES. — PHYSIONOMIE DES TRIBUNAUX EN GÉNÉRAL.

Caractère des institutions. — Principales sociétés scientifiques de la capitale. — Leur but et leur tendance générale. — Nombre des sociétés d'actionnaires de Londres. — Caractère des institutions des tribunaux.

Les institutions à Londres et dans toute l'Angleterre ont quelque chose de caractéristique dans leur origine et leur tendance pratique, qui les distingue de celles des autres pays. Elles sont en général le produit de l'esprit d'association pour les entreprises utiles d'objets d'intérêt matériel et intellectuel. Tout est société dans la nation la plus insociable, parce que tout le monde se réunit en société avec la plus grande facilité, afin d'obtenir un but pratique d'utilité générale, sans avoir pour cela l'intention d'être sociable. C'est l'esprit d'entreprise des particuliers; c'est l'orgueil de la richesse et de l'indépendance qui ne veulent être redevables de leurs institutions qu'à leurs propres ressources et aux fonds dont seuls ils dis-

posent. Ces particuliers se réunissent en société pour créer des institutions par des souscriptions et des dons, en ajoutant les legs de ceux qui y contribuent même après leur mort. Les souscriptions faites, ils procèdent à la construction d'un bel édifice, destiné au club ou aux réunions de la société et à celles de la direction qui la préside, à la fondation d'une bibliothèque et d'un salon de lecture où les membres de l'association trouvent les journaux, les ouvrages périodiques et toutes les ressources littéraires qui leur sont nécessaires, sans avoir besoin de faire des frais de conversation. C'est une société indépendante au milieu de la société, une colonisation d'intérêts, qui a ses biens-fonds, ses statuts et ses règlements qui la dirigent.

Toutes les principales institutions de la capitale se sont ainsi formées successivement. Telle est l'*institution de Londres*, renfermant une bibliothèque qui consiste en une collection choisie des meilleurs ouvrages modernes, dans le but de tenir des cours sur différents sujets d'arts, de sciences ou de littérature.—L'*institution Russel*, fondée dans le même but, mais sur un plan moins vaste. La bibliothèque est riche en ouvrages dans les langues anciennes et modernes, et les livres sont prêtés à tour de rôle aux souscripteurs.—L'*institution littéraire de la métropole*, avec une bibliothèque et une salle pour la discussion des sujets littéraires et scientifiques.—L'*institution de mécanique*, ayant pour objet de répandre la connaissance des principes de sciences et leur application raisonnée parmi les classes ouvrières et les artisans de la capitale; fondation aussi utile que pratique, qui ne date que de 1823, et qui a déjà rendu des services essentiels aux arts et aux manufactures.—L'*institution littéraire de Londres*, établie pour répandre le goût de la littérature et des sciences parmi les jeunes gens qui exercent quelque emploi ou qui sont dans le commerce.—L'*institution de droit*,

établie pour des cours de droit civil et des réunions particulières pour des cas de banqueroute ou d'arbitration.

Combien d'autres sociétés scientifiques et littéraires, toutes fondées par des particuliers, Londres ne compte-t-elle pas encore! Telles sont la *société géologique*, très-estimée pour les ouvrages qu'elle a publiés sur la constitution géologique de la Grande-Bretagne, et sur la structure de la terre. Elle date de 1813. — La *société de minéralogie*, établie en 1799, a rendu de grands services aux mines et à l'agriculture du pays. Elle fait faire gratuitement l'analyse des échantillons de terre et de minéraux qu'on lui présente, et donne des conseils et des éclaircissements sur leur valeur et leur meilleure exploitation. — La *société linnéenne,* qui date de 1788, a pour but de cultiver et d'étendre l'étude de l'histoire naturelle. — La *société entomologique*, établie en 1806, pour l'étude spéciale des insectes de la Grande-Bretagne, fait connaître au public les expériences qu'elle a entreprises pour la destruction des insectes nuisibles, et les résultats les plus avantageux dans la manière d'atteindre ce but. — La *société des mathématiques*, créée en 1717 par John Middleton, et composée, à son origine, d'artisans et d'ouvriers qui s'instruisent mutuellement. Cet établissement possède une bibliothèque, un cabinet complet d'appareils de physique, et les membres tiennent des cours sur divers objets scientifiques. On nommera encore les *sociétés de médecine*, de *phrénologie*, d'*astronomie* et d'*architecture*.

Toutes ces institutions particulières, fondées pour l'encouragement et les progrès du savoir pratique, se distinguent par une seule et même tendance qui leur est propre, et qui constitue leur mérite, ainsi que le caractère positif de leur activité; c'est la tendance intéressante de l'application immédiate du but d'utilité des connaissances qu'elles propagent.

On peut regarder sous ce rapport comme le résumé des sociétés savantes et littéraires, celle qui a exclusivement pour objet le progrès des sciences pratiques, connue sous le nom *d'association britannique.* On se propose, dans la suite de cet ouvrage, de consacrer un article séparé à cette société, nouvelle dans sa conception et d'autant plus caractéristique dans son institution, qu'elle paraît réunir toute la nationalité de la civilisation anglaise.

La Chronique littéraire (the litterary Chronicle) calcule qu'il s'est formé à Londres dans les dernières années cent soixante-sept *sociétés d'actionnaires,* parmi lesquelles quarante et une pour les mines, quatre-vingt-trois pour les chemins de fer, et quarante-trois pour des buts divers. Le capital nominal pour l'exploitation des mines est de 2,891,000 livres sterling; celui des entreprises des chemins de fer de 34,040,000 liv. st., et celui pour les différentes autres entreprises, de 36,845,000 liv. st.

Dans un aperçu général du caractère des institutions diverses qui retracent jusqu'à un certain point l'esprit de la société qui les a fondées, sans traiter particulièrement dans cette esquisse des établissements des tribunaux, par rapport aux principes et à la marche de l'administration qui les distingue, on ne saurait toutefois se dispenser d'indiquer ici quelques traits principaux propres à caractériser leur physionomie générale.

En Angleterre, tout ce qui se rapporte aux affaires correctionnelles et criminelles, ainsi qu'à celles de police, est, dans le système de la justice, aussi remarquable par sa simplicité que les institutions particulières le sont par le but pratique de leur application. Les cours de justice sont ouvertes au public; le juge et les jurés prononcent publiquement leurs sentences; mais dans les causes civiles, les affaires passent par plusieurs tribunaux et juridictions. Ces formalités entraînent des abus qui tiennent de leur ancienneté. Les lenteurs et les frais

excessifs qu'elles entraînent deviennent un obstacle insurmontable pour le faible et le pauvre qui réclament contre les vexations de l'homme puissant et contre les injustices du riche. La juridiction spéciale de ces tribunaux de tant de différents degrés n'est pas strictement fixée, et tout se règle sur l'habitude, la coutume, les usages; ce qui rend l'administration des affaires civiles aussi longue que compliquée par les formalités surannées des temps dont presque partout ailleurs on a perdu la mémoire.

On fera mention ici d'un seul établissement judiciaire de ce genre, pour donner une idée de la nature de ces institutions et de leur esprit sous le rapport des anciens usages, qui s'observent avec la gravité d'un respect religieux de coutume, au milieu des éléments hétérogènes de la société moderne et de ses tendances.

OFFICIALITÉ (DOCTOR'S COMMONS).

Institution et but de ce collége. — Ses attributions. — Son tribunal. — Usages et costumes du moyen âge. — Sentences. — Dépôt des testaments. — Tableau caractéristique des recherches qui s'y font.

C'est un collége de jurisconsultes fondé pour l'étude et la pratique du droit civil. Il porte le nom de Doctor's Commons, parce que tous les jurisconsultes y dînent en commun, à l'exemple des colléges destinés à l'étude des sciences et des langues anciennes. Le collége est composé de tribunaux qui prennent connaissance des causes civiles et ecclésiastiques. L'archevêque de Cantorbéry et l'évêque de Londres les président comme cour des arches et cour de prérogative ou de vérification des testaments, composées de bureaux destinés à la consultation et au dépôt des testaments, et une cour de dispense et de facultés. — Pour consulter un testament, on paye un shelling, et en proportion progressive, pour en faire tirer

une copie. Les membres du collége, qui n'étaient réunis autrefois que comme appartenant à une même profession, ne furent installés en corporation de jurisconsultes, par une concession, qu'en 1768. Il y a aussi une cour de l'Amirauté, pour s'instruire de toutes les affaires maritimes, de quelque nature qu'elles soient. Ceux qui ont droit d'exercer dans ces cours sont ou des avocats, ou des proetors ou procureurs. Les premiers doivent être reçus docteurs en loi civile, et jouissent seuls alors du privilége de plaider; les autres ne sauraient le faire qu'en vertu d'un mandat particulier.

Les causes des tribunaux ecclésiastiques ont pour objets des mariages, des adultères, des divorces, des hérésies, des simonies, des incestes, des bénéfices ecclésiastiques, des procurations et des testaments. Les frais énormes qu'entraînent les procès et les délais dans les formalités de ces tribunaux, sont cause qu'on n'y a recours que dans les cas extrêmes, et qu'après que toutes les autres voies ont été tentées sans succès ou qu'elles sont interdites.

Telles sont les attributions de ce collége, dont l'origine date du moyen âge, et qui a conservé le costume et les habitudes des anciens temps. On dirait que c'est un aréopage de juridiction qui représente en résumé les affaires de la loi, qui marie les amants, sépare les époux, enregistre la dernière volonté de ceux qui désirent en avoir après la mort, et punit les gentlemen qui ont offensé l'honneur du beau sexe.

Ce tribunal est curieux par son institution et ses usages. Une antique salle, éclairée par de petites fenêtres étroites, à carreaux à compartiments ronds, et garnie de boiseries de couleur noire, est le sanctuaire des séances publiques. Il n'y a pas de tribunal de justice, en Angleterre, qui n'ait conservé, avec ses usages, son costume du moyen âge, et qui ne paraisse en avoir

besoin pour imposer et faire valoir la gravité de la justice dans son ancienne physionomie. On dirait que la perruque poudrée est indispensable à cette gravité de représentation judiciaire. Les Anglais sont accoutumés à ne voir leurs juges rendre la justice qu'en perruque, et cette habitude semble tellement tenir au caractère de la nation, qu'un juge en fonction ne leur paraîtrait pas assez respectable, assez grave, si son chef était dénué de cette coiffure grotesque, mais historique. S'il vous est arrivé d'avoir parlé en dehors de la salle à un jeune jurisconsulte, à cheveux noirs et soigneusement coiffé à la Titus, et que vous entriiez dans la salle d'audience pour l'entendre plaider, vous le trouverez soudain métamorphosé en robe longue et perruque poudrée, qu'il fait sortir du vaste dépôt des actes poudreux que le temps a consignés dans les archives.

C'est ainsi que vous voyez, dans le fond de l'antique et noire salle de justice, à peu près une douzaine de vieux hommes, à perruque d'office et en longues robes cramoisies, garnies d'un collet de fourrure, assis en demi-cercle, d'un air grave, imposant, austère et silencieux : on les prendrait de prime abord pour le tribunal de l'inquisition....; ce sont les membres du collége des jurisconsultes. Au milieu de ce demi-cercle est assis, à un pupitre, l'homme essentiel du tribunal, le juge. Plus loin, est une longue table, couverte d'un tapis vert, autour de laquelle siégent bon nombre de personnes, à fraises empesées, en robes noires bordées de fourrure, et qui se donnent certain air d'importance : ce sont les avocats et les mandataires. A l'extrémité de la table, une petite perruque, enfoncée dans un grand fauteuil à dossier, se présente à vos regards; c'est le greffier du tribunal. Près de la porte, sont assis, à un pupitre, deux hommes en robes noires et longues, en escarpins, portant des gants noirs et des bâtons à grands pommeaux d'argent; ce sont les

huissiers. Tous ces costumes anciens forment la physionomie des prérogatives du collége, que d'autres cours de justice ne possèdent pas, et qui semblent rappeler encore le temps des tribunaux de sinistre mémoire. L'ouverture des séances est annoncée par une sonnette, qui est l'attribution judiciaire d'un fonctionnaire revêtu de cette charge.

Dans les affaires d'injures personnelles, qui sont portées devant ce tribunal, on fait encore valoir des sentences d'excommunication temporaire. Ces sortes de discussions publiques ne se passent pas sans scandale, et paraissent offrir un intérêt particulier à un nombreux auditoire; car l'Anglais n'évite point le scandale, parce qu'il ne le craint pas.

Rien n'est plus caractéristique à voir, dans les tribunaux de ce collége des anciens temps, que la *salle du dépôt des testaments* (Prerogative office.) C'est l'étude de la physionomie de l'homme et de ses passions, ou l'école pratique, dirait-on, de la physiologie des sensations de l'âme. Or, il est bien curieux d'observer les personnes qui y ont une affaire d'intérêt à débrouiller, s'y rendre, moyennant la rétribution d'un shelling, pour consulter un vieux testament, ou le faire copier, en payant plusieurs shellings. L'attente des uns, qui cherchent; la curiosité et la satisfaction des autres, qui trouvent; l'impatience de ceux qui fouillent en vain, et le désespoir de ceux qui trouvent le contraire de ce qu'ils cherchent, tout cela forme des contrastes aussi piquants qu'instructifs. C'est une expression de physionomie très-prononcée dans les *figures les moins animées,* car il y va de quelque *intérêt matériel* et particulier, de quelque clause à exploiter, de quelque ruse à colorer. Ici c'est un mandataire qui fouille; là un commissionnaire, un parent avide, un avocat qui compulse; plus loin un spéculateur adroit qui, d'un air satisfait, se charge des prétentions d'un client

dont il se réjouit d'avance d'exploiter, à son profit, les justes réclamations.

UNIVERSITÉ DE LONDRES ET COLLÉGE ROYAL.

Leur administration et leur fondation sur des actions.— Leur but spécial, et caractère distinctif des études anglaises. — Patronage du collége du roi. — Écoles de ces établissements plus fréquentées que les colléges.

Ce sont au fond deux universités qui ont été fondées depuis peu. Celle de Londres date de 1828; le collége royal fut établi peu de temps après, en opposition à l'autre, parce que l'université est destinée indistinctement à toutes les religions, et par cette raison, chose remarquable, on a cru devoir en exclure toute instruction religieuse. On y enseigne les langues anciennes et modernes, les mathématiques élémentaires et spéciales, la physique, les lois anglaises, l'économie politique, les sciences morales et l'histoire.

A l'instar de toutes les spéculations industrielles, l'université a été fondée par actions. Elle est gouvernée par un directeur nommé à vie, et par un conseil d'administration, dont les membres, élus tous les deux ans dans une des assemblées générales des actionnaires, décident des intérêts de la science et de ceux du capital. Partout l'esprit de corporation et de cotisation est le puissant moteur des grandes entreprises, en fait de productions ingénieuses de mécanique ou de la culture des sciences, pour l'établissement de machines à vapeur, qui décident des progrès de l'industrie, les dominent et les dirigent. Chaque porteur d'une action, qui est de 2,500 francs, a le droit de présenter un élève, dont les frais d'éducation sont à peu près de 800 francs, ou trente livres sterling. Le capital effectif de l'université était de 158,882 livres sterling 10 shellings (5,972,000 francs); mais cette somme

considérable n'a pas suffi pour la garantir des embarras où elle s'est trouvée.

Le but principal de l'université, ainsi que du collége royal, est de rendre l'instruction plus générale dans les classes moyennes. Mais on se plaint de l'indifférence du public pour les sciences dont les connaissances ne sont pas lucratives pour ceux qui les cultivent, c'est-à-dire, qui ne rapportent point immédiatement des bénéfices pécuniaires. C'est le *caractère distinctif des études anglaises;* il est fondé sur la tendance pratique de leur application, qui est le premier besoin des intérêts positifs. Il est séparé de celui d'une influence sur les intérêts indirects de la société, tel que peut l'offrir l'étude de l'économie politique, de la jurisprudence ou de la philosophie morale. Chez une nation commerçante, il est naturel qu'on demande, en fait de science, quel en est le but et ce que cela rapporte. L'esprit pratique des Anglais dans les résultats positifs de l'étude, paraît donc être une conséquence nécessaire de l'esprit de commerce qui a besoin de les faire valoir comme un capital placé à intérêts. L'idée de prouver ainsi aux habitants de la capitale, par la création de l'université, la facilité de se livrer à ces études que l'on voit répandues dans les universités étrangères, ne s'est point réalisée, parce que le goût du public studieux n'y a pas trouvé son compte.

Le collége du roi, fondé sur un vaste plan, a reçu la sanction d'une charte royale, et le terrain sur lequel il est construit lui a été fourni par le gouvernement. Son but est d'offrir à la jeunesse de Londres et des environs les ressources d'une éducation scientifique et religieuse conforme aux doctrines de l'Église anglicane et aux vues d'économie de ceux qui ont besoin d'en faire. Le collége est patronisé par les dignitaires de l'Église et par beaucoup de personnes de la noblesse. En Angleterre, le patronage est une chose importante et essentielle; c'est une

garantie de succès et d'existence, comme la canonisation est celle d'une sainteté consacrée.

S'il n'y a point d'instruction religieuse à l'université, il n'y a point de chaire de philosophie morale au collége du roi, parce qu'on regarde cette étude comme synonyme de théologie. Les classes les plus suivies dans les deux instituts sont celles de chimie et de médecine. Elles ne laissent aucun doute sur les garanties matérielles de l'existence ; l'une s'occupe des matières premières et de leur composition ; l'autre guérit les corps malades ; l'une et l'autre procurent de l'argent.

A ces deux universités sont attachées des écoles qui paraissent avoir plus de succès que les colléges. A celle de l'université de Londres, on observe une grande circonspection à l'égard des nouveaux systèmes d'éducation. On y apprend moins par cœur que dans les autres écoles, mais on s'y attache à exercer l'intelligence et le jugement en posant des questions précises. A celle du collége du roi, les leçons de chaque jour commencent par la prière et la lecture de la Bible. L'éducation scolaire se termine à seize ans, âge où commence celle des colléges. La plupart des jeunes gens étant destinés au commerce, quittent à cet âge pour entrer au comptoir, ce qui fait que la majeure partie des élèves courent les écoles et désertent les universités de la capitale, pressés qu'ils sont de se vouer au commerce, qui leur offre en perspective le gain et la richesse.

RÉSUMÉ DU CARACTÈRE DES INSTITUTIONS.

En résumant les traits de physionomie des diverses institutions anglaises en général, on dira que leur caractère distinctif paraît être exclusivement l'esprit de corporation et d'association qui les créa et qui constitue les ressources et les garanties les plus solides de la prospé-

rité des entreprises particulières. Elles prouvent le goût de l'instruction généralement répandue, mais surtout de cette partie des mathématiques qui a pour objet la connaissance et l'application des lois du mouvement, de celles de l'équilibre des forces mouvantes, enfin de l'ingénieuse *mécanique* analytique, spéculative et pratique. Elles prouvent la tendance éminente pour tout ce qui est matériellement utile, et les moyens immenses de richesse d'une société fondée sur les intérêts du commerce, pour créer et soutenir ces institutions avec la persévérance d'une ferme volonté morale; elles prouvent l'emploi de ces richesses pour des buts d'utilité motivée par un sentiment national de fierté et d'indépendance, comme qui dirait aux Anglais : Notre patrie est notre propriété; sa prospérité est notre œuvre : nous seuls l'avons créée. Telle est la conviction de la satisfaction intérieure qui semble reposer dans le fond de leur âme, lorsqu'ils vous montrent leurs établissements. Telle est aussi l'expression qui se peint dans leur physionomie, lors même qu'elle n'est point articulée par la parole. C'est l'amour positif et naturel des Anglais pour leurs œuvres; c'est leur amour de la patrie et une expression essentielle de leur civilisation.

ARTICLE V.

AMUSEMENTS PUBLICS.

Théâtres. — Promenades zoologiques. — Colossée. — Résumé de la première partie de l'Esquisse de Londres.

IDÉE GÉNÉRALE DES AMUSEMENTS ANGLAIS.

L'Anglais ne s'amuse pas.— Il ne chante pas. — Sa curiosité. — Tendance de ses amusements publics. — Principe de ses amusements.

Voici tout un article d'amusements anglais. Mais les Anglais, a-t-on dit et dira-t-on encore, ne s'amusent pas. C'est donc une anomalie, un paradoxe, un sophisme, tout ce que vous voudrez, ou, pour s'exprimer plus simplement, une contradiction qui demande explication.

L'Anglais effectivement ne s'amuse pas ; il est trop sérieux et trop grave ; il ne sait pas s'amuser de gaieté de cœur, comme le Français; il ne le peut pas, parce qu'il n'est pas communicatif. Il est muet et taciturne; il ne fredonne jamais. Vous ne l'entendez point chanter. Il ne connaît pas beaucoup de ces chansons populaires qu'on entend réciter chez les nations du continent. Aussi l'homme du peuple ne chante point en travaillant; il est toujours morne, sérieux et réfléchi. On ne l'entend articuler des sons que lorsqu'il se trouve à bord d'un vaisseau où les matelots se mettent parfois à détonner des accords. Dans les lieux publics d'amusements du peuple, on ne trouve guère de musique, et par conséquent de danses. Il vous arrive rarement d'entendre des coups d'archet dans les occasions particulières de réjouissances populaires. Tout y a l'air silencieux, grave, préoccupé. Point de troupes de musiciens dans les promenades et les ré-

unions publiques des classes élevées. On n'en trouve guère aux fêtes du Colossée; à peine y en avait-il au Vaux-Hall où les chanteurs de l'opéra se faisaient entendre devant un public plus ou moins choisi.

Si l'Anglais est l'homme mûr d'un caractère austère et réfléchi, cela ne l'empêche pas de s'amuser à sa façon; mais la gaieté n'est point de la partie; elle n'est ni dans son tempérament, ni dans les brouillards du climat humide de son pays, brouillards qui l'enveloppent toute l'année. Il ne s'amuse pas, parce qu'il ne se divertit jamais dans le fond de son âme. Sa réserve vient de sa gravité; son sérieux, de sa monotonie, de ses intérêts matériels, qui lui font trouver son bonheur et ses amusements dans le silence du quiétisme de son intérieur. Il est incapable de cette hilarité franche et ouverte d'un cœur qui se communique. Il a besoin d'être occupé par des objets piquants, curieux, ingénieux et extraordinaires pour éprouver des émotions. Il n'est censé s'amuser que lorsque sa curiosité est piquée, et c'est précisément cette *curiosité* qui, chez lui, paraît tenir lieu d'amusement, lorsqu'il trouve de quoi la satisfaire, soit par l'aspect des choses qui l'excitent ou l'occupent, soit par celles qui absorbent son attention et la tiennent en suspens avec l'attrait de la curiosité, de l'attente et de la surprise qu'elles présentent ou de la variété qu'elles offrent. C'est alors seulement que l'Anglais dira : «Very pleasant en dead» (très-plaisant en effet).

Aussi dans les amusements publics en Angleterre, distingue-t-on avant tout *l'intérêt de la curiosité*, sur lequel on calcule pour les entreprises et les spéculations de ce genre. Il paraît s'annoncer d'abord par tout ce qu'il y a de pittoresque dans le goût et d'extraordinaire dans les combinaisons nouvelles des choses ordinaires même, de leur perfectionnement, de leur agrément, de leurs dimensions et de leur variété, ayant ceci de particulier,

de réunir toujours à l'attrait de la curiosité un *but d'instruction* qui apprend au spectateur quelque chose d'intéressant ou de nouveau sous des aspects différents ou dans des applications ingénieuses et curieuses d'une invention nouvelle, exploitée dans ses phénomènes et ses combinaisons variées comme les figures inépuisables d'un kaléidoscope, qui changent de face d'après les directions qu'on leur imprime.

Si on compare les amusements publics en France avec ceux de l'Angleterre, on observera que le manque de récréation dans ces derniers est tellement grand, que l'on serait tenté d'être de l'avis de ce plaisant Français qui avait traversé le Pas-de-Calais, sans doute pour faire de l'esprit en voyageant, et qui, dans l'embarras où il était de trouver des amusements, se sentait naïvement porté à dire que le dimanche, jour de récréation en France, n'était en Angleterre qu'un jour fêté par un pouding, plat favori de la gastronomie anglaise.

En France, l'amusement est un besoin de première nécessité, d'une nécessité même plus urgente que le plumb-pudding, perfectionnement de tous les poudings, ne l'est le dimanche pour des familles anglaises. En Angleterre l'amusement ne se classe point parmi les premiers besoins de la vie, tels que le beef-steak, le roast-beef et tout ce qui alimente et fortifie le corps : *l'amusement y est un objet de luxe.* C'est pourquoi les Anglais demandent aussi à le voir produit avec luxe, et c'est chez eux un principe de divertissement, parce que c'est celui de leur ostentation. C'est par cette même raison qu'il faut le considérer comme tel, partout où l'on en trouve les éléments réunis à ceux de la curiosité et de l'instruction qui n'appartiennent point au domaine des représentations dramatiques ; or celles-ci sont exclusivement de la catégorie des sensations extraordinaires qu'on y cherche, et dont on a besoin de se nourrir pendant une

certaine partie de l'année, qu'on appelle la saison pour être à la mode.

THÉATRES.

État du drame anglais. — Réforme de l'art en France. — Reproductions de cette réforme en Angleterre. — Alternative entre les acteurs français et anglais. — Pièces à spectacle, ou résumé du goût anglais; celui de leur curiosité. — Les grands et les petits théâtres de Londres. — Leur aspect et leurs particularités. — Opéra italien et Opéra anglais.

Les théâtres de Londres ont perdu, comme partout ailleurs, le véritable but de leur destination d'après la nature de leur origine. On ne reconnaît et on n'admet plus le drame dans sa tendance classique ; on ne veut que des sensations fortes et terribles, et rien qui rappelle le sentiment du cœur. L'intérêt personnel et la passion la plus haineuse ont remplacé la vertu sur la scène, pour fournir le type de toutes les créations extraordinaires. C'est la décadence générale du drame que partage la scène britannique avec toutes les autres de ce genre ; elle signale sa médiocrité et le manque de grands talents indépendants qui soient en état de relever et d'ennoblir la nature du drame moderne.

En France, les auteurs dramatiques d'aujourd'hui, afin d'alimenter sur la scène le goût d'événements extraordinaires que les esprits avaient contracté à la suite des guerres de conquête, des émeutes et des révolutions qui se sont succédé, et pour produire de fortes émotions par l'effet de la frayeur et de la terreur, ont renchéri sur ce goût et pris l'initiative d'un nouveau genre dramatique, en amusant le public d'une manière extraordinaire et populaire. Ils ont ainsi opéré dans l'art une réforme radicale qui a abjuré les sentiments de la nature et de l'humanité, par amour pour les choses extraordinaires qu'ils représentent dans les horreurs d'une atrocité qui n'a jamais existé.

C'est le grand mobile de l'art nouveau; son triomphe, c'est d'avoir entièrement renoncé à la nature, pour être hors de la nature et de ses lois et s'opposer à sa marche, en terrassant par ses effets dénaturés.

Il ne peut plus exister cet art que par la terreur seule, sans pitié, et produire dans le drame le plus innocent les émotions violentes de l'horreur, jusqu'à donner le cauchemar à l'aspect de crimes que la fiction même n'a jamais connus jusqu'ici, et que la raison désavouera toujours avec horreur. Le répertoire de ces crimes extraordinaires ne serait-il pas enfin épuisé pour y trouver toujours de nouveaux sujets de pièces? Que pourrait-on, en effet, après la *Tour de Nesle*, concevoir de plus horrible encore et de plus homicide en fait d'atrocité? Autrefois on n'aurait pu articuler, sans une profonde horreur, le nom de crimes ignorés, révoltants, sacriléges et dégoûtants, qu'on n'avait jamais entendu proférer. La nature se serait refusée à les articuler; la plume se serait arrêtée d'indignation au moment de les tracer; aujourd'hui il faut les voir sur la scène. On ne vous fait grâce d'aucun détail, d'aucune goutte de sang. On n'ose plus mener des jeunes personnes au théâtre pour offrir à leurs regards une héroïne comme celle de la Tour de Nesle, sans blesser ou affliger trop profondément leur moralité, et manquer aux convenances de l'éducation et du respect. Et pourquoi tout cela? Que veut-on prouver par cela, à force d'immenses frais de talent? Pourquoi abuser ainsi de facultés éminentes? Serait-ce là le seul moyen de donner et de soutenir le goût de l'extraordinaire, en faisant triompher sur la scène les atrocités les plus révoltantes, pour les rendre intéressantes?

Eh bien! les Anglais imitent ces productions, d'abord par une raison bien simple, c'est que la tendance de l'extraordinaire et de l'extravagance est dans leur caractère. Ils approprient ces productions aux formes et aux usages de leur pays. A peine une pièce quelconque, comédie,

drame, farce ou opéra, a-t-elle paru en France ou en Italie, qu'immédiatement elle est traduite et adaptée à la scène anglaise, d'après trois ou quatre versions différentes, pour autant de théâtres des diverses parties de l'Angleterre. Les annonces de ces ouvrages et leurs éloges pompeux les proclament en gros caractères à tous les carrefours de Londres, et vantent avec exagération le succès immense qu'ont eu sur le continent ces productions étrangères. Celles qui naissent dans le pays, renchérissent encore sur la réforme du goût, et dégénèrent à un point qu'il serait difficile d'exprimer. Ce serait bien ici le cas de dire, ainsi qu'il a été observé dans plus d'une occasion, que si les auteurs du drame sont réduits en France à n'exister que d'assassinats, ils ne vivent en Angleterre que des emprunts qu'ils font aux meurtres. Assassiner sur la scène pour exister, ou emprunter ces productions pour vivre, c'est une alternative qui ne saurait rendre aux beaux-arts, au drame et au cothurne moderne, la dignité qui leur appartient.

Cette tendance moderne ayant ainsi détérioré la nature même du drame, on ne peut plus donner de bonnes comédies pour attirer les spectateurs, et telle est l'urgence du cas, que les émotions qu'elles produisent ne sont plus assez fortes pour attirer le public. Comme on ne saurait aller plus loin dans ces violentes agitations, il ne reste que *les pièces à spectacle* qui puissent encore occuper les spectateurs. Or, c'est là l'un des grands apanages des opéras, genre de drame où les mouvements, les grandes évolutions semblent présider aux inspirations des chefs-d'œuvre de la musique. C'est le domaine exclusif des deux premiers théâtres de Londres, véritables ressources des représentations théâtrales de la capitale. Ces pièces à spectacle sont le résumé du goût des Anglais pour l'art dramatique, parce qu'il se rapporte à leur goût pour la curiosité. Il leur tient lieu du plus noble amusement et de

cette jouissance qui peut avoir pour base les principes du beau, du bon et du sublime, pourvu que le luxe et la richesse brillent et que la curiosité y trouve son compte.

Il y a beaucoup de théâtres à Londres; on y en distingue *cinq grands* et *huit petits*. *Celui du Roi* et le théâtre de *Drury-Lane* sont les deux principaux; fondés, comme partout en Angleterre, par des entreprises particulières. Il faut obtenir une autorisation spéciale du gouvernement pour les exploiter. Dans la Cité, l'autorisation s'obtient par les magistrats; dans le quartier de Westminster, où réside la reine, ce n'est qu'en vertu d'une patente royale, ou d'une licence accordée par le lord grand chambellan, que l'on permet d'amuser le public.

Le *Théâtre du Roi*, aujourd'hui *Théâtre de la Reine*, ou l'Opéra italien, date de 1705, époque où il fut construit au moyen d'une souscription particulière. Il existe dans son état actuel depuis 1821, époque à laquelle il fut décoré d'une colonnade d'ordre dorique, pour l'adapter au goût élégant des temps modernes. Son intérieur est vaste et beau. C'est le théâtre le mieux monté de Londres, celui qui réunit les artistes d'un mérite reconnu et d'une réputation européenne, dont les plus renommés sont engagés pour la durée de la saison. Il peut contenir environ deux mille quatre cents personnes, et a cent soixante-douze loges, qui sont presque toutes louées à l'année. La salle est à peu près aussi grande que celle du fameux théâtre de la Scala, à Milan, et les loges y sont garnies de rideaux, comme dans ce théâtre d'Italie; ce qui produit une certaine illusion, d'autant plus frappante qu'on n'y représente que des opéras italiens et des ballets exécutés par les meilleurs danseurs de l'Opéra de Paris. L'effet imposant d'une grande toilette d'étiquette des dames anglaises, toilette qui ressemble à celle d'un bal de cour, contribue beaucoup à relever la splendeur de l'illusion d'un grand théâtre d'Italie. Cette étiquette était si rigoureuse autre-

fois, que l'usage du bon ton demandait que les messieurs n'y vinssent qu'en escarpins et en chapeau-claque. Aujourd'hui il faut renoncer à la redingote, au chapeau blanc ou gris, et au col noir, pour y paraître; on les remplace par le frac, le col blanc et le chapeau noir, sans quoi on risquerait d'être éconduit, si l'on était entré. Ceux qui sont en règle jusqu'au chapeau gris, sont invités à le déposer à l'entrée, contre un numéro qu'on leur présente, pour le reprendre en sortant. D'autres, qui ont un col en couleur, ne sont pas admis du tout, quelle que soit du reste l'élégance de leur costume. On dirait que c'est par respect pour la famille royale qui paraît à l'Opéra italien; mais c'est aussi par une ancienne étiquette des fashionables, qui tous veulent avoir l'air d'appartenir à la cour, lors même que la cour n'y est pas, quelle que soit la couleur qu'ils portent ou l'opinion qu'ils professent, whigs, torys ou radicaux.

Toutes ces opinions réunies sous les auspices de la royauté, offrent un beau coup d'œil d'ensemble et présentent un tableau d'un effet vraiment imposant, à la la seule vue de cinq ou six rangs de loges, garnies de jeunes et belles ladys dans l'éclat de leur parure, comme dans celui de leur beauté. Leur air modeste et timide adoucit la régularité sévère de leurs traits, et leur pâleur intéressante est relevée par l'éclat des pierreries dont elles brillent. Il est de rigueur qu'un faisceau de plumes ombrage leur front. C'est l'étiquette de la coiffure qu'exige la présence de la cour. Mais ce faisceau, à force de richesse, est trop surchargé pour ajouter à la grâce qui brille sans apprêts.

Le Théâtre de la Reine donne chaque année cinquante représentations, qui commencent au mois de février et finissent le quinze août. Il contient six rangs de loges. La salle, décorée en rouge, est assez mal éclairée pour sa grandeur, et répand sur le public une lumière incertaine,

qui n'est point avantageuse pour la toilette recherchée des dames. Le spectacle commence à sept heures et demie. Le prix des places est très-élevé, car celui du parterre est de 10 shellings et demi, environ 13 francs de France. On y voit des parures fort élégantes; les robes de satin et les perles fines y sont de coutume. L'entrepreneur paye la seule location, 13,000 liv. sterl.; et les dépenses se montent à 40,000 (1,000,000 de francs). Les loges, louées pour la saison, rapportent de 20 à 25,000 livres sterl., et le revenu de chaque représentation couvre les différentes dépenses, en laissant à l'entrepreneur le juste bénéfice qui lui revient. Aussi est-ce à ses risques et périls que l'entreprise se fait. Le directeur ne jouit d'ailleurs d'aucun privilége et ne reçoit aucune subvention.

Le *Théâtre de Drury-Lane* peut contenir trois mille six cents personnes, dans trois rangs de loges, deux amphithéâtres et le parterre. La grande entrée mène à une belle rotonde, où se trouvent les escaliers qui conduisent aux loges et à un foyer, avantage qu'on n'a guère dans les théâtres anglais, et dont les murs sont couverts de glaces. Les corridors sont vastes et éclairés au gaz. Ce théâtre, ainsi que celui de *Covent-Garden*, jouit du privilége qui lui a été accordé par une patente royale, de représenter la tragédie, la comédie, les opéras, les ballets, les farces et les drames de toute espèce. Le beau monde se partage entre ce théâtre et celui de la Reine. Le prix d'entrée des loges est de 7 shellings, celui du parterre, de 3 et demi. On commence à sept heures, et on ne paye plus que moitié prix après neuf heures.

Le *Théâtre de Covent-Garden*, avec une façade imitée du temple de Minerve dans l'Acropole, à Athènes, présente un beau portique d'ordre dorique, orné de deux statues, représentant la Tragédie et la Comédie, et de deux bas-reliefs figurant le Drame ancien et le moderne. Il est composé, comme Drury-Lane, de trois rangs

de loges, de deux amphithéâtres et d'un vaste parterre, qui peuvent contenir environ 3,000 personnes. Éclairé par un lustre à gaz hydrogène, on y remarque les emblèmes des trois royaumes, la Rose, le Chardon et le Trèfle. Le prix d'entrée et l'heure du spectacle sont les mêmes qu'à Drury-Lane.

Le *Théâtre de Heymarket* se distingue par un portique élevé, soutenu par six colonnes d'ordre corinthien et par son intérieur décoré avec élégance ; mais sa distribution est vicieuse et incommode. Il n'a que deux rangs de loges, avec deux amphithéâtres et un parterre : c'est le plus petit des théâtres royaux. Les représentations ne commencent que lors de la fermeture de Covent-Garden et de Drury-Lane. Son répertoire est le même que celui de ces deux théâtres. Ses prix d'entrée sont, pour les loges, de 5, et pour le parterre, de 3 shellings. Vient enfin :

L'*Opéra anglais* ou le *Lycée*, destiné à représenter des opéras anglais ou en langue anglaise. Il date de 1809 et n'est ouvert qu'en été. Le public ne parut pas d'abord goûter l'idée d'un opéra anglais, et il avait raison; car il n'est pas dans la nature de l'Anglais de chanter en anglais, car il ne fredonne pas même dans sa langue; mais depuis qu'on a ajouté au répertoire le *mélodrame*, et surtout la *comédie bouffonne*, on a parfaitement réussi à attirer le public.

L'intérieur est composé de deux rangs de loges, de deux amphithéâtres, du parterre et d'un foyer spacieux. La salle, quoique petite, est une des plus commodes et des plus élégantes pour sa destination.

Le théâtre de l'Opéra anglais a offert jusqu'ici un intérêt particulier, soutenu par le talent d'un seul acteur comique, *M. Matthiews*. Il y a donné des soirées dramatiques, qui commençaient au mois de mai et formaient une suite de quarante représentations. Il est digne de remarque que ces soirées, courues depuis 1818, ont tou-

jours été encombrées par la foule, à cause de l'intérêt soutenu que cet acteur adroit et spirituel savait leur donner. Or, M. Matthiews représentait à lui seul une quantité de personnages les plus marquants, en donnant à chacun des caractères qu'il jouait, un cachet d'originalité qui réunissait au haut comique le piquant de la plaisanterie et du bon ton de la société. C'est parmi des caractères connus qu'il choisit de préférence ses personnages, en transportant sur la scène leurs ridicules et leurs mœurs avec une habileté extraordinaire, aussi supérieure qu'étonnante. Le croquis bien frappé de ces caractères marquants aura toujours l'attrait d'un intérêt de vérité, dans une nation aussi éminemment originale que les Anglais. C'est un traité de mœurs nationales qu'on ne saurait mieux étudier.

Partout, en Angleterre, les salles de théâtre sont des propriétés particulières, pour le loyer desquelles les directeurs s'engagent à payer des sommes énormes, qui souvent les conduisent à la banqueroute. Il en résulte qu'une salle de spectacle, étant une propriété d'un intérêt précaire, lors même qu'elle est élégante, n'est pas bien entretenue par ses propriétaires. C'est ainsi qu'on voit assez souvent, à Londres, les cristaux d'un lustre de salle de spectacle couverts de cette vapeur noirâtre qui est le produit du gaz dont il est éclairé. Aucune ville, en Angleterre, ne fournit une salle gratuite, et Londres ne le céderait pas sous ce rapport ; ce sont les intérêts d'un capital que le propriétaire ne néglige jamais d'exploiter.

On remarque, dans les théâtres anglais, cette particularité, que l'avant-scène étant très-saillante en avant du rideau, des pans cintrés et rentrants, garnis de porte et fenêtre, l'unissent aux loges. Cette porte a sa destination particulière ; elle s'ouvre en faveur de l'auteur : c'est sa porte triomphale qui le fait paraître lorsque le public le

réclame, pour le couvrir de ses applaudissements. Elle s'ouvre aussi au directeur, ou à son remplaçant, pour faire aux spectateurs les communications qui leur annoncent le spectacle suivant, ou l'indisposition subite d'une héroïne à la mode. Cette porte enfin, avec son pan cintré, se lie quelquefois à la décoration pour la compléter. Les portes particulières, dans les théâtres anglais, ont toujours quelques destinations significatives; mais on chercherait en vain celle qui conduirait à un *atrium* ou vestibule commun. Chaque catégorie, ou chaque classe de spectateurs a son entrée. Dans une rue se trouve celle des premières loges, dans une autre celle des secondes ou des troisièmes; le parterre a son entrée, les galeries ont la leur. C'est, comme dans les sociétés de représentation, une profonde démarcation des classes; jamais l'aristocratie ne se mêlera au peuple sous le péristyle d'un théâtre : c'est sans doute un grand avantage; et si les partis se heurtent sous le péristyle, ils évitent au moins le choc du peuple. Les rangs des spectateurs ne peuvent donc jamais être confondus, les parties d'une même salle n'ayant aucune communication entre elles. Les escaliers et les corridors sont ordinairement étroits et mal éclairés, et l'on n'y voit point cette propreté et ce confort que l'on retrouve partout ailleurs. C'est que les entrepreneurs payent de trop grands loyers pour pouvoir bien les entretenir et y faire, pour une seule saison, des frais dont le montant demanderait des capitaux que les moyens de concours d'une grande association pourraient seuls garantir, afin de faire prospérer ces entreprises.

Dans tous les principaux théâtres de Londres, il est d'usage que les dames se présentent en toilette de bal ou en robe décolletée. C'est le ton *fashionable* de ce qu'on appelle *le respectable*, c'est-à-dire, le suprême bon ton de la haute volée. Il est imposant dans son ensemble et intéressant dans ses détails instructifs de goût et de mœurs,

comme tout ce qui ressemble à Londres à des expositions de luxe.

Les troupes d'acteurs des grands théâtres n'étant réunies que pour le temps de la saison, n'offrent point cet ensemble qu'on trouve sur les théâtres permanents des premières capitales. Il ne faut donc pas s'attendre à y trouver cet accord et cette unité de jeu qui relèvent même les talents d'un ordre inférieur. Les acteurs de l'opéra italien, pour le chant; les Français, pour la danse, parce qu'il y a des ballets, sont, en fait de beaux-arts, comme des plantes exotiques sous un climat peu avantageux, que le luxe national, l'ostentation et le besoin même de la dépense, s'efforcent de cultiver pour protéger les muses. Les chœurs, assez riches par la masse, pèchent souvent par l'ensemble, et le corps de ballet, négligé et faible en Angleterre, tant pour le contenu que pour le talent, ne brille d'un éclat éphémère que lorsque les artistes distingués de Paris quittent les bords de la Seine pour animer un moment ceux de la Tamise. Le talent anglais brille dans les pièces bouffonnes, dont le sel n'est pas toujours de bon ton, et suppose quelquefois des nerfs assez forts pour être goûté. Mais les habitants d'Albion ne sont pas difficiles sous ce rapport; ils s'accommodent des allusions et des démonstrations les moins délicates et y applaudissent de bon cœur. Ce n'est que bien rarement qu'ils font entendre des sifflets, provoqués plutôt par quelque manque d'égard pour un préjugé, ou pour un sentiment national, que par tout ce qui pourrait blesser le bon goût.

Pour la mise en scène, il y aurait beaucoup à désirer. Les décorations sont froides; rarement on y trouve du relief, de la délicatesse et du goût: elles sont souvent fausses, éclairées sans illusion et avec cette absence de vérité optique qui la produit, et que l'on trouve dans d'autres établissements anglais. Mais c'est dans le machi-

nisme, dans les combinaisons de la mécanique et de ses effets qu'on retrouve le génie national. Il y préside aux changements fort multipliés de décorations dans ces pièces féeriques, qui répondent tant au goût de curiosité et à cette variété de scènes qui occupent et excitent l'attention des Anglais.

Les petits théâtres de Londres offrent un assemblage de représentations calculées pour attirer le public d'après les différents goûts qui lui conviennent. Tout s'y réunit, mélodrames, ballets, équitation, naumachies, farces, pantomimes et danses. C'est l'extravagance des tours de force et la bizarrerie dans les combinaisons des éléments de beaux-arts et de bouffonnerie qui président à ces amusements et caractérisent le goût dominant des Anglais.

On nommera parmi les *petits théâtres* le *Cirque royal* qui en est le plus grand et le plus élégant; destiné à la représentation de farces et aux exercices d'équitation, on y donne aujourd'hui des ballets et des mélodrames; l'*amphithéâtre de Davy*, où l'on joue des farces et la pantomime mêlées à des exercices de gymnastique et d'équitation; le *théâtre Cobourg*, qui se distingue par ses décorations et sa bonne distribution, plutôt que par les mélodrames qu'on y donne; le *théâtre Sadler*, d'une ancienne célébrité pour ses naumachies ou combats sur l'eau que l'on exécute au moyen d'un large courant d'eau qui passe sous le théâtre : ce genre de pièces étant moins goûté aujourd'hui, on ne représente guère sur ce théâtre que des mélodrames, des pantomimes, des farces et des danses; le *théâtre Adelphi*, ouvert pendant l'hiver, est pour les pièces burlesques, les pantomimes et les danses; le *Théâtre Olympique* n'est également ouvert que pendant cette saison; on y représente des mélodrames et des pantomimes; la *Royauté* ou le *théâtre de l'Est* donne aussi des pantomimes, des mélodrames et des mascarades. Il y

a encore celui de *l'Ouest* où les mélodrames et les ballets composent en général le répertoire. Les prix d'entrée sont les mêmes pour tous ces théâtres : pour les loges, quatre shellings, et deux pour le parterre. On commence à six heures et demie.

Parmi les petits théâtres, on distingue avec plaisir le *Théâtre-Français*, dont le répertoire est alimenté par celui des théâtres à vaudevilles de Paris. La salle est décorée avec un luxe remarquable; les loges sont montées et drapées en soie, les places du parquet garnies de fauteuils recouverts de velours rouge avec des lames de bois doré. Tout y respire le bon goût et l'élégance, et la scène reçoit souvent du relief par des acteurs marquants qui, de Paris, viennent y faire des apparitions. Ce spectacle attire un concours soutenu de spectateurs pendant quatre ou cinq mois de l'année.

En résumant le répertoire des petits théâtres de Londres, que de pantomimes, dira-t-on, pour un peuple sans mimique! que de mélodrames pour une nation qui ne chante pas! C'est la tendance du goût pour des pièces à spectacle et leur extravagance, car la pantomime n'est pas sans magie, le mélodrame sans féerie pour intéresser les spectateurs anglais par le silence même qui préside avec tous les attraits de ce penchant, de cette éminente qualité des insulaires.

La décadence de l'art dramatique en Angleterre est plus sensible encore, par le manque du haut comique, qu'elle ne l'est en France, où il y a des talents qui, par la force du génie, brillent encore au milieu de la direction vicieuse qu'ils ont prise pour le faire valoir. Cet art anglais, dénué de fonds indépendants, ne vit que d'emprunts et mourrait d'inanition, s'il ne trouvait sur le continent des aliments indispensables à son existence. Les imitations des vaudevilles, si hétérogènes à l'esprit anglais, des drames et des opéras français sont les seuls éléments

du répertoire. Les annonces fastidieuses et ampoulées, des affiches énormes imprimées en grosses lettres, ne rendront point nationales les pièces étrangères. Les épithètes dont on les affuble semblent vouloir dispenser le public anglais de la critique qu'il aurait à faire, et anticiper sur son jugement par les éloges que les directeurs de théâtre prodiguent à ces pièces avant que les spectateurs les aient vues ou entendues, en les recommandant comme une marchandise étrangère qui a passé la Manche sans payer l'impôt d'introduction. Ces pièces perdent beaucoup de leur valeur originale dans la mutilation qu'on leur fait subir pour les adapter au goût britannique, ainsi que par la traduction et la manière dont elles sont jouées. Le mérite de vérité locale qu'elles peuvent avoir à Paris se perd à Londres, et la pointe s'est émoussée en traversant le Pas de Calais. Ces mutilations se font surtout sentir dans les opéras italiens dont on emprunte le poëme et la musique, en retranchant des morceaux entiers, ou, ce qui est plus désolant encore, des parties de morceau. On lira sur les affiches, en grosses majuscules : C'est aujourd'hui le grand et célèbre opéra de la Muette de Portici ; C'est demain le beau, l'admirable drame de Victor Hugo, Angélo ou le Tyran de Padoue. Toutes ces popularités étrangères, qu'on ne saurait nationaliser par des affiches d'une dimension à perte de vue, ne prouvent que la pénurie des propres ressources.

Les opéras anglais ne manquent point ; ce sont des ramassis composés de réminiscences d'opéras français et italiens, arrangés sans goût et sans méthode. Plus de verve et de vérité dans les drames, plus de traces de l'esprit énergique de Shakspeare dans la peinture des mœurs du temps, voilà le besoin qui se fait vivement sentir. Le naturel est remplacé par l'enflure, parce que le génie créateur manque ; la bonne plaisanterie, le vrai comique ont cédé la place au grotesque de la charge. Après les Garrick,

les Kemble et les Kean, il n'y a plus sur la scène anglaise d'acteurs de ce mérite de représentation dans les pièces classiques de l'ancien répertoire. Lorsque Garrick voulait faire frémir les spectateurs, il ne faisait que changer l'expression de sa physionomie. Le drame anglais n'a plus de noms célèbres, ni pour la composition, ni pour la représentation. Les jeunes talents qui percent quelquefois ne brillent que dans les pièces bouffonnes. Le fils de Kemble qui joue dans la province annonce, dit-on, un talent qui pourra marquer un jour. Sa sœur, miss Adélaïde Kemble, cantatrice distinguée de l'opéra anglais, a su allier la méthode italienne avec le chant anglais. Charles Kemble et Liston s'étant retirés du théâtre, il ne reste que le comique Matthews, Américain, plein d'enthousiasme pour Shakspeare.

La pantomime burlesque fait les délices du grand public anglais, parce qu'elle tient à l'extravagance qui est dans son caractère, et à la bizarrerie qui paraît résulter d'un excès d'indépendance, sans porter ombrage à la rigueur des conditions de ce qu'on appelle le *respectable.* Cette pantomime de charge a suppléé au bon sens. C'est le non-sens des pièces de carnaval, la vie et l'histoire en action d'Arlequin et de Colombine, se jouant éternellement de Pantalon et de son valet Clown qui occupe et divertit le public anglais. La magie naturelle y a sa part; elle blanchit ou noircit à volonté, et des tours de force et d'équilibre mettent le comble de l'extravagance, de l'intérêt de curiosité, d'intrigue, de magie, de féerie et de changements soudains de décorations, à des pièces ordinairement sans commencement et sans fin, et dans lesquelles le diable, qui s'en mêle pour mettre le holà, ne manque jamais de se présenter en personne. Tel est souvent le dénoûment diabolique d'une pièce sans nœud, sans le moindre bon sens, triomphe de la pantomime burlesque, ou plutôt de la gesticulation dans les effets

extraordinaires de ses ressources surnaturelles. Aussi faut-il la vigueur non moins extraordinaire d'une constitution anglaise pour soutenir pendant deux heures un drame ou spectacle de cette force, de pantomimes, de farces sans fin, de magie et de tours de force de paillasse. Heureux ceux qui, pour en finir, voient paraître une fée bienveillante, pleine de pitié pour tout le monde, pour les acteurs comme pour les spectateurs. Entourée de toute sa cour magique, elle descend sur cette noble scène pour réunir enfin deux fidèles amants, et terminer leur tourment, en livrant Pantalon et son valet à leur désappointement plein de terreur et d'un désespoir burlesque. Tout cela produit des rires éclatants et qui vont jusqu'aux convulsions des muscles les moins flexibles. Ces rires grotesques attestent le mérite de ces pièces de violente gesticulation, et les applaudissements non moins véhéments, celui des acteurs, meurtris de coups et couverts de gloire.

Voilà certainement ce qui s'appelle se divertir à force de spectacle et en dépit même de la gravité et du sérieux imperturbable des Anglais qui ne rient point sans raison majeure; c'est prouver en même temps toute la portée de la vérité de cet article, consacré aux amusements publics des moroses insulaires dont on a dit qu'ils ne s'amusaient pas. Mais aujourd'hui il faut toujours des extrêmes, toujours de l'opposition dans les extrêmes : c'est le moyen de découvrir la vérité sans discussion. Il sera cependant permis d'en déduire la conséquence qu'il n'y a que *la charge* et *la caricature* qui paraissent être de nature à faire rire les Anglais de bon cœur.

PROMENADES ZOOLOGIQUES.

Intérêt de curiosité. — But d'utilité et d'instruction. — Goût des promenades zoologiques. — Libéralisme envers les animaux. — Champs

Élysées de la zoologie. — Les deux grands jardins zoologiques de Londres.—Aspect pittoresque de celui du parc du Régent.— Confort des animaux.— Maison de l'éléphant. — Demeure hydraulique du castor. — Ornithorincus paradoxus. — Promenade variée et instructive du beau monde.

La tendance de l'extraordinaire paraît être dans le cœur de l'homme, celle de l'extravagance dans la nature d'un caractère indépendant, ou dans le moderne romantique qui appartient à l'esprit du temps. Le grotesque répond à l'extravagance pour remplacer le beau dans les objets de goût, parce qu'on n'a plus le temps de faire naître les émotions et qu'on veut être frappé sur-le-champ. De toutes ces sensations du goût moderne, celles de l'intérêt de la curiosité paraissent l'emporter chez les Anglais sur les effets mêmes de la magie, de la féerie, de la bouffonnerie d'un comique trivial et burlesque. Ils aiment à y réunir *un but d'utilité et d'instruction*. Ils le trouvent dans les phénomènes et les apparitions des objets grotesques et extraordinaires que présente la nature même dans la réunion la plus curieuse, la plus rare et la plus extraordinaire d'échantillons vivants de zoologie, pour observer, en se promenant, cette intéressante partie de l'histoire naturelle par elle-même et sur elle-même. Rien de plus curieux, de plus extraordinaire et de plus pratique en effet qu'une étude pareille de zoologie vivante qui réunit l'instruction à l'agrément de l'observation. Aussi aurait-on à écrire un traité sur les mœurs et les habitudes, surtout sur la physionomie comparative des animaux des différentes zones du monde connu; on ne pourrait certes mieux faire que de se promener tous les jours, comme le font les Anglais, dans les vastes jardins zoologiques de Londres et de les comparer sur les lieux mêmes. L'Anglais paraît avoir senti le besoin de se donner le temps de satisfaire son goût pour la curiosité des choses extraordinaires. Il les observe avec cette disposi-

tion pratique et naturelle de son caractère réfléchi, pour éprouver à son aise les sensations que produit cet aspect.

Depuis que les combats de coqs, de chiens et de bêtes sauvages ne sont plus à la mode, qu'ils sont même défendus, et que ceux des boxeurs de métier qui se donnaient en spectacle pour montrer comment ils savaient braver les coups mortels qu'ils se portaient, ou pour gagner de l'argent, souvent au moment de mourir; depuis que ces combats, dira-t-on, deviennent de plus en plus rares, il paraît que le goût plus paisible *des promenades zoologiques* l'a emporté, et qu'en faisant valoir un principe général de libéralisme, on a introduit aussi un système plus libéral à l'égard des animaux. Au lieu de les exciter à la fureur et à la rage, on leur laisse la liberté de se promener sur le beau gazon d'un emplacement spacieux, d'un jardin orné de bosquets et de fleurs. On les nourrit de friandises, on se promène avec eux dans ces *champs Élysées de la zoologie*, arrangés avec élégance et avec goût, pour le confort et l'agrément commun, pleins d'impressions humaines dont on se pénètre à la vue des animaux de tous les pays.

Il y a à Londres deux grands établissements de jardins zoologiques (zoological gardens), si l'on peut s'exprimer ainsi, en imitant cette qualification expressive des Anglais, jardins destinés aux expositions d'animaux vivants, de quadrupèdes, d'oiseaux et d'amphibies. L'un est désigné sous le nom de *Jardin zoologique du parc du Régent* (zoological gardens, Regent's parc); l'autre sous celui de *Jardin zoologique de Surrey*. Ce sont deux établissements rivaux, chacun propriéte d'une société particulière. Ils ont en effet un grand mérite de curiosité et d'agrément qui les distingue. Ces jardins, plantés et distribués avec goût, offrent une promenade aussi agréable que variée,

sans compter l'intérêt piquant que présentent, surtout dans celui du Régent, les groupes d'animaux avec leurs pittoresques habitations, ombragées de beaux arbres et de buissons. La ménagerie du parc du Régent est la promenade fashionable de la haute volée, de la société des quartiers les plus élégants qui l'entourent, ainsi qu'il en a été question au chapitre IV de cet ouvrage. Les jardins de la société de zoologie de Surrey s'honorent du patronage de la reine et sont le rendez-vous du beau monde à la mode qui demeure dans les environs de Camberwel, de Claphan et de Brixton.

Il serait difficile de se faire une idée de l'arrangement pittoresque dans la distribution de la ménagerie du parc du Régent. Il faut voir là, voir sur les lieux tous ces petits pavillons, ces dômes, entourés de groupes d'arbres, de bosquets et de fleurs; ces petits *cottages*, ces ermitages et ces chaumières où résident les animaux avec tout le confort que comporte la nature de leurs mœurs et le degré de leur civilisation. C'est ainsi que dans une visite qu'on fait à la demeure de l'éléphant, pendant qu'il se promène sur le gazon, autour d'un étang où il prend parfois un bain en présence des spectateurs, ou les accoste à travers la grille de toute la longueur de sa trompe, pour recevoir les friandises qu'on lui offre, on remarque un appareil particulier pour chauffer sa maison. C'est une espèce de canal muré en briques qui circule dans l'habitation au-dessous du plancher. Au commencement du canal est une ouverture d'environ trois pieds, surmontée d'une cheminée. On n'allume que peu de combustible à l'ouverture, pour échauffer l'air par le courant qu'il produit, comme dans le tuyau d'un fourneau, et on fait passer la fumée par un canal de cent dix pieds de long, d'où elle arrive à la cheminée, tandis que l'air échauffé s'élève par le plancher comme une chaleur naturelle d'été qui se répand agréablement. Au-

dessus du canal se trouve une couche de chaux et de ciment destinée à tempérer le degré de chaleur.

Le jardin de la ménagerie du parc du Régent est beaucoup plus étendu que le Jardin des Plantes, à Paris. Ses belles promenades sont variées par des terrasses, des grottes, des parterres, de petits lacs et des ruisseaux, avec des échappées de vue sur des prairies et des champs entremêlés de beaux groupes d'arbres. Le vaste parc du Régent entoure l'enceinte de ces promenades; de beaux palais bordent au loin ses limites, tandis que des pavillons et des demeures pittoresques présentent l'intérieur des différentes parties de la ménagerie. Tout est animé et occupé par la zoologie, et les promeneurs zoologiques, à chaque tour de sentier qu'ils font, ont une nouvelle surprise, une apparition piquante et imprévue, une nouvelle physionomie tropique, grotesque, bizarre ou comique qui frappe leurs regards. Les étangs ou les lacs, entourés d'accidents rocailleux, ou de petites ruines artificielles, sont animés par des amphibies qui paraissent sur l'eau et disparaissent à la vue des spectateurs, en sortant de leurs demeures de rochers ou en y rentrant; ils ont l'air de faire des tours de passe-passe, ce qui amuse souverainement les curieux.

On y voit le plus industrieux et le plus intelligent peut-être de tous, le castor, qui construit ses merveilleuses demeures d'après les principes de l'hydraulique. Il n'y manque que l'*ornithorincus paradoxus*, qu'on a découvert, il y a quelques années, à la Nouvelle-Hollande. Cet amphibie, de la grandeur d'un chat, a un bec d'oiseau, quatre pieds avec des pattes à nageoires, le poil et la queue du castor, pond des œufs et nourrit, dit-on, ses petits. Un naturaliste anglais, M. Owen, a entrepris le voyage de la Nouvelle-Hollande dans l'unique but d'observer et d'examiner sur les lieux ce paradoxe merveilleux de l'ornithologie, qui figurera peut-être un jour dans les étangs de cette

ménagerie. Jusqu'à présent, on n'en a point encore vu d'échantillon vivant en Europe. Cet animal a été découvert par un capitaine de vaisseau marchand, et c'est depuis cette époque que les musées d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande en ont été peuplés. Il y en a de différentes espèces de becs, pointus, courbés comme celui d'un aigle, ou aplatis comme le bec du canard.

Quelle étude vivante et intéressante de zoologie pour l'observateur naturaliste! quelle étude de physiologie plus grande encore pour l'observateur psychologue! Car l'expression de physionomie des spectateurs, penchés sur l'eau, l'intérêt de la curiosité et l'attente d'une apparition rare, sont peut-être une chose plus remarquable et plus instructive que le phénomène de la nature que l'on observe. Vous vous tournez dans une autre direction, pour continuer votre promenade, et vous voyez à quelque distance, au delà d'un petit ruisseau qui serpente à travers de belles prairies, des groupes de vaches, de chevaux entremêlés de zèbres, de lamas, d'antilopes qui savourent paisiblement le riche pâturage dont le beau tapis s'étend à leurs pieds dans toute sa fraîcheur. Que d'intérêt cependant, il faut bien l'avouer, dans *une promenade de bon ton*, où l'on observe l'échelle de la nature, depuis le reptile le plus rampant et l'amphibie le plus industrieux, jusqu'au lion le plus fier, au tigre le plus féroce, à l'hiène la plus sanguinaire, à l'éléphant le plus colossal et au rhinocéros le plus difforme! Que de matière de rapprochements et de réflexions!

Moquez-vous maintenant de la mode du suprême bon ton de la plus haute volée, de se promener tous les dimanches à quatre heures, avant le dîner, à elle seule, au jardin de la ménagerie du parc du Régent. Dans votre première reconnaissance de Londres et de ses habitants, c'était la *mode* de cette promenade que vous trouviez choquante un jour de dimanche presbytérien; ici c'est l'*uti-*

lité de la promenade zoologique que vous ne devez point méconnaître, et qui est par conséquent, et à plus juste titre, une expression de la civilisation anglaise. D'ailleurs n'a-t-on pas raison de faire grande toilette, puisqu'on se rencontre, en grande représentation, dans un jardin qui réunit les phénomènes les plus curieux de toutes les parties du monde dans la science intéressante de l'histoire naturelle? Dites, après cela, si les Anglais ont tort de s'y livrer, et d'être fashionables pour satisfaire l'intérêt de leur curiosité instructive, dans une promenade universelle d'êtres organisés.

COLOSSÉE (COLOSSEUM).

Idée générale de l'établissement. — Son aspect, son but et ses dimensions. —Londres vu dans Londres même.— Dimensions colossales et galeries différentes du panorama de la capitale.

Il serait difficile de voir ou de combiner quelque chose de plus varié, de plus riche, de plus instructif et de plus extraordinairement curieux dans une réunion d'objets d'art et de science, de mécanique, d'optique, de botanique, d'étude profonde des beautés et des effets de la nature, par leurs reproductions dans des tableaux mouvants; il serait difficile de réunir quelque chose qui soit d'un plus haut intérêt dans son application à un but d'exposition, de curiosité et d'amusement utile. A voir l'édifice, avec ses colonnes et sa coupole colossales, on dirait que c'est un second Panthéon de Rome, un temple consacré aux Muses, ou un palais de fées, en voyant les jardins, les bosquets, les fleurs et les pavillons qui l'entourent. C'est enfin une alliance heureuse des nobles jouissances que procurent les arts, la nature et la science pratique, dans les expositions les plus variées d'objets curieux et attrayants.

Le Colossée est le triomphe des expositions de Lon-

dres, celui des illusions de la féerie et de ses créations ingénieuses dans les combinaisons les plus intéressantes de la mécanique, mobile puissant du génie des inventions, pour produire avec un goût exquis des choses admirables, surtout dans les scènes et les tableaux animés d'une nature pittoresque. C'est l'exposition la plus originale, la plus attrayante, et, comme dit le prospectus, la plus prodigieuse de la métropole.

Si Londres, dans ses monuments et sa physionomie particulière, est *l'expression de la physionomie anglaise*, on dira que le Colossée, dans ses représentations et ses tableaux multipliés, est celle du tact du vrai et du beau, dans l'imitation des tableaux d'après nature; on dira que le Colossée est unique dans son genre.

Cet édifice, situé dans le parc du Régent, tient, à juste titre, son nom de la grandeur imposante qu'offre son aspect extérieur. Il a été construit, en 1827 et 1828, sur les plans de M. Burton, dans le seul but d'exposer le panorama colossal de Londres, commencé par M. Horner, qui en traça l'esquisse en 1821. M. Parris est l'artiste sous la direction duquel les peintures furent achevées. Le Colossée, dans son exécution, est, sans contredit, l'un des plus nobles édifices de Londres. Son portique, d'ordre dorique, est composé de six grandes colonnes et surmonté d'un dôme de 126 pieds de diamètre, dont 75 sont entièrement en verre. La circonférence totale est de 400 pieds, qui répondent à une forme de polygone, avec seize faces, dont chacune est de 25 pieds. Son élévation, depuis le plancher jusqu'au châssis vitré du dôme, est de 112 pieds. A l'extérieur, on a revêtu les murs d'une couche de ciment qui imite la pierre de taille.

Ce n'est point sans étonnement que l'on voit, pour la première fois, ce vaste édifice rappelant le Panthéon d'Agrippa, comme ce n'est point sans surprise que l'on découvre sa destination dans l'intérieur de son enceinte.

Déjà l'idée de faire voir le panorama de Londres, dans Londres même, frappe et choque au premier abord. Sans doute, se dit-on, pour le tableau d'une ville colossale, il a bien fallu un Colossée; mais l'idée de faire voir, comme curiosité, ce que l'on voit chaque jour en réalité, ne peut que paraître baroque, et d'autant plus qu'il suffit de monter à la tour de Saint-Paul pour voir tout Londres dans ses détails les plus lointains. Mais cette assertion, toute naturelle qu'elle semble, est plus spécieuse que vraie; car *ces détails* sont justement ce qu'il est fort rare de voir, si ce n'est par échappées, ou par intervalles peut-être, et presque jamais dans un ensemble parfaitement distinct et clair, à cause de l'air humide, des vapeurs, des brouillards et de la fumée industrielle qui couvrent la capitale. Vous montez 534 marches jusqu'à la première galerie au-dessus du dôme de la cathédrale de Saint-Paul, et encore 82 marches jusqu'à la boule ou la croix, et, pour la plupart du temps, vous risquez de faire inutilement cette fatigante ascension, ou pour ne rien voir, ou n'apercevoir que très-peu de chose. La curiosité est grandement excitée en montant, mais elle est rarement satisfaite en arrivant au bout.

C'est pourquoi la conception d'un panorama de Londres, dans Londres même, n'est point une idée bizarre ou malheureuse; elle supplée aux inconvénients du climat qui voile la capitale, durant la plus grande partie de l'année, dans les brouillards, et justifie l'entreprise par le succès extraordinaire qu'elle a eu. Or, la vue panoramique offre une parfaite illusion de réalité et ne laisse rien à désirer. C'est un fac-simile du plus grand genre, de la plus grande ville du monde, telle qu'elle se présente des différents points de vue du haut de la cathédrale.

On peut dire, avec vérité, que le panorama de Londres surpasse en étendue et en exactitude, dans son exécution, tout ce que jusqu'ici on a produit dans ce genre,

et qu'il est par conséquent unique dans le monde. Pour s'en faire une idée, il suffit d'observer que la toile sur laquelle il est représenté a 660 pieds de circonférence, 70 de hauteur, et, occupant toute la périphérie du cercle intérieur du bâtiment, offre dans la surface de ses dimensions, le résultat remarquable d'un chiffre de 46,000 pieds carrés, ce qui pourrait presque couvrir une acre de terrain. Les différents objets sont peints tels qu'ils se présentent du haut de l'église de Saint-Paul, d'où M. Horner traça l'esquisse, avec toute la persévérance d'un artiste intrépide, et tous les efforts qu'il fallait employer pour vaincre les grandes difficultés qui s'opposaient à son entreprise. Ce ne fut qu'après la mort de M. Horner que M. Parris entreprit d'exécuter les peintures exactes et soignées qui ont complété et achevé l'ouvrage colossal, et auquel il a travaillé quatre ans.

LE COLOSSÉE PENDANT LE JOUR.

Son intérieur. — Salon ou galerie des arts. — Ascension, au moyen de la vapeur, jusqu'au haut du panorama de Londres. — Cabinet d'ascension. — Galerie du panorama au sommet de la coupole de Saint-Paul. — Les trois galeries de la coupole dans l'enceinte du panorama. — Vérité de l'ensemble de l'effet des diverses hauteurs. — Surprise d'un panorama en nature. — Serres du Colossée. — Volière. — Affection ornithologique. — Fontaine. — Grotte rocailleuse de stalactites. — Chaumière suisse. — Voyage romantique. — Tableau d'après nature, pittoresque et mouvant. — Vallée d'Afrique. — Cavernes de bêtes féroces, leurs mœurs et leurs attitudes. — Vue panoramique du pays des Cafres et de scènes de combats, d'après des événements récents dans les stations des colons avec les indigènes. — Vue éclairée sans l'aspect d'une lumière, changeant d'après les différentes époques du jour. — Jardin chinois préparé pour les illuminations du soir.

Une avenue de jardin, avec une grille élégante, conduit sous les colonnes gigantesques d'un beau portique, qui semble construit de ces pierres massives que les vicissitudes des temps ont respectées ; là, un bureau s'offre à

vos regards; vous payez un shelling pour un billet de panorama, un autre pour le salon des objets d'arts, et trois shellings pour les serres, fontaine, grotte et chaumière suisse. Un passage vous conduit dans une espèce de tente ronde, éclairée par le toit, à travers une toile, bordée de lisérés couleur rose, et qui paraît circuler autour de l'enceinte extérieure d'une tour. C'est *le salon des arts*, exposition de sculptures choisies, de statues et de bustes groupés le long de la tente circulaire. On y distingue de bonnes copies de l'Apollon du Belvédère et de la Vénus de Médicis, une statue de Moïse, et parmi les bustes, ceux de la reine et de quelques hommes célèbres d'Angleterre, exécutés avec soin. Vous remarquez de petits sophas élégants avec de petites tables, placés dans des niches, qui ont l'air de croisées recouvertes de toile, décorées et drapées de festons et de rideaux; vous découvrez dans une partie de la tente un buffet élégant, vous prenez des rafraîchissements, des glaces, des sorbets, en vous établissant sur un de ces sophas bien nichés, d'où vous avez toutes les échappées des statues et des bustes qui vous entourent. Rafraîchi ainsi par les arts et les sorbets, on vient vous demander si vous désirez monter l'escalier, ou être hissé par la vapeur (by steam), dans un élégant boudoir, jusqu'en haut de l'édifice, pour voir le panorama, sans prendre la peine de faire l'ascension à pied, en montant 88 marches, par un escalier illuminé de lampes élégantes.

C'est une machine ingénieuse, avec un appareil qui sert à faire monter les visiteurs, sans qu'ils s'en doutent, à la hauteur du panorama, au moyen d'une force de vapeur de six chevaux. On entre de la tente, ou du salon des arts, et de plain-pied, dans un joli petit *cabinet d'ascension* rond, bien meublé, entouré de sophas et de siéges, avec une table au milieu, sur laquelle se trouvent des journaux et des brochures, pour ne pas perdre le temps

pendant le long trajet, avec une compagnie d'assurance muette et une lampe astrale, ou un lustre qui descend du plafond, afin d'éclairer le boudoir et toutes les physionomies caractéristiques des personnes qui en font la tapisserie. Cette lampe répand artistement de sa hauteur les clairs pour trancher les ombres portées, en donnant un relief particulier aux voyageurs du panorama, qui posent comme dans l'atelier d'un artiste, où l'on ne voit les objets que sous le jour le plus avantageux et le plus saillant. Le cabinet d'ascension s'élève du centre du bâtiment, avec toute la société qu'il peut contenir, d'une manière si confortable, on dirait même, s'il est permis, d'une manière respectable, au point qu'on n'entend pas le moindre bruit et que l'on n'éprouve pas la plus légère secousse. C'est ainsi que vous arrivez, de la façon la plus décente, la plus fashionable, sans la moindre sensation, au but de votre voyage d'ascension. La porte s'ouvre et vous mettez le pied, comme par enchantement, sur la première galerie du panorama, que vous êtes étonné de voir se dérouler à vos regards, au plus grand jour de Londres.

Cette *première station* est supposée être la galerie de pierre, au sommet de la coupole de la cathédrale. On s'appuie sur la balustrade, recouverte de drap vert, et l'on reconnaît toute l'exactitude, toute la vérité des détails, sans brouillard, sans vapeur et sans poussière, avec une illusion de réalité si parfaite qu'on ne saurait guère s'imaginer de se trouver ailleurs qu'au sommet de la coupole de Saint-Paul. On a imité cette coupole dans ses différentes parties, jusqu'aux trois galeries qui l'entourent, et auxquelles on monte successivement dans l'enceinte du panorama. De la première galerie, l'œil embrasse le tableau dans ses détails rapprochés, et plonge sur les tours de la cathédrale et leur toiture, comme s'il les voyait réellement à ses pieds. L'ensemble des détails est fait avec

une vérité admirable, et les différents effets des diverses hauteurs sont produits avec une grande habileté. Tout le tableau n'ayant en réalité que soixante-dix pieds de hauteur, l'œil est déçu au point qu'il lui semble voir les objets du haut de la tour de la cathédrale même. On croit planer sur toute l'étendue du tableau naturel qui se perd dans le lointain, tandis qu'on voit à ses pieds les sombres tours de la forteresse de Londres, le bel hôtel de la Douane, celui de la Poste, et de l'autre côté, à l'extrémité opposée de la capitale, les tours et les flèches pittoresques de l'abbaye de Westminster, qui se présentent plus distinctement qu'on ne saurait les voir de la tour de Saint-Paul. De petits télescopes, montés sur des pivots mobiles, sont fixés aux balustrades des galeries, pour faciliter l'examen des vues lointaines. Cette seule circonstance de voir, par le moyen de verres d'approche, les détails dans toute leur précision, ce que l'œil nu ne saurait distinguer, n'est pas la moins extraordinaire dans la combinaison des effets de la lumière avec la peinture. Elle paraît prouver, mieux que toute autre chose, la vérité avec laquelle les divers détails des localités sont exprimés.

Arrivé à la seconde galerie, on semble voir le panorama d'une autre hauteur beaucoup plus considérable ; et à la troisième, l'illusion de la hauteur augmente dans une proportion plus grande encore. Après avoir monté 88 marches, depuis le vestibule jusqu'à la première galerie, on ne s'élève que de 44 à la seconde, et de 17 à la troisième, d'où les environs éloignés de Londres se présentent, comme dans leur lointain naturel. Une porte, qui paraît conduire dans l'intérieur de la tour, s'ouvre, et vous y voyez la boule, surmontée de la croix colossale en cuivre doré, de la cathédrale de Saint-Paul, qu'on a remplacée par une nouvelle croix qui couronne aujourd'hui, avec sa boule, la lanterne de la coupole de l'église.

C'est de la troisième galerie qu'on est censé monter, par cette lanterne même, jusqu'à la boule. De petites lucarnes, pratiquées dans les parois, offrent des échappées de vue sur Londres, et vous croyez en effet planer d'une hauteur prodigieuse sur l'immense métropole, n'ayant à vos pieds que le panorama, sur lequel vous plongez dans une illusion parfaite. Vous montez encore 46 marches, et vous vous trouvez effectivement au-dessus d'une coupole, sur une estrade ouverte et spacieuse, après avoir monté en tout, depuis le salon des arts, 165 marches.

C'est ici la surprise la plus complète; car on se trouve en plein air et on plane sur un panorama en nature, celui du parc du Régent, avec ses immenses pelouses vertes et fraîches, ses beaux groupes d'arbres, bordés au loin d'une rangée de beaux palais, entourés de leurs terrasses, de leurs parterres et pavillons, et la grande et belle route qui traverse le parc, en passant devant le Colossée. Elle aboutit au jardin zoologique, ou à la promenade fashionable de la ménagerie, et est animée par le beau monde, par les cavaliers lancés au galop, courant à côté d'élégants carrosses et d'équipages de toute espèce.

Cette transition de l'art à la nature, en ménageant une surprise agréable au spectateur, est le triomphe de l'art même, dont les illusions optiques soutiennent jusqu'à la comparaison de leurs effets avec ceux que produit sur la vue la nature même, sans faire tort aux imitations qui la représentent dans les combinaisons de la peinture avec la lumière qui l'éclaire et l'anime. Le passage d'un panorama artificiel à un panorama en nature est une idée hardie, mais heureuse, parce qu'elle est exécutée avec une grande intelligence et un succès remarquable, en justifiant les illusions optiques de l'art. C'est de l'estrade extérieure qu'on voit le dôme du panorama, dont 75 pieds de diamètre sont entièrement en verre, et que l'on plonge sur les serres, couvertes de toits vitrés en voûte,

sur les fleurs et les bosquets, les ponts et les pavillons du jardin chinois. On descend de la plate-forme du dôme par les mêmes galeries par lesquelles on est monté, et en passant, quoique l'on vienne de contempler un tableau pittoresque en nature, on revoit encore avec plaisir l'imitation en peinture du tableau de l'immense capitale. Telles sont les différentes parties du panorama de Londres, et l'impression qu'il produit. Pour connaître les promenades intéressantes et curieuses de l'établissement, il faut passer dans les jardins qui l'entourent.

On quitte la colonnade du Colossée, et passant dans la loge du portier, afin d'y produire son billet d'entrée, on entre immédiatement dans une serre, qui forme une belle avenue d'arbres et de plantes exotiques, sous le toit vitré en forme de voûte qu'on a vu de la coupole du panorama. Cette première partie des serres contient des plantes rares, des arbustes, des arbres d'Afrique et des Indes, tels que le palmier, le bananier, le cacaoyer. Les plantes sont groupées, entretenues avec soin, et disposées de manière à intéresser par leur ensemble et leurs détails le botaniste et le fleuriste, les amateurs et les visiteurs de toutes les classes. Les serres occupent une étendue de 300 pieds et sont divisées en six différentes zones, d'après les diverses températures qui conviennent aux plantes, dont chacune porte une étiquette, avec les noms anglais et latin et celui de sa patrie. La seconde partie des serres est ornée d'arbustes et de fleurs indigènes, arrangées avec goût. Elle offre une exposition aussi intéressante que variée par les objets qu'elle réunit. D'abord une grande volière, placée dans une niche, ornée de coquillages, attire les regards ; elle contient quelques oiseaux curieux, des cacadous d'espèces rares, des faisans dorés et argentés, et une couple de ces petits oiseaux, au plumage vert émeraude, nuancé de couleurs brillantes, et qu'on appelle *les inséparables*. Ils ont traversé les continents et

les mers lointaines, l'un à côté de l'autre, ne se déplacent point d'une branche sans que l'un suive l'autre à l'instant même, et meurent quand on les sépare, ne survivant l'un à l'autre que quatre heures de temps : exemple touchant d'affection conjugale! Si elle était commune à l'espèce humaine, les veuves dans certaines contrées de l'Inde ne seraient pas soumises à la cruelle nécessité de se brûler vives, pour suivre leurs époux. Dans le fond de cette allée d'affection ornithologique, vous apercevez une belle fontaine, d'une construction ingénieuse, qui ajoute au charme de cette partie de l'exposition. L'image d'un beau sentiment s'y mêle à une des plus gracieuses décorations que distingue l'élégance du goût qui y domine. La fontaine, entourée de coquillages, jaillissant une eau fraîche et limpide qui retombe d'une hauteur considérable dans le bassin, pittoresquement ornée de coraux, de coquillages et de mousses, anime l'allée, se reproduit dans les glaces qui la reflètent au fond de la perspective d'une autre allée, et offre, par les rayons du soleil, un beau jeu de couleurs prismatiques, à travers la galerie en miroirs qui l'entoure. Près de cette fontaine, on entre dans une grotte où le jour, qui semble s'introduire par des crevasses, découvre aux regards un rocher de stalactites qui filtre, goutte à goutte, par ses pointes et ses aiguilles, l'eau qui en découle, en ménageant aux visiteurs la surprise d'offrir, dans deux allées latérales, au moyen d'ouvertures rocailleuses, des échappées de vues maritimes lointaines, prises du bord de la mer. L'une de ces vues, semblable à celle de la grotte des Baigneurs, à Nice, présente la surface d'une mer tranquille, où l'on voit, par le soleil ardent du midi, cheminer d'abord de l'horizon, sur les ailes d'un doux zéphyr, des vaisseaux à voiles latines ; ils paraissent annoncer leur arrivée par les eaux onduleuses qui les précèdent, et qui se brisent mollement sur la plage de l'avant-plan de la caverne. L'autre vue donne

sur une mer soulevée par la tempête ; on voit, on entend le mugissement des flots, en apercevant, au milieu des rochers escarpés, les débris d'un vaisseau naufragé, battu par les vagues écumantes de l'élément en courroux, et près d'être englouti dans les abîmes. En sortant de cette grotte pittoresque, on passe autour de la fontaine, dans une avenue de plantes couvertes de toits vitrés, et qui paraît se prolonger à l'infini, en se réfléchissant dans les glaces qui la bordent à son extrémité. On quitte cette allée pour traverser une espèce de passage souterrain, qui vous transporte soudain comme dans un autre monde.

C'est une *chaumière suisse*, où vous entrez, et dont les fenêtres et les galeries vous présentent les belles vues des montagnes helvétiques, avec tous les accidents d'un beau site des Alpes qui l'entourent. Elle représente une habitation rustique, située au bord d'un petit bassin d'eau, vis-à-vis d'un rocher sauvage et véritable, couronné de sapins pittoresquement groupés et plein de crevasses remplies de mousse verdoyante et de cavernes, dont l'une sert de refuge à un aigle qui s'y promène majestueusement en toute liberté, excepté la faculté de prendre son élan vers les sphères élevées qu'il regarde avec langueur. Le bassin est peuplé de canards américains, qui sont censés avoir émigré en Suisse, et toute la scène est animée par une belle chute d'eau qui, du haut du rocher, d'une élévation considérable, tombe dans le bassin, en brisant avec fracas ses eaux écumantes; leur poussière humide rafraîchit les spectateurs qui, appuyés sur la balustrade rustique qui les sépare de la nappe d'eau étendue à leurs pieds, jouissent avec délices de ce tableau en nature que l'art a produit, comme pour faire admirer sa puissance imitatrice. L'image de ce beau tableau, où la nature même partage les illusions de l'art, se réfléchit dans des miroirs pratiqués dans une direction oblique, et qui en augmentent et multiplient le charme à l'infini. C'est là qu'on vous

offre des rafraîchissements, des glaces et des sorbets. Pour jouir, à votre aise, de la vue animée de la cascade, vous les prenez sur l'estrade même qui entoure la cabane rustique des Alpes, assis sur un canapé ou sur une de ces chaises si simples et si pittoresquement formées de branches d'arbre. Ces meubles répondent parfaitement à la physionomie de l'habitation champêtre, et vous croyez en effet vous trouver bien loin des limites de la vaste métropole qui vous offre cette noble jouissance dans son enceinte. Rien ne manque à l'illusion parfaite, pour compléter la rêverie d'un voyage romantique. Un paysan suisse, revêtu de l'ancien costume du canton de Berne, car vous vous trouvez dans l'Oberland, la partie la plus intéressante de la Suisse allemande, où les Anglais font si souvent leur tournée de prédilection; ce paysan, ayant appris l'anglais pour complaire aux Anglais, vous conduit dans une espèce de rotonde rustique et obscure, où le jour paraît à peine pénétrer faiblement et de loin. Une croisée s'ouvre, et la vue d'un lac se présente au milieu des montagnes vaporeuses de la Suisse, dont les sommets sont couverts de neiges éternelles, et de ses glaciers qui en font une beauté si particulière. Sur l'avant-plan se trouve un village avec une église caractéristique, flanquée d'un côté par l'aile d'un ancien château, surmontée d'un drapeau flottant au gré des vents, et de l'autre par un moulin, avec une roue, mue en dessous et tournant continuellement, tandis que la fumée sort de la cheminée de la maison du moulin. Dans l'arrière-fond s'élèvent des montagnes immenses, qui semblent vouloir écraser le village et combler le lac, pour les faire disparaître de la surface de la terre. Les sommets de ces montagnes brillent par l'effet d'un soleil ardent, qui réfléchit ses rayons des neiges éternelles qui les couvrent, en présentant sur leurs flancs et leur base les couleurs de l'arc-en-ciel. La surface de l'eau est couverte de bateaux de toutes les grandeurs,

passant dans différentes directions, les uns à rames, les autres à voiles déployées. Ces embarcations ne bornent pas leurs courses à se diriger d'un côté à l'autre, comme dans le mécanisme ordinaire de théâtre, ce qui détruit l'illusion, en prouvant que ce ne sont point de véritables imitations de bateaux; ceux-ci se présentent sous tous les aspects, dans les directions les plus variées, leurs mouvements ayant lieu avec une étonnante facilité. Les uns font voile à plein vent, les autres en louvoyant. Leur ombre porte en changeant selon la direction, et, poussés par le vent, ces bateaux, en sillonnant les eaux du lac, laissent après eux ce fil blanc qui marque leur passage et que recouvrent les ondes qu'ils ont fendues. Le mouvement des rames et celui des rameurs se réfléchissent également dans l'eau factice, et le tout présente une scène de vie réelle qui ne laisse rien à désirer pour la vérité du tableau que l'on voit et le goût qui le distingue. Ces petits bateaux à rames arrivent sur la côte, débarquent du monde qui en sort, et s'embarquent de nouveau, après avoir pris à bord d'autres voyageurs qui vont faire le trajet du lac. Enfin, tous les traits caractéristiques qui marquent les scènes pittoresques des paysages de la Suisse, se trouvent réunis dans ce tableau, et offrent, par le charme d'une belle nature, un contraste piquant avec la vue d'un de ces rochers sauvages en nature qu'habitent les aigles et qu'animent les chutes d'eau, que l'on a contemplées d'une autre partie de la cabane : ensemble romantique, d'un haut intérêt, qu'il serait difficile de surpasser dans ses effets et qui fait honneur à la conception, à l'exécution et au goût des artistes créateurs de ces illusions optiques et mécaniques. Ils ont su produire les impressions pittoresques d'une belle nature, avec d'autant plus de mérite que tout se trouve réuni sur un point rétréci, qui paraît beaucoup plus grand qu'il ne l'est en effet.

Après cette multitude d'objets instructifs, pittoresques

et romantiques, qui occupent l'esprit et l'imagination, et alimentent le sentiment du beau et du vrai dans les choses, il reste à voir, pour compléter la promenade du matin dans le Colossée, un supplément de curiosités, où avec plaisir on paye additionnellement un shelling d'entrée.

C'est *la vallée d'Afrique* (African glen), réunion d'expositions zoologique et pittoresque, où vous croyez surprendre les animaux dans leurs mœurs et leurs habitudes, jusque dans leurs repaires, au fond des cavernes, et où vous êtes surpris à votre tour de les apercevoir souvent de la manière la plus inattendue, dans les attitudes les plus menaçantes. C'est un cours d'histoire, de zoologie en action dans les contrées méridionales de l'Afrique, où les disciples de Buffon et de Cuvier pourraient passer, dans une contemplation instructive et romantique, des heures entières, au milieu des habitants des forêts et du désert, depuis le roi des animaux jusqu'aux reptiles d'un sol inhospitalier; collection intéressante et doublement curieuse, parce que le propriétaire lui-même a passé plusieurs années dans le sud de l'Afrique, où il avait occasion d'observer en réalité les rencontres et les mœurs de ces animaux, avec les échappées de vue des zones tropicales qu'il a représentées ici. C'est M. Steedman, dont la persévérance et l'intrépidité, en tuant sur les lieux mêmes la plupart des animaux exposés dans sa collection, a mis les spectateurs à même de les voir dans les positions de leur état sauvage, jusqu'aux cavernes où il les a trouvés, sans courir les dangers auxquels le propriétaire a été exposé pour former une collection aussi caractéristique qu'ingénieusement arrangée.

En entrant dans cette exposition, on s'aperçoit d'abord qu'on se trouve dans un entourage dangereux d'animaux féroces et sanguinaires, si bien empaillés, si bien groupés dans des cavernes, qu'ils paraissent vivants, étant

représentés dans des moments de férocité, qui caractérisent particulièrement leurs mœurs et leurs habitudes dans l'état de nature. Cet aspect de scènes qui vous frappent à l'entrée même, produit l'impression profonde d'une contrée aussi grave, aussi imposante que doit l'être celle de l'Afrique méridionale. Vous êtes dans le pays des Cafres. Au milieu d'un passage caverneux, vous découvrez tout à coup, dans le lointain, une grande et intéressante vue de cosmorama. C'est celle de la *ville du Cap*, avec la montagne de la Table dans l'arrière-fond, et la baie de la Table du cap de Bonne-Espérance, tableau bien fait et bien éclairé, que vous êtes censé contempler du fond de la grotte où vous vous trouvez. En avançant dans ces passages, votre chemin vous conduit encore à travers des cavernes, les unes plus sauvages que les autres, où le danger d'être dévoré par quelque bête féroce qui vous guette paraît imminent. Ici vous voyez un tigre qui déchire sa proie; là un léopard, un lion, une hiène qui sortent affamés de leurs repaires; d'autres guettant leur proie dans les crevasses des rochers, et d'autres encore apostés sur les hauteurs des montagnes, qui présentent au loin des échappées de vue sur les déserts et les plaines de sable brûlant de cette contrée tropicale, tandis que des oiseaux de proie, nichés au haut des rochers qui semblent vous entourer, sont occupés à dévorer leurs victimes. Un clair obscur, qui se répand sur ces scènes, est fait pour ajouter à la terreur que l'on éprouverait si l'on se trouvait réellement sur les lieux dont on ne voit que l'image. Plus loin, en tournant dans une autre allée, on voit de près des aigles, des vautours immenses, des autruches, des casoars, leurs œufs et leurs nids, leurs attitudes, leur vie intérieure; enfin toute cette ornithologie africaine, groupée avec l'expression de la vérité, et formant des situations aussi intéressantes que variées.

Ces échantillons d'animaux ont été préparés sur le sol

même où ils ont été détruits. Ce n'est point la peau seule de ces animaux, apportée de la contrée qu'ils habitaient et rembourrée sans connaissance de leurs attitudes, de leurs allures particulières qui caractérisent leur attaque, leur défense et leur fuite ; ce sont les animaux mêmes tels qu'ils ont été tués, en conservant leur ossature, leurs cartilages, groupés dans les positions où ils se trouvaient au moment de leur destruction, ce qui rend leur apparence saillante et naturelle. Cette observation s'applique également aux oiseaux qui forment une collection choisie, où l'oiseau de paradis n'a pas été oublié. On y voit aussi des échantillons d'antilopes et d'autres animaux curieux qui complètent l'exposition zoologique.

Cette promenade intéressante d'histoire naturelle dans les cavernes de l'Afrique, en offrant à chaque pas une instruction utile et curieuse à l'observateur de la nature, aboutit à une grande vue panoramique et lointaine des vallées et des plaines de la *contrée des Cafres*, sur laquelle on plonge du haut d'un rocher et de ses saillies, où l'on est censé se trouver et où tout captive l'attention. C'est un grand et beau tableau, représentant le pays de l'intérieur du Cap, avec les différentes vues des établissements, des colonies, des chasses des Cafres, de la tribu sauvage des Busharen, et de toutes leurs manières d'être sous le soleil ardent de leur climat, avec cette ingénieuse invention qui éclaire le tableau, en offrant successivement l'aspect du lever du soleil dans ses nuances variées, celui de midi qui respire la chaleur la plus ardente, et les teintes pourprées du soir dans les accidents de lumière du soleil couchant : variations qui ajoutent singulièrement à la curiosité d'une vue rare d'un si haut intérêt de cosmologie, d'ethnographie et d'histoire naturelle.

On y voit les scènes récentes de conflit qui ont eu lieu entre les colons et les Cafres, des agressions et des défenses de tous genres qui animent le vaste tableau. On

y remarque d'abord , sur l'avant-plan , un éléphant blessé attaquant les hommes qui le poursuivent. Il en attrape un , et , en lui passant ses défenses à travers le corps , il le foule aux pieds pour achever de le détruire ; événement qui eut lieu en mars 1828 avec les incidents représentés dans le tableau. On a une station de missionnaires appelée *Chumie*, dans le pays des Cafres , appartenant à la société de Glasgow. Elle présente une scène étèndue et intéressante. Plus loin , on découvre une autre station de missionnaires de la société de Wesleyan , nommée *Wesleyville ;* le massacre du lieutenant Farewell et de ses compagnons qui avaient traversé le pays jusqu'au port de Natal , en août 1829 ; une troupe de natifs campés dans la vallée, se préparant en toute hâte à défendre leurs bestiaux contre l'attaque d'une tribu qui descend de la montagne. On voit enfin parmi tant de scènes attachantes et pleines de mouvement qui se passent dans l'immense vallée, le fourgon de voyage du propriétaire , traîné par des bœufs qui gravissent péniblement une montée , où l'on remarque quelques indigènes de la tribu des Bushmen avec leurs arcs et leurs flèches empoisonnées , et dans une partie plus éloignée de la vallée , d'autres indigènes épiant l'approche des éléphants qui arrivent pour boire sur le bord de la rivière , tandis que d'autres à coups de lance percent un hippopotame.

Bien d'autres scènes encore remplies d'une grande variété d'incidents curieux et instructifs vous occupent et vous attirent dans ce tableau plein de mouvement et d'événements extraordinaires. On voit qu'ils sont tracés d'après nature , en ajoutant au haut intérêt qu'offrent l'ensemble et les détails du tableau représentés avec vérité et relevés par les nuances magiques de la lumière , depuis l'ombre du jour qui vous fait connaître la côte lointaine où l'illusion vous transporte , jusqu'à la chute

du jour, où, après un ciel pourpré, le crépuscule la fait disparaître. Il l'efface à vos yeux, en laissant une profonde impression dans votre âme tout à la fois saisie, émue et étonnée.

Il resterait encore à voir le jardin chinois, mais on n'y entre guère le matin, parce qu'on est occupé aux préparatifs de l'illumination du soir; car une partie du Colossée, avec de vastes salles et des appartements particuliers, est spécialement destinée aux féeries de la nuit: c'est là que se donnent les fêtes publiques les plus brillantes, et que le local communique avec cette promenade. Les jardins dont le Colossée est entouré sont disposés de manière à les faire paraître en général beaucoup plus grands qu'ils ne le sont en effet. Les fêtes du soir qui s'y donnent offrent tout ce qu'on peut voir de plus beau, de plus riche et de plus varié en fait de représentations magiques et féeriques.

LE COLOSSÉE PENDANT LE SOIR.

Entrée et aspect des appartements. — Illumination du soir. — Salle des miroirs. — Salle indienne. — Salon des nations. — Jardin chinois. — Concert d'harmonica dans la salle des miroirs. — Jardins persans avec des terrasses et des chutes d'eau. — Épisodes comiques de déclamation. — Statue antique en action. — Chanteurs hongrois, tyroliens et autres, en costume national, exécutant des chants nationaux dans la salle des nations. — Représentations pyrotechniques dans les salles persane et turque. — Salle des soupers au milieu des jardins et des chutes d'eau. — Musée de tableaux d'après nature. — Croisée ouverte sur l'Europe du fond d'une tente orientale.

C'est par une rue latérale qui longe le parc du Régent que vous y arrivez le soir à la lueur du gaz qui éclaire tout Londres. La voiture s'arrête devant un bel hôtel, et vous ne vous doutez guère que ce soit le même Colossée que vous avez vu le matin. Vous sortez, en passant au vestibule, afin de prendre votre billet au bureau, et

vous entrez dans de beaux appartements dont la multitude de lumières qui les éclairent d'un jour plus brillant que le jour même sont propres à vous éblouir, à vous frapper d'étonnement. C'est le palais d'un roi splendidement illuminé à l'occasion de quelque solennité royale. Pour ce soir, c'est un château magique de fées dont vous cherchez en vain la reine qui y réside : elle ne se fait connaître que par les merveilles qu'elle produit. C'est la reine invisible de la soirée et celle de la fête à laquelle vous allez assister. Sa patrie est l'Orient, et sa puissance le charme de l'enchantement qui vous y transporte.

Une reconnaissance générale vous fait admirer la richesse de ses appartements et les attraits de sa demeure qu'embellissent les rêves de sa magie. Les beaux-arts y dominent, et le luxe et la richesse ajoutent à leurs charmes la magnificence de la grandeur qui les entoure. C'est là que vous voyez *la salle des festins* et des miroirs incrustés dans les parois, et ornée de colonnes en cristal : elle conduit à de magnifiques salles de danse et sur des terrasses illuminées, où l'on voit des expositions d'antiques et où sont représentées des images de rêves féeriques ; *la salle indienne* pour le souper, avec des terrasses, des jardins, des chutes d'eau, le palais de la reine des nymphes, des cavernes, des grottes enchantées, où vous entrez pour voir des vues cosmoramiques qui vous attirent jusque dans le fond de leurs allées. C'est là que vous voyez, au milieu de ces appartements, *le salon des nations*, et que, par un pont éclairé de lanternes chinoises en couleur, vous entrez dans le jardin chinois, où, par des sentiers resplendissants de feux divers, vous arrivez à des bosquets illuminés où vous tournez et retournez, montez et descendez ; où vous apercevez des pavillons chinois avec des fenêtres en transparence, où à chaque pas vous voyez des objets nouveaux qui, sous mille couleurs brillantes, se retracent à vos yeux, et où

enfin vous êtes frappé par la vue du colosse de Rhodes avec un globe de feu tournant comme au haut d'un fanal qui, sur le fond de l'obscurité d'une nuit magique et mystérieuse, paraît vous indiquer la direction que vous avez à prendre dans cette promenade féerique, qui rappelle les rêves de l'imagination orientale des Mille et une Nuits.

Retournons dans les appartements de la reine invisible pour assister aux représentations qui y ont lieu. Les beaux-arts à tour de rôle se disputent la gloire d'attirer et d'enchanter la foule en la réunissant successivement dans les différentes salles où ils exposent à l'admiration du public les produits du talent et de la science. C'est ainsi qu'en entrant dans une des premières salles, qui est celle des miroirs et à colonnes de cristal brillanté, vous entendez au fond d'une de ces allées où l'éclairage éblouissant se réflète et se brise en mille couleurs prismatiques d'un effet magique ; que vous entendez les sons rêveurs et languissants d'un harmonica de nouvelle combinaison, entouré de vases de fleurs, que la main légère et gracieuse d'une confidente des secrets féeriques fait retentir dans les vastes espaces du salon enchanteur. Des applaudissements bruyants, qui ne craignent point de troubler par l'indiscrétion des dissonances qu'ils produisent dans ces lieux harmonieux du mystère, sont les manifestations irrésistibles de l'enchantement du public qui, plein de ces nobles impressions d'une haute respectabilité, se transporte de corps et d'âme dans une des salles attenantes. De nouvelles sensations y attendent ceux qui savent voir et apprécier, de nouvelles jouissances s'y réunissent pour d'autres afin d'occuper l'esprit et le cœur, en excitant les imaginations occidentales par des rêves orientaux. Un rideau se lève, et vous voyez dans le fond d'une avant-scène élevée en terrasse, des *jardins persans* avec des parterres, des cascades et des

apparitions magiques de fleurs que le reflet de verres optiques agrandit successivement et fait circuler au milieu du public, en offrant aux dames des bouquets en effigie. Après la contemplation de ces belles illusions, le rideau tombe, et les spectateurs se transportent dans une autre partie de la salle, assistant à quelque *déclamation dramatique*, *comique* ou *ironique*, exposée par les premiers acteurs de théâtre; on entend un beau morceau de chant d'un des opéras en vogue. Le chant terminé, les spectateurs font volte-face, et une représentation d'art plastique se découvre à leurs regards. Ils n'aperçoivent sur la scène qu'une belle statue antique de marbre blanc, montée sur un grand piédestal. On admire la régularité et la beauté des formes de la statue qui paraît dater d'une haute antiquité; mais insensiblement elle commence à se mouvoir et à prendre des attitudes classiques : tantôt c'est un gladiateur romain combattant de toute la force de ses membres musculeux et de sa puissante agilité, triomphant de son adversaire supposé ; ou, succombant dans un autre combat, c'est le gladiateur terrassé, blessé et mourant; tantôt c'est un fier guerrier romain, c'est la statue d'Hector ou d'Achille avec un casque, un glaive et un bouclier qui paraissent être de pur marbre blanc comme la statue. Dans la salle des nations, vous voyez se grouper successivement sur une scène élevée et décorée avec goût des hommes de diverses contrées, revêtus de leur costume national. Ce sont des talents voyageurs qui se produisent en chanteurs hongrois, dans le riche et pittoresque costume de leur pays, chantant en chœur des airs nationaux, dans leur langue nationale, ou bien des Tyroliens dans leur costume alpestre, gosillant les échos de leurs hautes montagnes, de leurs vallées et de leurs bois, ou bien encore quelque apparition isolée qui marque, au milieu de ces nationalités, par une qualité particulière ou par

quelques tours étonnants qui soient dignes de surprendre, d'enchanter la salle des nations, sans que leur apparition donne de l'ombrage aux musiciens distingués, aux pianistes, aux violonistes, enfin aux virtuoses de tout genre, parce qu'aujourd'hui les talents percent et brillent à tour de rôle. Le séjour magique des nymphes invisibles réunit dans ces salles persane et turque, dans les fontaines, les jets d'eau, les cascades et les chutes d'eau qui tombent de terrasses enchantées, des *expositions hydrauliques* au milieu d'*apparitions pyrotechniques* qui semblent avoir lieu dans des villes indiennes ou turques, où vous transportent toutes les illusions éblouissantes de la féerie, et où il n'y a de réel que l'eau et le feu que met en action une savante et ingénieuse mécanique.

L'esprit et l'imagination, le sentiment du pittoresque, du beau et du sublime dans les arts, alimenté successivement par les apparitions et les représentations les plus variées, pleines de luxe et de goût, on s'arrêtera un moment pour faire divergence à l'impression et à la jouissance de tant d'objets divers qui ont besoin d'être recueillis dans le répertoire du souvenir et la conception de l'intelligence; car il sera temps de restaurer le corps, qui pourrait éprouver quelque fatigue à la suite de tant de promenades féeriques. Entrons dans une *salle de souper*, ou approchons des sources rafraîchissantes du buffet. Préférons cette avenue qui, sans vous faire passer dans les grandes salles des raffinements méthodiques de la gastronomie, ou sur la galerie de la salle indienne, entourée de chutes d'eau, de terrasses et de cascades, et au milieu de laquelle on soupe également, vous conduit à ces petites tables isolées, avec de charmants petits sofas à l'orientale, pratiquées dans de vastes embrasures de fenêtres. Elles sont particulièrement adaptées au goût des voyageurs solitaires qui aiment à rester seuls et igno-

rés, comme les insulaires au milieu d'une foule inconnue.

C'est une tente en forme circulaire, qui paraît renfermer dans son centre quelque construction mystérieuse, l'entrée de quelque tour cachée qu'elle a drapée de sa toile, et qui, ornée de statues éclairées par des flots de lumière, fait l'effet d'un musée de sculpture que vous croyez connaître et dont les vastes croisées, pratiquées dans la tente, se sont ouvertes pour offrir à vos regards des vues de contrées et de villes lointaines, d'après nature, dans tout l'éclat de leur beauté pittoresque. C'est précisément cette même tente que vous avez vue ce matin, qui circule autour de la tour et de l'entrée intérieure du panorama de Londres, où vous avez pris des rafraîchissements, et qui, ce soir, se trouve transformée en salle à souper circulaire. Vous avez le choix entre les productions calmantes, les gelées et les glaces du buffet richement garni, ou les mets nourrissants des substances solides d'un souper confortable, à pièces de résistance, pour satisfaire à toutes les atteintes de la faim qui pourrait vous interrompre dans vos jouissances intellectuelles, esthétiques et féeriques; ces pièces de résistance, est-il nécessaire de les nommer pour dire que ce sont le roast-beef et le plumb-pudding, que l'on vous sert avec un soin particulier, entouré d'un feu grec, de couleur bleue comme l'azur foncé d'un ciel oriental, et qui est celui du rhum en combustion, serpentant autour du plat, comme pour faire honneur aux illuminations magiques de la soirée par les feux volatils dont on entoure les mets?

Quel que soit le choix que vous fassiez, il y a dans cette tente splendidement éclairée, où vous croyez assister à une grande fête au milieu de la Perse ou de l'Asie Mineure, des objets qui, par leur charme, vous attirent particulièrement. Ce sont des échappées de vue que, de

la tente même où vous croyez camper, l'Orient ouvre à vos regards sur les souvenirs de l'Occident et de tous les pays que vous pouvez avoir parcourus avant de connaître le ciel des féeries. Vous trouverezpeut-être dans ces vues des réminiscences de votre pays natal, et vous saurez gré aux attentions de la fée merveilleuse et aimable de reproduire dans vos souvenirs ce qui est consacré dans le fond de votre cœur. Que d'impressions, que de sentiments divers, que de réflexions viennent se grouper autour de votre souper, où une seule croisée ouverte sur l'Europe vous fait voyager, sentir, observer en soupant! C'est le *résumé*, c'est la *tendance des voyages* réduits à leur plus simple expression, qui est celle de *sentir en observant*, même sans souper. Ici la jouissance des yeux l'emporte sur celle du palais le plus sensuel. Vous vous levez de votre siége, et, vous appuyant sur l'embrasure de la fenêtre ouverte, vous penchez la tête hors de la croisée, et l'illusion de ce que vous voyez devient toujours plus grande : car vous vous trouvez vous-même dans le cadre du tableau qui vous enchante. Ici c'est une vue de Venise, avec ses canaux, le *ponte Realte* et le pont lugubre des Soupirs; là, de l'autre croisée, c'est une vue du môle de Naples, avec le fanal du port et une échappée lointaine du Vésuve, ou de Sicile, de Palerme, avec la belle promenade en terrasse qui domine le port, magiquement éclairée par le soleil ardent de ces climats brûlants; ou bien c'est une vue de Rome, du Capitole ou du Campo-Vacchino. Plus vous regardez, plus vous croyez entrer dans le tableau et sentir la chaleur qu'exhale le soleil du Midi. Ces tableaux, exécutés avec beaucoup de vérité et d'art, éclairés par des combinaisons optiques ingénieuses, sont souvent changés, et dans ces visites répétées, où vous assistez aux fêtes merveilleuses du soir que donne la fée du Colossée, vous êtes chaque fois

agréablement surpris d'y trouver de nouvelles vues du même mérite.

Ce n'est qu'à regret que vous quittez ces lieux d'enchantement et d'illusion, et que vous jetez un dernier coup d'œil sur les salles et les appartements divers que vous traversez pour vous approcher de la voiture qui vous attend. L'image du Colossée vous accompagnera dans votre demeure, même dans la plus solitaire ; elle se placera sur votre chevet, car l'impression profonde et variée qu'elle vous a laissée dans ses détails comme dans son ensemble restera gravée dans votre esprit et occupera longtemps votre imagination.

RÉSUMÉ DE LA PREMIÈRE PARTIE DE L'ESQUISSE DE LONDRES.

Aperçu historique et aperçu panoramatique. — Physionomie de Londres dans la tendance des sciences et des arts. — Expression concluante de la civilisation des Anglais. — Ambition d'un résultat pratique.—Intérêt des expositions. — Résumé du goût des Anglais et expression vivante de la magnificence du luxe et du progrès des arts mécaniques, réunis aux arts du goût. — Résumé des sciences pratiques dans l'application des inventions. — Voyages instructifs de récréation au milieu de la capitale, entourés de l'éclat pittoresque de la magie, de l'optique et de la mécanique. — Le goût et la grâce des conceptions dus à des talents français. — Goût ambulant des Anglais dans les objets de curiosité. — Caractère de leur curiosité. — Leur tendance de l'extravagance et des grandes entreprises. — Mobile et source des progrès de leur civilisation. — Supériorité de leur esprit de spéculation. — Direction industrielle de l'époque. — Politique des intérêts, alliée des gouvernements. — Progrès du mouvement et de l'activité représenté par les intérêts matériels, fondés sur la nature positive des choses.

La riche galerie d'exposition d'objets divers, dans cette première partie de l'Esquisse de Londres, considérée sous le rapport de l'expression générale de la civilisation anglaise, a pu donner une échelle des dimensions de la richesse et de la magnificence de la capitale. Ses monuments et ses établissements publics sont le programme

de l'exposition, et les paroles qui l'ont motivé pour en former l'expression sont la tendance et le but qui le caractérisent.

On a commencé cette première partie de l'Esquisse par un aperçu historique depuis l'origine de la métropole jusqu'aux temps modernes, et on l'a terminée par un tableau qui contient celui des curiosités de l'immense capitale. Ce tableau représente la physionomie pittoresque de ses monuments anciens jusqu'à celle de ses palais modernes, exposés dans le vaste panorama de Londres, où l'on ne compte les dimensions que par un nombre de pieds carrés qui pourraient presque couvrir une acre de terrain, étant tracé sur une toile de 46,000 pieds carrés de surface.

On a été à même de se convaincre, par la variété des objets de cette galerie générale d'exposition, qui caractérise, dans une faible esquisse, la physionomie de Londres et celle de sa civilisation, que la *tendance des sciences et des arts* brille dans l'application de leur utilité, et que l'intérêt qu'ils peuvent offrir dans la pratique positive de leurs combinaisons est fait pour étonner et imposer par la grandeur et l'importance de leurs productions extraordinaires. On dira que c'est la tendance générale de l'époque actuelle qui trouve une de ses dernières *expressions* consolantes dans le développement de la civilisation anglaise trop *grave* pour ne pas être *positive.* Son progrès ne s'arrête pas aux principes spéculatifs des sciences. On a passé de l'abstraction des principes à la pratique exclusive des intérêts matériels. Or, les Anglais s'attachent avant tout à l'exploitation des intérêts positifs pour ouvrir la voie à de nouvelles ressources matérielles. Leur esprit d'industrie et de commerce paraît être appelé à peser exclusivement la valeur positive des choses dans les résultats de l'application des sciences exactes et des arts mécaniques.

C'est cette *ambition d'un résultat pratique* en toute chose qui semble avoir donné un élan si remarquable aux progrès du perfectionnement des productions d'industrie qu'on admire en Angleterre. Elle réunit au sentiment du vrai et du pratique celui de l'élégance et du confort. Le raffinement industriel dans les sciences et les arts positifs, joint à l'intelligence, au sentiment des choses, enfin à un génie naturel d'invention, n'a pu que relever l'intérêt des expositions que l'on voit aujourd'hui à Londres, et qui varient chaque année plus ou moins, d'après les besoins et les goûts dominants.

De toutes les expositions utiles et intéressantes qui marquent par la nature des objets qu'elles présentent et la tendance qui les distingue, *le Colossée* paraît être *le résumé du goût des Anglais* pour les représentations pittoresques, et celui de leur disposition naturelle pour les voyages, en variant les jouissances de leur curiosité. Mais le Colossée est aussi *l'expression vivante de la magnificence du luxe*, *des richesses et du progrès des arts mécaniques réunis aux arts du goût* qui les embellissent, tandis que *l'exposition d'Adélaïde*, avec ses ingénieux modèles des inventions nouvelles, est *celle des sciences pratiques* dans l'application de ces inventions. Cette expression est éminemment caractéristique dans le double but de sa tendance et pour les sciences et pour les arts. Elle a paru motiver les détails qu'on a cru devoir exposer sur ces deux établissements remarquables et uniques dans leur genre.

Le goût voyageur des Anglais les transporte en idée dans les zones lointaines où ils dominent, et le Colossée avec complaisance leur en représente les tableaux pour leur faire goûter, ne fût-ce qu'en peinture, l'aspect de leur puissance, avec des échappées de vue féeriques et attrayantes. Leurs *récréations* deviennent ainsi des *voyages instructifs et curieux au milieu de leur capitale*, et ces

voyages en tableaux sont rendus avec toute la fraîcheur et tout l'éclat pittoresque et romantique des illusions de la *magie*, de l'*optique* et de la *mécanique* qui les représentent.

Le résultat de tant de goût et de grâces, tels qu'on les voit réunis dans le Colossée, paraît devoir, plus ou moins, être attribué à des talents français, car il y a dans les grandes entreprises des dioramas du parc du Régent et du Colossée des artistes français qui y sont intéressés, en dirigeant les combinaisons des objets de goût et de décorations. Ce sont des Français qui ont su exploiter la magnificence et la richesse des Anglais, en ajoutant la grâce au goût de l'élégance ; mais ce qu'il y a de plus convenable pour les Anglais dans ces réjouissances et ces fêtes publiques, c'est qu'ils y trouvent aussi de quoi satisfaire la disposition naturelle de leur *goût ambulant* et indépendant pour la migration et la translation dans les surprises des objets de curiosité, en évitant un système de centralisation qui leur est contraire, parce que cette circonstance seule pique déjà leur attention, attire et occupe les véritables gentlemen qui ont l'avantage de voyager dans leurs jardins mêmes comme dans une lanterne magique. Il paraît qu'il en résulte que si, dans leurs jardins illuminés, les Français font la même chose par goût pour les amusements qu'ils varient avec la mobilité de la vivacité qui les caractérise, les Anglais le font par curiosité et par goût pour la migration.

On dira que les souvenirs des Anglais, souvenirs qu'ils rapportent de leurs colonies, de leurs possessions lointaines dans toutes les parties du monde, n'ont pas peu contribué à développer en eux cette *tendance de l'extravagance* des grandes entreprises, tendance qui les distingue, ainsi que le goût pour les choses rares et extraordinaires ; on dira qu'ils ont produit en eux le besoin de s'entourer partout, en image, des vues et des panoramas

des contrées les plus curieuses et les plus remarquables dont l'aspect flatte à la fois leur vanité et leur orgueil. Ils les exposent aux yeux d'un monde empressé de contempler sa propre grandeur, entourée de toute la richesse et de toute la magnificence de la vaste échelle de son étalage industriel.

Les Anglais tirent parti de leurs admirables inventions avant même de les exécuter, en faisant des cours d'étude publics sur l'application de leurs modèles, à l'exception de ceux dont ils ont un intérêt particulier de garder le secret. Ce génie puissant des inventions est un mobile intéressant et curieux, une source immense des progrès de leur civilisation. Tout enfin se réunit chez eux pour imposer par la *supériorité* de leur *esprit de spéculation industrielle* et commerciale, et par cette persévérance et cette ténacité de volonté qui ne redoute point les sacrifices pour assurer le succès de ses entreprises.

Si donc, en dernier résumé, *les doctrines industrielles* ont fait en Angleterre des progrès étonnants et qu'elles aient produit ces prospérités inouïes, ces magnifiques résultats de richesse et de puissance commerciale, ces compagnies de commerce universel qui forment des administrations immenses, comme celles des Indes orientales, ayant des armées à leur service, c'est que *l'opinion industrielle*, par ses principes naturels de *conservation* qui forme la question vitale de son existence, s'est coordonnée avec l'*esprit aristocratique* qui paraît à son tour en être la source. L'une a fourni son immense activité, pleine d'intelligence, l'autre ses capitaux non moins immenses, sous la garantie de la conservation de ses prérogatives et des institutions du pays.

Le caractère dominant de notre époque est *industriel* et *mercantile*, personne n'en doutera. Le négociant aime la *vérité*, la *clarté*, la *simplicité*, et tient *à sa promesse* dans le commerce comme dans ses relations sociales, et par

conséquent à la *conservation* d'un état de choses assuré dans ses rapports intérieurs et extérieurs. Ce sont les conditions de son existence ; s'il ne les remplit pas, il cesse d'exister, excepté les cas de malheurs imprévus. Aussi le propriétaire, le savant et le rentier sont-ils plus ou moins intéressés à suivre cette *direction industrielle*. C'est elle qui paraît si éminemment se manifester dans les mouvements des temps modernes. Elle dirige la marche des gouvernements sur la *politique des intérêts*, et se fait représenter à toutes les *bourses* des revirements universels du commerce par les *créanciers des États*. Elle est enfin *l'alliée* la plus sûre de tous les gouvernements qui préviennent les exigences du temps et les véritables besoins de l'ordre et de la tranquillité dans les développements matériels et intellectuels de la civilisation.

On dira enfin que l'existence, le bien-être, le *progrès* et le *mouvement* de l'*activité* intérieure des États, sont *représentés par des intérêts matériels* qui ne paraissent être *fondés* que *sur la nature positive des choses* mêmes. Ils ne sauraient, par cette raison, trouver le *degré de prospérité* dont ils sont susceptibles que *dans l'industrie et le commerce* qui fait naître les entreprises du présent et nourrit les projets de l'avenir pour le bonheur des individus en général, comme pour la prospérité des États en particulier.

ESQUISSE

DE LONDRES,

OU EXPRESSION

DE LA CIVILISATION ANGLAISE.

CHAPITRE VI.

SECONDE PARTIE.

Pauvreté. — Filouterie. — Bienfaisance. — Misère. — Alimentation de Londres.

ARTICLE Ier.

IDÉE GÉNÉRALE DE LA PAUVRETÉ EN ANGLETERRE.

Taxe des pauvres. — Nécessité des secours. — Source de malheurs imprévus. — Contraste du pauvre au riche et du riche au pauvre. — Aspect et physionomie de la misère à Londres. — Différence avec la pauvreté dans la campagne. — Historique de la misère anglaise. — Rapport de M. Knewelt. — Métier des mendiants. — Manières de mendier.

La pauvreté est aussi grande en Angleterre que la richesse y est colossale. Les extrêmes qui ne se touchent point dans cette effrayante extrémité n'en sont que plus tranchants. L'aristocratie d'argent passe avec orgueil, avec indifférence à côté de l'infortune; elle ne veut, elle ne peut pas se compromettre. Son indifférence est aussi absolue que sa bienfaisance est grande, immense, parce qu'elle s'exerce dans une proportion dont l'étendue égale

la distance qui sépare la richesse de la pauvreté, et qu'enfin cette bienfaisance se manifeste par des résultats de chiffres tels qu'il n'est possible d'en produire qu'en Angleterre. C'est la loi des extrêmes : elle est articulée par la taxe des pauvres, imposée à l'opulence et à la richesse, pour paraître aussi grandes dans leur bienfaisance qu'elles sont *puissantes et respectables*, d'après la valeur du terme anglais, par leurs moyens pécuniaires. Mais cette taxe immense dans la totalité du produit qu'elle offre est loin encore de répondre à l'immensité de la pauvreté et de la misère. Plus un pays, plus une ville est riche, plus la misère de l'infortune y est grande : c'est une vérité dont on ne saurait mieux se convaincre qu'à Londres ; or le nombre de ses habitants répond à celui de plus d'un pays entier, à plus d'un des petits États du continent, et cette seule circonstance est déjà un immense inconvénient.

La libéralité anglaise dans le principe de l'association qui pourvoit à tous les besoins de la société brille et éblouit par sa magnificence. Des voix se sont même élevées contre cette trop grande libéralité, cette profusion d'établissements, de maisons et d'hospices pour les pauvres, en l'accusant d'encourager et de protéger, par la facilité des secours qu'on leur offre, la répugnance pour le travail et l'habitude de la fainéantise.

En Angleterre, tout est largement taxé (les secours accordés aux indigents ne le sont pas moins). *La taxe des pauvres* excède la somme énorme de *huit millions de livres sterling*, ou deux cents millions de francs. Elle ne frappe spécialement que la propriété foncière, et devient par cette raison une charge accablante pour ce genre de propriété.

L'Angleterre fait donc beaucoup pour ses pauvres : elle fait toujours davantage dans l'intérêt de sa propre existence, parce qu'elle a à craindre des émeutes de pauvres, des agressions d'ouvriers et de mendiants, séditions,

révoltes, insurrections et émeutes qui, dans toutes les gradations de leur opposition aux lois ou de leurs attaques ouvertes contre les lois de l'ordre et de la tranquillité, pourraient enfin conduire à des révolutions. Bien des exemples ont donné la preuve du danger de ces émeutes en Angleterre.

C'est l'emploi sage et bien entendu des ressources de la bienfaisance, en remontant à l'origine du mal, qui serait le remède le plus efficace pour prévenir la misère et la démoralisation des pauvres. Le grand secret de la sollicitude des bienfaits c'est peut-être d'avoir soin que les larmes ne soient point provoquées avant qu'on cherche péniblement les moyens de les sécher, sans connaître toutes les causes morales dans les conséquences d'une première impulsion ou d'un premier malheur. Il est dur, dans l'enchaînement des générations, des causes et de leurs conséquences naturelles, d'être, pour ainsi dire, destiné par la naissance aux privations de la pauvreté et de la misère. Cette pauvreté devient surtout accablante quand elle se trouve en opposition directe avec l'opulence et la richesse qui l'entourent, et qu'elle apprend à comparer son état à celui du riche, ou quand souvent le pauvre a été riche lui-même, qu'il est tombé dans l'indigence par quelques événements malheureux ou imprévus. C'est ainsi qu'un ouvrier honnête et laborieux qui jouit d'une existence modique qu'il croit assurée se voit souvent réduit à la misère, lorsque tout d'un coup le travail vient à manquer, soit par une de ces crises auxquelles le grand commerce est parfois en butte; soit que la branche d'industrie et d'entretien à laquelle il appartenait cesse d'exister, anéantie par quelque invention qui remplace le travail; soit enfin que des maladies ou la vieillesse le rendent incapable de gagner sa vie : c'est alors un véritable malheur, une misère réelle. Tels semblent être les plus grands inconvénients d'une

misère non méritée, dont les cas ne paraissent pas être suffisamment prévus par un système de règlement général pour la juste répartition des secours accordés.

Dans aucun autre pays, excepté en Sicile, à Palerme, *les contrastes du riche au pauvre et du pauvre au riche* ne se retracent avec des couleurs plus vives, des clairs plus brillants et des ombres plus tranchées qu'en Angleterre ; dans aucun autre pays la possibilité de mourir littéralement de faim n'existe à un degré plus effrayant de réalité, et surtout en Irlande. C'est pourquoi ceux qui sont véritablement pauvres et misérables en Angleterre sont les êtres humains les plus malheureux et les plus dignes de compassion dans l'apathie et la stupeur où les plonge l'excès de leur misère : aussi nulle part, dans une certaine classe d'industriels, la démoralisation n'est portée à un degré d'extension plus affligeante, dans l'échelle du raffinement de la filouterie *pour gagner de l'argent sans travailler.*

Si la physionomie de Londres change souvent, si l'on fait disparaître de vieilles maisons pour aligner une rue ou faciliter les communications, et qu'on ne permette pas au vieux Londres de vieillir jusqu'à ce que la vétusté le démolisse, il y a une chose dans cette métropole qui ne change point, vice radical qui ronge les fondements des édifices de sa richesse et qui pourra un jour les faire écrouler : *c'est la pauvreté et la misère de Londres*, qui renaissent dans une extension toujours croissante à mesure que s'augmente le nombre de la population démesurée de la capitale. Elles menacent d'envahir *le vieux Londres* avant que toutes ses anciennes rues étroites et tortueuses aient entièrement disparu. Malgré la restauration et la réforme, on n'a pas encore trouvé les moyens de remédier au torrent toujours croissant de la misère par l'immensité d'une ville dont la population ne fait qu'accroître. Cette misère est plus grande à Londres qu'à

Paris, et son aspect y est plus pénible et plus déchirant, parce qu'elle s'y trouve à côté de la plus grande abondance de tous les biens, de toutes les richesses de la terre, et qu'il ne paraît point y avoir de transition successive. On dirait qu'il n'y a que deux classes à Londres, celle des riches qui prodiguent et celle des pauvres qui couvrent leur nudité de ce qui un jour a appartenu au riche, des souvenirs de leur splendeur réduits en haillons, leçon vivante et terrible de l'inconstance des choses humaines. Ce contraste est effrayant : il caractérise à grands traits la profondeur de la misère de l'immense métropole.

C'est la comparaison des mêmes costumes, depuis leur plus haute élégance jusqu'à la plus profonde dégradation de l'état de misère qui, les traînant dans la boue, signale sur les trottoirs des rues de Londres, nommément dans les quartiers de la Cité, ces traits les plus saillants de l'opposition la plus tranchante dans les extrêmes de l'échelle sociale. Cette circonstance seule est une des particularités de la capitale qu'on ne trouve qu'à Londres. La robe, le chapeau, les gants d'une riche lady, objets qui ne lui ont servi que pour un seul bal ou une seule promenade, passent des mains de sa femme de chambre dans une espèce d'entrepôt où une certaine classe de femmes du tiers état, moins difficiles que les ladys, puise les éléments de sa toilette pour être fashionable à son tour, parce que l'esprit du temps moderne demande à grands cris que chaque état aspire à s'élever hors de son état ou de sa sphère, ne fût-ce que par les formes des vêtements des classes supérieures. Or, il n'y a en Angleterre d'autre différence de costume que celle qu'indique la livrée des domestiques, car tous les autres veulent être ou paraître des ladys et des gentlemen. Ces objets sont portés tant qu'ils ont encore quelque apparence de fraîcheur, et descendent ensuite à d'autres classes, jusqu'à ce

qu'ils arrivent à la misère de la mendicité. C'est pourquoi vous voyez à Londres les femmes du peuple porter la même coupe de chapeaux et de robes et des gants jadis glacés qui représentent encore le type d'une mode naguère classique, à l'époque de sa première apparition.

C'est ainsi qu'à Londres la misère s'affuble et se drape des débris du luxe. Le chapeau troué en tête, l'homme avec un frac noir en lambeaux, des gants déchirés; la femme en chiffons de châles de cachemire, de robes de soie, des souliers sans semelles, sans bas, pieds nus, tout cet accoutrement aventureux et grotesque, avec des déchirures et des trous indiscrets, trahit toute la profondeur de la misère, enveloppée des souvenirs du luxe en haillons, pour n'offrir qu'un contraste d'autant plus hideux. Mais ce n'est pas la compassion seule que la pauvreté excite dans sa nudité; souvent à son aspect un sentiment d'horreur s'en mêle, car en Angleterre l'extrême misère se joint à la prostitution.

A la campagne, la pauvreté ne saurait être comparée à celle qui existe dans les grandes villes. Là les hommes se connaissent davantage, et les premiers besoins de la vie sont plus à la portée des pauvres, parce qu'ils ne leur coûtent rien. Le sol les produit et la bienfaisance les distribue, sans qu'on ait besoin de donner un équivalent en argent. On s'assiste plus facilement, et la chose principale c'est que les communications à la campagne sont plus simples, plus immédiates et les contrastes moins tranchants. Le mendiant y trouve partout une grange qui l'abrite, tandis que, dans une grande ville, le malheureux peut périr sur le pavé par la pluie et la neige, ou sous la porte d'une maison, sans que personne s'en soucie : on n'a pas le temps de s'occuper de l'individu, on ne s'occupe que de la masse des pauvres.

En Angleterre, la pauvreté, dans toute la profondeur de sa misère, est un ancien thème de discussion mille

fois traité, sans jamais avoir été résolu. Elle était toujours ce qu'elle est encore, la tache dans le soleil d'Albion et la source de la démoralisation des couches inférieures de la société.

Déjà, sous Henri VIII, après l'abolition des couvents, la misère fut si grande qu'elle donna lieu à de grands excès, et que, dans l'espace de trente à quarante ans, plus de cinquante mille mendiants furent pendus pour avoir commis des vols, des pillages et des meurtres. Cette sévérité des lois anglaises contre le vol, dignes de celles de Dracon, prouve les mesures extrêmes que le gouvernement avait cru devoir employer pour y remédier par un procédé radical; mais les crimes se renouvelèrent toujours, parce que le remède n'atteignit point le mal à sa source.

Les progrès de la civilisation ont remplacé ces rigueurs excessives par des institutions d'humanité et de bienfaisance qui ont servi comme d'intermédiaire entre la sévérité des lois et le désespoir de la misère. Beaucoup d'inconvénients ont été levés ou adoucis depuis; mais bien des choses restent encore à faire, comme dans toutes les institutions humaines qui demandent l'épreuve constante des temps et des améliorations.

Shakspeare, le grand peintre des mœurs de son temps, a tracé un sombre tableau de la pauvreté qui existait en Angleterre, pendant l'époque même la plus glorieuse du règne de la reine Élisabeth. Les individus et les vices ont changé de face, mais la misère humaine est restée la même. Elle ne hasarde plus une guerre ouverte comme dans les siècles passés, où les voleurs assiégeaient les rues à main armée ; mais aujourd'hui la ruse a remplacé la force.

En 1837, plus de quarante mille causes furent portées devant les tribunaux d'Angleterre contre des individus accusés d'avoir mendié, parce qu'il est défendu par

la loi de mendier, loi que les mendiants trouvent les moyens d'éluder. Dans la même année, dix-huit mille vagabonds furent emprisonnés.

A Londres, comme dans toutes les grandes villes, les mendiants sont plus raffinés qu'ailleurs, parce que la misère y est plus grande et qu'elle les porte à exercer un métier dont la grande concurrence développe un esprit d'invention qui parvient à vaincre tous les obstacles. Les mendiants experts dans leur métier gagnent quelquefois plus que trois ouvriers de fabrique.

M. Knevelt, directeur de la société pour la suppression de la mendicité à Londres, observe dans son long et intéressant rapport : J'ai vu des mendiants sur lesquels on a trouvé, après les avoir arrêtés, jusqu'à quatre livres sterling. A Toltenham-Court-Road, on saisit un individu dans la rue en mendiant : il avait huit livres sterling dans sa poche. Ces cas attestent autant la libéralité des Anglais que le raffinement des mendiants dans l'exercice de leur métier, animés par cet esprit d'association qui les réunit et qui distingue les Anglais jusque dans les corporations de mendicité.

Les doyens de leur société sont ceux qui se traînent dans les rues, accompagnés d'une femme avec un enfant à la mamelle, précédés et suivis d'une couple de gamins qui avertissent les passants par ces mots : « Point de pain aujourd'hui et point d'argent pour demain. » Celui qui ne donne rien aux garçons échappe difficilement au vieux et à la femme qui les suivent. Le dimanche on mendie moins que pendant la semaine. Un mendiant roué en donna l'explication en observant « que c'est ordinairement le samedi qu'il faisait les meilleures affaires auprès des femmes de la classe ouvrière qui vont au marché, ayant en poche la paye de la semaine : plus ces femmes sont près de la misère, plus elles ont compassion des pauvres. Aussi, ajouta-t-il, quand on s'est fatigué à men-

dier toute la semaine, et que les affaires ne vont pas trop mal, on aime à se reposer un peu le dimanche, comme tous les autres ouvriers. »

Pour exciter la compassion des passants, les femmes louent des enfants. « Qu'est-ce que tu donnes pour ces vermisseaux ?» demanda un jour une vieille enroutinée à une commençante qui mendiait avec deux enfants abandonnés. — « Un shelling la pièce,» dit la novice. — « Attrapée ! reprit la vieille, je ne donne que deux pence pour chacun des miens.» Une femme avec ses propres enfants estropiés, observe M. Knevelt, est un véritable trésor pour un mendiant. Beaucoup de parents qui ne mendient pas eux-mêmes font faire le métier à leurs enfants et leur fixent la somme qu'ils doivent rapporter le soir. Pour chaque penny qui manque, ils leur appliquent tant et tant de coups : de sorte que le premier vol dont un pareil enfant se rend coupable n'est trop souvent que la dure conséquence de la crainte des à-compte du soir.

La manière de mendier par lettres est la plus lucrative, mais elle demande de l'instruction et des antécédents de position honorable. Les voyageurs et les étrangers à Londres sont en général la source la plus abondante de l'industrie de ce genre de mendiants, parce que le métier de mendier, de tromper et de voler, est exercé auprès d'eux avec le plus de facilité et le moins de danger.

Telle paraît être, d'après des exposés authentiques et des rapports officiels, *la physionomie caractéristique de la mendicité dans l'immense capitale.* On ne traitera point ici celle de l'extrême misère de l'infortune dans sa stupeur. Elle appartient à une catégorie plus grave et plus vaste encore, et ferait l'objet d'une recherche psychologique et particulière qui affligerait trop le cœur et la pensée pour la retracer dans toute son effrayante vérité.

PROFESSION DE MENDICITÉ ET POPULATION DE MENDIANTS, DE FILOUS ET DE VOLEURS A LONDRES.

Mendicité défendue. — Profession de mendiants, leur fortune. — Mendiants sans mendier. — Nombre de pauvres en Angleterre ; leur proportion à celui de la population du pays et au travail des machines. — Maisons de jeu. — Nombre des joueurs de métier, des mendiants, des voleurs et des filous à Londres.

Il est défendu de mendier à Londres ; le rapport de M. Knevelt a fourni les résultats de cette défense. Chaque paroisse est tenue d'avoir soin de ses pauvres, de les nourrir ou de procurer du travail aux moins infirmes, sans compter les maisons de refuge. Cependant il y a certaines classes d'indigents qui, en éludant la loi, paraissent être privilégiés à exister dans les rues de la charité des passants, sous l'apparence d'exercer un genre d'industrie utile.

Lorsque, par un temps pluvieux ou par la crotte qui en est la conséquence, on traverse les carrefours de Londres ou les intervalles qui séparent les trottoirs d'une rue à l'autre, on voit au centre du passage, surtout dans les quartiers les plus fréquentés de la capitale, des gens souvent valides, quelquefois des femmes, tenant un balai d'une main, enseigne de leur industrie, vous tendant l'autre pour recevoir l'aumône à titre de paiement d'entretien de la propreté du passage. Ce sont des mendiants balayeurs de rues. Il y en a bon nombre à Londres. Comme tout d'ailleurs est entreprise d'association en Angleterre, mobile puissant de l'empire du commerce, c'est une industrie mercantile à la fois agréable aux passants et utile aux entrepreneurs, dont elle assure l'existence d'une manière très-solide, sans avoir besoin des garanties des compagnies d'assurance.

On peut citer à l'appui de cette observation divers exemples connus de mendiants dans les rues de Londres,

qui sont parvenus à amasser des fortunes de 1,500 à 3,000 livres sterling. Dans deux ou trois de ces cas, la fortune de ces mendiants a été beaucoup plus grande encore.

« Une pauvre femme qui, pendant plusieurs années, avait balayé dans Kent-Road, légua à sa mort 1,500 livres sterling à un commis de la banque d'Angleterre, parce que cet employé avait l'habitude de lui donner un sou plus fréquemment que les autres passants. »

« Une autre femme qu'on avait vue pendant vingt-cinq ans dans le voisinage de Charing-Cross, le balai à la main, mourut il y a quelques années, laissant 3,000 livres sterling à la confrérie des mendiants. On la surnommait le banquier, parce qu'elle prêtait de petites sommes à d'énormes intérêts : quelquefois même elle avançait de petits fonds à des boutiquiers, mais jamais sans réaliser d'immenses bénéfices. Après son décès on a trouvé à son domicile un billet par lequel il a été prouvé qu'elle avait prêté à un boutiquier à Westminster cinquante livres sterling pour trois mois, au monstrueux intérêt de 50 pour cent par an. »

« Voici un fait plus curieux peut-être encore que les précédents : c'est l'immense fortune amassée par un nègre mendiant balayeur. Il avait pendant trente ans exercé le métier à Charing-Cross, et se trouvait avoir gagné 8,000 livres sterling, ou 200,000 francs, en se livrant à ce seul travail. On a évalué les produits de son balai, année commune, à 300 livres sterling. Les 8,000 livres sterling qu'il laissa à sa mort furent découvertes dans un misérable réduit où il avait végété, entouré des privations de la misère et de l'aspect dégoûtant de la saleté qui ne pouvait trouver son reflet que dans une âme sordide. Il avait toutefois le mérite de les avoir amassées sans usure, car cet argent n'était point le fruit illicite de placements de fonds à intérêts exorbitants. »

Si l'on a raison en Angleterre de défendre la mendi-

cité à cause des secours immenses distribués aux pauvres, ces secours toutefois ne paraissent pas suffisants pour y remédier. Les pauvres des campagnes qui veulent gagner leur existence trouvent dans les travaux des routes l'emploi le plus ordinaire de leurs bras; mais dans une ville comme Londres, dans une réunion de plus d'un million et demi d'habitants, le conflit du malheur des situations particulières se joint au dénûment de la pauvreté. Les extrêmes les plus effrayants, s'ils ne craignaient pas de se compromettre, se heurteraient et se choqueraient à chaque moment: or la misère la plus profonde gît à côté de la richesse la plus magnifique. Vous voyez dans la Cité, en tournant le coin d'une rue principale, les haillons de soie, les déchirures d'un châle des Indes, les fragments d'une hermine qui garnissait jadis une élégante pelisse, suffire à peine à couvrir la désolante nudité d'une malheureuse sans bas, sans souliers, soutenant d'un bras décharné un enfant né dans la misère et suspendu à un sein desséché. Vous voyez ce tableau affligeant de calamité accroupie au milieu de l'élégance du luxe le plus recherché, qui passe sur le même trottoir ou qui vogue dans la même rue sur un brillant équipage. Elle ne mendie point, cette infortunée, car il est défendu de mendier; mais elle vous présente un paquet d'allumettes. Elle est censée le vendre, parce que le commerce est protégé; elle vous l'offre avec le silence de la discrétion et l'expression de la désolation, en échange d'une aumône que vous lui donnez.

C'est la véritable misère, suite peut-être de grands malheurs dont on ne saurait l'accuser; mais il y a plus d'un quartier à Londres où cette misère est le résultat du vice et de la crapule. Il y a plus d'une partie de l'immense capitale qui est le domicile impur des filous (pickpockets) et des femmes perdues de mœurs, association effrayante de spéculations pour faire en commun

un genre de commerce qui porte le cachet de leur ignominie. Ceux qui s'y égarent le soir n'osent passer sans danger, et quand, le jour, on est obligé de traverser une partie de ces quartiers infestés, pour arriver à quelque extrémité de Londres, on ne peut le faire qu'avec un sentiment d'horreur et le cœur serré.

Il y a en Angleterre près de 3,900,000 *pauvres ;* c'est la sixième partie de toute la population, évaluée à 23,400,000 habitants. Le *travail des fabriques*, exécuté *par des machines*, équivaut à celui de 180 *millions d'hommes*.

D'après l'autorité de M. Coqhoun, on comptait, il y a vingt-cinq ans, 43 maisons de jeu à Londres qui étaient fréquentées par 2,000 personnes. On y perdait et gagnait annuellement plus de 7 millions de livres sterling. Il y avait alors dans la capitale 10,000 joueurs de profession, et on comptait déjà dans ce temps à Londres 30,000 voleurs, filous et faux monnayeurs, dont le nombre doit avoir augmenté depuis. Au reste, celui qu'indique M. Coqhoun paraît bien suffisant pour compromettre la sûreté de la propriété de 1,500,000 habitants. On calcule, ajoute cet auteur, qu'au moins 12,000 garçons et filles sont méthodiquement élevés dans les intentions les plus criminelles ; que 10,000 individus s'adonnent au jeu, plus de 20,000 à la mendicité, et que 3,000 vivent de vol et de filouterie.

CAUSES DE LA MENDICITÉ EN ANGLETERRE.

Différence entre la pauvreté et la mendicité. — Causes des crimes. — Répugnance pour le travail. — L'oisiveté et le vice mieux payés que le travail. — Secours des paroisses. — Vagabonds d'Irlande.

Quelle peut être la cause de la grande quantité de mendiants qui ne mendient pas, mais que nourrissent les paroisses ? Les lois sur les pauvres, destinées à prévenir la

mendicité, en ont fait une profession légale. Fondées sur le principe d'une charité large et ambitieuse, jalouse de sa générosité, elles ont produit, dans les conséquences d'une philanthropie générale, les irrégularités du vice et ont fait naître des malheurs, en soulageant les malheureux.

Il y a une différence morale immense entre la *pauvreté* et la *mendicité*. Cette distinction est aussi importante, aussi délicate qu'elle est essentielle par le fait dans sa définition pratique. La pauvreté n'est point la mère du vice, tandis que la mendicité n'a que trop souvent pour conséquences l'immoralité, le vice et le crime. L'une est active et laborieuse, l'autre indolente et paresseuse; l'une est tranquille et paisible, l'autre, surtout en Angleterre, remuante, mécontente et séditieuse; l'une travaille pour se nourrir, et rougit de tendre la main à l'aumône; l'autre fuit le travail et veut être nourrie du pain de la pitié, sans rougir de son insolence et de son imposture. La pauvreté est honteuse, la mendicité est effrontée, et c'est ce qui établit naturellement le rapport des vices et des crimes avec la mendicité, et finit si souvent par les rendre inséparables. Mais une pauvreté inévitable et irréprochable, causée par des circonstances et des malheurs imprévus, doit-elle être également inséparable du vice? L'expérience ne le prouve point, d'après l'autorité d'un auteur anglais estimé, M. Litton Bulwer. Le pauvre industrieux sans ouvrage et mourant de faim, malgré le besoin le plus urgent qu'il éprouve, est rarement poussé au délit et plus rarement encore au vice et au crime : c'est la conscience de n'être pas la cause de son malheur qui l'en empêche.

La grande majorité des crimes commis a sa source dans l'oisiveté et le vice, et non point certainement dans le défaut d'ouvrage. Les habitudes vicieuses sont augmentées et nourries par la mendicité, par la facilité avec

laquelle des gens bien portants reçoivent de leur paroisse des secours sans travailler. C'est la répugnance pour le travail, c'est l'oisiveté et le vice, qui paraissent être les véritables causes des crimes et de la misère.

Mais comment la répugnance pour le travail peut-elle exister dans un pays aussi industrieux que l'Angleterre, dans la patrie même de l'activité et de l'industrie ? Un principe vicieux qui la produit et la nourrit en est peut-être la seule cause. L'oisiveté se propage; elle devient même une maladie contagieuse, un véritable fléau pour la société, lorsqu'elle est mieux rétribuée que le travail, et on ne s'étonnera plus de voir l'ouvrage abandonné par ceux qui préfèrent gagner leur vie sans rien faire, parce qu'ils s'en trouvent mieux et qu'ils n'ont pas besoin de pourvoir à leur entretien.

D'après des données authentiques et des documents officiels, des tables comparatives ont prouvé que le laboureur industrieux et indépendant ne peut se procurer par son labeur autant de moyens de subsistance matérielle qu'en reçoit le mendiant; que le mendiant à son tour est moins bien nourri que l'homme accusé de vol; que ce dernier l'est moins que le condamné, celui-ci moins que le déporté; et en comparant, en dernier résumé, les deux extrémités de l'échelle, on a trouvé que le *déporté* reçoit à peu près trois fois plus d'aliments que l'honnête et industrieux laboureur. C'est ainsi que le modeste cultivateur, sans aspirer au partage des secours que la charité publique accorde aux mendiants, parce qu'il tient à sa modique propriété, tandis que le mendiant n'en a aucune, voit avec peine ce dernier briguer l'avantage de la déportation et redoubler de vice ou de crime pour parvenir à ce bonheur d'existence qui améliore le sort de l'homme par sa dégradation. Le progrès effrayant de la démoralisation du bas peuple ne paraît donc être fondé que sur la progression remarquable

de l'amélioration de l'entretien matériel qui protége l'oisiveté et ménage le crime par une application vicieuse du principe de la philanthropie qui ne doit point être confondu avec celui de la véritable charité.

On emploie souvent, de préférence à l'ouvrier indépendant, le mendiant qui n'a pas entièrement perdu l'habitude du travail ; et on voit l'exemple curieux que d'honnêtes ouvriers se font mendiants, afin de trouver plus sûrement de l'ouvrage. L'existence de la vieillesse n'est point, en général, assurée : on s'en occupe moins que des jeunes gens, parce que ceux-ci sont turbulents, tapageurs, violents, tandis qu'on n'a rien à craindre des vieillards.

Les secours donnés par les paroisses ne sont point considérés comme des charités ; on les regarde comme un droit que les mendiants ont acquis par leur mendicité, et c'est ainsi que les aumônes publiques ne deviennent souvent qu'une prime accordée à l'indolence, au vice et à l'imprévoyance, en fournissant à leurs besoins. Il en résulte que les bienfaits répandus sur l'indigent vicieux deviennent une source de malheur pour l'honnête ouvrier.

La moralité, l'indépendance et le goût du travail ne sont point protégés d'ailleurs par les lois sur les pauvres et la manière dont elles sont administrées, surtout dans les provinces méridionales de l'Angleterre. Bien des exemples pourraient être cités à l'appui de ces faits incontestables par leurs conséquences. Dans le comté de Norfolk, une femme avait eu sept enfants illégitimes ; elle recevait deux shellings par tête. Une veuve, femme honnête, avec le même nombre d'enfants légitimes, aurait reçu de quatre à cinq shellings de moins. Il en résulte qu'un enfant légitime est taxé par la charité de vingt-cinq pour cent au-dessous d'un enfant illégitime. En protégeant ainsi le malheur du délit, on afflige le malheur non mérité de l'infortune.

Un autre grand inconvénient existe dans les paroisses où il n'y a point d'ouvrage pour le pauvre : c'est qu'au lieu de transférer l'ouvrier dans une autre paroisse, on l'attache au sol en qualité d'indigent, comme à un état ou à une profession qui appartient aux classes de la société. Il faut y ajouter encore une circonstance malheureuse, qui augmente surtout le nombre des mendiants en Angleterre : c'est l'émigration prodigieuse des vagabonds irlandais qui y arrivent par milliers. Ils sont mieux traités que l'ouvrier anglais enchaîné à sa paroisse par les lois sur l'établissement. On en voit dans tout le pays, et là où ils finissent par se fixer, ils présentent l'exemple funeste d'une misère séditieuse et incorrigible. Aussi le principe du châtiment ne paraît point suffisant, celui de la prévention n'étant pas établi. Tant que l'entretien, dans les maisons de force, surpassera le confort que peut se procurer l'ouvrier indépendant, la mendicité augmentera ; partout où cette disproportion n'aura pas lieu, elle diminuera. Si donc on travaille moins dans une maison de travail, et qu'on soit mieux nourri que dans l'état d'une indépendance précaire, où l'ouvrier existe de l'industrie et du produit de son travail, le vice sera nécessairement encouragé et le journalier honnête découragé.

FILOUS DE LONDRES.

Filous, voleurs de poche (pickpockets). — Industrie des filous. — Leurs tours d'adresse. — Leur manière de se suicider.

Comme tout en Angleterre est fondé sur le principe de l'association, la filouterie forme aussi une société qui protége ses intérêts, les soigne et les défend pour les faire valoir au profit général.

Dans les quartiers les plus peuplés de la métropole, on entend assez souvent, le soir, ce cri perçant : « Stop! stop! thief. » Arrêtez le voleur! arrêtez! et on voit des gens bien

mis courir à toutes jambes après le filou, voleur de mouchoir (pick-pocket). Ce sont souvent de ces gentlemen à complexion robuste, à ventre rebondi, aux épaules larges, et dont le sang-froid, l'air grave et apathique ne semblent jamais pouvoir être troublés, qui s'élancent hors d'haleine après le voleur, pour rattraper leur foulard en poussant ce cri d'alarme! Ce n'est point le mouchoir volé qui irrite si fort le gentleman; il est trop généreux : c'est le sentiment puissant de la propriété lésée qui l'emporte chez lui sur le sang-froid le plus imperturbable, sur l'embonpoint le plus prononcé; c'est la propriété respectée dans le moindre objet, protégée par la loi qui est violée, et dont l'infraction porte la peine la plus sévère, et qui autrefois même était celle de mort.

Il y a, non loin de l'hôtel des postes, au centre de la Cité, une rue étroite de passage, garnie de petites boutiques de friperie : c'est là que ces entrepreneurs industrieux se sauvent et disparaissent, à l'instant même, aux recherches de ceux qui les poursuivent. La rue est longue et tortueuse ; les portes y sont nombreuses, et l'asile y est assuré par une association intéressée et discrète. Quelques heures plus tard, vous pouvez vous procurer le plaisir de voir votre foulard étalé en vente, et, pour peu que vous y teniez, de le racheter au rabais.

Les rendez-vous principaux des filous sont les rassemblements publics, partout où il y a foule, à l'entrée et au sortir des théâtres, pendant le spectacle même, dans les régions élevées de l'avant-scène, dans les zones du paradis. C'est là qu'ils déploient toute l'habileté, toute l'agilité des jongleurs et des faiseurs de tours d'adresse.

Une feuille quotidienne de Londres, en parlant de traits de filouterie, a rapporté le fait suivant, que les feuilles françaises ont publié à leur tour :

« Depuis plusieurs années, un adroit filou de la métropole, excellent nageur, se suicidait régulièrement trois

ou quatre fois par mois. L'été, il se jetait dans la Tamise, ayant soin de choisir une place fréquentée par la haute société. Un compère le retirait de l'eau au moment où il allait se noyer, et le ramenait sur le bord. C'était, disait-il, à la foule qui se pressait autour d'eux, un pauvre ouvrier de ses amis, depuis longtemps déjà dans la plus affreuse détresse. Tous les spectateurs s'empressaient de fouiller dans leurs poches et de donner quelques shellings à cet infortuné. Plus d'une fois la recette s'éleva de 100 à 200 livres sterling.

« Mais, l'automne venu, il fallait trouver un autre genre de mort : l'eau de la Tamise n'est pas chaude en hiver. Notre industriel n'était pas embarrassé : il ne se noyait plus, il se pendait. A la nuit tombante, il attachait une corde au poteau d'un réverbère, au coin des rues ou sur les places les plus fréquentées ; puis, roulant autour de son cou le bout opposé de la corde, il montait après le poteau ou sur une borne voisine, et se lançait lui-même dans l'éternité. Le compère, accourant aussitôt, coupait la corde avec son couteau et appelait au secours. La foule s'assemblait, les équipages s'arrêtaient ; on s'interrogeait, on apprenait, avec un serrement de cœur, que la misère avait forcé un jeune ouvrier à se suicider, et une pluie de shellings, quelquefois des couronnes, remplissaient la casquette de l'infortuné.

« Mais, il y a quelques jours, le compère habituel n'accourut pas tout à fait assez vite au secours de notre industriel, qui tirait déjà la langue de deux grands pouces, lorsque la corde fut coupée. Ce jour-là, il a juré de ne plus exploiter par lui-même l'heureuse idée qu'il avait eue de se tuer pour gagner sa vie. Il a tenu parole. Depuis quelque temps, on ne savait à quelle cause attribuer la diminution des cas de suicide que l'on remarquait dans la capitale. On se perdait en conjectures. Une indiscrétion du compère de notre industriel a fait découvrir la vérité. »

Voilà au moins une industrie filoutière éminemment anglaise ; et ce n'est qu'à Londres que ces sortes de spéculations peuvent avoir lieu, parce que la police, observatrice et impassible, respecte avant tout le droit de liberté individuelle : elle accorde à l'homme industrieux la faculté de gagner sa vie en se jetant, l'été, dans la Tamise, sans se noyer, et de se pendre en hiver sur la voie publique, au potéau d'un réverbère, sans s'étrangler.

PROFESSION DE VOLEUR EN ANGLETERRE.

Rapport d'une commission d'enquête sur les atteintes portées à la sûreté publique. — Cas de vol. — Expédient de la commission pour connaître les délits. — Colporteurs voyageurs. — Dépositions de voleurs ; leurs mœurs, leurs idiomes et leurs relations organisées.—Le filou voyageur. — Opérations et affiliations des voleurs. — Instruments de leur profession. — Bohémiens voleurs et vagabonds en Angleterre ; leurs mœurs. — Pillards de naufragés. — Bill pour l'introduction d'une police locale en Angleterre.

Dans un pays où le respect de la propriété est la garantie et le culte de la sûreté publique, il est difficile de se faire une idée du raffinement de la démoralisation de certaines classes qui exercent, souvent impunément, l'industrie du vol, qu'elles regardent comme une profession, comme un état qu'elles exploitent afin de subvenir à leurs besoins. C'est sur la foi des rapports officiels qu'on se permettra d'observer que, loin des grandes routes et des villes, dans les comtes éloignés qui sont sans police, sans aucun moyen de défense, le vol, la filouterie et la rapine s'exercent sur une échelle d'autant plus grande que leur impunité est moins exposée.

Les Anglais ont une répugnance naturelle pour la police : c'est la conséquence de l'indépendance de leur caractère et de l'appréhension qu'ils ont de la voir compromise. Leur respect excessif pour la liberté individuelle

paraît y trouver sa source et donner plus ou moins lieu au nombre toujours croissant des forfaits et des crimes qui se commettent dans l'intérieur de l'Angleterre. Ces maux étant surtout sensibles à la campagne, dans le pays plat, dénué de toute protection, le gouvernement s'est vu dans le cas de nommer des commissaires chargés de faire des rapports spéciaux sur les moyens de remédier à ces graves inconvénients. Les rapports présentés au parlement ont produit une sensation générale par la nature même des exposés qu'ils renfermaient.

Le premier objet de développement qu'ils contenaient était les atteintes et les agressions portées contre la sûreté de la propriété dans les campagnes. Cette recherche n'était point facile à faire. Dans la plupart des districts, on adressa les commissaires aux clercs des juges de paix, qui leur exposaient le nombre des procès des cours criminelles. Il se trouvait tels districts dont les juges avaient paru plus d'une fois aux assises avec des gants blancs, signe qui indique que leurs districts sont exempts de crimes ; et on découvrait plus tard qu'ils étaient précisément au nombre de ceux où la plupart des crimes avaient été commis.

« Depuis longtemps l'expérience a prouvé que le nombre des condamnations n'est point en proportion avec celui des crimes qui se commettent. Bien des criminels restent ignorés ; beaucoup se sauvent par la fuite, tandis que bon nombre d'autres savent se soustraire à la punition par défaut de preuves suffisantes. Les registres des crimes ne sont donc pas les sources les plus sûres pour les données à recueillir dans ces recherches. Mais il y a bien d'autres causes encore qui assurent l'impunité des crimes : c'est d'abord, dans la plupart des cas, la peur de les dénoncer et l'inutilité des poursuites judiciaires. « Une preuve convaincante de cette vérité se trouve dans le fait suivant, tiré du rapport des commissaires. Il contient des détails

authentiques d'autant plus curieux que c'est l'autorité d'enquête même qui les expose :

« Pendant le séjour des commissaires dans le Worcestershire, un vol de moutons fut commis dans cette contrée. La commission publia que le voleur serait sévèrement puni, dès qu'on l'aurait saisi. Tout le monde se tut; aucun fermier ne porta plainte : ce fut comme si les moutons n'avaient appartenu à personne. » Cette répugnance pour la dénonciation a encore été augmentée par un acte du parlement, qui accorde dans ce cas un défenseur à l'accusé. « Un fermier auquel on avait volé la moitié de son troupeau découvrit les voleurs et les poursuivit devant les tribunaux. Les preuves de leur culpabilité étaient si évidentes, qu'ils avouèrent leur crime au juge d'instruction, en implorant le pardon de celui qu'ils avaient volé. Leur avocat défenseur réussit néanmoins à exposer leur innocence, et le fermier volé fut condamné aux frais. Celui-ci, en apprenant cet arrêt, s'écria : *Hélas! j'aurais dû me taire. Les voleurs m'ont pris la moitié de mon troupeau; l'autre, c'est la justice qui m'en dépouille!* » Telle est souvent la dialectique de la justice des avocats, qui forcent la raison à force d'esprit.

« La commission s'aperçut bientôt qu'elle devait avoir recours à d'autres moyens pour parvenir à connaître le nombre des vols commis. Elle promit une récompense aux condamnés qui feraient des aveux, et cet expédient eut son effet. Bientôt une sorte d'émulation s'établit parmi les dénonciateurs, et on apprit plus qu'on n'aurait voulu apprendre. La plupart de ces honnêtes gens étaient hors d'état de rendre un compte exact de leurs forfaits; leur réponse ordinaire était qu'ils avaient commis des centaines de vols, trop nombreux pour pouvoir les énumérer. Il n'y avait que ceux qui avaient exercé en grand le vol et la rapine qui fussent à même d'exposer leurs hauts faits avec quelque détail. C'est pourquoi aussi le

rapport de la commission ne s'arrête point aux escrocs ordinaires. Leur nombre et leur concurrence à la campagne, y est-il dit, est si grand, que le produit de leur industrie, distribué à parties égales sur chacun de ces individus, n'allait pas, l'un portant l'autre, au delà de trois pence par jour. »

« La classe la plus dangereuse est, avant tout, celle des *colporteurs* qui voyagent en chariot avec leurs chevaux, passant d'une foire à une autre. Ces chariots, munis de doubles fonds, leur servent à cacher les objets volés et à protéger leur fuite. Le nombre des vols commis par ce moyen est prodigieux. Il faut y ajouter les hordes de vagabonds de toute espèce qui rôdent jour et nuit dans la campagne, mendiant de porte en porte, ou jouant de quelque instrument, traînant avec eux une loterie dont le gain appartient toujours à celui qui leur donne un gîte, et qui s'emparent de tout ce qui leur tombe sous la main. Les voleurs les plus perfides pour le paysan sont les « *vendeurs de charbon de terre*; » ils font paître chaque nuit les troupeaux d'ânes qu'ils emploient au transport de leurs charbons, sur les meilleurs champs, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien pour la récolte du fermier. Toute cette belle galerie d'industrie est encore augmentée par le nombre de voleurs et escrocs ordinaires qui exercent leur métier au moyen d'échelles, de fausses clefs et d'effractions de tout genre; et par cette classe moins nombreuse, mais d'autant plus dangereuse, de faussaires, ou de ceux qui répandent de faux assignats. Après cette revue assez variée pourtant, il faut encore avouer qu'on n'aura qu'une idée imparfaite de toutes les agressions auxquelles la propriété des campagnes isolées est exposée. »

« Les aveux et les dépositions reçus par la commission offrent un tableau fidèle des mœurs et du caractère des voleurs. Une fois rassurés sur les suites de leurs confessions, leurs récits devenaient d'une longueur fati-

authentiques d'autant plus curieux q , les autres
d'enquête même qui les expose : , plus raffinés
« Pendant le séjour des commi de vingt ans, et
tershire, un vol de moutons fu de Manchester,
trée. La commission publia sa vie aventureuse.
ment puni, dès qu'on l'au
aucun fermier ne porta ur ait à faire pour voler
tons n'avaient appar la langue des filous. Elle se
pour la dénonciati la langue des bohémiens, celle
du parlement, got des voleurs de profession. Ces
l'accusé. « U blent dans leur souche principale, mais
son troup distinguent par un grand nombre de particularités.
vant les nuances, il faut les connaître ; sans cela, le mendiant
si év comprendrait pas le voleur de la ville, et les bohémiens
tr ne pourraient répondre ni à l'un ni à l'autre. Il y a encore
cet avantage que, dès les premiers mots, on reconnaît
la branche à laquelle appartient celui avec lequel on
parle. L'idiome des bohémiens est le plus riche ; il a des
mots pour chaque chose : c'est une langue complète. »

« J'ai connu une Française, disait-il, qui ne volait que pour se procurer et lire des romans de sa nation : c'était sa passion. Elle ne pouvait exister un seul jour sans M. de Balzac ou Paul de Kock. Je ne sais lequel des deux était le plus favorisé par elle ; mais il est certain que tous deux sont responsables des travers de leur compatriote. Pour ce qui me concerne, j'avais une autre passion, quoique semblable à celle-là. C'était le théâtre. J'aurais pu, pour y aller, voler le dernier morceau de pain à un affamé. Aussi n'ai-je jamais craint le danger lorsqu'il s'est agi de satisfaire ce besoin beaucoup plus impérieux chez moi que ne le sont la faim et la soif. »

Après différentes expositions de ce genre, ce filou savant et expérimenté, maître en son art, donne des notions topographiques sur son métier. « De toutes nos villes anglaises, dit-il, Manchester fournit le plus de

Quand vous dites aux gens d'un autre district que du royaume-uni que vous êtes de Manches. ᵛus prend déjà pour un voleur. Il en est de même de Birmingham et de Liverpool. Les voleurs ˙ et de Liverpool passent pour les plus ha- qu'ils viennent d'Irlande, et qu'ils ont, une adresse si merveilleuse dans toute .e et de filouterie. Quant à moi, je puis ous les voleurs de quelque réputation que ᵴ à connaître avaient du sang irlandais dans les ᵢes : aussi ma mère était-elle Irlandaise. Parmi ceux qui ont un nom, il y en a peu qui soient de Galles, et moins encore d'Écosse. L'Irlande d'ailleurs est aussi renommée par ses vagabonds et ses prostituées que par ses voleurs. »

Ce héros des aveux et des confessions fait ensuite la description de ses voyages et des moyens assez usités en pareil cas, et par lesquels il se mettait en possession de la propriété d'autrui. Ici il gagne 10, là 15, plus loin 30 liv. st. presque chaque jour. C'est ainsi qu'il parcourt tout le nord de l'Angleterre et le midi de l'Écosse, et partout il « travaille » avec le même succès, sans s'arrêter à l'admiration des monuments d'architecture, préférant les shellings des habitants aux monuments de leurs villes, et trouvant plus de plaisir à fouiller leurs poches qu'à s'extasier devant les statues qui ornent leurs places publiques. « Il ne put cependant résister au plaisir de visiter la cathédrale de Durham et de s'arrêter toute une semaine à Sunderland pour se livrer, dit-il, à des lectures pieuses. » La Bible, ajoutait-il, m'intéressait beaucoup, et, ne pouvant une nuit m'endormir, je fus frappé, en la lisant, des beautés d'un passage où il est dit que le Sauveur doit délivrer le monde. « Ce tableau magnifique ne s'effacera jamais de ma mémoire! » Quel mélange baroque de dépravation et de civilisation, de frivolité et de piété!

Après les confessions de ce voleur bel esprit, le rapport fait connaître les dépositions d'un filou d'une autre catégorie, qui raconte les choses simplement d'après les faits qui les ont signalées. Sur la question de ce que doit faire le voleur lorsqu'il est pris sur le fait, il répond: « S'il est possible, il doit fuir; sinon il faut voir comment parvenir à se débarrasser de l'importunité de l'agression, sans tuer personne. Nous avons plusieurs méthodes à cet effet : on frappe son homme à la tête avec un bas de laine dans lequel il y a une pierre; cela ne tue pas et ne fait aucun bruit; lorsqu'on s'en sert avec adresse, l'homme est d'abord étourdi, et c'est tout ce qu'il faut. Il est encore plus sûr d'écraser le nez de son adversaire jusqu'à lui casser l'os. Cette opération rend muet celui qui la subit, et on peut tranquillement continuer de « travailler. » A d'autres questions qu'on lui fit : Si les voleurs sont associés entre eux? si les bandes sont nombreuses? si elles partagent le butin? il répondit : « Je n'ai jamais pu souffrir les bandes nombreuses; il vaut mieux travailler seul, le butin est plus grand; mais aussi le danger ne l'est pas moins. Il faut d'ordinaire être deux ou tout au plus trois : un homme et une femme, ou un homme et deux femmes. Un enfant rend aussi souvent de bons services. Quelquefois deux femmes se cotisent, sans être accompagnées d'un homme. C'est aux foires qu'elles sont très-utiles, qu'elles prennent un engagement avec les hommes pour toute la durée du temps. Pendant que les hommes travaillent, les femmes font sentinelle; elles détournent le danger. S'il arrive un constable, elles font semblant de se disputer à outrance et se frappent vertement; mais, dès que le fonctionnaire veut s'en mêler, les coups réunis tombent sur lui, et il est bientôt mis hors d'état de nuire. En pareil cas, un bâton court est très-précieux, car on se jette à terre et on frappe le constable sur les mollets. Ce procédé ne manque jamais son effet. Je l'ai vu employer avec

succès aux foires de Bartholomew, de Bougthon-Green et aux courses de chevaux de Burton et de Newcastle. »

Un troisième prisonnier expose l'usage d'un instrument « vide-poches. » « On s'en procure, dit-il, pour dix shellings, chez des serruriers affidés. Cet instrument ressemble à celui dont on se sert pour retirer des bouchons tombés dans les bouteilles. Il a trois pincettes tournées en dedans et qui se ferment par la pression d'un ressort. Dès qu'on l'a introduit dans la poche que l'on veut piller, et que les pincettes ont saisi le mouchoir, la bourse, le portefeuille, ou quelque chose que ce soit, on fait agir le ressort, et l'objet est pris comme dans les pinces d'une écrevisse. On se sert surtout de cet instrument aux foires de bétail, et, quand on le manie avec adresse, on a bientôt vidé les grandes et larges poches des fermiers. Pour celles des femmes, la main est suffisante, mais il faut être à deux, car alors on travaille plus vite et avec plus de sûreté. L'un se tient sur la gauche de la personne, et pendant qu'il occupe son attention en lui montrant quelque chose ou en lui parlant, l'autre, placé sur la droite, côté où les paysannes portent leur poche, la saisit de la main gauche, l'éloigne doucement du corps et la vide de la main droite. »

« Un quatrième filou fournit à la commission des détails remarquables sur les vagabonds de campagne, ou les bohémiens, qui forment, sans contredit, la classe la plus nombreuse des voleurs et des malfaiteurs. Leur nombre est si grand que les prisons d'Angleterre et de Galles renferment chaque année plus de 18,000 sujets de ce genre. »

Les bohémiens sont les voleurs les plus rusés, également habiles dans toutes les espèces de vols. Les femmes partagent cette adresse, et savent surtout dépouiller les gens de la campagne, en leur disant la bonne aventure. Elles se contentent de la moindre rétribution, d'un

penny, d'un morceau de pain, tandis qu'elles font disparaître avec une extrême adresse tout ce qui leur tombe sous la main. Elles fabriquent des anneaux d'or avec de vieux boutons de cuivre, et quand elles ont jeté leur dévolu sur quelque paysan à figure bonasse, elles se baissent à leur approche, et font semblant de trouver ces anneaux, qu'elles ont enveloppés dans du papier. Se lamentant alors sur leur trouvaille, elles disent qu'elles auraient préféré trouver un morceau de pain ou quelques pence pour en acheter. Il arrive rarement qu'un paysan ne s'y laisse prendre, et qu'il ne finisse par débourser plusieurs shellings pour une de ces prétendues bagues en or. Les bohémiens font aussi de la fausse monnaie, surtout dans la partie sud-ouest de l'Angleterre, nommément dans les comtés de Sussex, de Kent et de Northampton. Ils sont divisés en clans ou tribus, et leurs mœurs sont celles des siècles antérieurs. Les trois comtés susmentionnés renferment la tribu des Cooper, des Stanley, et des Bucklands. Les deux races Boslem et Smith, dont chacune compte soixante individus, vivent dans le Nottinghamshire et le Derbyshire, où la même absence de police que dans le reste du pays favorise leur rapine. Ils n'ont point de religion, jurent comme des incrédules, se propagent comme la brute, et sont autant la honte que la lèpre de la civilisation. On apprit, à la suite de l'enquête, que leur apparition inspirait aux paysans une espèce de crainte superstitieuse et traditionnelle; qu'ils exerçaient dans les villages un pouvoir secret qui, sans nuire personnellement aux habitants, s'étendait sur leur volaille et leurs cochons, dont ils devaient particulièrement avoir soin toutes les fois qu'ils leur refusaient quelque chose, parce qu'alors ces animaux disparaissaient subitement, comme par un effet mystérieux de magie.

« Les voyageurs ne sont point attaqués par ces vagabonds; mais les chemins n'en sont pas plus sûrs, et il y a assez

d'autres mauvais sujets qui rendent dangereuses les routes de campagne. La déposition de plusieurs commis voyageurs a prouvé à la commission que ces chemins à l'exception de la proximité des grandes villes ne sont rien moins que sûrs. Ces mêmes voyageurs louent, au contraire, la sûreté des routes dans le voisinage de la capitale. L'un d'eux a déclaré qu'il y voyagerait sans crainte le jour comme la nuit, à pied ou à cheval. »

« A côté des voleurs de grands chemins, et peut-être au-dessus d'eux, il faut placer ces hommes affreux qui pillent les naufragés. Le rapport fait connaître que sur les côtes les plus dangereuses, surtout à Cheshire, la population entière exerce cet horrible métier. L'avidité avec laquelle ces habitants de la côte se livrent à cette rapine est vraiment inouïe. Il existe entre eux une émulation à qui s'emparera le premier d'un objet naufragé. Ils s'imaginent y avoir un droit de propriété qu'on ne saurait leur disputer. Il y a quelques années qu'un vaisseau nommé *le Grec*, commandé par le capitaine Salisbury, fit naufrage sur cette côte. Le capitaine périt et son corps fut trouvé complétement dépouillé. On lui avait même coupé un doigt pour en enlever une bague. La tête d'une femme qui avait péri dans ce même naufrage fut trouvée sans oreilles : on les avait coupées pour s'emparer des pendants dont elles étaient ornées. Dès qu'un vaisseau est en danger, hommes, femmes, enfants, tout se précipite vers le rivage, et, au lieu de prêter assistance, chacun contribue à la perte du navire. » — « Que doivent penser de nous les nations étrangères, si l'Angleterre laisse de tels crimes impunis? »

Que d'autres genres de dépravation et d'abjection non moins révoltants n'y a-t-il pas dans les grandes villes d'Angleterre, et surtout à Londres, dont les repaires sont la véritable école du vice et la pépinière du crime, qui produisent une multitude de criminels en guerre ouverte

avec les institutions de la société! On ne saurait sans frémir d'horreur en articuler les qualifications et exprimer les raffinements effrayants.

Le rapport de la commission prouve par un grand nombre de faits que le mal, en diminuant d'extension dans les villes, par l'influence bienfaisante de la police, augmente de jour en jour à la campagne, où l'on manque de toute espèce de pouvoir protecteur. Les atteintes les plus violentes portées à la propriété et à la sûreté publique paraissent s'y réunir pour démentir le respect que les Anglais ont pour la propriété. « Le pauvre cède à l'injustice de l'agression parce qu'il ne l'entend pas autrement, croyant que la force est au-dessus de la justice et que le fait l'emporte sur le droit. »

Dans les procès entre les propriétaires fonciers, il y a des exemples de rapine, d'agression et de guerre ouverte où les uns sont obligés de défendre à main armée leur propriété contre les autres, comme du temps de la féodalité au moyen âge. Le rapport cite longuement l'exemple de M. Cole, lieutenant dans la marine anglaise, qui se vit forcé de solder des gens armés pour défendre une partie d'une terre qu'il venait d'acheter près de Royader, dans le comté de Radnor, pays de Galles, contre les invasions de son voisin qui était un avocat renommé et influent de la contrée. Les autorités locales n'ayant aucun moyen de répression de police, à l'exception de quelques constables, ou des troupes à leur disposition, sont obligées d'abandonner ces causes et de recommander aux propriétaires d'avoir soin eux-mêmes de leur défense contre la force ouverte de l'agression.

Les commissaires, dans cette inspection générale des dangers auxquels la sécurité publique de la société est journellement exposée dans les campagnes, n'ont point négligé de porter également leur attention sur la position précaire des propriétaires de fabriques, qui se trouvent

sans défense vis-à-vis de la multitude de leurs ouvriers, si faciles à séduire, car la force armée n'intervient jamais que lorsque le désordre est à son comble. Cette source de désordre n'est point, à ce que prétendent les radicaux, dans la haine contre l'aristocratie, mais dans l'organisation vicieuse d'une police plus insuffisante partout qu'à Londres. Le soldat, au milieu d'une émeute, ne peut pas même développer son activité individuelle: il reste là immobile dans les rangs, le fusil à la main, et lorsque enfin on lui donne la permission d'agir, les mutins ont disparu depuis longtemps et le spectateur innocent, entraîné par la foule, est terrassé par le fer et le feu. Dans ces circonstances, la force armée ne porte point de secours efficace aux paisibles bourgeois, qui sont toujours les victimes de ces sortes d'événements, et aussi longtemps que les autorités ne seront point secondées par une police spéciale, composée d'hommes intelligents et énergiques, il en sera de même.

La commission termine son travail en exposant les différentes clauses d'un bill pour l'établissement d'une telle police dans les différents districts de l'intérieur de l'Angleterre. Le ministère a soumis ce bill au parlement; mais lord John Russel n'a point hasardé d'étendre cette institution de surveillance publique qui devait être organisée et répandue sur toutes les parties du pays d'une manière uniforme, et lui donner un centre commun d'action. Les préjugés anglais contre un système de centralisation quelconque, et l'opposition de l'aristocratie qui ne veut point se dessaisir du gouvernement des comtés, ne permettent pas de mettre ce nouveau pouvoir entre les mains du ministère. Le bill s'est borné à autoriser les juges de paix, qui se réunissent tous les trois mois à leurs sessions, d'introduire une police qui doit réprimer les rapines à la campagne et protéger dans les villes l'ordre public, en cas de mouvements populaires. D'après cette

disposition, la police dépendra entièrement des autorités locales ; aussi n'est-il pas possible de le faire autrement, parce que le pouvoir exécutif ne possède, ni dans les villes, ni dans les comtés, des agents qui en dépendent directement. L'argument le plus puissant de ce bill c'est la nécessité. L'opposition tory ne lui a présenté qu'une résistance insignifiante ; le bill a provoqué plutôt la méfiance du parti radical, qui n'entrevoit peut-être dans ce pouvoir permanent qu'un instrument d'opposition. Quoi qu'il en soit, il est constant que l'introduction d'une police soldée en Angleterre produirait une véritable révolution dans les mœurs de ce pays.

MAISONS DE DÉTENTION. — HOPITAUX. — HOSPICES.

Régime pénitentiaire de Milbank. — Son système et sa philosophie. — Son éducation et ses moyens de prévention. — Mesures de rigueur. —Construction et dispositions des prisons modernes et des maisons de correction de Milbank et de Bridewell.—Esprit de bienfaisance et ses établissements.— Leurs dotations. — Dispensaires. — Hospices des enfants abandonnés. — Maisons d'aliénés de Bedlam.

Ce sont trois vastes branches d'établissements à Londres et dans toute l'Angleterre, pour lesquels on a fait beaucoup et qui forment l'objet de la sollicitude publique. Dans les uns, on traite les âmes malades et les cœurs dépravés par le vice, dans les autres les corps malades, d'après des méthodes adaptées aux constitutions des insulaires. Ces établissements offrent l'hospitalité aux patients qui font souffrir, comme à ceux qui souffrent, et sont ouverts à toutes les corporations, à toutes les sociétés et associations, à toute la nation, depuis les couches inférieures du peuple jusqu'aux infortunes les plus respectables, jusqu'au courage malheureux le plus honorable, et enfin depuis l'âge le plus tendre jusqu'à la vieillesse décrépite qui a le malheur de se survivre à elle-

même. Tout est ici *humanité et bienfaisance*, *philanthropie et charité*, *nécessité et devoir*, depuis l'entrée dans la prison jusqu'à celle dans l'hospice.

C'est en 1780, sous le règne de Georges III, qu'un acte du parlement établit le *régime pénitentiaire* qui devait réformer les habitudes vicieuses des condamnés par le *travail*, la *solitude* et l'*enseignement religieux*. Mais l'établissement national de *Milbank*, destiné à cet effet, ne fut construit qu'en 1816. Il ne devait contenir d'abord que 800 détenus des deux sexes; mais il en renferme aujourd'hui près de mille. C'est une population qui augmente avec les progrès de celle de toute la nation.

Les Anglais aiment le silence et la solitude; on dirait donc que c'est une cure homéopathique de correction; mais toutes les fois qu'on leur en ferait une contrainte, ils cesseraient de l'aimer, et ce ne serait plus qu'une punition. Le fait est qu'on y a trouvé un remède efficace, adapté aux dispositions morales et physiques des prisonniers, en les privant de leur liberté, et les guérissant en effet homéopathiquement, d'après le goût national, par le *silence* et la *solitude*. Ils ne demanderaient pas mieux peut-être que de s'y soumettre; mais c'est le mobile principal, c'est l'indépendance, ce principe vital des Anglais, qui leur manque pour les leur faire goûter. On leur a ôté ce mobile pour les punir, et comme ils ne se sont jamais suffi à eux-mêmes, on les a écroués pour les mettre hors d'état de faire du mal à qui que ce soit, en apprenant à se suffire par un esprit d'ordre et d'application à un travail régulier, par des habitudes morales et des pratiques religieuses. Enfin on se voit obligé de finir par où l'on aurait dû commencer, en leur donnant des mœurs et une direction morale qui ne se retrouve que dans une éducation chrétienne. L'idée de l'indépendance doit renfermer la liberté de la volonté, qui, à son tour,

doit contenir l'obligation du bien. Elle ne peut exister sans inconvénient que par la force de la conscience et la liberté de la volonté morale qui la consacre. Telle paraît être au premier abord la *philosophie* plus ou moins pratique *de ce système* pénitentiaire de philanthropie qui tire son origine des États-Unis d'Amérique, où l'on en a fait les premiers essais.

Il sera permis d'observer à cette occasion, sans trop nous éloigner de notre thèse des prisons et des crimes, de cette plaie saignante de l'humanité, qui nous occupe en ce moment, qu'il paraît en général que la grande maladie du siècle, celle du malaise qu'il éprouve au milieu de ses immenses progrès de sciences et d'intérêts matériels, que cette maladie est dans le défaut de méthode générale d'une première éducation morale, de ces habitudes domestiques et religieuses qui n'excluent point les sentiments du cœur. C'est le chapitre des premières impressions données à la jeunesse, impressions d'humanité et de bienveillance que, pour nourrir, il suffit de diriger d'après les besoins réels de l'existence, et que, selon les différents états de la société, l'esprit et l'imagination ne devraient point embellir aux dépens du cœur. Il n'y a aujourd'hui dans les éducations modernes que l'esprit et l'instruction qui dominent, sans toujours consulter la raison, dont l'autorité morale devrait seule présider au jugement de l'intelligence. Heureux ceux qui, en exerçant l'esprit et l'imagination, ont pris l'habitude de les faire passer par le cœur et la raison et de leur faire subir ainsi l'épreuve de la conscience, pour leur apposer le cachet du mérite d'une grande et noble volonté morale.

Il faudrait une expérience prolongée, un esprit supérieur d'observation et d'étude psychologique faite sur les prisonniers des maisons de détention, pour connaître individuellement les effets et les conséquences de la méthode

de leur traitement. Les éducations tardives portent rarement les fruits que l'on peut se promettre des premières habitudes et des impressions bien dirigées de la jeunesse.

Les condamnés dans les prisons sont divisés en classes, et passent, d'après leur conduite, d'une classe à une autre. Renfermé d'abord dans une cellule, sans occupation ni distraction, sans communication avec qui que ce soit, excepté avec le gouverneur, l'aumônier et le guichetier, qui lui parlent le moins possible, le détenu est livré à lui seul, afin que la solitude le dispose au recueillement et ramène ses pensées sur les causes de sa condamnation. Transféré ensuite, selon sa conduite, à une autre classe de condamnés, il travaille et couche seul dans sa prison, et entend lire, à travers le grillage de sa porte, les saintes Écritures; il est admis au préau et à l'école, et peut être employé, avec d'autres prisonniers, au moulin ou à la pompe. Arrivé dans une classe plus élevée, il travaille avec deux ou trois détenus. L'entretien alors lui est permis, mais il ne peut avoir lieu qu'à voix basse; tous les amusements sont encore interdits. On veut ainsi lui faire endurer des privations, sans étouffer en lui l'espérance de se relever de sa dégradation. Ceux qui se comportent bien obtiennent des emplois dans l'établissement, et s'ils continuent à se conduire d'une manière satisfaisante, le comité demande leur grâce. En quittant la maison de détention, le libéré reçoit une gratification en argent et en outils, de la valeur de trois livres sterling, et lorsqu'une année après sa libération il produit de bons certificats, l'administration lui accorde un nouveau secours de la même valeur.

Dans ces maisons de détention ou de santé morale, on ne punit donc le vice que d'après un système d'amendement, de correction et de guérison morale, et l'on fait abstraction de cette ancienne méthode selon laquelle on n'employait que les mesures répressives pour venger la

société. Ici on ne s'applique qu'à préserver la société des atteintes des méchants et à proscrire de la pénalité toute idée de vengeance, pour ne pas rendre les hommes pervers plus méchants encore par le châtiment. On prend à tâche de convertir la peine en un moyen de moralisation et d'amendement, autant que cela peut se pratiquer par rapport aux différentes catégories des criminels.

C'est ainsi que, par la solitude, le travail, la propreté, l'instruction intellectuelle et religieuse, on réussit quelquefois à faire contracter aux prisonniers des habitudes d'ordre et de travail, à les guérir en leur donnant des mœurs et une volonté morale. On s'applique surtout à les disposer à réfléchir sur eux-mêmes, afin de les rendre à la société qui s'est vue obligée de les rejeter de son sein, en attendant leur correction.

Les mesures de rigueur pour des cas particuliers, selon la gravité du crime, ne sauraient être entièrement exclues de ce système. Une des punitions habituelles dans les prisons anglaises est le *treadmill* ou moulin à pied. C'est une roue à peu près semblable à celle d'une cage d'écureuil, dans laquelle les criminels sont obligés de marcher sans cesse et qui sert ordinairement à punir les désordres commis dans l'intérieur de la maison. Cette peine fatigante, ennuyeuse et monotone, est beaucoup redoutée par les détenus. On a tâché d'utiliser l'action de la force développée par les prisonniers attachés au *treadmill*, en l'employant comme agent moteur de métiers de différentes espèces, et que l'on met en mouvement par ce moyen.

On distingue en Angleterre deux espèces de maisons de détention : la *geôle* et la *maison de correction*. La première est l'asile des détenus pour dettes, de prévenus de crimes ou de délits avant condamnation, et des condamnés à la déportation, avant la mise à exécution de l'arrêt qui prononce leur transport à Botany-Bay, dans la Nou-

velle-Galles du Sud; la seconde est une maison de détention qui répond à un pénitentiaire. Un acte du parlement a imposé des règlements de législation à ces deux établissements.

Les prisons modernes sont bâties d'après un même plan. Dans celle de Milbank, les prisonniers sont détenus dans un bâtiment circulaire, formant trois ou quatre étages qui donnent en demi-cercle sur une cour couverte de vitraux, de manière que chaque chambre, entièrement grillée à jour, est vue du centre de cette cour: ce sont les chambres de travail; les dortoirs des prisonniers, où, pendant la nuit, chacun est enfermé séparément, en sont divisés par un corridor. La demeure du directeur, qui se trouve en face de ces chambres, est disposée de manière qu'il peut à chaque instant du jour, et sans être vu, inspecter toute la maison d'un seul coup d'œil, du fond d'une allée circulaire ou d'un péristyle saillant de son escalier, muni de petites ouvertures larges et étroites taillées dans la muraille comme des meurtrières.

Il y a dans la maison une chapelle, une infirmerie, une salle de bains et d'autres établissements nécessaires pour le but de sa destination. Les frais de construction de la prison de Milbank ont monté à 50,000 livres sterling (1,250,000 francs). La maison de correction de Bridewell est construite dans le même genre. Quelques-unes de ces maisons renferment, dans la cour à vitraux, en face des chambres des détenus, un autel et une chaire destinés pour le service divin qui y a lieu, comme c'est le cas dans les prisons d'Écosse, de manière que les prisonniers peuvent y assister des chambres mêmes où ils sont détenus pendant les jours de travail. Il y a aussi des cours spacieuses en plein air, entourées de hautes murailles, qui servent à faire prendre de l'exercice aux prisonniers. Dans d'autres geôles on voit, dans l'intérieur de la maison, une chapelle où les détenus, divisés en

classes, assistent les dimanches à l'office divin, dans des enclos séparés, sans se voir entre eux. Il y a aussi des chambres occupées par des enfants enfermés pour vagabondage et autres délits. Ces enfants sont visités tous les jours par le ministre de la prison qui leur fait la classe et leur donne cette instruction salutaire et religieuse qui leur a manqué et dont le défaut les a entraînés à la dépravation. Dans les comtés et les villes d'Écosse, on trouve des prisons bien réglées, entretenues avec beaucoup de soin. Celles d'Édimbourg peuvent, sous beaucoup de rapports, être citées comme modèles.

Il ne paraît point cependant que les résultats d'une influence généralement bienfaisante de moralité, dont les économistes anglais se sont promis de grands succès dans la réforme du système pénitentiaire, aient répondu à leur attente d'une manière satisfaisante. C'est peut-être ici le corollaire de ce qui existe par rapport aux différents systèmes d'éducation; ils n'obtiennent de véritables succès au profit de la morale qu'autant qu'ils sont applicables à l'individualité même qui est ici celle de la nature des antécédents. La méthode particulière qui convient à la catégorie de chaque détenu pour le traiter dans sa maladie d'erreurs, de vices et de crimes qui ont immolé le cœur, ne paraît point suffisante pour que le silence et la solitude puissent seuls le rectifier et l'animer, afin de reproduire et réchauffer ses pulsations. Que de surveillance, de soins et d'application, de patience et de persévérance ne faudrait-il pas pour refaire entièrement les éléments d'existence de cette couche inférieure de la société, et corriger à fond le principe de son intelligence et de ses dispositions !

Toute prison, dans le but de son institution et de sa nécessité, est pour les maladies du crime un hospice où les vices de l'âme doivent être traités et se guérir comme les maladies et les vices du corps, qui sont soignés dans

les hôpitaux. C'est à ce principe de philanthropie que paraissent se rapporter les règlements qui dirigent l'administration actuelle des maisons de détention. Le principe trouve sa source dans la nature des choses ; mais ce sont les moyens d'application les plus pratiques qui offriront toujours de grandes difficultés, afin d'obtenir tous les succès auxquels on aurait le droit de s'attendre.

Le nombre des délits et des crimes n'a point diminué; il s'est accru au contraire, dans une proportion affligeante aussi, à l'égard de ceux que de nouvelles fautes ramènent devant les tribunaux. Leurs causes sont nombreuses, leur origine compliquée, leur guérison difficile. La forme dogmatique de l'instruction que l'on donne aux détenus neutralise peut-être les bons effets qu'elle pourrait avoir dans les résultats qu'elle offre, par la méthode même qui y préside. Si la connaissance des hommes est en général une étude profonde d'observation et d'expérience, elle est doublement difficile dans son application à ceux qu'on a été obligé d'exclure de la société, dont ils compromettaient la sûreté, parce qu'il faut étudier un cœur que les aberrations de l'esprit ont dénaturé et que le crime a endurci.

Après avoir assisté à la méthode de traitement des maladies d'âme et de cœur dépravés, depuis les filous de Londres et les voleurs d'Angleterre jusqu'aux criminels et aux condamnés à la déportation à Botany-Bay, persuadé de n'avoir plus rien à craindre de leurs atteintes à la sûreté publique, il sera permis d'entreprendre une tournée en toute sécurité pour visiter les malades de corps, les infirmes, les pauvres et les misérables dans les hôpitaux, les hospices et autres asiles du malheur.

Le nombre des *hôpitaux* et des hospices est très-grand tant à Londres que dans les autres villes du royaume, sans parler ici de ceux du gouvernement, de l'hôtel des

invalides, si bien tenu, de *Chelsen*, pour les soldats de l'armée de terre, de celui de *Greenwich* pour les marins, établissements qui demandent à être examinés avec quelques détails, et auxquels on se propose de revenir en son lieu. On observera d'abord une circonstance qui caractérise ces institutions : c'est que les hôpitaux et les hospices sont dus en général à la munificence de riches particuliers ou aux souscriptions de nombreuses corporations. L'Anglais veut tout devoir à lui-même : il ne veut être redevable qu'à la puissance de ses propres moyens ou de sa libre cotisation. C'est enfin l'esprit d'association qui ne veut exister, ni même se faire guérir que par corporation, à frais communs, pour partager les avantages de ses institutions particulières et ne supporter les frais qu'en société.

Toutes les corporations, celles des cordonniers, des tailleurs, des merciers, des quincailliers, enfin tous les différents états et métiers ont leurs hôpitaux ouverts aux membres de chaque corporation spéciale. Il en résulte qu'une capitale aussi immense que Londres doit nécessairement renfermer un nombre prodigieux de ces établissements, destinés tant aux malades et aux infirmes des différents corps d'état qu'à leurs enfants orphelins. La plupart sont de grands et beaux monuments d'architecture et de bienfaisance, richement dotés, tenus avec élégance, avec un ordre de règlement, de propreté et d'administration simple et précis. Il existe en même temps dans toutes les villes d'Angleterre des hospices de paroisses, qui sont destinés à recevoir les habitants de la paroisse dont la vieillesse et souvent des maladies incurables demandent des soins particuliers. On y admet également des étrangers indigents, blessés par quelque accident ou atteints d'un mal subit, en les gardant jusqu'à leur entière guérison.

Une disposition généreuse de philanthropie et de bien-

faisance, surtout lorsqu'elle trouve son expression dans un caractère ostensible et national, porte les Anglais à concourir avec empressement à la fondation et à l'extension toujours croissante de ces établissements. Dès que le projet d'une institution de bienfaisance est annoncé, ou qu'elle est créée dans une ville, les souscriptions arrivent en abondance de toutes parts, et tout citoyen demande à être porté sur la liste des contribuants qui concourent à une œuvre de bienfaisance, de charité ou d'instruction. N'importe le motif qui y préside, si c'est ostentation, orgueil ou vanité, n'importe de quel côté arrive le bien, la chose principale, c'est que le bien se fasse ; et il faut avouer qu'il se fait toujours largement en Angleterre dans toutes les occasions qui se présentent pour secourir l'humanité souffrante. L'esprit d'association, l'esprit large de nationalité et de législation, pour tout ce qui se rapporte à l'instruction ou au soulagement des pauvres et des malheureux, y contribue essentiellement, et paraît en être un des principaux mobiles. De nouveaux legs viennent ajouter de l'éclat et de l'étendue aux anciennes dotations et perpétuer les institutions de bienfaisance sur des bases imposantes et solides.

En Angleterre, la création, l'entretien et la direction des établissements de bienfaisance, des hôpitaux et des hospices, à l'exception des hôpitaux militaires, sont placés sous la surveillance de la philanthropie nationale. Le gouvernement n'entre en rien dans l'administration de ces établissements soutenus par la générosité des particuliers et la libéralité des associations.

Les hospices en général sont entretenus par des dotations suffisantes : il y en a qui se soutiennent par des contributions volontaires toujours abondantes. Les soins donnés aux malades sont réguliers, la nourriture bonne, la propreté remarquable, le régime méthodique et monotone, ce qui ne manque pas d'imprimer une certaine

froideur à l'aspect de l'ensemble, et même à l'esprit de bienfaisance qui plane sur ces établissements. On dira que le bien existe par le fait, et que c'est tout ce qu'il faut; mais le sentiment du bien, celui des soins religieux de bienfaisance qui vivifient le cœur et consolent l'humanité dans ses souffrances, n'y est pas : il ne peut point y être, parce qu'il semble qu'on ne fait pas le bien pour le bien même, quand on le fait par *principe de générosité*.

Il y a en Angleterre un genre d'*institution de bienfaisance* d'une application aussi pratique qu'utile. Ce sont les établissements connus sous la dénomination de *dispensaires*, espèces de pharmacies où des remèdes sont distribués et des secours médicaux administrés gratuitement aux pauvres qui sont recommandés aux soins de l'art par un des membres souscripteurs de l'établissement. Dans plusieurs de ces dispensaires, on trouve un médecin spécial chargé de traiter les malades et de leur donner les soins nécessaires à leur état; dans d'autres, il y en a plusieurs qui ont à leur disposition un pharmacien préparateur. Les effets bienfaisants de cette utile institution se manifestent surtout dans les villes populeuses de fabriques. Un des dispensaires les mieux tenus et les plus importants du royaume est sans doute celui de Birmingham, ville manufacturière, dont la population ouvrière est aussi indigente que nombreuse. Des dispositions particulières règlent chacun de ces établissements, ainsi que les droits des souscripteurs, et la faculté qui leur est accordée d'introduire des malades.

Les enfants abandonnés sont entretenus par les paroisses dans des hospices particuliers, au moyen de souscriptions volontaires. Leur administration est assujettie à des règlements rigoureux et à des enquêtes judiciaires pour découvrir les parents. Les enfants abandonnés ne sont reçus dans ces établissements qu'avec difficulté, et

ce n'est que lorsque l'impossibilité de trouver la trace des parents est constatée que leur admission définitive a lieu.

La bienfaisance et la philanthropie publique ont consacré bien d'autres lieux encore de douleur et de désolation, dignes de compassion ; mais il y en a que les secours pécuniaires et matériels ne sauraient consoler de toute la profondeur de leur malheur. Les maisons destinées au *traitement des maladies mentales* offrent un vaste champ d'observation et de soins, qui exigent un grand dévouement personnel à cette cause de malheur et de souffrances, la plus affligeante du genre humain, parce qu'elle prive de la raison. La maison de *Bedlam* est célèbre en Angleterre pour l'entretien des aliénés; mais il paraît aussi qu'un mode peut-être trop uniforme et trop méthodique n'est pas toujours approprié aux manifestations si variées des différents genres de ces maladies, et au traitement moral qui leur convient pour opérer leur entière guerison.

En France, les hospices d'aliénés et les hôpitaux en général jouissent, sous ce rapport, d'un avantage précieux que l'Angleterre ne possède point : ce sont les soins consolants et affectueux des religieuses, qui vouent leur touchante sollicitude au salut de l'humanité souffrante, avec cette abnégation rare qui distingue les âmes nobles et pieuses, en exerçant *la charité chrétienne* sur les malheureux qu'elles soignent. Elles leur consacrent tout ce que la nature leur a donné de forces et de sensibilité, et tout ce leur suggère de résignation, de dévouement et de persévérance, l'espoir d'une autre existence au delà des bornes de la fragilité des choses humaines, et sur la félicité intérieure de laquelle leurs œuvres méritantes sont faites pour anticiper. Elles réussissent souvent à atteindre leur but de charité, à force de soins, et y trouvent alors la plus douce récompense qu'il soit possible d'obtenir

sur la terre. Ce n'est qu'en étudiant, avec une patience à toute épreuve, et en observant l'état d'individualité de l'aliéné en particulier, qu'elles parviennent à découvrir le moyen d'arriver à la faible portion de raison qui peut lui être restée, en courant souvent de grands dangers dans les accès de fureur dont ces malheureux sont saisis. Elles obtiennent ordinairement d'être obéies et comprises, en leur inspirant de la confiance et de l'attachement; et tels paraissent être, dans la nature même de ce malheur, les moyens les plus sûrs de le traiter.

Dans les hôpitaux anglais, le ministre du culte donne seul les consolations de la religion et en distribue les secours. Une sœur pieuse n'approche point le lit du malade pour le soigner, pour offrir tous les jours à sa conscience la sollicitude de la compassion, du dévouement religieux, et pour planter enfin au bord du tombeau l'espoir de l'avenir, en invoquant, dans les prières dont elle l'entoure, la miséricorde de l'Éternel.

ARTICLE II.

PÉRIPATÉTICIENS DE PROFESSION.

Leurs fonctions. — Leur organisation et leurs attributions. — Leur genre d'observation. — Mesures de précaution appartenant à leurs fonctions. —Première impression de l'apparition des péripatéticiens sur le peuple. — Son respect traditionnel pour le nom d'une ancienne autorité.

Après avoir passé en revue la pauvreté, la mendicité, la filouterie et les hospices, qui représentent la bienfaisance des Anglais, on fera mention ici d'une classe d'habitants de Londres qui ne paraissent avoir d'autre vocation que de se vouer à une étude de contemplation et d'observation pratique, en se promenant dans les rues de la capitale.

Partout, dans cette ville immense, on rencontre de ces promeneurs de profession. Ils ne se pressent point d'avancer d'un pas d'affaires ou de charge, comme les hommes de commerce ou de travail; préoccupés de leurs spéculations, ils ont l'air de se livrer à loisir, et avec le calme le plus parfait de la quiétude, à l'observation des hommes et des choses qui se présentent à leurs regards. Ce sont des péripatéticiens de jour et de nuit, qui semblent appartenir à une nouvelle secte; imitateurs modernes des anciens philosophes observateurs, auxquels on avait donné ce nom, parce qu'ils discutaient en se promenant. Ceux-ci ne paraissent raisonner qu'avec eux-mêmes, en observant en silence.

Comme il y a, en Angleterre, une justice voyageuse, qui fait tous les ans la tournée des provinces, ou des comtés, il y a à Londres une police ambulante, qui fait jour et nuit le service des rues. Cette police n'est ni offensive, ni défensive, car elle ne porte point d'armes : elle est éminemment observatrice.

On ne saurait refuser à l'Anglais calme et réfléchi un esprit d'observation qui frappe toujours juste, quand il a pris l'habitude de l'exercer; et sous ce rapport, il faut avouèr qu'on n'aurait pu adopter un meilleur système de faire la police dans la capitale, comme dans la plupart des villes d'Angleterre, chez une nation jalouse de ses prérogatives, fière de ses libertés et indépendante par caractère. On n'aurait pu lui opposer une indépendance plus originale pour l'observer dans son indépendance même, dans ses mœurs, ses allures et ses habitudes, afin de maintenir l'ordre établi qui les respecte et les garantit, tant qu'elles ne sortent pas des bornes de la tranquillité publique.

Les Anglais sont bons piétons, et ne se fatiguent pas aisément. C'est la première condition, *sine quâ non*, des péripatéticiens philosophes; il paraît qu'elle appartient essentiellement aux qualités de ceux qui le sont de profession, ainsi que les vertus précieuses du silence et de la discrétion qui les distinguent. Voilà donc une police nationale aussi originale que la nation même qu'elle surveille et qu'elle contrôle en se promenant.

Cette institution est une branche trop importante dans une ville si immense que Londres, pour ne pas donner ici une idée de la force et de la composition d'une police particulièrement caractéristique dans son genre.

De nombreux abus, qui existaient dans cette partie, avaient rendu une réforme indispensable. Le peu de garantie qu'offraient les anciens gardes de nuit (*watchmen*), ne suffisait plus au maintien de l'ordre public. La nécessité d'une police plus régulière, à la fois protectrice et préventive, était devenue une vérité que tous les honnêtes gens s'accordaient à reconnaître. Cette tâche, difficile dans son exécution, et pleine d'obstacles dans son application, était réservée à un homme distingué par son esprit et ses qualités. Ce fut pour répondre au

besoin généralement senti, que sir Robert Peel, en 1829, créa la nouvelle police qui existe aujourd'hui. Son organisation laisse peut-être bien des choses à désirer; mais il est juste de dire que cette police est du moins infatigable dans ses attributions préventives; car elle n'a pas cessé, depuis sa création, de se promener de jour et de nuit et en toute saison. On a jusqu'à présent tout lieu d'être satisfait de l'essai qui en a été fait; et si les avantages du nouveau système paraissent douteux, sous plus d'un rapport, il faut avouer qu'il est de beaucoup préférable à celui qu'il a remplacé.

La police de Londres se compose de compagnies, dont le nombre correspond à celui des sections de la ville. Chacune de ces compagnies, forte de 165 hommes, savoir un surintendant, 4 inspecteurs, 16 sergents et 144 constables, se subdivise en 16 détachements de 9 hommes et un sergent. Quatre détachements forment une escouade, commandée par un inspecteur qui, lui-même, est sous les ordres d'un surintendant. Chaque constable est revêtu d'un uniforme bleu, espèce de frac, avec des boutons de métal blanc et un chapeau rond de cuir verni. Au collet de son habit se trouve une lettre de l'alphabet, indiquant la division à laquelle il appartient, et un numéro qui correspond au nom sous lequel il est inscrit sur les registres de la police, de manière qu'on puisse toujours le désigner et le retrouver au besoin.

« Le devoir du constable est de parcourir les rues, les cours, les allées de sa section, d'y maintenir le bon ordre, d'arrêter les voleurs et tous ceux qui troublent la tranquillité publique. Ils n'ont pour toute arme, si on peut l'appeler ainsi, qu'un petit bâton (*staff*), long d'environ un pied et demi. Ils ne doivent s'en servir qu'autant qu'ils seraient attaqués, et seulement en cas de nécessité absolue. On ne leur remarque guère, pendant le jour, cet attribut de leur charge. Lorsqu'on leur op-

pose de la résistance et qu'ils sont obligés d'appeler du secours, ils se servent d'une crécelle, qu'ils portent toujours sur eux, et au bruit de laquelle les agents de police qui sont de surveillance dans les rues voisines se hâtent d'accourir. Il est bien difficile, de cette manière, qu'un malfaiteur puisse échapper. Le service de ronde se fait sans interruption, seulement les hommes qui le composent sont moins nombreux le jour que la nuit. Ils sont relevés de six heures en six heures. Lorsque les constables font le tour de leur section, ils prennent leur direction de manière à se rencontrer, en faisant la ronde : on les voit alors s'arrêter et se communiquer en passant leurs observations.

« Les devoirs de la police sont clairement définis par les règlements publics, dont il est facile à chacun de prendre connaissance. Tout agent doit strictement se renfermer dans les limites qui lui sont tracées par ces règlements. Le moindre acte arbitraire, souvent même une faute légère suffirait, sur la plainte qui en serait faite, soit à l'inspecteur, soit au commissaire du gouvernement, pour entraîner son renvoi immédiat. En cas d'abus grave, ou de violence exercée sans nécessité, la personne qui en aurait été l'objet peut s'adresser au magistrat chargé de la police du quartier. Celui-ci punit alors sommairement le constable qui s'en est rendu coupable, ou le renvoie devant le jury, selon la gravité du cas.

« Dans chaque corps de garde (*station house*), il existe des registres qui indiquent les lieux où sont les pompes de la paroisse, afin de se procurer par ce moyen, en cas d'incendie, immédiatement des secours, qui, sans cela, pourraient se faire attendre longtemps dans une si vaste capitale. »

On remarque, sur un grand nombre de maisons, un écriteau qui porte ces deux lettres F. P., suivies d'un nombre en chiffres. Ces lettres signifient *Fire Plug*, ou

robinet, et le nombre indique à quelle distance perpendiculaire du pied de la maison, on trouvera au-dessous du niveau du pavé, le robinet qui, par une tubulure, communique aux conduits d'eau. En cas d'incendie, ces robinets, assez rapprochés les uns des autres, fournissent aussitôt et sans embarras l'eau nécessaire pour éteindre le feu.

Il n'y a point en Angleterre, comme en France et en d'autres pays, de corps spécialement chargé de la fonction importante et utile d'éteindre les incendies. Un arrangement particulier supplée à cet inconvénient, et caractérise les mesures de précaution : c'est que, la plupart des maisons étant assurées, ce sont les compagnies d'assurance qui ont des pompes et des hommes constamment prêts à porter les secours les plus prompts, partout où ils peuvent être requis, ce qui les met aussi à même d'exercer le contrôle nécessaire de surveillance, dans ces circonstances, pour les causes qui ont produit le feu. Ce n'est que dans les cas extraordinaires d'incendies très-violents que la population est appelée à porter secours. On observe le principe de n'employer dans la règle que des hommes personnellement intéressés à arrêter les progrès de l'incendie le plus promptement possible, et c'est à cela qu'il faut attribuer le zèle avec lequel on se rend en peu de temps maître de l'incendie. Au premier avis qui en est donné, on voit accourir de toutes parts les pompiers et les charpentiers ; leur célérité est récompensée par une prime de cinq guinées pour la pompe qui arrive la première, de trois pour la seconde et d'une pour la troisième.

La nouvelle police préventive, il faut l'avouer, paraissait être faite pour concilier les exigences de la liberté individuelle avec les intérêts de la sûreté publique, qu'elle devait garantir. Eh bien ! malgré son caractère protecteur et sa défense timide en cas d'agression, en appelant du

secours, au moyen d'une crécelle, expédient aussi original que ses moyens de surveillance, son introduction n'a pas laissé de donner lieu, dans le temps, à de grands mécontentements, à des mouvements et à des attroupements tumultueux parmi le peuple. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que le gouvernement parvint à le tranquilliser par des publications affichées au coin des rues, pour le rassurer sur le but inoffensif et protecteur de ces nouveaux péripatéticiens, qui, loin d'empiéter sur les droits et les libertés de la nation, n'étaient destinés qu'à leur garantir les bienfaits de l'ordre et de la sûreté publique.

Cependant le peuple, avec son instinct d'indépendance, n'a point encore appris à prononcer le nom d'agent de police (*policeman*), dont se servent les bourgeois ; il ne connaît que l'ancienne dénomination de watchman, garde de nuit, dont il qualifie en plein jour les agents de l'ordre public.

C'est aussi, par un effet d'habitude traditionnelle, qu'il existe dans le peuple un respect moral, une religion d'obéissance pour le constable, nom dont l'autorité populaire équivaut, dans les idées de John-Bull, à celle de watchman dans les villes. Les constables forment, dans la hiérarchie de l'administration, le dernier échelon des fonctionnaires publics, et ont passé à l'époque actuelle, comme un héritage respectable des temps les plus anciens. Ils constituent, dans l'intérieur du pays, le pouvoir exécutif du juge de paix et les instruments de contrôle dans les communes des lords-lieutenants et des shérifs. Ce n'est point, comme en France, une crainte du pouvoir constitué et de ses agents, une peur du châtiment ou de la peine, dont les filous et les voleurs font une exception, parce qu'ils ne respectent rien ; c'est, en Angleterre, une habitude morale de respect pour une ancienne autorité historique, inhérente aux mœurs de la

nation. Le nom de constable ayant ainsi conservé son droit de bourgeoisie dans la nouvelle organisation, il paraît que le peuple s'est pénétré de la nationalité de sa police, et qu'il continuera à transmettre de génération en génération le respect qu'il porte aux constables. Cette autorité morale est sans doute leur meilleur auxiliaire en cas d'agression. Aucune troupe ne garde la ville, dont toute la surveillance est confiée aux agents de la police.

Londres est aujourd'hui l'une des grandes capitales du monde civilisé, où, pendant la nuit, la sécurité publique est le mieux garantie. L'éclairage éblouissant des rues et des moindres ruelles se réunit à l'activité ambulante des nombreux agents de police qui font la ronde, et dont le nombre est doublé de nuit. Rien n'échappe à leur vigilance : ils observent tout, jusqu'au voyageur solitaire qui passe dans les rues, seul et isolé, comme un insulaire, et qui observe à son tour, avec cette différence que les uns n'ont pour objet que les individus, ce qui est l'affaire de la sûreté publique, et que l'autre s'attache à la physionomie remplie de traits caractéristiques d'un peuple qu'il contemple aux rayons du soleil, qui l'éclaire de ses rayons pâles, prismatiquement brisés par les brouillards qui enveloppent le pays, aussi bien qu'à la lueur des réverbères : c'est l'étude des mœurs de la nation qu'il visite.

Ici vous ne voyez que la loi ambulante éclairée par le gaz de la nuit, qui l'entoure des flots de sa lumière flamboyante ; elle se promène lentement, avec toute la gravité du silence national et l'assurance d'un pas ferme et solide. Plus tard on verra ces péripatéticiens, agents de l'ordre public, se promener au milieu d'une grande société d'autres péripatéticiens qui traversent quelques rues principales pendant une certaine partie de la nuit.

LONDRES EN ÉTÉ.

Mouvement de la capitale en été. — Aspect nocturne de Londres. — Son éblouissant éclairage au gaz. — Étendue de cette immense illumination.

Dans une ville aussi immense que Londres, il y a du mouvement toute l'année. Cependant l'été n'est point la saison la plus animée de cette capitale. Tout ce qu'il y a de plus riche et de plus fashionable, parmi les grandes familles, se rend à la campagne ou aux bains de mer les plus fréquentés, pour y passer la belle saison. Ceux des moins opulents de la bonne société restent l'été à Londres, et font des excursions dans les lieux environnants, tels qu'à Richmond, Windsor, Greenwich, etc. Ils fréquentent les théâtres qui sont restés ouverts pendant une partie de l'été, et se promènent dans Hyde-Park, et surtout dans le parc du Régent, après avoir passé la matinée au jardin de la ménagerie de ce parc immense, tout en se réservant la promenade de bon ton du dimanche, à quatre heures, pour contempler les merveilles du Colossée. Ils se rendent le soir dans le salon Persan, dans celui des Miroirs, ou des Étrangers; dans le musée du panorama, et jouissent de toutes les représentations féeriques que font naître les ombres de la nuit, qui entourent l'enceinte du Colossée magiquement éclairé. Le beau monde y arrive à neuf heures du soir, et y reste jusqu'à une ou deux heures du matin.

On a remarqué un grand mouvement de voitures aux heures indiquées des rendez-vous publics. Vers une heure, les rues du Régent, de Piccadilly, du Strand et de la place centrale de Charing-Cross s'animent de nouveau par le roulement des carrosses, des calèches, des cabriolets, qui arrivent du parc du Régent. On entend ce bruit retentir au loin, jusqu'à ce que les vibrations de l'air qui le propagent s'affaiblissent de plus en plus, et se perdent, avec les ombres qui les accompagnaient, dans le silence

de la nuit, au milieu des flots de lumière qui guident vos pas. Le repos succède au mouvement de la nuit dans sa mystérieuse gravité, interroge le ciel assombri qu'elle voile, pour faire naître dans l'âme des sensations bien différentes de celles que les illusions de la magie des festins publics vous ont fait éprouver.

La plus grande partie de la population de Londres se couche à deux heures du matin; c'est aussi l'heure où finissent les théâtres, où les passants qui ne sont pas des gentlemen achètent des fruits, mangent des homards et boivent de la bière de gingembre, où les marchandes de fleurs offrent les derniers bouquets qui leur sont restés de la journée, et où ceux qui continuent leur veille se réunissent à des soupers ou à des parties de jeu.

La capitale de l'Angleterre a un aspect nocturne qui lui est propre. C'est un spectacle unique que de voir un éclairage au gaz de vingt milles d'étendue. Toutes les rues, éclairées avec splendeur, paraissent appartenir aux allées d'un château enchanté. L'esprit est saisi à la seule idée de calculer tout ce que ces merveilleux travaux souterrains, ces tuyaux, ces embranchements et ces conduits infinis, qui font paraître, dans cette immense métropole, le jour au milieu de la nuit, peuvent avoir coûté pour les construire, et coûtent encore pour les entretenir; tout ce que cette construction et cet entretien, répandus sur toutes les villes, les routes même autour de Londres, jusqu'à une certaine distance de la banlieue, les ponts, les bourgs et les villages l'Angleterre entière, doivent occasionner de frais et absorber de capitaux énormes. Mais en Angleterre l'éclairage est aussi un besoin plus urgent qu'ailleurs, car le soleil y est si rare! on ne l'y connaît que dans sa pâleur, et la lune et les astres s'évanouissent dans les brouillards et la fumée des charbons de terre. L'inconvénient même du climat a donné lieu à exploiter les avantages d'une découverte dont le perfectionnement a

produit d'innombrables étoiles artificielles. Empruntées à un agent de la nature jusqu'alors inconnu, leur éclat est sorti de la source même de cet inconvénient, du fond des mines des charbons de terre qui enfument tout le pays, pour y trouver les éléments les plus propres à éclairer la capitale de la manière la plus brillante.

PÉRIPATÉTICIENS DE NUIT, OU LONDRES APRÈS DEUX HEURES DU MATIN.

Nuits de Londres. — Apparitions extraordinaires après deux heures du matin. — La fée Morgane. — Péripatéticiens de l'antiquité et péripatéticiens de nuit. — Babylone. — Palmyre et Londres. — Spectres péripatéticiens. — Leur aspect. — Leur promenade. — Parc de Saint-James. — Anglais tourmentés du spleen et d'insomnies. — Joueurs malheureux. — Les péripatéticiens sur le cimetière de Westminster. — Leur disparition dans le royaume des ombres. — Les péripatéticiens de profession au milieu de ces promeneurs nocturnes. — Gradation de la pauvreté et de la misère chez les Anglais.

Les nuits de Londres ne sont pas belles et claires comme celles des climats septentrionaux; elles sont fraîches et sombres, et se prolongent plus longtemps, parce qu'elles commencent plus tôt. Les vapeurs qui enveloppent la capitale contribuent encore à les rendre obscures, lors même qu'il y a peu de brouillard. L'éclairage étant devenu un besoin urgent, on a su remédier à l'inconvénient de l'obscurité de la manière la plus éclatante, au moyen des progrès d'une science pratique et utile, cultivée par une nation industrieuse qui a besoin d'y voir clair la nuit comme le jour. Cette science dispose d'une puissance qui triomphe avec orgueil des ténèbres dont la métropole est couverte. Elle donne un éclat particulier aux nuits de Londres par le gaz enflammé de l'éclairage éblouissant des rues, qui ressemblent aux avenues immenses d'un séjour de fée éclairé par le pouvoir merveilleux de la magie. Ce sont autant d'allées enflammées dont la pers-

pective enchantée se perd dans le vague du lointain, et dont le reflet donne un relief singulier aux objets qui se dessinent, aux contours lumineux, à travers le silence imposant de la nuit. Par une illusion optique, ces objets s'allongent à vos yeux dans un certain éloignement, et vous font pressentir, comme par un malaise indéfinissable, que vous vous trouvez à l'entrée du royaume des spectres.

S'il vous arrive de vous trouver, après deux heures du matin, dans les mêmes rues où le luxe et l'opulence ont passé naguère en rentrant de leurs soirées de récréation au bruit des voitures et des pas cadencés des chevaux qui les conduisaient, armez-vous de toute la force d'âme dont vous êtes doué et préparez-vous à des apparitions extraordinaires. Un silence mystérieux précède le tableau fantastique qui va frapper vos regards, votre imagination, et vous saisir le cœur et la pensée. Vous vous sentez légèrement touché par une baguette; c'est celle de la fée Morgane; elle a quitté son séjour délicieux des côtes de la Sicile et du golfe de Naples, où le soir, au coucher du soleil, avec son imagination méridionale et complaisante, elle faisait apparaître du fond de l'horizon pourpré ses ombres aériennes et ses châteaux enchantés; elle a quitté son séjour magique, et, en parcourant l'Europe et franchissant les mers, elle est venue s'arrêter sur ces parages, pour vous faire deviner d'abord, à la lueur des feux nocturnes qu'elle allume, les lieux où vous vous trouvez, et vous transporter ensuite, au milieu du silence de la nuit, sur les bords lugubres du Cocyte. Vous y verrez des ombres, mais ce ne sont pas celles du golfe de Naples; vous y verrez des châteaux, mais ce ne sont pas ceux de la Sicile.

Vous apercevez enfin des péripatéticiens, mais ce ne sont pas ceux de l'*ancienne école d'Aristote*, qui enseignait les principes de sa philosophie en se promenant

avec ses disciples. Ce n'est point non plus une imitation, puisque aujourd'hui tout est imité jusqu'aux modernes romantiques qui croient rivaliser avec les anciens classiques ; ce n'est point une imitation des élèves de cette école primitive de Socrate, d'où sortirent celles de Platon et d'Aristote, qui fit descendre les idées du haut du ciel, de la source de l'intelligence éternelle, pour les identifier à l'homme et établir le sentiment de l'idéal de sa destinée ; de ce Platon qui enseigna à la maison de l'*Académie*, nom qu'elle portait de son propriétaire *Académus* ou *Académos*, d'où ses élèves prirent celui d'*académiciens*. Ce n'est point une imitation de l'école d'Aristote, qui n'admet point l'influence des idées de Platon, et passe dans son système du particulier à l'universel, sans procéder, comme celui-là, de l'universel au particulier ; de ce savant Aristote qui fit naître une vaste et sublime science que l'on nomme depuis *métaphysique*, qui rassemble les premières notions sur tout ce qui est *avant l'expérience*, ou ce que la raison peut comprendre sans l'expérience dans les conceptions *à priori*, Ce n'est point au Lycée que se promènent ces modernes péripatéticiens, dans ce bel édifice d'Athènes, nommé *Lyceum* ou *Lycium*, qui désignait originairement un champ de combat, situé hors de la ville, orné du temple d'Apollon et d'autres grands édifices, et sur lequel se trouvait la maison où enseigna Aristote.

Sans consulter Socrate ni Aristote et sans faire un cours de Lycée, ces nouveaux péripatéticiens ont leur système de philosophie à eux, mais d'une école d'effrayantes expériences ; ils n'ont de commun avec les anciens philosophes que la promenade, dont les limites sont beaucoup plus étendue : elle ne tient point aux souvenirs de l'histoire ancienne. C'est un champ de combat où toutes les facultés intellectuelles ont succombé aux passions qui les ont dévorées.

Vous vous trouvez dans une vaste enceinte de splendeur et de misère ; vous êtes entouré de grands et beaux édifices, dont les sommets se perdent dans les vapeurs de la nuit. La grandeur et la magnificence des lieux vous étonnent et vous imposent; c'est le centre d'une grande puissance; ce sont les avenues de châteaux enchantés que d'un coup de baguette la fée Morgane a créés autour de vous, en vous transportant au milieu de cette mystérieuse enceinte. Où êtes-vous ? Que deviendrez-vous ? Votre vue se perd dans le vague de ces allées illuminées, vos souvenirs, vos réminiscenses historiques, la mémoire des siècles vous entourent. Est-ce peut-être l'immense et magnifique Babylone endormie sur les bords de l'Euphrate, ou la merveilleuse Palmyre, non loin de Babylone, située sur une oasis fertile et enchanteresse, entourée de la désolation des déserts les plus arides de l'Asie, qui viennent expirer au pied du Liban ; Palmyre avec ses inscriptions indéchiffrables d'une langue inconnue, gravées dans ces pierres qui ont bravé tant de siècles ?

Occupé encore des belles impressions que les arts magiques du luxe et du goût de ce monde, car vous n'avez point touché aux ondes du Léthé, avaient laissées dans votre âme en sortant du Colossée, et qui devaient vous accompagner jusqu'à votre manoir pour vous faire reposer doucement dans les bras de Morphée, en rêvant Babylone, Palmyre et Londres, vous vous trouvez soudain enveloppé, sans vous en douter, comme par le pouvoir d'un esprit malin et mystérieux, d'apparitions nocturnes; elles vous entourent à distance, sans vous approcher ; mais elles attirent, malgré vous, toute votre attention et absorbent votre pensée par l'étonnement, la curiosité et la frayeur que tout à la fois elles vous font éprouver. Vous êtes au milieu des péripatéticiens de Londres. Votre cabriolet traverse la phalange des spectres. Qui sont-ils ?

Que veulent-ils ? Où vont-ils ? Examinez-les du haut de votre siége, la main sur le cœur, les yeux tournés vers le ciel obscurci, et jugez de l'apparition.

Ce sont des flots d'hommes qui ne paraissent plus appartenir à ce monde ; des êtres mornes, sans voix, vous diriez sans figure humaine, aux yeux creux, sans regard, aux corps décharnés, semblables à des squelettes, à peine couverts de haillons, de sales chiffons, qui n'osent se montrer le jour, qui s'écoulent en silence le long des maisons et voguent au hasard, comme ces ombres fugitives, réunies sur les bords de la sombre rivière avec ses ondes noires et épaisses, où elles n'attendent que l'obole (l'obolos des Grecs), qu'elles ont à payer à Charon pour passer aux enfers. Ils remontent dans une direction opposée à celle qu'ont prise la plupart des voitures et des carrosses de ces opulents citadins qui venaient de quitter le parc du Régent ; ils arrivent sans doute des quartiers ignorés de la Cité pour passer par Fleet-Street, par le Strand et la place de Charing-Cross dans les faubourgs éloignés de la capitale, afin de recevoir peut-être une dernière aumône dans quelque maison de refuge, comme dans celles de Dublin, où les malheureux de cette catégorie de misère extrême arrivent le matin de la banlieue, pour y être nourris pendant le jour, et retourner le soir. Ils n'osent rester la nuit dans la ville, parce qu'ils n'ont le privilége de l'infecter que pendant le jour. Le cœur serré de douleur, on les voit à Dublin se traîner dans les beaux quartiers de cette riche capitale de l'Irlande, comme pour offrir le tableau déchirant d'une procession de misère horrible dans tous les détails de sa profonde dégradation. A Londres, ils ne paraissent point au grand jour ; et comme la journée de la métropole ne finit qu'à deux heures du matin, ce n'est qu'aux ombres de la nuit et au reflet des réverbères qu'ils se présentent sous un aspect peut-être plus effrayant encore, s'il est possible,

qu'à Palerme et à Dublin, en retraçant la monstruosité du dernier degré d'abjection de l'humanité déchue. Il répugne à la pensée de rechercher les motifs de ces apparitions nocturnes et les causes de ces malheurs extrêmes en ambulance. On dira que c'est la basse marée avec la fange qu'elle dépose, et que le reflux de la Tamise fait remonter dans les rues de Londres ; c'est l'alliance effrayante de la dépravation avec la misère humaine dans toutes les faces de sa hideuse dégradation ; c'est la lèpre du genre humain alliée au cynisme de l'exécration. Triste et désolant aspect ! Inconvénient affligeant, presque inévitable dans les grands ports de mer ou dans ceux des rivières qui en tiennent lieu, mais surtout au milieu de la plus vaste capitale du monde civilisé !

Ces groupes silencieux ne s'arrêtent point ; ils avancent lentement dans leur course, et bientôt, en traversant Charing-Cross, ils prennent machinalement, sans hésiter, la direction du parc Saint-James. Étrangers à la gloire nationale, ils n'ont point de mémoire pour les hommes illustres, les héros de la patrie ; ils ne pensent point à se diriger sur Piccadilly, pour voir, à travers la grille du portique triomphal de Hyde-Park, ne fût-ce qu'avec leurs derniers regards éteints, la statue d'Achille, antique symbole de la gloire militaire. Leur direction les a conduits à gauche et ils se trouvent ainsi devant le parc Saint-James. Les portes de la grille tournent lentement sur leurs gonds et s'ouvrent avec un cri de frayeur, en offrant l'aspect des champs Élysées à ces ombres fugitives qui ne peuvent les voir que sous le voile de la nuit et avant même que le dernier jugement soit prononcé sur leur sort. Des groupes confus se répandent sous les arbres, sur les bancs du parc royal, et, drapés de chiffons, éclairés par des lanternes au gaz, ils se crayonnent à traits de charbon dans toute l'horreur de leur effrayante dégradation, mais encore, quoique au bord de la tombe,

dans les attitudes d'indépendance des fiers habitants d'Albion. Des restes de châles, de mouchoirs de soie, de chapeaux de paille, décomposés par la vétusté et la misère, trahissent des squelettes de femmes, et des spectres plus hideux encore qui les entourent, des larves d'hommes. C'est une promenade silencieuse et lugubre de mimes à contorsions; car aucune plainte, aucun cri, aucun mot articulé ne se fait entendre; elle imprime, cette promenade, à la dégradation, l'air grave et mélancolique de son extrême misère, et ne lui laisse que la faculté de la liberté individuelle dont elle jouit encore dans son agonie, et que lui accordent les lois du pays sous la protection des ombres de la nuit, où les lumières du gaz tiennent lieu de vedettes, et secondent l'œil vigilant de l'autorité ambulante, qui surveille l'indépendance du malheur.

Au milieu de cette population de spectres, de ces scènes fantastiques et déchirantes de la dégradation humaine, scènes dont on peut à peine de loin supporter la vue, vous remarquez des apparitions d'une autre nature qui attirent toute votre attention. Vous y découvrez des hommes d'un aspect sombre et morose, assez bien mis, qui se présentent à vos regards, comme pour offrir un contraste tranchant avec le dénûment de la foule qui les entoure à distance. Qui sont-ils ceux-là et d'où viennent-ils pour se confondre, peut-être dans un état de divagation mentale, avec cette horrible phalange? Ils ne voient ni les ombres, ni n'entendent le chuchotement et les pas furtifs des péripatéticiens les plus hideux qui rôdent autour d'eux. Ce sont des fils d'Albion affligés peut-être de cette maladie des insulaires que l'on désigne sous le nom de spleen. Ils fuient devant le malheur imaginaire des sombres aberrations de leur esprit, et viennent se réfugier au milieu de l'abjection de la misère, pour respirer le grand air du parc, en perçant en silence, absorbés dans

leurs lugubres rêveries, la sinistre population qui les environne. D'autres, tourmentés sans doute par des insomnies, tirent dans leur agitation fiévreuse de leurs grandes poches, une de ces feuilles du jour, de taille immense, dont ils dévorent les gigantesques colonnes à la lueur des réverbères. Souvent des joueurs malheureux, sortant des maisons de jeu, viennent y présenter l'image du malheur réel, fruit d'une passion qui les a conduits au bord de l'abîme du désespoir, et qui, dans cette nuit de désolation, ont tout perdu au jeu, en confiant bonheur, fortune et avenir aux chances incertaines d'une carte; ils ne s'aperçoivent point qu'ils sont environnés d'êtres humains beaucoup plus malheureux encore, êtres déchus de toutes les chances de la fortune, dont ces pontes passionnés se sont joués à leur tour.

Les péripatéticiens de nuit quittent enfin le parc, laissant là les sombres rêveurs avec leur spleen, leurs insomnies, et les joueurs malheureux avec leur désespoir, les uns souffrant d'humeur ou d'imagination, les autres de maux réels, partageant tous en commun l'assoupissement de l'apathie et la stupeur des agitations qui les affectent. Ils se dirigent sur Westminster et vont camper sur le cimetière extérieur qui entoure cette abbaye. Ces spectres du domaine des morts se groupent sur les pierres sépulcrales qui, honorant la mémoire des justes, les couvrent du bouclier qui défend la vertu contre la profanation de l'impie. Les ombres allongées des tours gothiques avec leurs aiguilles de l'antique église, appellent à leur secours les sentinelles qui veillent à la sûreté des saints lieux; mais ce sont des spectres auxquels ils n'osent s'en prendre tant que, par les pantomimes muettes de leur langage sans voix, ils ne troublent point le repos des trépassés. Mais ce n'est pas pour les outrager que ces infortunés viennent visiter ces lieux funèbres : ils se plaisent à reposer un moment sur la tombe du juste avant de descendre

à leur tour dans un sépulcre ignoré, flétri par l'exécration publique qui a ici-bas couvert leur existence dégénérée. Ils abandonnent bientôt des lieux qui ne sauraient leur donner asile, et, sans vouloir les suivre plus loin, on les voit passer le pont du Vauxhall pour se perdre dans le faubourg industriel de ce quartier, tels que les spectres du royaume des ombres qui disparaissent au delà des bords du fleuve mystérieux dans les espaces de l'infini, où le jugement de l'éternité prononcera sur la dégradation hideuse et effrayante de l'humanité déchue.

Jamais voyageur solitaire ne se sentit plus isolé, plus accablé, plus douloureusement affecté qu'en observant ces flots de misère humaine que traversait son cabriolet au pas ralenti du cheval qui le faisait avancer lentement, comme à la file d'un cortége funèbre.

Mais que font les péripatéticiens de profession dont il a été question au milieu de ce public obscur, de cette réunion de promeneurs nocturnes? Ils font leur devoir: ils se promènent, observent et surveillent tout en silence avec une discrétion et une tolérance dignes d'admiration, parce que la misère avec ses causes ne les regarde pas, qu'ils n'ont rien à faire avec elle, et qu'eux aussi ils sont péripatéticiens, qu'ils le sont de devoir et de profession, et que par cette seule raison ils sont certains de leur autorité morale, et du respect qu'inspire leur présence. Ils sont également sérieux, graves, silencieux et mélancoliques, de même que ceux qu'ils observent. Toutefois, s'il arrivait qu'un péripatéticien nocturne s'avisât de troubler le repos de ceux qui dorment, les péripatéticiens de profession conduiraient indubitablement le délinquant au corps de garde.

Chez les Anglais, la pauvreté est le premier degré de la misère, et la prostitution le second; l'indigence seule a sa catégorie à part. Il est difficile de distinguer les deux premiers degrés. En passant le soir dans les rues de

Londres, souvent un chapeau à plumes fanées, surmonté d'un voile dont la vétusté a effacé la couleur, souffle en glissant auprès du passant la cruelle expression de la détresse : « Jam hangry, » j'ai faim. Les villes manufacturières, ces grands centres de l'industrie, où tant de riches produits s'élaborent, offrent surtout ce phénomène de poignante misère et de hideuse corruption.

RÉVEIL DE LA CAPITALE.

Impressions de la nuit. — Premiers rayons d'un soleil voilé. — Londres vu du haut de la colonne de Waterloo. — Développement successif du tableau. — Détails de mouvement sur les marchés et dans les rues.

Quelle nuit lugubre vous avez passée! Que d'affreuses apparitions vous avez vues; apparitions dont l'impression douloureuse pèse encore sur votre cœur oppressé et sur votre âme affligée! Que d'émotions cruelles ont remué tout votre être jusqu'au fond de vos entrailles! Vous sentez le besoin de vous soulager, et comme vous avez veillé toute la nuit, une de ces nuits fraîches de Londres, où la fine poussière des rues se joint à celle des charbons de terre qui tombe comme une rosée noircie, en se mêlant au brouillard du matin, n'allez pas vous coucher avec ces impressions pénibles et ces graves et sombres réflexions sur le malheur et la dégradation du genre humain, réflexions qu'a fait naître en vous cette nuit de désolation; votre sommeil serait troublé; vous ne dormiriez pas, ou vous seriez tourmenté par un étouffant cauchemar. Arrêtez-vous un instant pour voir poindre le jour de Londres. Assistez au réveil de l'immense métropole, de cette vaste et magnifique capitale, centre de la splendeur du commerce et de l'industrie du monde, endormie sur l'amas de corruption qu'elle renferme, au sein de ses richesses et de sa magnificence. Voyez le

brouillard que pénètrent avec peine les premiers rayons d'un soleil que vous n'apercevez pas encore, mais dont l'espoir de l'apparition vous rassure déjà; ces rayons voilés qui alimentent dans votre cœur le principe vivifiant d'une nature bienfaisante pour ranimer vos esprits et relever votre âme. Tâchons de peindre d'après nature le réveil de Londres.

Déjà ces lumières innombrables, ces flots de gaz enflammés qui ont éclairé la nuit pâlissent à l'approche de l'astre du jour. L'aurore pâle de l'horizon brumeux, ceinture habituelle de l'Angleterre, paraît enfin enveloppée d'un voile mystérieux. Le monde de lugubre féerie disparaît à son aspect, les ombres de la nuit rentrent dans leur néant, et les beaux accidents de lumière vont produire leurs admirables effets, en présentant les objets qu'ils frappent sous l'éclat du jour le plus avantageux qui les dessine et les groupe dans un vaporeux intéressant; ces accidents de lumière dont l'imitation, dans sa pittoresque vérité, constitue le talent supérieur et la gloire des artistes anglais, dont le burin sait si bien les fixer sur l'acier.

Dans ce moment, un seul regard sur Londres, vu d'une certaine élévation, comme du sommet de la colonne de Waterloo, en face de la rue du Régent, vous retrace la superbe cité avec tous ses magnifiques accidents de lumière. Voici par hasard le gardien de ce monument; il vous l'ouvrira, et vous monterez par le sombre et petit escalier pratiqué dans son intérieur jusqu'à la plate-forme établie au-dessus du chapiteau entouré d'une rampe en fer et surmonté de la statue colossale en bronze du duc d'York, commandant en chef dans le temps de toutes les armées anglaises. Le brouillard, à mesure qu'il s'épaissit et tombe dans les rues de Londres, s'éclaircit et devient transparent dans les sphères élevées. Les ombres fugitives d'une nuit expirante vont

rendre le dernier soupir sur un océan de nuages qui se perdent dans le vague des vapeurs, et le coup d'œil le plus étonnant se déploie à vos yeux dans ce combat majestueux où le jour naissant triomphe de la nuit qui meurt à vos pieds. Vous voyez du haut de cette colonne qui assiste avec vous au réveil de la nature, vous voyez à travers les vapeurs la brillante lumière du gaz disparaître successivement, et dans le fond du tableau se retracer l'aurore pâle qui colore légèrement la bande brumeuse de l'horizon, et qu'après cette nuit de douloureuses impressions vous saluez avec transport. Les cimes riantes d'arbres verdoyants de fraîcheur nagent sur une mer de vapeurs où les dernières lumières du gaz percent encore par intervalles comme les étincelles phosphoriques que font jaillir du fond des vagues les roues agitées des bateaux à vapeur, en sillonnant la surface tranquille de la mer, ou en battant au loin les flots écumants qui se perdent dans l'immensité de l'Océan. Ce sont les cimes des arbres du parc Saint-James que vous voyez en groupes flottants, et bientôt les colonnades des terrasses élevées qui les entourent se présentent aux regards : tout le reste est encore dans un clair obscur, humide de l'aurore pâle et incertaine de Londres. Piccadilly, la rue du Régent et la place de Waterloo qui entoure la colonne s'élancent majestueusement du fond des vapeurs, et les tours de Westminster, avec leurs flèches et leurs filigranes gothiques, dominent le tableau dans leur antique beauté. Les colonnes grecques, sveltes et élégantes de l'Opéra Italien et de Regent-Quadrant qui s'élevaient aussi un moment avec orgueil sur l'avant-plan rougissent devant l'imposante gravité des siècles et des souvenirs qui règnent du haut des tours de Westminster, et se confondent dans leur fragilité parce que, loin d'être taillées en pierre, elles ne sont, dit-on, confectionnées qu'en papier mâché et recouvertes d'une couleur à l'huile qui simule la

pierre. Aussi ne ressemblent-elles qu'à une décoration de théâtre qu'elles embellissent, et dont on a voulu orner l'avenue tournante de l'Opéra Italien et de la belle rue du Régent, en décrivant la périphérie d'un demi-cercle, pour masquer de vieilles maisons qui en forment l'entrée. C'est un travestissement, une déception qu'excuse une architecture industrieuse qui brode à peu de frais sur le canevas des inventions et de leur perfectionnement. Voyez les monuments de cet art, sans colonnes de carton mais de briques, le palais du duc de Northumberland, l'édifice du Musée sur la place de Trafalgar, se dessinant à travers les vapeurs qui les entourent; plus loin, dans le fond de la Cité, la maison de ville (Mansion house) avec sa belle colonnade; le vaste hôtel de la douane et enfin, près des bords de la Tamise, la coupole imposante de la cathédrale de Saint-Paul. Les rues se tracent successivement dans leurs sinuosités et leurs contours; les trottoirs se peuplent, et au delà de la Tamise, les fumées industrielles des cheminées monumentales des fabriques et des manufactures annoncent l'heure où commence le travail des hommes et des machines qui les remplacent.

Remarquez les *marchés*, comme tout d'un coup ils fourmillent d'une population empressée d'acheter des provisions; voyez les petits bateaux qui couvrent la Tamise; ils sont chargés de légumes et de denrées de la campagne, de poissons destinés au marché de *Hungerford*, situé à côté du Strand, l'un des plus beaux de Londres, avec sa colonnade et son péristyle élégant; cet autre marché aux légumes, aux fruits et aux fleurs, de *Covent-Garden*, aussi près du Strand, un des mieux approvisionnés de la capitale. — Tenez, voici le *marché de Smilhfield*, célèbre pour la vente du bétail et des chevaux, surtout des chevaux de charge: voyez ces séparations et ces petites barrières pour les vaches, les bœufs,

les moutons, les agneaux, les veaux, les porcs: remarquez ce cheval au puissant poitrail, à la croupe large, qui vous a frappé l'autre jour à King-Street-Cheapside, par sa taille gigantesque et ses allures imposantes et vigoureuses, traînant un de ces immenses chariots à deux roues avec une énorme charge qui montait à la hauteur d'un second étage; c'est peut-être en effet le même cheval de trait: on le montre, on l'examine, on l'admire; on le vend, sans doute, pour lui faire parcourir sa lourde et laborieuse carrière en le faisant changer de maître. C'est une race de chevaux toute particulière, adaptés et destinés au transport des marchandises, et qu'il est défendu d'exporter à l'étranger. Les rues commencent également à se peupler. Les boutiques, les magasins même, avec leur riche étalage, s'ouvrent à la vue des passants; les rouliers marchent lourdement à côté de leurs grands chevaux pesamment chargés; les fiacres, les cabriolets ou cabs et les omnibus paraissent dans toutes les directions; ils se rangent sur les places, dans les rues, et forment de longues files alignées pour attendre et recevoir des passagers à tour de rôle, et pour des prix fixés à la course.

Que de détails curieux se développent insensiblement sous vos yeux! Ce serait à ne pas en finir, si l'on voulait tous les exposer. En attendant, le soleil a paru tout entier sur l'horizon, mais l'œil ne l'aperçoit pas dans sa pureté, et le jour même, allumé à son flambeau, enveloppe d'une vapeur jalouse et mystérieuse l'immense capitale, comme pour en dérober l'ensemble aux regards curieux de l'observateur.

Tel est le réveil de la métropole couverte d'une gaze transparente, afin de ménager sa beauté et de frapper l'imagination de toute l'immensité de son étendue. Aussi serait-il indiscret, injuste peut-être, de vouloir dérouler les détails qu'elle renferme sous un aspect

différent de celui de leur véritable caractère, sans les observer au travers du prisme continuel des vapeurs de l'industrie et de celles du climat brumeux de la grande cité.

ARTICLE III.

ALIMENTATION DE LONDRES.

I. ALIMENTATION ET CONSOMMATION POLITIQUE, OU EXPRESSION DE LA CIVILISATION ANGLAISE DANS SON INFLUENCE INTELLECTUELLE.

Objet et esprit de cette alimentation. — Lecture des journaux, leur tendance et leur étude. — Nécessité de cet aliment journalier de la civilisation européenne et universelle. — Enseignes d'alimentation. — Consommation de journaux à toutes les heures de la journée jusqu'à celles de la nuit. — Les intérêts fondés sur la politique et pour la politique qu'elle exploite. — Objet de science de spéculation générale à la portée de tout le monde. — Approvisionnement politique de Londres. — Monopole des feuilles publiques. — Leur nombre et celui des annonces qu'elles contiennent. — Leur consommation en Angleterre et dans ses colonies. — Augmentation du débit des gazettes de Londres depuis la réduction du timbre.

Après avoir présenté dans la première partie de l'esquisse de Londres une galerie de ses richesses et de sa grandeur, et dans la seconde une revue de la pauvreté et de la misère qui existent dans cette immense capitale, dans toute leur effrayante réalité, depuis le dénûment jusqu'à l'extinction des corps vivants, on donnera ici une idée générale de son alimentation, en exposant d'abord les éléments de sa consommation politique. Cet exposé est suivi d'un tableau de consommation matérielle, si indispensable pour consolider le système d'alimentation intellectuelle. Les mobiles de ce système sont aussi curieux qu'ils sont graves par la tendance de leur combinaison. Ils s'appliquent ordinairement, dans leurs efforts ambitieux, à agiter les passions et les haines de l'esprit de parti qu'ils remuent et alimentent, afin d'augmenter l'industrie de la consommation.

L'esprit qu'on a et l'esprit qu'on fait forment aujour-

d'hui l'objet d'un article constant d'alimentation politique aussi considérable que recherché et indispensable. Tout le monde a besoin d'aliments pour exister, et comme tout le monde a besoin d'esprit, on a trouvé le secret d'en acquérir à volonté; c'est pourquoi tout le monde écrit, afin de gagner sa vie à force d'esprit, et s'érige, sans mission aucune, en organe public, pour improviser une autorité populaire, politique et impérieuse aux dépens des passions qu'on excite. Ces productions sont autant de lettres de change que l'on tire sur l'opinion publique, payables à vue, endossées par les intérêts du jour, et réalisées par les besoins de la consommation.

L'objet principal de l'alimentation politique, sa matière première est un aliment journalier et nécessaire qui appartient aux occupations urgentes du genre humain dans les progrès et le développement de sa civilisation, de son éducation et des hautes lumières de sa culture perfectionnée. Cet aliment primitif, ce lait nourricier de son intelligence, c'est *la lecture des journaux de l'opposition;* ils sont continuellement inspirés, ils pensent pour lui, et par un effet de la liberté générale de la presse, le forcent de penser comme eux; ils jugent et décident de tout, et possèdent toute la sagesse de cette faculté de la pensée qui seule nourrit à la fois l'esprit et le corps.

Les journaux sont aujourd'hui une *étude profonde et indispensable* à l'homme d'État improvisé, dont il y a toujours plusieurs dans chaque famille, d'après le pouvoir et l'influence du parti auquel elle appartient. *La science universelle*, c'est *le libéralisme*, que personne n'a défini, que chacun interprète d'après ses intérêts et son intelligence, mais dont tout le monde se nourrit, se glorifie et se fortifie tous les jours. Son foyer, sa science sont dans les gazettes. Tout est là, et le sentiment des choses avec ses *sympathies* et ses espérances *sanguines*, et l'es-

prit avec ses fécondes aberrations. Tout y est consommé au moment de l'improvisation et à celui où cette improvisation sort de dessous la presse à vapeur, qui n'a point comprimé son inspiration et dont elle porte encore les traces vaporeuses qui attestent sa confection rapide, pressée par l'intérêt du moment. Quiconque a lu les feuilles du jour et a saisi le côté libéral de chaque question, sans se rendre compte de tant de libéralismes différents, n'importe de quelle espèce, sait tout ce qu'il faut savoir, lors même que de la vie on n'aurait jamais ouvert un livre. Il serait difficile de se figurer un siècle où l'on pût trouver un aliment plus approprié à l'intelligence universelle et aux passions individuelles, que le siècle actuel, si productif, littéraire par excellence, et que protége si merveilleusement la vapeur avec toutes ses évaporations.

Jamais on n'a eu tant à observer, à combiner, à effectuer. Les événements éclosent à peine sur un point, que les nouvelles s'en répandent de toutes parts, grâce aux locomotives, aux chemins de fer, aux bateaux à vapeur, aux malles-poste, et à tous les moyens accélérés que l'industrie invente et perfectionne chaque jour. Leur publication est pressante, urgente, indispensable, parce que tout le monde l'attend et que les fonds publics en dépendent. Un seul jour vous désoriente, si vous n'êtes pas au courant de tous les débats, de tous les discours, de toutes les nouvelles qui sont positives aujourd'hui, pour être démenties demain, sauf les exceptions honorables de ces journaux dont les rédacteurs ont assez de sang-froid, au milieu de ce tourbillon de passions, de haines et de véhémence, pour rechercher la vérité et se donner quelquefois la peine ingrate de vouloir concilier les opinions divergentes de la politique des partis, qui n'existent que par la désunion.

La lecture des journaux est aujourd'hui une partie

intégrante de la civilisation européenne, un aliment quotidien indispensable de l'esprit, de l'imagination, de la raison universelle, de la déraison particulière, enfin de toutes les passions politiques d'une fiction improvisée. On ne peut plus déjeuner, dîner ou souper sans journaux. On ne peut plus, d'un bout de l'Europe à l'autre, se restaurer ni voyager sans journaux ; c'est un besoin impératif de l'existence politique et intellectuelle, qui est devenu celui des habitudes et des mœurs européennes. Partout on trouve des journaux, dans tous les restaurants, cafés, estaminets, dans tous les villages ; journaux pour toutes les classes, pour tous les états ; journaux de tous les pays, de tous les climats, jusqu'à ces feuilles intitulées : « Journal des auberges, journal des fiacres, » enseignes de littérature populaire, politique et ambulante que l'on affiche dans quelques parties de l'Allemagne méridionale. C'est le commerce ambulant des opinions et des passions, qui l'emporte même sur le négoce universel de la Grande-Bretagne.

On fait la consommation de cette marchandise à toutes les heures, à tous les repas de la journée ; dès le matin, avec du chocolat, du café ou du thé ; plus tard, avec des substances plus solides, telles que le beefsteak à l'anglaise richement bordé de pommes de terre ; enfin, le soir chez le confiseur, on tient le journal d'une main, de l'autre le sorbet ou la limonade. On ne peut plus se coucher sans journaux, parce qu'il y a des journaux du soir jusqu'aux journaux de minuit qui paraissent être faits pour ceux qui sont tourmentés d'insomnies ou du spleen ; on ne peut plus se lever sans journaux, parce qu'il y a des journaux du matin qui vous attendent à votre réveil. On n'existe que *par la politique* et pour la politique, parce qu'elle est devenue un objet de spéculation générale dont les intérêts matériels de la philosophie du matérialisme sont inséparables, et qu'on peut faire sa for-

tune en faisant de la politique. C'est une science dont on se pénètre à fond par une seule inspiration de l'esprit de parti ; toutes les autres demandent une étude soutenue et de l'expérience, jusqu'aux simples métiers, qui exigent de l'aptitude et de la pratique. Celle-ci est à la portée de tout le monde, sans étude et sans pratique, parce qu'elle est *l'aliment journalier de la civilisation européenne* dans l'expression du progrès des opinions et des passions, fondées sur des intérêts personnels. On ne saurait même se livrer à l'étude des faits qui en font l'objet, parce qu'on n'en a pas le temps, que la passion les défigure et les fausse, et qu'elle se presse de les publier avec la couleur qui convient à ses intentions et à son but. *C'est la lutte de la politique des idées avec la politique des intérêts ;* elle semble signaler *l'esprit du siècle* dans la marche de ses progrès et de ses réformes. Aussi rien ne la caractérise tant que le langage des journaux de différentes couleurs qui, en écrivant l'histoire du jour, transmettent à traits de burin, à la postérité, l'histoire des partis et de leurs menées.

Point d'éducation sans journaux, sans esprit de parti, sans passions politiques, sans haine. Ce sont autant d'éléments nécessaires pour apaiser la soif des événements qui tourmente et agite les esprits dans leur activité extrême, et qui excite le désir ardent d'arriver au pouvoir, que l'opposition seule se charge de satisfaire. C'est ce besoin de combinaisons politiques alimentaires que nourrissent les journaux et qui assaisonne les opinions qu'ils renferment. On trouve bien dans les livres *l'histoire des faits*, mais les journaux seuls sont aujourd'hui *l'histoire des idées et des opinions politiques fondées sur les intérêts du jour d'après la couleur de chacun des partis qui divisent la société.* Si la littérature est l'expression de la société en général, les journaux sont spécialement celle des opinions qu'ils représentent, qu'ils travaillent et

qu'ils alimentent, pour s'alimenter eux-mêmes. Ils pourraient fournir ample matière à un *traité de philosophie des opinions du dix-neuvième siècle* qui ne donnât dans les abstractions politiques que pour arriver, au moyen des intérêts matériels du philosophisme, à l'influence du pouvoir.

On a observé au chapitre IV de l'idée générale du caractère national des Anglais qu'un des traits les plus remarquables de ce caractère était la passion de la politique. Cette passion ambitieuse et gigantesque demande des aliments qui soient proportionnés à ses besoins et à la consommation immense qu'elle en fait. Elle les trouve dans le centre de la politique et du commerce, dans la vaste capitale des trois royaumes unis; elle les trouve à Londres, point de départ de l'approvisionnement politique de toute l'Angleterre et de ses vastes colonies.

Cet approvisionnement embrasse les productions périodiques et journalières de la presse, organes de la publicité et des nouvelles politiques qu'elle recueille ou qu'elle fabrique, en les publiant dans la chaleur de la conception, trempée dans la vapeur des machines qui les multiplient. Les débats politiques des chambres, car on ne peut plus exister sans débats pour ouvrir des discussions exposées aux couleurs des partis, fournissent ample matière aux colonnes immenses des journaux qui les publient, et les annonces qu'ils contiennent achèvent de les remplir. Aussi ces feuilles s'allongent-elles à perte de vue, comme pour prouver qu'il était de toute urgence d'inventer une espèce de papier qu'on appelle à machine ou sans fin, pour y faire face, et qu'on vend en Europe au poids de sa substance.

A mesure que les sciences spéculatives tombent dans l'oubli chez les Anglais, parce qu'ils spéculent aujourd'hui plus que jamais sur les intérêts matériels, la presse journalière qui s'adresse à ces intérêts, en s'adressant

aux passions du moment, y prend chaque jour plus d'extension, et par conséquent acquiert tous les jours plus de puissance.

La publication des journaux de Londres est concentrée dans un petit nombre de mains, par la raison du haut prix du timbre dont ils sont frappés. Elle n'en offre ainsi qu'un monopole d'autant plus étendu qu'il arrive souvent que plusieurs feuilles d'opinions différentes appartiennent à un même propriétaire, pour offrir à la consommation politique de ses abonnés des marchandises différentes, selon leur goût et leurs dispositions. La pensée est le plus noble apanage de l'homme intellectuel : trafiquer de la pensée, c'est manquer de respect au don céleste de l'intelligence qu'elle représente; c'est abuser de l'usage de la parole et du but de la presse, sous le rapport de sa moralité.

Il a paru à Londres, au commencement de 1835, cent quatre feuilles publiques, dont quatre-vingt-onze, ainsi les sept huitièmes, étaient de contenu politique. La feuille la plus répandue, le *Times*, contenait en 1835 cent treize mille six cent trente-sept annonces, sur quoi le gouvernement prélevait, pour impôt du timbre, 8522 livres sterling. Après le *Times* vient le *Morning-Herald* avec soixante-quatre mille cinq cent soixante-dix-sept annonces, donnant 4847 livres sterling d'impôt du timbre; ensuite le *Morning-Advertiser*, comptant trente-sept mille sept cent trente-trois annonces et payant au timbre 2829 livres sterling; puis vient le *Morning-Post* avec trente-six mille sept cent vingt-sept annonces et versant à l'impôt du timbre 2754 livres sterling.

Le nombre total des journaux du royaume uni de la Grande-Bretagne est actuellement de 519. Sur ce nombre, 123 paraissent dans la capitale; ils payent plus d'impôt du timbre que tous les autres ensemble, et prouvent que, malgré le haut prix de cet impôt qui a existé jus-

qu'ici, on spéculait si bien sur les opinions diverses que l'on travaillait, que le nombre des journaux augmentait encore à Londres chaque année. Ceux de l'opposition signalent le progrès des opinions dans l'expression de la civilisation et de la direction qui la caractérise.

Les Anglais ont un faible pour les chiffres et un besoin particulier de satisfaire leur curiosité, lorsqu'il est question de supputations extravagantes. Ils n'ont pas tort d'en faire parade avec la présomption orgueilleuse qui leur est propre, parce que les dimensions de leurs entreprises d'industrie intellectuelle et matérielle sont gigantesques, et certes bien faites pour inspirer cette curiosité. C'est ainsi qu'on a calculé que l'édition d'un seul exemplaire du *Times* couvrirait les deux comtés de Surrey et de Middlessex, à la tête desquels se trouve Londres.

Trente millions de journaux sont expédiés chaque année par les postes d'Angleterre et offrent une concurrence dangereuse avec la consommation des marchandises coloniales. Il est à observer que la poste anglaise opère gratuitement le transport des journaux dans toute l'étendue du royaume uni de la Grande-Bretagne et de ses colonies. Les journaux étrangers sont également transportés sans frais en Angleterre, lorsqu'il y a réciprocité de franchise pour les feuilles anglaises.

Le débit des gazettes de Londres s'est augmenté depuis la réduction du timbre des journaux de 9,880,943 numéros, ou de 47 pour cent du débit antérieur. Dans les feuilles anglaises des journaux des provinces, l'augmentation a été portée à 11,370,452 numéros ou 137 pour cent; dans les feuilles écossaises, à 1,320,006 ou 47 pour cent.

JOURNALISTES ANGLAIS ET LEURS JOURNAUX.

Mécanisme du travail et industrie des grands journaux. — Presses de M. Clowes. — Penny-Magazine. — Correspondants des grandes feuilles. — Besogne des journalistes. — Nombre de rédacteurs et littérateurs à Londres. — Payement des rédacteurs. — Organes de la presse et tendance des partis du mouvement. — Nuances des organes de la presse pour prévenir les goûts du public. — Cautionnement et actions des feuilles publiques.— Bénéfices des annonces et rapport d'abonnements. — Licence des feuilles. — Poursuite judiciaire des journaux. — Feuilles obscures des antichambres.

Le mécanisme du travail non interrompu des grandes feuilles de Londres est si immense qu'il n'y avait que l'emploi du pouvoir moteur de la vapeur qui pût venir à leur secours pour résoudre le problème de leur tâche actuelle. Si l'on considère que les débats du parlement durent quelquefois jusqu'après trois heures du matin, que les rapporteurs, qui sont relevés toutes les vingt minutes, ont à remettre leurs communications dans le bureau, que tous ces matériaux demandent à être classés, rangés en lettres pour être imprimés, et que malgré cela autant d'étoffe doit être reproduite de grand matin pour paraître à neuf heures sur des milliers de feuilles, il est difficile de concevoir comment on parvient à faire face à tout ce travail, et jusqu'à quel point d'industrie typographique on est arrivé. La nuit du samedi paraît être la seule où l'on puisse dire que ceux qui sont occupés toute l'année dans ces immenses entreprises aient une heure de repos. Quelle existence fatigante et contre nature que d'être ainsi, durant les heures de la nuit, occupé à rassembler tant de matières pour le seul entretien politique de ceux qui ont parfaitement reposé, et qui se lèvent le matin pour s'instruire par les travaux de ceux qui ont veillé toute la nuit. On ne saurait se représenter un pays où *l'industrie* de la publicité, fondée sur le commerce des idées, soit poussée à un plus haut degré de perfection, et présente une partie plus intégrante dans

le vaste rouage de la civilisation et de son expression, et qui soit indispensable à la consommation des opinions.

Pour avoir une idée de *l'industrie typographique*, il faut voir les ateliers de M. Clowes, imprimeur, qui sont situés dans le quartier de Blackfriars. Ils occupent 300 ouvriers, 80 apprentis, un grand nombre de plieuses, et renferment en même temps une fonderie de caractères et une stéréotypie. On y coule des matrices solides, ainsi que toute l'immense composition du *Penny-Magazine* dont les planches sont conservées dans une pièce particulière et rangées avec un grand soin sur des tablettes numérotées. C'est une bibliothèque de plomb qui peut contenir plus de 2,200 tonneaux pesant de formes stéréotypées d'une littérature de poids et de savoir, augmentée chaque semaine de formes nouvelles, afin d'alimenter le goût de l'instruction universelle dont l'esprit du jour a besoin pour sa consommation intellectuelle. Dans ces seuls ateliers, 160,000 exemplaires du *Penny-Magazine* sont imprimés chaque semaine, ce qui fait 8,320,000 exemplaires par an.

L'imprimerie fait face à toutes ces gigantesques publications au moyen de 16 *presses ordinaires* à bras, dont 15 à la Stanhope et une colombienne, aidées de 19 *presses mécaniques à retiration* qui impriment d'un seul coup, avec deux formes et plusieurs cylindres, deux feuilles de papier à la fois. Ces presses, dont quelques-unes peuvent imprimer des feuilles d'un format colossal, sont mises en mouvement par deux machines à vapeur, chacune de la force de six chevaux. Il y a encore une presse circulaire de l'invention de M. *Applegarth* qui sert aux éditions stéréotypes, dont les formes en plomb sont fixées et courbées sur un cylindre en fonte. Elle peut facilement imprimer, mais d'un côté seulement, deux mille feuilles à l'heure. La dernière préparation ou le lissage est don-

né aux impressions qui sortent du vaste établissement d'industrie typographique de M. Clowes, par 5 *presses hydrauliques* d'une grande puissance.

Les propriétaires des principales feuilles du jour, telles que le *Times*, le *Morning-Chronicle*, le *Herald*, la *Post* et quelques gazettes du soir, emploient des sommes considérables de subvention pour être informés par des correspondants, dans le pays et à l'étranger, de la manière la plus prompte, des nouvelles politiques et commerciales. Les petites feuilles ne sont, sous ce rapport, que l'écho des grandes : elles profitent de leurs travaux et de leurs dépenses pour leur emprunter les nouvelles qu'elles fournissent à leur public, sans aucun frais, mais un peu plus tard, et qui coûtent aux propriétaires des grandes feuilles plusieurs milliers de livres sterling par an. Les soins que prennent ces propriétaires de recueillir des nouvelles authentiques et de les publier avec la plus grande promptitude procurent au pays et aux combinaisons commerciales les plus grands avantages. Ils ont des correspondants particuliers dans les différentes capitales, lesquels reçoivent des appointements annuels de 3 à 400 livres sterling. Ces relations soutenues et régulières assurent aussi aux grandes feuilles un fond de solidité et de vogue qui leur appartient à juste titre.

Les rédacteurs des grandes feuilles du jour ont certainement une tâche bien laborieuse à remplir ; car ce n'est pas la rédaction du principal article même, mais l'obligation d'écrire tous les jours cet article, n'importe dans quelle disposition d'esprit ils se trouvent, malades ou bien portants, affligés d'un deuil de famille ou de tout autre accident malheureux ; que l'enfant de leur plus tendre affection vienne de mourir, ou que leur compagne chérie soit à l'article de la mort, n'importe, ils ont contracté des obligations envers un public exigeant et impatient qui ignore

leur douleur et n'a point à s'occuper de leurs affections : il faut qu'ils remplissent leurs obligations. Ils doivent donc toujours être là sur le qui vive, liés à la même besogne, à toutes les heures, dans toutes les saisons, et une année après l'autre. On ne se doute pas de leur travail, dont les traces disparaissent à mesure que s'impriment les traits de leur esprit et de leur plume. Aussi n'est-ce point le travail seul qui réclame leurs efforts ; c'est l'attention continuelle qu'il exige. La vie même devient une machine à vapeur intellectuelle, un magasin d'approvisionnement d'idées que la pensée n'a pas le temps d'approfondir, et qui offre les matériaux de *l'histoire des idées et des opinions formulées* dans les cadres d'un journal et de son alimentation quotidienne indispensable, mû par une locomotive adaptée à l'esprit du temps et des partis, et poussée par l'impulsion de l'intérêt et de la sensation du moment. A peine une feuille est-elle retouchée et imprimée qu'une autre arrive pour être soumise à l'opération pénible d'une dernière correction. C'est un perpetuum mobile qui représente la mobilité de l'esprit du temps pressé par l'impression calculée à l'heure, et qui demande à être agité tous les jours par la question du jour. C'est une reproduction infinie de travail, un fardeau d'esprit qui n'est jamais soulagé, une tension d'intelligence continuelle; elle demande toute l'énergie de la force et de la capacité dont on est capable, sans parler des contrariétés que font naître mille autres détails. Écrire un journal et publier un journal sont deux choses bien différentes. *La liberté de la presse* condamne à un *esclavage perpétuel* ceux qui s'en occupent. Pour avoir le franc-parler de tous les jours, cette classe d'écrivains se soumet volontairement à l'esclavage d'une opinion politique qu'ils faussent souvent, afin de l'appliquer à tout, d'alimenter et de stimuler l'esprit du parti qu'ils soutiennent par des raisonnements brillants de dialecti-

que et des arguments fallacieux pour lui assurer le triomphe de ses opinions. Ceux qui écrivent pour une revue ou pour un magasin se chargent d'un travail plus difficile encore, car il n'est pas donné à tout le monde de soutenir continuellement et tout à la fois la tension de l'esprit et l'intérêt de la matière, conditions si nécessaires dans les écrits périodiques.

Il est à remarquer ici qu'il existe une circonstance particulière qui donne aux journaux anglais un caractère distinctif : c'est le *secret profond* que l'on observe vis-à-vis du public à l'égard du nom des écrivains qui y travaillent et dont l'anonyme fait naître bien des abus. On allègue en faveur de cette coutume, dit L. Bulwer, dans son ouvrage sur l'Angleterre, la facilité de pouvoir parler des hommes publics sans réserve et examiner leurs actions sans contrainte pour n'y considérer que leur mérite réel et faire connaître avec impartialité le jugement qu'on en porte. Cette anonymité permet aux rédacteurs d'exposer les opinions qui leur paraissent être utiles, mais que la circonstance de la position de ces écrivains, la timidité et la prudence pourraient les engager à ne pas énoncer s'ils étaient obligés d'attacher leur nom à tout ce qu'ils écrivent.

La position personnelle des rédacteurs des journaux, dit plus loin cet auteur, devient la source *de l'hostilité de la presse politique contre l'aristocratie.* Les rédacteurs font partie de la classe moyenne en Angleterre; mais ils vivent éloignés des influences aristocratiques et ne dépendent point, comme cette classe, de la faveur des grands. Ils ne sont point recherchés, et appartiennent à une catégorie de gens de lettres qui n'ont aucune occasion de se mettre en contact, de se mêler avec les classes supérieures de la société, et d'adoucir leur position par les politesses d'usage ou d'acquérir pour le rang et la richesse le respect qu'on leur accorde quand on les approche de plus près. Ils ne voient les grands que de

loin, comme au travers d'un verre prismatique, où ils reconnaissent leurs vices qu'ils rendent publics en brisant les rayons de la lumière dont ils sont entourés, ignorant les qualités personnelles qui les distinguent; car ils ne dépassent jamais le seuil de leur demeure pour les approcher. Il est curieux d'observer, remarque le même auteur, l'effet que produit souvent sur un journaliste le simple contact d'un homme d'un rang élevé. Il est charmé de son urbanité, étonné de son peu d'orgueil apparent; il ne voit plus en lui que l'homme aimable; aussi le premier article qu'il écrit après cela est-il, en dépit de lui-même, moins sévère que ses précédents.

On évalue le nombre de gens qui existent à Londres exclusivement de travaux littéraires à environ 4,000, dont 700 vouent leurs facultés et leurs forces au mécanisme des gazettes et journaux. Beaucoup de ces écrivains ignorent aujourd'hui pour quelle commande et dans quel intérêt ils travailleront demain. Celui qui les engage le premier ou qui paye le mieux les gagne pour lui et pour son parti. Leur opinion leur est ainsi le plus souvent dictée par leurs besoins domestiques; car la plupart des écrivains de cette catégorie qui vivent à Londres sont si pauvres qu'ils souffrent plutôt du manque d'argent que du manque d'esprit.

Dans les comtés, les journaux sont rédigés par des hommes de la localité et connus du public; ils se trouvent ainsi plus ou moins sous son contrôle immédiat, tandis que les écrivains des feuilles de la capitale échappent à ce contrôle par leur anonyme. Aussi les journaux des comtés, rarement quotidiens, sont-ils rédigés avec conscience, et ils appartiennent ordinairement à un imprimeur qui les rédige lui-même ou qui les fait rédiger par des hommes lettrés de la province.

Les rédacteurs en chef des journaux de Londres sont payés différemment selon l'arrangement dont ils sont

convenus avec les propriétaires. Les uns reçoivent un traitement qui s'élève jusquà 25 et 30,000 francs par an ; d'autres sont payés à tant par article, d'après leur capacité ou la faveur dont ils jouissent parmi les abonnés. Cette faveur, sans peser la juste valeur de leur talent, est ordinairement celle de leur habileté de s'adresser dans toutes les occasions aux passions diverses des lecteurs, aux opinions et aux préjugés dominants. Comment ne pas se livrer alors, avec une existence assurée par la couleur politique du jour, ou le succès d'un parti qui l'alimente et avec un talent de conception le plus varié, au métier lucratif de journaliste anglais? *Les écrits périodiques*, les revues principales, le plus en vogue et le plus estimées, parce qu'elles n'admettent que les articles sortis des meilleures plumes, paient en général leurs rédacteurs de quinze à seize guinées, à peu près 509 francs, la feuille de seize pages d'impression grand in-8°. Tels sont les honoraires du *Quarterly-Review*, de la *Revue d'Edinburgh* et d'autres feuilles périodiques de ce genre. Aussi des hommes politiques de la plus haute portée, tels qu'un Robert Peel et Brougham, fournissent-ils souvent aux revues des articles qui marquent par la vigueur du style, la force des arguments et dont le raisonnement est propre à imposer une conviction. D'autres recueils de moindre importance et qui n'aspirent point aux grandes illustrations, paient la feuille de 10 à 12 guinées.

Les organes de la presse de Londres se divisent, comme chez leurs voisins de la Manche, d'après les différents partis qui règnent dans le pays et se livrent des combats de paroles, de plume et d'intrigues, qui retentissent dans toute la capitale et dans les salles du parlement, pour remplir les colonnes renforcées de leurs feuilles qui leur servent constamment de champ de bataille.

Les *conservateurs*, pour bien conserver leur existence pendant le jour, commencent à la soigner de grand ma-

tin. Ils ont pour cela, à Londres, les journaux du matin, tels que le *Times*, feuille à colonnes immenses, remplies de discussions et de raisonnements propres à alimenter les objets de débats de toute une journée, feuille parfaitement bien rédigée pour en relever le goût; le *Morning-Herald*, d'une politesse, d'une bénignité et d'une douceur qui rappelle sir Robert Peel, son modèle; le *Morning-Post*, aigu, tranchant, et qu'on dirait trempé dans du fiel.

Les *réformistes* n'ont qu'un seul journal du matin, parce qu'on ne peut pas réformer deux fois de grand matin, quand on est pressé par le progrès. Il faut se ménager cette jouissance pour le soir. Le journal du matin, c'est le *Morning-Chronicle*, inférieur au *Times* pour la capacité du talent, mais, sous bien des rapports, supérieur aux autres feuilles conservatrices.

L'opinion réformiste a choisi de préférence le soir pour le temps de son activité. Presque tous ses journaux sont des feuilles du soir. On a trouvé qu'il était nécessaire de se refaire pour la nuit, après tant de fatigues d'esprit et de corps pendant le jour. Ces journaux du soir sont : le *Globe*, le *Courrier*, le *Sun*, l'*Evening-Chronicle*, dont le plus ou moins de mérite est suffisamment connu.

Cependant les conservateurs, réflexion faite, n'ont pu se coucher sans publier aussi un journal du soir; c'est le *Standard*. Il est écrit avec beaucoup de talent, mais aussi avec tant de passion, de partialité et d'âcreté, dans les intérêts du protestantisme, qu'il nuit à ceux qui appartiennent à cette confession.

Après avoir lu toutes ces feuilles, qui fournissent ample besogne pendant la semaine et qui peuvent occuper les John Bull de différentes opinions, depuis les rayons nébuleux du soleil du matin de Londres jusqu'aux ombres de la nuit, le journalisme empiète encore sur leurs loisirs du dimanche, au milieu même de leurs

pratiques religieuses, pour leur apporter de nombreuses feuilles qui ne doivent être lues et méditées que dans ce jour de prières et de piété. Le parti conservateur se prononce d'abord par le *John Bull*, organe tory enragé, furieux comme un taureau excité dans l'arène du combat, et par l'*Age*, journal également trop passionné et caractérisé par les invectives qu'il débite contre tous les hommes qui n'appartiennent pas à son parti ou à la faction furibonde qu'il représente, quelque respectables qu'ils puissent être d'ailleurs.

Les *radicaux* font paraître le *Dispatch* et le *Spectator*. Le premier ne marque ni par son importance, ni par son talent; il est généralement connu par sa médiocrité; mais le *Spectator* est remarquable sous plus d'un rapport et mérite d'autant plus d'attention.

Les *ministériels*, pour résister aux radicaux, ont le *Satirist*, qui ne manque pas de leur jeter des pierres, et à défaut de celles-ci, bien d'autres choses encore, pour les éclabousser.

L'organe des *ultra-radicaux* est l'*Examiner*, qui est censé avoir eu le temps de tout examiner, parce qu'il existe depuis longtemps. Aussi son rédacteur n'est-il pas anonyme et mérite d'être connu pour son talent, quoique son nom soit un peu difficile à prononcer, parce qu'il appartient à l'orthographe des ultras; c'est M. Albany Fonblanque.

Les provinces et les comtés d'Angleterre sont partagés en autant de partis, ou divisions de factions, qu'il y en a à Londres, et se disputent le pouvoir et l'influence, pour faire le bonheur du pays chacun à sa façon. Parmi les feuilles qui marquent ces différentes couleurs, jusqu'à celles des tribus ou clans quadrillés de l'Écosse, on remarque le *Mercure de Leeds* comme l'un des meilleurs journaux ministériels de province. Cette industrie d'alimentation politique de l'intérieur du pays travaille nuit

et jour dans les journaux, et comme à l'envi avec les fabriques du commerce, dans les vastes ateliers de leur activité, sur l'étoffe tendue de l'esprit et des opinions du jour, qu'agite la force motrice des passions comme la vapeur des locomotives.

Les *Revues anglaises*, si intéressantes par leur esprit d'observation, ont le mérite d'un savoir pratique, et présentent des notions exactes à côté de l'opinion qu'elles professent, qu'elles défendent et protégent, et marquent en général, par les talents distingués qui les rédigent. Les torys joignent surtout ce mérite à celui de la discussion dans les recherches, et marquent avant tous les autres par leurs Revues. Tels sont le *Blackwood's-Magazine* et le *Frazer's-Magazine*, qui paraissent tous les mois, et le *Quarterly-Review*, qui paraît chaque trimestre. La Revue de *Blackwood* se distingue par son érudition et par le rare talent avec lequel elle est écrite. Le *Quarterly-Review* est rempli d'excellents articles de sciences et d'arts, d'histoire et de politique, pleins de mérite, et de toutes sortes de sujets curieux et instructifs.

Les *Revues mensuelles des réformistes* sont trop préoccupées de la réforme, pour aspirer au mérite de celle de *Blackwood*. Elles lui sont toutes bien inférieures ; mais les réformistes s'en dédommagent, afin de donner plus de temps à la méditation, par quatre *Revues trimestrielles* qui rivalisent avec le *Quarterly-Review*, pour le talent qui les caractérise. Telles sont :

La *Revue britannique étrangère*, qui marque, par les sujets qu'elle traite, le choix qu'elle en fait et la rédaction qui la distingue. Elle est curieuse et remarquable par son ensemble, et jouit d'un grand crédit, malgré sa création récente.

La *Revue d'Edinburgh*, qui date son existence du commencement du siècle, s'était acquis à juste titre une grande réputation qu'elle a su maintenir pendant bien

des années. Cette puissante renommée lui était assurée par la plume de Brougham et de Jeffrey. Depuis qu'elle a été privée de l'appui de ces deux grands soutiens, elle a paru un moment descendre de sa hauteur, après tant de brillants succès; mais il paraît aujourd'hui qu'elle s'est relevée de sa léthargie, pour déployer une nouvelle vigueur de principe vital dans la sphère de son activité utile et instructive au centre intéressant d'Édinburgh, Athènes de la moderne Calédonie.

La *Revue de Dublin*, rédigée avec une grande puissance de talent par O'Connell, le célèbre agitateur, qui proclame la paix en agitant son pays. Catholique d'origine, sa couleur indique sa tendance.

La *Revue de Londres et de Westminster* résume l'esprit de son parti par l'*ultra-radicalisme* qu'elle professe. Son talent, aussi supérieur que sa plume est habile, la met au niveau des autres Revues de sa tendance.

La plupart des productions périodiques de cette dernière couleur, à part le talent littéraire qui les distingue, mais dont elles abusent, prétendent, chacune à son tour, avancer le bonheur et le progrès du pays, sansleés définir. Elles auraient déjà depuis longtemps précipité l'Angleterre dans le tourbillon des passions déchaînées, dans les déchirements et les horreurs de la guerre civile, qu'elles voudraient fomenter par la véhémence et la fureur de leur langage politique et fallacieux, si la longue habitude de la liberté de la presse et de son extrême licence n'y avait opposé une puissante barrière par l'esprit d'ordre, le gros bon sens et la saine raison des grandes masses, raison pratique qui est au-dessus des raisonnements, surtout chez un peuple dont le caractère froid et mesuré s'attache au positif de l'existence, et qui, avec son humeur morose, est accoutumé aux clameurs démagogiques des orateurs radicaux. C'est peut-être à ces seules considérations que l'on doit attribuer le peu de succès

qu'a eu jusqu'ici l'action haineuse du journalisme ultra-radical, dont les coups véhéments sont encore amortis par les intérêts matériels du commerce et de l'industrie, qui balancent l'agitation des passions, en préoccupant les masses : ils font l'effet des projectiles qui perdent toute leur force en entrant dans des balles de laine ou de coton, sans pouvoir en être répercutés.

La couleur des raisonnements et la nature des nouvelles que donnent les journaux divisent le public consommateur de ces aliments, d'après les différentes catégories des matières qu'ils traitent. On indiquera ici quelques nuances de ces organes de la presse, lesquels ont pris à tâche de satisfaire les goûts particuliers du public, tout en appartenant aux différents partis dont ils représentent les intérêts. On les signalera en résumé, d'après le jugement sain et impartial des Anglais mêmes ; jugement consigné dans de petits écrits anonymes, où ces sujets sont traités, qui paraissent à Londres de temps à autre, et qu'on accompagnera ici de quelques remarques.

Le *Courier* se recommande aux personnes qui ont un intérêt particulier de connaître au plus vite les projets officiels du gouvernement. Le *Morning-Post* est le répertoire du beau monde et des nouvelles de la cour. Le *Standard* et l'*Albion* sont l'élément indispensable des torys, gros et menus de toutes les dimensions, depuis le plus puissant jusqu'au plus mince des consommateurs. Les whigs, à leur tour, trouvent leur panégyrique et l'aliment de leur propre admiration dans le *Morning-Chronicle*. Enfin, les matériaux d'une réforme radicale sont concentrés dans le *True-Sun*, qui est le magasin des avocats ambitieux de la réforme. Le *Morning-Herald* fournit ample matière aux bavardages, aux tripotages et aux mauvais cancans, qui font plus de bruit qu'ils n'ont de consistance. On dira qu'on a toujours fait des tripotages de paroles verbales dans tous les temps, dans tous les siècles ; c'est

dans la nature de la société humaine. Mais aujourd'hui, où l'on abuse de tout, on en fait encore par écrit, on les imprime et on spécule sur l'effet de leur publication. Le *Times*, remarquable par son adresse et la souplesse de ses opinions, fait des évolutions et des pirouettes. Cette feuille, tantôt whig tantôt tory, était naguère journal semi-ministériel, et reçoit aujourd'hui les inspirations du parti conservateur. Le *Bell's-Life* est la source de l'instruction et de la nutrition des amateurs des courses de chevaux et des combats de coqs défendus. L'*Atheneum* et le *Literary-Gazette* sont les manuels des amis de la littérature et des sociétés savantes. On observera, à cette occasion, que l'*Athenæum* est en même temps le répertoire des assemblées et des travaux d'une de ces sociétés de fondation récente et des plus pratiques en fait de sciences, celle de l'*Association britannique* pour les progrès du savoir dans l'application des sciences exactes et positives. Le *Satirist* et l'*Age* sont l'aliment indispensable des amateurs du scandale, pénétrés du véritable esprit du temps. Le *Mirror of Fashion* et le *Court-Journal* sont l'amusement innocent des dames, et l'*Atlas*, celui des personnes curieuses de se nourrir des nouvelles qui courent les salons et même les rues depuis une dizaine de jours. Mais comme le commerce des insulaires est un aliment si bénin et si bienfaisant pour leur existence, il ne faut pas oublier le *Public-Ledger*, journal qui a le mérite de donner des nouvelles de mer, chose intéressante au milieu de tout le tripotage de terre, qui n'est pas même celui du continent.

Toutes ces feuilles sont obligées de fournir un cautionnement plus ou moins considérable, selon leur importance. Il est de 300 à 400 livres sterling, 7,500 à 10,000 francs, qui sert de garantie des dommages et intérêts auxquels l'éditeur pourrait être condamné, par suite d'un délit de calomnie ou d'invectives.

Parmi les grandes feuilles, le *Times*, d'une vogue

étonnante, est fondé sur 24 actions, qui représentent son capital : elles ont été vendues, il y a quelques années, pour la somme de 100 liv. ster., ou 2,500 fr. chacune. Aujourd'hui cette feuille, protégée par la faveur du public et soutenue par les soins de son directeur, a porté progressivement chaque action à la somme exorbitante de 12,000 liv. ster., ou 300,000 fr. Ce succès extraordinaire est un phénomène particulier, qui ne saurait s'appliquer aux autres feuilles. Il est dû sans doute, ce succès, à la souplesse extrême avec laquelle cette feuille flatte les opinions, les goûts, les intérêts et les passions du public, et à l'influence de sir Robert Peel, dont elle a été favorisée en dernier lieu. Le produit des annonces et des avertissements est d'ailleurs un fonds solide de capital et d'existence pour tous les journaux anglais : c'est la girouette des intérêts du commerce ; elle tourne continuellement sur son pivot, comme la roue d'un moulin qui ne cesse d'être en action. Le bénéfice de ces annonces, qui est très-considérable, remplit journellement la moitié ou les trois quarts des feuilles gigantesques qui les reçoivent. Tous les avertissements sont soumis au fisc ; ils payent chacun, au bureau du timbre, un droit d'un shelling six pence, ou 1 franc 82 centimes et demi. On a calculé que ces avertissements seuls versent dans les caisses du fisc et dans celles des journaux une somme annuelle de 300,000 liv. ster., ce qui répond à 7 millions 500 mille francs. *Le prix d'abonnement pour la lecture des journaux* est porté à *un million de liv. sterl.*, ou 25 millions de francs, somme qui sert à payer le seul aliment politique et littéraire de la consommation intellectuelle de l'Angleterre.

Les feuilles de l'opposition, en Angleterre, surpassent en général celles de l'opposition en France, par la véhémence du langage, par les invectives, les imputations et les dénonciations fondées sur des faits entièrement faussés ou controuvés, pour exciter les passions haineuses,

irriter et exalter les esprits, monter les imaginations les moins ardentes. Or, rien n'est plus facile que l'imposture, rien n'est plus commode à la haine, aux combinaisons malveillantes de l'esprit, que la calomnie.

« Il y a à Londres des gazettes qui font métier de répandre de fausses nouvelles. Il appartient à des principaux journaux de ne point en prendre notice ou d'avoir l'air d'y faire attention. Les feuilles de cette trempe sont : *The Town*, *Argus*, *Era*, *Age*, *Satirist*, *Paul-Pry*, etc. On ne peut guère se fier aux nouvelles que donnent ces feuilles hebdomadaires ; on y chercherait en vain la critique et la connaissance des choses ; mais on y trouve toujours le commérage et le scandale. Les productions de ce genre sont connues sous l'épithète de *catchpenny*, et n'ont pour but que de gagner de l'argent, n'importe par quels moyens. Elles n'obtiennent qu'avec beaucoup de peine, et très-rarement, même en payant, que l'on imprime quelques-uns de leurs articles dans les principaux journaux quotidiens. Il n'est pas rare de trouver dans ces feuilles du second et du troisième ordre des lettres munies de signatures d'hommes d'État célèbres, de ministres et de princes, sans qu'un seul mot soit authentique. Ces feuilles hebdomadaires publient quelquefois les plus odieuses calomnies contre les gouvernements et les hommes les plus influents. On sait ce qui en est, et personne n'y fait attention. Si en pareil cas on voulait intenter procès au rédacteur, ce serait lui rendre service ; car une enquête devant les tribunaux, outre qu'elle fournirait matière à scandale, rendrait sa feuille plus connue, lui donnerait quelque importance, et lui vaudrait de l'argent en lui procurant plus de lecteurs. Le *Satirist* a été fort heureux sous ce rapport. Dans son numéro du 6 décembre 1840, il triomphe d'une plainte portée contre lui, et publie avec emphase cet événement, en invitant ses lecteurs à se trouver aux débats du jugement

à intervenir. Parmi les feuilles de ce genre, le *Dispatch* est celui que les artisans, les ouvriers et autres gens de cette catégorie lisent de préférence. »

Les dispositions d'une législation générale contre la presse sont sévères en Angleterre, mais leur application varie aussi souvent que les exceptions sont fréquentes, parce que cette législation n'offre rien de particulièrement spécial aux journaux. Les lois portent contre les libelles et les pamphlets, et ne donnent lieu à des poursuites judiciaires que lorsque les articles répréhensibles des feuilles publiques sont regardés comme tels. Alors on intente des procès aux journaux ; des amendes leur sont imposées pour des injures personnelles ; des réparations d'honneur sont publiées dans leurs colonnes ; on déclare qu'on n'a point prétendu attaquer la personne, et l'affaire est considérée comme terminée, sauf les prochaines occasions de renouveler les hostilités.

S'il est permis à tout Anglais de discuter les actes du gouvernement, il ne lui est point accordé de prêter à ces actes des motifs honteux. En critiquant les ministres ou leurs agents, on ne peut pas impunément les accuser de vénalité, ou supposer qu'ils veulent empiéter sur les libertés reconnues de la nation. C'est alors la catégorie des lois contre les libelles et les pamphlets qu'on applique au délinquant. Mais le langage politique des journaux de l'opposition, indépendamment du libelle personnel, a su pousser la liberté de la presse au delà de toutes les convenances, jusqu'à la licence qui ne connaît plus de frein. On a déchaîné toutes les passions publiques et donné naissance à une guerre continuelle des partis qui, sans relâche, se disputent l'influence ou le pouvoir ministériel, et, pour y parvenir, emploient les menées et les intrigues, afin d'enlever la majorité aux ministres et amener ainsi leur chute. Une personne diffamée par les journaux peut, selon les circonstances, réclamer des

dommages et intérêts contre son diffamateur. Celui-ci doit prouver la vérité des faits qu'il a énoncés, et l'on ajoute ainsi au scandale public un scandale judiciaire; car les Anglais, indépendants dans leurs mœurs nationales, ne craignent point le scandale national.

Les peines portées contre la publication d'un libelle sont l'emprisonnement et l'amende. Autrefois c'était la déportation que l'on prononçait contre l'écrivain libelliste, lorsque, en cas de récidive, il avait publié un pamphlet déclaré blasphématoire ou séditieux. Les magistrats font l'appréciation et prononcent l'application de la peine, qu'ils fixent plus ou moins arbitrairement, selon la portée de l'offense, ou le rang et la fortune de l'offenseur. Quelquefois la conduite antérieure de l'accusé est prise en considération par le jury, pour atténuer ou aggraver la peine.

La publication de nouvelles fausses qui pourraient semer la discorde entre le roi et la nation, ou se rapporter à quelque personnage éminent du royaume, porte la peine d'une amende et celle de la prison. La promulgation de prophéties qui pourraient troubler la paix publique est punie, la première fois, d'une amende de 10 liv. sterling, ou 250 francs, et d'un an de prison. La confiscation des biens et la prison perpétuelle sont prononcées en cas de récidive.

Mais comment se fait-il donc qu'avec cette législation sévère, les journaux anglais, comme on l'a souvent observé, jouissent d'une liberté plus illimitée que les feuilles françaises? C'est que les rédacteurs de ces journaux « pèchent contre ces lois beaucoup plus souvent qu'elles ne leur sont appliquées. »

C'est ainsi qu'il y a à Londres, chose difficile à concevoir dans les mœurs anglaises, si austères pour le décorum du *respectable* de l'intérieur des familles, une ou deux feuilles méprisées, honnies, mais qui n'en existent

pas moins. — « Elles sont lues presque exclusivement dans les antichambres et les offices de la plus haute aristocratie, et n'en sont que plus dangereuses, parce qu'elles ne s'alimentent que de scandales. Les rédacteurs anonymes de ces feuilles, croupiers du plus mauvais genre de tripots, puisent leurs sujets aux sources les plus subalternes et les plus viles, » répandent impunément, par des voies obscures, la chronique scandaleuse des plus honteux événements, propres à corrompre les mœurs publiques et à détruire la considération et le respect qu'on leur doit, et qui leur sont si nécessaires, par la tendance et le but de la publicité, en avilissant la liberté de la presse même. « Il n'est pas d'infamie, de procès en adultère, d'histoire de rapt, de contes de subornation et de séduction, qui ne trouvent là un écho effronté. »

M. E. Litton Bulwer, qui signale un de ces écrivains obscurs sous le nom supposé de Sneak (reptile), observe que la bassesse d'un rédacteur de l'importance et de la corruption de cette trempe va si loin, qu'il écrira des lettres à des personnages marquants pour leur annoncer qu'il se trouve en possession de plusieurs anecdotes qui les concernent, mais qu'il s'abstiendra de les publier, si l'on consent à lui donner dix guinées. Pour comble de scandale, ces journaux sont publiés le dimanche, et profanent ainsi par le mensonge et l'effronterie des infamies de la semaine, un jour dont la sainteté est si rigoureusement observée en Angleterre.

Il est également affligeant d'observer que dans le pays des bons ménages, à Londres même, il existe une *Gazette des procès en divorce* (Criminal conversations' Gazette), qui ne manque jamais de matériaux. Toutes les causes marquantes et scandaleuses de ce genre y sont recueillies, pour flétrir la mémoire de personnages illustres et d'hommes d'État.

MARCHANDS ET COLPORTEURS DE JOURNAUX.

Opérations d'industrie des marchands de journaux. — Métier des colporteurs de journaux. — Officine des quatre grands journaux de la capitale. — Moments d'agitation des colporteurs ; leurs courses dans l'immense métropole ; leurs vicissitudes et leurs fatigues ; leur bourse au marché des journaux. — Influence de cette lecture quotidienne sur les mœurs. — Industrie des annonces.

Les opérations de spéculation et de distribution des journaux sont une branche d'industrie indépendante du journalisme, qui ne se trouve en aucun contact immédiat avec le public pour l'exploitation de cette source de subsistance et de revenu. Les abonnements des journaux et leur vente par des colporteurs (newsmen) ne regardent point la direction d'un journal, qui se retranche toujours dans les limites d'un strict anonyme. Celle-ci ne traite qu'avec les *libraires marchands de journaux* qui se chargent en gros du nombre d'exemplaires nécessaires aux abonnés réguliers et au débit casuel de chaque jour. Ils payent à la direction 6 pence la feuille, et la revendent au prix de 7 pence. Les colporteurs de nouvelles vont à leur tour prendre chez les marchands des exemplaires de plusieurs journaux qu'ils vont débiter à raison de 8 ou 9 pence dans les diverses promenades et surtout aux bureaux de diligences ; car il est de rigueur de ne pas partir, de ne point arriver sans être au fait du cours des changes et des nouvelles du jour qui les règlent.

Les voyageurs déjà groupés sur l'impériale des mail et des stage-coaches s'empressent, en attendant le signal du départ, de s'arracher les feuilles qu'on leur débite, et les dévorent comme un aliment indispensable pour leur voyage. Après cet épisode, les colporteurs se rendent aux promenades pour entretenir les promeneurs des événements du jour, des débats du parlement, des tripotages politiques et des nouvelles de terre et de mer,

ainsi que de toutes les nuances de la littérature ambulante du jour.

Ces revirements industriels font vivre ainsi trois différentes classes de marchands politiques, qui tous travaillent pour la politique et sur la politique, afin d'exister par les aliments qu'elle fournit. Les journaux quotidiens qui publient environ 300 numéros par an, c'est-à-dire, un chaque jour, à l'exception des dimanches et fêtes, jours occupés par des feuilles spéciales, portent leur abonnement au prix de 8 liv. sterling ou 218 francs 75 centimes par an.

La distribution des feuilles aux abonnés réguliers, ayant eu lieu à 8 heures du matin, sauf les obstacles imprévus, la répartition des feuilles à des lecteurs non abonnés et qui payent un penny par heure de lecture, commence ses opérations. Elle réclame toute l'activité de cette classe industrieuse qu'on appelle les *newsmen*. L'éloignement des demeures ne saurait être pris en considération; le colporteur est lancé comme une toupie dans un cercle d'activité continuelle, en remettant les feuilles et en retournant au bout d'une heure pour les reprendre et les porter à d'autres chalands. Il convient parfois avec ses pratiques pour une lecture de plusieurs heures, et cette branche de son industrie est presque le seul gain qu'il mette à profit dans l'intervalle de l'expédition ultérieure des feuilles; or, les journaux du matin, ayant circulé pendant le jour dans Londres, sont remis le soir à la poste pour être expédiés aux abonnés ou aux marchands de journaux dans les provinces, au prix inférieur de vente de quatre pence la feuille. Ils arrivent à leur destination aussi vite que s'ils avaient été remis dès le matin au bureau de la poste, parce que la malle ne part que vers le soir. Ces feuilles, après avoir été lues dans les provinces par les citadins, sont expédiées aux amateurs de la campagne, et finissent par prendre la route des colonies, de manière qu'un seul

numéro de journal a souvent passé par vingt ou trente mains d'usuriers qui l'ont exploité à leur profit, avant d'arriver au terme de ses courses et de sa destinée ambulante. Chaque journal taché, déchiré, ou perdu, est racheté sans difficulté au moyen de 7 pence par feuille.

Le métier de colporteur de journaux est un état indispensable à l'alimentation politique, et au commerce des nouvelles du jour. On donnera ici, d'après le *Metropolitan*, quelques détails sur leur activité et les vicissitudes de leur pénible profession.

Les ténèbres de la nuit ont à peine disparu, pour faire place à la fumée industrielle qui s'échappe du sein de la Cité, et que, dans ce climat brumeux, les rayons du soleil levant n'ont pu percer, qu'un bruit sourd, semblable au mugissement des flots de la mer, se fait entendre au loin. Vous vous trouvez dans la rue du Strand, près du magasin du célèbre Ackermann, de ce libraire, marchand d'estampes, de tableaux et d'albums des dames, inventeur des keepsakes aussi élégants et attrayants que riches et pittoresques, et vous croyez approcher du lieu d'où émane le bruit qui attire votre curiosité. En tournant le coin d'une rue, vous vous trouvez bientôt en face de l'*Officine des quatre grands journaux de la capitale*. Le bruit que vous y entendez de près, est celui de la machine à vapeur et de ses rouages ingénieux, qui mettent en mouvement six presses à la fois. C'est là le rendez-vous de l'honorable et utile corporation des colporteurs des journaux, agents actifs de la propagation des lumières de la science du jour. Ils affluent en masse vers ce centre de fabrication politique universelle et mercantile.

A peine l'horloge a-t-elle sonné cinq heures, que ces hommes industrieux, tout en bourdonnant comme des abeilles qui sortent de la ruche afin d'aller butiner sur les fleurs, arrivent pour se grouper autour du rouage politique du journalisme, et se préparer, n'importe le

temps qu'il fait, à leurs courses habituelles et fatigantes. C'est une classe de gens à part, remplis d'une propension de mouvement digne du progrès. Ils se chargent de répandre les nouvelles du jour dans toutes les directions, par le seul moyen de leurs jambes, dépassant en agilité, en vigueur et en rapidité, tout ce qu'on peut imaginer de plus actif à Londres, et forment un piquant contraste avec la marche lente, grave et mesurée des péripatéticiens de profession, qui ne courent jamais. L'heure fixée pour la distribution des feuilles étant arrivée, ils s'élancent avec véhémence, et en frappant aux portes des maisons de Londres, où tout est encore assoupi : ils font l'effet d'un réveillon général.

Lorsqu'il arrive que la distribution des journaux les plus répandus éprouve du retard, la position de ces agents de la publicité politique devient critique et embarrassante. La rumeur, manifestation de leur mécontentement, offre alors l'image fidèle de l'agitation d'un mouvement séditieux et universel. Le progrès qui marche et avance sans s'arrêter, ne reconnaît, n'admet point de retard; la perte du temps est un moment de cruelles angoisses pour ces agents empressés; car leur intérêt et leur existence même dépendent de son emploi le plus régulier. Le mécontentement se manifeste d'abord par des paroles accompagnées d'injures, et lorsque le retard dépasse la mesure de l'attente et celle de la patience, on finit par prendre d'assaut les avenues ou même l'intérieur du bureau d'expédition. Il ne reste alors à la rédaction en danger d'autre expédient que la distribution précipitée de la feuille, sans être achevée. Dans cet embarras et ce péril extrême, on remplit à la hâte la colonne de la feuille restée en blanc avec des *caractères hiéroglyphiques*, au moment même où les menaces les plus véhémentes rendent imminent et inévitable le danger d'un retard plus prolongé. On laisse au public à deviner le

secret de cet expédient, jusqu'à ce que le numéro suivant apporte la solution de l'énigme qu'explique la rédaction, menacée dans les intérêts de son existence par les intérêts plus urgents du mouvement. Dans ces sortes d'occasions, il arrive rarement que les vitres cassées du bureau n'attestent le zèle des colporteurs à répandre les nouvelles du jour à l'heure indiquée.

Dès qu'ils sont positivement convaincus de l'existence d'obstacles majeurs et imprévus, qui motivent le retard de la distribution d'un journal, ils se décident à livrer à leurs lecteurs les feuilles qui ont paru à l'heure ordinaire, et font la ronde une seconde fois lorsque le journal en retard paraît. Leur course est alors d'autant plus accélérée qu'ils doivent se trouver sur les lieux à l'heure précise de la distribution des feuilles du soir ; car il serait impossible à qui que ce soit, à Londres, de rester une demi-journée sans nouvelles politiques, si même on les recevait le soir toutes ensemble.

La rapidité avec laquelle les colporteurs exercent leur métier et parcourent les rues de l'immense métropole, est une chose difficile à concevoir. C'est tout à la fois le mouvement et le progrès en ambulance. Depuis le moment de la distribution, une heure à peine s'est-elle écoulée, que les abonnés, dans les quartiers les plus éloignés, se trouvent déjà en possession de leurs feuilles. Ce sont des hommes rompus à ce violent exercice, auquel peu de gens pourraient résister. Après les abonnés qui reçoivent à huit heures, pour leur déjeuner, le journal du matin, viennent les lecteurs à l'heure ou au penny, et l'éloignement de leur demeure n'est jamais mis en ligne de compte. Le colporteur, rarement assisté d'un aide, fait le même chemin au bout d'une heure, pour reprendre la feuille, et se trouve ainsi toute la journée en un mouvement continuel, comme un *perpetuum mobile.* Cette agilité, qui ne paraît pas être inhé-

rente au caractère anglais, est d'autant plus étonnante quand on considère qu'un seul colporteur met tous les jours en circulation de 30 *à* 40 *feuilles*, et que lui-même, ou son remplaçant, frappe à la porte de 60 à 80 maisons dans une matinée, en observant les règles établies pour les facteurs et les colporteurs, de s'annoncer convenablement par la manière de frapper, sans sonner. On a vu des jeunes gens pousser leurs courses jusqu'à faire 120 visites de ce genre dans une matinée ; mais il faut observer, pour bien constater le fait extraordinaire, que leurs pratiques ne demeuraient pas trop éloignées les unes des autres. On peut évaluer à 20 *milles anglais* les distances que ces colporteurs parcourent chaque jour, dans toutes les saisons et par toutes les températures, sans même excepter les dimanches et jours de fêtes, qu'ils ne sauraient chômer. On peut dire que ces colporteurs sont les hommes les plus actifs de la population de Loudres; au moins n'existe-t-il, dans cette capitale, aucune profession qui déploie plus de mouvement que ces agents utiles, indispensables, fournisseurs infatigables de l'alimentation politique de la métropole. Ce sont des locomotives vivantes qui semblent rivaliser avec celles de la vapeur, par la rapidité avec laquelle ils franchissent les distances.

La vaste capitale de l'Angleterre ferme, le dimanche, ses théâtres, ses boutiques et ses magasins ; mais elle ne ferme point ses bureaux de journaux : elle n'accorde point de repos aux jambes des colporteurs un jour de dévotion, car il y a des journaux du dimanche, et ils semblent destinés à alimenter leurs abonnés dans les heures d'intervalle des sermons.

Il serait curieux de suivre le *newsman* dans quelques-unes de ses courses, pour avoir une idée des vicissitudes, des longueurs, des ennuis et des déboires de son métier de fournisseur universel d'aliments politiques. C'est

précisément parce qu'il s'efforce d'être universel qu'il ne parvient jamais à contenter tout le monde ; vérité prouvée par l'expérience et constatée encore dans cette circonstance, en fait de politique, ne fût-ce que pour en distribuer les nouvelles. On indiquera ici en substance les principaux épisodes des courses fatigantes de ces colporteurs, sans faire mention de l'humeur des lecteurs, des scènes qu'ils leur font, et dont le *Metropolitain* donne de longues relations, qui prouvent une parfaite connaissance de cause et de caractère.

L'heure expirée, le colporteur frappe et réclame sa feuille. Ici c'est un ultra-tory qui digère en étudiant un discours cicéronien de sir Robert Peel ou de lord Lindhurst ; il lui reste encore trois colonnes à lire, impossible de rendre la feuille sans avoir coulé à fond le développement et tous les arguments du sujet. Là, c'est l'ami du progrès qui avance avec lord John Russell ou lord Melbourne, et qui se nourrit de l'exposé d'un bill sur la réforme municipale en Irlande, en assistant aux débats violents qui s'ensuivent ; encore impossible de se dessaisir de la feuille dans ce moment du plus haut intérêt, où il est question de préparer une défaite totale aux torys ; il ne saurait ne pas récapituler en détail tous les points de la proposition. Interrompu par la réclamation du colporteur, qui la fait parvenir depuis la porte de la maison jusqu'au cabinet du lecteur à un penny par heure, le whig perd le fil des brillantes périodes qui l'occupent, et recommence à lire toute la colonne, pour mieux retenir l'ensemble de la violente discussion.

En attendant, le lecteur suivant, ayant appris que de véhéments débats ont eu lieu dans la chambre, attend avec une impatience toujours croissante le journal qui les contient. Il le reçoit enfin, le dévore à raison du prix de lecture et, au bout d'une heure, les mêmes scènes de réclamation de la part du colporteur se renouvellent

et se succèdent, avec abondance d'outrages, car les lecteurs passionnés sont emportés et exclusifs.

Cette partie pénible de la besogne des newsmen, partie qui prouve qu'il n'est pas si facile de distribuer les aliments politiques, s'achève enfin, à force de patience et de courses, et alors ces agents de la publicité se rendent au bureau, pour se défaire des feuilles qui leur sont restées de la journée. Lorsque d'autres colporteurs ont, par hasard, des commandes pour le même journal, les exemplaires restants se placent sans perte; mais quand au marché il y a surabondance de nouvelles, le prix de la marchandise tombe, et elle doit être livrée au rabais.

Ce commerce de journaux a lieu en face de l'entrée du bureau du *Courier*. C'est là que se trouve *la bourse des newsmen* et *le marché des journaux*, établissement tenu en plein vent et au centre de la ville. On y commence les opérations à quatre heures, par la vente des feuilles du matin, et toutes les transactions sont terminées à cinq heures.

Dans les derniers temps, l'affluence était si grande sur cette place, que toutes les avenues étaient assiégées, et que la police devait intervenir pour maintenir l'ordre. Afin de remédier à cet inconvénient d'une trop grande affluence, on a été obligé de fonder une seconde bourse à la belle étoile, dans la Catharine-Street, près de la bourse principale.

La grande bourse des feuilles du jour est surtout curieuse, par les scènes caractéristiques qui s'y passent et par la manière dont les *newsmen*, faisant le métier de courtiers, y débitent les journaux en criant et en estropiant les noms, dans l'intention de les rendre plus populaires par des abréviations inintelligibles. C'est ainsi qu'ils crient de toute la force de leurs poumons, pour faire valoir le cours du change de leurs papiers d'État: « Un Chron (Morning-Chronicle) à vendre. — Qui veut un

Erat (Morning-Hérald)? — Qui demande un Tiser (Morning-Advertiser)? — Voici un Chron, un Tiser. — Qui a besoin du Toimes (Times)? Qui achète le Toimes? » et, tenant la feuille déployée, bannière flottante de son commerce, le newsman, courtier agile et vigoureux, rame de ses deux bras, comme pour fendre les flots de l'Océan, en fendant la foule, et triompher de la liberté de la presse. Jamais cris populaires n'ont été plus expressifs, jamais la multitude ne s'est pressée avec plus d'empressement. Les cris seuls poussés avec violence prouvent le besoin du débit de la politique du jour. Ces cris sont accompagnés de bourdonnements, de rumeurs, de sons aigus, de sifflements qui augmentent à mesure que la foule se presse, que les masses se choquent, par le flux et le reflux qui les rend toujours plus compactes. Les journaux du soir, distribués également de quatre à cinq heures, augmentent encore cette prodigieuse affluence, et réclament de nouveau toute l'attention, toute l'activité des bras et la force des poumons du *newsman*, qui n'existe que par le mouvement et dans le mouvement.

Il y a à Londres trois ou quatre grandes maisons qui s'occupent en gros de cette branche d'industrie. Elles accordent au newman le bénéfice d'un numéro gratis sur vingt-quatre numéros du même journal qu'il achète, ce qui fait un peu plus de 4 pour cent. Le nombre des exemplaires expédiés chaque jour par les gros marchands de journaux est immense, à cause des relations étendues qu'ils entretiennent dans les trois royaumes. Il y en a qui vendent tous les jours dans la capitale seule jusqu'à 7,000 exemplaires de différents journaux. En y comprenant un exemplaire gratis sur 24, ils réalisent un bénéfice net de près de 4 liv. sterling par jour, sans compter les abonnements réguliers. La plupart de ces marchands, outre les feuilles publiques, ont aussi un dépôt des pro-

ductions périodiques de la presse qu'ils débitent à des prix fixes.

En terminant l'article de l'alimentation politique des journaux et de leur influence intellectuelle dans l'expression de la civilisation anglaise, on observera que la lecture des feuilles anglaises par les abonnés réguliers, celle des débats politiques, des procès des tribunaux et des annonces si importantes pour les intérêts du commerce, et qui remplissent souvent la moitié de leurs immenses colonnes, a bien pu contribuer à former les habitudes du caractère des Anglais, et à les rendre aussi actifs, aussi persévérants dans les mouvements de leur commerce, que sédentaires dans leurs goûts domestiques. Or, ces journaux embrassent à la fois et la tendance de leurs spéculations de commerce et leur passion pour la politique. *Le Times* seul peut convenablement enchaîner chez lui et occuper du matin au soir tout Anglais bien constitué et confortablement organisé, en prenant le matin son déjeuner, le journal à la main, avec du café, du thé aux œufs à la coque, du mouton et du jambon froid; plus tard un *lunch* ou déjeuner à la fourchette et un dîner copieux au roastbeef et au beefsteak. C'est le même journal dont on a calculé que l'édition d'un seul numéro couvrirait les deux comtés de Surrey et de Middlessex qui renferment la capitale du royaume uni. Aussi l'Anglais, lorsqu'il est régulièrement abonné, est-il assez consciencieux pour ne rien sauter, s'il est possible, et pour lire certains journaux depuis le commencement jusqu'à la fin, sans faire grâce aux annonces; car, à côté de leur mérite mercantile d'achats et de ventes, elles ont souvent pour objet les plus savantes combinaisons de spéculations, et sont à cet effet rédigées avec un soin tout particulier.

Ces sortes d'avertissements intéressent surtout par l'attrait du piquant qui les assaisonne; ils sont souvent ré-

digés par les écrivains les plus spirituels. On cite comme modèles du genre ceux qui sont composés par sir Thomas More. Un ancien valet de chambre de lord Byron, le sieur Flechter, entreprit un petit commerce qui devait pourvoir à sa subsistance, parce qu'il était pauvre; ce commerce consistait dans la fabrication et le débit de petits pâtés italiens, auxquels Flechter savait donner un si bon goût, qu'ils étaient dignes d'obtenir quelque vogue. Sir Thomas, qui les avait goûtés et appréciés, ne pouvant pas soutenir le nouvel industriel de sa bourse, l'appuya puissamment de sa plume. Il composa à cet effet d'excellentes historiettes et des contes pleins d'intérêt, dont le dénoûment plastique ou dramatique finit toujours par une pointe ayant pour objet la recommandation des petits pâtés de Flechter. Le débit de cette alimentation, protégé par l'esprit d'un littérateur distingué, ne manqua pas de prendre une vogue étonnante. Mais le valet de chambre, faiseur de pâtés, fit malheureusement banqueroute, et le bruit de son infortune et de ses désastres parvint bientôt à la connaissance du beau monde; on s'empressa d'ouvrir pour lui une souscription. Aussitôt un album magnifique circule dans les salons de Londres, et chacun, en y inscrivant élégamment son nom et sa rétribution, accompagne son offrande de quelques lignes en vers ou en prose. Le valet de chambre, noblement secouru, fut sauvé de sa ruine totale.

C'est ainsi que souvent une branche de consommation matérielle vient s'unir de la manière la plus spirituelle, la plus élégante et la plus fashionable, à l'alimentation littéraire que favorise la mode. Comment, après une manifestation d'intérêt d'une si haute influence, ne pas se livrer à la lecture des annonces, saisir leur tendance, leur portée, et prendre une vive part aux conséquences qu'elles peuvent avoir pour le commerce et l'industrie, sans même manger de petits pâtés italiens, si telle est

leur importance qu'elles sont en état de rendre riches ou pauvres, célèbres ou obscurs, les individus dont elles fondent le bonheur ou le malheur, la réputation et la fortune, par la seule tournure d'esprit ou la pointe qu'elles présentent?

II. ALIMENTATION ET CONSOMMATION MATÉRIELLE DE LONDRES.

Approvisionnement de Londres. — Provisions de bouche et denrées. — Potagers et jardins fruitiers. — Laitières dans la capitale. — Produits de la pêche et de la chasse. — Consommation de la viande. — Vente de bétail au marché de Smithfield. — Beefsteak-Club. — Combustible indispensable; sa nécessité, son usage, ses conséquences. — Mines de houille; leur exploitation et leur historique. — Consommation de ce fossile à Londres. — Marchés de la capitale. — Particularités de celui de Smithfield. — Débit de chevaux. — Valeur des ventes faites à ce marché.

Après avoir asssisté à toutes les fatigues de conception, aux agitations, aux peines que donnent la préparation, la confection et la distribution des aliments politiques de l'immense ville de Londres, de l'Angleterre et même de ses colonies, vous vous sentez sans doute trop épuisé d'esprit et de corps, pour ne point penser à vous réconforter par quelques aliments substantiels et matériels, afin de soutenir le corps, en donnant à l'esprit le temps de se refaire.

Une nation aussi bien portante, aussi bien nourrie que les Anglais, et qui se nomme elle-même John Bull, doit nécessairement être approvisionnée d'une manière solide et faire une grande consommation matérielle des objets si indispensables à l'existence journalière d'un homme bien constitué d'après le système d'alimentation qui la soutient et la fortifie. Ce système, par son importance et par son influence même, est au-dessus de toutes les abstractions et des principes de l'alimentation politique qui y aboutit naturellement pour trouver le moyen le plus

positif de son existence. Les combinaisons de ce système d'alimentation et l'échelle de son application sont réunies dans la vaste capitale de l'Angleterre, à un degré de splendeur et de profusion qui présentent un modèle de perfectionnement et d'émulation aux trois royaumes unis de la Grande-Bretagne.

Les premiers besoins de l'alimentation matérielle sont les provisions de bouche et les denrées en général. La consommation de ces objets dans une ville de plus de 1,500,000 habitants est aussi immense et curieuse qu'elle est unique dans ses dimensions. Il serait difficile d'établir avec exactitude la valeur de cette consommation ; on ne saurait en donner qu'une idée approximative, qui présentera celle de son étendue en proportion de la vaste capitale et de ses environs.

Il y a peu de villes qui soient aussi complétement et aussi abondamment approvisionnées que Londres en denrées de toute espèce. Le gouvernement ne s'occupe point de la direction de cette branche prodigieuse d'alimentation générale. Il abandonne tout à la libre concurrence qui, par le mobile de l'intérêt, suffit à tout, sans laisser de lacune. Aucun droit de barrière ou d'octroi ne l'entrave, et aucun règlement ne ralentit sa marche. Les pourvoyeurs, assurés du débit de leurs marchandises, ne manquent pas de fournir tous les marchés avec profusion.

La consommation du blé s'élève annuellement à huit millions de boisseaux, dont les quatre cinquièmes sont employés à faire 64 *millions de pains de quatre livres,* sans compter d'autres objets de boulangerie. C'est un article qui entre dans l'approvisionnement de Londres pour 340 *millions de livres pesant.* Que de livres de plus n'en faudrait-il pas en France pour une égale population ! car les Anglais consomment beaucoup moins de pain que les Français.

Les légumes que consomme Londres sont le produit d'un grand nombre de jardins potagers (kitchen gardens) qui s'étendent à plus de douze milles à la ronde, et pourvoient à une concurrence aussi libre qu'étendue. On estime qu'ils occupent au moins 10,000 arpents de terre cultivée et engraissée avec soin. On porte la consommation annuelle des légumes à 400 millions pesant.

Une grande quantité de jardins fruitiers (fruit gardens) fournissent les fruits qui font partie de l'approvisionnement de la capitale. Ils s'étendent dans le comté de Middlessex seul, sur un espace de plus de 3,000 arpents, et sont situés principalement dans les environs de Hammersmith, Twikenham, Islewarth, Brentfort, Kensington. La culture de ces produits y est remarquable par son excellente méthode, attestée par la bonne qualité et par la grosseur des fruits qu'elle produit.

D'après les données authentiques, le rapport des jardins fruitiers et potagers est estimé à plus de 2,300,000 livres sterling, sans compter une valeur d'à peu près 100,000 liv. sterling qui provient des jardins particuliers des environs de Londres et des comtés éloignés. Ils occupent plus de 30,000 personnes en hiver, et le triple en été et en automne.

La consommation du lait est portée à 36,000,000 de pintes de Paris. Cette immense quantité de lait est fournie par environ 10,000 vaches qu'on élève dans les comtés de Surrey, de Kent et de Middlessex. Ces vaches sont grandes, bien grasses et ont de petites cornes. On les appelle vaches de Holdness, d'un endroit du comté d'York, dont elles sont originaires.

Les laitières, qui font des marchés avec les nourrisseurs, altèrent le lait en y mettant au moins un sixième d'eau, et peut-être même quelque mélange nuisible, comme cela arrive dans toutes les grandes villes. Ce sont pour la plupart des filles robustes du pays de Galles. Elles

portent le lait aux consommateurs dans de grands vases de fer-blanc, et sont à peu près les seules qui fassent du bruit dans la ville, en criant le lait dans les rues deux fois par jour dans tous les quartiers de l'immense métropole. Ce sont des cris indiscrets au milieu d'une capitale aussi silencieuse, car on n'en entend guère d'autres dans les rues. La dépense du lait est portée à 1,458,000 liv. st., ou 31,450,000 francs.

La consommation du beurre, évaluée à une demi-livre environ chaque semaine par individu, ou à 26 livres par an, sur une population que l'on admettrait à 1,450,000 âmes, s'élèverait à 16,830 tonneaux par an. En ajoutant 4,000 tonneaux pour l'approvisionnement des navires, on obtient un nombre total de 21,000 tonneaux, soit 47,040,000 livres, qui donnent une somme de 1,900,000 liv. sterl. ou 47,500,000 francs. La quantité de beurre que produit annuellement une vache laitière a été évaluée par M. Marskall, à 168 livres, de sorte que la consommation totale du beurre, pour la ville de Londres, est fournie par 280,000 vaches. Cette consommation immense est finalement portée à 50 millions, et celle du fromage et des œufs au même nombre de 50 millions de livres pesant. On évalue la dépense pour le beurre, au moins à 11,000, et celle du fromage à 13,000 livres sterling.

La quantité de poisson apporté à Londres chaque année est immense. Le relevé qui en a été fait présente un vaste tableau de consommation, dont les articles principaux peuvent être estimés ainsi qu'il suit : Saumons frais, 45,446; ages de mer, plies, raies, boreclées, 50,446 boisseaux ; turbots, 87,958 ; morues fraîches, 447,130 ; harengs, 3,366,407 ; merluches, 482,493 ; melets ou petites sardines fraîches, 60,789 boisseaux ; soles, 8,672 boisseaux; maquereaux, 3,067,700; homards, 1,954,600; whitings, espèce de petits poissons blancs qui se pêchent

au delà de Tilbury fort, 90,604, sans mentionner une foule d'autres espèces de poissons. Dans cette énumération ne sont point compris les poissons d'eau douce, tels que carpes, brochets, truites, etc., et dont la consommation doit rivaliser celle des poissons de mer. Le nombre de petits bâtiments employés annuellement à la pêche est évalué à 3,827.

Le produit de la pêche sur les côtes d'Angleterre, en y comprenant celle des huîtres, des homards, des morues, etc., peut être porté, déduction faite des frais d'entretien de filets et de bateaux, à 45 *millions de livres sterling*. La seule pêche dans les *mers boréales* et les mers *australes* s'est élevée, certaines années, *à* 15 *ou* 16 *millions*, et cependant cette branche de revenu pourrait devenir bien plus considérable encore. Ainsi l'Océan rapporte annuellement une richesse de 60 *millions* aux pêcheurs de l'Angleterre.

La consommation de la volaille n'est pas en proportion de la population de Londres; on ne l'estime guère qu'à 70,000 liv. sterl.; celle du gibier dépend de l'abondance de l'année. Il y en a une espèce qui ne manque jamais; c'est un nombre extraordinaire de lapins qui sont employés à l'approvisionnement de la ville. Un étalagiste du marché de Leaden-Hall vend, dit-on, soit par lui-même, soit par 150 à 200 individus qui les colportent pour son compte, dans tous les quartiers de la capitale, environ 1,400 lapins par semaine, ce qui ferait près de 73,000 par an.

Du gibier, il n'y a qu'un pas à faire pour descendre au bétail et avoir une idée des besoins carnassiers du ménage de Londres. Que n'aurait-on pas à dire de cette vaste partie de la consommation anglaise dans la seule enceinte de la capitale? Londres consomme par an plus de 160,000,000 *de livres de viande de boucherie*. Cette consommation égale à peu près celle du lard, de la volaille, du gibier et du poisson tout ensemble.

Un relevé fait en 1822 et combiné avec soin, car cette matière solide et essentielle de la consommation de John Bull est très-soignée en Angleterre, porte le nombre de tous les bestiaux vendus au seul marché de Smithfield, à 149,885 bœufs, qui auraient suffi à l'armée d'Annibal pour mettre le désordre dans toutes les légions romaines à la fois; 24,609 veaux, 1,507,096 moutons ou agneaux, et 60,000 porcs. Ce relevé est loin cependant de présenter la totalité de la viande consommée dans Londres, parce qu'il est de fait qu'on débite chaque jour sur les marchés une quantité considérable de viande d'animaux abattus dans les environs de la capitale, et particulièrement de porcs. C'est surtout dans les rues de Leaden-Hall et de Newgate que la chair des animaux de campagne est mise en vente. On y voit de longues avenues de boucherie qui sont le résultat effrayant d'un massacre dont on aimera à éviter l'aspect, quelque grande que soit la propreté et la qualité supérieure qui distinguent la marchandise sanglante en Angleterre. On a beau prouver la nécessité de cette nourriture de l'homme matériel, son aspect, surtout dans un étalage si immense, ne laisse pas de faire une impression pénible et humiliante des goûts et des besoins carnassiers de l'humanité, besoins qui appartiennent à son existence substantielle.

Après ce relevé d'animaux de tant de familles différentes, on dira sans doute : Quelle immense quantité de viandes de boucherie! Quelle impitoyable nécessité de destruction, d'alimentation, de consommation! Mais suffira-t-elle aussi à tous les beefsteaks, à tous les roastbeefs que l'on mange chaque jour à Londres, et que les gastronomes anglais dévorent tout sanglants encore? Suffira-t-elle à la seule consommation du *beefsteak-club*, qui prospère avec un succès étonnant au milieu de tant de clubs extravagants de la capitale, parce qu'il est composé de véritables gentlemen, de lords et de ducs même. Toutes

ces sommes immenses de livres sterling et de livres pesant suffiront-elles pour alimenter la seule population noble et roturière de Londres? L'air bien portant de toutes les classes de la société paraît du moins attester qu'elles ne manquent pas d'aliments et qu'elles sont confortablement nourries, à l'exception de ceux qui ne le sont pas; de tant de pauvres qui languissent dans une misère et un état d'inanition extrêmes, malgré les grands sacrifices que font les gens aisés pour les nourrir, au moyen de tous les impôts et des taxes des pauvres dont ils sont grevés, jusqu'aux beefsteaks qu'ils payent si cher pour ne les manger que d'une manière fashionable et digne d'un gentleman.

Quelle sera la totalité des veaux et des moutons dans tout Londres, puisqu'on n'a parlé ici que du seul produit du marché de Smithfield, pour faire face aux côtelettes de veau et surtout de mouton que l'on s'obstine à préférer aux premières? Quelle sera enfin celle des pauvres petits agneaux que l'on immole tous les jours sur l'autel sanglant de la gastronomie anglaise? Ce tableau affecterait trop la sensibilité qu'inspire l'aspect de l'adolescence de ces animaux doux et innocents, pour être offert ici dans ses détails.

Mais la gastronomie ne saurait exercer son art savant et sanguinaire sans le combustible dont elle se sert pour apprêter ses victimes, combustible qu'elle tire d'un des règnes les plus vastes de la nature.

CONSOMMATION DE COMBUSTIBLE.

Il n'y a en Angleterre qu'une seule espèce de combustible dont on se sert pour la préparation des mets, depuis la nourriture de l'indigent jusqu'aux raffinements de la gastronomie la plus recherchée; pour le chauffage de l'humble cabane du pauvre, comme pour les somp-

tueux appartements du riche ; pour l'usage des usines, fabriques, manufactures, comme pour le brillant éclairage de toute la Grande-Bretagne.

C'est le fossile combustible connu sous le nom de charbon de terre, universellement et indispensablement répandu aujourd'hui sur toute la surface de l'Angleterre ; richesse que les entrailles du pays insulaire renferment en si grande abondance que, d'après des calculs exacts, ce combustible suffira encore pour des siècles à chauffer et à éclairer la Grande-Bretagne.

Il est constant qu'aujourd'hui on ne saurait être nourri, chauffé et éclairé, ni voyager en Angleterre, que par le moyen du charbon de terre. Ce minerai, d'une substance fuligineuse, sert aussi essentiellement à crayonner et à charbonner la physionomie particulière de Londres et de ses monuments, comme celle de toutes les grandes villes du pays. Il couvre la capitale de l'industrie, en tout temps, d'un nuage épais que l'humidité habituelle du climat abat sur la ville et fixe d'une manière indélébile sur les habitations du riche comme du pauvre, pour avoir nourri, chauffé et éclairé toute la population dans les travaux de ses combinaisons, de ses spéculations de commerce et d'industrie, pendant le cours de tant d'années, que le charbon de terre est devenu indispensable à l'existence comme à la prospérité anglaises.

Si l'abondance des mines de houille a été la source du développement de l'industrie et des grandes richesses de l'Angleterre ; si l'extraction et la consommation de ce combustible a contribué à fonder la prospérité du pays, et qu'aujourd'hui son produit brut dépasse celui des mines du nouveau monde, on dira que les inconvénients et les incommodités qui accompagnent l'usage de ce fossile ont été longtemps un obstaele à son emploi. Ils l'ont retardé par les difficultés sans nombre qu'ils lui ont opposées, et constaté cette vérité, que les usages les plus uti-

les à l'humanité ont toujours eu le plus d'efforts à faire pour vaincre les habitudes reçues et coordonner l'intérêt privé à l'utilité et à l'intérêt général. Des lois répressives ont arrêté l'usage de ce précieux combustible qui sillonne aujourd'hui les rivières, les mers et les canaux, et qui triomphe, par la vapeur qu'il engendre, de toutes les difficultés de l'espace et du temps. Il rapproche les distances pour transporter dans les parties les plus éloignées du globe le coton qu'il file, les tissus les plus riches de soie et de laine qu'il produit, en faisant marcher toutes les branches de l'industrie, les machines, les marteaux, les rouages compliqués des mines, des usines, des fabriques et des manufactures : s'il nourrit avec orgueil le feu de cheminée du riche, il réchauffe avec humilité le modeste foyer du pauvre. Il n'éclaire enfin la richesse dans son abondance et le pauvre dans sa misère que pour tracer, dirait-on, au flambeau de sa lumière les contrastes des destinées humaines.

La houille fut connue en Angleterre dès les temps les plus reculés, mais elle ne devint guère d'un usage commun que vers le treizième siècle. A cette époque, l'exploitation des mines de Newcastle prit une grande extension, et déjà la consommation de Londres devint considérable ; mais à mesure qu'elle prenait de l'étendue, l'odeur et la fumée bitumineuse, noire et épaisse, qui s'en échappe, offusqua le grand monde de la capitale et l'empêcha d'y voir clair. « Les dames élégantes de Londres, « écrivait M. Stow, en 1598, n'auraient à aucun prix « voulu entrer dans une maison où l'on eût brûlé de la « houille, ni toucher à aucun mets préparé avec cet « odieux combustible. » Le roi Édouard Ier finit par en proscrire l'usage, comme étant d'un grave inconvénient et d'une incommodité publique.

Mais le prix élevé, conséquence naturelle de la rareté de tout autre combustible, prouva bientôt que l'édit

royal ne pouvait avoir son application. Les propriétaires des mines de Newcastle furent protégés par ceux des fabriques de Londres, et bientôt on brûla du charbon de terre dans le palais du roi même. Cependant, sous le règne d'Élisabeth, il parut une défense de brûler de la houille pendant les sessions du parlement, de peur que ce combustible ne devînt nuisible à la santé des représentants du pays. Ce ne fut enfin qu'au dix-huitième siècle que l'intérêt et l'utilité de l'usage général l'emportèrent sur toutes les autres considérations. Les restrictions disparurent, et il fut permis à tout le monde de brûler du charbon de terre pour se nourrir et se chauffer.

La consommation de ce fossile s'élève aujourd'hui, dans la capitale, à environ 2,130,073 tonneaux au prix moyen de 28 shellings le tonneau. Les comtés de Middlessex et de Surrey, qui entourent Londres, consomment 40,000,000 de boisseaux, dont les deux tiers environ sont employés aux usages domestiques. Le commerce du charbon de terre est entre les mains de riches capitalistes qui exercent une sorte de monopole.

MARCHÉS.

Les objets de consommation journalière et de provisions de bouche les plus variées, exposés dans les boutiques de comestibles, garnissent presque toutes les rues de Londres, excepté celles qui sont occupées par la haute noblesse et par les gens d'une grande richesse. L'approvisionnement général se fait en grand sur les vastes et nombreux marchés distribués dans les divers quartiers de la ville.

Les marchés de la capitale et de toute l'Angleterre sont un objet de luxe et d'élégance auquel on emploie beaucoup de soins, tant pour l'excellente qualité des comestibles et autres denrées qui s'y vendent, pour l'or-

dre et la propreté extrêmes de l'étalage, que pour la beauté et la convenance des constructions, l'élégance fashionable de l'exposition : tels sont l'édifice du marché de *Brighton* et celui de *Birmingham* qui se distingue surtout par sa grandeur, sa magnificence et sa beauté.

Parmi les marchés les plus curieux de Londres, pour leur construction et la richesse des produits, on doit remarquer :

Le marché de Covent-Garden, propriété du duc de Bedfort. Il a été reconstruit en 1830, entouré d'arcades et décoré de colonnades d'ordre dorique : il est entièrement réservé à la vente des fleurs, des fruits et des légumes. Il présente un aspect intéressant et pittoresque par l'étalage des beaux produits d'un jardinage cultivé dans les environs de la capitale avec un soin particulier. Son arrangement contribue beaucoup à rendre cet aspect agréable. Composé de trois rangs de galeries, ce marché offre, dans le centre de sa construction, une grande exposition de fruits sous un triple rang de colonnes de granit qui forme une promenade couverte surmontée d'une terrasse. Deux volées d'escaliers conduisent à cette terrasse, décorée de deux jolis pavillons remplis de fleurs, de plantes rares, fraîches et brillantes. Covent-Garden est un des marchés les mieux approvisionnés de Londres et fournit, suivant la saison, les plus beaux et les meilleurs fruits.

Le marché de Hangerford, situé à côté du Strand, entre la Tamise et le West-Eud, est divisé en deux parties, dont l'une, au bord de l'eau, est destinée à la vente du poisson ; l'autre, élevée en terrasse et plus rapprochée de la rue, est affectée au débit des fruits et des légumes.

Le marché de Leaden-Hall est le premier de tous pour la vente du beurre, de la volaille, du gibier et de la viande de boucherie, dont une grande partie des provi-

sions arrive de la campagne. On y vend aussi des peaux et des cuirs.

Le marché de Farington est tout à la fois destiné à la vente des fruits et des légumes et à celle de la viande de boucherie. Établi anciennement sur l'emplacement connu sous le nom de Fleet-Ditch, il fut, en 1829, transféré dans ce nouveau local. Son étendue est d'une acre et demie. Le terrain seul, avec l'achat des maisons qu'il a fallu abattre, a coûté la somme de deux cent mille livres sterling ou 5,000,000 de francs. Les frais de construction se sont élevés à 800,000 francs. Ce marché est la propriété de la corporation de Londres.

Billingate dans Lower-Tames Street, près de la nouvelle douane, est un marché au poisson dont la célébrité date de 1699, époque à laquelle remonte la franchise qui lui fut accordée par un acte du parlement.

White-Chapel et *Haymarket* sont des marchés destinés à la vente du foin et de la paille, fourrages qui se débitent aussi à Smithfield.

Le marché de Smithfield, renommé pour la vente du bétail, bœufs, moutons et veaux, qui nourrissent si bien les Anglais, ainsi que pour les chevaux de charge dont il a été fait mention, l'est encore sous d'autres rapports. Il est beaucoup trop petit pour tous les genres de commerce qui s'y font et pour l'encombrement d'hommes et d'animaux qui s'y confondent. Ce marché est situé dans un des quartiers les plus anciens et les plus laids de Londres, au nord de la Cité, entouré et entassé de vieilles petites maisons de bois, dont les étages supérieurs surplombent sur les boutiques, comme on le voit encore dans plusieurs antiques villes du continent. Sa physionomie grotesque porte l'empreinte des anciennes coutumes et des mœurs du peuple, dont il offre un tableau fidèle. C'est ainsi qu'on y voit encore des hommes du bas peuple et des matelots exposer leurs femmes pour les vendre

à l'enchère au milieu des animaux qui les entourent de toutes parts. Ces cas sont rares aujourd'hui, mais ils n'en ont pas moins lieu quelquefois, et attirent alors une foule immense de peuple curieux de voir ce reste des anciennes mœurs d'Albion.

Toute la place du marché ou plutôt de ce champ de foire est divisée, ainsi qu'il a été déjà mentionné plus haut, par des barrières en une quantité infinie de compartiments étroits, où les bestiaux sont enfermés par divisions de famille. Pour prévenir les accidents que pourrait produire la confusion d'un si grand nombre d'animaux qui arrivent tous ensemble, en traversant les quartiers éloignés du centre de l'immense capitale, on ne les amène au marché que la nuit. Il n'y a qu'un espace restreint, réservé pour l'essai de ces grands chevaux de race particulière, qui se distinguent par leur grandeur et par leur vigueur et qui ne sortent point du pays. On en vend annuellement de 12 à 15,000. La valeur des ventes faites au seul marché de Smithfield est évaluée à plus de 8,500,000 livres sterling par an.

En voici assez des marchés, d'autant plus que vous n'achèterez rien de toutes ces provisions diverses et immenses d'alimentation de la vaste capitale de l'Angleterre. Cette partie formidable de sa consommation qui regarde spécialement les gourmands se joint à une autre plus grande encore et peut-être la plus étonnante, qui appartient à l'approvisionnement des gourmets de la métropole et de tous ceux qui ont besoin de se désaltérer. Elle commence par la bière et finit par les liqueurs les plus spiritueuses qui se fabriquent dans la capitale.

BRASSERIES DE LONDRES.

Dimensions gigantesques de cette branche d'industrie. — Origine du porter, du stout et de l'extra-stout. — Nombre des principales brasse-

ries. — Fabrication et valeur de leurs produits. — Banquet donné au roi Georges IV. — Rapport de fabrication et de consommation. — Nombre de tavernes et de beer-houses à Londres.

La puissance industrielle et productive de l'Angleterre, qui trouve son expression dans les dimensions gigantesques de ses entreprises et de ses spéculations, embrasse une vaste partie de la fabrication des boissons et liqueurs substantielles et nourrissantes, dont la consommation immense et indispensable appartient aux goûts, aux habitudes de la nation et peut-être à des besoins motivés par l'influence du climat. Il est impossible de se faire une idée des établissements énormes qui abreuvent de *bière*, d'*ale* et *porter* des milliers et des centaines de milliers de gosiers anglais et étrangers, sans les avoir vus et examinés comme une des plus grandes curiosités de Londres, faite pour étonner l'esprit et l'imagination.

Le développement successif des progrès de cette fabrication, et l'origine de la boisson qui est son produit le plus renommé et le plus fort, font l'objet de traités particuliers qui les exposent. D'après les savantes et profondes recherches de l'auteur de « *Domestic life in England*, » le *porter* est une liqueur moderne, dont la composition ne remonte pas au delà d'un siècle. Une circonstance particulière, due aux progrès du temps, a donné lieu à l'origine de son nom.

« Les boissons extraites de la drèche étaient, avant l'année 1730, la *bière*, l'*ale* et le *two penny*. Quelques consommateurs se faisaient souvent servir ce qu'ils appelaient *demi et demi* (half and half), c'est-à-dire une pinte composée de moitié bière et moitié ale, ou moitié bière et moitié two penny. D'autres pratiques encore demandaient du fil en trois, ou un mélange par tiers d'ale, de bière et de two penny. Pour composer une pinte de ce breuvage, le cabaretier était obligé de tourner le robinet de trois tonneaux. Afin d'éviter

cette peine aux maîtres de buvettes, un brasseur, nommé Hierwood, inventa une liqueur qui réunissait à elle seule la triple saveur du mélange demandé de bière, d'ale et de two penny, et lui donna le nom de « *entire butt*, » quartaut entier ou complet, ou simplement, et par abréviation, *entire*. Mais ce breuvage, plus fort que la bière, ne fut d'abord consommé que par les ouvriers et les *portefaix*, qu'on appelle en anglais *porter*, d'où lui est venu son nom actuel. »

Cette dénomination s'est substituée au nom d'*entire*, que l'on voit encore dans les rues de Londres sur les enseignes des cabarets, et dont l'étranger, même souvent l'indigène, cherche à deviner la signification. Or, le *porter* étant devenu depuis une liqueur fashionable de bonne compagnie, malgré l'origine de son nom, il a fallu nécessairement inventer pour les gosiers plus populaires des classes laborieuses une nouvelle bière encore plus forte que le porter, et le résultat de cette combinaison industrielle a produit, dans le progrès de la civilisation et de ses jouissances, « le *stout* ou l'*extra-stout*, ce qui répond en français au *vigoureux* ou à l'*extra-vigoureux*. »

Sans pouvoir évaluer avec exactitude la quantité des diverses espèces de bière qui se consomment annuellement à Londres, on sait que les *douze principales brasseries* de la capitale fabriquent 1,500,000 barils de porter par an, et un nombre de barils d'ale plus grand encore, parce que la consommation en est beaucoup plus considérable. Dans ces établissements, on voit de vastes chambres de plomb, une quantité de cuves immenses, où des centaines de barriques de liquide peuvent fermenter à la fois. Un grand nombre d'autres brasseries existent encore pour le porter, l'ale, les petites bières et la distillation des grains.

Quelques-unes des premières brasseries de la métropole sont des objets de curiosité, dignes d'être visitées,

parce qu'elles sont uniques dans leur genre. C'est ainsi que l'on voit dans celle connue sous le nom de *White-breads brewery*, Chiswell street, établie sur un plan très-étendu, une citerne qui contient plus de 3,000 barils de porter. La cuve guilloire, vaste bassin en pierre, contient au moins 4,000 barils. Cette brasserie a été vendue, il y a quelque temps, 23,000,000 de francs. On fabrique par jour, dans ces maisons, de 900 à 1,200 barils de bière, et cette étonnante quantité de boisson est continuellement distribuée dans Londres par un grand nombre de chevaux de cette race vigoureuse et forte dont il a été question. Ces établissements immenses sont la propriété de riches particuliers. On ne saurait les comparer à d'autres établissements, mais on dira que, dans leur genre, ils paraissent rivaliser en grandeur et en importance avec les docks, ou bassins de la Tamise.

La brasserie de *Barclay-Perkins*, qui appartient à neuf propriétaires, produit, par an, 380,000 tonneaux de bière; chaque tonneau à 5 liv. sterl.: ce qui fait 1,900,000 liv. sterl. par an. Elle occupe 300 hommes; il en faudrait 3,000 pour remplacer le travail des machines à vapeur, qui sont continuellement en activité. Il y a 120 cuves, dont la plus grande contient 3,500 barils. Ces cuves renferment la bière faite pour la mettre en tonneaux. Elle arrive dans les cuves par des conduits et des tuyaux de gomme élastique. Il y a trois grandes chaudières pour faire bouillir la bière pendant cinq ou six heures; chaque chaudière contient 340 barils. L'établissement emploie 160 gros chevaux, qui sont occupés tous les jours à transporter la marchandise dans toutes les parties de Londres.

C'est dans une de ces cuves de 118 pieds de circonférence, sur 24 de profondeur, que les propriétaires de la brasserie ont donné au roi Georges IV un grand banquet où les différentes espèces de boissons de leur fabri-

cation n'ont pas manqué d'être produites dans tout leur perfectionnement.

D'après des notions authentiques, soumises au parlement, l'impôt sur le houblon, après avoir rapporté, en 1824, 4,389,370 livr. ster., n'en rapporta, en 1825, que 3,798,891. Plus tard, le revenu augmenta graduellement, de manière qu'en 1834 il s'éleva à 5,153,574 liv. ster. Dans les années depuis 1825 jusqu'à 1830 inclusivement, on a consommé, par an, l'un dans l'autre, 32,404,718 mesures de houblon; mais de 1831 jusqu'à 1833, c'est-à-dire depuis l'abolition de l'impôt sur la bière, la consommation a été, l'un portant l'autre, de 38,693,653. Cette augmentation est naturellement attribuée à la suppression de l'impôt.

Londres renferme dans son enceinte plus de 5,500 tavernes, cabarets ou beer-houses pour vendre en détail aux consommateurs altérés le produit de ses immenses brasseries.

LIQUEURS SPIRITUEUSES.

Intempérance du peuple. — Rapport d'une commission sur l'usage immodéré des eaux-de-vie. — Détails recueillis à Manchester. — Consommation et dépense des liqueurs spiritueuses. — Données statistiques de Coqhoun. — Résultats de l'intempérance.

L'immense consommation des boissons substantielles et nourrissantes dont on vient d'offrir le tableau ne suffit point pour abreuver la population de Londres. C'est que de la bière, de l'ale, du porter, du stout et de l'extra-stout, John-Bull passe aux liqueurs spiritueuses, parce qu'il a presque toujours soif, lors même qu'il n'a pas faim.

Les consommateurs altérés du peuple, outre les produits variés qui sortent des brasseries, trouvent les liqueurs spiritueuses les plus fortes, qui semblent faites pour

promouvoir l'ivrognerie dans toutes ses gradations, vice auquel leur penchant paraît les entraîner d'une manière irrésistible. Ils ne s'arrètent plus au mot significatif de *entire* qu'ils trouvent sur les enseignes des *beer-houses;* ils suivent les progrès des fabrications et préfèrent particulièrement l'usage des boissons spiritueuses.

L'intempérance et l'ivrognerie sont répandues parmi le bas peuple. Le père Mathew, qui prêche contre ces vices, trouverait beaucoup à réformer à Londres, sous ce rapport, avant de réussir dans la bienfaisante influence de ses sociétés de sobriété, qui menacent l'existence des vastes entreprises d'industrie dont les calculs sont basés sur l'intempérance du peuple et sur la consolation des pauvres.

Il y a en Angleterre un usage qui contribue beaucoup à l'intempérance : c'est celui de payer aux pauvres classes ouvrières le salaire de leur semaine le samedi soir. On a remarqué que l'artisan qui reçoit ainsi à la fois le gain de toute une semaine est entraîné à la dissipation, surtout dans une ville comme Londres, où d'ailleurs il n'y a aucun lieu de récréation pour le peuple, et qu'il dépense une grande partie de sa semaine dès le samedi soir au cabaret, et y retourne le dimanche ; car, d'après un règlement légal existant, ces buvettes populaires restent ouvertes le samedi jusque bien avant dans la nuit, et le dimanche matin jusqu'à onze heures, ce qui s'accorde si peu avec le rigorisme anglais sur l'observation du dimanche. L'ouvrier assidu et laborieux durant toute la semaine abandonne alors sa famille pour la tentation de ces lieux funestes de l'intempérance et du vice, et de la mauvaise compagnie qu'il y trouve. Sa femme et ses enfants finissent par le rejoindre, et c'est ainsi que la dépravation s'étend des races présentes aux races futures dans toutes les classes ouvrières. Aussi a-t-on observé que le samedi soir il se commet plus d'excès que durant toute la se-

maine, tandis que c'est le dimanche soir qu'il s'en commet le moins.

Dans une matière de consommation qui touche de si près les mœurs et la moralité d'un grand peuple, on ne se permettra de citer ici des chiffres, qui paraîtraient exagérés, que sous la garantie de l'autorité nationale même qui les expose et les publie. Le parlement ayant nommé *une commission* chargée de donner un aperçu sur l'usage des liqueurs fortes parmi le peuple, des faits remarquables ont été rapportés en cette occasion.

Les deux établissements populaires de Londres où l'on débite en détail toutes ces liqueurs spiritueuses qui appartiennent à la catégorie des eaux-de-vie, et que l'on appelle cabarets, ont été fréquentés, *en un seul jour*, par 6,026 hommes, 4,041 femmes et 975 enfants : quatorze autres maisons de ce genre l'ont été dans *une semaine* par 269,437 individus, dont près de la moitié étaient des femmes et des enfants.

Dans les grandes villes de fabriques, cette habitude d'ivrognerie n'est pas moins extravagante. C'est, comme on l'a observé, le samedi, jour de paye, que les ouvriers se livrent le plus aux excès de ce vice. On a publié à Manchester, à ce sujet, des détails qui donnent une idée de l'influence des cabarets sur les mœurs du peuple. « Pendant huit samedis consécutifs on a compté le nombre des personnes que l'on a vues entrer dans une certaine buvette, dans l'espace de cinq minutes, entre sept et dix heures du soir, mais à des heures différentes. Le résultat a été pour les 40 minutes, 275 personnes, environ 112 hommes et 163 femmes; ce qui fait 411 personnes par heure.

On a calculé que la quantité de liqueurs spiritueuses qui se consomment annuellement en Angleterre suffirait pour remplir un fleuve qui aurait 100 milles de longueur, trente pieds de profondeur et cinq pieds de largeur.

Ce serait le fleuve de la mort qui conduirait indubitablement en enfer. Les dépenses annuelles pour le pain montent à 25,000,000 de liv. ster.; celles pour les liqueurs spiritueuses sont portées à 44,000,000 de liv. ster., ou à un milliard cent millions de francs.

Selon Coqhoun, on comptait déjà, il y a 25 ans, à Londres, plus de 160,000 individus qui étaient livrés à l'ivrognerie; à peu près 100,000 autres vivant dans une débauche systématique, et 2,300 personnes ivres qui étaient chaque année recueillies dans les rues par la police.

Il a été constaté qu'il meurt année courante, en Angleterre, 50,000 ivrognes, et que la moitié des aliénés, deux tiers des pauvres et trois quarts des criminels appartiennent à cette catégorie. Ces tristes résultats réclament toute la sollicitude des sociétés de sobriété pour remédier aux suites malheureuses de l'intempérance des classes inférieures du peuple.

Cette pénible énumération de chiffres inquiétants dans leurs résultats et leurs conséquences, très-affligeants pour le cœur et la pensée, suffira pour donner une idée du déréglement des mœurs qui existe dans certaines couches de la population industrielle. De nombreuses sociétés de sobriété se sont en effet chargées de trouver les moyens de relever la moralité de ces classes et de corriger leurs habitudes vicieuses. On aura occasion de parler des nobles efforts de ces sociétés et des heureux résultats qu'elles ont déjà obtenus, surtout en Irlande, où l'intempérance d'un peuple qui meurt de faim est d'autant plus grande sous ce rapport qu'il s'étourdit par l'usage immodéré des eaux-de-vie, pour oublier momentanément sa misère et ses malheurs, qu'il ne fait qu'accroître.

EAUX DE LA VILLE (WATER WORKS).

Après cet effrayant tableau de l'influence pernicieuse

des eaux spiritueuses, on fera mention de l'approvisionnement des eaux naturelles de la capitale, de cette partie importante et si indispensable de l'existence d'une ville immense. Londres, sous ce rapport, se distingue de toutes les grandes capitales, par la facilité avec laquelle on peut avoir de l'eau dans les maisons, et même dans quelques chambres que ce soit. Il existe sous toutes les rues des conduits en fonte, auxquels s'adaptent de petits tuyaux qui conduisent l'eau dans les maisons.

En 1582, un Allemand, nommé Maurice, entreprit de fournir à la ville l'eau de la Tamise, au moyen d'une machine qu'il mettait en mouvement par le courant d'eau sous le pont de Londres. Cette entreprise fut d'une grande utilité, et Maurice et ses descendants acquirent d'immenses richesses par le résultat de cette invention, qui fut étendue et perfectionnée d'après les besoins de la population croissante de la métropole.

Les principaux châteaux d'eau (water works) de Londres, qui font courir l'eau dans les conduits, sont : the Grande-Junction-works, à Paddington ; the New-River water works, dans Spafield; the South-hand East London water works, à Bow ; the Chelsea water works; the West-Middlessex et Kent water works, à Hammersmith et à Kensington.

Il y a aujourd'hui huit compagnies qui se sont chargées de fournir à la capitale l'eau nécessaire à sa consommation ordinaire. Trois compagnies du sud fournissent environ 3 millions de gallons, on 13,630,370 litres d'eau par jour, à 30,000 maisons. Les machines de ces trois compagnies sont de la force de 250 chevaux. Trois autres compagnies du nord fournissent 27 millions de gallons, ou à peu près 122,673,360 litres d'eau à 150,000 ménages. Des pompes à feu qui réunissent une force de 1,200 chevaux élèvent l'eau jusqu'à 45 mètres au-dessus de son niveau.

Il y a, en outre, un grand nombre de pompes à bras, que l'on trouve dans tous les quartiers de Londres, et qui suppléent au besoin des distributions générales de cet aliment si nécessaire à l'existence. Beaucoup de puits et de sources abondantes couvrent en même temps le sol de cette immense capitale.

ENVIRONS DE LONDRES.

Coup d'œil général des environs. — Aspect de la campagne. — État des routes. — Difficulté du premier établissement des chaussées et des voitures publiques.

Les environs de Londres sont aussi variés qu'étendus. Ils sont l'expression des ressources de l'opulence du pays, tant pour la fertilité, la culture de la campagne et la beauté des promenades, que pour l'élégance des constructions, l'intérêt d'industrie, de curiosité et d'instruction qu'offrent les villes et les villages, par les usines, les fabriques et les manufactures qu'ils renferment.

Si vous aimez la splendeur, le luxe et la grandeur des demeures royales, et des vues étendues sur une fertile campagne, allez à *Windsor;* si vous aimez la vie champêtre, douce et tranquille d'une quiétude de contemplation et de confort, l'aspect riant de prairies verdoyantes, de vastes pelouses dans toute leur fraîcheur, et de belles échappées de vues lointaines, allez à *Richmond;* si vous préférez le tableau mouvant du commerce et de l'industrie sur la Tamise, l'activité des vaisseaux, les souvenirs de la gloire navale et de ses triomphes, allez à *Greenwich.* Enfin, vous plaisez-vous aux contrastes, car vous êtes dans le pays des contrastes, promenez-vous à Richmond, pour jouir de la vue de campagnes riantes et pittoresques, et descendez la Tamise pour débarquer à Greenwich.

Tout, autour de Londres, annonce l'esprit d'ordre,

de conservation et de culture d'un labeur soigné, que l'on retrouve partout dans le pays. L'aspect propre et régulier des villages et des fermes est une chose digne d'attention; c'est le modèle de l'industrie et de l'économie rurale; c'est l'échelle du perfectionnement qui, sous ce rapport, règne dans toute l'Angleterre.

On remarque aux approches de Londres, à 15 ou 20 milles au moins de la métropole, d'élégantes colonnes de fonte, placées de distance en distance sur le bord des routes : ce sont des pompes à Brimballe, qui servent à l'arrosage des chaussées, mesure aussi salutaire qu'agréable, puisqu'elle met le voyageur à l'abri de la poussière. Ces routes sont admirables et ne laissent rien à désirer.

Ces mêmes belles chaussées, qui semblent prouver aujourd'hui l'impossibilité d'avoir jamais été mauvaises, étaient cependant dans un état d'abandon complet en 1746, car, à cette époque, le duc de Sommerset fut obligé de donner à ses vassaux de Pettworth, comté de Sussex, l'ordre de se rendre au devant de lui, sur la route de Londres, avec des lanternes et des perches, pour l'aider à sortir des fondrières. L'amélioration et l'entretien des routes éprouvaient alors de grandes difficultés. Le peuple s'opposait à force ouverte à l'établissement des barrières de péage, que réclamait leur entretien. Un acte du parlement, publié en 1754, punissait comme un acte de félonie toute atteinte portée aux bureaux de péage. Ce n'est que de cette époque que datent l'amélioration et le perfectionnement successif des grandes routes d'Angleterre. On les doit aux soins des compagnies particulières qui se sont chargées de les entretenir. C'est ainsi qu'aujourd'hui on roule, en Angleterre, dans toutes les directions, sur les plus belles chaussées, qui partent de la capitale, centre des communications des trois royaumes unis, comme autant de

rayons divergents, pour parcourir les distances jusqu'à leurs extrémités et aboutir de nouveau, de tous les points, au centre commun du mouvement.

Les voitures publiques n'eurent pas moins de peine à s'établir à Londres. En 1635, le roi, assisté de son conseil, qui se tenait dans la Chambre étoilée, décida, à la suite des délibérations qui eurent lieu à ce sujet, que les fiacres étaient un inconvénient public, parce qu'ils élevaient considérablement le prix du foin et de la paille.

CHATEAU DE WINDSOR (WINDSOR-CASTLE).

Son origine historique, sa position militaire. — Forteresse de Windsor du temps de Guillaume le Conquérant. — Fondation du château et de la chapelle de Saint-Georges. — Aspect du château et vue de sa terrasse. — Ligne de défense stratégique. — Tour du gouverneur. — Appartements royaux. — Galerie de tableaux. — Chapelle de Saint-Georges. — Parc du château. — Guillaume Pen. — Grey. — Milton. — Pope.

Windsor est un des séjours d'été les plus agréables de la famille royale, par sa position et la contrée fertile et riante qui l'entoure. Ce château est situé à 23 milles de Londres, et remonte son origine primitive aux temps les plus reculés des premières dynasties d'Angleterre. Édouard le Confesseur céda ce beau site, avec le château et la ville qui s'y trouvaient, à l'abbaye de Saint-Pierre, à Westminster. L'importance de ce point comme position militaire ayant été reconnue par Guillaume le Conquérant, ce prince, bientôt après son avénement au trône d'Angleterre, échangea cette possession avec l'abbaye contre des terres dans le comté d'Essex. Il fit bâtir sur la colline de Windsor une forteresse considérable, qui occupa un monticule isolé, au milieu d'une vaste et fertile campagne qu'elle dominait et qu'arrosent les eaux de la Tamise, où descend le penchant de la colline que borde la ville de

Windsor. Trois tours antiques, entourées d'une moderne enceinte gothique, attestent encore aujourd'hui, dans quelques-unes de leurs parties, les souvenirs de leur origine. Le château fut agrandi par Henri Ier, et servit de résidence royale jusqu'au règne d'Édouard III. Ce roi fit abattre l'enceinte extérieure, en conservant les trois tours qui rappellent son aspect primitif : il éleva le château qu'on voit aujourd'hui, ainsi que la *chapelle de Saint-Georges*, et entoura le tout d'une muraille. Les améliorations et les changements que d'autres souverains y ont apportés successivement ont ajouté à la splendeur et à la richesse de cette résidence royale.

La physionomie de l'extérieur du château de Windsor présente, au premier abord, une agglomération de tours et de murs de différents siècles, d'un mélange de styles romain et gothique, avec des souvenirs byzantins, ce qui forme un tout assez bizarre. Une allée de deux milles et trois quarts de longueur, percée à travers le grand parc du château, offre une belle avenue qui aboutit à la ville de Windsor.

Sur la pente douce de la colline, dont le pied est baigné par les eaux de la Tamise, s'élève une belle *terrasse;* elle peut être regardée comme un des plus beaux points de vue des plus belles promenades qu'il y ait en Angleterre, et d'où la vaste métropole se présente dans toute sa magnificence. Cette vue est surtout majestueuse lorsqu'un jour de dimanche, où la fumée des usines et des fabriques ne la couvre point, les rayons du soleil triomphent des vapeurs pour la dessiner un moment dans ses contours lumineux. La vue de la colline de Windsor et celle de l'observatoire de Greenwich sont aussi ce qu'il y a de plus beau dans les proches environs de Londres.

Le château situé sur cette colline présente deux bâtiments modernes, dont l'un, nommé *Queen's-lodge*, est destiné à la résidence de la reine, et l'autre, *Lower-lodge*,

affecté à la famille royale. Une statue équestre du roi Charles II orne l'une des deux cours du château. La tour ronde, qui renferme les appartements du gouverneur, est garnie, ainsi que les autres tours, de pièces d'artillerie d'un calibre respectable, ce qui prouve encore aujourd'hui l'importance de cette position militaire aux environs de Londres. Elle forme le point opposé de celle du *fort de Tilbury,* situé à l'autre extrémité de la capitale, et entre lesquelles se présente la forteresse de *la tour de Londres*, comme point central d'une ligne de défense stratégique le long de la Tamise.

On montre, dans une des salles des appartements du gouverneur, la cotte de mailles de David, roi d'Écosse, et de Jean, roi de France, qui furent en même temps détenus prisonniers dans cette tour. On y monte par 220 marches, pour jouir, du haut de la plate-forme de la tour, d'une vue étendue d'où l'on embrasse d'un seul coup d'œil le petit et le grand parc, ainsi que toute la contrée environnante, qui présente, dans le fond du tableau, la vaste capitale d'Albion. La tour est entourée de créneaux et forme le point principal de défense du château. Par une belle journée de soleil et un air plus transparent qu'à Londres, on voit, de sa hauteur, seize différents comtés limitrophes, bornant l'horizon du pays fertile qui se déroule aux regards.

Une autre belle vue de Londres et des comtés qui l'entourent se présente des appartements royaux, où tout se réunit pour rendre ce séjour aussi intéressant qu'agréable. On y arrive par un magnifique escalier qui, depuis quelques années, a remplacé un ancien vestibule de structure grecque. Parmi les appartements où le public est admis, on remarque *la salle des gardes de la reine,* décorée d'un grand nombre d'armes de toute espèce. *La chambre d'audience, le salon de la reine* et *la salle de bal*, ornés de tapisseries et de peintures, sont

d'un style élégant et riche. Les beaux Gobelins que l'on y voit sont un présent que Louis XVIII fit à Georges IV. Au milieu de ces tapisseries, des glaces de 20 pieds de hauteur et de 6 pieds de large ornent la salle de bal, d'où l'on jouit également d'un beau panorama sur la fertile contrée, tandis que l'antique collége d'Eton se dessine dans le reflet des glaces. On remarque, dans la chambre à coucher, un lit qui a coûté 14,000 livres sterl. Le château renferme aussi une *galerie de tableaux*, où l'on voit des productions de plusieurs grands artistes. Dans la galerie moderne de Waterloo, on trouve une grande collection de portraits, parmi lesquels on remarque celui de Georges IV, des empereurs d'Autriche et de Russie, du roi de Prusse, de différents maréchaux, généraux, ministres et autres personnages marquants de cette époque; collection de souvenirs plus ou moins historiques ou contemporains, qui aurait demandé d'être classée avec plus d'ordre. La plus grande partie de ces portraits sont dus au pinceau de Lawrence.

La chapelle de Saint-Georges ou l'église collégiale qui se trouve au milieu de la seconde cour du château est un beau monument de style gothique, d'un goût pur et élégant. Fondée par Édouard III, en 1377, elle a été embellie successivement par Édouard IV et Henri VII.

L'intérieur de la chapelle est également d'une architecture gothique très-distinguée : on y remarque surtout la voûte du comble. Des deux côtés du chœur sont disposées des stalles pour le roi, la reine et les chevaliers de la Jarretière, avec la bannière de leurs armes. Les caveaux renferment les cendres de Henri VIII, de sa femme Jeanne Seymour et de Charles Ier. Les tombeaux de Henri VI et d'Édouard IV, ainsi que les monuments d'un grand nombre de personnages illustres, ornent l'intérieur de l'église.

Près de la chapelle de Saint-Georges se trouve un bâ-

timent que l'on nomme *Tomb-vouse.* Il fut commencé par Henri VII et resta non achevé. Georges III le fit restaurer et achever entièrement d'après le plan primitif de sa construction. C'est dans cette chapelle, destinée à servir de sépulture à la famille royale et où l'on voit les tombeaux de Georges III et de Georges IV, que se trouve le monument de la *princesse Charlotte*, en marbre blanc, placé dans une petite chapelle séparée qui en consacre le souvenir. Ce monument funèbre est un des plus beaux que possède l'Angleterre ; il est exécuté avec autant de délicatesse que d'art et de noblesse. Il est dû au ciseau de Wyatt.

Le château est entouré d'un joli enclos disposé en jardin et qu'on appelle le *petit parc ;* il a près de quatre milles de circuit et s'étend en pente douce jusqu'à la Tamise, qui serpente autour de la demeure royale. Il contient la terrasse du château avec sa belle vue et les parterres ornés de fleurs qui l'entourent et l'animent.

Le grand parc, situé au delà de la ville, a environ 14 milles de circonférence. Une magnifique allée de près de trois milles de longueur, qu'il renferme, conduit à une colline d'où l'on jouit d'une desplus bellesvues qu'offrent les environs de Londres. Près de cette allée se trouve un lac nommé *Virginie Water*, qui était le but de la promenade favorite du roi Georges IV. Tout le parc, dessiné avec goût, offre les scènes (sceneries) les plus variées et les plus pittoresques, et entoure les promeneurs de souvenirs historiques et littéraires qui les intéressent et les occupent. C'est dans ce vaste parc que *Guillaume Penn* occupa une maison de campagne, et que, du sommet d'une colline, on voit le village qu'habita le *poëte Grey*, dans Buckinghamshire, près de Windsor. *Milton* et *Pope* ont également vécu dans les environs pittoresques de cette contrée champêtre.

COLLÉGE D'ETON.

Son institution. — Son ancienne coutume nommée *Eton Montem*. — Fête du collége, procession ; collecte ; but de la cérémonie.

Ce célèbre collége fondé par Henri VI en 1440, et que Grey a consacré dans «Ye distant spires,» stances élégiaques d'un grand mérite, est situé dans le village du même nom, à 22 milles de Londres. Il est séparé de Windsor par un pont sur la Tamise. Au centre des bâtiments on voit la statue du fondateur, coulée en bronze et placée sur un piédestal en marbre : elle proclame, à l'entrée de l'édifice, l'antique origine du collége. Il renferme une chapelle d'un aspect imposant et une bibliothèque qui est l'une des mieux composées de l'Angleterre.

L'institut contient cinq cents jeunes gens de bonne famille qui y sont en pension et soixante-dix élèves entretenus par les fonds de l'établissement. Le revenu du collége est porté à 100,000 francs.

Il existe en Angleterre beaucoup d'institutions et d'établissements publics qui, pour la plupart, ont conservé les habitudes et les usages, souvent singuliers, de l'époque de leur fondation, et dont la physionomie grotesque atteste celle de leur antique origine, consacrée par un ancien esprit de hiérarchie et d'aristocratie ou de tradition qui a passé aux temps modernes. On regarde encore aujourd'hui ces usages comme des prérogatives et des priviléges particuliers dont on se glorifie avec orgueil dans cette fière Albion que les Anglais nomment avec transport *Old England*.

C'est ainsi que, dans ce collége, il existe une ancienne coutume qu'on appelle *Eton Montem*, introduite depuis la fondation de l'institut et qu'on célèbre maintenant tous les trois ans, le mardi de la Pentecôte, malgré les changements que le cours des temps a apportés au mode et au

mobile de son observance. Les élèves, ce jour-là, se rendent en procession vers une petite éminence nommée *Salthill*, colline de sel, pour célébrer la mémoire de la fête : de ce point on domine la route de Londres à Oxford, située non loin de celle de Bath. Dès qu'ils y sont arrivés, ils se dispersent afin de recueillir, durant toute la semaine de Pentecôte, les dons des personnes qui passent, et prélever ainsi une offrande patriotique sur leurs bourses, sous le nom de rétribution pécuniaire pour le sel, « for salt, » en leur offrant en retour un billet avec une devise appropriée à la circonstance (a ticket with an appropriate motto). Une de ces devises de Montem (Montem ticket) portait gracieusement ces mots : « Mos pro lege, » coutume de droit. Tel est aujourd'hui l'objet principal de la cérémonie. Ceux qui sont chargés de cette collecte, ainsi que tous les autres écoliers, sont revêtus de costumes divers et singuliers qui paraissent se rapporter au privilége plus singulier encore dont ils n'ont cessé de se prévaloir, sorte de travestissement qui leur donne un air fantastique. Le chef de cette romantique expédition prend alors le titre de *capitaine de l'école*, et récite à haute voix quelque passage d'un auteur ancien, après quoi ses camarades se répandent sur la route et dans les environs pour s'acquitter de leur étrange mission, sans épargner la reine, la famille royale et leur suite, lorsqu'elles viennent à passer.

Le but de cette collecte est de subvenir aux frais de l'entretien et de l'éducation universitaire du meilleur sujet et du plus âgé des élèves, capitaine du collége pendant les jours de collecte, pour le mettre à même de continuer ses études et de prendre ses degrés à Cambridge ou à quelque autre université du pays. L'argent que l'on recueille ainsi monte ordinairement de 800 à 1,000 livres sterling, ce qui répond à 20 ou 25,000 francs.

L'origine de cette coutume, malgré les recherches des

antiquaires, n'a pas été jusqu'ici clairement constatée. On a cru pouvoir dériver son nom d'une *procession monastique* qui aurait eu lieu annuellement sur cette colline et à l'occasion de laquelle on vendait aux spectateurs le sel consacré. La procession paraît en même temps avoir emprunté l'apparence d'un costume et d'une cérémonie militaire qui se rattachent peut-être à quelque souvenir guerrier. La majeure partie des jeunes gens sont habillés en uniforme. Les aînés des écoliers sont revêtus du costume de maréchal, de capitaine, de lieutenant, d'enseigne. Le plus jeune porte la bannière du collége avec la devise : *Pro more et monte;* et elle est plantée avec solennité au sommet de la colline de Salthill. Les deux collecteurs principaux sont nommés porteurs de sel, *salt beares*, et sont assistés dans les fonctions de la journée par différents jeunes gens plus âgés qui ont le titre de *serviteurs*. Leurs vêtements en général sont riches et de fantaisie, choisis d'après le goût de ceux qui les portent, de manière qu'il n'est pas surprenant de voir cette jeunesse revêtue de costumes de tous les climats et de toutes les époques guerrières et chevaleresques. La famille royale a souvent honoré la cérémonie de sa présence et contribué la première à son but de bienfaisance.

Cette fête des priviléges historiques du moyen âge attire ordinairement un grand nombre de curieux qui s'empressent de mettre leurs bourses à contribution pour honorer de leurs dons un antique privilége. Cette disposition de bienfaisance semble prouver en même temps combien on tient encore en Angleterre aux anciens usages et aux prérogatives qui appartiennent à une nationalité traditionnelle même de ses mœurs. On leur porte un profond respect, comme à toutes les vieilles coutumes anglaises; et c'est ainsi que se trouvent réunis au même degré, dans ce pays curieux, et l'esprit de conservation et l'amour de la réforme ; car l'Angleterre est le pays des

contrastes fondés sur les souvenirs de l'histoire et les priviléges des temps les plus reculés. C'est enfin l'histoire vivante des mœurs représentée par celle des peuples.

VILLAGE DE CHELSEA.

Palais épiscopal. — Jardin botanique. — Machine hydraulique. — Hôpital des invalides des armées de terre; salle à manger. — Allure et indépendance des Invalides. — Leurs dortoirs. — Originalité de leur costume militaire. — École pour les enfants des soldats.

Le village de Chelsea est situé sur les bords de la Tamise, à deux milles de Londres, en sortant du quartier de Westminster. Il forme, pour ainsi dire, un faubourg de la capitale par la continuation non interrompue des maisons et des rues qui le réunissent à la ville, dont il n'est séparé que par la barrière qui en marque les limites. Chelsea a bien plus l'air d'une grande et belle ville que d'un village, et mérite d'être visité sous plus d'un rapport, surtout pour les établissements et les beaux édifices qu'il renferme.

Le palais épiscopal de l'évêque de Winchester attire l'attention par les collections précieuses d'antiquités, de mosaïques, de peintures d'Herculanum, de vases étrusques qu'il contient.

La société des pharmaciens de Londres y possède un *jardin botanique* qui existe depuis 1673 et qui renferme la statue de sir Hane Sloane, un de ses principaux bienfaiteurs.

On voit à Chelsea des *machines hydrauliques* (water works) d'une construction curieuse qui fournissent de l'eau à différents quartiers de Londres. Ces machines filtrent à travers le sable l'eau de la Tamise et la rendent claire, limpide et potable, par un procédé aussi simple que pratique, en faisant monter l'eau par deux machines à vapeur, dont l'une est de la force de 70 et l'autre de

80 chevaux. Des tuyaux en fer conduisent l'eau sous terre par le village, le long de la route et par le Hyde-Park, à Charing-Crosse, au centre de la vaste métropole. D'autres machines hydrauliques fournissent l'eau à d'autres quartiers de Londres, sans compter les puits et les sources excellentes dont cette ville est pourvue. Ces machines sont si bien montées qu'il suffit de trois ouvriers qui se relèvent nuit et jour et qui ne reçoivent chacun que 3 shellings par jour, pour nourrir incessamment le feu de houille nécessaire à la production de la vapeur, et qui serait le feu sacré et perpétuel des vestales, s'il n'était un feu d'enfer que des cyclopes seuls sont en état de soutenir. Cet établissement est la propriété d'une des huit compagnies dont il a été question et qui sont chargées de fournir l'eau à la capitale; il est dirigé par l'ingénieur Simson, et renferme un dépôt considérable de tuyaux de rechange en fer.

Mais ce qui rend célèbre le village de Chelsea, c'est principalement son *hôpital*, qui sert d'asile aux *invalides des armées de terre*, et celui qu'on appelle *royal military asylum*, destiné à l'entretien et à l'éducation des enfants des soldats de terre et de mer. On y a ajouté une nouvelle fondation, nommée *York-Hospital*, où l'on reçoit les militaires blessés qui arrivent des climats lointains, jusqu'à ce que leurs réclamations aient été examinées.

L'*hôpital des invalides* ou collége de Chelsea (Chelsea-College) fut fondé par Charles II sur l'emplacement d'un collége élevé par son grand-père Jacques Ier pour les controverses théologiques. Ce n'est que sous Guillaume III que l'hôpital fut achevé. C'est un beau bâtiment dont l'enceinte est ornée de la statue en bronze de Charles II. Les jardins attenants couvrent plus de quarante arpents de terrain. Cet hôpital renferme 545 invalides, pensionnaires internes qui se trouvent sous la direction d'un gouverneur et de quelques officiers et employés de l'établis-

sement. Un grand nombre de pensionnaires externes reçoivent chacun environ 180 francs par an, et font quelquefois le service actif dans la garnison. C'est au moyen de la retenue d'un jour de paye par année, sur la solde des officiers et des soldats, et les fonds qu'accorde annuellement le parlement, que l'on pourvoit aux dépenses de cet établissement.

Rien ne caractérise tant l'esprit de l'institut et ne lui imprime un cachet particulier d'originalité que le *hall* ou *salle à manger des invalides*. C'est dans ce réfectoire qu'il faut voir ces vieux guerriers dans toute l'indépendance de leurs allures et toute l'activité ambulante de leur existence libre et infirme, les uns boitant, les autres clochant, frappant au pas cadencé de leur bâton ou de leurs béquilles le vieux pavé de dalles, qui retentit au loin des échos que renvoie le plafond élevé de la salle; tout le monde marche; les uns arrivent, les autres partent, se confondent et s'entassent comme des fourmis; les autres s'asseyent à une table commune, ou assaillent le buffet; d'autres se rendent directement à la cuisine avec leurs assiettes pour chercher leurs mets à la source même et les manger séparément dans leurs petites chambres; les uns montent, les autres descendent l'escalier de la salle, portant des écuelles de potage ou des assiettes remplies de viandes choisies d'après leur goût ou leur appétit, répandant partout l'odeur et la vapeur des mets, comme pour proclamer que l'on fait bonne chère dans tous les coins de leur hôtel depuis les corridors jusqu'au fond des dortoirs où ils s'établissent également pour prendre leurs repas. Or, ces invalides sont libres de manger ensemble dans la grande salle du réfectoire, ou, selon leur convenance, dans leur cabine, où ils ont même de petits foyers afin de pouvoir réchauffer leurs mets ou les assaisonner à leur guise. Comme bons insulaires, ils préfèrent s'isoler et manger seuls.

C'est là leur principe de liberté individuelle, principe qui existe dans le fond du caractère de la nation, représenté ici dans l'infirmité et l'état invalide du courage malheureux, phénomène curieux à observer, que l'on ne saurait voir ailleurs sous un aspect plus piquant, dans un établissement militaire où la seule vue des débris des anciens uniformes des vétérans rappelle une vieille habitude de discipline; ici elle semble avoir fait place à une indépendance parfaite d'existence. Aussi, pour ce qui est de leur uniforme, ils ne s'en embarrassent guère; les uns sont en veste courte, les autres en surtouts longs qui leur descendent jusqu'aux chevilles; mais tous ont l'air bien nourris, sont fort à leur aise et ne semblent respirer que la satisfaction du confort parfait d'une indépendance d'invalidité dans la vaste enceinte de leur résidence.

Chaque dortoir, séparé en compartiments ou cabines par des cloisons, renferme 24 pensionnaires, dont 8 dînent d'ordinaire séparément. On a fait cet arrangement dans l'intention de préserver les plus infirmes et les plus âgés de l'inconvénient de se refroidir en traversant les corridors pour se rendre au réfectoire.

Vis-à-vis de la salle à manger (dining hall) se trouve la *chapelle*, d'un style très-simple et dont les murs sont recouverts en boiserie.

S'il est curieux d'observer l'*esprit inné d'indépendance nationale* qui règne dans tous les établissements publics, il est surtout intéressant de le voir dans cet hôpital d'invalides et de vétérans qui ont bien mérité de leur patrie. On n'y remarque aucune espèce de contrainte, et à peine y a-t-il une apparence d'uniformité de costume qui devrait relever le souvenir de leur état. Leurs habits, pour la plupart, sont bleus; mais les uns mettent le chapeau rond avec l'uniforme, rarement un chapeau à trois cornes, d'autres un uniforme rouge à parements bleus et

des bas de même couleur, de grands souliers à boucles: ils paraissent surtout avoir une prédilection particulière pour le chapeau rond. En un mot, c'est un accoutrement curieux et bizarre, mais qui, dans les idées anglaises, ne nuit point à ce qu'on appelle le respectable des figures martiales et à l'originalité de leur aspect excentrique et singulier. Cet aspect atteste le confort et la parfaite indépendance des invalides dans leur existence de retraite, où, vers la fin de leurs jours, ils semblent être rentrés au sein des mœurs nationales.

L'*école pour les enfants des soldats* (the royal military asylum), fondée en 1801, époque où le duc d'York posa la première pierre de l'édifice, renfermait autrefois 1,400 enfants. Ce nombre n'est porté aujourd'hui qu'à 3 à 400 garçons et 300 filles, tous enfants de soldats sous les drapeaux ou morts sur les champs de bataille; ils y sont entretenus et élevés depuis l'âge de 7 jusqu'à 14 ans. Les garçons apprennent différents métiers, tels que ceux de tailleur et de cordonnier: ils font leurs vêtements et leur chaussure, et ne sont point astreints au service militaire, pouvant choisir tel état qui convient à leurs goûts et à leurs dispositions naturelles. La lecture, l'écriture, l'arithmétique et la religion font la base de leur éducation. Les filles apprennent les ouvrages d'aiguille et les détails du ménage.

Après avoir vu les établissements de Chelsea à l'une des extrémités des vastes limites de la capitale, on visitera un de ses établissements militaires les plus importants, situé dans une direction opposée, au centre du fleuve de l'industrie qui la traverse.

WOOLWICH.

Centre d'armements des forces de terre et de mer. — Fonderies. — Chantiers de construction. — Caserne d'artillerie. — École militaire. —Royal military repository, ou dépôt d'instruments, de modèles et de

machines. — Institution des mess militaires. — Place d'évolutions de l'artillerie et terrain coupé des exercices de pontonniers. — Chantiers de construction des bateaux à vapeur de guerre. — Leur armement. — Leur équipage. — Force des machines. — Ressources des arsenaux de l'amirauté.

Ce foyer d'établissements militaires est une ville de marché située sur le bord de la Tamise, à 9 milles de Londres. Son arsenal, ses chantiers de construction, ses fonderies renferment le centre principal et mystérieux des ressources d'armements des forces de terre et de mer de la Grande-Bretagne. C'est là qu'on fait l'application des inventions les plus importantes dans le perfectionnement de l'art de faire la guerre au moyen des instruments de destruction les plus effrayants. C'est à Woolwich que se trouve le siége de la science militaire anglaise, de ses progrès et de toutes les inventions ou combinaisons nouvelles qui s'y rapportent.

La fonderie est une des mieux organisées qui existent. Les procédés ingénieux et les machines curieuses qu'on emploie à mouler, forer et polir les divers objets qui sortent des ateliers, se distinguent par l'excellence du matériel qu'ils fournissent aux armées de terre et de mer. Les cartouches, les mèches et tout ce qui appartient à la confection des projectiles et des pièces d'artillerie les plus monstrueux y sont fabriqués.

Dans *les chantiers de construction*, on voit, parmi différentes inventions, une machine de M. Kovkey, au moyen de laquelle on courbe les poutres et les solives pour leur faire prendre la forme des plats-bords, et de toutes les diverses pièces de bois qui entrent dans la construction des vaisseaux.

La *caserne de l'artillerie*, bâtiment de près de 200 pieds de longueur sur 150 de profondeur, renferme 4 à 5,000 soldats de cette arme. A quelque distance de la caserne se présente un bâtiment en forme de temple an-

cien : c'est une école d'équitation. Plusieurs hôpitaux, dont l'un peut contenir 700 malades, sont disposés du côté de l'arsenal. Une vaste place, appelée *the Parade*, est destinée à différentes expériences et à l'exercice des bouches à feu. Non loin des casernes de l'artillerie on voit celles de la marine qui sont d'une étendue considérable.

Il y a aussi à Woolwich une *école militaire* (new military academy), établie dans un bâtiment construit sur le plan d'un château fort. Cet établissement renferme cent à cent cinquante élèves qui sont initiés aux sciences physiques et mathématiques par les professeurs les plus distingués dans leur partie.

C'est dans le *royal military repository*, immense dépôt d'instruments, de modèles et de machines, que l'on fait les expériences les plus curieuses pour constater et appliquer les nouvelles inventions et tout ce qui se rapporte à l'arme de l'artillerie et particulièrement au génie militaire. C'est la localité exclusive des exercices pour le maniement des modèles destinés à l'instruction des militaires savants, des artilleurs, pontonniers, pionniers et sapeurs. Au centre de cet établissement intéressant se trouve une pièce d'eau qui sert aux divers essais et expériences à faire sur la surface ou au-dessous du niveau de l'eau. C'est là enfin le sanctuaire du mystère et le secret des grandes combinaisons du génie stratégique de l'invention et de celui de la destruction de l'art militaire.

Les officiers des armes savantes sont logés dans une caserne qui a l'apparence d'un palais : ils y trouvent les moyens de s'instruire et d'être au courant de tout ce qui se rapporte à la partie scientifique et matérielle de leur métier. Un cabinet de lecture, où ils se réunissent après le repas commun, appelé *mess*, leur fournit tous les journaux militaires, savants, littéraires et politiques, les cartes géographiques les plus précieuses, des globes, des

sphères, de petits modèles de toute espèce et des instruments mathématiques et optiques. Une grande bibliothèque des ouvrages militaires historiques et stratégiques les plus rares réunit au cabinet de lecture tous les moyens d'étude pour le perfectionnement et le progrès des connaissances militaires dans leur vaste et intéressante science. Tout enfin, dans cet établissement, est monté sur une grande échelle; le luxe et l'élégance ont pourvu à tous les agréments des défenseurs de la patrie du confort, au milieu des projectiles dont ils calculent la portée, sans oublier l'opulence de la table et le choix des vins. Une administration particulière est organisée pour surveiller cette partie essentielle de l'existence matérielle. Un délégué, nommé parmi le corps des officiers, est chargé de la direction, alternativement, par semaine ou par mois. Il remplit en même temps les fonctions de président de la table, et porte les toasts d'usage. C'est à lui que s'adressent les réclamations et les désirs des membres de cette association militaire où règne un esprit de corps que ne démentent point les intérêts matériels de l'utile et pratique institution des *mess*.

Tous les établissements publics et particuliers en Angleterre se distinguent par une méthode d'ordre et de pratique qui atteste leur but d'utilité et répond aux conditions de la convenance dans leur application, que l'Anglais exprime par le seul mot de *confortable*, auquel s'attache l'idée du *respectable* dans toutes les classes de la société. C'est le cachet du caractère national qui la consacre et qui s'imprime à toutes les institutions du pays.

Une vaste place d'exercices s'étend sous les fenêtres de la caserne ou plutôt du beau palais des officiers, situé sur un plateau élevé d'où l'on jouit d'une vue étendue, d'un côté sur la contrée fertile qui se déploie aux regards, de l'autre sur Woolwich et les bords de la Tamise qui

se dessinent en serpentant à vos pieds, et qui présentent l'arrière-fond du tableau. Des canons de gros calibre sont braqués sur cette place. On y distingue de grosses pièces des Indes d'une construction curieuse. Près de ce beau plateau destiné aux évolutions de l'artillerie, on voit un petit parc, pittoresquement dessiné, qui sert aux exercices des pontonniers : il faut une permission spéciale pour y entrer. C'est un petit terrain où l'on a accumulé toutes les difficultés des positions militaires en miniature : des canaux, des ruisseaux, des chemins, des sentiers masqués de petits remparts, de retranchements, de barrières, d'embuscades et de toutes sortes d'obstacles de passage, pour combiner sur les lieux des plans d'attaque et de défense, jeter et enlever de petits modèles de ponts volants et les défendre par des têtes de pont. On remarque aussi, non loin de là, *un petit pavillon* qui renferme des modèles de pièces d'artillerie avec tout leur attirail et leur attelage, jusqu'aux moindres détails qui les concernent, cadeau que l'empereur de Russie a fait au duc de Wellington.

On n'admet les étrangers à voir l'arsenal, qui doit être fort curieux, qu'en vertu d'une permission par écrit du grand maître de l'artillerie, ordonnance qui n'existe que depuis peu d'années. La permission du major de brigade suffit aux indigènes. On ne peut voir non plus les chantiers de construction de la marine sans une permission particulière qui n'emporte point le droit de visiter les ateliers de construction des machines des grands bateaux de guerre à vapeur du gouvernement.

C'est dans les chantiers de Woolwich qu'ont été construits ces monstres marins, tels que le vaisseau à vapeur *le Phénix*, avec doubles machines à pression de la force de 220 chevaux, 110 hommes d'équipage et 6 grandes pièces d'artillerie, dont l'une, sur la proue, est du calibre de 84, les autres sont de 42 ; *la Reine d'Angleterre* et *le*

Salamanque, de la force de 260 chevaux. Il y en a qui sont d'un tonnage de 1,150, d'une *force de* 320 *chevaux* et au delà, qui peuvent contenir 1,000 *hommes de troupes*, 150 *hommes d'équipage*, des provisions *pour six mois* et des charbons de terre *pour vingt jours*. Un des plus grands steamers de guerre de l'Angleterre est l'*Oriental*, armé de pièces de 68 et de 32, et de la force de 450 chevaux, force qui a été surpassée depuis par le grand Western. Ce sont les ateliers de Woolwich qui fournissent ces mortiers de 8 pouces de diamètre, lançant des boulete de 65 ou des bombes de près de 8 pouces, dont l'effet, à trois milles anglais de distance, est aussi sûr que terrible. Dans toutes les constructions gigantesques des vaisseaux de guerre à vapeur, les machines sont placées de manière à ne pouvoir être atteintes par le feu de l'ennemi. Le canon de Paixhans, introduit dans la flotte anglaise, est d'un effet si violent que deux flottes ennemies armées de ces pièces peuvent se détruire réciproquement dans l'espace de quelques heures; car un boulet pareil, en entrant dans le flanc d'un vaisseau, fait une ouverture si grande que le navire, exposé aux effets terrassants des projectiles de ce calibre et de cette force de projection, échappera difficilement au danger d'être coulé bas.

Les *pièces gigantesques à la Paixhans* (jusqu'à 80 livres), employées pour la première fois au siége d'Anvers, puis par la flotte anglaise contre Saint-Jean d'Acre, ont suffisamment prouvé leur effet formidable de destruction partout où on les a employées.

Les vaisseaux de guerre à vapeur servant à remorquer les plus grands navires de guerre et à les mener dans toutes les directions malgré vent et marée, changeront nécessairement un jour tout le système de la guerre navale et des évolutions maritimes par leurs moyens puissants de transport et de débarquement. Si l'on y réunissait

encore les terribles effets de destruction du canon à vapeur dont il a été question au chapitre IV de cet ouvrage, les machines seules feraient alors la guerre d'extermination et produiraient une réforme radicale dans le *point d'honneur*, des guerriers et dans les idées d'ambition personnelle, car ces guerriers trouveraient à peine l'occasion de manifester leur valeur, leur talent et leur intrépidité au milieu des effets de la force irrésistible des machines qui détruiraient tout avant de leur laisser le temps de se battre. Les effets de ces projectiles dépasseraient du moins ceux des combinaisons stratégiques par l'infaillibilité de leurs conséquences.

On a observé avec raison qu'on est bien loin de supposer toute la puissance *des ressources secrètes* accumulées en Angleterre dans les *arsenaux de l'amirauté* pour un cas de guerre générale.

Ce sont des *bateaux sous-marins*, des *torpilles* perfectionnées, des *pompes* qui lancent une pluie de feu sur les voiles ennemies avant que le canon puisse entamer le bateau à vapeur qui les vomit, des *fusées aquatiques à la congrève* qui vont de loin se ficher dans les flancs d'un navire, moyen analogue à celui avec lequel on a fait sauter des vaisseaux sombrés dans la Tamise; sans faire mention d'une foule d'inventions meurtrières que le gouvernement anglais achète, en étouffant sous l'or la voix des inventeurs et couvrant d'un voile de mystère l'ambition de leurs combinaisons effrayantes pour le bonheur du genre humain dans ses moyens d'attaque et de défense.

RICHMOND.

Son beau site.— Tombeau de J. Thomson.— Richmond-Green. — Parcs, jardins.—Aspect de la campagne.— Passage à bord du bateau à vapeur. —Affluence de monde un jour de dimanche.— Trappistes se rendant à leur couvent. — Mouvement sans bruit, plaisir sans hilarité d'une

promenade de dimanche à la campagne.— Hôtels de village.— Ciel de Richmond et son impression.

Richmond est un fort jòli village à neuf milles de la capitale; il est connu par son admirable position, et c'est avec raison qu'on l'appelle le Frascati et le Montpellier de l'Angleterre. On ne saurait ne pas visiter ce charmant endroit pour voir un modèle de campagne anglaise dans tous ses attraits pittoresques et champêtres.

Ce village se dessine sur le penchant d'une colline qui porte le même nom, et qui, de son sommet, offre une vue charmante. Près de l'église on voit un tombeau orné d'une inscription en bronze; c'est le lieu où reposent les cendres de J. Thomson, chantre célèbre des saisons dont les accents semblent chers encore aux échos de cette riche et belle contrée. Un beau pont en pierre de cinq arches circulaires y traverse la Tamise, qui serpente au pied du village.

A quelque distance d'un autre endroit nommé *Richmond-Green* se trouvent deux jardins qu'on appelle le *petit parc* et le *vieux parc*. Ils renferment un observatoire qui fut élevé en 1769 par W. Chambers, et on y voit quelques instruments d'astronomie et de physique et une collection d'objets d'histoire naturelle bien conservés. Les jardins à l'entour, dessinés avec beaucoup de goût, sont ornés d'une belle terrasse qui s'étend sur toute leur longueur au bord de la Tamise. On remarque, d'une des extrémités de la terrasse, une petite métairie qui renferme une collection d'animaux de différents climats. Ces beaux jardins sont ouverts au public tous les dimanches pendant la belle saison.

Richmond est l'image de la vie douce et tranquille de la campagne, avec ses prairies fraîches et verdoyantes et ses arbres touffus au sein du confort anglais. La campagne en Angleterre n'a rien de lugubre, si ce n'est aux environs des villes de fabriques, sans sites et sans prome-

nades. Le soleil y perce et fait sentir ses effets bienfaisants à travers l'air plus ou moins légèrement voilé, mais sans cette vapeur épaisse du fossile combustible de l'industrie. Parmi les proches alentours de Londres, les endroits les plus favorisés sous ce rapport, comme aussi les plus agréables, sont, sans contredit, Richmond et Greenwich, visités un jour de dimanche.

Deux paquebots à vapeur passent et repassent d'heure en heure chaque dimanche, montant et descendant la Tamise de Hungerford-Market à Richmond. Cette course ne coûte qu'un shelling, et, depuis quelques années, il y a musique sur les bateaux, malgré la solennité dominicale, mais qui ne commence à se faire entendre que lorsqu'on a quitté les murs de la capitale puritaine. Le pont alors est couvert de ces familles anglaises qui s'arrangent avec leur conscience religieuse pour se promener et se distraire un jour de fête. Tout y est rempli, au point de former une masse compacte où les voyageurs solitaires ne sont admis que pour occuper la place la plus rigoureusement nécessaire en se tenant debout au milieu de la foule, parce que tous les bancs sont envahis d'avance par les familles anglaises, par suite du droit d'appropriation et d'association, en vertu duquel elles s'établissent partout largement avec leurs nombreux enfants, leurs bonnes et leurs nourrices. Dans un beau jour d'été surtout, on est exposé, par ce grand encombrement, au danger de faire naufrage ou de sombrer au milieu de la Tamise. Les Anglais n'ont pas l'air d'y faire attention, car ils semblent regarder cette belle rivière comme appartenant à leur famille, dont l'existence est garantie par ces compagnies d'assurances qu'on désigne sous le nom de « Life assurance compagnies, » et où ils ont soin de s'inscrire. Ils restent durant tout le trajet dans une sorte de recueillement, dans un silence de quiétisme qui leur est propre. Il n'y a que les étrangers qui causent et

rient. Ce sont pour la plupart des Français vifs, sémillants, légers, qui savent jouir de la vie en saisissant le plaisir au passage. Ils ont toujours quelque chose à se dire ou à lancer des pointes spirituelles qui, comme des échappées de vue, percent la foule compacte des insulaires. La seule idée d'un jour de dimanche paraît encore ajouter à la gravité et à la sévérité naturelle de leur silence la réserve de l'isolement. Si la monotonie de ces parties de plaisir des Anglais à bord de ces jolis bateaux n'était point coupée de temps en temps par quelques morceaux de musique et par des épisodes d'hilarité qui partent de quelques groupes de voyageurs du continent, on serait tenté, surtout quand on les voit descendre comme dans une trappe que forme l'entrée du restaurant du bateau, on serait tenté, dira-t-on, de prendre tous les insulaires pour autant de trappistes qui se rendent à leur couvent.

Les hôtels qui reçoivent les promeneurs au village de Richmond sont d'une élégance et d'un luxe dignes de la proximité de la capitale. Après avoir eu les pieds foulés sur le pont du bateau encombré, on foule ici à son tour les plus riches tapis étendus sur les escaliers et dans les salons. Ces hôtels et les restaurants sont le rendez-vous du beau monde. Un luxe éblouissant de vaisselle réfléchit de toutes les tables, et des croisées ouvertes la vue se repose sur des champs, des prairies et des forêts agréablement cultivés. Mais dans ces salons règne le même silence que sur le bateau. Les étrangers, Suisses, Français, Allemands, courent déjà les champs et animent leurs excursions par leurs conversations. Les Anglais sont aussi en course, mais sans bruit, sans paroles, sans expansion. Ici ce sont des voitures qui arrivent ou qui partent; des *jockeys* élégants qui promènent des chevaux de selle de quelques fashionables ; là, d'autres galopent sur le gazon ou se promènent à pied ; plus loin encore, d'autres

se groupent autour des tables disposées sur les balcons des hôtels, mais sans qu'une seule parole prononcée à haute voix, sans qu'un seul éclat de rire vienne déranger la discrétion et l'unisson du silence que l'on regarde, en ce jour de sermon religieux, comme un devoir de piété et du « respectable : » tel est le caractère du mouvement et du plaisir grave et austère d'un dimanche à la campagne.

On dirait que le ciel de Richmond contribue à ce calme du silence. Lorsqu'un jour de dimanche il est serein et clair, il ne présente point cet azur pur et diaphane, cet éclat de lumière des climats heureux, où les atomes de poussière mêmes paraissent animés, en tombant sur la terre, dorés par les rayons du soleil. Ce ciel répond à l'aspect d'un paysage qui ne fait naître ni l'extase ni la haine, mais qui inspire par son calme le repos d'une douce rêverie, répandue sur une pelouse fraîche de gazon et de fleurs, dont elle réfléchit l'image au fond de l'âme des Anglais, pour leur faire goûter le quiétisme d'un bonheur qui existe dans l'absence de toute sensation vive de l'âme. Aussi Richmond a-t-il souvent été le lieu de refuge des âmes malheureuses, de personnages illustres, de poëtes, d'hommes de talent et de génie qui se résignaient à leurs infortunes pour y trouver la douceur d'une tranquillité contemplative et paisible.

GREENWICH.

Édifices de la ville. — Hôpital de Greenwich ou Hôtel des invalides de la marine. — Ses constructions et ses détails. — Infirmerie. — Débris des marins invalides. — Musée naval; tableaux; allégories. — Souvenir de Nelson. — Asile naval ou école pour les enfants des marins. — Observatoire, sa situation, ses curiosités. — Vue de sa hauteur. — Physionomie du parc. — Promenade des invalides jusqu'au sommet de la colline de l'Observatoire. — Ensemble du tableau des établissements. — Différence de l'aspect de la Tamise à Richmond et à Greenwich. —

Impressions au coucher du soleil. — Réminiscences historiques, en remontant le long du bord de la rivière.

Greenwich est une ville sur les bords de la Tamise, à cinq milles de Londres, qui, malgré l'irrégularité de ses rues, renferme beaucoup de maisons agréablement situées. On y remarque l'*église*, édifice distingué de style grec, et un palais que fit construire Charles II, et qui forme aujourd'hui une partie de l'*hôpital de Greenwich*, avec le parc qui en dépend. Ce prince fit aussi bâtir un *observatoire royal*, sur le sommet d'une colline qui se trouve dans le parc, et le fournit des instruments mathématiques nécessaires pour servir aux observations du célèbre Flamsteat.

L'hôpital de Greenwich est un des établissements remarquables du royaume. C'est l'hôtel des invalides de la marine, qui n'aurait pu trouver un emplacement plus convenable, plus grand et plus noble. Si cet hôtel ne peut être comparé à celui des invalides de Paris, il est sans doute, dans quelques-unes de ses parties, l'un des plus beaux monuments d'architecture des environs de Londres. A Paris, c'est un chef-d'œuvre d'architecture, qui porte le caractère de sa destination. Ici, c'est un beau monument qui paraît incomplet, parce qu'on ne voit que deux ailes élégantes d'un vaste édifice, sans corps de bâtiment principal. Les colonnes des allées intérieures semblent être trop sveltes, et les deux coupoles de ces allées ne sont pas assez légères ni assez gracieuses; rien ne s'élance dans les airs, tout reste sur la terre avec les souvenirs de la gloire navale que renferme l'hôtel.

La reine Marie, épouse de Guillaume III, fut la première qui conçut l'idée d'établir un asile national pour les marins infirmes et mutilés au service de leur pays : il fut décidé de construire, à cet effet, un hôpital. L'architecte de la cathédrale, sir Christopher Wren, proposa le palais de Greenwich, que Charles II avait commencé à

rétablir, et dont une aile entière était achevée, comme un emplacement propre à cette fondation, en y ajoutant quelques nouveaux bâtiments. La proposition fut adoptée et la première pierre posée en 1696. Depuis cette époque, on n'a cessé d'augmenter les constructions de l'établissement et d'y introduire des améliorations.

Cet hôpital, situé sur la rive gauche de la Tamise, est composé aujourd'hui de quatre grands corps de bâtiment isolés. Un grand carré de 270 pieds de large forme un centre ouvert en terrasse, qui présente un bel ensemble du côté de la rivière. L'hôpital fut ouvert, pour la première fois, sous le règne de Georges II, en 1705, et reçut alors quarante-deux marins.

Une belle terrasse, de 865 pieds de long, sépare les deux principaux bâtiments de la Tamise, et présente, au milieu de ces deux édifices, une statue de Georges II, sculptée d'un seul bloc de marbre blanc.

L'hôpital des invalides se trouve sous la surveillance des ministres et des grands officiers de la couronne; il est administré par un gouverneur et vingt-quatre directeurs. L'établissement compte environ *trois mille pensionnaires* et *trente-deux mille externes*, qui reçoivent depuis 100 jusqu'à 650 francs par an. Ceux qui y logent sont entretenus aux frais de l'hôpital et soignés par des infirmières, veuves de marins, qui gardent les malades ou les enfants de l'école navale. Une retenue de douze sous par mois, qu'on fait sur la solde de tous les marins, forme le revenu de l'hôpital, ainsi que des dons volontaires et le produit de différentes propriétés qui lui sont affectées.

L'*infirmerie* est séparée de l'hôpital, et peut contenir cent cinquante malades. L'entrée en est interdite, et on n'a peut-être pas tort de la défendre, parce que l'aspect de corps entièrement mutilés serait trop affligeant. Le public n'est admis à voir que la grande salle (painted hall), galerie de tableaux, ou musée; la chapelle, le ré-

fectoire et la cuisine, pour admirer la grande propreté de l'établissement. La chapelle présente de grandes dimensions ; elle est élégante et bien éclairée, à deux étages, avec une galerie et un tableau d'autel, peint par West, d'une dimension prodigieuse, représentant saint Paul échappé au naufrage. Il y a quatre grandes salles à manger au rez-de-chaussée, dont l'une peut recevoir 840, les autres de 5 à 600 invalides à la fois ; car ici le nombre est trop grand pour pouvoir accorder à tous ceux qui voudraient manger chez eux les mêmes facilités qu'aux invalides du petit hôpital de Chelsea. Il leur est défendu de fumer dans les dortoirs ; ils ne peuvent le faire que dans certaines pièces du rez-de-chaussée, destinées à cet usage. Il y a une grande brasserie et une boulangerie, qui font partie de l'établissement.

Les marins invalides que l'on voit ont l'air frais, assez vigoureux et jouissent d'une parfaite indépendance dans leur royale résidence, dans la ville et le parc qui l'entoure, à l'exemple de leurs frères d'armes des armées de terre recueillis à Chelsea. A les voir, on ne saurait croire à leur invalidité, car leur pas est large et ferme, un peu écarté, comme s'ils marchaient encore sur le pont mouvant de leur vaisseau, en foulant sous leurs pieds le beau gazon de l'enceinte de leur palais, ou celui des terrasses et des collines de leur parc ; rien sur leur figure ne paraît trahir les souffrances et les infirmités physiques auxquelles ils doivent leur réception dans cet hospice de leurs glorieux souvenirs. A peine en voit-on par-ci par-là quelques-uns qui boitent. Les invalides d'origine anglaise ne jouissent pas exclusivement du droit d'être admis à Greenwich, car on en voit aussi qui ne sont pas Anglais : il y a des Allemands, et même quelques Français qui ont servi dans l'Inde sous le duc de Clarence. On y trouve encore les faibles débris de ces marins anglais qui, à bord du « *Victory* » ont entendu les paroles héroïques de leur grand amiral :

« *England expect every man to do his duty* » (L'Angleterre s'attend à ce que chacun fasse son devoir.) Ce sont aujourd'hui des vieillards décrépits, à l'air respectable, gravement assis dans leurs fauteuils; derniers représentants de l'ancienne gloire navale de l'Angleterre. Ils datent des journées historiques d'Aboukir et de Trafalgar, et sont aujourd'hui les gardiens d'un musée qui en contient les souvenirs.

Un élégant vestibule, éclairé par le dôme, forme l'entrée du *musée naval*, appelé Salle peinte (Painted-Hall) et présente d'abord le modèle d'un vaisseau antique, offert par lord Anson. L'original en marbre de ce modèle, trouvé dans le seizième siècle, est devant l'église de Santa-Maria in Navicella, à Rome. On voit représentée dans la coupole une boussole, entourée des emblèmes des quatre vents principaux, et à l'entrée du musée un bas-relief sculpté en 1812, par West, figurant la mort de Nelson. Un bel escalier conduit du vestibule dans la Salle peinte; il est orné d'un rang de colonnes corinthiennes, et renferme un grand nombre de peintures. Le plafond de la salle, peint à fresque, présente les tableaux allégoriques des quatre parties du monde, avec les portraits des souverains, fondateurs de l'établissement, entourés d'emblèmes; ceux de Tycho-Brahé, de Copernic et de Flamsteat, la Ville de Londres, escortée de plusieurs Rivières, des Arts et des Sciences, assemblage grotesque d'une surabondance de figures et d'allégories qui manquent de goût.

La mémoire de la gloire nationale, qui préside dans ce musée, paraît avoir été respectée et exemptée d'impôt, car c'est un de ces cas rares en Angleterre où l'on ne paye point d'entrée. La salle est grande et très-haute, mais mal éclairée, ainsi que le vestibule. Tout s'y trouve dans un clair-obscur peu avantageux aux réminiscences de l'art et de la mémoire de la gloire anglaise. Une col-

lection de portraits d'officiers de la marine, d'amiraux anglais et de tableaux de batailles navales couvre les murs de la salle. Parmi ces tableaux, il y en a un qui attire par le sujet qu'il représente ; c'est la mort de Nelson, à bord du vaisseau amiral, au moment où on lui annonce la victoire. La plus grande curiosité du musée est sans doute une relique qui consacre sa mémoire. Elle consiste dans l'uniforme que portait ce grand héros le jour de la bataille d'Aboukir. On s'incline avec respect devant cette manche droite où manquait le bras qu'un boulet français lui avait emporté.

L'*Asile naval*, ou école pour les enfants des marins (*Naval asylum*), ne fut établi qu'en 1801, à Paddington, à l'extrémité opposée de Londres, et, en 1807, transféré vis-à-vis de l'hôtel des invalides, près de la grille du parc, au pied de la colline de Greenwich. Il est destiné à recueillir 800 garçons et 200 filles, enfants de matelots de la marine royale. C'est un bel édifice qui a servi anciennement de demeure royale. Il est entouré d'un petit jardin, et séparé en deux parties, dont l'une pour les filles et l'autre pour les garçons. Ces derniers sont élevés d'après la coutume des marins : ils n'ont point de lit dans leurs dortoirs, et dorment dans des hamacs, comme à bord des vaisseaux. Au-dessus de l'asile naval s'élève, sur le sommet de la colline :

L'*Observatoire de Greenwich*, qui date de 1675. Il se trouve situé à une élévation de cent cinquante pieds du niveau de la Tamise, et est entouré d'un mur qui lui donne l'air d'une forteresse. Il faut un ordre écrit des autorités compétentes pour le visiter, et encore ne l'accorde-t-on que comme une faveur particulière.

On y remarque, dans la chambre des passages, un instrument des passages de Bird, de huit pieds, avec un axe en fer, scellé dans deux blocs de pierre, ainsi que quelques instruments d'astronomie et un petit bâtiment,

destiné exclusivement à l'observation des satellites de Jupiter. L'observatoire contient une bibliothèque et beaucoup d'anciens instruments curieux. On y voit encore deux petits bâtiments, dont chacun renferme un secteur équatorial de Sisson, et un beau chronomètre par Arnold. Une des plus grandes curiosités de l'observatoire est le fameux *puits*, qui fut construit pour observer la parallaxe annuelle de la terre, et pour voir les étoiles en plein jour. Il est situé derrière le bâtiment principal et a été couvert depuis peu.

C'est du haut de la colline, ainsi que de son penchant, où se trouve aujourd'hui l'asile naval dont il a été question, que l'on jouit d'une des plus belles vues lointaines, du panorama le plus étendu de la capitale, de la Tamise et des vastes établissements de son port, rempli d'une forêt de mâts des vaisseaux de toutes les nations.

Cette colline est disposée en parc, où l'on voit paître des troupeaux de cerfs apprivoisés : elle forme un but de promenade très-fréquentée des sociétés de Londres, surtout pendant les jours de marché, qui ont lieu à Greenwich les lundi, mardi et mercredi de chaque semaine, et aux foires qui se tiennent à Pâques et à la Pentecôte. C'est une des promenades les plus intéressantes des environs de la capitale. Le plus beau point de vue se présente de l'observatoire. Un riche tableau se déroule aux regards; le sommet de la colline, couronné des bâtiments de l'observatoire; l'asile naval se dessinant sur le penchant; plus loin la ville, avec son église et son collége, et vers le bord de la Tamise, le bel hôtel des invalides ou l'hôpital de Greenwich, sur lequel l'œil plonge à vol d'oiseau; les nombreux vaisseaux et bateaux à vapeur qui animent la rivière; le panorama vaporeux et lointain de l'immense métropole, suspendue dans les airs comme une ville de féerie, tout enfin se réunit pour rendre cette promenade aussi agréable que variée.

Ce parc présente encore un intérêt particulier pour les promeneurs solitaires qu'on y rencontre, l'impression qu'ils sont propres à produire par leur apparition et par la coupe antique de leurs uniformes. On dirait que l'on se trouve transporté aux champs d'un Élysée peuplé d'ombres vivantes des temps d'une ancienne mémoire. On n'y voit point de ces longues allées mornes et roides, d'un aspect austère et monotone, ni cette symétrie calculée au compas, souvenirs d'un art passé ; on n'y voit point des chemins couverts de sable, mais un sol ondulant qui présente une pelouse fraîche, parsemée de fleurs, entremêlée de champs et traversée de sentiers naturels qui s'élèvent jusqu'au plateau de la colline et se perdent dans les bois et les vallons qui s'étendent sur le versant de sa hauteur. L'indépendance parfaite de la végétation, des fleurs et des gazons, des groupes d'arbres et d'arbrisseaux soignés sans contrainte, paraît être la fidèle image de celle dont jouissent les habitants de l'Élysée, héros des temps, et qui se prononce dans les mouvements et les allures libres des marins. Ces groupes d'arbres offrent tantôt l'agrément des bois par leur association, tantôt l'attrait de la liberté individuelle par l'isolement de leur position. Leur aspect frais et riant est relevé par le gazon moelleux, ondulant et élastique qui s'étend comme un tapis de duvet sous les pieds infirmes des invalides, et les invite à monter voluptueusement et insensiblement depuis les bords de la Tamise jusqu'au sommet de la montagne, où le célèbre observatoire de Greenwich étend encore aujourd'hui ses observations sur la terre et le ciel. Dans ces sphères élevées, il a seul le droit de soulever du haut de ses murs le voile nébuleux qui couvre la vaste capitale, pour la montrer aux regards de l'observateur dans toute sa majestueuse immensité et l'aspect unique d'une demeure concentrée d'un million et demi d'habitants.

L'ensemble de ce grand tableau d'établissement mi-

litaire, d'hospice et de bienfaisance, de refuge de la gloire et du courage malheureux, d'infirmités, de souvenirs et d'éducation ; la belle position de l'emplacement avec sa colline et son plateau couronné du sanctuaire d'une science qui s'élance des hauteurs de la terre vers l'immensité des cieux, en calculant la marche des astres ; tout ce grand et bel ensemble de Greenwich se réunit au riche et majestueux tableau que présente le mouvement de la Tamise qui baigne ses bords. Cette rivière, artère du principe vital de la capitale et du royaume entier, si humble et si modeste dans le tableau champêtre de Richmond, solitude rêveuse d'une âme recueillie et d'un cœur froissé, cette rivière offre ici le phénomène d'un aimant invisible qui attire par un effet de son attraction tout ce qui navigue sur la mer, jusque dans les distances immenses de l'Océan sur lequel il étend son influence. Elle réunit, cette rivière, dans l'enceinte de son port, les pavillons de tous les États du monde et les idiomes de toutes les nations, qui s'entendent par le langage universel du commerce. A Richmond, la Tamise est l'enfant dans le berceau, au sein de la nature, des champs et des bois, des pelouses et des jardins animés par le gazouillement des oiseaux et les accords touchants et mélodieux du rossignol. Ici, c'est l'homme mûr, l'homme positif des intérêts matériels du mouvement le plus étendu, de ses revirements et de ses spéculations.

De petites chaloupes qui se bercent dans les sinuosités d'un petit port ou place d'embarquement, invitent les promeneurs à faire des tournées solitaires de contemplation au coucher du soleil, dont on a vu descendre les derniers rayons du haut de l'Observatoire sur le niveau de l'eau qu'ils coloraient de cette couleur pâle de l'alliage anglais de l'argent avec l'or. Rien n'est si intéressant et si curieux que de remonter la rivière le long

de ses bords par une belle soirée d'été, après l'immense mouvement de la journée, à l'entrée des ombres de la nuit. Les deux rives alors se dessinent dans le calme du repos, avec leurs sinuosités, leurs petites saillies, leurs anses et leurs baies, leurs pelouses et leurs chantiers, au delà desquels apparaissent de beaux groupes d'arbres formant des dômes de feuillage, et où se présentent dans l'arrière-fond des allées, des échappées de vue de maisons de campagne qui ne semblent respirer que le confort de la tranquillité, après l'immense mouvement de l'industrie qui les entoure pendant toutes les heures de la journée, et dont les tuiles rouges et fragiles des toitures modestes contrastent agréablement avec leurs alentours verdoyants. Ici, vous voyez dans le lointain l'humble demeure où Pope chanta la splendeur de Windsor ; le château de Henri VIII, où, au milieu des guirlandes de roses qui l'embellirent un jour, des haines qui les firent périr et de lugubres passions pèsent encore sur ces murs dans leur sombre souvenir ; plus loin, l'ermitage du duc d'Orléans, aujourd'hui roi des Français, lieu qui servit de retraite à ce prince pendant les jours néfastes de son exil, et tant d'autres résidences auxquelles s'attachent des noms plus ou moins sonores, plus ou moins dignes des réminiscences qui leur sont vouées ou qui appartiennent à la mémoire historique..... Que la rivière est tranquille ! que l'eau est limpide et basse sur ses bords extrêmes après l'agitation universelle de la journée ! A peine suffit-elle à couvrir les plantes aquatiques qui la bordent, et dont les feuilles et les gerbes s'efforcent encore, en s'inclinant, de nager sur sa surface. On dirait que dans les sinuosités variées de la rive, on viderait le fleuve pendant qu'il repose dans son lit ; quelques lieures plus loin, et ce peu de gouttes se réunissent à la nappe immense de la mer qui les reçoit dans son sein ! C'est le commencement de toute grandeur ! c'est la même rivière qui, portée

par les vagues de la mer, pendant le reflux, traverse l'immense capitale en triomphe, berce des flottes entières dans ses bassins, et se réunit avec orgueil aux flots de cette mer qui, dans son flux, la fit entrer dans son domaine. Quelle ample matière à de graves réflexions, à des recherches historiques sur le passé et des conjectures de l'avenir, sur l'origine des choses, la grandeur, le mouvement, la richesse et la splendeur des États!

RÉSUMÉ

DE LA SECONDE PARTIE

DE

L'ESQUISSE DE LONDRES,

OU DE

L'EXPRESSION DE LA CIVILISATION ANGLAISE, RÉUNIE A L'EXPRESSION DE LA CULTURE SOCIALE ET DE SON PROBLÈME.

Définition de civilisation. — Sa signification, ses sources et ses conditions. — Ruine de la civilisation. — Puissance des lumières et jeu des passions. — Véritable civilisation. — Conscience du bien réciproque. — Base de l'ordre et de la paix des États. — Puissance morale des lumières ou leur haute culture. — Perfectionnement de la civilisation et de son développement. — Trait caractéristique d'une nationalité historique. — Raison de la souffrance. — Dimensions gigantesques de la civilisation anglaise. — L'esprit et le corps nourris par l'industrie. — Méthode d'ordre et de pratique dans les établissements publics. — Le confortable et le respectable, ou cachet du caractère national. — Nationalité traditionnelle des mœurs. — Esprit de conservation et amour de la réforme. — Histoire vivante des mœurs. — Problème de la culture sociale.

Avant de tracer le résumé de cette seconde partie de l'esquisse de Londres, qu'on a qualifiée d'expression de la civilisation anglaise, il sera permis de préciser ici, d'après les éléments de sa valeur et des faits qui le constatent dans l'ensemble de l'esquisse, le mot de *civilisation*, par

rapport à sa tendance et à son application générale. Cette distinction établie, on sera à même de mieux discerner dans ses traits principaux l'expression de la culture nationale qui fait l'objet du tableau des mœurs anglaises dont cette section est suivie.

La signification du mot de *civilisation* est vaste dans son application. Ses limites sont aussi vagues, aussi indéfinies que ses tendances diffèrent entre elles et qu'elles dépendent de l'idée qu'on s'en forme. Si on voulait faire consister l'acception du mot civilisation dans le seul progrès des lumières, on prendrait l'effet pour la cause ; or, les lumières, si nécessaires à l'homme intellectuel, supposent déjà une large base de civilisation ; elles ne sauraient la répandre sans les bienfaits dont elle est la source et qui sont *l'ordre*, *la sûreté*, *le respect de la propriété et des personnes*, ce qui constitue *le règne des lois*, fondé sur le règne de la justice. La ruine de toute civilisation, c'est le manque de respect pour les lois, la personne et la propriété ; il éteint les lois et finit par les détruire, en y substituant le désordre ou l'anarchie qui est la dissolution de l'existence morale et la source de tous les malheurs du genre humain.

Loin de prendre ainsi pour civilisation ce qui est le renversement et la destruction des lois civiles, morales et politiques d'un pays, la *puissance des lumières*, en se répandant sur les besoins de la civilisation dans toutes les classes, développe aussi dans une grande masse d'individus des *passions* qui mettent en jeu d'autant plus facilement les facultés de l'esprit, qu'une éducation morale et religieuse n'en forme pas une base solide et indispensable pour leur donner la direction qui convient au bonheur général de la société. L'homme alors tourne contre lui-même et contre la société la perfectibilité dont le Créateur l'a doué. Or l'intelligence lui a été donnée pour la cultiver, et les moyens de bonheur ont été

mis à sa disposition pour les faire tourner à son bien-être; mais le développement successif de ces grands avantages ne peut et ne doit s'opérer que sous la sauvegarde des effets bienfaisants de la *véritable civilisation* que protégent tous les gouvernements chrétiens et qu'ils ne sauraient perdre de vue. C'est la conscience du bien réciproque entre les gouvernements et les gouvernés qui paraît être *la base la plus sûre de l'ordre et de la paix des États.*

Si la plus haute civilisation n'était que le développement le plus étendu de l'industrie, elle ne pourrait pas avoir pour conséquence la *puissance morale des lumières* qui constitue la *haute culture* des facultés intellectuelles de l'homme. Cette culture des lumières, jointe à celle des mœurs, semble être *le perfectionnement de la civilisation* et en former *le développement* dont elle est susceptible.

L'Angleterre, comme on l'a dit, est le pays des contrastes : la misère dans les couches inférieures du peuple de l'immense métropole est aussi extrême que l'opulence est grande dans les classes supérieures. C'est le premier inconvénient des richesses de son existence industrielle, de l'échelle et de l'étendue de ses dimensions. Le défaut de centralisation, son entière absence dans les intérêts mêmes de l'indépendance et de la sûreté individuelle au centre du pays, paraît être le *trait caractéristique d'une nationalité historique*, fondée sur les besoins du commerce et de l'industrie d'un peuple insulaire. C'est le manque de moyens de surveillance et de répression dans les campagnes qui favorise l'audace des délits, des vols et des rapines dans quelques provinces éloignées. L'aspect d'une misère hideuse qui végète à côté de l'opulence et de la richesse la plus extraordinaire, au sein même de la capitale, semble indiquer toutes les progressions de la dépravation qu'elle renferme dans les

dernières couches de la population, auxquelles il ne reste souvent pour consolation que la *raison de la souffrance* dans l'apathie et la stupeur de leur dégradation. Ce sont les classes pauvres et mourantes qui n'ont point d'intérêts communs avec les classes laborieuses et stables des villes et des campagnes, parce qu'elles n'ont point de propriété, qui tantôt dans les cités augmentent la masse des mécontents, tantôt dans les villages corrompent et vicient les mœurs.

Les moyens immenses de l'alimentation intellectuelle semblent prouver les besoins littéraires des Anglais, leur passion pour la politique, l'activité infatigable dans l'exercice de leur intelligence et de leur esprit d'industrie. L'aspect de cette seconde partie de l'esquisse de Londres offre, sous le rapport de la civilisation, l'idée de ses raffinements, de son activité industrielle et des qualités qui la distinguent. Cet aperçu se lie naturellement à la première partie de l'esquisse pour présenter un tableau général des ressources immenses, de la splendeur et des *dimensions gigantesques de la civilisation matérielle et intellectuelle de l'Angleterre.* On dira que le besoin général de l'alimentation politique de la capitale paraît avoir trouvé le moyen de *nourrir,* tout à la fois, *l'esprit et le corps* par le *moyen de l'industrie*, et de faire agir ses ressources en remuant les passions et en excitant les goûts.

Il est digne de remarque qu'au milieu de tant d'éléments de fermentation politique dans l'intérieur même du pays, les *établissements publics* et particuliers de l'Angleterre se distinguent par une *méthode d'ordre et de pratique* qui consacre leur but d'utilité et qui répond aux conditions de leur destination exclusive, dans leur application nationale, que l'Anglais exprime par le seul mot de *confortable,* auquel s'attache l'idée du *respectable,* dans toutes les classes de la société. C'est le *cachet*

du caractère qui la distingue et qui s'imprime à toutes les institutions du pays.

On a eu occasion d'observer et de prouver que l'on tient beaucoup en Angleterre aux anciens usages et aux prérogatives qui appartiennent à une *nationalité traditionelle* même *de ses mœurs.* On leur porte, comme à toutes les vieilles coutumes anglaises, un *respect profond,* et c'est ainsi que se trouvent réunis au même degré, dans ce pays curieux, et *l'esprit de conservation et l'amour de la réforme;* car l'Angleterre est le pays des contrastes, fondés sur les souvenirs de l'histoire et sur les priviléges des temps les plus reculés. C'est enfin, dira-t-on, *l'histoire vivante des mœurs représentée par celle des peuples.*

Sans vouloir entrer dans des discussions philosophiques, on observera finalement que le grand *problème de la culture* de la société humaine dans sa perfectibilité, ses besoins et ses progrès, abstraction faite de la tactique des opinions, sera toujours, on croit pouvoir l'avancer ici, en terminant cette esquisse, d'autant plus difficile à résoudre, que l'homme, dans son individualité, ses facultés, son intelligence, ses qualités et son esprit, sera à soi-même, dans tous les temps et dans tous les lieux, un problème constant ; or, le but de son existence morale et intellectuelle s'applique à une échelle dont les degrés se perdent au delà des limites de cette terre, dans les espaces de l'infini.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME PREMIER.

Pages

ARTICLE V.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

